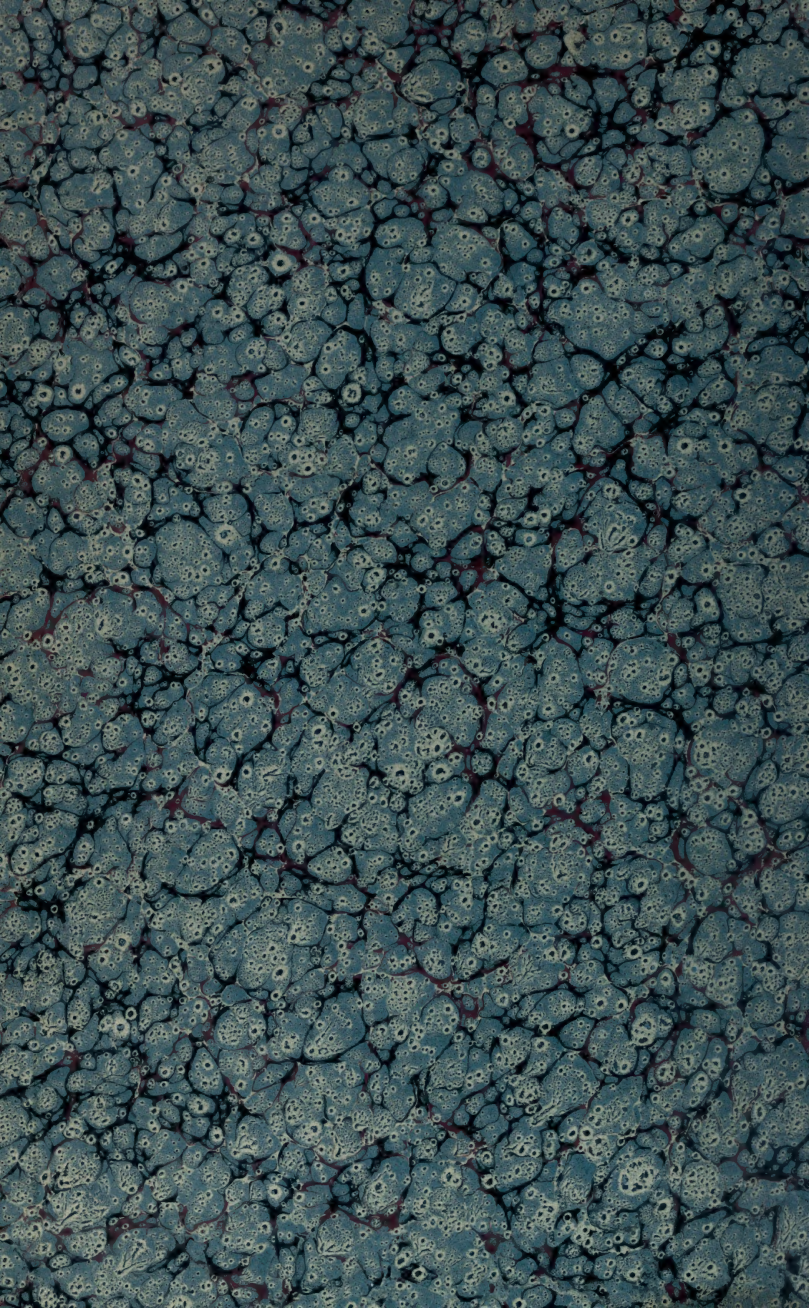
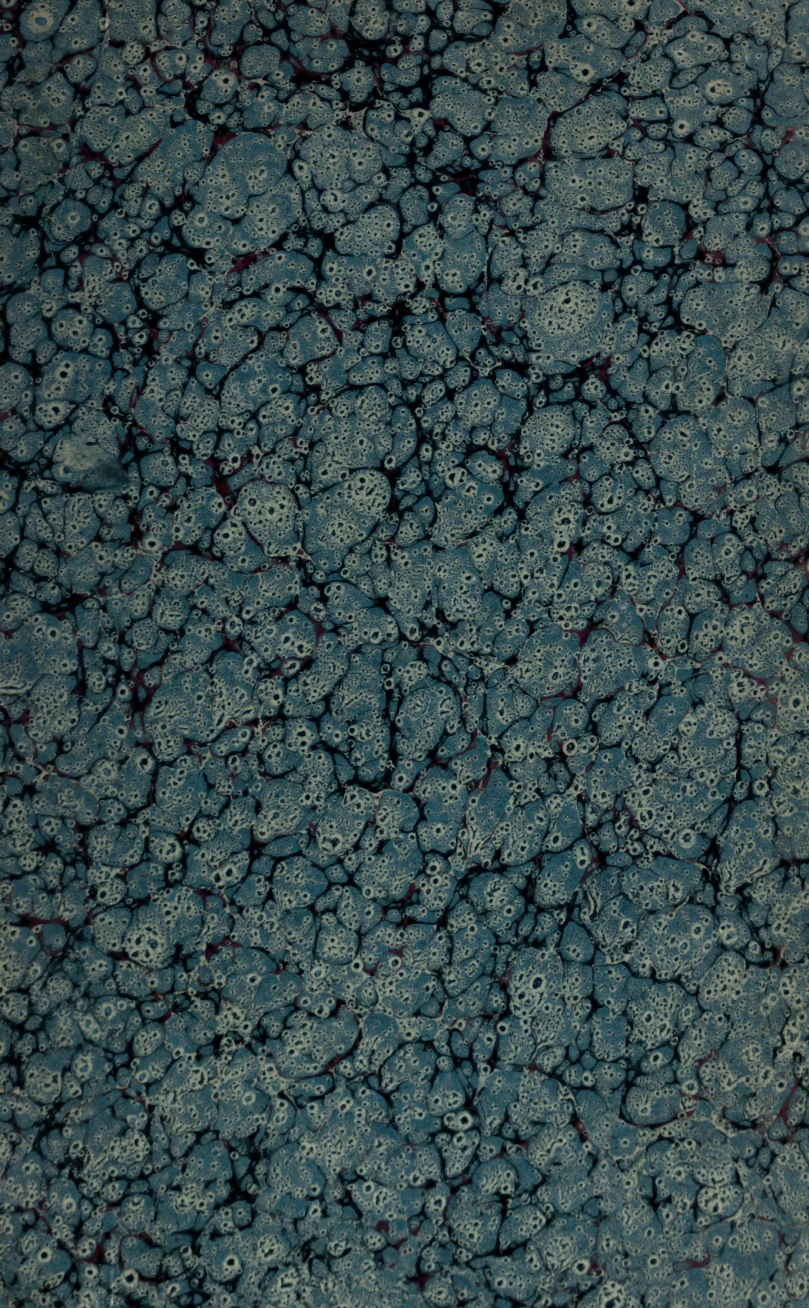




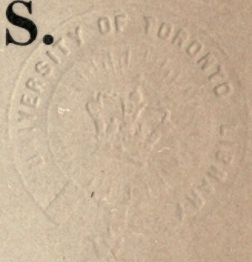




BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES.

TOME PREMIER.

SIXIÈME SÉRIE.





117
2

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES,

REVUE D'ÉRUDITION

CONSACRÉE SPÉCIALEMENT A L'ÉTUDE DU MOYEN AGE.

VINGT-SIXIÈME ANNÉE.

TOME PREMIER.

SIXIÈME SÉRIE.

31410

PARIS,
LIBRAIRIE A. FRANCK,
Alb. L. HEROLD et F. AMYOT,
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE IMPÉRIALE DES CHARTES,
67, RUE DE RICHELIEU, 67.

M DCCC LXV.



D
III
B5
t.26

8
14

LA

KARLAMAGNUS-SAGA,

HISTOIRE ISLANDAISE DE CHARLEMAGNE.

(Suite et fin ¹.)

IV.

LE ROI AGOLAND.

La principale source de cette branche, la plus longue de notre compilation, est le poème français d'*Aspremont*. Comme il est inédit en grande partie, et que l'analyse donnée dans l'*Histoire littéraire* n'entre pas dans les détails du récit, le résumé de la traduction islandaise offre un assez grand intérêt. Il est d'ailleurs à remarquer que, dans les endroits où les passages correspondants du poème français sont publiés, les variantes sont assez considérables pour autoriser à admettre que le compilateur avait sous les yeux une rédaction notablement différente.

Mais la chanson d'*Aspremont* n'est pas la seule source du récit islandais. Les vingt-cinq premiers chapitres sont traduits de Turpin, et racontent une première expédition d'Agoland en Espagne, dont nos poèmes n'ont aucune connaissance. L'auteur du Pseudo-Turpin avait emprunté à la chanson d'*Aspremont* le nom du roi païen Agoland, et le rôle qu'il lui fait jouer a introduit dans plusieurs des récits postérieurs une grande confusion, que notre compilateur n'a pas su éviter. On identifia les deux Agolands, bien qu'ils n'eussent de commun que le nom, et cette erreur eut pour premier résultat de transporter en Espagne la

1. Voyez le volume précédent, p. 89 et suiv.

scène des grandes batailles que le poème d'*Aspremont* plaçait en Italie. Tandis que la chanson de geste ne connaissait que deux expéditions successives, la première contre Jaumont, la seconde contre Agoland son père, le compilateur en raconte donc trois, faisant précéder ces deux-là d'une première guerre d'Agoland contre Charlemagne, dont le garant est Turpin. Mais il a été obligé de donner à ce texte vénéré une assez forte entorse, nécessaire pour amalgamer les deux récits suivant le plan qu'il s'était tracé. En effet, d'après le chapitre XIV de Turpin (éd. Reiffenberg), Agoland est tué dans la dernière bataille; cela ne pouvait faire l'affaire du compilateur, qui avait encore besoin de lui; aussi le fait-il échapper du combat avec les deux rois sarrasins qui dans le chroniqueur y survivent seuls. On remarquera, dans l'analyse que nous donnons, des interpolations nombreuses au texte de Turpin, destinées à préparer la suite en faisant jouer un rôle à Jaumont, le fils d'Agoland, héros de la première partie du poème français, mais inconnu à Turpin (voy. chap. 5-9, 13-15, 19, 21). Toutefois ces interpolations sont du fait du réviseur de notre compilation; elles ne se trouvent pas dans la plus ancienne rédaction, qui traduit purement et simplement les dix-huit premiers chapitres de la chronique. Le réviseur a en outre supprimé les chapitres relatifs à l'idole de Cadix et au géant Ferragus, qui se trouvaient dans l'ancien texte; il trahit en général le désir de mettre de la concordance entre les diverses aventures qu'il rapporte, et se permet des altérations qui donnent à son récit beaucoup moins de valeur qu'à celui de la version primitive.

Je ne puis malheureusement donner l'analyse que de ce récit remanié. J'ai peine à m'expliquer pourquoi M. Unger, qui donne le texte des deux rédactions, a placé la moins ancienne en tête et l'a seule analysée. Par une omission singulière, il n'a même pas prévenu de ce choix, et on croit lire, dans son sommaire, le résumé de la plus ancienne version. Les quelques lacunes qui se trouvent dans les manuscrits de cette version sont sans doute les motifs qui l'auront déterminé à préférer l'autre; il était cependant si aisé de les combler avec le texte rajeuni, que ce n'était pas là une raison sérieuse, surtout mise en balance de l'intérêt bien plus grand, pour la critique, de la rédaction primitive. Je le regrette d'autant plus, que je suis loin de savoir assez d'islandais pour faire sur l'original le travail qu'aurait dû faire

M. Unger ; j'ai donc été obligé de me contenter du sommaire qu'il nous donne de la seconde rédaction, postérieure à la première, comme je l'ai dit, d'environ trois quarts de siècle.

Turpin, archevêque de Reims, a écrit, sur la demande de Leoprاندus, doyen d'Aix (Achis), l'histoire de la délivrance de l'Espagne par l'empereur Charlemagne. Après que l'apôtre Jacques, qui le premier avait prêché le christianisme en Espagne, eut été exécuté à Jérusalem, ses disciples recueillirent ses os et les apportèrent à Compostelle en Espagne ; puis, aidés par les miracles que firent ces reliques, ils chrétiennèrent tout le pays. Après un long espace de temps, la terre fut conquise par les Sarrasins et les Moabites, qui y détruisirent presque entièrement le christianisme.

Après maintes guerres, Charlemagne veut s'accorder à lui-même et à son empire un peu de repos. Mais, pendant qu'il médite sur la signification d'une étoile extraordinaire, l'apôtre Jacques lui apparaît en songe, l'exhorte à délivrer l'Espagne des mains des païens, et lui promet son aide. L'empereur prend la résolution de combattre les Sarrasins (1). Après qu'il a fait tous ses préparatifs, il s'avance en Espagne jusqu'à Pampelune ; il l'assiège sans succès pendant trois mois ; mais il invoque alors Dieu et saint Jacques, et les murs s'écroulent aussitôt. Les habitants se soumettent. L'empereur s'avance jusqu'à Compostelle et plante sa lance dans la mer *Pexotium*. Ensuite il soumet le reste de l'Espagne. A Lucerne (*Lucrin*), les murs tombent, après trois mois de siège, de la même manière qu'à Pampelune. Charles profère une malédiction contre cette ville, et à sa place apparaît un lac empesté¹. Les habitants de l'Espagne qui ne veulent pas se faire baptiser sont mis à mort ou réduits en esclavage. Après trois ans de séjour dans ce pays, Charlemagne se décide à retourner (2). Il revient en France et se met à bâtir à Paris une église sous l'invocation de saint Jacques ; il fait de riches présents à l'église de Saint-Denis (3). La nuit suivante, il veille dans cette église et prie pour l'âme de ceux qui ont été tués. Il s'endort ; saint Denis lui apparaît et le rassure en lui apprenant que lui et Saint-Jacques ont obtenu le pardon pour tous ceux qui ont succombé ou succomberont encore dans la

1. La plus ancienne rédaction a seule ici le chapitre de Turpin où il est parlé de l'idole de Cadix ; il est à remarquer qu'elle ne lui met pas en main une clef (*clavis*), mais une massue (*clava*), ce qui est plus conforme aux traditions arabes sur lesquelles repose cette légende.

guerre d'Espagne. Le roi bâtit l'église de saint Jacques et retourne à sa résidence d'Aix ; il édifie beaucoup d'églises et de couvents (4).

En Afrique règne Agoland (Agolandus), dont vingt autres rois sont les vassaux. On énumère une partie des peuples soumis à son sceptre ¹. Il a donné à son fils Jaumont (Jamund) la couronne royale et une cour particulière, mais sans participation au gouvernement (5). Dans sa présomption juvénile, Jaumont a pris à son service des hommes aussi jeunes et aussi téméraires que lui-même, plusieurs même que son père avait chassés de sa présence. Cependant Agoland apprend que Charlemagne a conquis l'Espagne. Il réunit son conseil ; il déclare que, pour constituer à son fils Jaumont un royaume en propre, il veut conquérir l'Espagne et l'Italie, et lui donner Rome pour capitale. Il veut se faire accompagner de ses quatre principaux dieux, Mahon, Mahomet, Tervagant et Jupin (Machon, Maumet, Terrogant, Jupiter) ; mais d'abord il les enverra en Arabie pour les faire orner comme il convient. Grandes acclamations du conseil (6). Agoland envoie ses dieux en Arabie. L'ingrat Jaumont ne fait aucune opposition à ce que son père tire les marrons du feu pour lui ; mais il se promet, si Agoland est vaincu, d'en profiter pour s'emparer de tout le royaume (7). Agoland fonde de grandes espérances sur ses dieux qui sont revenus d'Arabie, et les embarque avec son armée. Jaumont en fait partie ; mais les véritables commandants sont les rois d'Arabie, d'Alexandrie, de Bougie, d'Agapis, de Marab, de Majorque (Mariock), de la Mecque et de Sibile (8). Agoland arrive en Espagne et extirpe le christianisme du pays. Les raisons pour lesquelles saint Jacques ne protège pas l'Espagne, que l'empereur, en partant, avait mise sous sa garde, sont 1^o que Charlemagne n'a pas encore souffert pour l'Espagne tous les maux qu'exige la couronne qui l'attend au ciel ; 2^o que tous ceux que l'apôtre a destinés à offrir leur vie pour lui et le Christ ne sont pas encore tués ; 3^o qu'il y a trop de païens en Afrique, et que la guerre en diminuera le nombre (9). L'empereur apprend à Aix la terrible nouvelle, et réunit tous ses vassaux avec leurs forces. Avant qu'ils soient tous rassemblés, il se décide à partir sans attendre les retardataires, pensant que sa présence en Espagne arrêtera déjà un peu les païens (10). Il se met en marche avec les chefs suivants : l'archevêque Turpin, dont la fonction est de baptiser, de prêcher et de bénir les églises ; le duc Milon d'Angler, beau-frère de l'empereur,

1. Saraceni, Mauri, Moabite, Éthiopes, Nardi, Affricani, Perse (noms tirés de Turpin).

qui commande la garde du corps, le comte Roland d'Ornonia, neveu d' l'empereur, le comte Olivier de Gennes (Gebene); le roi Arastagnus de Bretagne, le duc Engeler d'Aquitaine, Ogier le Danois, le duc Naime de Bavière, le roi Gondrebeuf (Gundobol) de Frise; Lambert de Bourges, le duc Samson de Bourgogne, le comte Estout de Langres. Avec ceux-là le roi s'avance jusqu'à Bayonne (Benona), où il veut attendre du renfort (11). — Histoire de Romaticus¹ (12). — Agoland s'empare d'une place forte, que Jaumont doit garder; mais d'abord il marche avec son père, qui fait halte dans une grande plaine, près du fleuve de la Ceiga (Segeda). Là ils apprennent que Charlemagne est à Bayonne. Dans le conseil, Ulien et Madequin sont pour qu'on marche droit à l'ennemi; mais, sur l'avis de Balan (Balam), Agoland décide d'envoyer un ambassadeur à Charlemagne pour l'exhorter à se soumettre, et choisit Balan pour cette mission (13). L'ambassade de Balan n'a pas de succès, mais à son départ Charlemagne lui fait présent de plusieurs chevaux (14). Balan rapporte à Agoland son échec et parle avec admiration de Charlemagne et de ses hommes. Quand Agoland apprend que sa propre armée est deux fois plus forte que celle de l'empereur, il envoie Jaumont avec Balan et les quatre dieux dans la ville conquise (15). Charlemagne entre en Espagne. Arrivé près du camp ennemi, il envoie, sur l'avis de Turpin, un parlementaire à Agoland pour en obtenir une entrevue; Agoland y consent. Les deux princes n'en font pas moins préparer leurs armées au combat (16). Dans leur entretien, où l'empereur parle arabe à la grande surprise d'Agoland, ils essayent vainement l'un l'autre de se convertir. Agoland propose de remettre à la victoire le soin de décider la meilleure religion. On convient qu'on combattra par champions, d'abord 1 contre 1, puis 20 contre 20, et ainsi de suite. Quand enfin 1,000 ont combattu contre 1,000, voyant les chrétiens toujours vainqueurs, Agoland déclare qu'il recevra le baptême le lendemain (17). — Histoire des pauvres². — Agoland refuse de se faire chrétien et retourne dans son camp. Miracle des lances qui, plantées en terre, se couvrent de feuilles (18). Dans la bataille qui s'engage ensuite, ceux dont les lances ont ainsi reverdi sont placés au premier rang; ils trouvent tous le martyre qui leur était réservé; parmi eux est Milon. L'empereur court de grands dangers; son cheval est tué

1. Cette histoire, purement monacale et textuellement prise de Turpin, n'a pas besoin d'être analysée.

2. Il en est de même de cette légende et des miracles des lances.

sous lui. Le combat ne cesse qu'avec le jour. Les païens ont pris Naima de Bavière; Balan, que Jaumont a envoyé conduire des renforts, l'aperçoit et l'envoie à Charlemagne comme don, avec un excellent cheval blanc. Quatre marquis romains sont arrivés à Bayonne avec des secours. Balan retourne auprès de Jaumont (19). Quand Agoland apprend que Charlemagne a reçu de nouvelles troupes, il quitte son camp et occupe la ville forte d'Agen (Agenna). De là il essaye d'attirer l'empereur à une entrevue. Celui-ci lui promet de venir et s'approche avec 70 chevaliers. Près d'Agen il congédie son armée et s'avance, déguisé et accompagné d'un seul chevalier, près d'Agoland, auquel il annonce que Charlemagne est dans le voisinage avec soixante hommes d'escorte pour avoir un entretien avec lui; après quoi, sans avoir été reconnu par Agoland, il va retrouver sa suite et regagne son armée. Agoland envoie sept mille hommes pour le saisir; mais ils reviennent les mains vides (20). L'empereur s'avance alors avec son armée et assiège Agen. Après un siège de six mois, Agoland s'enfuit une nuit et s'en va à Saintes (Santun) sur la Charente (Karant). L'empereur le poursuit, gagne une bataille devant la ville et enferme les païens, sauf du côté du fleuve. Par cette voie, Agoland s'enfuit encore de nuit et va se jeter dans Pampelune, qui a été de nouveau fortifiée. Là il reçoit des secours et attend l'empereur; mais il a honte d'annoncer à Jaumont l'état de ses affaires (21). L'empereur envoie de Saintes un message au pape, pour le prier de venir en Espagne et d'amener des secours. En outre, il offre à tous les serfs et prisonniers de France la liberté, s'ils veulent venir se joindre à son armée. Le pape part d'Italie avec des troupes nombreuses qui se grossissent encore en route. En apprenant sa venue, l'empereur va à sa rencontre avec ses troupes et l'escorte jusqu'au camp. L'armée est maintenant si considérable qu'elle occupe en long et en large deux journées de marche, et qu'on entend le bruit du camp d'une distance de douze milles. L'empereur s'avance contre Pampelune. Les deux armées se préparent: l'empereur a cent trente-trois mille hommes, Agoland cent mille; l'un et l'autre partagent leurs troupes en quatre échelles (22). Agoland perd la bataille et se rembarque pour l'Afrique, où il séjourne dans la ville de Visa. Il pense alors que le moment est venu pour Jaumont de s'exercer contre les Français. Deux rois, Altomant et Ebraus de Sibile, qui ont échappé au combat, se sont retirés non loin de là avec leurs hommes: ils surprennent, la nuit, et tuent mille chrétiens qui étaient venus dépouiller les morts sur le champ de bataille, puis retournent à Cor-

doue (23). L'empereur livre bataille à Fouré (Furra), roi de Navarre (Nafaria). La nuit d'avant le combat, il supplie Dieu de lui indiquer ceux des siens qui doivent y trouver la mort; le matin, tous ceux qui sont voués au martyre ont une croix rouge sur l'épaule par-dessus l'armure; l'empereur les éloigne du combat et les tient enfermés dans son oratoire. Des païens, quatre mille sont tués, et en outre Fouré; des chrétiens, pas un seul; mais, quand on ouvre l'oratoire, on ne trouve que des cadavres (24). Les rois Ebraus et Altomant, qui se sont retirés à Cordoue, rassemblent une grande armée et envoient défier l'empereur. Charlemagne accepte et marche contre eux. Les chevaux des chrétiens sont effrayés par la musique bizarre des Sarrasins et les masques hideux qu'ils leur présentent, si bien que toute l'armée est mise en fuite, mais sans avoir perdu un homme. Le lendemain, l'empereur fait couvrir les yeux des chevaux d'un voile et boucher leurs oreilles avec de la cire, et retourne vers Cordoue. Les Sarrasins acceptent la bataille et la perdent; Ebraus et huit mille païens sont tués. Altomant se jette dans Cordoue avec deux mille hommes; mais bientôt il se fait baptiser avec tous les siens (25).

Dès que Jaumont a reçu le message de son père, il se décide à diviser son armée en trois. Il commande lui-même la première division, dans laquelle sont aussi les quatre dieux; la seconde marche en avant sous les ordres de Balan et de Triamodes; il charge la troisième de la garde de la ville. Les deux premiers corps se livrent à des expéditions destructives (26). L'empereur, qui est occupé dans un autre coin du pays, envoie Salomon de Bretagne (Bretland) et Drouin (Droim) de Gascogne avec trente mille hommes pour arrêter Jaumont. Ils se postent près de la montagne d'Aspremont (Asprement) et envoient de l'autre côté une avant-garde de dix mille hommes, qui peuvent voir la ville et les tours de Jaumont (27). Jaumont fait une nouvelle sortie et rencontre ces éclaireurs. Confiant dans sa supériorité numérique, il les attaque, mais essuie une terrible défaite. Son porte-étendard est tué, et lui-même s'enfuit à grand-peine dans la ville; c'est au point que son cheval est fendu en deux par l'épée d'un chevalier, et que la première moitié en tombe avec lui dans la ville, tandis que l'autre tombe en dehors (28). Les vainqueurs s'emparent d'un riche butin, dans lequel se trouvent les quatre dieux. Ils élèvent quatre hautes potences, y suspendent les dieux par les pieds, et tantôt les hissent, tantôt les laissent retomber, de manière que les païens, dont beaucoup sont encore dans le voisinage, puissent être témoins de ce traitement. En outre, ils crachent sur eux et les frap-

pent à coups de pierres ou de bâtons. Puis l'avant-garde rejoint le gros de l'armée. Là on décide que l'empereur, quand il sera venu, statuera sur le sort de ces idoles (29).

Le duc Girard de Bourgogne, qui est âgé de cent ans, se détermine à combattre pour le christianisme en Espagne et y entre avec quinze mille hommes. Dans le nombre sont ses quatre fils, Bernard, Aïmer, Milon et Girard, dont les deux premiers sont déjà chevaliers, et ses deux neveux, Boz et Clares. En outre, il est escorté d'une masse de jeunes gens qui n'ont pas encore reçu la chevalerie. Il s'avance contre la tour de Jaumont, et il se trouve qu'il arrive précisément la nuit qui suit le combat de Jaumont avec l'avant-garde (30). Celui-ci, qui prend l'armée de Girard pour cette avant-garde, jure de se venger et s'arme pour une attaque. Girard, qui comprend cette pensée, ordonne à ses gens de céder à l'attaque de Jaumont et de l'attirer loin de la tour (31). Ce plan s'exécute : Girard éloigne Jaumont de la tour et l'attaque alors par derrière. Les païens perdent la bataille et s'enfuient vers la montagne d'Hamne. Jaumont lui-même est renversé de son cheval par Clares, le neveu de Girard, et se sauve avec peine en traversant un fleuve à la nage. Girard s'empare de la tour (32). Jaumont accable ses hommes de reproches pour leur défaite, et envoie un message à Balan et à Triamodes pour qu'ils viennent immédiatement le secourir. Quand Balan apprend la défaite de Jaumont et la prise des dieux, il commence à perdre toute confiance dans les idoles, et demande au Dieu des chrétiens de pouvoir recevoir le baptême avant de mourir (33). Balan et Triamodes se mettent en marche et amènent à Jaumont de grands renforts. Celui-ci reconnaît son imprudence vis-à-vis de son père et de son conseil. Il range son armée, qui compte sept cent mille hommes. On nomme les principaux chefs, entre autres les rois Magon et Alfriant ou Asperant, auxquels Jaumont confie la bannière principale avec cent mille hommes. Ils s'approche d'Aspremont et établit son camp au pied de la vallée (34). Drouin et Salomon, qui apprennent l'approche des païens, jugent utile d'envoyer cette nouvelle à Charlemagne pour lui faire hâter sa marche ; mais aucun des chevaliers ne veut accepter une mission qu'ils regardent comme peu honorable. Enfin l'archevêque Samson se charge du message (35). Il rencontre l'empereur qui arrivait et qui rejoint bientôt Drouin et Salomon. Il abandonne les quatre dieux aux mains des filles de joie du camp. Celles-ci réunissent leurs jarretières, en font des cordes et les passent au cou des idoles ; elles les traînent longtemps par les monts et les rochers ; enfin elles les brisent à coups de

marteau et se partagent l'or, l'argent et les pierres précieuses dont ils sont ornés ; mais elles sont si nombreuses que chacune a à peine un denier et demi pour sa part. L'empereur se rend avec Ogier le Danois, le duc Naime, un comte flamand et le breton Bérenger sur le haut de la montagne pour observer la position de l'ennemi (36). Girard, qui de la tour a vu la marche de Jaumont, sort pour le suivre, et arrive à Aspremont juste comme l'empereur et sa suite viennent de quitter le camp (37). L'empereur observe la force et la position des ennemis, et près de lui il voit les troupes de Girard. Ignorant son arrivée, il les prend pour des éclaireurs ennemis et envoie Ogier avec trois autres chevaliers les examiner de plus près. Girard envoie à leur rencontre ses deux neveux et ses deux fils aînés. On combat d'abord à la lance, et Ogier est renversé de son cheval, puis à l'épée, et le comte flamand est blessé. Enfin Ogier demande à son adversaire comment il se nomme : la méprise s'éclaircit et la lutte se change en joyeuse reconnaissance (38). Girard offre de mettre sa troupe sous les ordres de l'empereur ; mais celui-ci le prie d'en garder le commandement. Cependant le reste de l'armée est arrivé et Charlemagne se prépare au combat. Noms de plusieurs des chefs (39). Description de la personne et de l'armure de Charlemagne (40). L'empereur et le pape adressent des discours à l'armée. Girard offre d'agir isolément contre le gros de l'armée ennemie (41). La première ligne des païens, commandée par Balan et quatre rois, est enfoncée par le comte Hugues, Roland, Ogier et les douze pairs (42). Girard attaque l'aile droite des Sarrasins (43). Ogier et Anquetil (Arnketil) de Normandie essayent d'en venir aux mains avec Jaumont, mais sont obligés de se retirer (44). Le combat cesse après avoir duré depuis le matin jusqu'au soir. Sur un demi-mille la terre est toute couverte de cadavres d'hommes et de chevaux. Du côté des Français il y a parmi les morts deux rois et quarante comtes ou ducs (45). Les chrétiens veillent toute la nuit en armes sur le champ de bataille pour ne pas être surpris. Balan conseille à Jaumont de se retirer ou de se rendre ; mais Jaumont est plein de confiance dans la supériorité du nombre (46). Au point du jour Jaumont recommence le combat et attaque les quatre mille hommes qui ont veillé sur le champ de bataille. Ogier va trouver l'empereur, lui apprend les nouvelles, et l'engage à armer tous les jeunes gens et tous les serviteurs qui sont dans le camp. L'empereur donne des ordres à cet effet, et s'avance avec ses troupes vers le lieu du combat. Samson tue le roi Boïdant (Bordant) et s'empare du cor Olifant ; mais lui-même est tué par Jaumont, qui

suspend Olifant à son cou (47). Le duc Girard ordonne à une partie de ses hommes de monter à cheval, afin de passer plus aisément par-dessus les cadavres ; pendant ce temps lui-même attaque avec deux mille hommes. Les fantassins arrivent de leur côté, enfoncent la ligne ennemie et pénètrent jusqu'au drapeau des païens, qui a été confié aux rois Magon et Alriant. Ceux-ci s'enfuient sans prévenir Jaumont et retournent en Afrique. Girard s'empare du drapeau et met ses défenseurs en fuite (48). Charlemagne et Jaumont, qui ne savent rien du succès de Girard, suspendent la bataille pendant une heure ; mais il se livre quelques combats isolés entre des chevaliers qui sortent des rangs. L'ami de Jaumont, Triamodes, tue le duc Milon, mais est tué lui-même par Bérenger (Bæring), frère de Milon (49). Ces combats singuliers continuent, et un autre ami de Jaumont est tué. Jaumont cherche vainement des consolations auprès de Balan ; puis il recommence la bataille (50). Un chevalier vient lui annoncer que la bannière est renversée et les deux rois en fuite. Jaumont envoie des troupes fraîches sous la conduite des rois Salathiel et Rodan. Beaucoup de Français trouvent la mort sous la massue et les flèches empoisonnées de Salathiel ; mais il succombe lui-même aux coups d'Ogier et Rodan à ceux de Naime (51). Le combat est de nouveau suspendu. L'armée de l'empereur ne compte plus que trente mille hommes. Un chevalier blessé et couvert de sang vient annoncer à Charlemagne que Girard a tué le porte-drapeau et renversé le drapeau (52). Cependant arrivent du camp les jeunes gens qui ont reçu l'ordre de prendre part au combat, ainsi que les serviteurs, cuisiniers et échantons, conduits par les pages de l'empereur, Estout (Estor), Othon, Engeler et Graelent. Ils se couvrent des armures de ceux qui sont morts, et attaquent vivement les païens. Jaumont désespéré donne l'ordre de la retraite ; mais il est attaqué en flanc par Girard, et d'un troisième côté par l'empereur (53). Se voyant ainsi cerné, Jaumont essaye de sauver sa vie, et s'échappe, lui quatrième. L'empereur le poursuit avec Roland, Olivier, Naime et quatre écuyers. Comme un de ceux qui suivent Jaumont est resté un peu en arrière, il s'arrête aussi pour le défendre, mais est obligé de reprendre la fuite, serré de près par Charlemagne. Cet arrêt est cause de la mort de deux de ceux qui l'accompagnaient ; le troisième, Balan, est fait prisonnier par son vieil ami Naime. Cependant Roland s'empare de l'excellent cheval de Naime et suit l'empereur et Jaumont (54). Celui-ci fuit toujours ; son cheval est plus rapide que celui de Charlemagne. Arrivé près d'une source, il pose son épée à côté et ôte son heaume

pour boire. Cependant l'empereur l'atteint et se met entre lui et ses armes. Il lui permet toutefois de les reprendre, et, après un court dialogue, ils en viennent aux mains. Jaumont est blessé, mais il n'en attaque qu'avec plus de fureur, et l'empereur sent ses forces s'épuiser de plus en plus. Jaumont remarque les merveilleuses pierres qui ornent le heaume de Charlemagne, et devine qu'il ne pourra être tué tant qu'il les aura sur lui. Il vise donc les bandes qui retiennent le heaume, et peu à peu le heaume glisse de la tête de l'empereur. Celui-ci retient encore quelque temps les courroies, mais Jaumont est sur le point de lui arracher le heaume. A ce moment arrive Roland. En l'apercevant, Jaumont lève son épée pour fendre la tête désarmée de l'empereur; mais Roland lui fracasse le bras avec un tronçon de bois de lance, puis lui fend la tête jusqu'aux dents (55). L'empereur remercie Roland. Celui-ci s'empare du cheval de Jaumont, de son épée Durandal (Dyrmdale) et du cor Olifant. Cependant les autres arrivent, ils donnent à l'empereur de l'eau pour laver son visage ensanglanté, puis ils couvrent d'un écu le cadavre de Jaumont. Charlemagne fait l'éloge de sa valeur (56). L'empereur revient et entre dans la somptueuse tente de Jaumont; c'est là qu'il passe la nuit, ainsi que le pape. Le lendemain, il fait asperger d'eau bénite par les prêtres tout ce qui a été touché par les païens. Pendant que l'empereur est à table, Naime et Ogier lui envoient Balan, et demandent qu'il soit baptisé. Le pape le baptise et lui donne le nom de Guiteclin (Vitaclin), d'après un des principaux barons de l'empereur. Girard, qui a poussé la poursuite jusqu'à l'entrée de la nuit, ramène au camp ses troupes fortement diminuées (57).

Pendant que le roi Agoland est dans le château de Frise en Afrique, et tient table avec Boïdant, les deux rois fugitifs viennent raconter leur défaite, mais sans pouvoir éclaircir le sort de Jaumont. Agoland les fait saisir et veut que ses barons réunis décident de leur punition (58). Tous ne sont pas du même avis; les parents des deux rois voudraient les faire acquitter ou faire suspendre l'arrêt; mais la majorité opine pour une exécution immédiate. Les premiers sont réduits au silence, et Madequin et Ulien vont annoncer à Agoland que les deux rois sont condamnés à être tirés à quatre chevaux. Le jugement des barons s'exécute (59). Le lendemain arrive le chevalier Valdibum avec mille blessés; il raconte la prise des dieux et la destinée de l'armée païenne jusqu'à la dernière défaite, dont il sait que Jaumont s'est échappé, lui quatrième; mais, s'il vit encore, c'est ce qu'il ne peut dire. Agoland fait embarquer son armée pour l'Espagne et arrive à

l'embouchure du fleuve qui baigne les vallées d'Aspremont. Il laisse sa femme sur les vaisseaux ; lui-même dresse son camp à terre, et partage son armée en cinq divisions (60). Pendant que l'empereur et le pape sont tranquillement établis dans la tente de Jaumont, sans rien savoir du débarquement d'Agoland, Guiteclin (ou Balan) entre et leur demande un entretien particulier. Il leur révèle alors un secret de cette tente qu'ils n'avaient pas remarqué : c'est que sous le faite il y a un dragon d'or qui tient un miroir, au moyen duquel on peut voir tout ce qui se passe dans les environs. Ils voient alors l'armée d'Agoland qui débarque. L'empereur fait aussitôt chercher Girard, et, après l'avoir complimenté de ses exploits, il lui montre le miroir. D'après ce miroir, Guiteclin donne des renseignements sur les cinq corps de l'armée d'Agoland et ceux qui les commandent : Madequin, Acharz d'Amflor et Manuel ; Kalades d'Orcanie et Floriades ; Eliadas et Pantalas ; Agoland lui-même (61). Girard conseille à l'empereur de faire chevaliers tous les jeunes gens ; il trouve le conseil bon et demande au pape de rassembler aussi des soldats de son côté ; le pape quitte le camp pour accomplir cette prière. L'empereur arme chevaliers tous les jeunes gens en état de porter les armes et leur donne les privilèges de la noblesse, en échange de quoi ils lui promettent fidélité et combat pour la chrétienté. Il leur donne pour chef son neveu Roland. Girard revient au camp et se décide aussi à faire ses jeunes hommes chevaliers ; il envoie ses deux jeunes fils à l'empereur en le priant de les armer lui-même. L'empereur y consent et leur donne armes, cheval et terre (62). Le pape vient avec les forces qu'il a rassemblées, sur quoi l'empereur annonce aux troupes l'approche d'Agoland, et demande au pape de dire la messe le lendemain. Le pape dit la messe : toute l'armée reçoit la communion et l'absolution, puis le pape montre la sainte croix qu'il a apportée et bénit les troupes. L'empereur divise son armée en cinq corps, auxquels il nomme des chefs. Puis il recommande à Ogier de surveiller Roland, de peur que son courage excessif ne mette ses jours en danger (63). Agoland s'étonne que Jaumont ne donne pas de ses nouvelles. D'après le conseil de ses courtisans, il envoie les deux rois Ulien et le vieux Galinger à l'empereur pour lui demander tribut et hommage : Galinger doit employer la persuasion et Ulien la menace. Les messagers arrivent quand Charlemagne vient de terminer la revue de ses troupes, et Galinger demande au nom d'Agoland : 1° les quatre dieux intacts et sans dommage ; 2° mille chevaux chargés d'or et d'argent ; 3° autant de jolies filles ; 4° que l'empereur, pieds nus et couvert d'humbles vêtements,

vienne trouver Agoland, lui fasse hommage de sa couronne, et, s'agenouillant, se remette avec son peuple entre ses mains. L'empereur répond : 1° que jamais il ne fera hommage de sa couronne à Agoland ; 2° qu'il n'a pas en sa possession tant d'or et d'argent ; 3° que les jeunes filles sont gardées dans de solides forteresses bien loin de là, et que d'ailleurs il ne les livrera pas à un peuple païen ; 4° que les quatre idoles ont été mises en pièces par les filles de joie. Ulien menace alors Charlemagne : Agoland l'emmènera lié de chaînes à Rome, où il couronnera son fils Jaumont, et il conclut en répétant sur un ton d'impatience les exigences d'Agoland. L'empereur prie les deux rois de le laisser un instant converser avec ses hommes et se retire dans sa tente. D'après le conseil de Girard, il fait chercher la tête de Jaumont couverte de son heaume, et son bras droit orné de son bracelet, et invite les ambassadeurs à venir recevoir le tribut. Ils s'approchent tout joyeux, mais ils ne reçoivent que ces quatre objets pour les offrir à Agoland (64). Quand Galinger et Ulien, tout découragés, reviennent et traversent le camp des Sarrasins, on les assiege de questions : « Comment va Charlemagne ? nous a-t-il renvoyé nos dieux ? Les chrétiens se soumettent-ils à notre loi ? L'empereur se décide-t-il à nous livrer son trésor ? Les chevaux étaient-ils prêts ? Où sont les belles filles ? nos jeunes gens se réjouissent de leur arrivée. » Les ambassadeurs s'irritent de ces demandes qui leur semblent ironiques, mais ils réduisent les questionneurs au silence en leur montrant la tête de Jaumont. Enfin ils arrivent au quartier général et sont introduits devant Agoland qui leur demande de lui dire franchement le succès de leur ambassade. Galinger lui apprend d'abord que l'empereur a promis de venir, mais seulement pour livrer bataille. Comme Agoland demande ce qui en est du tribut, Ulien prend la tête de Jaumont et la jette aux pieds d'Agoland, « et pour mieux t'instruire, ajoute-t-il, Galinger a apporté le bras de ton fils. » Agoland tombe évanoui de son trône. Quand il revient à lui, il s'informe des quatre dieux, et ensuite des forces de l'empereur. Galinger lui décrit la personne de Charlemagne et lui répète ce qu'il a appris du Dieu des chrétiens. Agoland prend la tête de son fils sur ses genoux. Désolation dans le camp des païens (65). Après le départ des envoyés païens, Girard donne à l'empereur le conseil de livrer immédiatement bataille ; lui-même donnera le signal de l'attaque quand l'occasion se présentera. L'empereur ordonne aux troupes d'occuper les postes qui leur sont assignés. Le pape lui-même chevauche dans les rangs avec une grande suite et les saintes reliques ; les chevaliers ne veulent pas se charger

de les porter, parce qu'ils doivent prendre part au combat ; l'archevêque Turpin s'avance armé de pied en cap et les prend, puis il va se placer à la première ligne avec Roland et Ogier, qui reçoivent les reliques avec vénération. A ce moment, sur la prière de saint Jacques, un secours céleste arrive à l'empereur : ce sont trois chevaliers couverts d'armures brillantes et montés sur des chevaux blancs, qui descendent des montagnes d'Aspremont et prennent place à côté d'Ogier et de Roland. Aux questions d'Ogier ils répondent en se nommant : Georges, Démétrius et Mercure. Ils louent Roland de ne jamais sentir de crainte dans son cœur, et Ogier les engage à protéger Roland ; celui-ci, qui écoute leur conversation, vient y prendre part (66). La première ligne des païens s'ébranle sous les ordres de Madequin, qui s'avance hors des rangs pour provoquer les chrétiens. Sur le conseil de Georges, Roland marche contre lui et l'abat avec Durandal ; Ogier et les onze pairs le rejoignent, et le combat devient général. Quand Turpin arrive avec les corps saints, les païens s'épouvantent, et leur première *bataille* se disperse (67). Le duc Girard, qui a pendant ce temps armé ses troupes, marche derrière l'armée de l'empereur pour surprendre Agoland de l'autre côté. Dans un bois il rencontre un avant-poste de païens, qui se replie sur l'armée ennemie et annonce l'entreprise de Girard. Comme Agoland s'en inquiète, Ulien promet, avec deux mille hommes, d'exterminer toutes les troupes de Girard, et cela avant le coucher du soleil ; s'il ne tient pas sa promesse, il veut qu'on retourne ses éperons à l'envers, qu'on enlève à son cheval ses panaches, et qu'il devienne lui-même un sujet de moquerie. Agoland lui promet en échange le royaume d'Espagne, comme héritage de Jaumont. Girard, en voyant la marche d'Ulien, fait serrer ses hommes et continue d'avancer. D'abord ses guerriers se bornent, tout en marchant, à tuer les agresseurs les plus aventureux ; mais enfin il donne le signal d'une attaque générale, et les païens sont complètement défaits. Après une courageuse résistance, Ulien est obligé de se retirer avec les débris de ses troupes (68). Après la déroute de la *bataille* de Madequin, Roland en attaque une autre, commandée par Acharz d'Amflor. Celui-ci résiste énergiquement ; mais arrive la seconde *bataille* des chrétiens, conduite par le roi Salomon et le comte Hugon ; en entendant le bruit du combat, le comte prend mille chevaliers et accourt près d'Ogier le Danois. Au moment où la mêlée est le plus ardente, Turpin s'approche avec les corps saints et ils décident encore la victoire ; les païens se sentent saisis d'épouvante ; ils fléchissent déjà, quand ils aperçoivent les troupes de Salomon qui s'ap-

prochent ; ils tournent alors en pleine déroute. Acharz et ceux de ses hommes qui n'ont pas reçu la mort ou cherché un asile dans le bois voisin, sont recueillis par la troisième bataille. Dans la poursuite, les Français s'éparpillent un peu. Roland, les onze autres pairs, Ogier, Hugues et quelques-uns des plus braves sont en avant des autres, et, comme ils poussent jusqu'à la troisième bataille d'Agoland, sous les ordres de Kalades d'Orcanie, ils l'attaquent immédiatement. Les flèches empoisonnées des Sarrasins font beaucoup de mal aux Français et leur tuent beaucoup de chevaux ; mais Salomon arrive, leur amenant quatre mille hommes et des chevaux de païens tués. Sur les encouragements de Roland, les jeunes chevaliers Graellent, Estout, Béranger et Oton se frayent un chemin au travers des ennemis jusqu'à la bannière qu'ils renversent ; Graellent tue Kalades. Roland lui-même atteint Acharz et le met à mort. Ogier, qui a perdu Roland de vue, se jette dans la presse avec Hugues pour le retrouver ; tous trois se rejoignent ; à ce moment arrive Turpin avec les corps saints et les trois chevaliers célestes ; les païens se mettent à trembler et prennent la fuite ; ce qui en reste est recueilli par la quatrième bataille, celle d'Eliadas (69). Quand Roland atteint cette ligne, beaucoup de ses hommes sont tués, ceux qui survivent sont blessés et épuisés ; il envoie un chevalier demander secours à l'empereur. En attendant, il réunit ses troupes dispersées et attaque, avec Ogier et Hugues, à la tête des jeunes chevaliers. Pendant le combat arrive d'abord Salomon, puis Drouin. Beaucoup meurent des deux parts, et ceux des Français qui prennent part au combat depuis le matin sont extrêmement las. Mais alors arrive Turpin avec les reliques et les trois chevaliers, sur quoi les païens prennent la fuite. Avant de s'enfuir, Eliadas tue un des douze pairs, mais est blessé par Roland. Les Français poursuivent les fuyards avec tant d'ardeur que leurs chevaux s'abattent ; ils continuent la poursuite à pied, et arrivent à entourer un grand nombre de païens ; mais ils sont si fatigués qu'ils ne peuvent les attaquer, ce que les païens n'osent pas non plus faire. Cependant le messager de Roland a porté à l'empereur de bonnes nouvelles ; Charlemagne remercie Dieu et saint Jacques et s'avance avec cinq mille hommes, ordonnant à Fagon, le porte-étendard, de suivre avec la bannière ; les deux corps des Français se réunissent, et les païens s'enfuient. L'empereur plaisante Roland de l'inaction où il l'a trouvé, mais reconnaît qu'il a le droit d'être las. Le lendemain, c'est lui-même qui dirigera les attaques (70). Ulien, repoussé par Girard, est revenu au camp d'Agoland, où il cherche à

s'excuser ; de vingt mille hommes , il n'en ramène que trois mille ; puis arrive Eliadas, blessé, avec les trois mille hommes qui lui restent sur cinquante mille. Il conseille à Agoland d'établir de forts avant-postes à tous les coins du camp pour n'être pas surpris la nuit. Agoland a encore environ cent mille hommes. Le roi Amusten, qui, depuis la cruelle exécution de ses deux amis, Magon et Asperant, a la trahison dans le cœur, se concerte avec ses troupes ; puis il va trouver Agoland et lui propose de garder le chemin de la mer , pour que les chrétiens ne puissent s'emparer des vaisseaux. Agoland y consent, et Amusten part aussitôt avec son armée ; mais le lendemain matin , dès que le combat est engagé, il s'embarque avec les siens et la reine, brûle les vaisseaux qu'il laisse, et fait voile pour l'Afrique. Cependant, après son départ, Agoland dispose trois autres gardes, et veille lui-même, avec une garde triplée, autour de la bannière principale (71). L'empereur et tous ses hommes passent la nuit à cheval. Au point du jour, Charlemagne passe ses troupes en revue ; il ne lui reste plus que trente mille hommes, dont beaucoup sont blessés ; trois des pairs sont tués. L'empereur veut commencer l'attaque avec quatre mille guerriers d'élite, et engage Roland à prendre du repos pendant ce temps ; mais Roland assure qu'il est assez reposé. Turpin prie le pape de se charger des reliques ; car pour lui il voudrait prendre part au combat. D'abord l'empereur attaque le corps de Gundrun, et aussitôt se retrouvent avec lui les trois chevaliers célestes ; l'empereur atteint et tue Gundrun. Les païens, qui reconnaissent l'empereur, l'attaquent de tous côtés et tuent son cheval sous lui ; il est délivré par le Breton Bérenger, sur quoi le combat s'interrompt un instant. Les païens, qui croient que les Français ont peur, attaquent de nouveau avec fureur ; mais le pape arrive, portant les saintes reliques, qui changent encore une fois la fortune ; les païens sont tués ou mis en fuite. L'empereur arrive alors à la bataille suivante, celle de Moadas (72). Le duc Girard, qui a passé la nuit avec ses troupes dans une vallée près de l'endroit où est la bannière d'Agoland, réunit ses capitaines et leur donne ses ordres : quatre cents des hommes les plus forts et les mieux armés doivent descendre de cheval et s'avancer tous ensemble, les boucliers sur la tête, les brogues renversées et les lances la pointe en bas, entourés par un demi-cercle de chevaliers montés ; ils iront ainsi jusque sur la colline où est l'enseigne d'Agoland ; mais ils n'emploieront leurs armes que contre les plus proches agresseurs, et ne rompront pas le silence. Agoland les prend d'abord pour Amusten et son corps d'armée ; mais Ulien les reconnaît pour les en-

nemis de la veille, et il envoie contre eux deux mille hommes. Après avoir vainement tenté d'arrêter leur marche et de briser leurs lignes, il se retire sur les troupes de Moadas. Quand le duc est arrivé au pied de la colline, il fait descendre tous ses hommes de cheval, et tous, les boucliers sur la tête et les lances abaissées, commencent l'escalade ; elle s'opère avec peine et non sans combat ; de part et d'autre on se tue beaucoup de monde (73). De l'autre côté de la colline l'empereur est engagé dans une lutte sanglante avec les troupes de Moadas. Ogier, Naime, Salomon et le Breton Bérenger percent les rangs ennemis ; mais leurs chevaux sont tués sous eux, et ils sont contraints de se retirer jusqu'à ce que Roland arrive avec cinq cents chevaliers ; il se joint à Ogier et aux siens, et leur procure de nouveaux chevaux pris sur les païens tués. L'empereur, qui pendant ce temps a tué le roi Abilant, sonne de son cor. A ce son, le porte-bannière Fagon laisse son poste avec mille hommes, remettant le drapeau à Rémond, son ami ; il attaque les païens sur le flanc, les met en désordre, et bientôt en fuite, quand il a tué Moadas. Ulien, qui cherche en vain à arrêter les fuyards, est mis à mort par Richer. A ce moment arrive le pape avec les reliques et les trois chevaliers merveilleux ; les païens alors ou se dispersent ou se retirent autour de la bannière d'Agoland. L'empereur est maintenant au pied d'un des côtés de la colline, pendant que le duc Girard commence à l'escalader de l'autre part (74). Agoland se voit enveloppé ; il tire son épée, et abandonne le drapeau pour se jeter dans la mêlée, Girard arrive jusqu'à la bannière et l'abat après un combat acharné. Désespéré, Agoland veut au moins atteindre le chemin de Rise ; mais il rencontre un large rempart qui l'oblige à se rejeter vers le lieu du combat. Girard le poursuit avec une grande troupe, et l'empereur se joint à lui. Les païens se rassemblent autour d'Agoland pour le défendre ; mais, voyant son cheval tué sous lui, il conjure les siens de chercher leur salut dans la fuite ; lui veut périr avec ses amis. Il continue le combat à pied, et renverse bien des guerriers chrétiens ; mais enfin arrive l'empereur, qui fait un grand carnage des derniers défenseurs d'Agoland ; puis il fait suspendre la lutte et engage Agoland à accepter la loi chrétienne. Celui-ci refuse et excite les chrétiens à l'attaquer. Clarès le blesse d'un épieu, Girard lui fend l'épaule, et enfin Roland lui tranche la tête. Les chrétiens poussent des cris de victoire (75). Quand le combat est terminé, les trois chevaliers célestes disparaissent. L'empereur remercie Dieu et saint Jacques du secours qu'ils lui ont prêté. Quand l'armée s'est reposée, il fait enterrer les chrétiens morts.

Après quoi il parcourt toute l'Espagne, y établit solidement le christianisme et y relève les églises et les monastères (76).

V.

LE ROI GUITALIN.

Cette branche est une des plus intéressantes de notre collection. Elle nous restitue un poème français perdu, et nous permet de comparer deux chansons de gestes d'époques différentes, composées sur la même donnée. On se souvient des vers de Jehan Bodel au début de la *Chanson des Sesnes* :

Cil bastart juleor, qi vont par ces vilax,
A ces grosses vieles, as depennés fouriax,
Chantent de Guiteclin si com par asenax ;
Mais cil qui plus an set ses direz n'est pas biax,
Que il ne sevent mie les riches vers noviax ,
Ne la chançon rimée que fist Jehans Bodiax.

Il y avait donc, au moment où Bodel écrivait son poème, c'est-à-dire vers la fin du douzième siècle, des chansons de gestes, depuis longtemps populaires, sur l'expédition de Saxe. C'est l'une de ces chansons, perdue pour nous, qui a été traduite par le compilateur islandais et dont nous donnons ici l'analyse. Il y aurait un grand nombre de remarques intéressantes à faire à ce sujet ; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes. Le point central des deux poèmes, c'est le passage du Rhin et la construction d'un pont sur le fleuve ; autour de ce centre se meuvent tous les incidents de l'action. La scène est dans Bodel après la bataille de Roncevaux, dans notre poème avant, et il suit incontestablement la bonne tradition, que Bodel a volontairement altérée par des considérations d'art : il voulait donner la première place dans son poème à Baudouin, le frère de Roland, et pour cela il fallait que celui-ci fût mort. Ce changement obligeait Bodel à modifier aussi tout le commencement ; il en a profité pour introduire dans son récit la belle légende des barons *hérupès*, que ne connaît pas notre chanson. Il a ajouté aussi une seconde partie, la mort de Baudouin, fait roi en Saxe à la place de Guiteclin, et la vengeance qu'en prend Charlemagne. Les épisodes des deux poèmes sont très-différents ; mais ils se distin-

guent encore bien plus par l'esprit général que par les faits qu'ils racontent ; ils nous représentent deux périodes bien tranchées de la poésie épique ; nous ne pouvons que signaler ici cette différence, qui mérite d'être mise plus longuement en lumière.

Le poème de *Guitalin* (nous lui donnons ce nom pour le distinguer du *Guiteclin* de Bodel) n'est cependant pas tout à fait primitif ; on peut du moins le conclure de ce fait, qu'il était écrit en alexandrins. Le traducteur islandais s'est amusé à laisser à deux reprises dans son texte deux vers français, qui, bien que fort défigurés dans le manuscrit, peuvent, à l'exception d'un seul, se restituer d'une façon assez probable : la première fois (chapitre 14), en parlant du roi Amidan, il dit : « *Si porte un olifant unkes melur ne clinie bestie saluage qui nat soni de morte.* » Il faut sans doute lire :

Si porte un olifant, unkes melur ne fu,
D'une bestie salvage qui n'at [someil el munt?].

La seconde citation française termine le chapitre 27. Roland rencontre son frère Baudouin, nouvellement armé chevalier : « *At ubia loyt a pasce larderais terri elis skot gillimer ebove learde.* » Lisez :

Aduet l'out à Pasce li ardenais Terris
E l'escot Gillimer e Bove le hardi ¹.

Ces vers permettent en outre de constater : 1° que le texte de *Guitalin* que le traducteur avait sous les yeux, était écrit en dialecte normand (*unkes*, *melur*, *bestie*, *e* pour *et*) ; 2° (si notre conjecture sur le second vers de la première citation est juste) que les vers étaient assonants et non rimés, comme la *chançon rimée* de Bodel.

La forme sous laquelle l'expédition de Saxe est racontée dans notre poème est indiquée ailleurs. Il faut en voir une variante dans un des chapitres additionnels de Turpin, intitulé *De Rotolando Garnopolim obsidente* ; de même que les murs de Pampelune dans le chap. 3 de la même chronique, et ceux de Jéricho dans la Bible, les murs de la ville assiégée par Roland s'écroulent à sa prière, quand il apprend le danger de Charlemagne. Ce miracle est de l'invention du chroniqueur, qui était d'ailleurs très-

1. M. Unger avait déjà restitué ces vers à peu près de la même façon. :

peu au courant des traditions poétiques, puisqu'il faisait de *Nobles*, la ville espagnole dont parlent tous les poèmes, la cité dauphinoise de Grenoble, qu'il suppose bravement au pouvoir des Sarrasins. Bien entendu, toutes les traductions françaises, y compris celle des chroniques de Saint-Denis, ont religieusement reproduit cette bévue.

Ce récit prouve au moins l'antiquité de notre poème. Mais il me paraît en outre fort probable qu'il avait été résumé dans quelque chronique latine, et sous cette forme, il a déjà été inséré dans la *Karlamagnùs-Saga*. Qu'on relève en effet dans mon analyse les chapitres 46-47 de la première branche, on verra qu'ils offrent un résumé très-fidèle de la cinquième, sauf dans le début une variante qui s'expliquerait assez naturellement par le ton un peu trop romanesque de notre récit, modifié par un chroniqueur. Le bon compilateur ne s'est pas aperçu qu'il racontait deux fois la même chose.

L'existence du poème est en outre attestée par quelques vers du *Renaud de Montauban*, qui indiquent une version identique à la nôtre, si ce n'est toutefois au début (éd. Michelant, p. 136, v. 5 et suiv.). Dans cette citation il y a un trait en désaccord avec notre récit. D'après *Renaud*, Baudouin épouse Sibile; d'après notre poème, elle quitte le pays avec ses enfants. Mais les différents épisodes où Baudouin est mis en rapport avec Sibile, la promesse de la lui donner pour femme que lui font Roland et Charlemagne, indiquent évidemment, d'après la poétique des chansons de gestes, qu'il l'épousera au dénouement. S'il en est autrement dans le récit islandais, j'en pense que c'est le fait du compilateur, et que Baudouin épousait Sibile dans le poème français. La fin de cette branche est évidemment très-écourtée dans la traduction noroise, et il est fort probable que ce trait a été supprimé pour arriver plus vite au but.

Charlemagne est resté trois ans en Espagne et a sans succès assiégé la ville de *Nobles* (*Nobilis*). Pendant le siège arrive un messager de France, qui lui annonce que le roi saine Guitalin a envahi sa terre, brûlé la ville de Cologne et tué l'évêque Pierre. L'empereur dit à Roland qu'après tant de honte et de dommage, il ne pourra jamais être joyeux. Roland déclare que pour tout l'or du monde il ne quittera pas la ville qu'il est en train d'assiéger avant de l'avoir prise. L'empereur irrité frappe son neveu sur le nez jusqu'au sang.

Il aurait payé cher cette offense, si Roland n'avait eu égard à la parenté et à la dignité royale ; mais il persiste à poursuivre le siège. L'empereur au contraire le quitte avec son armée, et arrive à Cologne, où il passe joyeusement les fêtes de Noël (1). Le treizième jour après Noël, après le souper, l'empereur fait connaître son intention de passer le Rhin le lendemain pour chasser au faucon les grues, les cygnes, les oies et les autres oiseaux dans la terre des Saisnes. Le duc Naime essaye vainement de l'en détourner. Un espion de Guitalin court le prévenir de ce plan. Après quelques doutes sur la véracité du rapport, Guitalin ordonne à 3,000 Saisnes de se cacher dans la forêt de Trèves (Trabia, Trobat), pour faire prisonnier Charlemagne (2). Au point du jour, l'empereur se lève, entend la messe, et passe le Rhin avec mille chevaliers ; ils montent à cheval, lancent leurs faucons et prennent un grand nombre d'oiseaux. Cependant, vers midi, le roi Guitalin les surprend avec son armée ; il est renversé de cheval par Charlemagne, et son meilleur ami, Amalon, est tué par Naime ; il passe un périlleux moment ; toutefois il retrouve son cheval et est secouru par ses hommes. Il les encourage alors à attaquer vigoureusement, et leur recommande de ne pas s'exposer à la risée de Charlemagne, en le laissant échapper de leurs mains (3). Le duc Naime conseille à l'empereur de se retirer dans un château voisin de là ; ce conseil s'exécute, et en comptant ses troupes, Charlemagne voit qu'il ne lui manque ni un homme, ni un cheval, ni un chien, tandis que quatre mille Saisnes ont été tués. Guitalin assiège le château, et emploie tous les moyens stratégiques qu'il connaît. Les assiégés repoussent bravement l'assaut, et, aussi loin que peut atteindre une flèche, la terre, tout autour du château, est couverte de corps païens. Le soir, Guitalin fait rentrer ses hommes dans leurs tentes (4). Les assiégés souffrent bientôt de la faim et de la soif, et l'empereur gémit d'autant plus de cette situation pénible qu'il peut s'en attribuer la faute (5).

Un jour Charlemagne monte sur les remparts, appelle Guitalin et lui demande de les laisser quitter le château, moyennant une rançon en or et en argent, et des otages, promettant d'agir de même si Guitalin se trouve jamais dans des circonstances semblables. Guitalin lui répond avec insulte qu'il veut l'emmener en Frise, le jeter dans le plus profond cachot, où il périra misérablement, s'emparer de son royaume et soumettre tous les hommes à un cens. Charlemagne quitte les créneaux, et ordonne à ses hommes de s'armer pour faire une sortie, dans l'espoir de s'emparer de vivres qu'il a vu qu'on

amenait aux païens. Ce plan réussit complètement, au grand dépit de Guitalin, qui revient justement de la chasse pour voir les Français rentrer dans le château avec leur butin (6). Charlemagne déclare aux siens que son unique espoir maintenant est dans Roland et son armée ; sans doute il lèverait le siège de Nobles s'il savait dans quelle situation sont ses amis. Un homme appelé Hermon (Hermoen, Ermen) s'offre à en porter la nouvelle à Roland ; l'empereur accepte avec joie sa proposition. Hermon est descendu du haut des remparts avec son cheval par une corde, et arrive à l'armée ennemie sans être découvert (7). Il la traverse de même, et, avant de quitter le camp des païens, il s'empare d'un cheval qu'il monte, laissant le sien courir à côté sans cavalier ; il traverse le Rhin et ne s'arrête qu'à Cologne. Il réveille les échevins de l'empereur avec sa triste nouvelle, qui inquiète beaucoup l'archevêque. Hermon demande à l'archevêque d'écrire à Roland au nom de l'empereur, et de lui peindre sa position et le besoin qu'il a de secours. Puis il remonte à cheval et ne s'arrête pas jusqu'à Nobles ; quand il y arrive, il a crevé sept chevaux, mais il a toujours conservé le sien. Il trouve Roland dans sa tente jouant aux échecs, et lui présente sa lettre, que Roland fait lire à son chapelain. En entendant ce qu'elle contient, il change de couleur ; il est tantôt pâle comme le marbre, tantôt rouge comme le sang. Il ordonne à ses hommes de s'armer, de donner l'assaut à la ville, et leur déclare qu'il faut la prendre ou mourir (8). L'assaut est irrésistible ; les assiégés se rendent. Puis Roland part avec son armée et arrive à Cologne, où il trouve beaucoup des chevaliers de Charlemagne. En chemin, il rencontre le roi païen Peron, qui conduisait des renforts à Guitalin : il est tué avec tous les siens. Le pape Milon et l'archevêque Turpin viennent trouver Roland ; ils convoquent un conseil. Turpin se lève, et, après avoir remercié Roland du secours qu'il apporte, il le dissuade de franchir le Rhin, où il n'y a ni gués, ni ponts, et où Guitalin, avec toute son armée, pourra l'écraser au passage ; il lui conseille au contraire d'aller attaquer Germaise (Germasie) ¹, la plus grande ville du royaume de Guitalin ; si le sort lui est favorable, il pourra facilement aller secourir Charlemagne. Ce conseil plaît à Roland. Il fait prévenir Guitalin de son dessein d'attaquer Germaise ; car il ne veut pas agir déloyalement. Guitalin est déconcerté par ce message et délibère avec sa femme Sibile sur ce qu'il doit faire ; elle le

1. Worms, en latin *Wormatia* : *Wormaise* dans Phil. Mousket, v. 4565 ; *Germaise* ou *Garmaise* dans Garin, II, 47.

rassure en lui rappelant le secours sur lequel il peut compter de la part de son fils et de son frère Amidan ¹ (Elmidan). Guitalin reprend courage (9). Un guerrier appelé Margamar s'offre à défendre Germaise contre Roland et à surveiller les gués du Rhin pour qu'aucun Français ne puisse venir au secours de Charlemagne. Roland et ses gens se préparent à attaquer la ville au point du jour. Cependant le duc Renier (Reiner) a passé le fleuve la veille au soir avec 2,000 hommes; ils sont surpris par les païens, qui en tuent 4,500. Dorgant court porter la nouvelle à Guitalin; il lui raconte que les Saisnes ont vaincu Roland, tué presque tous ses hommes dans le combat et jeté les autres dans le Rhin. Pour prouver son dire, il amène avec lui 300 chevaux chargés de têtes de chrétiens. Guitalin ne se possède pas de joie; il fait venir sa femme Sibile pour lui annoncer ces bonnes nouvelles; la reine l'engage à ne pas trop s'y fier et à modérer sa joie; elle l'assure qu'en tout cas Roland, le pape, l'archevêque et bien d'autres vaillants hommes sont demeurés en vie. Guitalin s'irrite, la frappe jusqu'au sang et la chasse de sa tente. Puis il s'avance vers les remparts et appelle Charlemagne. Il lui annonce la mort de ses meilleurs combattants et l'invite à se rendre. Les Français sont consternés de cette nouvelle; ils repoussent cependant Guitalin à coups de flèches. Naime essaye de consoler Charlemagne: il est dans la loi de la nature que les hommes meurent: s'affliger ne sert de rien, et il espère encore recevoir de bonnes nouvelles de Roland (10).

Renier, grièvement blessé, revenant au camp, rencontre le pape Milon et lui apprend le désastre qui est arrivé: attaqués par quinze mille païens, ses deux mille hommes ont été vaincus et les trois quarts sont morts. Olivier lui reproche son imprudence; comment un homme âgé comme lui s'est-il ainsi exposé? il a attiré aux Français un échec qu'une prompte victoire pourra seule effacer (11).

Roland se prépare à l'assaut de la ville; le pape fait un discours où il rappelle plusieurs exemples encourageants, et qu'il termine en promettant la félicité éternelle à tous ceux qui périront dans le combat. L'assaut commence: Roland et Olivier font des prodiges; la ville est prise. Avec les Saisnes étaient des hommes de bien d'autres nations; tous s'enfuient, et avec eux Margamar, bien que percé d'un coup d'épée. Les morts sont innombrables (12). Margamar apporte cette triste nouvelle à Guitalin, qui commence à croire que Roland n'est ni

1. La forme Amidan est donnée par un vers de *Renaud de Montauban* (p. 136. v. 10).

tué ni noyé dans le Rhin comme on le lui avait dit. Il est aussi peu maître de sa douleur qu'il l'était naguère de sa joie ; la reine Sibile le console aussi bien qu'elle peut. Un capitaine appelé Clandar (Klandare) lui rappelle qu'il attend de son pays un renfort de soixante mille hommes intrépides, et lui déclare que pour lui il nourrit l'espoir, avec ce secours, de reconquérir toutes les terres enlevées aux Saisnes et d'en enlever même de nouvelles aux Français ; Roland lui-même n'osera pas lutter (13). Au même moment arrive Amidan, le frère de Guitalin, avec d'innombrables milliers de païens : c'est un puissant roi. Il a un cor excellent, qui s'appelle Olifant, du nom d'une bête de l'Inde dont le nom latin est *unicornium*, le nom norois *einhyrningr* (licorne). Il en sonne devant le château où Charlemagne est enfermé avec tant de violence que la terre en frémit. Charlemagne est saisi d'effroi à ce son terrible, qu'il reconnaît pour celui du cor d'Amidan ; il implore le secours de Dieu. Le duc Naime remarque qu'il a un nombre énorme d'hommes et qu'il peut facilement s'élever entre eux quelque querelle (14). L'espion Dorgant avertit Guitalin que Roland et l'armée française ont passé le Rhin. Après avoir tenu conseil avec son frère, Guitalin envoie de l'autre côté du Rhin les trésors, les femmes et les enfants, et lève son camp pour aller chercher l'ennemi. Ce mouvement comble de joie Charlemagne et les siens ; les jeunes chevaliers veulent immédiatement poursuivre les Saisnes (15). Cependant Hermon, celui qui avait été à Nobles, revient et annonce à Charlemagne que Roland est venu avec une si grande armée que depuis Monjeu jusqu'à la mer d'Écosse aucun homme valide n'est resté chez lui ; que Roland a pris Nobles, tué le gouverneur (dont Hermon apporte la tête), et que la veille même il vient de prendre Germaise. Charlemagne lève les mains au ciel et loue la bravoure de Roland ; Hermon ajoute que le lendemain l'empereur pourra demander des nouvelles à Roland même. Tous sortent alors du château, poursuivent et tuent bon nombre de païens. Mais sur le conseil d'Hermon ils renoncent bientôt à la poursuite pour aller au-devant de Roland. On se rencontre dans un bois, au pied d'une montagne, et des deux côtés grande est la joie de se revoir. Charlemagne est obligé d'entendre des reproches sur sa témérité ; mais il remercie Dieu de n'avoir pas perdu un seul homme, d'avoir, au contraire, tué beaucoup de païens et conquis plus de cent livres d'argent. Puis il propose de bâtir un pont sur le Rhin, le fleuve étant malaisément guéable. Les ouvriers sont rassemblés, et on convient de bâtir le pont en pierre ; il sera muni de dix-huit tours, dans chacune desquelles seront cent balistes,

de manière à écraser les païens s'ils attaquaient le pont. Roland demande quelle est la force de l'armée ennemie ; l'empereur répond que Guitalin a vingt-quatre mille hommes, sans compter ceux de son frère Amidan, qui ne sont pas agréables à rencontrer dans un combat, comme il l'a éprouvé lui-même. Amidan a aussi un cor, dont le son fait trembler les monts, les vaux et les bois, remplit ses guerriers de courage et jette l'épouvante dans les rangs ennemis, et ce cor s'appelle Olifant. Roland convoite aussitôt ce cor, et déclare qu'il mourra ou qu'il s'en rendra maître. Puis les Français se mettent en marche le long du Rhin ; ils marchent pendant vingt jours, sans pouvoir garder leurs armures, tant les chemins sont mauvais (16). Un jour que Turpin et Olivier chevauchent avec leurs hommes le long du Rhin, ils trouvent un solitaire dans un vallon. Ils descendent de cheval, et l'archevêque se met en prières dans l'ermitage ; puis il salue l'ermite, qui lui souhaite la bienvenue. Turpin se fait connaître pour l'aumônier de Charlemagne. Le solitaire lui apprend qu'ils n'ont qu'à passer cent milles plus loin pour trouver un pont qui peut les conduire de l'autre côté ; mais le matin même, il a vu une petite troupe de cerfs et de biches traverser le Rhin à un endroit où l'eau ne dépassait pas leurs jambes. A ces paroles, les Français se réjouissent et se font indiquer l'endroit. Turpin passe le premier, puis Olivier, et tous leurs hommes ensuite ; l'archevêque exprime sa joie d'avoir trouvé un gué qui est inconnu aux Saisnes ; Roland arrive aussi avec ses troupes. L'archevêque veut envoyer un message à Charlemagne ; mais Roland s'y oppose, il conseille de s'armer immédiatement et de courir sus aux païens pour leur faire le plus de mal possible : cet avis prévaut (17). Les fils de Guitalin sortent armés la nuit pour faire une reconnaissance, et découvrent Roland et ses hommes ; ils s'embusquent dans un bois pour attaquer les Français par derrière. Ceux-ci s'avancent rapidement et surprennent le camp de Guitalin ; mais les païens sont dix contre un, et force est à Roland de se retirer. Il veut repasser le Rhin au gué qui lui a déjà servi ; mais les fils de Guitalin se sont placés entre lui et le fleuve ; toutefois il ne perd pas courage ; il renverse de cheval le porte-drapeau ennemi, et perce un autre capitaine de son épieu. Les chrétiens doivent cependant céder à la supériorité du nombre ; ils reculent en se défendant, et réussissent enfin, à grand'peine, à repasser le Rhin (18).

Charlemagne dort longtemps ce matin-là : quand son écuyer vint l'éveiller, il lui raconte le rêve qu'il a eu. Il lui semblait que Roland était dans la forêt des Ardennes avec quatre chasseurs, qu'il venait

de tuer un grand sanglier, non sans difficulté; au même moment le roi Guitalin arrivait et enlevait Roland; mais alors Turpin accourait avec quatre cents hommes et reprenait Roland et son cheval. A peine a-t-il raconté ce songe, qu'il fait demander Roland; car il ne l'a pas vu depuis la veille; mais on ne le trouve pas. Un jeune chevalier, blessé et l'armure en pièces, arrive alors et raconte à l'empereur la malheureuse issue du combat; l'empereur s'avance à la rencontre de Roland, et lui reproche son orgueil et sa présomption: Roland répond qu'une autre fois la fortune lui sera plus favorable. On fait chercher un médecin, pour panser les blessures de Roland, qui inquiètent tout le monde (19). Cependant les fils de Guitalin racontent à leur père qu'ils ont tué tous les Français qui étaient avec Roland, et l'ont blessé lui-même à mort. Guitalin les comble d'éloges et de remerciements (20).

Le lendemain, Charlemagne se lève et apprend à Roland qu'il a résolu de retourner en France et d'y prendre quelque repos pour épargner son peuple. Roland le supplie d'attendre un peu, jusqu'à ce qu'il sache comment marchera la guérison de sa blessure; il le conjure en outre de démolir le château dans lequel il a été assiégé, et de faire commencer la construction du pont; à ses prières, il joint l'avis que, s'il voulait ordonner à tous les chefs et chevaliers de travailler chacun pour sa part à ce grand ouvrage, le pont pourrait être fait dans un mois. Le roi se rend à ces conseils: il ordonne d'abord aux Romains de mettre la main à l'œuvre. Ceux-ci démolissent le château, amènent les matériaux dans des voitures et commencent à construire le pont; mais les païens troublent leur travail et les chassent du fleuve. Charlemagne ordonne alors aux Allemands¹ de les remplacer; mais ils ne réussissent pas mieux que les autres: quelques-uns sont blessés, d'autres tués, et le reste renonce dès le lendemain à ce périlleux travail. L'empereur leur envoie un chevalier pour les contraindre à le reprendre; mais il finit par se laisser fléchir à leurs prières de les épargner. Il envoie à leur place Baudouin le Flamand et quelques autres chevaliers; mais ceux-ci ne sont pas plus héroïques que les autres; ils reviennent en fuyards après une perte de 500 hommes. Le roi déplore l'état de Roland; avec lui la construction marcherait. Il se décide à arrêter ces commencements de travaux, à la grande joie de tous, qui espèrent que bientôt ils re-

1. « Un peuple appelé *Alimans*, » dit l'islandais, qui ne connaissait les Allemands que sous le nom de *Tydsken*.

tourneront en France (21). A ce moment se présentent à Charlemagne deux jeunes Espagnols, plus habiles que les autres hommes à construire, et qui savent plonger dans les eaux comme des poissons ; en échange d'un bon accueil et de paroles amicales, ils s'offrent à diriger les constructions et à les mener à bout en dépit des Saisnes : le roi leur offre des monceaux d'or et d'argent. Ils font alors préparer et conduire au bord du fleuve de grandes poutres, et construisent un vaisseau d'une dimension inouïe depuis l'arche de Noé. Il a 500 pieds de long, 300 pieds de large, et supporte plusieurs tours, dont chacune peut renfermer cent chevaliers armés. Ces chevaliers, armés d'arbalètes, doivent tenir les païens en respect ; en outre, on construit deux pierriers. Ensuite ils font une statue de marbre, qui est creuse en dedans, en sorte qu'un homme puisse s'y tenir caché ; cette statue ressemble trait pour trait à Charlemagne ; elle est arrangée si artistement, que l'homme caché dedans peut tirer et secourir la barbe et agiter aussi d'une façon menaçante le sceptre d'or qu'elle tient. Cette statue est placée près des pierriers, et l'homme qui l'habite fait pleuvoir sur les Saisnes les mots les plus injurieux. Les païens répondent par des flèches ou des pierres ; aussi, quand ils voient que leurs projectiles ne font aucun mal à cet homme qu'ils prennent pour Charlemagne, ils sont persuadés que c'est un diable et non un homme ; ils ne doutent plus que le pont ne se construise et déclarent que c'est folie si Guitalin ne se retire pas. Dorgant va porter ces nouvelles à Guitalin, qui en est fort affecté (22).

Guitalin appelle le roi Alcain d'Aumarie (Almarieland) et lui demande conseil. Alcain se fait fort, avec deux autres rois couronnés, dont chacun aura 400 chevaliers, lui-même en ayant le double, d'empêcher la construction du pont, et de tuer par centaines tous les Français qui passeront le Rhin. Le roi Margamar raille Alcain sur ses vanteries ; il ajoute qu'il attache plus de prix à un baiser de la reine Sibile qu'à toute la chevalerie. Alcain lui répond par des reproches mordants sur sa lâcheté, lui rappelant la perte de Germaise, confiée à ses soins, et termine en le provoquant au combat pour ses paroles calomnieuses sur la reine (23). Ils vont à leurs tentes se préparer à ce duel ; mais Guitalin les sépare et leur défend de se battre. Il demande ensuite à Dorgant s'il est bien vrai que Charlemagne bâtit un pont sur le Rhin. Dorgant répond qu'il a dit la vérité : l'empereur est jour et nuit debout près d'un pierrier où tous les Saisnes l'ont vu ; tous les coups qu'on lui tire sont en pure perte, et il a juré par sa barbe blanche que bientôt, de tout son royaume, il ne res-

tera pas à Guitalin vaillant un éperon. Guitalin veut entendre cette menace de la bouche même de Charlemagne (24). Il s'approche donc et demande à Charlemagne de quel droit il veut s'emparer de sa terre. Charlemagne déclare que la Saxe est son héritage, aussi bien que Cologne, puisque ces deux pays appartenaient à son père Pépin. Guitalin éclate alors en menaces et en imprécations : Charlemagne est un bâtard, c'est le fils d'Arnoul (Ornolf)¹, qui l'a engendré un jour en revenant de la chasse ; quand il est né, on l'a exposé aux portes de l'église de Saint-Denis, et là il a été recueilli par charité comme un enfant trouvé ; avec l'aide du diable le voilà devenu roi de France : il devrait remercier son Dieu d'en être arrivé là et laisser les autres rois tranquilles dans leurs possessions. D'ailleurs, si un malheur lui arrive, à lui Guitalin, il a deux fils après lui, qui donneront encore plus de mal à Charlemagne ; ils vont arriver avec cent mille hommes. Son allié Estorgant est aussi en marche avec son armée de Hongres et d'Esclavons², dont il amène plus de cent mille (25). Charlemagne répond qu'il est le fils de Pépin et de sa légitime épouse ; Pépin a tué à bon droit le père de Guitalin et s'est soumis toute la Saxe ; il a emmené Guitalin lui-même en France, où il a reçu le baptême et abjuré ses faux dieux, sur quoi on lui a donné la Saxe à gouverner ; mais dès qu'il y est arrivé, il a abandonné le christianisme et est redevenu le serviteur du démon. Charlemagne appelle ses chevaliers et leur dit de s'armer pour le combat ; il faut conquérir la Saxe et tuer les païens. Comme Guitalin prononce d'arrogantes paroles et menace surtout de venger la mort de son père, Charlemagne jure par saint Denis de conquérir la Saxe ou de tomber sur le champ de bataille (26).

Guitalin fait construire en face du pont un fort château, où il place Esclandart avec 20,000 hommes, ce qui oblige les Français à suspendre leurs travaux. Roland est toujours souffrant de sa blessure ; il se désespère en apprenant le nouveau malheur qui arrête la construction du pont et qui fait penser de nouveau l'empereur à la retraite. Malgré les représentations de ses amis, il sort de son lit, s'arme et s'avance vers le pont ; en chemin, il rencontre son frère Baudouin (Baldoïn) (27). Il se jette à son cou, et tous deux reprennent

1. La rédaction plus jeune, ainsi que la *Krönike* danoise, disent simplement : bâtard de Pépin.

2. Il y a là, au lieu d'Esclavons, un nom que je ne puis rétablir en français : *Alm-brundens*.

ensemble le même chemin (28). Arrivés près du fleuve, ils s'y élancent à cheval et le traversent ; escortés de 800 hommes, ils longent une montagne et arrivent dans un bois où ils surprennent les païens. Ils les massacrent ou les dispersent tous ; mais ils sont eux-mêmes obligés de s'en aller pour ne pas être noyés dans le sang qu'ils ont versé. Roland arrive jusqu'au nouveau château, force Esclandart à s'enfuir ainsi que les siens, suivis de près par les Français. Baudouin crie à Esclandart de l'attendre pour se mesurer avec lui ; mais celui-ci refuse, blessé qu'il est déjà de la main de Roland ; Baudouin le poursuit néanmoins, et ne s'arrête que devant Guitalin, aux pieds duquel Esclandart vient tomber. Baudouin s'empare de son cheval, dont la vitesse le sauve des païens qui s'élancent à sa poursuite (29).

La reine Sibile promet son amour à Alcaïn, fils de l'amiral de Babylone, s'il peut atteindre Baudouin et lui reprendre le cheval d'Esclandart. Alcaïn s'arme ; on lui amène son cheval, qui est énorme et superbe (30). Il le monte, atteint Baudouin au val Sorclandes, et lui crie de se retourner pour le combattre. Baudouin n'est pas préparé ; il a, dit-il, brisé sa lance et n'a que son épée pour se défendre ; il demande un délai. Alcaïn ne veut pas le lui accorder ; il faut qu'il le ramène mort ou vif à Sibile. Après quelques paroles, Baudouin tourne son cheval ; ils courent trois fois l'un contre l'autre ; à la sixième passe, Baudouin renverse Alcaïn et s'empare de son précieux cheval. Alcaïn le supplie de le lui rendre au nom de la reine Sibile ; Baudouin est inflexible ; il le charge de dire à Sibile qu'elle est la femme qu'il aime le plus au monde, et le laisse là (31). Il continue son chemin, emmenant le beau destrier, l'épée d'Alcaïn, et le bracelet de Sibile qu'elle lui avait donné pour enseigne. Il rencontre ses camarades et les engage à bien tenir tête aux Saisnes qui le suivent de près : tous se montrent pleins de courage (32). Baudouin et les siens remportent sur les Saisnes une brillante victoire (33). Margamar trouve Alcaïn à pied et lui reproche de s'être laissé enlever les présents de Sibile. Alcaïn le prévient qu'il pourra bien lui en arriver autant, et l'engage à se tenir sur ses gardes : il y a des Français dans le bois. On met Alcaïn sur une mule et on le ramène à la tente de Guitalin ; Sibile lui demande comment il a rempli ses ordres : où sont le cavalier et le cheval qu'il devait ramener ? Alcaïn prétend qu'il a tué Baudouin, et que son écuyer vient d'emmener le cheval boire. Mais Sibile devine la vérité et dit que le cheval est mieux placé maintenant qu'avant. Après avoir tacitement transporté son amour à Baudouin, elle renvoie Alcaïn honteusement (34).

Les Français rentrent au camp de Charlemagne, et Baudouin reçoit de vifs reproches de Roland pour s'être montré à la reine Sibile; il promet que cela ne lui arrivera plus. Charlemagne reçoit très-bien Baudouin; il lui demande d'où il vient et qui l'a fait chevalier. C'est Thierry d'Ardenne (Teri) qui l'a armé avec plusieurs autres hommes et les a tous envoyés à Charlemagne pour l'aider contreses ennemis (35). On reprend les travaux du pont, qui est achevé en vingt jours : les piliers en sont de marbre. Charlemagne et toute son armée passent le fleuve, ce qui prend une semaine (36).

Guitalin ne s'endort pas de son côté, il rassemble tous les rois, ducs, comtes et hommes libres de ses États. Un roi puissant, nommé Quinquennas, vient aussi le trouver; il règne sur le pays de Sarable; il se fait remarquer par ses armes de diverses couleurs : ainsi son écu est rouge, sa brogne bleue, son heaume doré, etc. Il se présente avec beaucoup d'orgueil et de vanteries, surtout pour attirer l'attention de Sibile, et traite dédaigneusement Guitalin. Il provoque au combat Bérard (Berad), fils de Thierry, le démonte, lui prend son cheval et revient pour le montrer à Sibile, qu'il appelle sa bien-aimée (37). En chemin il est atteint par Beuve-sans-barbe, qui lui crie de se retourner. Quinquennas attache le cheval de Bérard à un arbre, joint Beuve, le renverse, et amène son cheval avec l'autre. Gilimer l'Escot, témoin de ce fait, attaque à son tour Quinquennas : nouveau combat. Quinquennas s'en serait mal trouvé, s'il n'était arrivé quinze païens à son secours; il s'échappe ainsi. Gilimer tue un païen et donne son cheval à Beuve; puis il en renverse un autre et donne son cheval à Bérard. Ils rentrent tous trois au camp et rencontrent Baudouin : Bérard lui raconte que Quinquennas lui a pris son cheval et s'est vanté de l'amour de Sibile. Baudouin exprime le désir de parler de près et sérieusement à Quinquennas (38).

Celui-ci arrive au camp de Guitalin, qui va à sa rencontre et lui offre des villes et des châteaux en échange de son aide; il les refuse, et ne veut même pas prendre trente boisseaux d'or; il lui faut l'amour de Sibile pour payer son secours. Le roi refuse d'abord d'y consentir avec indignation; mais il finit par céder aux prières de ses hommes qui tombent à ses genoux et lui représentent combien l'alliance de Quinquennas est indispensable (39). Cependant la reine revient de la chasse; quinze rois vont à sa rencontre et l'amènent dans la tente de Guitalin. Guitalin l'embrasse tendrement et lui apprend qu'il lui a donné un amant dont la valeur n'a pas d'égal au monde, à savoir Quinquennas. La reine ne doute pas de sa vail-

lance, mais elle l'engage à se mesurer avec Roland et Baudouin. Quinquennas répond qu'elle pourra lui faire trancher la tête, s'il ne lui ramène pas ces deux hommes morts ou vifs. Quinquennas et Guitalin sont satisfaits, mais non Sibile; elle invoque au contraire le Dieu des chrétiens, et lui demande de donner à Roland ou à Bérard la force de vaincre Quinquennas (40). Roland, Baudouin et Bérard se lèvent le lendemain de bonne heure et se rendent dans le bois de Clerovals; là, ils découvrent que Quinquennas est près d'eux avec quarante mille chevaliers armés. Roland veut faire une reconnaissance avec ses hommes et montrer son enseigne aux ennemis; il prie les autres de se tenir cachés dans le bois; en partant il leur annonce qu'il veut donner Sibile pour femme à son frère Baudouin, ce qui excite un rire général (41). Il s'avance et montre son enseigne aux païens. Quinquennas le voit, s'approche de lui, et lui demande qui il est. Roland raconte qu'il est né dans la ville de Nafari (?); son père s'appelle Gaifier (Vafa); il est de race pauvre et obscure; il vient d'être armé chevalier par Beuve-sans-barbe et placé là en sentinelle pour avertir les chrétiens au cas où les païens s'approcheraient; il demande en grâce à Quinquennas de le laisser retourner et accomplir sa charge. Quinquennas y consent, mais à condition qu'il livre son cheval et ses armes, dont il veut faire présent à son écuyer à Noël ou à Pâques. Roland répond qu'il est pauvre et ne pourrait réparer une telle perte; il aime mieux essayer de défendre ses armes que de les donner sans combat. Quinquennas veut éprouver si son courage répond à ses paroles (42). Ils se heurtent, et Roland abat à Quinquennas une partie de son heaume et un morceau de l'épaule; étonné, il lui demande s'il est vraiment celui pour lequel il s'est donné. Roland ne veut pas se cacher plus longtemps et se nomme. Quinquennas se plaint de ce qu'il l'a trompé; il sait que les blessures faites par Durandal ne peuvent se guérir, et il lui rend son épée, car il ne veut pas combattre avec lui, bien qu'il s'expose aux railleries. Roland sourit en entendant cela, il s'approche de lui, le saisit par la visière et le renverse de son cheval, puis il l'emmène avec lui (43). Un combat acharné s'engage: les Français poursuivent les Saisnes jusqu'à la tente de Guitalin. Sibile revient du bain; elle reconnaît son propre cheval monté par un Français qui poursuit un païen et le tue sur le bord du Rhin; Sibile l'appelle et le conjure de lui dire son nom; il se fait connaître pour Baudouin et lui fait offre de son service. Sibile lui raconte que Guitalin l'a donnée à Quinquennas; elle ne pourra répondre à son amour tant que l'autre

sera en vie. Baudouin lui apprend alors que Quinquennas est prisonnier de Roland. Sibile et Baudouin échangent de tendres paroles, mais Bérard et Beuve arrivent et reprochent à Baudouin de lui parler : il n'est jamais sage de se fier à une païenne (44).

Roland amène Quinquennas à Charlemagne ; c'est, lui dit-il, l'homme le plus ingambe de l'armée païenne, et de plus l'amant de Sibile. Charlemagne déclare qu'il mariera Sibile à Baudouin, dès que Guitalin sera vaincu. Cependant les païens fugitifs entrent dans la tente de Guitalin ; ils lui annoncent leur défaite et la captivité de Quinquennas. Guitalin, qui est en train de jouer aux échecs, se déssole de ces nouvelles. Sibile entre, et, dès qu'elle voit Guitalin, elle lui demande où est Quinquennas, l'ami qu'il lui a donné (45). Cependant arrive le brave Estorgant, le frère du père de Guitalin ; celui-ci lui apprend que Charlemagne a accompli son dessein, qu'il a bâti sur le Rhin un pont où chacun peut passer, et qu'Olivier et Roland ont juré de ne pas laisser à Guitalin la valeur d'un denier. Estorgant répond que quiconque osera combattre avec lui est un homme mort, et que le lendemain il fera voir à Charlemagne plus de cent mille hommes bien armés. Le messenger Dorgant va dire alors à Charlemagne, de la part de Guitalin, qu'il lui faut livrer bataille le lendemain ou bien se retirer : il vante les forces des Saisnes et doute que les Français soient en état de leur résister. Charlemagne lui répond qu'il accepte la bataille pour le lendemain (46). Dorgant revient avec cette nouvelle : les Français, dit-il, désirent plus le combat que les gens affamés ou altérés ne désirent manger et boire. Estorgant leur prédit une mort prochaine. Sibile l'avertit de ne pas se vanter outre mesure ; le succès seul montrera qui a le droit d'être fier. Les deux armées se préparent à la lutte. (47). Charlemagne et Roland s'arment ; Roland monte son cheval Velantif, ce qu'il ne fait que dans des circonstances exceptionnelles. Charlemagne règle l'ordonnance de ses troupes (48). A chaque centaine il donne une bannière. Roland avec vingt mille hommes va dans un bois le long du Rhin ; ce bois était le plus agréable lieu du monde ; une source toujours jaillissante y entretenait la verdure et la fraîcheur ; là, les païennes avaient l'usage de venir boire et se rafraîchir. Sibile et une foule de Sarrasines y arrivent pour observer de là le combat. Charlemagne y arrive aussi avec son armée ; il harangue ses troupes, puis il demande à Dieu, qui l'a si souvent protégé, d'étendre encore sa main sur lui : tous les Français prient Dieu de sauver la vie du roi (49). Guitalin parle de son côté à ses hommes : si Charle-

magne s'empare de lui, il sait bien qu'il fera de sa terre un désert et lui tranchera la tête avec son épée Joyeuse; mais le même sort attend l'empereur chrétien s'il tombe entre ses mains. Les Saisnes s'écrient que tous les Français seront tués avant que Guitalin en soit là. Le roi les remercie, et prie Mahomet et Tervagant de lui donner la victoire. Segon, remarquable par son orgueil et sa force, porte la bannière de Guitalin, sur laquelle est un coq d'or : quand le soleil la fait resplendir, on la voit de vingt milles à la ronde (50). Le combat s'engage. Baudouin est le premier qui verse du sang; il démonte un païen et le jette mort à terre. On lutte avec des chances diverses : l'orgueilleux Segon est tué par Baudouin, à la grande joie des Français. Le roi Margamar jette un Français mort de son cheval et s'en empare; Guitalin le remercie : il en arrivera autant, dit-il, à bien d'autres (51). Charlemagne rencontre Guitalin et lui fait perdre ses étrières; Estorgant vient à son aide avec plus de dix mille nommes. Description du cheval d'Estorgant : il avait d'abord appartenu à un géant, il était né dans une caverne où un serpent l'avait nourri de son lait; il ne mange pas de fourrage comme les autres chevaux, mais bien de la viande fraîche. Des pirates l'ont trouvé dans la montagne, ont tué tous ses gardiens, puis ils l'ont vendu pour vingt châteaux et vingt villes et tout le pays avoisinant. D'un côté il est rouge, de l'autre gris-pommelé; sa tête est élégante, tout son corps semble un bouquet de fleurs; sa crinière est si longue qu'elle touche à ses sabots et elle semble être en or. Estorgant rejoint Guitalin, lui procure un nouveau cheval, puis renverse plusieurs Français, à la grande douleur de Charlemagne. Enfin Baudouin arrive et lui plonge son épée dans le cœur. Toutefois les Saisnes ont un moment l'avantage; cinquante chevaliers assaillent Baudouin, dont le cheval est tué; mais Charlemagne vient à son aide. Baudouin renverse Margamar, il insulte les païens, il est furieux comme un lion. Guitalin appelle à son secours; son frère Amidan sort d'un bois voisin avec son armée et sonne du cor (52). Ce son attire l'attention de Roland; il devine que Charlemagne a besoin de lui, et vient aussi prendre part au combat, qui recommence plus acharné. Amidan sonne du cor si bien que toutes les montagnes d'alentour en frémissent. Roland veut conquérir ce cor; il s'avance jusqu'à Amidan, se nomme à lui, et un combat terrible s'engage entre eux. Tous deux sont renversés de leurs chevaux et combattent à pied : à la fin, Roland coupe la tête d'Amidan et s'empare de son cor et de son épée. Il porte le cor à sa bouche et sonne trois fois, et tous, chrétiens et Saisnes,

apprennent ainsi qu'il a vaincu Amidan. Guitalin prend la fuite; Roland le poursuit (53). Baudouin crie à Guitalin de l'attendre, celui-ci se retourne, et ils se heurtent si fort qu'ils sont tous les deux désarçonnés. Ils combattent à pied; enfin Guitalin se rend à Baudouin (54). Les fils de Guitalin atteignent le camp de leur père, et doivent leur salut à la vitesse de leurs chevaux. Sibile leur demande des nouvelles; ils racontent que Guitalin est pris, Amidan et Margamar tués. La reine Sibile s'enfuit du pays avec ses fils. Baudouin remet Guitalin à Roland; il tombe à ses pieds et lui demande de ne pas être mené à Charlemagne. Roland lui dit qu'il lui faut venir à Paris; là, on décidera de son sort. Charlemagne fait chrétienner tout le pays de Saxe; il y met des comtes pour le gouverner et le défendre. A Paris, Guitalin est condamné à la prison; on lui attache aux pieds une chaîne si lourde que quatre hommes ne peuvent la remuer. Mieux eût valu pour lui tomber dans le combat que de vivre à tel déshonneur et avec la mort en perspective! C'est dans cette prison qu'il finit ses jours (55).

VI.

OTUEL.

Cette branche est la traduction du poème français d'*Otinél*, publié dans la *Collection des anciens poètes de la France* (tome I). Cette traduction est très-fidèle, et quelquefois littérale; à la fin seulement, elle abrège sensiblement le poème français. Quelques divergences de détail montrent que le traducteur avait sous les yeux un texte un peu différent, ce qu'atteste d'ailleurs la forme diverse du nom du héros. Le plus grand intérêt de notre traduction est de dater le poème français, par sa présence dans une compilation de la première moitié du treizième siècle. Les savants éditeurs d'*Otinél* avaient déjà montré qu'il n'était pas postérieur à 1250; on voit qu'il faut le faire remonter encore plus haut.

Ce petit poème est d'ailleurs peu intéressant, et l'analyse m'en a semblé superflue.

VII.

LE VOYAGE DE CHARLEMAGNE A JÉRUSALEM.

Cette branche est traduite du poëme français publié en 1836 par M. Francisque Michel; la traduction est si exacte, que l'on pourrait peut-être en faire usage pour la critique du texte français. Comme l'édition de M. Michel est rare, nous en aurions donné l'analyse, si elle n'avait été, dans ces derniers temps, faite par M. P. Paris dans le *Jahrbuch für romanische Literatur* (tome I), et en outre par M. Louis Moland dans ses *Origines littéraires de la France*.

Notre compilateur a déjà raconté, dans la première branche (ch. 49-50), un voyage de Charlemagne à Constantinople, mais fort différent de celui-ci. J'ai dit, à propos de ce premier récit, que c'était un abrégé de la légende monastique sur le même sujet; c'est une erreur, ce récit est au contraire, selon toute vraisemblance, le résumé d'une très-ancienne chanson de geste, celle que connaît le *Roland* et à laquelle il fait plusieurs allusions.

VIII.

RONCEVAUX.

L'examen de cette branche de la compilation demande trop de détails pour que je l'aborde ici. Le texte islandais se rapproche tellement du poëme français, et celui-ci est si connu, que l'analyse en serait peu intéressante. J'essayerai peut-être une autre fois de tirer de notre traduction ce qu'on en peut tirer au profit du texte français; je crois que ce travail serait assez fructueux; mais on comprend qu'il demande des détails minutieux qu'une étude toute spéciale peut seule comporter. On peut seulement dire par avance que la traduction islandaise est faite sur la rédaction la plus ancienne, mais sur un texte un peu différent de celui d'Oxford; les différences toutefois sont assez faibles pour que la comparaison puisse être poursuivie presque vers par vers.

Le manuscrit qui contient la plus ancienne rédaction est in-

complet de la fin, et le rajeunissement a beaucoup tronqué cette dernière partie. Cependant la chronique danoise, *Krönike om Keyser Karl Magnus*, qui, comme je l'ai dit plus haut, suit le texte le plus ancien, nous permet de le rétablir au moins approximativement, car la comparaison de son texte avec l'islandais montre qu'elle est généralement très-abrégée. On doit d'autant plus regretter la perte de la rédaction islandaise que le manuscrit qu'elle a suivi avait seul, avec celui d'Oxford, la dernière tirade du poème où un ange vient ordonner à Charlemagne une nouvelle et lointaine expédition ; or le texte de cette strophe est jusqu'à présent très-obscur, et la comparaison avec l'islandais aurait permis de le restituer. La chronique danoise peut déjà être utile ; elle dit : « La nuit d'après, l'ange Gabriel vint trouver l'empereur et lui dit : Va-t'en dans la terre de Libie et secours le bon roi Iwen, qui défend sa terre contre les païens. » Voici le texte de la *Chanson de Roland* :

Saint Gabriel de par Dieu li vint dire :
 « Carles, sumun les oz de tun empire ;
 Par force iras en la tere de Bire,
 Rei Vivien si succuras en Imphe,
 A la citet que païen unt assise. »

C'est là du moins la leçon du dernier et meilleur éditeur, M. Theodor Müller ; mais M. Michel lit *en terre d'Ebre* ; M. Génin propose *en la terre de Sirie*, et pense qu'au lieu de *Imphe*, il faut *Nimphe*, et que ce mot désigne *Nymphe*, faubourg d'Antioche. Notre chronique peut jeter quelque lumière sur la question ; peut-être faut-il lire *en terre de Libie* ; mais *Imphe* reste inexpliqué.

On pourrait espérer plus de jour du passage suivant de la chronique danoise, passage emprunté selon toute vraisemblance au texte perdu de la *Karlamagnùs-Saga* ; malheureusement il est beaucoup trop concis et ne nous apprend que le nom du roi païen qui menaçait Vivien ; encore ce nom est-il difficile à restituer en français : « A Pâques donc l'empereur rassembla une grande armée à Rome et marcha au secours du roi Iwen. Le roi païen qui lui faisait la guerre s'appelait Gealwer ; quand il apprit que l'empereur venait, il s'avança contre lui pour le combattre, et beaucoup de gens furent tués des deux partis. Ogier le Danois frappa Gealwer sur le heaume et le fit tomber de cheval. Et l'em-

pereur fut vainqueur dans le combat et délivra la terre du roi Iwen. »

J'ai cité ce passage pour donner un exemple du secours que peuvent apporter à l'étude de nos anciens textes leurs traductions en langues étrangères; la huitième branche de la *Karlama-gnús-Saga* donnerait surtout lieu à de semblables remarques.

IX.

GUILLAUME AU COURT NEZ.

Le petit poème français dont cette branche est la traduction ne s'est pas conservé dans notre langue. Il a cela de singulier que, seul de tous les poèmes sur Guillaume, il place au temps de Charlemagne ses principaux exploits et sa mort. Dans la première partie, il est assez d'accord avec le *Moniage Guillaume*, sauf des variantes fort curieuses, comme est la cause de sa retraite du monde, qui a un caractère à la fois plus bizarre et plus antique que dans le français. La seconde partie ne se trouve, que je sache, nulle part, et semble porter aussi la marque d'une antiquité assez grande. Il est fâcheux que cet épisode de la tradition ait été inconnu à M. Jonckbloet; son savant volume sur la légende de Guillaume se serait enrichi d'un chapitre fort intéressant.

Un jour Charlemagne a tué un roi et conquis sa ville. Ce roi a laissé une femme jeune et belle et deux fils. Dans l'armée de Charlemagne il y avait un vaillant guerrier appelé Guillaume au court nez (Vilhjalm Korneis), qui ne le cédait en bravoure qu'au seul Roland. Charlemagne lui a donné le royaume conquis, avec le titre et la femme du roi mort. Un jour que Guillaume s'est endormi la tête sur les genoux de son épouse, celle-ci lui passe la main dans les cheveux et y découvre un cheveu blanc. A cette vue elle repousse la tête de Guillaume en s'écriant : Fi ! le vieillard ! Guillaume s'éveille ; il se lève, très-offensé de ces paroles, et déclare qu'il va quitter sa femme et son royaume pour se consacrer désormais au service de Dieu. Malgré les prières et les pleurs de sa femme, il persiste dans son dessein, et, après lui avoir recommandé de prendre son frère Renaud pour partager l'empire avec elle, il l'embrasse pour la dernière fois et part. Il arrive, vers le sud, auprès d'un couvent, et offre

son service à l'abbé et aux moines; cette offre est acceptée, et il échange son armure contre un froc. Guillaume voit bientôt que les moines s'intéressent plus aux biens de ce monde qu'à l'observation de leurs règles; il le fait remarquer à l'abbé, mais n'est payé que d'ingratitude. Il arrive des hôtes au couvent; mais Guillaume reste toujours seul, ce que les moines expliquent par le remords d'horribles péchés (1). Un hiver, autour de Noël, les vivres manquent au couvent. Deux chemins mènent à la ville, l'un long, l'autre court, mais dangereux à cause des voleurs. Guillaume s'offre à faire la commission; on accepte, et on lui permet de prendre le chemin qu'il voudra. Il demande s'il a le droit de défendre par la force la propriété du couvent? — Non, il n'a pas ce droit-là. — Mais laissera-t-il les voleurs lui prendre même ses vêtements sans résister? — Il doit leur laisser prendre tous ses vêtements, excepté sa ceinture. Il se fait faire une ceinture toute bordée d'or. Il suit le chemin le plus long avec un guide et deux ânes, arrive à la ville et fait ses achats en orge et en blé. Quand il veut se remettre en route, le temps a si bien passé qu'en prenant le plus long chemin il ne pourrait pas être revenu au couvent pour Noël. On prend donc le chemin le plus court, et tout se passe bien jusqu'à la veille de Noël. Déjà les voyageurs voient les murs du couvent et se croient hors de danger. Guillaume marche devant, un bâton à la main; l'autre le suit, conduisant les ânes. Tout à coup le guide le rejoint et lui crie que les voleurs le poursuivent. Guillaume lui dit d'aller vite en avant; il le rejoindra au monastère. Arrivent bientôt deux hommes tout armés; ils lui demandent son nom : il répond qu'il s'appelle Dartiburt. Ils demandent ensuite ce qu'il mène avec lui : il dit que c'est la propriété du couvent, et les conjure, au nom de Dieu, de la respecter, dans leur propre intérêt. L'un d'eux le frappe sur le dos du plat de son épée; Guillaume implore la vierge Marie pour obtenir de la patience. Les voleurs s'emparent de toutes les provisions : l'abbé et les moines de la porte du couvent, sont témoins de tout. Guillaume exprime son étonnement de voir les voleurs s'emparer si avidement de ses provisions et négliger les choses vraiment précieuses qu'il porte sous sa robe. Un des brigands revient alors, lui prend la ceinture, qu'il reconnaît pour très-précieuse, et lui en frappe la tête. Guillaume alors entre en courroux; il s'approche d'un des ânes, lui arrache une des cuisses, et tue d'un coup le voleur le plus voisin; un second a le même sort, les autres prennent la fuite. Guillaume s'approche de l'âne, replace la cuisse où il l'avait enlevée; puis il fait une

prière à Dieu, et aussitôt les choses rentrent dans leur premier état. Arrivé au couvent, il trouve les portes fermées; il les enfonce, cherche l'abbé et les moines, qui s'étaient cachés par crainte de lui; il les bat fortement, les uns après les autres, en leur recommandant de tirer quelque profit de ce juste châtiment de leur méchanceté. Puis il s'en va, et on n'entend plus parler de lui (2).

Charlemagne a beaucoup regretté le départ de Guillaume, et il a fait des efforts infructueux pour le retrouver. Il s'afflige de la perte de Roland, des douze pairs, d'Ogier, d'Otuel et de Guillaume; car lui-même est devenu vieux et caduc. Ses ennemis rassemblent une armée pour se venger de lui; à leur tête est le roi Madul, frère de Marsile; il envahit la terre de Charlemagne, et met tout à feu et à sang. Charlemagne réunit tous les rois, ducs et comtes qui lui rendent hommage; puis il fait de nouveau faire par terre et par mer, pour retrouver Guillaume, des recherches qui demeurent infructueuses. Il s'avance contre les païens; mais son armée est bien moins forte que la leur (3).

Dans les pays du midi demeure avec son épouse un homme appelé Grimaud (Grimaldus); il est d'une taille plus qu'ordinaire et porte une grande barbe; mais il ne brille pas par son courage; il est riche en biens, en chevaux et en armes; il aime à mener lui-même ses troupeaux à la forêt. Un jour il trouve dans le bois un homme en robe de moine, qui a la tête de plus que lui, et qui lui demande les nouvelles. Grimaud lui raconte qu'une grande terreur règne dans tout le pays; Charlemagne lui-même est très-déconcerté, tous ses barons l'abandonnent, et il est probable qu'il sera vaincu dans la bataille contre les païens; il ne regrette que Guillaume au court nez et ne peut le retrouver malgré tous ses efforts. Il a fait crier partout l'ordre de venir le rejoindre, mais personne n'a envie d'y aller. L'étranger, par bon voisinage, s'offre à remplacer Grimaud dans la bataille, pourvu que celui-ci veuille bien le fournir de cheval et d'armes. On tombe d'accord : pendant quinze jours Grimaud doit nourrir le cheval avec du blé. Au temps fixé, l'étranger revient et demande à Grimaud ce que fait le roi : celui-ci répond qu'il se prépare à livrer bataille. L'étranger demande à Grimaud s'il persiste dans son arrangement : il répond que oui. L'étranger s'approche alors du cheval : il le frappe plusieurs fois du pied sans qu'il s'ébranle, puis il se met en selle et le cheval ne plie pas : il le déclare bon. Il s'adapte alors une barbe noire, se coiffe d'un heaume de façon à ne rien laisser voir que ses yeux; il ceint son épée, prend sa lance, monte sur son

cheval ; il a l'apparence d'un vaillant guerrier. Il arrive à l'armée de Charlemagne et prend la place de Grimaud. L'empereur tient dans le conseil un discours, où il insiste surtout sur la perte de Guillaume, promet une forte récompense en or à celui qui pourrait en donner des nouvelles, sa fille et le titre de comte à celui qui pourrait faire périr le roi Madul, et conclut en encourageant tous les chrétiens à faire leur devoir dans le combat. Grimaud (c'est-à-dire son remplaçant) est à la tête de son corps d'armée ; tous s'étonnent de l'assurance que déploie cet inconnu. Il dépasse tous les guerriers par sa haute taille ; il fait passer son cheval si près de celui du roi qu'il chancelle ; le roi se retire de côté : Grimaud et lui se regardent fixement. En voyant Grimaud renverser un païen, le roi sourit. Grimaud frappe toujours, renverse le porte-étendard ennemi ; il tue aussi le roi ennemi, dont il élève la tête en l'air, en criant que les ennemis sont vaincus. Charlemagne poursuit les païens ; il revient ensuite au champ de bataille, où il trouve le corps du roi païen, qu'il fait porter dans sa tente ; il veut remplir sa parole donnée. Beaucoup de chevaliers arrivent avec une tête qu'ils disent appartenir à ce tronc ; mais Charlemagne ne se laisse pas tromper et déclare qu'il saura reconnaître celui qui a tué Madul (4).

Cependant le véritable Grimaud rencontre son remplaçant ; celui-ci lui remet la tête du païen, et l'engage à la porter au roi et à se faire donner le titre de comte ; seulement il doit rester fidèle à sa femme. Il faut aussi qu'il promette de le suivre plus tard s'il le lui demande. Grimaud monte sur son cheval, vient trouver le roi et lui montre la tête du païen, qui s'adapte exactement au tronc. Charlemagne lui demande où donc est l'homme qui était auparavant monté sur son cheval ; Grimaud affirme que c'était lui, et réclame la récompense promise. Le roi déclare qu'il faut que l'âge ait affaibli sa vue, et que c'est sans doute Grimaud qui l'a heurté avant le combat ; il demande à Grimaud comment il a pu accomplir un exploit dont il croyait le seul Guillaume capable ; c'était lui qu'il avait cru reconnaître. Grimaud demande la dignité de comte, mais il refuse la fille de roi, étant déjà marié. Le roi le regarde de nouveau, et ne peut s'expliquer comment il a pris ces yeux-là pour ceux de Guillaume. Il le prie de dire qui lui a donné la tête de Madul ; Grimaud répond qu'il l'a saisie au vol quand il l'a fait sauter de dessus les épaules du païen. Charlemagne dit enfin que celui qui la lui a remise mérite bien qu'on suive ses désirs et accorde à Grimaud ce qu'il demande ; il devient le moindre de ses comtes (5).

Quelques années après, Grimaud rêve que l'étranger de ce jour-là vient le trouver, et le prie de se rendre auprès de Charlemagne pour chercher de concert avec lui son corps, qui est dans une grotte qu'il lui désigne, où il a passé vingt-cinq ans : il désire que Charlemagne bâtisse là une église : en remplissant ce vœu, Grimaud acquittera sa dette envers lui. Grimaud s'éveille et raconte à sa femme ce qu'il a vu ; celle-ci l'engage à exécuter sans délai l'ordre qu'il a reçu ; mais il est inquiet à l'idée de mentir de nouveau au roi. Il se rendort : le même homme lui apparaît, mais cette fois courroucé ; il lui reproche son ingratitude et l'avertit qu'elle lui coûtera la vie s'il ne change pas de suite. Réveillé, il redit encore son rêve à sa femme, qui l'engage à obéir ; il s'irrite de ses paroles, et se rendort une seconde fois. Le même homme se présente à lui ; il est très-indigné, et le frappe de son bâton sur la tête en lui annonçant que son obstination lui fait perdre un œil : puis il disparaît. Cet événement change les idées du comte ; il se hâte d'aller trouver le roi et lui raconte en détail sa vision. Charlemagne se met aussitôt en route ; ils arrivent à l'endroit indiqué, où ils trouvent un homme nouvellement mort, le visage tourné vers l'est : une suave odeur s'exhale de son corps. Charlemagne reconnaît son cher ami, Guillaume au court nez ; il le fait enterrer avec pompe, et bâtit sur sa sépulture une église à laquelle il donne de grandes terres et d'autres riches présents. Ensuite il ôte à Grimaud son titre de comte et le fait gouverneur de ce lieu : lui et sa femme servirent Dieu tant qu'ils vécurent. Charlemagne et les siens retournent en France.

X.

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

Cette branche de l'histoire de Charlemagne n'offre qu'un très-médiocre intérêt ; le compilateur y suit pas à pas Vincent de Beauvais, comme il le dit lui-même. M. Unger indique les chapitres du *Speculum istoriale* qu'il a traduits ; ce sont les chapitres 4-5 et 24-25 du XXIV^e livre. Dans les premiers se trouve le récit, d'après la légende monastique, du voyage de Charlemagne à Jérusalem ; le compilateur ne semble pas se douter qu'il a déjà raconté cette expédition sous deux formes différentes, dans la première et dans la septième branche. Puis vient l'histoire des miracles opérés au temps de Charlemagne par les reliques de

l'évêque Salinus, et enfin la mort du grand empereur, les prodiges qui la précèdent et les honneurs qui la suivent.

Ainsi se termine avec l'histoire ce livre commencé uniquement d'après la poésie et resté plus fidèle qu'aucune des compilations analogues, au but qu'il se proposait. S'il n'a pas demandé à un poëme le récit de la mort de Charlemagne, c'est que ce récit ne se trouvait nulle part. Il n'est pas dans la nature de l'épopée de mettre un terme à la glorieuse vie de ses héros; elle ne sait pas s'ils sont morts; ou si elle l'admet, ce n'est que pour espérer dans l'avenir leur retour à une vie plus triomphante encore que celle qu'ils ont déjà vécue.

GASTON PARIS.

LISTES

DES

PRINCES ET SEIGNEURS

DE DIVERS PAYS

DRESSÉES POUR L'EXPÉDITION DES LETTRES DE LA CHANCELLERIE DU DOGE DE
VENISE AU XIV^e SIÈCLE ¹.

Ces listes se composent de trois parties différentes. La première partie renferme, comme son titre l'indique, l'énumération des princes et des personnages dont le nom devait être placé avant celui du doge dans les lettres expédiées à la chancellerie ducale : *Infra-scripta sunt nomina imperatorum, regum et aliorum qui se preponuntur domino duci*. La seconde est formée de la liste des personnages qui ne devaient être nommés qu'après le doge dans la suscription des lettres ducales.

La troisième partie a le titre suivant, écrit fort négligemment par une main plus moderne que celle de la série des noms qu'il précède : *Tituli regum, baronum et prelatorum*. Cette partie paraît incomplète. Elle comprend seulement deux listes : 1^o un double tableau des noms et titres des cardinaux de la première moitié du quatorzième siècle, et 2^o un tableau ou une indication des principaux seigneurs de la cour de Chypre sous le règne du roi Hugues IV, 1324-1359. Elle se termine au bas d'un folio numéroté aujourd'hui 77 ; le verso de ce folio est occupé par un autre tableau des cardinaux, qu'on a biffé.

L'ensemble des trois parties de la nomenclature forme un cahier de six feuillets de parchemin, du folio 82 au folio 77, reliés en sens inverse du numérotage, le commencement se trouvant au verso du

1. Archives de Venise, Recueil des Pactes, vol. III, du fol. 82 verso au fol. 77.

folio 82, et la fin au folio 77. Les chiffres sont d'une époque antérieure à la reliure, mais bien postérieure à la confection des listes. Sur les derniers feuillets du cahier est transcrit un Traité de la république de Venise avec l'empereur de Constantinople de l'an 1310; ce qui prouve que le cahier fait partie des Pactes depuis la formation même du Recueil.

L'écriture générale des listes n'est pas soignée, tandis que la transcription des Traités au milieu desquels elles se trouvent a été faite généralement avec attention. On remarque, dans les deux premières parties, des fautes grossières provenant de l'ignorance ou de l'inadvertance du copiste. Quelquefois, les noms des personnages étant au nominatif, les qualifications correspondantes sont au datif, ou réciproquement. On écrit *perfectus* pour *prefectus*, *Gostanciensis* pour *Constanciensis*, etc. La liste des cardinaux est d'une main différente et plus attentive. Nous avons voulu conserver toutes les incorrections du manuscrit, en nous bornant à imprimer en italique, ou à signaler dans les notes, la partie des mots altérés par les copistes.

Si des listes plus correctes, quant au style et à l'orthographe, n'existaient pas à la chancellerie ducale, il est certain qu'on ne devait consulter celles-ci qu'à titre d'indication, et non comme des modèles pour la forme définitive de la suscription des lettres à expédier. Le secrétaire chargé de la rédaction des minutes devait rectifier et compléter les expressions et les énonciations fautives ou insuffisantes qui s'y trouvaient.

Malgré son état d'imperfection matérielle, notre répertoire a une certaine autorité. D'abord son admission dans le Recueil original des Traités de la république, montre que les listes émanent des bureaux de la chancellerie du doge, où les Pactes étaient conservés dans la partie appelée *la Secrète*, et d'où ils ne sortaient jamais. Aussi trouve-t-on plusieurs mentions témoignant que l'auteur était au courant des usages de la chancellerie, et que sa classification des personnes à nommer avant ou après le doge était fondée sur les habitudes et sur le formulaire de l'administration. En énonçant les noms, les titres et qualités de Charobert, roi de Hongrie, Dalmatie, Croatie, Rascie, Serbie, etc., il rappelle que, dans les lettres adressées à ce prince par le doge, on doit supprimer les noms de *la Dalmatie* et de *la Croatie*, provinces occupées en partie et contestées en totalité par les Vénitiens aux rois de Hongrie (*voy.* n° 6). En inscrivant Robert III, comte de Flandre, dans la première partie de ses listes, il insiste sur ce fait, que le comte doit être nommé avant le doge, et ce, d'après

une décision formelle, *et sic consultum fuit* (n° 20) ; ce qui indique que le rang honorifique de Robert avait auparavant fait question.

En outre, toutes les indications portées sur les listes, quoique souvent mal orthographiées, sont exactes en elles-mêmes. Nous n'avons pas trouvé une seule erreur de qualification dans les noms, titres et filiations des princes ou dignitaires du royaume de France, de la cour d'Avignon, du royaume de Chypre. Des vérifications semblables attestent l'exactitude de leurs énonciations pour l'Arménie, quoique quelques noms aient été répétés deux fois dans les listes concernant ce pays.

La désignation des personnages dont le nom devait figurer avant ou après celui du doge n'était assurément pas laissée aux soins d'un scribe de la chancellerie. Probablement, le chancelier lui-même n'avait pas qualité suffisante pour établir cette ligne de démarcation. Un choix si délicat devait se faire vraisemblablement au sein même du *Collège*, qui était, sous la présidence du doge, et avec le concours des hauts fonctionnaires chefs des grands services, le Conseil des ministres de l'ancienne république de Venise.

Nos listes n'ont pas de date fixe, unique et précise. Elles sont pourtant d'une époque bien déterminée. L'ensemble des deux premières appartient au règne du doge Jean Soranzo, élu le 13 juillet 1311, et mort au mois de décembre 1327. La troisième est du pontificat de Benoît XII (1334-1342) et du règne de Hugues IV de Lusignan (1324-1359). On peut arriver à renfermer entre les années 1335 et 1336 la composition du premier tableau de la troisième partie, qui donne la nomenclature des cardinaux. La seconde liste des cardinaux porte seule la date précise de 1339, et a été dressée en effet avant l'élection de Clément VI (1342), qui y figure parmi les cardinaux prêtres.

Le doge Soranzo, *Johannes Superantius*, est nommé dans plusieurs formules de suscriptions de la première partie, nos 18, 21, 22. Néanmoins les listes renferment plusieurs indications et qualifications qui n'ont pu être exactes qu'avant l'élection de Jean Soranzo ou après sa mort. Avant son élection : comme la mention en la qualité de gouverneur de Chypre, d'Amaury de Lusignan, prince de Tyr, tué le 5 juin 1310 (n° 6), et quelques autres mentions du n° 38. Après sa mort : comme l'inscription de Pierre de la Palud, patriarche de Jérusalem, élu seulement en 1330 (n° 25) ; d'Hélie de Nabinal, élu archevêque de Nicosie en 1332 (3^e partie, § 2), et de Jean 1^{er}, duc de Lorraine, seulement en 1346, à la mort de son père (n° 23).

Le premier tableau des cardinaux, qui occupe à lui seul la troisième partie presque entière de ces listes, offre des particularités analogues aux séries des deux premières. Le tableau répond au pontificat de Benoît XII, élu pape le 20 décembre 1334, intronisé seulement le 8 janvier 1335, au temps où Guillaume Gaudin, dit le cardinal de Bayonne, était doyen du sacré collège, et Pierre du Prat, vice-chancelier. En rapprochant les dates de l'élection et de la mort des cardinaux inscrits dans cet état, on voit même qu'il dut être dressé avant le 31 janvier 1336, date de la mort du cardinal-diacre Lucas de Fieschi, ou au moins avant le 24 mai 1336, époque de la mort de Pierre de Chapes, cardinal-prêtre de Saint-Martin aux Monts, si tant est que le millésime de la mort du cardinal de Fieschi, marqué sur son tombeau à Saint-Laurent de Gênes, soit de l'ancien style, et que le cardinal fût mort en 1337. Nous avons donc là un tableau du sacré collège dressé à Venise en 1335 ou 1336. Et néanmoins, on y trouve la mention, effacée il est vrai, du cardinal de Sainte-Prisque, devenu Jean XXII en 1316, et la mention, marginale et supplémentaire à la vérité, du cardinal des SS. Nérée et Achille, devenu Clément VI en 1342.

Ainsi, d'une part, nos listes, dressées pour les deux premières parties sous le règne de Soranzo* (1311-1327), et pour la troisième partie, sous le pontificat de Benoît XII (1335-1342), ont été formées au moyen de listes antérieures dont on a conservé quelques énonciations devenues peu après inutiles pour le service de la chancellerie; et, d'autre part, elles ont reçu quelques additions postérieures à la mort du doge et à la mort de Benoît XII.

Mais ces intercalations sont rares. Lorsque le décès d'un personnage rendait inutile la mention de son nom sur les feuilles, son article était biffé, et la mort mentionnée ainsi : *Mortuus* (n° 16), *decessit* (n° 31, 33).

A la longue, quand le temps, malgré les additions et les modifications successives, rendait les listes trop défectueuses et impropres au service, on devait en composer de nouvelles; et il est bien probable que les archives de Venise ne possèdent pas seulement celles que nous publions aujourd'hui. Si les *Patti* n'en renferment pas d'autres, c'est que ces sortes de répertoires devaient être conservés généralement, pour plus de commodité, en cahiers séparés et volants.

Nous n'avons pas grand'chose à dire de la valeur historique du document dont nous nous occupons. Il n'a ni grande importance, ni grande curiosité. Il peut être néanmoins, en quelques occasions,

d'une réelle utilité, comme toute pièce ancienne, originale et bien sincère. Nous ne signalerons que deux ou trois exemples des services qu'il peut rendre, pris dans la dernière partie et dans le premier tableau des membres du sacré collège d'Avignon.

Le cardinal-prêtre Raymond Vehens, d'abord évêque de Saint-Flour, transféré ensuite à un autre siège, y est nommé *cardinal de Saint-Papoul*; ce qui est un argument de plus en faveur de l'opinion de Hugues du Temps contre le *Gallia Christiana*, qui avait fait passer Raymond Vehens de l'évêché de Saint-Flour à l'évêché de Saint-Paul-Trois-Châteaux. De plus, le tableau étant des années 1334 à 1336, on y trouve un motif de placer, avec Ciaconius ¹, la mort de ce cardinal français, créature de Jean XXII, en 1337, de préférence à la date de 1335 et 1336, donnée par Claude Robert, Frizon et Contelorio. Et, pour un autre cas, au sujet de la mort du cardinal-diacre de Sainte-Marie-Nouvelle, Raymond de Farges, de Bordeaux, le sentiment de Contelorio, adopté par Oldoini ², se trouve confirmé par notre liste. Le cardinal Raymond figurant sur cette liste, le cardinal n'était pas mort en 1314 ou 1315, comme rapportent quelques auteurs, et il put vivre jusqu'en 1346, comme le pense Contelorio. Aussi le trouvons-nous encore inscrit sous le numéro 3 des cardinaux-diacres de la seconde nomenclature du sacré collège, qui est de l'an 1339.

Il est bien difficile que les listes suivantes, où se trouvent beaucoup de noms et de titres de pays divers, souvent très-abrégés dans le manuscrit, aient été partout bien lues et bien reproduites. Nous donnons tous nos soins à rendre les erreurs aussi peu nombreuses que possible. Nous avons collationné les copies à Venise, sur les registres des Pactes; nous laissons inachevés et nous figurons, quand nous le pouvons, les mots abrégés dont nous ne trouvons pas une lecture satisfaisante.

1. Edit. d'Oldoini, t. II, col. 425.

2. Edit. du Ciaconius, t. II, col. 381.

I.

INFRASCRIPTA SUNT NOMINA IMPERATORUM REGUM ET ALIORUM QUI SE
PREPONUNTUR DOMINO DUCI.

1. DE ALEMANIA.

Dominus Henricus¹, Dei gratia, Romanorum rex, semper Augustus.

Domina Chattarina², Romanorum regina, semper Augusta.

Dominus Fredericus, dux Austrie et Stirie, marchio Carniole, ac Portus Naonis dominus.

Dominus Henricus, dux Karinthie, Tyrolii et Goricie comes, ac ecclesiarum Aquilegiensis, Tridentine et Pixinorum³ advocatus.

Dominus Balduinus, archiepiscopus Treverensis. Est frater domini regis Romanorum.

2. DE HUNGARIA.

Robertus⁴, Dei gratia, Hungarie, Dalmacie, Croacie, Rascie, Servie, Galicie, Lodomerie, Bulgarie, Cumanieque rex. Sed quando dominus dux scribit ei tacetur : Dalmacia et Croacia.

3. DE APULIA.

Robertus⁵, Jerusalem et Scicilie rex, ducatus Apulie, principatus Capue, Provincie et Folchalcherii comes, ac Pedismontis dominus.

Phylippus⁶, Jerusalem et Scicilie regis frater, princeps Achaye et Tarenti, Romanie dispotus et regni Albanie dominus.

4. DE ARAGONIA ET MAJORICHA.

Alfonsus⁷, rex Aragonum, Valencie, Sardinie, Corsiche, comes-

1. L'empereur Henri VII, 1308-1314.

2. Marguerite, dans l'*Art de vérifier les dates*.

3. Pisino, dans le Triestin.

4. Charobert, 1300-1342.

5. Robert le Sage, roi de Naples, 1309-1343.

6. Philippe d'Anjou, empereur titulaire de Constantinople, par sa femme Catherine de Valois.

7. Alphonse IV, 1327-1336.

que Barchinonie, ac sancte Romane ecclesie vexiliarius, armiratus et capetanius generalis.

Jacobus ¹, Dei gratia, rex Majorice, comes Rosillonis et Ceritanie, et dominus Montispessulani.

Berregarius de Sancto Johanne, milix locum tenens in regno Majoricarum pro illustrissimo Sancio ², rege Majoricarum et cetera.

5. DE FRANCIA ³.

Phylippus Francorum rex ⁴.

Karolus, regis Francorum filius ⁵, Valesie, Alançonis, Carnotensis et Andegavie comes.

6. DE CYPRO.

Dominus Henricus, Jerusalem et Cypri rex ⁶.

Aymericus, felicis recordationis serenissimi domini Jerusalem et Cypri regis filius, dominus Tyri, ac dicti regni Cypri gubernator et rector ⁷.

Domino Phylippo de Ibilino, insule Cypri regio senescalco ⁸.

7. DE ANGLIA.

Dominus Edduardus ⁹, rex Anglie, dominus Hybernice et dux Aquitanie.

8. DE CASTELLA.

Dominus Alfonsus ¹⁰, rex Castelle, Legionis, Toleti, Galicie, Si-

1. Jayme II, 1324-1349.

2. Don Sanche, prédécesseur de son frère Jayme II.

3. Recto du fol. 82.

4. Philippe le Long, 1316-1322.

5. Charles de Valois, comte d'Anjou, fils de Philippe le Hardi, père de Philippe de Valois, 1285-1324.

6. Henri II de Lusignan, 1385-1324.

7. Amaury de Lusignan, frère du roi Henri II, seigneur de Tyr, gouverneur du royaume de Chypre de 1304 à 1310, mort en 1310.

8. Philippe d'Ibelin, oncle du roi Henri II et l'un de ses fidèles partisans, contre le prince Amaury de Lusignan, mort en 1318. Il était petit-fils du vieux sire de Beyrouth.

9. Édouard II, 1307-1327.

10. Alphonse XI, 1312-1350.

I. (Sixième série.)

bilie, Cordube, Murcie, Genii et Algarbii, ac comitatus Molin. dominus.

9. SOLDANUS ET DE ULTRAMARI.

Dominus Melech Nassar¹, omnipotens, altus, soldanus et gentilis, rex regum Saracenorum, Chari et Babilonie, omniumque terrarum Egypti, dominus regum, dominus soldanorum et presbiter de Armiraliis.

10.

Frater Fulcho de Vilareto, sancte domus Hospitalis sancti Johannis Jerosolimitani magister humilis et pauperum Christi custos.

Fratri Jacobo de Molai sancte domus milicie Templi, magistro generali.

11. DE ACQUILEGIA ET GRADO.

Ottobonus, sancte ecclesie Aquilegiensis patriarcha.

Frater Egidius, sancte Gradensis ecclesie patriarcha

12. DE SCLAVONIA ET BULGARIA².

Urossius, rex Servie, Chelmie, Dioclie, Albanie et maritime regionis.

Steffanus, regis Urossii filius, rex Dioclie, Albanie, Chelmie et maritime regionis.

Steffanus, rex Raxie³ et Ter...⁴.

Ladislavus, filius ejus.

Michael, dispotus Bulgarie, dominus de Bigdino, gener regis Urossi.

Veçelaus⁵, imperator Bulgarie.

1. Melec-Nasev-eddin-Mohammed, 1293-1341.

2. Verso du fol. 81.

3. Rascie. Partie orientale de la Servie.

4. Ou : Cer....

5. Probablement Suvestislav, mort vers 1323.

13. DE BORGUNDIA.

Hugo ¹, dux Borgundie.

14. DE ROMANIA.

Andronicus ², in Christo Deo fidelis imperator et moderator Romeorum, Ducha, Angelus, Cumnenus, Paliologus, semper Augustus.

Erina, in Christo Deo, fidelis imperatrix et moderatrix Romeorum, Duchena, Angelina, Cumni[na], Paleologua, semper Augusta, ac Montisferati marchionissa.

Anna, Christi fidelis, despina, Cumnina, ducissa.

Nicolaus, sancte Constantinopolitane ecclesie patriarcha.

Dux Athenarum. Ludoycus, princeps Achaye.

Mahalda, principissa Achaie, ejus uxor ³.

Thomasius, Dei gratia, despotus Romanie, Comninus dux.

Thomas, Dei gratia, magnus Romanie despotus, princeps Blachie, Archanao dominus, dux Vigenicie, comes Achilo et Nepanti, ac regalis castri Joanine dominus.

15. DE SYCILIA.

Fredericus tercius rex ⁴.

16. DE HERMENIA.

Hoissinus ⁵, de Altitonante genere Ruppinorum, Armenie rex.

Alienat, filius quondam regis Armenie, dominus Lambri, Montis-Livonis, Cogelag. et Roisso ⁶.

Alinoch, regis frater, et quondam serenissimi regis filius.

1. Hugues V, 1305-1315.

2. Andronic II Paléologue, 1282-1332.

3. Ces deux derniers articles sont écrits en marge, à la gauche des deux précédents et d'une écriture différente.

4. Frédéric III, ou Frédéric I^{er}, 1296-1337.

5. Ochir, 1303-1321.

6. Alinakh, fils du roi Roupénien, Léon III (1270-1289), seigneur de Lampron, Mauléon, Goulac et Roisso, paraît être le même qu'Alinoch inscrit à l'alinéa suivant. (Dulaurier, *Le royaume de la petite Arménie à l'époque des croisades*, p. 83.)

Frater Johannes, ordinis fratrum Minorum, primogenitus quondam serenissimi regis Hermenie, etc. ¹ (Mortuus.)

— 2

Leo, rex Armenie ³.

Aytonus, seneschalchus regni Armenie ⁴.

Aytonus de Nigrono, camberlanus et gubernator regni Armenie.

17. DE TUNIXIO ⁵.

Dominus Agdalay, successor Amir-et-Momini, filii emir Ebi Çacharie ⁶, pastor pastorum, rex Tunixii.

Provisor in doana fortunata, filius Aginet, filii Jonnul ⁷.

18. REX DE GRANATA.

Excellentissimo et potentissimo domino *rex* Granate, Califfe, Miramamoni, ac inter alios reges et principes Saracenorum gloriosissimo, amico karissimo et plurimum honorando, Johannes Superancius, etc., salutem et continuum exaltacionis et glorie incrementum.

19.

Similiter domino regi de Maroch.

20.

Robertus ⁸, comes Flandrie. Et debet preponi duci in litteris que sibi mittuntur; et sic consultum fuit.

1. Cet article est barré. A la suite on a écrit le mot *Mortuus*.

2. La fin de ce § est une addition d'une main différente de la précédente et se rapportant au règne du successeur d'Ochin.

3. Léon V, fils d'Ochin, 1321-1341.

4. Héthoum le sénéchal et Héthoum le chambellan sont inscrits plus loin n° 35, parmi les personnes dont le nom doit suivre et non précéder celui du doge.

5. Folio 81, recto.

6. Peut-être Abou-Ossayda Mohammed, l'un des descendants et successeurs d'Abou-Zakaria I^{er} (1295-1309), et prédécesseur d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, nommé au n° 22.

7. Ici, d'une main différente et postérieure, est écrite, dans un alinéa particulier, cette mention isolée : « Princeps Achaye vocatur Lodovicus. »

8. Robert III, 1305-1322.

21. REGIS TARTARORUM.

Excellentissimo et victoriosissimo domino Monsayt¹, regi regum, felici imperatori Tartarorum atque omnium partium Orientalium, domini miri, virtutibus honorando, celitus exaltato, Johannes Superancius, salutem et paratam ad omnia beneplacita voluntatem.

22. REGI TUNIXII.

Excellentissimo et serenissimo domino Bocher², Dei gratia, victoriosissimo Emamoni Caleth, illustri regi Tunixii, ac dominatori multarum provinciarum, amico plurimum honorando, Johannes Superancius, etc., altitudinis et glorie incrementum ac dierum longitudinem cum salute.

23. DUCHE BARBANCIE.

Illustri et magnifico viro domino Johanni³, Dei gratia, Lotharingie et Barbancie, Linburgie duci.

24. LODOYCO COMITI DE CLERMONTIS⁴.

Lodoyco de Clarmonthe, duci Borbonii, comiti Clarmondis et Marchie, ac camerario Francie.

25.

Frater Petrus de Palude⁵, patriarcha Jerosolimitanus, sancte pagine *professori* ordinis Predicatorum.

1. Le 4^e volume des Pactes renferme, fol. 84, un privilège commercial accordé en 1320 aux Vénitiens, par cet empereur tartare nommé Monsayt, qui régnait au nord de la mer Caspienne, dans les steppes du Volga, et que Marin a pris pour un roi de Tunis. *Commercio de' Veneziani*, t. IV, p. 287.

2. Abou-Yahya-Alou-Bekr (1318-1346), prédécesseur d'Abou-Yahya-Zakaria El-Lihyani, dont le 3^e volume des Pactes renferme (fol. 127) un traité de commerce avec Soranzo, de 1317.

3. Jean I^{er}, duc de Lorraine, 1346-1391.

4. Louis I^{er}, comte de Clermont, duc de Bourbon, 1318-1341.

5. Pierre de la Palud, patriarche de Jérusalem, 1330-1342.

Duchisse Athenarum¹ et comitisse de Brene et Lice².

II.

INFRASCRIPITIS PREPONITUR DOMINUS DUX³.

Damiçella Maria de Jerusalem, principissa Anthiocena et comitissa Tripolitana⁴.

28. DE SCICILIA.

Conradus Lancea, de Castro Maynardo, milix regius, magister portulanus, secretus et magister procurator Scicilie ac magne regie curie magister racionalis.

29. DE ARAGONIA.

Gerardus de Samariano, serenissimi regis Aragonie armiratus, consiliarius et familiaris.

30. DE ROMANIOLA.

Bandinus, Manfredus et Thegrinus de comitibus Guidonibus, de Murigliano comitibus, palatinus in Tuscia.

Johannes de Ugolino de Seño et Vanni de Iano de Castello de Ubaldinis.

Albericus, Jeremias et Franciscus de Polenta fratres. Fideles⁵.

Nicolaus Caraçolo, milix regius cambellarie ac regie mares-

1. Jeanne de Châtillon, comtesse de Brienne et de Lecce, dans la province d'Otrante, dont les archives de l'Empire possèdent des actes datés de 1320. J. 378.

2. Fin du folio 81 recto. Le folio 80 est en blanc. Au recto du folio 80 et sous la rubrique : M.CCC.XXXIX, *indie VII. Nomina omnium cardinalium qui nunc sunt*, se trouve la liste de cardinaux reproduite plus loin, p. 61.

3. Folio 79 verso.

4. Marie de Jérusalem, qui contesta à Hugues III de Lusignan la couronne de Jérusalem. Voy. *Hist. de Chypre*, t. I, p. 424; 445, 145, t. II, p. 80.

5. Alliés de la république de Venise.

callie magister, illustris Jerusalem et Scicilie regis in provincia Romaniola, comitatu Berthenori et pertinenciarum earundem vicarius generalis.

Çapertinus de Ubertinis, Rambertucius de Argiglosis, potestates et Scarpeta de Ordelaflis, capet[anus] Forojulii.

31. DE ROMANIA.

Maria de Verona, dominatrix terciarii Nigroponti¹. Beatrix ejus filia et Bartholomeus de la Gronda, pro magnifico viro. J. D'massi.

Bonifacius de Verona, dominator Caristi² et Gardichie, Seliçirii et Egrie?

Albertus Pelavicinus, comes Bondeniçe et dominus sexterii Nigroponti. (Decessit³.)

Georgius Gisi terciæ partis insule Nigroponti, Tynar. et Michollar. dominator. Fidelis. (Decessit⁴.)

Guillelmus Sanutus, ducatus Nicxie et Andre dominator. Fidelis.

Phylippus de Sabaudia, princeps Achaye et Ysabella principissa.

Thomas de la Sola, dominator Solone, et principatus Achaye marescalchus⁵. (Mortuus.)

Antonius Flamengo, milex.

32. DE LOMBARDIA.

Albuius et Canis Grandis fratres de Scala, vicarii Verone pro domino imperatore.

Ragnaldus de Bonacelsis, vicarius Mantue pro domino imperatore.

Chichinus⁶, natus bone memorie magnifici viri B. de Scala.

1. Les Dalle Carceri de Vérone étaient seigneurs tiersiers de Négrepont. Il y avait beaucoup d'autres baronnies dans l'île. On voit plus loin un Pallavicini, comte de Bodonitza, en Morée, seigneur d'un sextier de Négrepont.

2. Carysto, dans l'île de Négrepont.

3. Ce dernier mot est d'une écriture postérieure.

4. Addition d'une écriture différente.

5. On a biffé cet article, et à la suite on a écrit: *Mortuus*.

6. Diminutif à l'italienne de Franciscus.

33. DE MARCHIA ¹.

Ricardus de Camino, civitatum Tarvisii, Feltre et Belluni capetanus generalis. (Decessit ².)

Tholbertus et Biagnus de Camino fratres, comites Cenetenses ³. Fideles.

Rambaldus de Colanto, comes Tarvisinus. Fideles.

34. DE YSTRIA ET COMES GORICIE.

Nassinguerra quondam Petri de Castro Pole ; Nassinguerra dictus Sorella de Castro Pole. Fideles. Capetani Pole generales.

Henricus, comes Goricie et Tyrolii, ac ecclesiarum Acquilegiensis, Tridentine et Pixinorum advocatus, ac tocius Forojulii capetanus generalis.

35. DE ALEMANNIA.

Guillelmus de Castro Barcho.

Aymus, episcopus Çibenensis ⁴.

Amedeus, comes Sabaudie, per totam Lombardiam pro domino imperatore vicarius generalis, cognatus regis Romanorum.

Guido de Flandre, marescalcus imperatoris.

Gerardus, episcopus Gostanciensis.

Tybaldu, episcopus Leodinensis, 1. de lege.

Sifridus, episcopus de Cora.

Gerardus, episcopus Basiliensis.

Henricus, episcopus Tridentinus, cancellarius imperii.

Frater Gandolfinus, preceptor Alemanorum in Franconia.

Guido de Delfinis ⁵.

36. DE HERMENIA ⁶.

Aytonus, dominus Nigrini, capetanus curie regis Hermenie.

1. Fol. 79, recto.

2. Écriture postérieure.

3. Cénéda.

4. A partir de cet article d'Aymon, évêque de Zebénigo, en Dalmatie, jusqu'à Henri, évêque de Trente, chancelier de l'empire, s'étend une accolade, au sommet de laquelle est écrit : *Omnes de consilio regio*.

5. On a écrit ici postérieurement, d'un caractère plus fin, la suscription d'une lettre du roi de Bohême tout à fait étrangère à ces listes.

6. Voyez ci-dessus, n° 16.

Aytonus conestabilis Hermenie.

37. DE ROMA.

Manfredus, Alme urbis *perfectus*.

38. DE CYPRO ¹.

Ayguus de Besano, capetanus baronum Cypri².

Maria de Ybillino³, comitissa Jopensis et *Ascolonensis* et *domine Romothenensis*.

Johannes de Bria, milex de Famagosta⁴.

Balianus de Ybillino, princeps Galilee et dominus Tabarie⁵.

Philippus de Ybillino, senescalcus regni Cypri⁶.

39. DE MAJORICA.

Petrus de Pulcro Castro, milex locum tenens in regno Majoricarum pro serenissimo domino Jacobo rege.

Bernardus de Fortea, habitator insule de Evica.

40. DE FRANCIA.

Johannes de Cabilone, dominus de Arlaco⁷.

Gualterius de Castellione, comes Porciensis, ac regni Francie conestabulus⁸.

1. Fol. 78 verso.

2. Aygue de Bethsan, capitaine des chevaliers restés fidèles au roi Henri II de Lusignan pendant son exil en Arménie. Le chancelier de Venise lui donne ce titre dans une pièce officielle de 1310 : « Aygua de Besano, capitanus baronum fidelium, militum et communitatum regni Cypri. » *Hist. de Chypre*, t. II, p. 117.

3. Marie d'Ibelin, fille du connétable Philippe d'Ibelin, veuve, en 1304, de Guy d'Ibelin, comte de Jaffa et d'Ascalon, sire de Rama, fils de l'auteur des Assises.

4. Jean de Brie souleva Famagouste contre le prince de Tyr et commanda dans cette ville avec les partisans d'Henri II, pendant l'exil du roi en Arménie, 1306-1310.

5. Ennemi du roi Henri II, et partisan de son frère le prince de Tyr. Il fit sa soumission en 1310, et fut enfermé en 1317 dans les grottes de Cérines, où il mourut de faim.

6. Ami et partisan invariable du roi Henri II, son neveu, mort en 1318. Mentionné déjà n° 6.

7. Jean de Châlon, comte d'Arlay, en Bourgogne.

8. Gautier de Châtillon-sur-Marne, comte de Porcéan, mort en 1329.

41. DE ALEXANDRIA.

Mirus Bedredinus, mir sicar Naybo et rector in Alexandria pro altissimo soldano Cari et Babilonie.

42. DE HUNGARIA.

Ladislaus, comes Bude sive Bedoarie.

43. DE SCLAVONIA.

Paulus, bannus Croatorum et Boexine.

Doymus, comes Vegle¹, Mudruss. Vimdol. Gozge et Possege ac Segle? perpetuus dominus. Venetus.

Bartholomeus, Guido et Fredericus, quondam comitis Johannis et Veglie *natis*.

Steffanus, bannus totius Sclavonnie de Stenniçval.

44. DE APULIA.

Jacobus, episcopus Forojuliensis, ac regis Scicilie cancellarius et intimus consiliaris regis. Regis Roberti Apulie.

Matheus Signolfi, comes Thelesie, ac regni Scicilie *magno camerario*.

Bartholomeus de Capua, millex, regni Scicilie logotheta et protonotarius, consiliarius regius.

Virgilius, Nicolaus de Suma, Andreas de Servia, Thomas de Sancto Georgio, Matheus de Comite, omnes magistri rationales et consiliarii regii.

Nicolaus Freça, regni Scicilie protonotarius, locum tenens et intimus regius consiliarius.

Johannes Pipinus, millex de Barulo, magne regie curie magister rationalis et intimus consiliaris regius.

1. L'île de Veglia.

III.

TITULI REGUM, BARONUM ET PRELATORUM¹.

I.

Nomina Cardinalium.

Episcopi cardinales :

1. Dominus Guilielmus, episcopus Sabinensis. Dicitur de Bayona².
2. D. Petrus, episcopus Penestrinus, vicecancellarius³.
3. D. Bertrandus⁴, episcopus Ostiensis et Velletrensis. Dicitur de Puçeto.
4. D. Gauzelinus, episcopus Albanensis. Summus Penitenciaris⁵.
5. D. Johannes, episcopus Portuensis et Sancte Ruffine. Dicitur de Començis⁶.
6. D. Anibaldus, episcopus Tusculanus⁷.

Presbyteri cardinales :

1. D. Matheus, tituli sanctorum Johannis et Pauli. Dicitur de Ursinis⁸.
2. D. Raymundus, tituli Sancti Eusebii. Dicitur sancti Papoli⁹.

1. Folio 77 recto.

2. Guillaume Gaudin, de Bayonne, créé cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile en 1312, cardinal-évêque de Sainte-Sabine en 1317, mort en 1336.

3. Pierre du Prat ou du Pré, de Montpezat, archevêque d'Aix de 1318 à 1320, créé cardinal-prêtre de Sainte-Pudentienne en 1320 ; peu après vice-chancelier et cardinal-évêque de Palestrina, parait s'être démis des fonctions de vice-chancelier sous Benoît XII (1335-1342). Mort en 1361.

4. Bertrand du Poyet, Français, créé par Jean XXII en 1316, mort en 1352.

5. Gaucelin Jean d'Ossat, Français, créé par Jean XXII en 1316, mort en 1348.

6. Jean Raymond de Comminges, créé en 1327, mort en 1348.

7. Annibal de Ceccano, archevêque de Naples jusqu'en 1328, cardinal dès 1327, mort en 1350.

8. Frère Mathieu Orsini ou des Ursins, religieux dominicain, créé cardinal-prêtre en 1327, cardinal-évêque sous Benoît XII, mort en 1340.

9. Raymond Vehens de Monstuejols, qui fut d'abord évêque de Saint-Flour, puis de Saint-Papoul et non de Saint-Paul-Trois-Châteaux, comme nous le voyons ici et

3. D. Jacobus, tituli Sancte Prisce¹.
4. D. Petrus, tituli Sancti Martini in Montibus. Dicitur de Carpis².
5. D. Petrus, tituli Sancti Stephani in Celliomonte. Dicitur del Sorro³.
6. D. Petrus, tituli Sancte Praxedis. Dicitur de Yspania⁴.
7. D. Imbertus, basilice XII Apostolorum. Dicitur de Puteo⁵.
8. D. Tallarandus, tituli Sancti Petri ad Vincula. Dicitur de Paragor⁶.
9. D. Petrus, tituli Sancti Clementis, presbiter cardinalis⁷.
10. D. Petrus, tituli Sanctorum Nerei et Achilei, presbiter cardinalis, qui vero dicitur Rothomagensis. Hic vero creatus fuit papa anno Domini millesimo CCC.XLII, mensis Madii die septimo, X^e indictionis. Cui impositum est nomen : Clemens Sextus⁸.

Dyaconi cardinales :

1. Dominus Neapolleo, Sancti Adriani, dyaconus cardinalis⁹.
2. D. Jacobus, Sancti Georgii ad vellum aureum, Dicitur de Gaytanis¹⁰.
3. D. Lucas, Sancte Marie in Via lata. Dicitur de Flisco¹¹.

comme Hugues du Temps le soutient contre le *Gallia Christiana*, créé cardinal en 1327 et mort en 1337.

1. On a effacé cet article et en marge, vis-à-vis, on a écrit : *Fuit factus papa*. C'est Jean XXII, 1316-1334.

2. Pierre de Chapes, évêque de Chartres, dont le second nom a été très-diversement écrit en latin (Ciaconius, t. II, p. 426). Créé cardinal en 1327, mort en 1336.

3. Pierre de Mortemart, évêque de Viviers de 1320 à 1325, évêque d'Auxerre de 1325 à 1327, créé cardinal-prêtre par Jean XXII en 1327, mort en 1345.

4. Pierre Gomez, évêque de Carthagène, créé en 1327, cardinal-prêtre de Sainte-Praxède; créé par Benoît XII? (1334-1352) cardinal-évêque de Sainte-Sabine, mort en 1348.

5. Imbert du Puy, de Montpellier, créé en 1327, mort en 1348.

6. Talleyrand de Périgord, créé cardinal en 1331, mort en 1364.

7. Pierre Bertrand, d'Annonay, en Vivarais, évêque de Nevers, puis d'Autun, créé cardinal en 1331, mort en 1348.

8. Cet article est écrit en marge, au-dessous des mots *Presbiteri cardinales*, placés au sommet de l'accolade qui répond à la seconde classe des cardinaux.

9. Napoléon Orsini, créé cardinal en 1288, assista à l'élection de sept papes et mourut en 1347.

10. Jacques Cajétan, créé en 1295, mort en 1343.

11. Lucas de Fieschi, de Gênes, créé en 1298 cardinal-diacre de Sainte-Marie *in via-lata*, mort le 31 janvier 1336.

4. D. Raymundus, Sancte Marie Nove. Dicitur de Fargis ¹.
5. D. Galliardus, Sancte Lucie in Silice. Dicitur de La Mota ².
6. D. Johannes, Sancti Theodori ³.
7. D. Arnaldus, Sancti Eustachii ⁴.
8. D. Johannes de Columna, Sancti Angeli ⁵.
9. D. Bertrandus, tituli Sancte Marie de Acquirio, dyaconus cardinalis. Dicitur de Monte Faventino ⁶.

II.

M. CCC. XXXIX. INDICTIONE VII.

Nomina omnium Cardinalium qui nunc sunt, et vera.

Episcopi :

1. Dominus Petrus, episcopus Penestrinus, vicecancellarius sancte Romane ecclesie ⁷.
2. D. Gaucelinus Johannis, episcopus Albanensis ⁸.
3. D. Bertrandus, Ostiensis et Velletrensis episcopus ⁹.
4. D. Johannes, Portuensis episcopus. Hic dicitur de Conventis ¹⁰.
5. D. Anibaldus, episcopus Tusculanus ¹¹.
6. D. Frater Matheus, episcopus Sabinensis ¹².

Presbiteri :

1. Dominus Imbertus de Putheo, tituli Sancte Basilice XII Apostolorum, presbiter cardinalis ¹³.

1. Raymond de Farges, de Bordeaux, créé cardinal en 1310, mort en 1346.
2. Gaillard de la Motte, de Bordeaux, créé en 1316, mort en 1356; dit le *Cardinal Gascon*, comme Raymond de Farges.
3. Vraisemblablement Jean Gaëtan des Ursins, créé cardinal-diacre de Saint-Théodore en 1316, mort en 1339.
4. Arnaud de la Vie, créé en 1317, mort en 1338.
5. Jean Colonna, créé en 1327, mort après 1348.
6. Bertrand de Montfauvent ou Montfavent, de Castelnau au diocèse de Cahors, créé en 1316, mort en 1343.
7. Pierre du Prat. Voy. n° 2 des cardinaux-évêques de la liste précédente.
8. Gaucelin Jean D'Ossat. N° 4 de la liste précédente.
9. Bertrand du Poyet. N° 3 de la liste précédente.
10. Jean Raymond de Comminges. N° 5.
11. Annibal de Ceccano. N° 6.
12. Mathieu Orsini. Voy. n° 1 des cardinaux-prêtres de la liste précédente.
13. Imbert du Puy. Voy. ci-dessus n° 7 des cardinaux-prêtres.

2. D. Petrus, Ispanus, tituli Sancte Pracedis ¹.
3. D. Talirandus, tituli Sancti Petri ad vincula. Hic dicitur Petragoricensis ².
4. D. Petrus, tituli Sancti Clementis. Hic dicitur Eduensis ³.
5. D. Frater Guillelmus, tituli Sanctorum quatuor Coronatorum. Iste est ordinis Cisterciensis ⁴.
6. D. Guillelmus, tituli Sancti Stephani in Celio Monte. Hic dicitur de Monte Olivo ⁵.
7. D. Bertrandus, tituli Sancti Marci. Hic dicitur Ebredunensis ⁶.
8. D. Goctius, tituli Sancte Prisce ⁷. Hic dicitur de Arimino, et est noster Venetus per privilegium ⁸.
9. D. Petrus, tituli Sanctorum Nerei et Achilei. Hic dicitur Rothomagensis ⁹.

Diaconi :

1. Dominus Neapoleo, tituli Sancti Adriani, diaconus cardinalis. Hic dicitur de Roma ¹⁰.
2. D. Jacobus Gaitanus, tituli Sancti Georgii ad velum aureum. Hic dicitur de Roma de Trestiberim ¹¹.
3. D. Raymundus de Fargis, tituli Sancte Marie Nove. Hic dicitur Guasco ¹².
4. D. Galardus de Mota, tituli Sancte Lucie in Silice. Hic dicitur Guasco ¹³.
5. D. Bertrandus de Monte Faventi, tituli Sancte Marie in Aquiro. Hic dicitur Caursinus ¹⁴.

1. Pierre Gomez. Voy. dans la liste précédente, le n° 6 des cardinaux-prêtres.
2. Voy. n° 8.
3. Voy. n° 9.
4. Guillaume Le Court, de Toulouse, dit le *Cardinal Blanc*, neveu de Benoît XII, moine de Cîteaux, puis évêque d'Albi, créé cardinal-prêtre des Quatre Saints couronnés par Benoît XII, en 1338.
5. Guillaume d'Aure, abbé de Montolieu, près Carcassonne, créé cardinal en 1338.
6. Bertrand de Deaulx, du diocèse d'Uzès, archevêque d'Embrun, créé cardinal en 1338.
7. Goccio de' Battagli, de Rimini, créé cardinal en 1338.
8. Il avait reçu le privilège de nationalité vénitienne, *privilegium citadinancie*.
9. Clément VI, élu pape en 1342. Voy. ci-dessus le n° 8 des cardinaux-prêtres.
10. Napoléon Orsini. Voy. ci-dessus n° 1 des cardinaux-diacres.
11. Jacques Cajétan. Voy. n° 2.
12. Raymond de Farges, de Bordeaux. Voy. le n° 4.
13. Gaillard de la Motte, de Bordeaux. Voy. le n° 5.
14. Bertrand de Montfavenz, du diocèse de Cahors. Voy. le n° 9.

6. D. Johannes de Columpna, tituli Sancti Angeli. Hic dicitur de Roma ¹.

III.

Nomina et tituli regis, prelatorum et baronum Cipri.

Dominus Ugo, Jerusalem et Cipri rex ².

D. Guido, primogenitus domini regis et conestabilis regni Cipri ³.

D. Guido de Ibillino, senescalcus ipsius regni ⁴.

D. Oddo Donpetri, conestabilis Jerusalem ⁵.

D. Balduynus de Nores [miles, baylivus Famagoste] ⁶, marescalco Cipri.

D. Guido Babinus, miles.

D. Frater Hellias, archiepiscopus Nichosiensis ⁷.

D. Frater Marcus, episcopus ecclesiarum Attheradensis et Famagostensis ⁸.

D. Justinus de Justino, miles ⁹.

D. Thomas de Pichegnny, baylivus secrete ¹⁰.

D. Comes de Çaffo qui vocatur et Scalona, et dominus Rames, qui vocatur Ugo de Ybellino ¹¹.

1. Jean Colonna. Voy. ci-dessus le n° 8.

2. Hugues IV de Lusignan, 1324-1359.

3. Guy, prince de Galilée, connétable de Chypre, mourut en 1346, du vivant du roi son père.

4. Mentionné comme sénéchal de Chypre dans des actes du Cartulaire de Nicosie de 1327 et 1329, n°s 109 et 113.

5. Eudes de Dampierre, connétable de Jérusalem, témoin dans des traités de 1328 et 1329 avec Venise et Gênes.

6. Les mots [*Miles, baylivus Famagoste*] ont été effacés, et on ne voit pas en effet que Baudouin de Norès ait été bailli de Famagoste. Il figure comme maréchal de Chypre dans plusieurs actes publics de 1338 à 1342. Je crois qu'il fut tué en 1345 sous les murs de Smyrne. (Voy. Jean Villani, qui ne le nomme pas, ap. Muratori, *Script. rer. italic.*, t. XIII, col. 918.)

7. Hélie de Nabinal, du Périgord, fut élu en 1332.

8. Figure dans un traité avec Gênes de 1338. Les sièges de Famagoste et d'Antarôdos ou Tortose, en Syrie, étaient alors unis.

9. Figure dans plusieurs actes de Chypre de 1328-1342.

10. Thomas de Picquigny. Actes de 1328-1338.

11. Hugues d'Ibelin, comte de Jaffa et d'Ascalon, seigneur de Rama, petit-fils de la comtesse de Jaffa, mentionnée précédemment au n° 38.

D. Petrus et D. Bartholomeus de Monteolivo, milites ¹.

D. Baldoynus de Suro, baylivus Famagoste ².

1. Les Montolif étaient très-nombreux. Pierre fut bouteiller et Barthélemy camérier de Chypre.

2. *Sur*, dans la langue et les documents des Francs d'Orient, répondait généralement au nom de *Tyr*. Amaury de Lusignan du n° 6 est souvent nommé dans les textes français *prince* ou *seigneur de Sur*. Mais il y eut en outre dans le royaume de Chypre, et jusqu'aux derniers temps de son existence, une famille du nom particulier de *Sur*. Baudouin de Sur était bailli ou vicomte de Famagouste, et comme tel président de la cour des Bourgeois de ce district.

L. DE MAS LATRIE.

OBSERVATIONS SUR LA PUBLICATION

DE

L'INVENTAIRE DES ARCHIVES

DE

TARASCON-SUR-RHONE.

Parmi les livraisons de l'*Inventaire-Sommaire des archives* distribuées le 15 août dernier par le ministère de l'intérieur à toutes les préfectures de France, figurent deux feuilles de l'*Inventaire des archives de Tarascon*, contenant la série AA et une partie de la série BB, soit environ le quart de l'ouvrage. Une circonstance fortuite m'ayant permis d'en prendre connaissance, j'ai constaté avec surprise que cette publication n'était conforme ni à l'inventaire rédigé par moi en 1862 et approuvé par S. Exc. M. le ministre de l'intérieur, ni même aux épreuves qui m'ont été adressées du ministère en avril 1864, et dont j'ai gardé un double. Comme les changements faits à mon travail ont eu pour résultat de lui enlever toute valeur scientifique; comme d'autre part mon nom figure sur le titre de l'ouvrage modifié d'une façon aussi regrettable, je suis engagé à faire connaître les libertés qui ont été prises à l'égard d'une œuvre que j'avais droit de considérer comme mienne.

Je ne veux à ce propos aborder l'examen d'aucune des questions que soulève l'immense publication entreprise par le ministère : j'écris pour ma défense personnelle, et mon but sera

atteint quand j'aurai démontré que mon travail a été altéré par des corrections intempestives, et qu'on ne saurait sans injustice m'imputer les erreurs et les omissions de tout genre que présentent les deux feuilles actuellement publiées. C'est ce qu'il me sera aisé d'établir par la comparaison du texte primitif de mon inventaire, tel qu'il existe dans les épreuves que j'ai conservées, avec le texte remanié et corrigé.

Les changements dont je me plains sont de divers genres, mais ils consistent le plus ordinairement en suppressions. Ce sont de véritables mutilations. Ainsi, je m'étais attaché à donner avec toute l'exactitude possible la date de chacun des documents que j'analysais; les épreuves que j'ai reçues du ministère étaient en ce point parfaitement conformes à mon inventaire; mais, par suite de principes dont la responsabilité ne doit pas remonter, semble-t-il, jusqu'au ministre, — les circulaires qui régissent la matière ne contenant aucune prescription à cet égard, — ces utiles indications ont disparu de l'inventaire publié. Il en est résulté un remaniement tellement considérable qu'il n'est pas resté de la composition primitive une seule ligne qui n'ait été défaite. C'est une affaire à régler entre la ville de Tarascon, qui n'en peut mais, et l'imprimerie Paul Dupont¹. Mais si la mesure, selon moi très-irrégulière, qui a été appliquée à mon inventaire est désastreuse au point de vue économique, elle a été plus funeste encore au point de vue de la science. Si évidente que soit, aux yeux de ceux qui s'occupent de recherches historiques et y apportent quelque exactitude, la nécessité de dates précises, il pourra n'être point superflu, dans le cas présent, de la mettre en lumière par quelques exemples.

Le registre coté AA. 13, est composé non de 88 feuillets, comme le dit, j'ignore sur quel fondement, le texte officiel de l'inventaire, mais de 90 lettres, presque toutes originales. Sauf un très-petit nombre, qui appartiennent aux années 1562 et 1573, elles ont toutes été écrites et adressées à la communauté

1. Il faut savoir que le ministère s'est attribué le droit de revoir en dernier lieu les épreuves des inventaires et de donner les *bons à tirer*. De plus, lorsque l'impression a lieu chez Paul Dupont, le ministère se fait l'intermédiaire entre l'auteur et l'imprimerie, de sorte que celui-ci ne reçoit que les épreuves qu'on veut bien lui communiquer. J'ignorais ces usages lorsque la ville de Tarascon accepta les offres que lui fit M. Paul Dupont au commencement de novembre 1862, un mois avant que la nouvelle de l'approbation officielle de mon inventaire me fût parvenue.

de Tarascon en 1563. Cette correspondance se rapporte principalement aux troubles qui désolèrent à cette époque le Languedoc et la Provence, et je ne doute pas qu'à consulter dans mon inventaire les extraits que j'en ai donnés, on n'en puisse tirer quelques lumières sur l'histoire des guerres de religion à cette époque et dans ces contrées. Mais dans le texte officiel les mêmes extraits sont dépourvus de toute utilité, car ils ont été, à leur passage par les bureaux du ministère, dépouillés de leurs dates, et le lecteur n'a pour s'orienter que ces deux chiffres placés au commencement de l'article : 1562-1573. On est donc porté à croire qu'il existe dans ce recueil des lettres d'années très-diverses, et l'on ne peut deviner que tous les extraits cités par moi appartiennent à l'année 1563, sauf un, le dernier, qui est tiré d'une lettre du 8 janvier 1573.

J'ajoute que la suppression des dates rend les recherches extrêmement difficiles ; il y aurait à la vérité un moyen d'y suppléer, ce serait, pour les registres, de placer auprès de chaque extrait l'indication du feuillet où il a été recueilli. C'est la méthode que j'avais suivie dans l'inventaire de certains registres où les faits ne sont pas disposés suivant l'ordre chronologique (AA. 14 et AA. 15); mais le ministère l'a jugée mauvaise, car il a supprimé la mention des folios comme il avait supprimé les dates.

Un autre exemple montrera comment certains faits peuvent perdre tout leur intérêt dès qu'ils sont énoncés sans date précise. Ce qui de tout temps a entravé le développement de la ville de Tarascon, c'a été la fréquence des inondations du Rhône. Parmi les cinquante-deux volumes qui, de 1370 à 1790, nous ont conservé la série vraiment magnifique des délibérations du conseil, il n'en est peut-être pas un où l'on ne rencontre la mention de mesures prises à la suite des débordements du fleuve. J'ai relevé un certain nombre de ces mentions ; mais que sert-il de savoir que le Rhône a rompu ses digues de 1393 à 1403, de 1404 à 1422, de 1422 à 1438, de 1448 à 1458 (telles sont en effet les dates extrêmes des registres cotés BB. 4, BB. 5, BB. 6, BB. 8) ? On le supposerait *à priori*, puisqu'avant la construction du rempart en pierre qui, dans ces dernières années, a été élevé au nord et à l'ouest de la ville, Tarascon était envahi par les eaux à toutes les grandes crues du fleuve. Mais, si une indication vague n'apprend rien, un renseignement exact peut donner lieu à d'in-

téressantes observations, surtout par la comparaison avec les mentions analogues que fournissent les archives d'autres villes riveraines du Rhône. Il était donc important de savoir que des inondations ont eu lieu en 1396, en 1409, en 1424, en 1449, etc., et voilà ce qu'apprenait mon inventaire avant les corrections ministérielles.

Ces corrections semblent avoir été faites en vue de supprimer tout ce qui offrait quelque apparence d'érudition. Ainsi jusqu'à présent les savants qui ont eu à décrire des cartulaires ont cru nécessaire de préciser l'époque de leur composition ; au ministère cette recherche est jugée inutile ; les faits suivants le montrent assez.

Le registre coté AA. 9, connu sous le nom de *Livre rouge*, est proprement le cartulaire de la ville ; on y a transcrit, au quinzième et au seizième siècle, les coutumes, les tarifs des péages et les actes les plus importants. J'étais arrivé à déterminer que la partie la plus ancienne (ff. 1-372) avait dû être exécutée vers 1438, le reste (ff. 373-411) ayant été écrit à la fin du quinzième siècle et au seizième. Ce renseignement, qui devait être donné, puisqu'il s'agit du document le plus important des archives, a disparu du texte officiel, et tout ce que l'on peut savoir sur l'époque de la composition du registre se résume dans ces deux dates, 1168-1535, qui sont celles de la pièce la plus ancienne et de la plus récente. Mais cela même n'est point exact : en effet, dans le texte corrigé, on lit, à la fin de l'article : « Mémoire de ce que contient le *Livre rouge* de la communauté de Tarascon, par Gilles, notaire à Pertuis, commis par la commune. » Dans mon inventaire il y avait : « *A ce volume est annexé un mémoire.... fait en 1719 par M^e Gilles* », etc.

Le registre coté AA. 11 est un autre cartulaire qui fait suite au Livre rouge. On y lit en effet au fol. 21 cette mention qui ne laisse aucun doute sur l'usage auquel il était affecté : « *Registrum fieri ordinatum per nobile et honorabile consilium Tarasconis, constante ordinatione super hoc facta, die tertia mensis Aprilis, anno millesimo quingentesimo tricesimo sexto, in libro ordinationum dicti consilii.* » Toutefois, avant de recevoir cette destination, il avait, en 1487, servi à l'enregistrement de diverses pièces sur lesquelles la ville de Tarascon se fondait pour maintenir contre Beaucaire son droit à la possession de certaines îles formées par les déplacements du cours du Rhône. Voici,

d'après mon texte et d'après la version ministérielle, le commencement de l'article consacré à ce volume :

Registre faisant suite au Livre rouge, commencé en 1487, continué et achevé au seizième siècle.

AA. II, (Registre.) — Grand in-fol., papier, relié en parchemin, paginé I-CCCLXIII, les 53 derniers feuillets sont blancs.

Fol I. « *Registrum scripturarum antiquarum et actuum factorum et fiendorum pro justificatione insularum Rhodani esse de territorio et jurisdictione ville Tarasconis, inceptum quinta Novembris millesimo quadringentesimo octuagesimo septimo, mandato et jussu magnificorum dominorum Accursii Maynerii, juris utriusque doctoris, magne regie curie magistri rationalis,* » etc.

(Cette rubrique ne s'applique qu'aux pièces comprises dans les vingt premiers feuillets du volume, parmi lesquels figure la transcription de l'accord entre Alphonse comte de Toulouse et Raimond Bérenger I, comte de Provence, contenant délimitation des territoires de la Provence et du Languedoc, 1125).

AA. II, (Registre.) — Grand in-folio, 382 feuillets¹, papier.

1125-1354. — « *Registrum scripturarum antiquarum et actuum factorum et fiendorum pro justificatione insularum Rhodani esse de territorio et jurisdictione ville Tarasconis, inceptum quinta Novembris millesimo quadringentesimo octuagesimo septimo, mandato et jussu magnificorum dominorum Accursii Mayneridi², juris utriusque doctoris, magne regie curie magistri rationalis, etc.* — Transcription de l'accord entre Alphonse, comte de Toulouse, et Raimond Bérenger I, comte de Provence, contenant délimitation des territoires de la Provence et du Languedoc. »

Les différences sont notables : dans ma rédaction, on voit d'abord que le registre n'a été commencé qu'en 1487, et que l'acte de 1125 qu'il contient fait partie des pièces réunies à l'occasion du procès des îles du Rhône³. Dans le texte corrigé, il est bien impossible de soupçonner, et même, à s'en rapporter aux dates

1. « 382 feuillets » est la traduction, un peu forcée, ce me semble, de ma formule : « paginé I-CCCLXIII. »

2. C'est une correction malheureuse ; la bonne leçon est *Maynerii*.

3. Ce document est d'ailleurs bien connu ; il a été souvent publié, notamment par D. Vaissete, II, 439, preuves.

extrêmes 1125-1554, on pourrait s'attendre à rencontrer dans ce volume un grand nombre de pièces anciennes comprises entre ces deux dates; on se tromperait fort, puisqu'il n'est en réalité, à part les vingt premiers feuillets dont la destination est toute spéciale, comme on vient de le voir, que la continuation du Livre rouge à partir de l'année 1536.

« AA. 12 (liasse.) — 6 pièces, parchemin; 1 sceau plaqué; signature autographe. » Voilà ce qu'on lit dans le texte officiel, page 3; mais de qui sont le sceau plaqué et la signature? Mon inventaire le disait: l'un et l'autre sont du roi René. Pourquoi avoir rayé cette indication, et quel règlement avais-je donc, sans le savoir, transgressé?

Selon l'inventaire officiel, les onze premiers registres des délibérations sont en parchemin; comme je sais fort bien qu'ils sont en papier, ainsi que tout le reste de la série, j'ai eu la curiosité de remonter à la source de cette fausse assertion, et ayant consulté mon inventaire, j'y ai lu: « *reliure en parchemin*; » un trait de plume a opéré la métamorphose.

Bien que je sois loin d'avoir épuisé les rapprochements que suggère la comparaison des deux textes, j'arrête ici un examen qui pour moi a été plein d'amertume. J'avais espéré faire de l'inventaire des archives de Tarascon quelque chose de plus qu'une œuvre simplement administrative; le conseil municipal avait généreusement voté des fonds suffisants pour me permettre d'y joindre une histoire succincte de la ville et un choix de pièces inédites; mes recherches, fondées sur des documents jusqu'ici non encore explorés, n'eussent peut-être pas été dénuées de tout intérêt. Maintenant, il me faut y renoncer, et je me vois réduit à désavouer un ouvrage qui a cessé d'être mien, comme on fait d'un livre qui ne peut produire à son auteur que honte et confusion. Je proteste donc contre la publication de l'inventaire des archives de Tarascon, faite sous mon nom et aux frais de la commune par le ministère de l'intérieur; loin d'en accepter la responsabilité, je la laisse tout entière à ceux qui ont fait de ce travail ce qu'il est présentement, et je déclare que désormais je reste complètement étranger à sa publication.

PAUL MEYER.

BIBLIOGRAPHIE.

LES PARAIGES MESSINS. *Étude sur la République messine du XIII^e au XVI^e siècle*, par Henri Klipffel, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'histoire au lycée de Metz. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Metz, Marion; Paris, Durand, 1863. 1 vol. in-8° de XI et 238 pages.

Le livre de M. Klipffel a pour sujet spécial l'histoire de l'aristocratie qui a gouverné la ville libre de Metz pendant la seconde moitié du moyen âge ; mais comme l'auteur, élargissant son cadre, a rattaché à l'histoire des paraiges une étude développée sur la vie politique, sociale et intellectuelle du vieux Metz, c'est en réalité une monographie assez complète de la république messine qu'il a écrite. Dans un premier chapitre, intitulé : *De l'origine et de la constitution des paraiges messins*, il tâche de rattacher la commune de Metz à l'ancienne organisation municipale romaine, raconte rapidement ses luttes avec les pouvoirs laïques et ecclésiastiques superposés, jusqu'à l'époque de la constitution de la république, et explique, à son point de vue, comment s'y est formée et y a triomphé l'aristocratie des paraiges. Le second chapitre, de beaucoup le plus étendu, examine en détail l'organisation de la cité à l'époque de son indépendance. Il y est question d'abord des conseils et des magistratures, du maître échevin, du petit et du grand conseil, des treize entre les mains desquels se concentra peu à peu presque toute l'autorité aux dépens du maître échevin, de leurs subordonnés, les pardezours, maires et doyens, des prudhommes et des wardours par lesquels on essaya momentanément de les contrôler, des comtes jurés des paroisses qu'ils réduisirent au rang de simples assesseurs, des septenies qui n'étaient autre chose que des commissions administratives, et des amans ou notaires de la cité ; puis viennent, sous le titre commun d'*État économique de Metz*, de nombreux renseignements sur les finances, l'industrie, l'agriculture et le commerce ; l'examen de l'assistance publique, des rapports entre le clergé et l'État, et du développement des lettres, sciences et arts, élucide ce que M. Klipffel appelle l'état moral de la république, et trois autres sections traitent de l'état militaire du vieux Metz, de ses sujets et de ses rapports avec l'empire. Enfin, un troisième chapitre, destiné à retracer la grandeur, la décadence et la ruine des paraiges messins, raconte en même temps les vicissitudes politiques de la grande cité lorraine, depuis sa constitution autonome jusqu'à la conquête française.

L'ouvrage tout entier témoigne en faveur des recherches consciencieuses de l'auteur et prouverait, une fois de plus, s'il en était besoin, que les professeurs d'histoire de l'université savent étudier à fond les sources originales du temps passé, en même temps qu'ils en enseignent les faits principaux à leurs élèves. Il est en effet tiré presque entièrement des archives

de l'hôtel de ville et du cabinet des manuscrits de la bibliothèque de Metz, et si M. Klipffel a eu dans ses recherches un guide presque toujours sûr, non dans la médiocre histoire de Metz des Bénédictins, mais dans la précieuse compilation du fameux ministre protestant Paul Ferry, l'adversaire de Bossuet, dont les *Observations séculaires*¹ sont comme un répertoire général de l'histoire de Metz, il n'en faut pas moins lui tenir grand compte du zèle et de la patience avec lesquels il a exploré par lui-même tous les documents originaux encore existants, capables d'illustrer les antiquités de sa ville adoptive. D'autre part, cependant, il faut bien reconnaître aussi que l'habileté dans la distribution des matières, la netteté de l'exposition, la pleine intelligence des causes si complexes qui ont présidé aux origines municipales du moyen âge, font quelquefois défaut, et que par suite, sans compter que la lecture du livre est assez difficile, les vues d'ensemble ne sont pas toujours à la hauteur de la richesse et de l'exactitude des détails.

Je suis obligé de renvoyer à l'ouvrage de M. Klipffel ceux qui désirent connaître de plus près les six parages messins de Porte Muzelle, Jurue, Saint-Martin, Port Saillis, Outre Seille et Commun; ils pourront y étudier à loisir les débuts, l'organisation, le recrutement, les mœurs, les querelles, la politique intérieure et extérieure, la prudente administration, les guerres glorieuses, puis aussi la décadence, l'épuisement et la chute de ces grandes corporations patriciennes. Quant à moi, je veux seulement indiquer quelques-unes des raisons qui, tout à l'heure, me faisaient faire mes réserves sur certaines théories historiques de M. Klipffel.

Il a eu, ce me semble, le tort d'isoler trop l'histoire municipale de Metz de celle des villes épiscopales allemandes ses sœurs, et d'avoir cru que la différence du langage avait pu déterminer aussi une différence notable dans le développement politique; de là est résulté, qu'il a complètement méconnu un double fait, qui seul, à mon avis, explique d'une façon satisfaisante la marche de la révolution communale à Metz, à savoir, son passage par la domination épiscopale et la nature essentiellement aristocratique de son mouvement vers l'indépendance. Pour lui, comme pour les patriotes messins qui l'avaient précédé dans ses investigations historiques, Metz n'a jamais été une ville épiscopale, et Meurisse a obéi à de méprisables préoccupations, en prétendant établir la souveraineté des évêques messins sur leur cité cathédrale; pour lui, l'indépendance municipale messine remonte en droite ligne à l'époque romaine; elle s'affirme sans cesse par la continuité de l'élection populaire des évêques à travers toute l'époque barbare; elle a été tout au plus obscurcie temporairement par des usurpations épiscopales (il y a le mot de coup d'État à la page 12), et les Messins n'ont fait que consolider des libertés traditionnelles, en se constituant en véritable république en face de l'affaïssement de l'autorité royale des Césars germa-

1. 3 volumes in-folio, manuscrits.

niques. C'est là une théorie fort semblable à celle que défendaient, au dix-septième et au dix-huitième siècle, les publicistes des villes libres allemandes contre les avocats des princes-évêques qui, comme conclusion de leurs déductions historiques, prétendaient tout doucement les ramener sous l'autorité de la crosse pontificale, et on comprend à ce titre leur obstination à ne pas se laisser convaincre. Mais aujourd'hui que toute préoccupation politique se trouve écartée du débat et qu'il ne peut plus y avoir en jeu, en dehors de la recherche impartiale de la vérité, qu'un patriotisme rétrospectif, on est assez généralement arrivé à reconnaître que dans les villes allemandes, comme dans les villes italiennes, la domination épiscopale a été la transition habituelle entre l'organisation échevinale carlovingienne et l'autonomie républicaine de la seconde moitié du moyen âge. Les Messins à leur tour peuvent donc, sans forfaiture, admettre, s'il y a une preuve suffisante du fait, que leurs aïeux aussi ont vécu sous l'autorité de leurs évêques. Je n'entends pas plaider la validité de la charte alléguée par Meurisse et en vertu de laquelle Otton le Grand aurait, en 963, déferé la dignité comtale à Metz, à l'évêque Adalbéron I^{er} ; mais je trouve, dans le livre même de M. Klipffel, vingt passages qui me paraissent surabondamment démontrer qu'à la fin du douzième siècle l'évêque de Metz était, comme la plupart de ses confrères allemands, le vrai seigneur de sa ville épiscopale. C'est lui qui frappe la monnaie, et il a gardé ce droit jusqu'en 1383 ; lui qui institue les foires et protège le franc métier ; lui qui modifie la nature et les conditions d'élection du maître échevinat ; lui qui crée les Treize et les Amans ; lui qui, à l'extinction des Comtes de Metz de la maison de Dachsbourg, que M. Klipffel lui-même ne regarde que comme des burgraves, avoués ou comtes urbains, hérite des fiefs dont ses prédécesseurs les ont investis ; et même plus tard, quand la ville s'est constituée librement, quand les évêques se sont retirés à Vic, ils conservent certains droits politiques et fiscaux ; ils conservent surtout leurs prétentions entières ; ils se font confirmer, au milieu du treizième siècle, leur souveraineté sur la ville par Guillaume de Hollande, et trois cents ans plus tard encore, ils aspirent, ils réussissent même momentanément à redevenir les maîtres de Metz, à l'abri de l'occupation française qu'ils ont eux-mêmes provoquée. Disons donc que les évêques n'ont certes pas créé la liberté dans les villes, pas plus à Metz qu'ailleurs, attendu que cette liberté remonte, sinon aux curiales romains, du moins aux vieux libres de l'époque carlovingienne, mais qu'ils ont eu le mérite, fort involontaire assurément, de préparer l'autonomie des républiques municipales, en réunissant en un seul tout, par les extensions successives de l'immunité primitive, les différentes classes de la population urbaine (commune d'immunité, commune palatiale, commune libre), et en facilitant, par leur gouvernement un peu moins tyrannique que celui des seigneurs laïques, le développement de la richesse de leurs sujets, que devait suivre, par une conséquence logique, celui de leurs aspirations vers l'indépendance.

Mais qui a revendiqué d'abord contre les évêques les vieilles libertés municipales, qui a constitué la nouvelle indépendance ? Sont-ce les humbles marchands et gens de métier, dont parle M. Klipffel dans son avant-propos ? Les villes libres du moyen âge sont-elles sorties des boutiques et des ateliers du douzième siècle ? Certes non, au moins en Allemagne, en Italie et dans la France méridionale, et, à cet égard aussi, Metz a suivi la marche générale des villes du Rhin. Les fondateurs de la république messine furent, non des marchands et des artisans, mais des propriétaires et des chevaliers, les anciens libres et les nobles évêques qui s'étaient confondus avec eux, les aïeux en un mot des seigneurs des paraiges. Comment supposer en effet que, par une anomalie inexplicable, il y ait eu d'abord à Metz, et à Metz seulement, une démocratie complète, sortie on ne sait d'où, et détrônée on ne sait comment par l'usurpation hypocrite de certaines familles privilégiées, alors que tout s'explique naturellement par ce mouvement général qui, d'un bout du saint-empire à l'autre, fit passer directement l'autorité dans les villes, des mains des évêques à celles des principaux bourgeois et chevaliers urbains ? Eux seuls, par leurs droits politiques antérieurs, par leur puissance et leur fortune, étaient en position de battre en brèche et de ruiner le pouvoir épiscopal : ils se servirent du peuple contre la souveraineté ecclésiastique, mais ils se gardèrent bien de l'appeler au partage du pouvoir, aussi longtemps qu'ils purent l'empêcher.

Il y a cependant un point qui distingue Metz des autres villes épiscopales devenues villes libres, et qui fait la vraie originalité de son histoire municipale : c'est qu'à Metz les choses en sont restées là aussi longtemps qu'il y a eu une république messine, et que, tandis que presque partout ailleurs les métiers, à leur tour, ont réussi à prendre part au gouvernement, à Metz, l'aristocratie, qui avait conquis la liberté sur les évêques, n'a jamais partagé l'autorité avec les classes inférieures, mais a toujours réussi à réprimer leurs velléités de désobéissance. M. Klipffel n'a parlé qu'incidemment et dans deux chapitres différents de ces tentatives avortées du vrai tiers état messin ; il eût mieux valu, je crois, réunir en un seul tout la longue lutte des paraiges contre les confréries et corporations, lutte sans cesse renaissante depuis le treizième siècle, et qui se manifeste tantôt par des conjurations, tantôt par des révoltes ou même par des révolutions momentanément victorieuses, mais bientôt annulées dans leurs résultats et sévèrement punies par l'envoi des chefs populaires au gibet ou au pont des morts. Il est vrai que les paraiges messins, pour lesquels il a un vrai culte, n'auraient pas gagné à ce tableau, et qu'on aurait trop vu combien cette aristocratie si bien close, si soupçonneuse à l'endroit de son autorité, si prodigue de noyades et de pendoisons envers les pauvres gens des paroisses qui osaient demander meilleure justice et meilleure administration des deniers publics, était loin, malgré la richesse au dedans et la gloire au dehors qu'elle donna pendant près de trois siècles à la république messine, de mériter tous les éloges dont il l'a comblée.

Mais je n'insiste pas. J'aime mieux répéter en finissant que le livre de M. Klipffel, malgré certaines imperfections, est une bonne page d'histoire municipale à ajouter à celles que nous possédons déjà ; j'irai même jusqu'à dire qu'à tout prendre, les paraiges messins, par leur habileté, leur énergie, leur persévérance, n'étaient pas indignes d'être les héros d'un ouvrage écrit à la plus grande gloire de la république messine au moyen âge.

AUGUSTE HIMLY.

UEBER EINE ZÜRCHER-CHRONIK. — *Dissertation sur une chronique züricoise du quinzième siècle et son récit de la bataille de Sempach* ; par le docteur G. de Wyss. Züric, Bürkli, 1862. 36 p. in-8°.

Parmi les grands faits de l'époque héroïque de la confédération helvétique, se distingue la bataille de Sempach, dans laquelle, en l'an de grâce 1386, les paysans des vieux cantons battirent et tuèrent le duc Léopold d'Autriche et sa brillante chevalerie. Tout le monde en a lu la description classique dans l'histoire suisse de Jean de Müller, et le souvenir du dévouement d'Arnold de Winkelried est présent à toutes les mémoires. Personne jusqu'ici n'avait mis en doute l'acte magnanime du brave Unterwaldien, et, cent ans après les premiers doutes émis par la critique moderne sur l'existence de Guillaume Tell, Arnold de Winkelried se maintenait dans la possession incontestée de sa vieille gloire. Mais voici qu'il y a quelques années un savant autrichien, M. Ottokar Lorenz, a prétendu ranger Winkelried aussi parmi les personnes légendaires, en faisant remarquer qu'au milieu du silence gardé à son égard par toutes les chroniques suisses du temps, il en était fait mention uniquement dans le chant de la bataille de Sempach, publié pour la première fois à la fin du seizième siècle par le vieux chroniqueur Tschudi ; or ce chant, que sa dernière strophe attribue à un contemporain, du nom de Halbsuter, M. Lorenz ne le croit composé, au moins quant au récit épique de la bataille, dont l'épisode de Winkelried fait partie, que dans le courant du seizième siècle ; il n'est même pas éloigné de penser que la mort du capitaine de mercenaires suisses, Arnold de Winkelried, à la Bicoque en 1522, a pu donner lieu à la glorification posthume d'un sien aïeul, plus ou moins problématique.

Cette attaque contre une des gloires nationales de la confédération helvétique éveilla naturellement la susceptibilité patriotique des historiens suisses, et il parut coup sur coup une série de réfutations des propositions malsonnantes du savant viennois ; mais elles ne réussirent pas à démontrer par de nouvelles preuves historiques la réalité du fait contesté ; tout ce que le plus habile des avocats de Winkelried, M. Alois Lütolf, parvint à établir d'une façon assez plausible, ce fut que le chant de la bataille de Sempach, tel que Tschudi nous l'a conservé, était sinon d'un contemporain appelé Halbsuter, au moins d'un autre poète du même nom, Hans Halbsuter de Root, qui était citoyen de Lucerne dès 1435. Mais il n'en restait pas moins

fort singulier et fort embarrassant pour les partisans de la tradition, que tous les chroniqueurs suisses du quinzième et de la première moitié du seizième siècle eussent complètement ignoré un fait si capable de frapper les imaginations. Jusqu'ici en effet le plus ancien témoignage historique qu'on pût alléguer en faveur du dévouement de Winkelried, si on fait abstraction bien entendu du chant de la bataille, se trouvait consigné dans un traité manuscrit de l'histoire helvétique, écrit en 1538 par Rudolf Gwalther, et où il est question, à propos de la bataille de Sempach, d'un *Decius quidam Codrusve*; pour trouver le nom du héros, il fallait même descendre jusqu'à Tschudi et à Bullinger (1570. 1575).

M. de Wyss a eu la bonne fortune de rencontrer dans une chronique manuscrite de Zürich, écrite en 1476, mais qui paraît n'être qu'une copie d'un ouvrage composé peu après la mort de l'empereur Sigismond (1437), un récit tout nouveau de la bataille de Sempach, qui vient à l'appui du chant attribué à Halbsuter. Il y est dit en effet que les lances des chevaliers, plus longues que les hallebardes des paysans, paraissaient assurer la victoire au duc d'Autriche, lorsqu'un *fidèle homme* parmi les confédérés se jeta en avant, saisit autant de lances qu'il put en tenir entre ses deux bras, et ouvrit ainsi un passage aux siens : rien d'ailleurs sur le nom de cet *honnête et pieux homme*, rien de sa fameuse allocution à ses compagnons d'armes, rien même sur le fait de sa mort. M. de Wyss constate avec raison que ce nouveau témoignage, en ne le fixant même qu'à 1476, nous fait gagner soixante-deux ans sur Gwalther et un siècle sur Tschudi; mais, comme il croit pouvoir l'avancer jusqu'en 1438 et réduire ainsi à cinquante-deux années la distance entre le fait en discussion et l'autorité à l'appui, il pense avoir fait la preuve de l'acte de dévouement contesté, le court espace d'un demi-siècle ne suffisant pas pour récuser la foi de la tradition orale. Reste la question du nom du héros : M. de Wyss, une fois le fait établi, n'hésite pas à accepter de la bouche du poète celui d'Arnold de Winkelried, vu que les Winkelried sont authentiquement constatés à l'époque de la bataille, et qu'on sait d'autre part que le souvenir de Sempach a été, dès le quinzième siècle, tout particulièrement tenu en honneur dans le pays d'Unterwald, leur patrie.

Telle est en résumé la marche de la déduction de M. de Wyss, qui, si elle n'est pas complètement probante, est du moins assez probable. M. de Wyss y a intercalé le fragment de sa chronique relatif à la bataille, et l'a fait précéder d'une introduction sur les anciennes chroniques züricoises, tant imprimées que manuscrites, qu'il a classées par familles.

AUGUSTE HIMLY.

Le Poème de la croisade contre les Albigeois ou l'Épopée nationale de la France du Sud au XIII^e siècle. Étude historique et littéraire. Thèse pour le doctorat ès-lettres, présentée à la Faculté des lettres de

Paris par G. Guibal, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire. Toulouse, Chauvin, 1863, 616 pages in-8°.

L'histoire de la croisade contre les hérétiques albigeois, publiée en 1837 par Fauriel, appartient aux monuments les plus curieux de l'histoire comme de la littérature du Midi, et on peut dire sans exagération qu'elle est une des perles de la grande collection des documents inédits sur l'histoire de France. Fauriel a fait précéder le texte, qu'il éditait pour la première fois, d'une Introduction fort judicieuse et fort intéressante; mais naturellement il n'a pu épuiser la riche mine ouverte par lui, et un jeune professeur de l'Université vient de reprendre en sous-œuvre le travail de l'éminent critique, en soumettant à la Faculté des lettres de Paris, qui s'honore d'avoir compté Fauriel parmi ses membres, une thèse sur le poème de la Croisade, qu'il appelle l'Épopée nationale de la France du Sud au XIII^e siècle. L'ouvrage de M. Guibal est le fruit d'un travail opiniâtre poursuivi pendant plusieurs années, et il se recommande à tout égard, par l'étude consciencieuse du poème et des autres historiens ou documents contemporains, par l'impartialité des jugements et par la variété des aperçus; tout au plus peut-on reprocher à son jeune auteur d'être tombé parfois dans les répétitions, en voulant trop bien tout expliquer, et d'avoir (mais c'est là un défaut de jeunesse, dont un esprit sérieux se corrige avec l'âge) trop sacrifié à la métaphore et à l'amplification.

Sans examiner par le détail le gros volume de M. Guibal, je veux au moins en donner une analyse rapide, qui, je l'espère, fera naître le désir de le connaître de plus près. Il débute par une étude critique et littéraire du poème, qui conclut, en contradiction avec Fauriel, à en attribuer la composition à deux auteurs différents, attendu que les horreurs de la guerre des Albigeois, qui pourraient à la rigueur expliquer un changement total dans le point de vue politique et religieux du poète, ne sauraient être alléguées comme raison suffisante à la différence, non moins marquée au point de vue purement littéraire, qui existe entre la première et la seconde partie de la geste. M. Guibal développe sa thèse avec une grande abondance de preuves habilement enchaînées; je dois dire cependant que, pour ma part, il ne m'a pas tout à fait convaincu, et qu'il ne me paraît surtout pas avoir réussi à fixer d'une manière bien nette l'endroit précis où le second troubadour aurait relevé son prédécesseur. Quant à l'étude historique du poème, qui remplit la deuxième et plus grande moitié de l'ouvrage de M. Guibal, elle se divise en trois parties, consacrées aux événements et aux hommes de la guerre albigeoise dans le poème de la croisade, à la société méridionale d'après les indications qu'on y rencontre, et aux destinées du poème lui-même dans les années qui suivirent sa composition. De ces trois parties, la première n'est guère qu'un commentaire du texte; la seconde, beaucoup plus détaillée, offre un tableau bien fait de la situation nationale, politique et religieuse de la France du Sud au commencement du treizième siècle, où je regrette cependant qu'à côté des chapitres particuliers consacrés à la

féodalité, à la chevalerie, à l'église, aux communes, au peuple du midi, il n'y en ait pas un aussi sur les hérétiques albigeois eux-mêmes ; enfin la troisième, qui, à mon avis, est ce qu'il y a de plus neuf dans le livre entier, étudie la curieuse transformation que la guerre des Albigeois et l'inquisition qu'elle implanta dans la France méridionale firent subir au caractère des populations provençales. M. Guibal, qui a puisé largement dans la grande collection de Doat, a fait parfaitement ressortir, d'après les actes mêmes de l'inquisition, les tristes résultats que pour elles l'oppression religieuse entraîna à sa suite.

Il y aurait plus d'une observation à faire sur les appréciations historiques de M. Guibal ; deux mots seulement sur sa conclusion générale. Il se flatte d'avoir démontré que la guerre des Albigeois fut un crime inutile, tant au point de vue politique qu'au point de vue religieux ; je suis complètement de son avis quand il qualifie de crime ce déchaînement de la France du nord sur la France du midi ; mais je crois d'autre part qu'il faut bien reconnaître que c'est la guerre des Albigeois qui a opéré la réunion des deux moitiés de la France et ramené le midi dans le giron de l'Église.

AUGUSTE HIMLY.

LES MANUSCRITS à miniatures de la bibliothèque de Laon, étudiés au point de vue de leur illustration ; deuxième partie, avec vingt-cinq planches lithographiées et cinquante lettres gravées dans le texte, texte et dessins par Éd. Fleury. — In-4°, 1863. Paris, Dumoulin.

C'est la fin du travail dont nous avons annoncé déjà la première partie. M. Fleury y passe en revue quarante nouveaux manuscrits, dont l'ornementation, plus ou moins riche, représente les variations de l'art depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'à celui de Henri IV. Au moyen des planches on voit se succéder les grandes lettres qui forment la transition du roman au gothique, puis les motifs grotesques et les vignettes à dessin grêle de l'âge suivant, puis les bordures compactes de rinceaux entremêlés de fleurs et de fruits. Il y a aussi le dessin de plusieurs miniatures. Tout cela n'étant figuré qu'au trait, les explications du texte suppléent à l'absence des couleurs.

Dans deux manuscrits de Vauclerc exécutés vers 1200, M. Fleury a reconnu l'emploi de moules ou types gravés en relief pour faire les grandes lettres. Le relief produit à l'envers du parchemin par la pression et les bavures de la couleur dans laquelle le type a été trempé mettent hors de toute contestation ce fait, auquel d'ailleurs n'a pu se tromper l'œil de M. Fleury, aussi habile typographe qu'il est archéologue intelligent. On a déjà constaté que les décorateurs de manuscrits connurent au moyen âge le procédé du poncif ; personne, à notre connaissance, n'avait remarqué qu'ils eussent fait usage de l'impression. Voilà donc une particularité très-intéressante à recueillir. Elle a sa place parmi les premiers essais qui conduisirent à l'invention de l'imprimerie.

Une autre observation judicieuse a été suggérée à M. Fleury par la vue de plusieurs manuscrits italiens légués à la cathédrale de Laon en 1346. Nos miniaturistes, depuis le treizième siècle, n'exécutèrent plus les figures autrement que par un trait, dans l'intérieur duquel ils couchaient les couleurs en teintes plates et transparentes. Sous le règne de Charles V, leur manière changea tout d'un coup, ils visèrent davantage au naturel en introduisant le modelé dans l'exécution des chairs et des vêtements. Comme cette qualité distingue les peintures des manuscrits italiens dont nous parlions tout à l'heure, M. Fleury en a conclu sur-le-champ que les Italiens avaient été les maîtres des Français en cette partie. Il ne s'est pas trompé. Seulement, il y a toute apparence que c'est par les élèves formés dans les librairies d'Avignon, depuis qu'Avignon fut ville italienne, bien plutôt que par une imitation spontanée des manuscrits italiens, que le procédé se répandit en France.

Six des volumes examinés par M. Fleury portent les noms des calligraphes qui les ont exécutés. Voici quels sont ces personnages :

Roger, qui s'est fait connaître par l'inscription *Rogerus me fecit*, tracée en capitales sur un missel de l'abbaye de Vauclerc, du commencement du treizième siècle ; David Gallois (?) de Cathwell (*David Galensis de Kedwelli*), auteur d'un manuscrit de droit canon d'environ 1300 ; Thiadrick Rol (*Theodoricus Rodulphi*) de Hirsbec, Polonais, auteur d'un ms. italien daté de 1330 ; maître messire (*magister dominus*) Albéric de *Vaucellis*, auteur d'un autre manuscrit italien de 1332 ; Jorris Kuip, bourgeois d'Ypres (*per manum Georgii Cupe, natione flamingi, civis Yprensis*), 1440 ; Jean Olivier, banni breton (*existentis in exilio venerabilis nationis Britannie*), écrivain au service de messire Guillaume Froment, du diocèse de Lisieux, en 1459.

J. Q.

CHRONIQUE du diocèse et du pays d'Oloron (Béarn méridional et Soule), par M. l'abbé Menjoulet, archiprêtre d'Oloron. — T. I^{er}, Oloron, 1863, impr. M. Marqué.

Oloron, aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement du département des Basses-Pyrénées, était, avant 1790, le siège d'un évêché ; c'est l'histoire de son diocèse que M. l'abbé Menjoulet a entreprise, et qu'il mènera à bonne fin si l'on en juge par le premier volume qui vient d'être publié. Hâtons-nous de dire que la *Chronique d'Oloron* est un travail de première main fait sur les chartes. L'auteur a pris la ville à son origine la plus reculée ; il nous montre l'*Iluro* des itinéraires, centre d'une cité et d'un évêché au sixième siècle ; puis vient une description géographique fort exacte du pays ; toutefois nous reprocherons au savant ecclésiastique une tendance trop marquée pour des étymologies hasardées. Les chapitres qui suivent contiennent le récit de l'établissement du christianisme en Béarn, les invasions des Maures et des Normands, d'excellentes dissertations sur l'état religieux et féodal du pays, sur la fondation du monastère de Saint-Vincent de

Lucq. Ici nous avons vu avec regret l'auteur accepter la fable relative à un lieutenant de Childebert qui, à son retour d'Espagne, aurait, en 544, bâti un oratoire au lieu où s'éleva l'abbaye fondée à la fin du dixième siècle. Nous recommandons aux lecteurs les observations très-sagaces qui accompagnent l'histoire de la fondation des hôpitaux destinés aux pèlerins.

La chronique du diocèse d'Oloron aux treizième et quatorzième siècles est pleine d'attrait. Qui ne lira avec curiosité le testament de l'évêque Gaillard de Ledeux (1308) ? Selon l'usage du temps, il laisse des legs à toutes les communautés religieuses de son ressort ; « en bon pasteur, il s'occupe ensuite des pauvres, et laisse des fonds pour doter et marier les jeunes filles, à Sainte-Marie, à Oloron, etc. ;—des fonds pour distribuer des habits aux indigents le jour de la Toussaint, des fonds pour envoyer trois chanoines faire leurs études à Toulouse. »

Nous signalerons (p. 341) une légère erreur au sujet de la date précise de la présence à Oloron d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, que M. Menjoulet ne fait remonter qu'en septembre 1287 : dès le mois de juillet, ce prince faisait dans cette ville une donation aux héritiers de Bertrand de Podensac (famille alliée à celle d'Albret) ; la charte est datée du 11 juillet, *apud Oloron in Biernia*. Puisque nous sommes aux rectifications de détail, que l'auteur nous en permette encore une ou deux. Dans la vie remarquable de Pierre d'Estiron, évêque de 1348 à 1370, il eût fallu mentionner le rôle de conciliateur que remplit toujours ce prélat, non-seulement entre les seigneurs, mais aussi entre Gaston-Phébus, vicomte de Béarn, et le peuple. En effet, dans le cours des années 1353 et 1354, nous voyons Pierre d'Estiron, témoin des lettres de grâce accordées par le farouche seigneur aux habitants d'Orthez, à la suite d'une émeute. Signalons enfin, pour n'avoir plus à dire que du bien de la *Chronique d'Oloron*, l'omission d'un petit fait qui peut jeter encore plus d'intérêt sur la fondation du collège de Foix à Toulouse au point de vue oloronais : c'est que l'évêque Garsie, chargé de la rédaction des statuts de l'établissement, était alors (1467) à Orthez auprès du vicomte de Béarn, qu'il était accompagné par Berdolet d'Aranu, jurat d'Oloron, et que Jean de Coterer (de Cutelariis), clerc et bourgeois d'Oloron, servait de secrétaire au souverain de Béarn.

Le mérite incontestable de M. l'abbé Menjoulet est d'avoir su tirer de documents souvent contradictoires une liste des évêques d'Oloron beaucoup plus claire, plus complète et plus exacte que toutes celles publiées jusqu'à ce jour. C'est là un véritable service rendu à l'histoire.

L'auteur, connu déjà par d'intéressantes monographies sur Sarrance, Bétharram et l'église Sainte-Croix d'Oloron, si fidèlement restaurée, a donné le meilleur exemple au clergé du diocèse de Bayonne auquel il a dédié son ouvrage. Nous avons la confiance que le second volume de la *Chronique d'Oloron* ne sera pas moins plein de faits que celui qui nous occupe ; il contiendra entre autres choses l'histoire de la Réforme dans le diocèse.

P. RAYMOND.

COUTUMES MUNICIPALES *du département du Gers*, recueillies et publiées par M. J.-F. Bladé, première série. Paris, A. Durand, 1864, in-8°, XXXVII et 255 pages.

M. Bladé, qui s'est déjà fait connaître par ses judicieuses observations sur des chartes fausses de Mont-de-Marsan¹, a entrepris de recueillir et de publier, d'après les originaux ou, à défaut de ceux-ci, d'après les traductions qu'au dix-septième siècle et au dix-huitième les communautés faisaient exécuter pour leur plus grande commodité, toutes les anciennes coutumes des localités comprises dans les limites du département du Gers. Il vient de faire paraître la première partie de cet utile travail. On y trouve les coutumes de vingt-deux bourgs ou villages, savoir, de : CAZÈRES (quatorzième siècle, traduction moderne); — SARRAGUZAN (1294, texte en patois); — GAUDOUX (1276, simple analyse); — VIVEZ (1283, traduction); — VILLEFRANCHE (treizième siècle, texte latin, d'après une copie de 1575); — SARRANT (coutume accordée par le roi Jean², texte en langue d'oc); — LABEJEAN (siècle dernier, traduction); — AUBIET (1288, traduction); — POLASTRON (1276, traduction); — SAINT-CLAIR (ce n'est point une coutume, mais une reconnaissance de fiefs, de 1534 [N. S.]); — AGUIN (accord entre le seigneur et les habitants, en français, 1553); — SAINT-MARTIN VIAGUE (1278, texte latin); — MONTFORT (1275, texte latin); — MAUVEZIN (1276, texte latin); — CÉRAN (charte de 1272 renouvelée en 1395, en patois); — CASTELNAU D'ARBIEN (1312, traduction); — SOLOMIAC (1327, en latin); — LA SAUVETAT (1271, texte en langue d'oc); — NOGARO (charte de 1341 confirmée en 1481, texte latin); — EAUZE (1352, en langue d'oc); — MIRANDE (1281 et 1288); — ISLE D'ARBEYSSAN (1309, en langue d'oc).

Nous ne pouvons qu'encourager M. Bladé à poursuivre une publication qui nous met en possession d'un si grand nombre de documents inédits. Toutefois nous croyons qu'elle pourrait être notablement améliorée. Ainsi, les sources ne sont pas exactement indiquées, et ce n'est point assez de dire que la copie de telle coutume a été communiquée « par M. Dumont-Tourret, payeur du département du Gers; » telle autre « par M. J. Noulens, directeur de la Revue d'Aquitaine. » Il nous faut plus, nous voulons savoir où se trouvent les originaux, et, s'il se peut, quel est leur état matériel. D'autre part, les dates des coutumes n'étant pas toujours exprimées, on aurait désiré que M. Bladé eût pris la peine de les restituer au moyen des éléments chronologiques que renferment les chartes elles-mêmes. Enfin,

1. Pierre de Lobaner et les quatre chartes de Mont-de-Marsan, in-8°, 1861.

2. La date donnée par le texte de M. Bladé est contradictoire : « Dictum (*lisez* datum?) fuit hoc apud Sarrantum terti (?) idis (?) junii, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo quinto regnante domino Joanne Francie rege, Petro episcopo tholozano. » Ces indications ne peuvent en aucune façon s'accorder; je suis étonné que M. Bladé ne l'ait pas remarqué.

M. Bladé semble oublier que le premier devoir d'un éditeur est de donner des textes lisibles, et les siens ne le sont pas toujours. On ne s'excuse pas en disant : « Si pur ou si défectueux que soit le texte des documents, je le reproduirai toujours tel qu'il est, et je laisserai à d'autres le soin d'en opérer la restauration au point de vue du droit, de l'histoire, de la langue, de l'orthographe et de la ponctuation (p. xxxvi). » Voilà bien des soins que vous laissez à votre lecteur, et que d'ordinaire les éditeurs se réservent. Et d'ailleurs êtes-vous bien sûr de reproduire toujours le texte des documents « tel qu'il est? » Ce que vous reproduisez tel quel, ce sont non pas des originaux, mais des copies souvent très-modernes, qui, par des fautes sans nombre¹ et par une ponctuation très-défectueuse, attestent l'ignorance de leurs auteurs. S'interdire la faculté de tenter aucune restitution de ces textes informes, c'est leur témoigner un respect dont ils ne sont pas dignes, c'est surtout se résigner d'avance à exciter l'étonnement du lecteur par les singularités les plus inattendues. Pour ne citer qu'un fait, on verra les majuscules distribuées absolument à l'aventure, ainsi p. 11 : *constat de Razura in quarta linea*; p. 51 : *contre jureurs et Blasphémateurs du nom de dieu et de la ste vierge marie et des sts et stes de paradis*. Qui s'est jamais avisé de mettre au jour des textes ainsi préparés?

Dans son introduction, où, par parenthèse, il est à peine question des *Coutumes municipales du département du Gers*, M. Bladé annonce l'intention de publier successivement une Histoire de l'Aquitaine jusqu'à la féodalité, une histoire de la Croisade albigeoise, un livre sur les Comtes d'Armagnac, une histoire de la maison d'Albret, deux volumes de mémoires et dissertations sur l'histoire civile et ecclésiastique de la Gascogne, une géographie historique du sud-ouest de la France, un catalogue des manuscrits étrangers relatifs à l'histoire du sud-ouest de la France, un travail sur les mœurs et la poésie chevaleresques dans le midi de la France. Voilà bien des projets, dont un seul, suivi avec persévérance et accompli avec science et critique, suffirait à placer M. Bladé parmi les érudits les plus méritants. Nous voulons croire que l'aptitude d'un savant aussi actif ne sera pas inférieure à son zèle, et nous espérons bien que la seconde livraison des *Coutumes du Gers* mettra en leur plein jour des qualités d'exactitude et de critique qui ne paraissent point assez dans le premier volume.

P. M.

RÉPERTOIRE archéologique du département du Morbihan, rédigé... par M. Rosenzweig. — Paris, Impr. imp., 1863, in-4°, de 238 colonnes.

Ce qui frappe tout d'abord dans le travail de notre savant confrère et lui donne une originalité toute particulière, c'est l'énumération d'un nombre

1. Ainsi, à la page 251-252, on lit plusieurs fois *Item volo e ordenec* : il faut *volc*; même page, *ayssi ean*, lisez : *ayssi com*. Des fautes analogues se rencontrent à chaque page, et rendent la lecture de ces textes extrêmement pénible.

presque incalculable de pierres dites celtiques dont le Morbihan abonde, surtout aux environs de Loc-Mariaquer, où il y en a une quantité inimaginable, et de la plus belle conservation. Celles de Carnac, au nombre de plusieurs milliers, sont célèbres; malheureusement elles tendent à disparaître de jour en jour, par l'emploi qu'en font les habitants du pays. Ces enlèvements devraient être sévèrement défendus; peut-être suffira-t-il de les signaler à l'autorité pour qu'elle prenne, à cet égard, quelque mesure conservatrice. L'auteur mentionne en passant les superstitions qui se rattachent à ces pierres; quelques-unes de ces croyances populaires sont fort curieuses et nous initient aux mœurs singulières de la Bretagne. Il y a chez les paysans de ces localités beaucoup d'antiquités celtiques, telles que haches, armes, bijoux en or et en bronze, qui devraient être réunies par les archéologues et préservées ainsi d'une prochaine destruction.

Les antiquités romaines sont décrites avec exactitude, mais elles sont peu importantes en général. C'est surtout dans l'énumération de celles du moyen âge que notre confrère a le plus développé ses connaissances archéologiques; il s'est attaché particulièrement à la description des monuments de la ville de Vannes.

Le défaut des publications du genre de celles dont nous rendons compte, c'est la monotonie qui résulte de la perpétuelle répétition des mêmes phrases. Lorsque l'érudition se présente ainsi sous forme d'une sèche nomenclature, elle devient un véritable squelette et l'on arrive à faire un excellent soporifique d'un ouvrage qui devrait être intéressant, attrayant même. Il faut plus que du dévouement à un archéologue, qui a quelques idées à lui, pour se condamner, pendant plusieurs années, à couler ses notes dans un calibre tout fait, sans pouvoir sortir du cercle étroit qui lui est tracé. M. Rosenzweig a su, par une foule de détails intéressants, éviter, autant que possible, cet écueil et donner quelque charme à une énumération toujours brève, souvent sèche par la faute du programme qu'il a dû suivre. C'est là un mérite dont les érudits lui sauront un véritable gré.

L'excellence du livre de notre confrère a valu à ce travail l'honneur d'être envoyé, par le ministère, comme modèle, aux savants des autres départements chargés de rédiger de semblables répertoires. Énoncer ce fait, c'est faire un grand éloge d'une œuvre dont l'auteur, archéologue plein de tact et de finesse, est en même temps un de nos meilleurs archivistes des départements. Il ne lui manque, pour développer son talent, qu'un plus vaste théâtre et des encouragements plus énergiques.

E. G.

LE TEMPLE D'AUGUSTE et la nationalité gauloise, par A. Bernard. Lyon, 1864, in-4° orné de douze planches.

Le livre que nous annonçons est dû à M. Auguste Bernard, membre de la société des Antiquaires de France, bien connu des érudits par son *Cartulaire de Savigny et d'Ainay*, son *Geofroy Tory* et son *Histoire*

de l'imprimerie. Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur fait au public deux révélations importantes. Il fait connaître l'existence d'un véritable gouvernement représentatif en Gaule, durant les trois premiers siècles de notre ère, et l'installation de ce gouvernement national dans la presqu'île formée par le confluent du Rhône et de la Saône, presqu'île qu'on avait crue jusqu'ici déserte sous les Romains, et que M. Bernard prouve, au contraire, avoir été couverte alors des plus somptueux monuments.

Il est vraiment curieux de voir ce gouvernement national s'ériger à côté de Lugdunum, résidence officielle des grands fonctionnaires romains, et contrôler cette administration avec une sévérité telle que, d'après une inscription donnée par M. Bernard, des légats de l'empereur auraient été mis en jugement. Ce détail et bien d'autres que je passe sous silence paraîtront bien extraordinaires à ceux qui jugent le gouvernement romain comme un gouvernement essentiellement despotique; mais les monuments sont là qui contredisent cette assertion, regardée jusqu'ici comme inattaquable.

Ce sujet n'est pas le seul qui intéressera le lecteur dans le livre de M. Bernard. Les renseignements qu'il renferme sur le temple d'Auguste, sur les prêtres des diverses nations gauloises qui le desservaient, sur les monuments honoraires qui l'entouraient, sont pleins d'intérêt. C'est ainsi qu'on retrouvera parmi les prêtres d'Auguste un descendant du fameux Cadure Lucetius, qui lutta contre César dans la guerre de l'indépendance, jusqu'au moment où il fut livré au conquérant par l'Arverne Epuractus. Au reste, le monument consacré au descendant de Lucetius conserve encore un cachet particulier de patriotisme. Ce monument nous apprend en effet que Marcus Lucetius Leo, fils de Lucetius Senicianus, nommé prêtre à l'autel d'Auguste, après avoir rempli tous les honneurs dans sa patrie (*omnibus honoribus in patria functo*), a été, pour ses mérites (*ob merita ejus*), honoré par la cité des Cadures d'un monument public.

L'ouvrage que nous annonçons est imprimé chez Louis Perrin, à Lyon; c'est dire qu'il ne laisse rien à désirer sous le rapport typographique. Voilà donc un livre aussi agréable pour le fond que par la forme. H. C.

LIVRES NOUVEAUX.

Septembre — Octobre 1864.

1. ARBAUD. — Chants populaires de la Provence, recueillis et annotés. — Grand in-18, LI-254 p. Aix, impr. et libr. Makaire. (3 fr.).

Bibliothèque provençale.

2. ASSELIN et DERAISNES. — Recherches sur l'art à Douai aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, et sur la vie et l'œuvre de Jean Bellegambe, auteur du retable d'Anchin. — In-8°, 22 p. Paris, Imprim. impériale.

3. AUDIOT. — Les Oubliés. André Mage de Fiefmelin, poète du seizième siècle. — In-8°, 69 p. Chaumont, impr. Cavanol ; Paris, libr. Aubry.

4. BARTHÉLEMY (Édouard de). — Variétés historiques et archéologiques sur Châlons-sur-Marne et son diocèse ancien. — In-8°, 185 p. Châlons, impr. Martin ; Paris, libr. Aubry.

5. BURBURE (de). — Notice sur les auteurs de l'ancien jubé de l'église de Saint-Jean-Baptiste, à Bourbourg. — In-8°, 15 p. Lille, impr. Lefebvre-Ducroq.

Extrait du Bulletin du Comité flamand de France, t. 3.

6. CAHIER (Aug.). — Fragments de peintures du seizième siècle, placés en juillet 1863, au musée de Douai. Nicaise Ladam, chroniqueur du seizième siècle. — In-8°, 20 p. Douai, impr. Crépin.

Extrait des Mémoires de la Société impériale d'agriculture, etc., séant à Douai. Tome 7, 2^e série.

7. CARAYON (P.-Aug.). — Première mission des jésuites au Canada. Lettres et documents inédits, publiés par le P. Carayon. — In-8°, xvi-304 p. Poitiers, impr. Oudin ; Paris, libr. Lécureux.

— Relations inédites des missions de la compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant au dix-septième siècle, publiées par le P. Auguste Carayon. — In-8°, xx-288 p. Poitiers, impr. et libr. Oudin ; Paris, libr. Douniol.

8. CHAMPION. — Les Inondations en France depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours, par Maurice Champion. T. VI. — In-8°, 289 p. Paris, impr. Thunot et C^e ; libr. Dunod. (45 fr. les 6 vol.).

9. CHARMA. — Notice sur quelques énigmes archéologiques. — In-8°, 19 p. Paris, Impr. impériale.

10. COLIN. — Coup d'œil sur les origines de Pontarlier, à propos de la découverte de tuiles gallo-romaines. — In-8°, 32 p. Besançon, impr. et libr. Jacquin.

Extrait des Annales franc-comtoises, livraisons de mai et juin 1864.

11. CORBIN. — Recherches sur nos vieux noëls considérés comme chants populaires. — In-8°, 23 p. Bordeaux, impr. Degréteau et C^e. (1 fr.).

Extrait du Congrès scientifique de France, 28^e session. Tome 5.

12. DESPLANQUE. — Des Remaniements qu'a subis la province belge des Carmes durant les guerres de Louis XIV ; notes pour servir à l'histoire des couvents d'Ypres, de Rousbrugge et de Steenvoorde. — In-8°, 32 p. Lille, impr. Lefebvre-Ducroq.

Extrait des Annales du Comité flamand de France, tome 7.

13. Description (la) et ordre du camp et festiement et Joustes des tres-crestiens et trespuissans roys de France et Dangleterre lan mil ccccc et ving au mois de juin. — In-12, viii-29 p. Bordeaux, impr. Delmas ; Paris, libr. Aubry.

Tiré à 75 exemplaires, dont 18 sur papier de couleur. Titre rouge et noir.

14. DISDIER. — Recherches historiques sur saint Léonce, évêque de Fréjus et patron du diocèse. — In-8°, 183 p. Draguignan, impr. Gimbert.

15. DU PEYRAT. — Mémoire sur les idiomes du midi de la France en général, et sur celui du centre de la Guienne en particulier. Grammaire et glossaire. — In-8°, 57 p. Bordeaux, impr. et libr. Degréteau et Ce.

Extrait du Congrès scientifique de France, 28^e session, tome 5.

16. FATTI (i) di Cesare, testo di lingua inedito del secolo XV pubblicato a cura di Luciano Banchi. Bologna, Romagnoli. — In-8° LXXVII-388 p.

17. FILIPPO FRATE (da Siena). — Gli Assempri. Leggende del secolo XIV, testo di lingua inedito tratto da un codice autografo della Libreria di Siena e pubblicato dal Dott. C. F. Carpollini. Siena, libr. Gati. In-16 di pag. 300. (It. L. 2 80).

Forma il vol. II dell' Antologia Senese.

18. FILLON. — L'Art de terre chez les Poitevins, suivi d'une étude sur l'ancienneté de la fabrication du verre en Poitou. — In-4°, XIII-222 p. et 7 pl. Fontenay-le-Comte, impr. Robuchon; Niort, libr. Clouzot.

Titre rouge et noir.

19. GUÉROULT. — Notice sur quelques pierres tombales de l'abbaye de Jumièges. — In-8°, 5 p. Paris, impr. impériale.

20. GUIGUE (C.). — Mémoires pour servir à l'histoire de Dombes; par Louis Aubret, conseiller au parlement de Dombes (1695-1748). Publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de Trévoux, avec des notes et des documents inédits; par M. C. Guigue, ancien élève de l'École des chartes. Texte. 1^{re} livraison. — In-4°, 48 p. Trévoux, imprim. et librairie Damour.

Les Mémoires de L. Aubret paraissent par livraisons de 5 à 6 feuilles. Le prix de chaque livraison est fixé à 2 fr. pour les souscripteurs.

21. GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUNG. — Le Roman de la Rose. *Nouvelle édition*, revue et corrigée par Francisque Michel. — Gr. in-18, LXII-719 p. Mesnil, impr. H. Firmin Didot; Paris, libr. Firmin Didot frères, fils et Ce.

22. HAIGNERÉ. — Histoire de Notre-Dame de Boulogne; 2^e édition, revue et corrigée. — In-12, 452 p. et grav. Arras, impr. Rousseau-Leroy; Boulogne, Parvis Notre-Dame, 6.

23. HENRY. — Intervention de Charles VII, duc de Lorraine, dans les affaires de la Ligue en Champagne (1562-1596). — In-8°, 66 p. Nancy, impr. Lepage.

24. JAUBERT. — Glossaire du centre de la France; 2^e édition. — In-4° à 2 col., XVI-736 p. Paris, impr. et libr. Chaix et Ce.

25. LA CUISINE (de). — Le Parlement de Bourgogne depuis son origine jusqu'à sa chute; 2^e édition, revue et considérablement augmentée. — 3 vol. in-8°, CXXXIV-1212 p. Dijon, impr. et libr. Rabutot; Paris, librairie Durand.

26. LA SAUSSAYE (de). — Dissertation sur le lieu de l'assemblée annuelle des Druides. — In-8°, 17 p. Paris, Impr. impériale.

27. LE BLANT. — Note sur le rapport de la forme des noms propres avec la nationalité à l'époque mérovingienne. — In-8°, 14 p. Paris, imprimerie Lahure.

Extrait du 28^e vol. des Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France.

28. LE BRUN DALBANNE. — Le Trésor de la cathédrale de Troyes. — In-8°, 43 p. et 5 pl. Paris, Impr. impériale.

29. MARCHANDON. — Bordeaux, histoire de son origine, de ses monuments civils et religieux, étymologie du nom de ses rues, etc.; suivie de dissertations sur l'existence de saint Fort et l'apostolat de saint Martial. — In-8°, vi-256 p. Bordeaux, impr. et libr. Coderc, Degréteau et C^e. (3 fr.).

30. MARTIGNY. — Explication d'un sarcophage chrétien du musée lapidaire de Lyon. — In-8°, 64 p. et planche. Mâcon, impr. Protat; Lyon, libr. Brun; Paris, librairie L. Hachette; Didron.

31. MELLEVILLE. — Le Passage de l'Aisne par J. César, l'assiette de son camp et la situation de Bibrax. Nouvelles recherches sur ces divers points de la guerre des Gaules. — In-8°, 46 p. Laon, impr. Maqua; l'auteur; Paris, libr. Dumoulin.

32. NISARD (Charles). — Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres du colportage, 30 novembre 1852; 2^e édition, revue, corrigée avec soin et considérablement augmentée. — 2 vol. in-18 jésus, vii-1046 p. Paris, impr. Raçon et C^e; libr. Dentu. (10 fr.).

33. ONOFRIO. — Essai d'un glossaire des patois du Lyonnais, Forez et Beaujolais. — In-8°, lxxxii-456 p. Lyon, impr. Vingtrinier; libr. Scheuring.

34. PEIGNÉ-DELACOURT. — Notice sur divers monuments de l'époque celtique dans le département de l'Aisne. Mémoire lu à la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 30 juillet 1864. — In-8°, 16 p. Paris, impr. Donnaud; libr. Durand.

35. PETIT. — Notice sur Château-Renard (Loiret) et ses châteaux. — In-8°, 132 p. et 10 gravures. Orléans, impr. Colas; libr. Gatineau; Montargis, Molle.

36. PICHON. — Du Traité de la fauconnerie, composé par l'empereur Frédéric II, de ses manuscrits, de ses éditions et traductions. — In-8°, 16 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait du Bulletin du bibliophile.

37. PEYMAIGRE (de). — Poésie populaire. Chants allemands recueillis dans le département de la Moselle. — In-8°, 31 p. Metz, impr. et libr. Rousseau-Pallez.

Extrait de la Revue de l'Est, Livraison de juillet et août 1864.

38. QUICHERAT. — Histoire de Sainte-Barbe, collège, communauté, institution. T. III et dernier. — In-8°, 432 p. et plan. Paris, impr. Lahure ; libr. L. Hachette et C°. (5 fr.).

CHRONIQUE.

Septembre — Octobre 1864.

Notre confrère M. Châtel, archiviste du département du Calvados, a été nommé correspondant du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

— Deux arrêtés de M. le Ministre de l'instruction publique, en date du 29 juillet, portent :

1° Un prix de 1500 francs sera décerné, en 1866, pour le concours de 1865, à la société savante des départements ou de l'Algérie qui aura présenté le meilleur travail d'archéologie nationale, soit manuscrit, soit imprimé. Les *Répertoires archéologiques* de département ou d'arrondissement, rédigés conformément aux instructions du comité, seront admis à ce concours.

2° Un prix de 1500 francs sera décerné, en 1867, pour le concours de 1866, à la société savante des départements qui aura transmis au Ministère le meilleur *Dictionnaire topographique* d'un département, ou même d'un arrondissement, dressé conformément aux instructions du comité.

— Il se fait présentement en Allemagne une publication qui, nous voulons l'espérer, aura quelque jour son analogue en France. Sous le titre de *Deutsche Classiker des Mittelalters*, la librairie Brockhaus édite à Leipzig une collection des principaux poètes allemands du moyen âge. Cette entreprise est conçue de manière à satisfaire les savants tout en s'adressant aux gens du monde. Le nom de M. le professeur Franz Pfeiffer, à qui appartient la direction de l'œuvre, ceux de ses collaborateurs, parmi lesquels nous remarquons M. K. Bartsch, à qui les études provençales doivent tant, sont de sûrs garants que rien ne sera négligé de ce qui peut contribuer à l'amélioration des textes. D'autre part, un commentaire perpétuel viendra en aide aux personnes qui n'ont point fait de l'ancien allemand une étude particulière. Le premier volume de cette collection vient de paraître par les soins de M. Fr. Pfeiffer ; il contient les œuvres de Walther von der Vogelweide, poète qui, par ses véhémentes attaques contre Rome et le clergé, offre plus d'un point de comparaison avec les trouvères et troubadours, ses contemporains, Guiot de Provins, Peire Cardinal, Guillem Figueiras, etc.

15/10/65

PRÉFACE

DU XXII^e VOLUME

DES HISTORIENS DE FRANCE ¹.

Le volume que nous présentons au public est composé en grande partie d'éléments analogues à ceux que nous avons réunis dans la précédente livraison. Les chroniques et les comptes y figurent à peu près dans une égale proportion. Nous avons songé d'abord à y comprendre aussi un supplément aux itinéraires royaux fournis par les dates de lieux et de temps inscrites au bas des chartes ; mais il a paru préférable d'ajourner ce travail pour le rendre plus complet.

Nous reconnaissons que les chroniques latines qui occupent la première partie de ce volume sont aussi peu étendues que peu importantes. On ne doit pas s'étonner qu'il en soit ainsi, puisque les savants éditeurs du vingtième volume avaient dû choisir de préférence les textes qui étaient à la fois les plus développés et les plus instructifs. La compilation de Geoffroy de Collon ² et celle qui est intitulée *Histoire satirique des rois, des royaumes et des souverains pontifes* ³, ne sont que des opuscules de peu de valeur quand on les compare à la chronique de Guillaume de Nangis. L'aonyme qui a écrit vers 1342 ⁴ a du moins le mérite de fournir

1. Ce volume doit paraître prochainement ; la préface nous est communiquée par l'un des éditeurs, M. de Wailly.

2. P. 1.

3. P. 12.

4. P. 16.

sur la personne de Philippe le Bel quelques renseignements qu'on ne rencontrerait pas ailleurs, et qui réveillent l'attention fatiguée par la monotonie ordinaire des chroniqueurs. Quant à l'écrivain que nous avons appelé l'anonyme de Caen¹, nous inclinons toujours à croire qu'il a pu appartenir à l'ordre des frères Prêcheurs, et nous expliquons ainsi qu'il ait osé, au sein de la France, porter contre Philippe le Bel l'accusation si grave et en même temps si injuste d'avoir médité la mort de Boniface VIII². Il se distingue également des autres chroniqueurs français par les éloges qu'il accorde à Enguerrand de Marigny, dont il signale le supplice comme la cause des guerres et des autres calamités qui, de son temps, ont désolé le royaume.

A ces courtes chroniques succèdent deux opuscules d'un autre genre, l'un de Gautier Cornu, archevêque de Sens³, sur la Suspension de la sainte Couronne d'épines, l'autre sur le miracle de l'hostie profanée par un Juif en 1290⁴. Ils furent composés sans doute pour fournir des leçons destinées à être récitées devant les fidèles, et à perpétuer la mémoire des faits dont on célébrait l'anniversaire.

Tous ces ouvrages, écrits par des moines ou par des prêtres, ne trouvaient guère de lecteurs, en dehors des églises et des couvents, que parmi ces clercs laïcs propres à exercer des professions libérales ou appelés à remplir les emplois qui exigeaient la connaissance de la langue latine. Peut-être aussi y avait-il un petit nombre de châteaux où le chapelain, en traduisant de vive voix quelques pages de ces textes savants, les mettait à la portée d'un noble auditoire; mais on conviendra que c'étaient là de rares exceptions, et que la langue vulgaire pouvait seule propager la connaissance de l'histoire dans la noblesse comme dans le reste de la population. On peut dire que, jusqu'au douzième siècle, cet enseignement fut puisé uniquement dans les chansons de geste, où la vérité, obscurcie par les nuages de la fiction, projetée à peine de temps en temps quelques lueurs incertaines. Ces poèmes, autrefois populaires, tombés depuis dans l'oubli et le discrédit, remis en honneur de nos jours par notre savant confrère M. Paulin

1. P. 21.

2. P. 25 b.

3. P. 26.

4. P. 32.

Paris, étudiés avec ardeur au-delà du Rhin par une nation rivale, ont maintenant en France un éditeur plein de zèle et de sagacité, qui, après avoir été le disciple de Raynouard et de Fauriel, se montre digne de tels maîtres dans la chaire où il explique, depuis plusieurs années, les origines de notre langue nationale. Ces textes qu'il publie aujourd'hui en grammairien consommé, il pourra, en les soumettant un jour à l'épreuve de la critique historique, y séparer la vérité de la fiction et faire jaillir, des ténèbres mêmes de l'erreur, une lumière pure qui puisse éclairer nos anciennes annales. Il montrera enfin comment la chanson de geste donna naissance aux chroniques rimées, dont les lecteurs, on doit l'avouer, trouvent plus souvent à s'ennuyer qu'à s'instruire.

Il y a longtemps que ce Recueil aurait offert un premier exemple de ce genre d'ouvrages, si les Bénédictins avaient mis à exécution leur projet de publier la chronique de Wace, connue sous le titre de *Roman de Rou*. « Notre premier dessein, disent-ils, était d'imprimer le *Roman de Rou*. Mais, ayant reconnu qu'il n'apprenait rien de plus que la chronique de Normandie, dont cependant il est l'original, nous avons cru qu'il suffirait d'en mettre au bas des pages les endroits les plus intéressants¹. » En suivant leur première pensée, qui était peut-être la meilleure, les Bénédictins auraient été amenés à publier aussi la chronique des ducs de Normandie par Benoît, contemporain de Wace, qui a paru de nos jours pour la première fois dans le Recueil des documents inédits relatifs à l'histoire de France. Il nous suffit d'avoir rappelé ces faits pour montrer que nous ne nous écartons pas du plan conçu par les premiers éditeurs de ce Recueil, en y insérant aujourd'hui quelques chroniques rimées du genre de celles qu'ils avaient eu l'intention d'y comprendre dès la fin du siècle dernier.

En examinant la vaste composition où Philippe Mousket a accumulé à la fois de nombreuses fictions empruntées aux chansons de geste et de longs récits tout à fait conformes à la vérité, on reconnaîtra clairement l'origine de ces œuvres dont les auteurs, à notre avis, n'ont pas réussi à concilier les règles de la poésie et celles de l'histoire. On cherchera vainement, dans le long fragment que nous publions², des vers qui offrent la moindre apparence de talent poétique ou un seul récit qui unisse la clarté à la

1. *Histor. de Fr.*, XIII, p. xxv.

2. P. 34.

concision : tout est décoloré et languissant ; tout est noyé dans un déluge de mots qui ne semblent se multiplier que pour répandre l'ennui et l'obscurité. Cependant le lecteur ne doit pas oublier que Philippe Mousket est un témoin contemporain des faits qu'il raconte de 1226 à 1243. Selon toute vraisemblance, on peut le reconnaître dans le ménestrel *Mouquez*, qui est noté dans un compte de 1239 comme ayant reçu au mois de juillet deux dons de vingt sols parisis, l'un à Gisors, l'autre à Conflans-Sainte-Honorine¹. Si l'on admet que son existence ne s'est point prolongée au-delà de 1245, on sera porté à croire qu'il avait alors composé une grande partie de sa chronique, et que cette double gratification, équivalant à cinquante francs de notre monnaie, lui fut accordée pour le récompenser d'avoir fait entendre au roi quelques passages d'une œuvre qui avait alors le mérite de la nouveauté.

L'auteur anonyme de la chronique de Saint-Magloire² n'a évité la prolixité de Philippe Mousket que pour tomber dans la sécheresse. Comme cet opuscule ne commence qu'en 1214, on pourrait croire que nous en possédons seulement la dernière partie, celle qui était la plus populaire parce qu'elle se rattachait à des événements contemporains ou à ceux dont la tradition conservait encore le souvenir. Mais il est possible aussi qu'on ait voulu le restreindre dans d'étroites limites, afin qu'il fût toujours facile de le réciter d'un bout à l'autre sans fatiguer l'attention des auditeurs. Peut-être enfin une telle composition pouvait-elle servir à exercer la mémoire de quelques écoliers, auxquels on voulait donner de légères notions d'histoire.

Quant à la chronique rimée que l'on attribue généralement à Geffroi de Paris³, elle est certainement due à un Parisien qui était contemporain et quelquefois même témoin des événements qu'il raconte. Là, il n'y a plus de place pour les fictions ; l'auteur ne recherche que la vérité historique, et, alors même qu'il tombe dans quelque erreur, on ne doit pas suspecter sa sincérité. Ces erreurs, d'ailleurs, ne portent guère que sur des dates, et le fond des récits inspire et mérite une entière confiance. En effet, malgré la médiocrité presque constante de ses vers, Geffroi de Paris

1. P. 597 d, n. 4, et 598 d.

2. P. 81.

3. P. 87.

réussit à fixer l'attention du lecteur, parce qu'il est évidemment un interprète fidèle des opinions et des sentiments qui agitaient de son temps la capitale du royaume. Il lui est même arrivé une fois de s'élever jusqu'à la poésie : après avoir raconté le désastre de Courtrai, il apostrophe le comte d'Artois¹, et, rappelant les nombreux exploits de ce prince, il le montre, comme son père au combat de Mansourah, périssant victime de son impétueux courage et entraînant dans sa perte la noblesse française, qui, plus malheureuse que les vaincus de Roncevaux, succomba sans coup férir et sans venger sa mort. Si ce n'est pas une inspiration, c'est du moins l'intérêt du récit qui le soutient quand il raconte le supplice de Jacques Molay. Lui seul nous apprend² que le grand maître marchant à la mort avait sur lui des pièces d'or et d'argent qu'il eût voulu donner aux pauvres, afin que Dieu prit pitié de son âme; mais qu'il ne trouva là personne qui consentit à entendre cette prière suprême. Lui seul aussi nous rappelle³ les dernières paroles du supplicié, déjà lié au poteau fatal, protestant de son innocence, élevant contre ses juges une menace prophétique, et demandant comme grâce dernière qu'on lui laisse la liberté de joindre ses mains pour faire sa prière, et qu'on tourne son visage vers la vierge Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui-même nous dit qu'il assistait à ce triste spectacle⁴; et on peut l'en croire, car il a trouvé pour le peindre quelques vers simples et touchants. Ailleurs, il décrit avec orgueil et complaisance les fêtes qui animèrent Paris pendant toute une semaine, quand Louis le Hutin et ses frères furent armés chevaliers⁵. Il faut lire ces pages si l'on veut avoir une idée exacte du degré de puissance et de richesse auquel était dès lors parvenue la capitale du royaume. L'auteur nous montre les rues décorées de tentures de différentes couleurs, la noblesse changeant trois fois par jour de vêtement et conviée à une série de festins somptueux, les bourgeois rivalisant de luxe avec les nobles et dressant jour et nuit des tables pour toute la population, le vin coulant à pleine fontaine, la musique retentissant partout, les spectacles les plus divers représentant les joies du paradis, les supplices de l'enfer, et

1. P. 101, vers 1343 et suiv.

2. P. 144, vers 5673 à 5677.

3. P. 145, vers 5719 à 5736.

4. P. 145, vers 5711.

5. P. 135 à 138.

au milieu de mille fictions, la vie de Renard avec toute la variété de ses aventures, les bourgeoises attirant les regards par leurs parures et leurs danses; tous ces plaisirs éclairés par des illuminations qui se prolongent pendant trois nuits; un pont de quarante pieds de large construit sur la Seine en deux jours, le roi d'Angleterre déjà étonné de tant de merveilles, quand tout à coup apparaissent vingt mille cavaliers et trente mille hommes de pied, défilant devant les Anglais ébahis, qui n'auraient jamais cru que d'une seule ville pussent sortir tant et de si nobles combattants.

Personne, assurément, n'accordera le même intérêt à la cérémonie religieuse qui fut consacrée cinq ans plus tard à la translation du corps de saint Magloire¹; cependant Gefroi des Nés ajoute quelques traits de plus à la description de notre grande cité, que l'on reconnaît avoir été, alors comme de nos jours, puissante par la richesse et l'industrie, avide de luxe et de spectacles, prompte à échanger ses vêtements de fête contre l'appareil de la guerre. Plus on étudiera de près l'histoire, plus on se convaincra que le moyen âge est étroitement lié aux siècles modernes, et que notre civilisation ne peut se comparer à une plante hâtive née d'hier sur un sol jusqu'alors stérile, mais à un grand arbre qui n'a cessé de croître et de se développer depuis les premiers temps de la monarchie.

Les vers de Guillaume Guiart² valent peut-être encore moins que ceux de Geffroi de Paris; aussi n'auraient-ils guère mérité de voir le jour si l'on n'y trouvait qu'une traduction plus ou moins exacte des anciennes chroniques latines. Mais, en s'imposant la tâche ingrate de mettre en rimes le récit d'événements qu'il n'avait pas vus, il s'était réservé ensuite de raconter en détail les guerres de Flandre auxquelles il avait assisté et pris une part honorable. Sa chronique change alors de caractère, et l'on y trouve une peinture animée de la vie des camps. Si l'art militaire s'est complètement transformé depuis le quatorzième siècle, il y a quelque chose qui existait alors comme aujourd'hui, c'est le soldat français avec son courage et sa gaieté en face du péril qui l'attire³, avec cette ardeur impétueuse qu'aucun obstacle n'arrête, et qui déconcerte souvent les plus braves ennemis⁴. C'est là ce

1. P. 166.

2. P. 171.

3. P. 282 et 283.

4. P. 285, vers 19876 à 19904.

qu'il faut chercher dans la chronique de Guillaume Guiart; c'est là aussi ce qu'y trouveront tous ceux qu'une lecture ennuyeuse ne détourne pas de la recherche de la vérité.

Avec la chronique de Reims¹, ce n'est plus l'ennui qui est à craindre, mais l'erreur qui se mêle trop souvent à la vérité. La prose, qu'on devrait croire plus sobre de fictions que les vers, sert ici d'écho à des légendes et à des bruits populaires. L'auteur, en les recueillant et en les insérant dans son livre, semble les prendre pour des vérités historiques et n'avoir pas d'autre souci que de raconter agréablement ce qui est venu à sa connaissance. Notre devoir était de signaler à nos lecteurs tout ce qu'il y a d'erronné dans ces récits faciles et naturels, qui peuvent d'autant mieux tromper qu'ils plaisent davantage. Quand on les compare aux vers de Philippe Mousket, on s'explique à peine qu'un même siècle ait pu produire des œuvres si différentes. L'apologue du Loup et de la Chèvre², que nous croyons inédit, pourra donner une idée des libertés que prend ce chroniqueur anonyme, et du charme qu'il sait communiquer à sa composition. Le succès qu'obtint cet opuscule est attesté par le nombre des manuscrits qui en subsistent encore. Outre ceux que nous avons signalés, la Bibliothèque impériale en possède deux autres d'une date plus récente³, tandis que souvent des chroniques fort importantes ne nous ont été conservées que par un seul exemplaire.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit de la compilation connue sous le titre d'*Anciennes Chroniques de Flandre*⁴, et nous passons aux comptes qui occupent la seconde moitié du volume.

Quand nous avons pris la résolution de publier dans le volume précédent un certain nombre de comptes pour les entre-mêler aux chroniques, espérant que, malgré leur aridité, ces documents exciteraient l'intérêt des lecteurs studieux, nous ne pouvions pas savoir comment cette innovation serait accueillie. Mais des juges compétents nous ont encouragés à persévérer dans cette voie, convaincus comme nous qu'il est utile de joindre les comptes aux chroniques, dont ils permettent de rectifier les erreurs, de combler les lacunes et de dissiper les obscurités. C'est

1. P. 301.

2. P. 316 h.

3. Fonds français, n^{os} 5391 et 10149.

4. P. 329.

une vérité que reconnaîtront tous ceux qui voudront étudier attentivement les nouveaux textes que nous publions aujourd'hui, et dont nous essayerons de fournir nous-mêmes quelques preuves. Mais il convient d'abord d'exposer en peu de mots le caractère principal des comptes que nous reproduisons, tantôt d'après des tablettes de cire, tantôt d'après des rouleaux de parchemin.

Nos tablettes de cire concernent toutes la maison du roi, mais elles se rattachent à trois classes différentes. Les unes sont analogues à celles de Jean Sarrasin, qui ont paru dans le XXI^e volume, et, quand elles étaient complètes, elles offraient l'ensemble des dépenses distribuées par ordre de matières : nous en donnons trois exemples¹. Les autres embrassent les mêmes dépenses, mais disposées par ordre chronologique, avec l'indication des différents services entre lesquels chaque somme d'argent a été répartie. Nous n'avons rencontré qu'un seul registre de cette espèce², et malheureusement il est incomplet. Nous avons même renoncé à reproduire tout ce qui en subsiste, parce qu'il s'y trouve un nombre considérable de passages si profondément altérés qu'ils ne présentent plus de sens. Nous le regrettons d'autant plus qu'une portion notable du texte qui a péri se rapportait à l'expédition d'Aragon en 1285. Des tablettes d'une troisième espèce³ contiennent le détail des dépenses faites par chacun des six métiers, et les noms des personnes qui recevaient des gages de la maison du roi. On y trouve des renseignements moins variés que dans les autres tablettes, mais les indications qu'elles fournissent sur les voyages du roi et sur la dépense moyenne de sa maison méritaient d'être recueillies aussi exactement que possible.

Les rouleaux de parchemin nous ont fourni quatre espèces principales de comptes. Les premiers sont relatifs aux dépenses des bailliages et des prévôtés⁴. C'est là qu'on doit rechercher des notions exactes sur les revenus ordinaires du royaume et sur les circonscriptions administratives. La forme de ces comptes devait peu varier ; mais ceux du treizième siècle sont assez rares pour qu'on n'hésite point à les publier intégralement. A la seconde espèce appartient le compte des dépenses de la maison du roi

1. P. 430, 544 et 555.

2. P. 468.

3. P. 501 et 535.

4. P. 565 et 623.

en 1239¹. Il n'est pas douteux que ces dépenses n'eussent d'abord été inscrites sur des tablettes de cire semblables à celles dont nous publions des fragments (p. 430, 544 et 555), et qu'elles n'aient été ensuite reportées sur un rouleau pour être vérifiées et contrôlées. C'est principalement dans de tels comptes que l'on rencontre des détails qui varient d'année en année, et qui peuvent contribuer à éclairer l'histoire. Les rouleaux où sont marquées les dépenses faites, à deux ans d'intervalle, pour la chevalerie du comte d'Artois² et du comte de Poitiers³, méritent d'être consultés pour tout ce qui se rattache à l'habillement et à l'équipement; ces textes ont d'ailleurs l'avantage d'être peu étendus. Il n'en est pas même de la quatrième espèce de comptes⁴, qui concernent l'expédition d'Aragon; mais tout le monde reconnaîtra qu'il était de notre devoir de publier intégralement les textes qui contribuent à expliquer comment un roi de France, au treizième siècle, pouvait se préparer à une guerre extérieure. Quant aux fragments qui terminent le volume⁵, ils ont été presque tous fournis par des comptes analogues à ceux qui viennent d'être énumérés; il faut en excepter cependant une liste de lettres concernant les seigneurs de Franche-Comté qui s'étaient volontairement placés sous la suzeraineté du roi de France⁶, un inventaire des meubles et surtout des armures⁷ laissés par Louis X, enfin une liste des ports de la Normandie et des gardiens qui y furent préposés en 1324 et 1326⁸.

Il est évident que des comptes d'une nature si diverse, où l'on rencontre une si grande quantité de noms de lieux et de personnes, seront d'autant plus utiles aux études historiques que des tables plus amples y rendront les recherches plus faciles. Notre devoir était donc de ne rien négliger pour que ce nouveau volume fournisse à cet égard tous les secours nécessaires. Pour atteindre ce but, il a fallu donner aux tables des développements considérables, que certaines personnes pourront trouver exa-

1. P. 583.

2. P. 579.

3. P. 615.

4. P. 672, 724 et 732.

5. P. 736.

6. P. 769.

7. P. 770.

8. P. 773.

gères. Nos lecteurs seront assez indulgents pour nous excuser de leur avoir offert le superflu en cherchant à ne pas les priver du nécessaire.

Enfin nous devons signaler les documents que nous avons jugé utile d'ajouter à la suite de cette préface, c'est-à-dire une évaluation de la monnaie tournois et de la monnaie paris, depuis le règne de saint Louis jusqu'à la mort de Charles le Bel; ensuite, les leçons nouvelles que notre ami, M. Henri Bordier, a pu déchiffrer sur les tablettes de Genève, grâce à l'obligeance du bibliothécaire, M. Gas, qui voudra bien, nous l'espérons, agréer nos justes remerciements; enfin, des extraits de comptes relatifs aux itinéraires des rois de France, sujet dont nous allons parler plus amplement.

Nous avons essayé d'établir, dans le volume précédent, que les dates de lieux inscrites aux bas des chartes royales sont une preuve certaine de la présence du roi dans ces lieux; nous avons averti toutefois que cette règle admettait quelques exceptions, principalement pour les actes datés de Paris. C'est dans les actes mêmes que nous avons trouvé des preuves à l'appui de notre opinion; aujourd'hui nous voulons en chercher la confirmation dans les comptes royaux, qui fournissent de nombreux renseignements sur les voyages et les résidences des rois de France. Mais, comme ces renseignements y sont souvent épars et confus, il était nécessaire de les recueillir et de les coordonner. Nous avons dû soumettre à ce travail le compte de l'an 1234, qui a paru dans le volume précédent¹, et quelques-uns de ceux que nous publions dans le présent volume. Mais il n'a pas été nécessaire d'y comprendre les tablettes de cire des années 1301 à 1304, parce que les résidences du roi y sont toujours marquées dans l'ordre chronologique. Nos lecteurs verront que nous n'avons pas toujours pu assigner un jour précis à toutes les résidences dont les autres comptes font mention; mais nous avons essayé de les intercaler à leur rang, au milieu de celles qui ont une date certaine. Nous espérons, par conséquent, avoir donné le moyen de comparer facilement les itinéraires dont les comptes fournissent les éléments avec ceux que nous avons publiés² d'après les chartes royales.

1. T. XXI, p. 226.

2. T. XXI, p. I et 406.

Nous nous occuperons d'abord des résidences autres que Paris.

Le compte de 1234 prouve que, du mois de février au mois de mai, saint Louis s'est trouvé dans huit des résidences indiquées par les chartes ; celui de 1239 fournit la même preuve pour deux autres résidences. Les indications inscrites dans les tablettes de Jean Sarrasin¹ conduisent aux mêmes résultats pour quinze autres résidences. Neuf concordances sont constatées par le compte des gîtes², et dix-sept par les Visites d'Eudes Rigaud³. En résumé, les indications tirées des chartes sont confirmées cinquante et une fois par des documents d'une autre nature et d'une authenticité incontestable. Il est donc permis d'affirmer que ces indications méritent une entière confiance, et que le roi était réellement présent dans les lieux où les chartes étaient publiées en son nom.

Puisqu'il en est ainsi, on ne devra point hésiter à se servir des chartes pour interpréter au besoin les difficultés qui se présenteraient dans les comptes. C'est ainsi, par exemple, que nous avons remarqué, dans le compte de 1239, deux mentions d'un voyage que saint Louis fit en Anjou avant l'Ascension (quando rex ivit ad Andegavos⁴, dum rex fuit in Andegaviam⁵). Dans le premier passage, il est dit qu'une somme de 11 livres 17 sols fut dépensée à cette occasion pour la nourriture des poissons du vivier d'Asnières. Nous ne pensons pas qu'on puisse considérer cette dépense comme applicable à la nourriture ordinaire de ces poissons. Rien ne prouve en effet qu'il fût nécessaire de les nourrir dans ce vivier ; il n'eût pas été raisonnable, en tout cas, de rattacher à la mention d'un voyage fait en Anjou le compte d'une dépense habituelle qui n'aurait eu aucune relation avec ce voyage. Il faut donc admettre que cette dépense fut faite extraordinairement, afin de pourvoir à l'une des nécessités de ce voyage. L'interprétation la plus naturelle qui se présente, c'est qu'on retira du vivier d'Asnières des poissons qui furent transportés vivants pour alimenter la table du roi. On s'explique alors que la nourriture de ces poissons ait pu coûter 11 livres 17 sols parisis, ou 240 francs de notre monnaie. On doit en conclure aussi que la table du roi

1. T. XXI, p. 286 et 287.

2. *Ib.*, p. 398-403.

3. *Ib.*, p. 577-593.

4. T. XXII, p. 594 h.

5. P. 606 e.

fut servie principalement en poisson ; car il eût été plus facile et moins dispendieux de transporter et de nourrir des poulets et des moutons, ou de se procurer d'autres aliments gras. On est conduit enfin à penser que ce voyage se fit pendant le carême, peu de temps avant l'ouverture du compte de l'Ascension de l'an 1239. Toutes ces inductions se concilient très-bien avec les indications des chartes, qui nous apprennent qu'au mois de mars saint Louis se trouvait à Vernon et à Breteuil, c'est-à-dire sur la route qu'il devait suivre pour aller à Angers ou pour en revenir. Nous n'avons donc pas balancé à inscrire Angers en tête des résidences mentionnées par le compte de 1239, et à circonscrire dans le carême l'époque du voyage entrepris par le roi.

Les tablettes de cire de Pierre de Condé fournissent, pour les itinéraires de Philippe le Hardi, des indications nombreuses qui concordent aussi avec celles des actes royaux. Depuis le mois de juin 1282 jusqu'au commencement d'octobre 1285, on trouve vingt-sept mentions qui sont parfaitement identiques avec celles qui ont été publiées dans le tome précédent¹. Il est donc évident que la présence de Philippe le Hardi dans les lieux autres que Paris est parfaitement constatée par les dates de ses chartes.

Pour le règne de Philippe le Bel, nous reconnaissons que certaines indications des tablettes de cire ne s'accordent pas avec les actes, mais nous montrerons que la plupart de ces discordances peuvent s'expliquer d'une manière satisfaisante. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le nombre des résidences qui sont marquées à la fois dans les tablettes et dans les chartes est relativement très-considérable, puisqu'il s'élève à huit depuis le mois d'octobre 1285 jusqu'au mois de juin 1286, à dix-neuf depuis le 28 avril 1301 jusqu'au 31 mars 1302, à quatre depuis le mois d'octobre 1303 jusqu'au mois de janvier 1304, à cinquante enfin depuis le 18 janvier 1307 jusqu'au 13 janvier 1309. C'est un total de quatre-vingt-une dates pour lesquelles il y a concordance parfaite entre les actes et les tablettes de cire. Restent, dans le même intervalle, quinze dates sur lesquelles peuvent s'élever quelques difficultés. Sur ce nombre, il y en a six pour lesquelles nous avons donné des explications dans le volume précédent² ; nous avons montré en effet comment des conseillers

1. P. LI, 429 et 499.

2. P. XL-XLIII.

demeurés à Poitiers après le 20 juillet 1308, et des magistrats tenant à Rouen, pendant le mois d'octobre, l'échiquier de Normandie, avaient publié dans ces deux villes, au nom et en l'absence du roi, des actes du genre de ceux que le conseil, le parlement et la chambre des comptes pouvaient publier à Paris dans des circonstances analogues. Une autre difficulté porte sur quatre chartes que nous avons classées mal à propos au mois de mars 1307 (nouveau style)¹, et qui doivent être transportées à l'année suivante : une fois rétablies à leur rang, ces dates reprennent toute leur autorité.

Quant aux cinq dernières dates, nous les considérons comme altérées par la faute des copistes. En voici l'indication sommaire d'après notre tome XXI :

1301, 9 décembre, Lorriaci, sabbato post hyemale festum B.

Nicolai (p. 439 e),

1303, 6 novembre, Pissiaci (p. 442 m).

1306, 23 mars, apud Meledunum (p. 447 l).

1307, 28 mai, Meleduni (p. 448 b).

1308, novembre, apud Pissiacum (p. 451 a).

Nous ne doutons pas que, pour la première date, on n'ait écrit par erreur *post hyemale festum* au lieu de *post octavas hyemalis festi*, c'est-à-dire qu'il faut substituer le 16 décembre au 9. Pour la seconde, le texte porte *M. CCC. tricesimo tertio* ou 1333; mais comme le cahier où se lit cette date ne doit, d'après son titre, contenir que des lettres de Philippe le Bel (*quaternus in quo sunt copiae plurium litterarum Philippi Pulchri*), nous avons substitué la date de 1303 à celle de 1333 qui était inadmissible; nous croyons aujourd'hui qu'il fallait lire 1313. Nous n'avons pu vérifier la troisième date, qui est faussement indiquée comme tirée du registre L; mais nous conjecturons qu'elle appartient à l'an 1308 (nouveau style), et que l'acte original portait *M. CCC. VII*, plutôt que *M. CCC. VI*, que nous avons lu dans un des registres du Trésor des chartes. Pour le quatrième acte, nous avons déjà fait observer (t. XXI, p. 448, n. 1) que le mois de mai avait dû être écrit au lieu du mois de mars, en sorte que la troisième date et la quatrième se réuniraient pour attester la pré-

1. T. XXI, p. 447 l, m.

sence du roi à Melun le 23 et le 28 mars 1308. Dans la cinquième date enfin, nous pensons qu'il faut substituer *M. CCC. XIII* à *M. CCC. VIII*, correction qui concilie cette date avec la seconde.

En résumé, sans insister outre mesure sur des conjectures qui ne peuvent être considérées comme des preuves, nous dirons seulement que les erreurs constatées à l'aide des tablettes de cire dans les dates des actes de Philippe le Bel, sont trop peu nombreuses pour infirmer la règle posée par nous sur la sincérité des actes qui indiquent la présence du roi dans des résidences autres que Paris. Cette conclusion est d'autant plus légitime que ces dates erronées ne nous sont connues que par des copies, et que, selon toute vraisemblance, elles n'existaient par sur les actes originaux.

Il nous reste maintenant à examiner les actes datés de Paris, c'est-à-dire ceux qui, dans certains cas, étaient publiés au nom du roi absent par le conseil, la chambre des comptes et surtout par le parlement. Nous commencerons par rappeler que, dès le règne de saint Louis, le parlement ne suivait plus habituellement le roi dans ses voyages. Notre savant confrère M. Beugnot, en recherchant à quelle époque le parlement est devenu sédentaire, a pris soin de recueillir les notions que fournit le texte même des *Olim*¹. Pour le règne de saint Louis, on y trouve, à partir de l'an 1254, l'indication précise des lieux où se tinrent chaque année les sessions du parlement. Un arrêt rendu à Orléans le 20 novembre 1254², un ou deux autres arrêts rendus à Pontoise probablement dans la même année³, et la session de la Nativité de la Sainte Vierge tenue à Melun en 1257⁴, prouvent, il est vrai, que dans certains cas le parlement pouvait quitter Paris. Mais, d'un autre côté, quarante-huit sessions tenues dans cette ville, depuis la Chandeleur de l'an 1255 (nouveau style)⁵ jusqu'à l'Assomption de l'an 1270⁶, montrent évidemment que l'usage du parlement était dès lors de ne plus suivre le roi dans ses voyages,

1. *Olim*, t. III, p. xx.

2. *Ib.*, t. I, p. 438.

3. *Ib.*, p. 439.

4. *Ib.*, p. 16.

5. *Ib.*, p. 417.

6. *Ib.*, p. 333 et 798.

et d'avoir pour siège véritable de ses délibérations la capitale du royaume. Les *Olim* ne donnent point, pour le règne de Philippe le Hardi, des renseignements aussi nombreux ni aussi explicites ; cependant tout porte à croire que le même usage a été observé. En effet, si, pour un nombre total de vingt-cinq sessions, on a pris soin de marquer neuf fois seulement le lieu où elles furent tenues, et si ce lieu marqué neuf fois n'est autre que Paris, n'en faut-il pas conclure que le clerc omettait sans scrupule une mention qu'il aurait fallu répéter uniformément ? D'autres circonstances prouvent que le parlement avait depuis longtemps perdu l'habitude des voyages : on lit en effet dans les *Olim* qu'il n'y eut pas de parlement à la Pencôte de l'an 1262, à cause du mariage de Philippe le Hardi, célébré à Clermont ¹ ; que le roi ne tint pas non plus de parlement à la Chandeleur et à la Pentecôte de l'an 1272, à cause de l'expédition contre le comte de Foix ², et qu'il en fut de même en 1304, à cause de la guerre de Flandre ³, probablement parce que le roi, suivant l'observation de M. Beugnot, avait emmené avec lui la plus grande partie de son conseil ⁴. Si nous ajoutons que, sous le règne de Philippe le Bel, on trouve seulement quelques arrêts rendus à Vincennes en 1303 ⁵, à Cachant en 1309, à Pontoise en 1310 ⁶, à Maubuisson en 1311 ⁷ ; que, sous le règne de Louis le Hutin, le parlement fut convoqué une fois à Vincennes par un ordre exprès du roi ⁸, nous aurons suffisamment prouvé qu'au quatorzième siècle comme au treizième, les sessions tenues hors de Paris n'étaient que de rares exceptions à une règle établie par la force des choses et confirmée par un long usage.

Mais, ce qui nous intéresse le plus, c'est de savoir si les nombreuses sessions que le parlement tenait à Paris étaient ou non présidées par le roi.

En ce qui concerne le règne de saint Louis, nous ne publions dans ce volume que des comptes antérieurs de plusieurs années

1. *Olim*, I, p. 154.

2. *Ib.*, p. 398.

3. *Ib.*, II, p. 467.

4. *Ib.*, p. 891.

5. *Ib.*, II, p. 462.

6. *Ib.*, III, p. 353 et 610.

7. *Ib.*, II, p. 513 et 514.

8. *Ib.*, p. 614.

au recueil des *Olim*. Nous n'avons donc pas d'autres éléments, pour décider cette question, que les dates réunies dans le volume précédent. Mais nous ferons observer que ces dates sont assez nombreuses. En effet, quand on réunit en les combinant les éléments tirés des chartes royales ¹, des tablettes de cire de Jean Sarrasin ², des gîtes ³ et des Visites d'Eudes Rigaud ⁴, on trouve que les séjours connus de saint Louis s'élèvent, depuis son retour de la croisade, à une moyenne de quarante par an. D'un autre côté, les *Olim* indiquent pour chaque année, pendant la même période, environ trois sessions du parlement tenues à Paris, vers la Chandeleur, la Pentecôte et la Toussaint. Il faut donc évidemment que saint Louis, s'il avait l'habitude de présider le parlement, se soit arrangé pour pouvoir passer chaque année plusieurs jours à Paris, pendant les mois de février, de mai ou de juin et de novembre. Or, en examinant avec soin et dans l'ordre des dates la série des séjours qui nous sont connus, nous avons constaté que saint Louis ne s'est jamais trouvé loin de Paris pendant que le parlement était assemblé, et qu'à ce moment même, sa présence dans cette ville est souvent attestée, non-seulement par les chartes, mais encore par les comptes et par les Visites d'Eudes Rigaud. Il ne résulte pas de là une certitude absolue, mais une grande probabilité que les actes de saint Louis datés de Paris suffisent pour attester sa présence dans cette ville. Nous ne prétendons pas néanmoins qu'il y ait résidé pendant toute la durée des sessions du parlement, ni qu'il en ait présidé toutes les séances; mais nous pensons qu'il autorisait personnellement l'expédition des actes royaux destinés à consacrer les arrêts du parlement comme les délibérations de son conseil.

Nous avons dû penser qu'il en était de même sous le règne de son fils lorsque, pour nous éclairer sur ce point, nous n'avions pour tout renseignement que les chartes royales; mais les tablettes de Pierre de Condé nous ont prouvé que, dans certains cas, il s'est publié à Paris des actes royaux en l'absence de Philippe le Hardi. C'est ce qui est arrivé du moins au mois de dé-

1. T. XXI, p. L et LI, 408 à 423.

2. P. 286 et 287.

3. P. 398 à 403.

4. P. 571 à 593.

cembre 1283 et de janvier 1284. Toutefois, comme on trouve vingt-trois autres actes datés de Paris dans un temps où les tablettes prouvent que le roi pouvait s'y trouver; comme d'ailleurs Philippe le Hardi établit un sceau de régence pendant l'expédition d'Aragon, afin que son absence ne suspendit pas l'expédition des affaires, il paraît probable que l'usage n'était pas encore établi sous son règne de publier des actes royaux à Paris, pendant l'absence du roi.

Au commencement du règne de Philippe le Bel, du mois d'octobre 1285 au mois de juin 1286, les tablettes s'accordent quatre fois avec des actes datés de Paris, sans offrir d'ailleurs aucune discordance. Mais il en est tout autrement, quand on compare cette classe d'actes avec les tablettes de 1301, de 1302, de 1303, de 1304, de 1307 et de 1308 : les concordances se réduisent à trois et les discordances s'élèvent à vingt-quatre, en sorte que les actes datés de Paris ne peuvent plus dès lors attester la présence du roi, parce qu'ils émanaient du parlement ou du conseil, qui pouvaient, pour certaines affaires, user du nom et de l'autorité du roi absent.

En résumé, les règles posées par nous dans le volume précédent, sur la détermination des itinéraires royaux, ont à peine besoin d'être modifiées en ce qui concerne quelques actes datés de Paris sous le règne de Philippe le Hardi; mais, pour ce qu'elles ont d'essentiel, elles se trouvent, selon nous, après l'épreuve de cette discussion, confirmées par de nouveaux et solides arguments.

Si l'on peut souvent, à l'aide des comptes, déterminer avec une grande précision les dates de temps et de lieux, ils fournissent aussi quelquefois d'utiles renseignements sur l'état des mœurs et de la civilisation. Nous essayerons d'en emprunter quelques exemples au compte de 1239.

Un des événements qui préoccupaient alors les esprits, c'était la translation de la sainte Couronne d'épines, qui arrivait de Venise, portée successivement à cheval, en bateau, en litière¹. Elle fut renfermée dans un coffre de fer protégé par plusieurs serrures, et placée dans une tour dont les fenêtres furent garnies de fil d'archal². On ne croyait pas pouvoir user de trop de pré-

1. 600 h, 601 f.

2. 601 h, f.

caution pour conserver un trésor considéré « comme le soutien « et l'appui de la France, et même comme l'honneur de tout « l'Occident ¹. » Elle fut exposée à la vénération des fidèles dans la chapelle du roi ² et amenée plus tard dans l'abbaye de Saint-Denis ³, probablement pour donner plus de pompe à la fête annuelle du patron de la monarchie. Parmi les personnes que leur piété attira dans la capitale pour y vénérer cette sainte relique, il en est dont les dépenses furent payées par saint Louis ⁴; citons seulement la dame d'Audenarde, qui reçut la somme considérable de vingt livres parisis (506 fr. 60 cent.).

Saint Louis avait, cette année même, contribué par ses dons aux dépenses d'un voyage plus long et plus périlleux. Un grand nombre de croisés partirent alors pour la Terre-Sainte, sous la conduite de Thibaut de Champagne, et plusieurs d'entre eux reçurent des preuves de la pieuse libéralité du roi ⁵. Les uns étaient de nobles chevaliers auxquels il offrait la somme nécessaire pour acheter un cheval de bataille (32, 40, 48 ou 50 livres parisis) ⁶; d'autres appartenaient aux rangs inférieurs de la domesticité ⁷, et avaient plus que personne besoin de secours pour accomplir l'engagement qu'ils avaient contracté. Parmi tous ces chrétiens de condition diverse, à qui une même foi avait inspiré la résolution de quitter leur pays pour combattre les ennemis de leur religion, figurent deux ménestrels, le fils d'un juif ⁸ et une femme nommée Gile d'Étampes ⁹, qui n'hésitait pas à risquer sa vie dans l'espoir qu'il lui serait permis de s'agenouiller sur le tombeau du Christ. Qui ne comprend que cette unanimité dans la foi faisait alors la gloire et la force la société chrétienne? Saint Louis, qui professait la même foi, n'avait rien de plus à cœur que d'honorer ceux dont il devait un jour imiter l'exemple au prix de sa liberté et de sa vie.

En attendant, il s'exerçait à remplir les devoirs qu'impose la

1. Tillemont, *Vie de saint Louis*, II, 341.

2. 601 l.

3. 605 f.

4. 601 c, d, e.

5. 590 e à 600 g passim.

6. 594 b, 595 a, c, f, j, 596 a, l, 598 k.

7. 594 e, j, k, l.

8. 595 g, l, 600 g.

9. 593 k.

religion. On peut dire qu'il ne négligeait pas une seule occasion de pratiquer l'aumône. Tous les jours, les pauvres recevaient pour une livre parisis de pain ¹; c'est une somme qui égalait en poids 25 francs, mais dont la valeur relative pourrait en représenter aujourd'hui 100 ou 125. Dans tous ses voyages, alors même qu'il allait selon son habitude à Saint-Germain, à Pontoise ou à Fontainebleau, un écuyer de son escorte était chargé de distribuer des secours aux pauvres qui se trouvaient sur la route ². On voit aussi qu'il se faisait un devoir de venir en aide aux lépreux, dont le nombre était alors considérable ³. Il ne manquait pas non plus d'exercer sa munificence envers les nobles qui se trouvaient réduits à la pauvreté. Contentons-nous d'en citer quelques exemples : « Quædam pauper domina deversus Castellare juxta Meledunum, de dono, pro roba et pro sua familia, c. s. ⁴ = 126 fr. 45 cent. — Quædam pauper domina deversus Civilliacum, de dono, c. s. ⁵ — Quædam pauper domina de Ligniaco (aut Lagniac) Siceo, XL s. ⁶ = 50 fr. 65 cent. » Ailleurs, il accorde cent sols à une dame qui a trois filles, et dix livres = 253 fr. 30 cent. à une autre qui est mère de neuf enfants ⁷. De pauvres chevaliers reçoivent également 100 sols ou 10 livres ⁸. Il est question deux fois d'un clerc anglais qui portait la civière au milieu des ouvriers occupés à la construction de l'abbaye de Maubuisson : saint Louis fit acheter une étoffe pour le vêtir, et ajouta ensuite une somme d'argent pour l'aider à reprendre ses études ⁹, que la misère avait sans doute interrompues. De peur d'entrer dans de trop longs détails, qu'il nous suffise de dire d'une manière générale qu'il n'entendait jamais parler d'accidents, de maladies, de mariages, de vœux prononcés par des religieuses, sans y voir autant d'occasions de répandre autour de lui d'abondantes largesses. Il était dès lors convaincu qu'il était dépositaire et non maître de ses trésors,

1. 588 j à 606 h passim.

2. 588 f à 607 g passim.

3. 588 f à 610 f passim.

4. 589 a.

5. 593 b.

6. 593 h.

7. 597 c.

8. 590 j, 592 b.

9. 602 h, 603 g.

et qu'il en devait user non comme d'un bien qui lui appartient, mais comme d'un emprunt dont Dieu lui demanderait compte un jour au nom des pauvres.

Cependant, tout en pratiquant les devoirs de la charité chrétienne, il ne se refusait pas ce qu'il lui semblait juste d'accorder à la dignité royale. Les étoffes et les fourrures achetées pour ses vêtements d'apparat, pendant le cours d'une année, coûtèrent 461 livres 10 sols parisis ¹ ou 11,689 fr. 70 cent. Si l'on supposait que, pour des marchandises de cette nature, l'argent eût au treizième siècle cinq fois plus de pouvoir qu'aujourd'hui, il faudrait admettre que saint Louis consacrait plus de 58,000 fr. par an à son habillement. Ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est que les étoffes de luxe étaient alors fort chères, et qu'il en coûtait beaucoup plus pour se vêtir que pour se nourrir. Quoi qu'il en soit, cette somme de 461 livres 10 sols était certainement considérable, comme le prouvent les faits suivants : pendant la même année, l'habillement de la jeune reine, Marguerite de Provence, coûta seulement 123 livres 10 sols ², et il suffit d'une somme de 178 livres 2 sols 5 deniers pour acheter cinq vêtements destinés au Vieux de la Montagne, et deux vêtements donnés aux Sarrasins qu'il avait députés à saint Louis, sans compter un vêtement pour le comte de Boulogne et un autre pour Adam de Meulan ³.

Dans cette même année, saint Louis fit acheter pour lui quatre palefrois et trois chevaux de chasse ⁴, qui coûtèrent ensemble 200 livres 12 sols = 5,081 fr. 15 cent. Il se servait habituellement de palefrois pour ses voyages; car on ne voit nulle part qu'il soit question d'une voiture du roi. La jeune reine, au contraire, avait un char qui était à son usage personnel ⁵; on doit croire qu'il en était de même de Blanche de Castille, qui paraît être désignée, plutôt que sa bru, dans un passage où est inscrite une dépense de 9 livres 13 sols faite pour couvrir en *pers* le char de la reine ⁶. Toutefois, l'état des routes obligeait souvent les

1. 610 *j*.

2. 610 *k*.

3. 611 *a*, *b*.

4. 611 *h*, *j*, 612 *g*, 613 *a*.

5. 592 *f*, 594 *k*, 606 *d*.

6. 601 *e*, *f*.

dames elles-mêmes à se servir de palefrois¹, qui étaient d'ailleurs moins embarrassants que des chars, quand, à défaut de ponts, il fallait traverser les rivières sur des bacs. Le 6 juin 1239, le roi, revenant de Saint-Germain à Paris, fut obligé de monter en bac trois fois pour passer la Seine, au Pec, à Argenteuil et à Neuilly². Mais on suivait quelquefois une voie plus courte : Charles d'Anjou, étant tombé malade à Saint-Germain, fut transporté en litière jusqu'à Vincennes, en passant par Rueil où il coucha³. Cette maladie paraît avoir inspiré de graves inquiétudes ; le prince fut confié aux soins de maître Guillaume li Escouz, qui reçut un don de 10 livres parisis⁴ = 253 fr. 30 cent. Le roi fit, à cette occasion, distribuer aux pauvres par son aumônier, dans la cour du palais, une somme de 25 livres⁵ = 633 fr. 24 cent. Deux mois après, il fut lui-même obligé de se faire saigner à Melun, et cette opération fut payée 100 sols⁶ = 126 fr. 65 cent. Tillemont a rapporté par erreur qu'une somme quadruple avait été payée, en 1234, pour une saignée pratiquée à Blanche de Castille⁷ ; le compte original porte seulement 20 sols = 25 fr. 33 cent., ce qui nous paraît être une rémunération convenable, puisqu'un des médecins nommés dans notre compte reçut une somme de 40 sols pour se procurer un habillement complet⁸. Ce médecin-là était un convers du nom de *Loois*, ce qui pourrait indiquer qu'il avait eu le roi pour parrain. Un peu plus haut⁹, le même compte mentionne maître Robert au nombre de ceux qui avaient prescrit des médicaments pour une valeur totale de 18 livres = 455 fr. 94 cent. Il nous paraît vraisemblable que ces médecins n'étaient pas seulement attachés à la personne du roi et aux membres de sa famille, mais qu'ils soignaient aussi les gens de l'hôtel, et que saint Louis, par un sentiment de pitié, se chargeait d'acquitter toutes les dépenses.

L'indisposition dont il fut atteint au mois d'octobre ne dura

1. 595 k, n. 7, 603 c.

2. 592 k, n. 7.

3. 598 h, j, n. 9, 599 a, b.

4. 606 c.

5. 600 a.

6. 606 j.

7. *Vie de saint Louis*, II, 192.

8. 605 k.

9. 605 h.

pas longtemps, puisqu'il était le 21 à Fontainebleau, où il donna 20 livres aux pauvres¹, peut-être pour remercier Dieu de sa guérison. Il vint ensuite le 23 à Nemours², d'où il se rendit dans la forêt d'Orléans³, pour se livrer aux plaisirs de la chasse. Tillemont, qui n'a pas connu le compte de 1239, nous paraît avoir accordé trop de confiance au chroniqueur qui rapporte que saint Louis, « à l'âge de vingt ans, quitta tout à fait les jeux « et les divertissements, même ceux des chiens et des oiseaux de « chasse, et qu'il quitta de même les habits et les meubles magnifiques pour en prendre de plus simples⁴. » Il n'est pas douteux qu'il n'ait fini par renoncer tout à fait aux vêtements somptueux ; mais les deux historiens qui l'ont le mieux connu, Geoffroy de Beaulieu et Jean de Joinville, assignent pour date à cette réforme son retour de la première croisade⁵. Notre compte prouve qu'en 1239 il portait encore de l'écarlate et des fourrures de vair pour ses vêtements d'apparat, et qu'il employait d'ailleurs pour sa personne diverses étoffes de soie et la toile de lin, qui était alors d'un prix élevé⁶. Plusieurs ouvrages d'orfèvrerie, des harnais argentés et dorés, une pomme d'ambre achetée 30 livres, prouvent aussi qu'il n'avait pas encore proscrit le luxe de sa cour⁷.

Il n'est pas plus exact de dire qu'il eût renoncé aux jeux et aux divertissements. Au nombre des personnes qui reçurent des dons, on voit figurer, dans le compte de 1239, une chanteuse, deux joueurs de harpe⁸ et des ménestrels, qui ne se seraient certainement pas présentés en si grand nombre à la cour de saint Louis s'il avait eu l'habitude de ne pas les admettre en sa présence. Outre une somme de 50 livres donnée à ceux qui assistèrent aux fêtes célébrées à Melun⁹, quand Alfonse de Portugal fut armé chevalier, on en trouve une vingtaine qui sont inscrits pour des dons de 20 ou de 40 sols¹⁰, en sorte que l'ensemble de

1. 607 d.

2. 607 a.

3. 608 g, h, 610 a.

4. *Vie de saint Louis*, II, 208; *Hist. de Fr.*, XX, 46 e.

5. XX, 5 e, 6 a, 290 a.

6. 609 a, f.

7. 588 e, 608 h-m, 609 j, k.

8. 592 b, 599 j, 602 g, 605 b.

9. 589 e.

10. 589 g, — 604 a.

cette dépense atteignit environ 80 livres = 2,026 fr. 38 cent. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne trouve aucun de ces nombreux ménestrels qui fût attaché à l'hôtel du roi, quoiqu'on vît alors beaucoup de seigneurs en entretenir près de leur personne.

Saint Louis se permettait un autre genre de distraction que la morale la plus sévère ne pourrait condamner. Il faisait nourrir quelques animaux rares, qui coûtaient par jour 4 sols 11 deniers = 6 fr. 22 cent. : c'étaient des lions, dont le nombre n'est pas indiqué, un porc-épic et de petits oiseaux¹, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui lui servaient pour la chasse, et auxquels notre compte donne les noms de tiercelet, d'autour, de faucon et d'épervier. Il est fait mention d'un seul tiercelet pris en même temps qu'un épervier dans la forêt de Lions; l'oiseleur qui apporta à Saint-Germain ces deux oiseaux reçut en don une somme de quatre livres². Au mois de septembre, quatre autours furent donnés à saint Louis par les Templiers d'Albi, qui vinrent à Pontoise pour les offrir eux-mêmes³. Il reçut également de la part des bourgeois de Gênes quatre faucons, dont il est fait plusieurs fois mention dans le compte d'une manière spéciale⁴. Il possédait aussi un faucon d'une espèce rare, celui qui attaque la grue; les frais de garde et de nourriture de cet animal coûtaient 2 sols 2 deniers par jour⁵. Celui qui était chargé des quatre faucons de Gênes avait aussi en garde dix-sept éperviers; on dépensait à peu près 1 denier par jour pour la nourriture de chacun de ces oiseaux⁶. Le compte nomme plusieurs personnes qui furent envoyées dans la forêt de Breteuil ou ailleurs pour y chercher soit des éperviers soit des faucons⁷, afin de remplacer ceux qui mouraient ou qui s'égarèrent à la chasse. Nous voyons enfin que les fauconniers, au nombre de onze, reçurent pour un mois de gages 57 livres 10 deniers, et 27 livres 10 sols pour leur habillement d'été⁸. Mais, comme les pauvres n'étaient jamais oubliés à la cour de saint Louis, il faut ajouter à ces diverses dépenses une aumône

1. 590 a, 592 h, 600 d.

2. 594 d.

3. 602 k.

4. 596 j, 598 e, 603 l.

5. 599 d.

6. 598, e, f.

7. 598 a, k, 601 k, 602 a, 606 g.

8. 607 g, 608 e.

de 40 sols payée pour le premier vol des oiseaux du roi ¹. C'est ainsi que la religion lui enseignait à sanctifier jusqu'à ses plaisirs.

Il consacrait en outre environ 50 sols par jour=63 fr. 33 cent. à entretenir trois veneurs, huit archers et leur chef, neuf valets, neuf lévriers et soixante-dix autres chiens ². Puisqu'il se faisait acheter des chevaux de chasse, on ne peut pas douter qu'il ne se livrât personnellement à cet exercice. Notre compte nous apprend qu'au mois d'octobre il s'arrêta un jour au prieuré de la cour de Marigni, et un autre jour dans le couvent des religieuses de Chaumontois, pour y prendre un repas ³. Il est vraisemblable qu'il avait été entraîné jusque-là en suivant une chasse dans la forêt d'Orléans ; il donna dans cette circonstance au prieur et aux religieuses une somme de 40 sols=50 fr. 63 cent. ; deux autres dons de même valeur sont inscrits dans le compte pour des repas que le roi eut occasion de faire chez les frères de Vincennes et dans la maison d'un prêtre ⁴. Les produits de la chasse pouvaient au besoin servir pour ces repas improvisés ; habituellement on conservait la venaison en la salant, et un valet de chiens l'apportait à la cour ⁵. Nous n'avons d'ailleurs rencontré que peu de renseignements sur la manière de vivre de saint Louis. Vers la fin du mois d'août, une somme de 20 sols fut employée pour l'habillement d'un homme qui cherche des raisins pour le roi ⁶ ; d'où il faut conclure qu'à cette époque de l'année il n'y avait guère à chercher que des grappes précoces, parce que le temps de la maturité n'était pas encore venu pour les autres. On peut affirmer enfin qu'il ne se contentait pas toujours de boire le produit de ses vignes, puisque nous trouvons, dans le compte, du vin de Saint-Jean-d'Angeli qui lui fut offert en cadeau, et une dépense de 33 livres ⁷=835 fr. 88 cent. pour des grenades destinées à faire du vin.

Ces humbles détails ne peuvent paraître indignes de l'histoire quand ils concernent un si grand roi. Ils se rattachent d'ailleurs au temps de sa jeunesse, qui nous est encore peu connue. Si nous

1. 607 *h*.

2. 595 *d*, *e*.

3. 608 *g*, 610 *a*.

4. 599 *g*, 604 *a*.

5. 591 *g*, *h*, 593 *f*.

6. 602 *b*.

7. 592 *e*, 605 *k*.

le jugeons digne de vénération quand, arrivé à l'âge mûr, il se montre exercé et affermi dans la pratique de la plus rude pénitence, ce n'est pas une raison pour ne pas l'admirer alors que, sollicité encore par les goûts de la jeunesse, mais ne se laissant jamais entraîner au mal, il apprend de la religion même ce qu'il est permis de concéder à la nature. A quoi bon, en effet, nous figurer saint Louis renonçant prématurément aux parures, aux jeux ou à la chasse, et parvenu dès sa première jeunesse à une vertu consommée, quand il y a plus de vérité et de grandeur à le voir s'avancant avec courage dans la voie qu'il doit parcourir jusqu'au bout, et faisant chaque jour de nouveaux efforts pour atteindre le but qu'il s'est proposé? Dieu respecte la liberté des saints en les aidant sans les contraindre, et en leur laissant le temps de lutter et de vaincre pour mieux mériter le repos et la gloire du triomphe.



ÉTUDE
SUR
LE FROISSART

DE
SAINT-VINCENT DE BESANÇON.

I.

IDENTITÉ DU MANUSCRIT DE SAINT-VINCENT ET DU MANUSCRIT
ACTUEL DE BESANÇON.

En 1774, le gouvernement de Louis XVI, qui partageait avec la congrégation bénédictine de Saint-Maur le soin de publier les sources de l'histoire de France, voulut donner une édition des *Chroniques* de Froissart, véritablement digne de l'Hérodote de notre moyen âge. Cette tâche importante fut confiée au savant Dacier, qui y consacra une quinzaine d'années de sa laborieuse existence.

« Lié avec tous les érudits de l'époque, il écrivit ou fit écrire par les autorités compétentes à toutes les bibliothèques de France pour avoir communication des manuscrits de Froissart qui pouvaient y être déposés. Ses recherches s'étendirent plus loin. Il s'adressa aux ministres, pour obtenir d'eux que nos envoyés dans les différentes cours lui envoyassent les originaux ou les copies exactes des autres manuscrits connus en Europe, et ce ne fut que quand il eut entre les mains tous ces précieux matériaux qu'il commença à rédiger un texte plus épuré que tous ceux qu'on avait pu obtenir jusqu'à ce moment et qu'il sera même jamais

possible de se procurer ; car un des meilleurs et des plus complets de tous les manuscrits européens, celui de Saint-Vincent de Besançon, a disparu au milieu des orages de notre révolution, pour être transporté avec d'autres en Russie, sans que toutes les investigations faites par ordre du gouvernement impérial aient pu le faire retrouver. »

Le passage qu'on vient de lire appartient à la préface de l'édition de Froissart publiée, de 1824 à 1829, par J.-A. Buchon ¹, en grande partie d'après les travaux de Dacier que la Révolution française avait interrompus. Je connaissais ce passage, je savais de plus que le vénérable Dacier s'était souvent reproché d'avoir été la cause involontaire de la perte du manuscrit de Saint-Vincent ; et j'étais surpris, d'autre part, de rencontrer sur les tablettes de la bibliothèque publique de Besançon un magnifique manuscrit de Froissart, en deux volumes, provenant de la collection bénédictine, ainsi que l'atteste l'*ex-libris* de l'abbé Boisot. Pour que les assertions de Dacier et de son continuateur pussent concorder avec le fait matériel que je viens de signaler, il était de toute nécessité que la bibliothèque de Saint-Vincent de Besançon eût possédé deux manuscrits distincts des *Chroniques* de Froissart. Il me fut facile de contrôler cette hypothèse, au moyen des inventaires de la bibliothèque de Saint-Vincent antérieurs à la Révolution. Ces inventaires sont au nombre de trois : le premier, clos le 7 octobre 1695, onze mois après l'ouverture du testament de l'abbé Boisot, créateur de la bibliothèque de Saint-Vincent ² ; le second, ne comprenant que les manuscrits, publié en 1739 par le P. Montfaucon ³ ; le troisième, commencé le 5 juillet 1762 par le magistrat de Besançon, et régulièrement continué jusqu'au 18 août 1780 ⁴. Ces trois documents sont unanimes pour constater dans le dépôt littéraire de Saint-Vincent l'existence d'un seul et même manuscrit de Froissart, en deux

1. *Collection des Chroniques nationales françaises, écrites en langue vulgaire du treizième au seizième siècle, avec notes et éclaircissements*, par J.-A. Buchon ; *Chroniques de Froissart*, t. I, p. x et xi.

2. *Inventaire des manuscrits, livres, médailles, peintures, etc., donnés par M. l'abbé Boisot, pour une bibliothèque publique à Besançon* ; ms. pet. in-fol., à la bibliothèque et aux archives de la ville de Besançon.

3. *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum*, t. II, p. 1194.

4. *Catalogue des livres qui se sont trouvés dans la bibliothèque publique chez les RR. PP. bénédictins, commencé par MM. du magistrat le 5 juillet 1762*, ms. in-fol., à la bibliothèque et aux archives de la ville de Besançon.

volumes in-folio, « reliés, dit l'inventaire de 1695, avec du ve-lour noir usé. »

Cette première présomption acquise, je revins à la préface de Buchon, qui contient une description du manuscrit de Saint-Vincent, faite sur les notes de Dacier, et assez circonstanciée pour me permettre d'arriver à un résultat par voie de confrontation.

« Le manuscrit de Saint-Vincent de Besançon, dit le dernier éditeur de Froissart ¹, formoit deux beaux volumes in-folio, couverts de satin usé et copiés en très-beau vélin : les vignettes en étoient d'une grande beauté, à cela près que les bras et les jambes des figures étoient assez mal exécutées et hors de proportion avec le reste du corps. Les couleurs, appliquées avec beaucoup de délicatesse, s'étoient parfaitement bien conservées ; les costumes surtout étoient fort exacts. L'armure des guerriers, les fortifications, l'attaque et la défense des places, les barques ou petits vaisseaux avec leurs agrès, tout ce qui pouvoit donner une idée des choses racontées dans le texte, y étoit aussi bien rendu qu'il étoit possible de le faire dans le siècle où le manuscrit avoit été copié : il étoit de la même main...

« On voyoit, dans la première vignette, l'auteur qui présentoit son livre au roi d'Angleterre, habillé d'écarlate avec trois lions d'or passant sur sa robe. Ces armoiries sont encore répétées dans d'autres vignettes.

« Ce manuscrit a passé de la bibliothèque du célèbre cardinal de Granville (*sic*) dans celle du prince de Caute-Croix (*sic*), son petit neveu, dont les livres furent vendus à M. Boisot, alors abbé commenditaire (*sic*) de Saint-Vincent de Besançon, qui légua tous ses livres à ses religieux pour en faire une bibliothèque publique. L'ouvrage finit à l'année 1389 : il est écrit sur deux colonnes et semble être antérieur à l'année 1420... »

Le manuscrit que possède actuellement la bibliothèque de Besançon forme deux beaux volumes in-folio, en vélin choisi, couverts de soie noire usée. Les miniatures, qui y sont nombreuses, se font remarquer par la finesse de l'exécution et l'exactitude des costumes. L'écriture, répartie sur deux colonnes, est d'un bout à l'autre d'une seule main. La première miniature représente Froissart offrant un livre au roi d'Angleterre, lequel est vêtu

1. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. I, p. xxv et xxvi.

d'écarlate avec trois lions d'or passant sur sa robe, armoiries que reproduisent plusieurs autres peintures de la même œuvre. Notre manuscrit a passé de la bibliothèque des Granvelle dans le cabinet de l'abbé Boisot ; cette double provenance est affirmée par des inscriptions autographes qui se lisent sur le feuillet de garde de l'un et l'autre volume. Le texte du second volume se termine par des événements de l'année 1389, et il est certain, pour des raisons que je dirai plus loin, que l'exécution matérielle du manuscrit est antérieure à 1420.

Une autre description du Froissart de Saint-Vincent, écrite en janvier 1779, quelques jours avant l'envoi qui en fut fait à Paris, ajoute aux renseignements recueillis par Buchon les indications suivantes : « Le premier volume contient 319 feuillets et le second 451 feuillets. Ils sont cotés *G. 19, quatre-vingt-quinze primo et secundo* de la bibliothèque publique ¹. »

Les chiffres 319 et 451 sont également ceux que portent les derniers feuillets de nos deux volumes actuels, sur les dos et les gardes desquels on peut encore lire les cotes *G. 19, quatre-vingt-quinze primo et quatre-vingt-quinze secundo*.

Tous les termes des descriptions qui nous ont été conservées du manuscrit de l'abbaye de Saint-Vincent se rapportant exactement au Froissart que possède aujourd'hui la bibliothèque de Besançon, il n'y a plus lieu de s'étonner de l'insuccès des recherches faites à Saint-Pétersbourg et à Moscou pour remettre la France en possession de l'un des meilleurs textes du plus charmant de ses chroniqueurs. Bien plus, une liasse de correspondance, conservée aux archives municipales de Besançon, m'a révélé que le manuscrit de Saint-Vincent, expédié à Paris le 8 janvier 1779, avait été réintégré officiellement dans la seconde quinzaine du mois de juillet suivant. Ces résultats sont concluants. Je regrette qu'ils ne se produisent qu'une trentaine d'années après la mort du vénérable Dacier, pour qui c'eût été une grande joie de se trouver affranchi, par là, du remords de complicité innocente dans la perte imaginaire du manuscrit de Saint-Vincent. Mais, comme l'affirmation de Dacier, touchant cette prétendue perte, a trouvé crédit, ainsi que cela devait être, chez tous les biographes modernes de Froissart, depuis Buchon ²

1. Archives de la ville de Besançon.

2. *Chroniques de Froissart*, t. I, préface, passages cités.

jusqu'à M. Kervyn de Lettenhove ¹, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de mettre au jour les pièces, intéressantes d'ailleurs, qui en démontrent l'inexactitude, comme aussi de divulguer mes recherches sur l'histoire, la physionomie, la valeur et la date probable du manuscrit de Besançon.

II.

HISTOIRE DU MANUSCRIT.

Depuis la publication de l'intéressante notice de M. Ch. Weiss, qui ouvre le premier volume des *Papiers d'État du cardinal de Granvelle* ², personne n'ignore la rapide et prodigieuse fortune de la famille Perrenot, originaire d'un petit village qui domine la source de la Loue, et admise dans la bourgeoisie de la ville d'Ornans, le 1^{er} mars 1391 ³. Parmi les cinq enfants mâles de Nicolas Perrenot de Granvelle, chancelier de Charles-Quint, aucun, si l'on en excepte le cardinal, ne sut profiter plus habilement de la haute position paternelle que Thomas, seigneur de Chantonay, puis comte de Cantecroix. Chargé, à plusieurs reprises, des postes diplomatiques les plus importants, il eut l'insigne honneur de tenir sur les fonts du baptême, avec Hélène de Brederode, son épouse, l'un des enfants de l'empereur d'Allemagne. Lorsqu'il mourut, au mois de février 1571, il ne put prévoir que François, son troisième fils, recueillerait un jour, outre ses propriétés personnelles, le patrimoine indivisible créé par le chancelier et assuré perpétuellement au chef légitime de la famille Granvelle.

1. *Froissart, étude littéraire sur le quatorzième siècle*, Bruxelles, 1857, 2 vol. in-12, t. I, p. 259.

2. Ce recueil, parvenu à son neuvième volume, fait partie de la *Collection de documents inédits pour servir à l'histoire de France*. Nous avons consulté, en outre, les *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, par un religieux bénédictin (D. Prosper Lévesque), Paris, 1758, 2 vol. in-12; la *Notice sur les maisons de Granvelle et de Saint-Mauris-Montbarrey*, par C. D. (Duvernoy), de Montbéliard, Besançon, 1839, in-8°; ainsi que la curieuse dissertation récemment publiée par M. Gachard, dans le 4^e volume (1862) de la 3^e série des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique*.

3. *Lettre de bourgeois d'Ornans, octroyée à Nicolas Perrenot, d'Ouhans*, éditée par l'auteur de cet article dans la *Correspondance littéraire*, 6^e année, 1862, p. 325.

François, qui avait pris avec éclat ses grades à l'université de Dillingue, aimait passionnément les tableaux, les livres et les curiosités de toute espèce, et ce goût, que partageait Rodolphe II, lui valut les bonnes grâces de l'empereur, dont il reçut diverses missions. Ayant perdu la faveur du monarque, par suite d'une de ces supercheries malheureusement trop fréquentes dans le monde des amateurs, il continua à enrichir son cabinet, qui était déjà considérable lorsqu'il vint se fondre dans la collection littéraire et artistique, bien plus précieuse encore, que le cardinal de Granvelle avait groupée dans le palais de Besançon. Le beau manuscrit de Froissart, l'une des plus heureuses acquisitions de François dont il porte la signature, vint ainsi cohabiter avec les plus remarquables produits des presses aldines et plantiniennes, non loin de plusieurs chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, d'Albert Durer et du Titien ¹. Un inventaire estimatif du splendide mobilier du palais Granvelle, commencé le 3 novembre 1607 ², quatorze mois après la mort de François, fait mention de notre manuscrit dans les termes suivants : « N^o 1411, *Chroniques de Froissard*, en deux tomes, escript à la main et en parchemin, couvert de velour noir ; taxé dix francs. »

François, n'ayant pas eu d'enfants légitimes, avait fait héritier son neveu, Thomas-François d'Oiselay, qui releva le nom et les armes des Granvelle, et mourut en 1629, ne laissant qu'un fils qui s'éteignit lui-même sans postérité en 1637. Conformément aux dispositions testamentaires de la famille, la succession des Granvelle fut en grande partie dévolue à Jacques-Nicolas de la Baume, comte de Saint-Amour, petit-fils par Hélène, sa mère, de Frédéric Perrenot, le plus jeune frère du cardinal.

Les comtes de Saint-Amour, qui brillaient par les talents militaires, étaient loin de posséder au même degré les aptitudes littéraires et artistiques. Les collections du palais Granvelle, abandonnées à la merci de serviteurs ignorants, auraient subi

1. J.-J. Chiffletii *Vesontio*, Lugdun., 1618, in-4°, I, p. 35 et 36 ; Jacques Richard, *Description de la Franche-Comté*, dans le 8^e volume de la *Géographie blaviane*. Amsterdam, J. Blaeu, 1663, in-fol., p. 737.

2. Des expéditions authentiques de cet inventaire existent à Bruxelles, aux archives du royaume, et à Besançon, dans le cabinet de M. Ed. Clerc, président à la cour impériale. M. Gachard en a publié récemment des extraits dans le 4^e volume (1862) de la 3^e série des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique*.

les plus regrettables mutilations, s'il ne s'était trouvé à Besançon un de ces hommes, rares à toutes les époques, qui savent unir toutes les vertus sociales au culte des grands souvenirs. Je veux parler de Jean-Baptiste Boisot ¹, abbé commendataire de Saint-Vincent de Besançon, dont le *Journal des savants* renferme les seules productions qu'on ait pu, de son vivant, arracher à sa modestie ². L'abbé Boisot a raconté lui-même, dans une lettre à son ami Pellisson ³, les soins et les peines qu'il prit pour sauver d'une destruction imminente les papiers du cardinal de Granvelle, et pour en composer ces quatre-vingts volumes, qui sont encore l'une des sources les plus précieuses de l'histoire politique du seizième siècle. Dès 1664, n'étant encore que prieur de la Loye et de Grandecourt, il avait acquis de Charles-François de la Baume la presque totalité de la bibliothèque des Granvelle, qu'il conserva avec amour et ne cessa d'accroître jusqu'à sa mort.

Une pensée bien faite pour éterniser la mémoire de cet homme d'élite, est ainsi formulée dans l'acte notarié de ses volontés dernières, passé à Besançon, le 27 novembre 1694 ⁴ :

« Item je donne et lègue aux RR. PP. bénédictins de Besançon tous et quelconques mes livres, les manuscrits reliez et non reliez qui m'appartiennent, avec mes médailles de bronze et d'argent anciennes et modernes et les médailliers et armoires dans lesquels elles sont renfermées, à charge et condition qu'ils mettent le tout dans

1. Voir sur l'abbé Boisot : la *Lettre de l'avocat général Moreau*, insérée dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, t. IV, p. 3-20; la *Lettre de Bosquillon à M^{lle} de Scudéry*, publiée dans le *Journal des savants*, année 1695, p. 254-263; les *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, par D. Prosper Lévesque, t. I, p. xvii-xxxiv; la *Notice préliminaire des Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, par M. Ch. Weiss, p. xxiv-xxviii.

2. *Lettre touchant un monstre humain né près de Besançon*, *Journal des savants*, 1682, p. 71-72; *Lettre sur une caverne située à quatre lieues de Besançon*, *id.*, 1686, p. 226-228; *Lettre sur la glacière voisine de Besançon et la grotte de Quingey*, *id.*, *ibid.*, p. 287-288; *Lettre sur deux phénomènes vivants de la Franche-Comté*, *id.*, 1688, p. 232-233; *Lettre sur Pellisson*, *id.*, 1692, p. 210-211; *Lettre sur le traité de l'Eucharistie de Pellisson*, *id.*, 1694, p. 268-276; *Lettre sur un tombeau antique trouvé près de Besançon*, *id.*, *ibid.*, p. 464-465.

3. *Projet de la vie du cardinal de Granvelle*, dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, t. IV, p. 26-167.

4. Nous empruntons les extraits de ce testament qui vont suivre à l'inventaire de 1695, déjà cité.

une sale qui sera ouverte deux fois la semaine à tous ceulx qui voudront y entrer, lesquels pourront y lire et estudier autant de temps qu'ils souhaiteront pendant lesdits deux jours, sans que pourtant il leur soit permis d'en distraire aucun livre. Et affin que lesdits livres et médailles, aussy bien que les bustes et peintures dont il sera parlé cy après, soient conservez pour toujours, pour l'avantage des gens doctes, je veux et entend que l'on dresse un inventaire du tout par devant notaire et tesmoins, en présence de mon héritier cy après nommé, que doubles soient faits dudit inventaire, dont l'un sera remis entre les mains de mondit héritier, et l'autre sera porté à MM. du magistrat de cette ville, affin qu'ils prennent soin de la conservation desdits livres et autres choses cy dessus spécifiez, comme estants des monuments que je consacre à la postérité. »

L'inventaire prescrit par le testament de l'abbé Boisot fut dressé dans le courant de l'année 1695, à la participation du magistrat et des bénédictins, qui arrêterent d'un commun accord que la bibliothèque serait rendue publique les mercredi et samedi de chaque semaine, depuis huit heures jusqu'à dix heures du matin, et depuis deux à quatre heures du soir.

Le manuscrit qui nous occupe est, dans l'inventaire de 1695, l'objet de la double mention suivante : « Un autre (manuscrit) en parchemin, enrichy de mignatures, in-folio, intitulé : *Cy commencent les rubriques du premier volume des Croniques que fit sire Jean Froissard, lesquelles parlent des nouvelles guerres de France, Angleterre, d'Escosse, d'Espagne et de Bretagne*, relié avec du velour noir usé, cotté quarante. — Le second volume des Croniques dudit s^r Jean Froissard, enrichy de mignatures, escrits en parchemin, in-folio, relié en velour noir usé; le premier volume estant cy devant sous cotte quarante et celui-cy sous cotte quarante-quatre. »

« De plus, portait le testament de l'abbé Boisot, je donne et lègue auxdits RR. PP. bénédictins la somme de six mil frans qui sera employée en achat de rente, dont le revenu sera pris, premièrement pour les frais dudit inventaire, pour l'ornement de la sale où sera mise cette bibliothèque publique, et ensuite employé en achat de livres, comme le supérieur et celui à qui ladite bibliothèque sera confiée jugeront à propos, à charge toutefois qu'ils achèteront des livres des Pères et autres livres de belles-lettres pour

l'usage de toutes sortes de personnes, deffendant expressément l'achapt d'aucuns sermonaires; lesquels livres seront adjoutez de quatre en quatre années au susdit inventaire. . . . »

Les frais d'inventaire et d'appropriation d'une salle de bibliothèque dans les bâtiments de l'abbaye se montèrent à environ deux mille livres, que solda immédiatement l'héritier de l'abbé Boisot. Les quatre autres mille livres furent remboursées en 1720, sous forme de billets de la banque de Law, qu'on négligea de négocier tout de suite et dont on ne put tirer, deux ans plus tard, qu'une somme de trois cents livres produisant une rente de quinze livres. Les libéralités postérieures de Claude Boisot, grand-chantre de la cathédrale (1748), et du conseiller Bouhélier de Sermange (1762), accrurent d'une manière notable les ressources littéraires de l'établissement et élevèrent son revenu annuel à la somme de cent cinquante-cinq livres ¹.

Tel était le modique budget de la bibliothèque de Saint-Vincent, lorsqu'en 1762, D. Anselme Berthod ², élève de l'abbaye de Fa-verney, fut préposé à sa garde. On a dit de l'excellent Van-Praet, qu'il avait été *bibliothécaire par la grâce de Dieu* ³; le même éloge conviendrait également au digne religieux qui fut capable de penser et d'écrire : « J'ai de beaux projets pour notre bibliothèque; son bien-être m'intéresse plus que moy-mesme, et si jamais on croit mes travaux dignes de récompense, je consens à ce qu'on m'oublie, pourvu que le tout reflue sur un établissement si utile pour les lettres et qui n'est que commencé ⁴. » Bibliothécaire émérite, D. Berthod possédait toutes les qualités qui

1. *Catalogue* de 1762, déjà cité; *Lettre* de D. Berthod au prince de Montbarrey, ministre de la guerre, en faveur de la bibliothèque de Besançon, dans le second volume des *Manuscrits* de D. Berthod.

2. Voir sur D. Berthod : *Manuscrits* de ce religieux, 2 vol. in-fol. et 2 vol. in-4°, à la bibliothèque de Besançon; *Notice historique* sur le même, par Gérard, dans les *Nouveaux Mémoires de l'Acad. de Bruxelles, Histoire*, t. I, 1788, p. LXXII-LXXVI; *Éloge historique* du même, par le chanoine Grappin, dans les *Mémoires de la Société d'agriculture de la Haute-Saône*, t. II, 1808, p. 17 à 37; *Note* sur le même (par M. Ch. Weiss), dans les *Mémoires et documents inédits publiés par l'Académie de Besançon*, t. II, p. 223-228.

3. Paulin Paris, *Notice sur Van-Praet*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XV, p. LXXXVI.

4. *Lettre* du 27 février 1775, à Belamy, secrétaire du magistrat de Besançon (aux archives de cette ville).

font l'estimable érudit; ses dissertations historiques, couronnées de 1759 à 1764 par l'Académie de Besançon, se distinguent autant par la profondeur des recherches que par la rigueur de la méthode et la finesse de la critique. « Rien n'égalait, a dit un de ses biographes, la simplicité de ses manières, sa droiture, sa bonté et son dévouement pour ses amis ¹. »

Dès la création du dépôt des chartes, D. Berthod fut agrégé à cette institution, analogue comme plan et comme but au Comité actuel des travaux historiques. L'activité et l'intelligence qu'il mit au service de ce mandat lui valurent, de 1774 à 1776, l'honorable mission de rechercher, dans les bibliothèques et archives de Bruxelles, d'Anvers, de Louvain et de Tournay, les pièces concernant l'histoire de France. Ce fut ainsi que D. Berthod entra en rapports directs avec Moreau, Bréquigny et Foncecagne, chargés par le ministre Bertin de lui tracer ses instructions.

Foncecagne était intimement lié avec Dacier; il s'intéressait vivement et coopérait aux travaux préparatoires de la nouvelle édition de Froissart, travaux qui ne comportaient rien moins qu'une collation attentive de tous les manuscrits des *Chroniques* existant dans les dépôts publics de l'Europe. Les deux amis connaissaient, par le catalogue du P. Montfaucon, l'existence du manuscrit de Saint-Vincent. Désirant être édifiés sur la valeur de ce texte, ils ne crurent pouvoir mieux s'adresser qu'à D. Berthod, revenu depuis peu en Franche-Comté, où il avait dû, malgré lui sans doute, échanger ses fonctions de bibliothécaire contre celles de principal du collège de Saint-Ferjeux que dirigeaient les bénédictins dans la banlieue de Besançon. Le savant religieux s'empressa d'envoyer à Foncecagne une note concernant l'étendue, l'écriture et l'ornementation du manuscrit qu'il avait conservé pendant quinze ans. Dacier lui écrivit en retour la lettre suivante :

« M. de Foncecagne m'a communiqué, mon R. P., la dernière lettre qu'il a reçue de vous, qui contient une notice très-circoscanciée du beau manuscrit de Saint-Vincent. Je suis très-touché de la peine que vous avez déjà prise d'en conférer quelques chapitres avec l'édition de 1518, et de l'offre que vous nous faites de continuer cette collation. Mais je n'ai garde d'accepter votre proposition :

1. Gérard, *Notice historique sur D. Berthod*, loc. cit., p. LXXV.

ce travail seroit trop long, trop ennuyeux et vous détourneroit d'occupations plus agréables pour vous et plus utiles pour le public; j'en tirerois d'ailleurs peu de profit pour mon objet, vu la prodigieuse différence qu'il y a entre les manuscrits et les imprimés, surtout pour le fond du langage. Cette différence est telle qu'ayant entrepris de collationner l'imprimé de Sauvage sur un des manuscrits du Roi, j'ai été obligé d'y renoncer au bout de quelques pages, parce que je trouvois presque autant de variantes que de mots, sans compter les phrases entières qui manquent dans le Sauvage. J'ai donc pris le parti de faire copier le manuscrit le plus ancien et le plus authentique que j'ai trouvé et de collationner les autres sur cette copie. Ce procédé m'a singulièrement facilité les collations en diminuant le nombre des variantes; et j'ai presque épuisé maintenant tous les manuscrits du premier volume qui se trouvent chez le Roi au nombre de dix-huit, auxquels il en faut joindre cinq qui sont conservés dans les autres bibliothèques de Paris. Vous jugez, d'après cet exposé, mon R. P., que la collation du manuscrit de Saint-Vincent ne pourroit être utile qu'autant qu'elle seroit faite sur ma copie, et que conséquemment, si le manuscrit est aussi bon que je le présume, je ne pourrais me dispenser ou de l'aller voir à Besançon, ou de négocier pour qu'on me le confiât sous bon *recepisse*. Afin de me mettre à portée de connoître ce qu'il vaut, je vous prie d'avoir la bonté d'ajouter à la notice que m'a remise M. de Foncemagne de votre part : 1^o une copie figurée sur papier huilé des quatre ou cinq premières lignes du premier volume; je vous prie 2^o de vouloir bien me marquer quel est le nombre des feuillets de chaque volume ou livre, et de transcrire en écriture ordinaire les deux ou trois premières et les deux ou trois dernières lignes de chacun de ces livres ou volumes; 3^o d'examiner s'il fait honneur, comme les imprimés, de la mort du prévôt des marchands, Étienne Marcel, arrivée sous l'an 1358, à Jean Maillard ¹, ou bien, si conformément à quelques manuscrits que j'ai vus, il attribue cette action de patriotisme à deux chevaliers qui étoient demeurés à Paris, Jean de Charni et Pépin des Essars; 4^o enfin, combien de feuillets contient le récit de la guerre entre Henri de Transtamare et son frère Don Pèdre. Ce récit est singulièrement abrégé dans quelques manuscrits et même assez anciens.

1. En regard de ce passage, D. Berthod a écrit sur la lettre même : « A Jean Maillard. »

« L'addition que vous avez remarquée dans le manuscrit de Saint-Vincent : « *Mais au jour que je clouy ce livre, je ne l'avoye pas, si m'en convient souffrir, etc.* » se retrouve dans la plupart de ceux que nous avons.

« Recevez, etc.,

« DACIER. »

« Au Palais-Royal, le 15 décembre 1777 ¹. »

D. Berthod ne fit pas longtemps attendre les nouveaux renseignements qui lui étaient demandés, et ces renseignements convainquirent Dacier de l'importance exceptionnelle du manuscrit de Besançon et du grand profit qu'en pouvait retirer son édition. Lorsque la collation de tous les manuscrits parisiens fut suffisamment avancée, Foncecagne consulta D. Berthod sur les moyens à employer pour obtenir communication du Froissart de Saint-Vincent. Voici le texte même de cette consultation :

« Paris, 10 octobre (1778).

« Il (Dacier) n'a pas oublié ce que vous lui avez dit du manuscrit de Froissart de la bibliothèque de Besançon ; le temps approche où il aura intérêt de le connoître par lui-même, pour le comparer avec ceux de la bibliothèque du Roi, qui lui ont déjà passé par les mains, quelque nombreux qu'ils soient. En conséquence, mon R. P., nous vous prions l'un et l'autre de prévenir le P. prieur de l'abbaye et le bibliothécaire du besoin que M. Dacier aura bientôt de leur manuscrit ; puis de savoir s'ils seroient disposés à nous le communiquer, sous notre double *recepisse*. Bien entendu que nous leur fournirons un moyen de nous le faire passer sûrement. Dans le cas où notre proposition souffriroit difficulté, M. Amelot, sous les auspices de qui doit se donner l'édition de Froissart, parce que l'imprimerie royale où l'ouvrage sera imprimé est dans son département, écrirait au P. prieur pour lui demander en son nom le manuscrit en question. Ayez la bonté, je vous prie, de me mander sur quoi nous pouvons compter ; votre réponse décidera de la démarche que M. Dacier doit faire auprès de M. Amelot, qui est tout prêt à écrire, s'il est nécessaire. ². »

1. *Correspondance de D. Berthod*, ms. de la bibliothèque de Besançon.

2. *Ib.*, *ibid.*

D. Berthod fut d'avis qu'il y avait lieu de recourir à l'intervention du ministre de la maison du Roi. Dacier suivit ce conseil; il écrivit au ministre une lettre que Buchon a insérée intégralement dans sa préface ¹, et qui sert de base à la rédaction de la dépêche suivante adressée au prieur de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon :

« Versailles, le 30 décembre 1778.

« M. D'Acier, de l'Académie des sciences et belles-lettres, travaille, Monsieur, à une nouvelle édition de Froissard. Ce travail exige une connoissance exacte des manuscrits de cet historien, et Sa Majesté, instruite que celui qui est dans la bibliothèque de votre abbaye mérite d'être consulté, désire que vous veuillez bien me l'adresser. Je le communiquerai à M. d'Acier, et lorsqu'il y aura pris les instructions dont il aura besoin, je veillerai à ce que ce manuscrit vous soit renvoyé très-exactement.

« Je suis, etc.

« AMELOT ². »

La bibliothèque de Saint-Vincent étant une propriété publique, le P. prieur dut envoyer cette dépêche à l'hôtel de ville. Le magistrat fut d'autant mieux disposé à accueillir la demande du ministre que, dans le courant des cinq années précédentes, la bibliothèque municipale avait reçu de magnifiques concessions du gouvernement, entre autres celle d'un exemplaire de tous les ouvrages qu'éditerait à l'avenir l'imprimerie royale ³. En conséquence, il fut délibéré, dans la séance du 8 janvier 1779, « que la compagnie feroit elle-même l'envoi de ce manuscrit, avec une lettre d'accompagnement à M. Amelot, pour le prier de

1. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. I, p. XXVII et XXVIII.

2. Archives de la ville de Besançon.

3. *Lettre* de Turgot (2 octobre 1774) annonçant au magistrat de Besançon la concession de différents ouvrages favorisés de la souscription du Roi; *Lettre* du duc de la Vrillière (28 mars 1775) mettant à la disposition du magistrat plusieurs recueils sortis des presses du Louvre; *Lettre* du duc de la Vrillière (27 mai 1775) informant D. Berthod qu'il a fait inscrire la bibliothèque de Saint-Vincent sur la liste de celles qui ont droit à un exemplaire de chacune des productions de l'imprimerie royale; *Lettre* d'Amelot (6 février 1777) prévenant D. Berthod d'une nouvelle concession de livres. Ces quatre dépêches sont conservées aux archives de la ville de Besançon.

le renvoyer dèz que M. d'Acier y aura pris les renseignements nécessaires à l'édition qu'il a projetée ¹. »

Le manuscrit de Froissart était arrivé à Paris dès le 12 janvier, ainsi que le prouve l'accusé de réception adressé, sous cette date, au magistrat.

Dacier conserva le manuscrit un peu plus de six mois. Il en tira « de nombreuses variantes pour les deux premiers livres, ainsi que le troisième livre tout entier. Bien que le quatrième livre manquât dans ce manuscrit, ajoute Buchon, c'étoit cependant un des plus précieux qu'on possédât, aussi bien par l'étendue du texte que par la correction du style ². » Le manuscrit, remis à la diligence de Besançon, le 16 juillet 1779, fut précédé de la lettre suivante

« Versailles, le 16 juillet 1779.

« Je vous préviens, Messieurs, que je viens de faire remettre au bureau des diligences, à votre adresse, une caisse contenant les deux volumes du manuscrit de Froissard appartenants à la bibliothèque de Saint-Vincent de Besançon. Vous voudrez bien le faire retirer et m'en accuser la réception. M. d'Assier, de l'Académie des belles-lettres, chargé de travailler à une nouvelle édition de cet historien, regarde ce manuscrit comme très-précieux, et je ne puis que vous remercier de nouveau d'avoir bien voulu le communiquer.

« Je suis, etc.

« AMELOT ³. »

Rétabli au dépôt de Saint-Vincent, par les soins de la municipalité, le manuscrit de Froissart n'a plus franchi les murailles de Besançon ; ses pérégrinations ultérieures ne sont autres que celles de la bibliothèque elle-même qui, installée, à l'époque révolutionnaire, dans le couvent des Carmes, transportée ensuite dans les salles du collège, puis reléguée dans l'ancien grenier de la ville, a attendu jusqu'en 1817 le bâtiment spécial qui l'abrite aujourd'hui ⁴.

1. *Délibérations du magistrat de Besançon*, année 1779, fol. 6.

2. *Chroniques de Froissart*, édit. Buchon, t. I, p. xxviii.

3. Archives de la ville de Besançon.

4. A. Guenard, *Besançon, description historique, etc.*, 2^e édit., 1860, in-12, p. 232-238 ; A. Delacroix et A. Castan, *Guide de l'étranger à Besançon et en Franche-Comté*, 1860, in-12, p. 190-192.

III.

DESCRIPTION DU MANUSCRIT.

Le Froissart de Saint-Vincent forme deux forts volumes in-folio, en vélin de choix et à tranches dorées, de trente-six centimètres de haut sur vingt-sept de large. La reliure, qui semble dater de la seconde moitié du seizième siècle, se compose de deux plats en fort carton, recouverts, ainsi que le dos des volumes, d'une étoffe de soie noire, aujourd'hui usée jusqu'à la corde. Sur le dos de l'un et l'autre volume existe encore une petite étiquette en papier portant la cote imprimée G. 19°. Au verso de la feuille de papier qui sert de garde à chacun des volumes, on trouve les signatures, cotes et annotations suivantes : *Premier (Second) tome des Croniques de Froissart.* — GRANVELE C. DE CANTECROY. — 63, 57, 67. — EX BIBLIOTHECA JOANNIS-BAPTISTÆ BOISOT, VESONTINI, PRIORIS DE GRANDECOURT ET DE LA LOYE. — *Ce manuscrit est bien différent de l'édition de Paris 1518, tant pour les expressions que pour les tiltres et la division des chapitres.* Sur la marge intérieure du premier feuillet de texte, une main du dix-septième siècle a écrit : *Quarente-quatre.* — G. 19. — *Cotte nonante cinq 1° (2°).*

Les feuillets de nos volumes sont assemblés par cahiers de huit. Au bas de la dernière page d'un cahier existe toujours une réclame qui annonce les premiers mots du cahier suivant; ces réclames sont en encre noire, et quelques-unes ne datent que de la seconde moitié du seizième siècle, époque probable de la reliure des volumes. Le *recto* de chaque feuillet porte un numéro d'ordre, en chiffres romains, tracé à l'encre rouge sur le premier volume et à l'encre noire sur le second. La série de numérotage du premier volume va de I à III^c III^{xx} XIX; celle du second se prolonge jusqu'à III^c LI. Ne sont pas compris dans l'une et l'autre série les neuf feuillets qui ouvrent le premier volume et les neuf feuillets placés en tête du second, ces deux groupes de feuillets préliminaires renfermant chacun une table des sommaires ou *rubriques* de chapitres.

Toutes les pages du manuscrit sont réglées au bistre, et partagées en deux colonnes contenant chacune quarante et une lignes.

L'écriture, très-soignée, est, d'un bout à l'autre, cette minuscule gothique légèrement penchée, qui se montre dès le règne de Charles VI, pour ne finir qu'avec les dernières années du quinzième siècle. Le corps de l'ouvrage est écrit en encre noire ; l'encre rouge a été réservée pour les intitulés des chapitres. Toute l'écriture paraît être d'une seule main ; il n'en est pas de même de l'ornementation à laquelle ont travaillé au moins deux enlumineurs distincts.

Cette ornementation consiste en vignettes, lettrines et miniatures.

Les vignettes, ou rinceaux de fleurs et de feuillages multicolores, parmi lesquelles on remarque de loin en loin quelques fruits, se détachent comme une légère et élégante broderie sur un fond de vélin resté blanc. Ces vignettes accompagnent presque exclusivement les miniatures. Les pages qui possèdent de grandes miniatures ont leurs marges totalement diaprées de vignettes. Quand la miniature est insérée dans une colonne de texte, cette colonne est bordée, le plus souvent sur sa rive gauche : dans le premier volume, par un bâton, mi-parti de bleu et de violet, enjolivé de filets et de fleurons blancs, d'où naissent les tiges des vignettes ; dans le second volume, par une rangée verticale de demi-fleurs de lis, alternativement d'or et d'azur, qui s'appuient contre un simple filet doré.

Les lettrines, ou lettres *tourneures*, sont abondamment répandues dans notre manuscrit ; elles diffèrent d'importance, suivant qu'elles ouvrent un livre, un chapitre, un paragraphe ou un simple alinéa. Dans le premier volume, la lettrine ressort toujours, soit en or, soit en couleur, sur un fond opaque : quand le fond est d'or, il est généralement rehaussé de fleurs bleues et rouges ; quand il est fourni par une ou deux couleurs, il est brodé de petits rinceaux blancs dont l'ensemble affecte quelquefois la forme d'une fleur de lis. Dans le second volume, si l'on excepte trois lettrines qui appartiennent au système précédemment décrit, les lettres initiales, alternativement d'or ou d'azur, reposent sur un cartouche d'arabesques, tracées à la plume en encres d'une ou de deux couleurs.

Les miniatures, au nombre de vingt-cinq dans le premier volume et de vingt dans le second, se divisent naturellement en grandes et petites. Les grandes miniatures occupent environ les deux tiers de la justification des pages où elles se trouvent. Les

petites ont invariablement la largeur d'une colonne de texte, c'est-à-dire quatre-vingt-cinq millimètres ; leur hauteur varie entre sept et douze centimètres. La seule grande miniature que renferme le premier volume est partagée en quatre compartiments égaux, présentant chacun un tableau distinct. Telle est également la physionomie de la grande miniature qui se présente au début du second volume. Les trois autres grandes peintures qu'on rencontre dans cette deuxième partie du manuscrit, offrent une scène unique. Dans l'immense majorité de nos miniatures, les figures, constructions, meubles et paysages se détachent en clair, sur un fond généralement composé de petits carreaux aux trois couleurs bleue, rouge et or ; quelquefois ce fond est d'une teinte unique, rousse ou violacée, surchargée de rinceaux d'or. Les seules peintures qui fassent exception à cette règle et soient pourvues d'un ciel, sont trois tableaux du second volume, consacrés à des actions nautiques.

Il convient de donner ici une indication sommaire des quarante-cinq miniatures de notre manuscrit.

PREMIER VOLUME.

Fol. 1, r^o. *Grande miniature, 1^{er} tableau* : Froissart, agenouillé, les cheveux blancs taillés en couronne, vêtu d'un surplis clérical avec aumusse en fourrure, présente au roi d'Angleterre un volume entièrement doré, sauf deux fermoirs de couleur noire.

Même miniature, 2^e tableau : Un vaisseau ayant à son bord la reine d'Angleterre et le prince Édouard, son fils, est prêt à toucher le rivage ; deux envoyés du roi de France, dans l'attitude du respect, s'apprêtent à les recevoir.

Même miniature, 3^e tableau : Charles IV, roi de France, accueille la reine Isabelle, sa sœur, et son neveu, le prince Édouard.

Même miniature, 4^e tableau : Siège de la ville de Bristol par les troupes du parti de la reine Isabelle.

Fol. xxxiv, v^o. Deux vaisseaux anglais, chargés de guerriers, tentent d'aborder le havre de Cadsand, en Flandre ; d'autres guerriers, épaulés par une forteresse, croisent le fer contre les vaisseaux.

Fol. xlvi, v^o. Édouard III, assis sur un trône et vêtu d'une robe aux armes de France et d'Angleterre, écoute une harangue de Robert d'Artois, qui l'engage à prendre le titre de roi de France.

Fol. lxx, r^o. Deux vaisseaux, remplis d'hommes d'armes, combat-

tent l'un contre l'autre. Il s'agit de la bataille navale de l'Écluse, où les Anglais détruisirent une flotte française.

Fol. LXXII, v^o. Un char funèbre, couvert d'un poêle d'hermine et escorté de gens d'armes, transporte le corps de Jean III, duc de Bretagne, dans la ville de Ploërmel.

Fol. LXXXI, r^o. Combat entre Français et Anglais sur la côte de Bretagne. On reconnaît les deux partis à leurs guidons respectifs, dont l'un est d'azur semé de fleurs de lis d'or, l'autre de gueules à trois léopards d'or.

Fol. cxii, r^o. Le château d'Auberoche, en Gascogne, est assiégé par les Français; deux canonniers, pourvus de boulets, dirigent leurs engins contre la forteresse.

Fol. cxxx, r^o. La ville de Saint-Lô, au moment où l'armée anglaise la met à feu et à sang.

Fol. cxxxv, r^o. Des guerriers français défendent le gué de la *Blanche-Tache*, sur la Somme, qu'un vaisseau anglais tente de franchir.

Fol. cxxxviii, r^o. Bataille de Crécy. Parmi les morts, qui jonchent le sol, se trouve Jean de Luxembourg, roi de Bohême, que distingue son heaume couronné.

Fol. cxlv, v^o. Rencontre des Anglais et des Écossais à Nevill's-Cross. Au milieu du bataillon anglais, on voit la reine Philippe encourageant les guerriers.

Fol. cl, v^o. Au pied du château de la Rochederien, en Bretagne, se livre un combat acharné entre les Français, partisans de Charles de Blois, et les Anglais, partisans de la comtesse de Montfort. L'un des principaux combattants porte une cotte d'armes bleue semée de croix patées d'or.

Fol. clxix, v^o. Le cercueil de Philippe de Valois, couvert d'une poêle aux armes de France, est environné de pleureurs ensachés dans des dominos noirs.

Fol. clxxii, r^o. Bataille de Poitiers. Le sol est couvert de morts, et les deux armées ont cessé de combattre. Au centre, le prince de Galles, vêtu d'une cotte écartelée de France et d'Angleterre, portela main sur le roi Jean, reconnaissable à la couronne fermée par une fleur de lis qui surmonte son heaume, et à sa cotte bleue semée de fleurs de lis d'or. Derrière le roi est son fils Philippe, dont la cotte, semblable à celle de son père, est de plus traversée en écharpe par une bande blanche.

Fol. clxxxi, r^o. Défaite de Godefroy de Harcourt, près de Saint-

Sauveur-le-Vicomte. La mêlée se compose de cavaliers et de fantasins.

Fol. CCXXXV, r°. Le roi d'Angleterre s'incline devant le roi de France qui, n'ayant pu achever le paiement de sa rançon, revient tenir hôte.

Fol. CCLVIII, v°. Au pied d'une roche taillée à pic, deux armées s'entre-choquent. Il s'agit de la bataille de Cocherel.

Fol. CCL, v°. Combat d'Auray, en Bretagne, où le duc Charles de Blois fut tué et Bertrand du Guesclin fait prisonnier. Sur un champ de bataille couvert de morts, une foule de guerriers, la lance haute, entourent un chevalier de haute taille, vêtu d'une cotte en drap d'argent bordée de noir, sur le devant de laquelle se détache également en noir un aigle à deux têtes.

Fol. CCLXXVII, v°. Mêlée de guerriers. C'est la bataille de Navarrette, en Espagne, où Pierre le Cruel défit Henri de Transtamare.

Fol. CCLXXXVI, v°. Dans une prairie, entre deux groupes de guerriers au repos, deux rois, revêtus d'armures, se livrent un combat singulier. L'un de ces rois enfonce sa dague dans le bas-ventre de l'autre, qui tombe à la renverse. Il s'agit du meurtre de Pierre le Cruel, roi de Castille, par Henri, son compétiteur.

Fol. CCCXII, r°. Les soldats de Louis de Sancerre, maréchal de France, creusent une tranchée de siège autour de Puirenon, en Poitou, refuge du comte de Pembroke.

Fol. CCXXX, r°. Trois magistrats de la ville de Limoges, en robes de cérémonie, présentent les clefs de la place au duc de Berry, qui s'avance à la tête d'une armée. Le duc a, par-dessus son armure, une cotte bleue semée de fleurs de lis d'or et encadrée d'une bordure enroulée de couleur rouge.

Fol. CCCXLIII, v°. Deux vaisseaux, remplis de guerriers armés de lances, gouvernent l'un contre l'autre. A l'horizon est un rocher, surmonté d'une forteresse flanquée de deux maisons. Cette peinture se rapporte à la bataille navale de la Rochelle, où une flotte anglaise, commandée par le comte de Pembroke, fut défaite par une flotte espagnole au service de la France.

Fol. CCCLVIII, r°. Des guerriers armés de lances campent sous des tentes bleues et rouges devant une place forte, la petite ville de Bécherel, en Bretagne, qui fut reprise aux Anglais, après un siège de plus d'une année.

Fol. CCCLXXXIV, v°. Dans une prairie, deux rois, tous deux blonds

et portant couronnes d'or, vêtus de robes fourrées, l'une rouge semée d'étoiles d'or, l'autre bleue semée de fleurs d'or, se donnent la main en présence d'un certain nombre de seigneurs. Il s'agit de l'entrevue de Windsor, où Richard II, roi d'Angleterre, conclut un traité d'alliance avec le roi Charles de Navarre.

DEUXIÈME VOLUME.

Fol. I, r^o. *Grande miniature, 1^{er} tableau* : Combat entre Français et Anglais devant la Rochelle, ensuite de quoi la place fut acquise au parti français.

Même miniature, 2^e tableau : Une troupe d'hommes armés s'avance contre le château de Ventadour, en Auvergne. Du château sort un varlet, nommé Pons du Bois, qui livre une clef à Geoffroy Tête-Noire, chef de la troupe.

Même miniature, 3^e tableau : Pierre de Bournesel, envoyé du roi de France pour soulever l'Écosse contre l'Angleterre, débarque à l'Écluse, en Flandre; il est reçu par le bailli du comte de Flandre, qui lui tend la main.

Même miniature, 4^e tableau : Pierre de Bournesel, arrêté par le bailli de l'Écluse, est à genoux au pied d'une muraille, du haut de laquelle le duc de Bretagne et le comte de Flandre sermonnent vertement l'envoyé français.

Fol. v, r^o. Deux vaisseaux, remplis de guerriers, voguent à la suite l'un de l'autre sur une mer calme. Ces vaisseaux, sous la conduite du comte de Salisbury, transportent le duc de Bretagne de Calais à Douvres.

Fol. xv, v^o. Collision, sur la place du marché de Gand, entre les *blancs chaperons*, ainsi nommés du chaperon blanc qui leur servait d'insigne, et les cavaliers du bailli Roger d'Auterne.

Fol. xxv, r^o. Naufrage, sur la côte d'Irlande, de la flotte anglaise commandée par Jean d'Arundel. Les vaisseaux sont coulés à fond et des guerriers morts surnagent.

Fol. XLIX, v^o. L'armée du comte de Buckingham campe, sous des tentes blanches, rouges et brunes, devant la ville de Nantes, défendue par les Français.

Fol. LXXIII, r^o. Soixante mille campagnards anglais, soulevés par les prêches démocratiques de Jean Ball, font irruption dans Londres, derrière les murs de laquelle on aperçoit une tête couronnée, le roi Richard.

Fol. ciii, r°. Les Gantois, sous la conduite de Philippe d'Artevelle, massacrent les Brugeois aux portes de Bruges.

Fol. cxxxiii, v°. *Grande miniature* : Bataille de Rosebecque, gagnée par l'armée française sur les Flamands. Dix chevaliers, rangés en demi-cercle et revêtus de magnifiques armures, attendent de pied ferme et la lance en arrêt, plusieurs groupes de soldats irrégulièrement équipés.

Fol. cli, v°. Des guerriers donnent l'assaut à une forteresse, dont les défenseurs lancent des blocs de pierre. Il s'agit du siège de la ville d'Ypres par les Gantois réunis aux Anglais.

Fol. clxxviii, r°. La duchesse de Brabant accueille, dans son palais de Bruxelles, la jeune Isabelle de Bavière, future épouse du roi de France Charles VI. Chacune des princesses est suivie de deux dames d'honneur.

Fol. ccli, r°. *Grande miniature* : Quatre actions distinctes se passent sur une même scène. A gauche, un personnage clérical, vêtu d'une longue robe verte à capuchon, lequel n'est autre que Froissart lui-même, tombe aux genoux de Gaston, comte de Foix et de Béarn, entouré des gens de son hôtel. Au centre, Froissart, sous le même costume, se fait narrer par les familiers du comte les *grandes besognes* des dernières guerres. A droite, un groupe de gentils-hommes, au centre duquel est le comte Gaston, a les yeux fixés sur un duel entre personnages civils, qui occupe le premier plan du tableau.

Fol. ccvii, r°. Reddition de la place forte de Cassères au comte de Foix. Les assiégés sortent un à un par un trou pratiqué dans la muraille et vont s'agenouiller devant le comte, qui décide de leur sort.

Fol. ccxxxix, v°. *Grande miniature* : Bataille d'Aljubarota, où le roi Jean de Portugal, avec l'aide des Anglais, déconfit le roi Jean de Castille, allié de la France. Notre peinture représente le moment où les Portugais s'emparent du camp retranché de l'ennemi.

Fol. cclv, r°. Défaite de l'avant-garde du sultan Mourad-Beg par les Hongrois.

Fol. ccclxxxvi, v°. Les ambassadeurs de la duchesse de Brabant sont reçus à Rouen par le duc de Bourgogne, oncle du roi de France, qui leur promet son aide contre le duc de Gueldres.

Fol. ccclxxxvi, r°. Perrot le Béharnais, chef d'une bande d'aventuriers du parti anglais, enlève de vive force l'une des portes de la ville de Montferrand, en Auvergne, qui est barricadée.

Fol. CDVIII, v°. Le duc de Bretagne, entouré de ses conseillers, montre du doigt un château fort dont le pont est levé. L'artiste a voulu peindre le moment où, sur le point de recevoir une ambassade du roi de France, le duc se décide à relâcher les trois châteaux qu'il avait saisis sur Olivier de Clisson.

Fol. CDXXVI, v°. Hélon de Lignac, envoyé par le duc de Berry à Bayonne, pour traiter du mariage de ce prince avec la fille du duc de Lancastre, fait à son maître le récit de sa mission.

Fol. CDXXXIII, v°. Bataille d'Otterbourn, gagnée par les Écossais contre les Anglais.

Fol. CDXLI, r°. Deux vaisseaux remplis d'archers combattent entre eux. Cet épisode se rapporte à la chasse que Louis de Sancerre, maréchal de France, donna aux vingt-sept navires du comte d'Arundel.

Toutes ces miniatures ont été traitées avec le plus grand soin ; mais il suffit d'un coup d'œil pour les répartir, au point de vue de l'art, en deux catégories. Les tableaux qui décorent le premier volume sont conçus dans le style de la vieille école française, dont les productions se reconnaissent à la roideur des poses, la sécheresse des contours et la monotonie des tons. Au contraire, les miniatures du deuxième volume appartiennent à une nouvelle manière artistique, infiniment plus consciencieuse et plus brillante, importée vraisemblablement de l'Italie, qui eut deux siècles avant nous sa période de renaissance. Le second enlumineur de notre manuscrit ignore, il est vrai, les lois de la perspective et des proportions du corps humain ; mais il connaît à fond les principes de l'association des couleurs et possède une remarquable entente de l'arrangement des scènes et de l'expression des attitudes et des physionomies. Plusieurs des têtes sorties de son pinceau ont un caractère si accentué, qu'il est difficile de ne pas les croire exécutées d'après des données positives : telles sont, entre autres, les figures du comte Gaston Phébus et de Froissart.

Cet ensemble constitue un commentaire très-instructif des *Chroniques*, particulièrement au point de vue de la connaissance du costume des diverses classes de la société française au début du quinzième siècle. Les détails de l'équipement militaire ont été rendus avec une minutie scrupuleuse par l'un et l'autre de nos artistes. En parcourant leur œuvre, on se rend exactement compte de la distinction opérée par tous les chroniqueurs

entre les *gens d'armes, appareillés et armés de toutes pièces* et les *gens de trait*, soldats de circonstance, équipés au meilleur marché possible par le chef qui les enrôlait. Ce contraste est frappant dans le tableau de la bataille de Rosebecque, l'une des plus considérables illustrations de notre second volume, où l'on voit la fleur de la chevalerie française faisant silencieusement tête à la cohue tumultueuse des milices communales de Flandre. Je ne saurais omettre un détail qui intéresse l'histoire des origines de notre artillerie, à savoir l'image de deux courts et grossiers canons de fer, montés sur deux jambages en bois appointés par le bas et reliés par une traverse. Ces *engins*, comme les appelle Froissart, sont dirigés contre le castel d'Auberoche par des hommes d'armes, qui, un genou en terre et ayant à leurs côtés une provision de boulets ronds, appuient la main sur la culasse de la pièce. Je me permettrai enfin de signaler au savant historiographe du costume français¹ celle de nos peintures qui représente Froissart interrogeant les barons, chevaliers et écuyers de l'entourage du comte de Foix, sur les *grands faits d'armes* dont il veut faire pour la postérité *bonne et juste narration*.

Le manuscrit de Saint-Vincent ne renferme que les trois premiers livres des *Chroniques*; mais, de l'avis de Dacier², le texte qu'il en donne est d'une étendue et d'une correction exceptionnelles³. Les subdivisions des livres en chapitres y sont beaucoup moins nombreuses que dans la plupart des autres manuscrits. La coupure qui sépare le premier livre du second n'y a pas été faite au même endroit que dans la grande majorité des autres copies, en sorte que le chapitre qui ouvre le second livre du texte de Saint-Vincent correspond au quarante-troisième chapitre du second livre du texte établi par Dacier et publié par Buchon. En notant cette particularité⁴, Dacier dit ne l'avoir remarquée que dans trois manuscrits, le nôtre et ceux qui portent les cotes 8329 et 8333 de la bibliothèque du Roi. Le début du troisième

1. Je veux parler de l'auteur, à la fois érudit consciencieux et critique habile, qui publie depuis 1845 une *Histoire du costume en France*, dans le *Magasin pittoresque*.

2. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. I, p. xi et xxviii.

3. Notre manuscrit n'est pourtant pas exempt de *lapsus*. Un érudit du seizième siècle avait entrepris de les relever d'après les imprimés; mais ce travail n'a pas été poursuivi au-delà du douzième feuillet du premier volume.

4. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. VII, p. 161, note 2.

livre est indiqué dans le manuscrit de Saint-Vincent par la rubrique suivante : « Ci commence le tiers volume de sire Jehan Froissart. » Néanmoins le scribe a cru devoir, dans un avertissement final, instruire une seconde fois le lecteur du point précis où il devra chercher le commencement du troisième livre. Voici la formule de cet avertissement : « Explicit le second volume des Croniques maistre Jehan Froissart et le tiers aussi, lequel commence en la fin de la guerre de Flandres, et de la chartre de la paix que le duc de Bourgoingne et la duchesse donnèrent, accordèrent et scellèrent à ceulx de Gand en la cité et ville de Tournay, comme maistre Jehan Froissart meismes tesmoingne en ce livre au feuillet CCCLXXVII^{me}; et commence le tiers volumé au feuillet CCI^e. »

IV.

VALEUR ACTUELLE DU MANUSCRIT.

On sait, par la préface de Buchon ¹, que Dacier avait copié intégralement le troisième livre de son édition sur le manuscrit de Saint-Vincent, et qu'il avait tiré de la même source d'excellentes leçons pour l'établissement du texte des deux premiers livres. Nous avons pu nous assurer que cette exploitation de notre manuscrit a été faite sérieusement. Il y aurait encore cependant, çà et là, dans les deux premiers livres, à récolter un certain nombre de bonnes variantes qui ont échappé à Dacier et dont un nouvel éditeur pourrait tirer parti. Nous donnons, à titre de *spécimen*, quelques-unes de ces variantes :

ÉDITION BUCHON.

I, p. 1 et 2.

« ...et toutes grosses rivières sont faites et rassemblées de *plusieurs ruisseaux et fontaines* : aussi les sciences sont *extraites* et compilées de plusieurs clercs, et ce que l'un sait, l'autre ne sait mie... »

MANUSCRIT DE SAINT-VINCENT.

I, fol. 1, v^o.

« ... et toutes grosses rivières sont faites et rassemblées de *divers lieux et de plusieurs sources* : aussi les sciences sont *faites* et compilées et extraites de plusieurs clercs, et ce que l'un ne scet, l'autre scet... »

1. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. I, p. xxviii.

I, p. 25 et 26.

« ... Or l'emprennez hardiment et priez de mes hommes jusques à la somme que vos aidants d'Angleterre vous ont signifié... »

I, p. 33.

« ...ains se leva moult appertement et prit la noble dame entre ses bras, et dit : « Ne plaise jà à Dieu que la reine d'Angleterre fasse ce, ni ait *empensé* de faire... »

I, p. 38.

« ... Monseigneur, je suis jeune et encore à *faire*... »

I, p. 116.

« ... Et avoit en sa compagnie un chevalier banneret et six autres chevaliers des plus preux de son pays, sans l'*autre menée*... Et devez *savoir* que tous ceux qui *le* vouloient aller voir étoient bien fêtés de *toutes* manières de vins et de *toutes* manières d'épices... »

I, p. 120.

« ... Les douze pairs et les barons de France ne voulurent mie, *s'ils eussent pu*, que le *royaume* demeurât sans hoir mâle... »

I, p. 123.

« ... Assez tôt après *ce* que ce roi Philippe fut couronné à Reims, il *manda* ses princes, ses barons et toutes ses gens d'armes, et alla atout

I, fol. v, r^o.

« ... Or l'*entreprenez* hardiement et *prenez* de mes hommes jusques à la somme que voz aidans d'Angleterre vous ont signifié... »

I, fol. vi, v^o.

« ...ains se leva moult appertement et prit la noble dame entre ses bras, et dist : « Ne plaise jà à Dieu que la royne d'Angleterre face ce, ne ait *en pensée* de faire... »

I, fol. vii, v^o.

« ... Monseigneur, je suis jeune et *encouragié de ce faire*... »

I, fol. xxi, v^o.

« ... Et avoit en sa compagnie ung chevalier banneret et six autres chevaliers des plus preux de son païs, sans *autre maisgnie*... Et *saichiez* que tous ceulx qui *les* vouloient aler veoir estoient bien festiez de *deux* manières de vins et espices *aussi*... »

I, fol. xxii, r^o.

« ... Les douze pers de France et les barons ne vouloient point, *s'ilz peussent*, que le *roy* demourast sans hoir masle... »

I, fol. xxii, v^o.

« ... Assez tost après que ce roy Phelippe fut couronnez à Reims, il *semonny* ses princes, ses barons et toutes ses gens d'armes, et ala atout

son pouvoir *loger en la ville*¹ de Cassel, pour guerroyer les Flamands. »

I, p. 127.

« ...Le jeune roi qui croyoit légèrement ce dont on l'informoit, ainsi que jeunes seigneurs, tels a-t-on vu souvent, croient légèrement ce dont ceux qui les doivent conseiller les informent, et plutôt en mal qu'en bien, fit, assez tôt après ce, son dit oncle le comte de Kent prendre et le fit décoller publiquement, que oncques il n'en put venir à excusance... »

I, p. 141.

« ...ainsi que le roi d'Angleterre, lui revenu en son pays, devoit regarder comment anciennement ses prédécesseurs, de ce qu'ils tenoient en Aquitaine et dont ils s'étoient appelés ducs, en avoient fait hommage; car jà murmuroient les plusieurs en Angleterre que leur sire étoit plus prochain de l'héritage de France que le roi Philippe... »

I, p. 184.

« ... Et avoit adonc à Gand un homme qui avoit été brasseur de miel; celui étoit entré en si grand' fortune et en si grand' grâce à tous les Flamands, que c'étoit tout fait et bien fait quant qu'il vouloit deviser et commander par tout Flandre, de l'un des côtés jusques à l'autre... »

son pouvoir *devers* Cassel, pour guerroyer les Flamens... »

I, fol. xxiii, r^o.

« ...Le jeune roy crut légèrement ce de quoy on l'enformoit, comme de coustume est, et mesmement plus tost le mal que le bien, et fist, assez tost après, prendre son oncle le conte de Kain et le fist publiquement décoller, si ques oncques ne le vult oyr en excusation... »

I, fol. xxv, r^o.

« ... ainsi comme le roy d'Angleterre, lui revenu en son païs, devoit regarder comment ses prédécesseurs avoient tenu Acquitaine, et dont ilz s'estoient appelez ducs, et en avoient fait hommage; car jà murmuroit on fort en Angleterre que le roy, leur seigneur, estoit plus près de la couronne de France que le dit roy Phelippe... »

I, fol. xxxii, v^o.

« ... Et avoit pour lors ung homme à Gand, brasseur de miel, qui estoit entrez en si grant grâce à tous les Flamens que c'estoit merveilles, et estoit tout fait et bien fait quanqu'il faisoit et vouloit deviser et commander par tout Flandres, du long et du lez... »

1. « C'est-à-dire, sans doute, observe Dacier, *auprès de Cassel*; car les Flamands étoient maîtres de la ville, comme Froissart le dira plus bas. » La leçon du manuscrit de Saint-Vincent aurait dispensé Dacier de son observation.

« ... si que quand le roi d'Écosse lui eut *montré* sa besogne *et sa nécessité*, *et en* quelle instance il étoit là venu, il fut tantôt *tout acquitté* de lui ; car moult *bien* se savoit *acquitter* de ceux dont il espéroit à avoir profit... »

« ... si ques quant le roy d'Escoce lui ot *démonstré* sa besoingne et à quelle instance il estoit là venu, il fust tantost *moult acointé* de lui ; car moult se sçavoit *acointtier* de ceulx dont il espéroit avoir profit... »

Si le manuscrit de Saint-Vincent n'offre plus un immense intérêt au point de vue du narré des faits, il en est tout autrement quant aux formes du langage. On sait qu'au moyen âge, il n'existait pas chez nous de langue nationale ; chaque province avait un dialecte, dont les règles orthographiques étaient même fort incertaines. De là les dissidences que présentent entre elles les copies d'un même ouvrage exécutées par des scribes de provinces diverses. Se trouvant aux prises avec cette difficulté et ne sachant comment en sortir, Dacier « avait laissé subsister dans son texte de Froissart l'orthographe telle qu'il l'avait trouvée dans chacun des manuscrits qu'il avait employés ¹. » Buchon, dont le but, comme il le dit lui-même ², « n'était pas de faire connaître au public les mots, mais bien les faits, » a nivelé uniformément, pour la commodité du lecteur, le texte arrêté par son devancier, remplaçant arbitrairement les termes trop archaïques des bons manuscrits « par des variantes empruntées au hasard à des rédactions différentes ³. » Ces deux méthodes, également vicieuses, ont été abandonnées. Le procédé généralement suivi de nos jours consiste dans une double opération : la construction d'un corps de texte, au moyen de matériaux choisis avec critique parmi les divers manuscrits ; le revêtement grammatical de ce même corps, emprunté à celle des copies qui offre le double avantage de se rapprocher du temps où vivait l'auteur et d'être conçue dans l'idiome le plus pur. Ces deux conditions nous paraissent remplies à souhait par le manuscrit de Saint-Vincent. La langue dans laquelle il est écrit n'offre pas

1. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. I, p. LXXXI.

2. *Id.*, *ibid.*, p. LXXVII.

3. Kervyn de Lettenhove, *Froissart, étude littéraire sur le quatorzième siècle*, t. II, p. 239, note 1.

de ces particularités excentriques et persistantes qui caractérisent les différents dialectes de la France septentrionale : participant à la fois de tous ces dialectes, elle semble le résultat d'une fusion réfléchie et d'une épuration déjà savante. A ces indices il serait difficile de ne pas reconnaître le vrai français *de France*, c'est-à-dire le français parlé dans l'Ile-de-France et au bord de la Loire, que dès le douzième siècle on considérait comme le meilleur¹. La fleur de lis, qui occupe une si grande place dans l'ornementation que nous avons décrite, indique assez d'ailleurs que le manuscrit de Saint-Vincent a été exécuté dans la France proprement dite, en accordant à ce dernier mot l'acception restreinte qu'il avait encore sous le règne de Charles VI. A l'appui de l'opinion que nous venons d'émettre, nous transcrivons, d'après le manuscrit de Saint-Vincent, les principaux traits de la scène si touchante du dévouement des bourgeois de Calais, en ayant soin de placer en regard les passages correspondants de ce même récit, tels que les a publiés le dernier éditeur des *Chroniques* :

ÉDITION BUCHON.

II, p. 463-471.

« ... Lors se partit des créneaux messire Jean de Vienne, et vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la cloche vinrent hommes et femmes, car moult désiroient à *ouïr* nouvelles, ainsi que gens si *astreints* de famine que plus n'en pouvoient porter. Quand ils furent *tous* venus et assemblés *en la halle, hommes et femmes*, messire Jean de Vienne leur *démontra* moult doucement les paroles toutes telles que ci-devant sont récitées, et leur dit bien que autrement ne pouvoit estre, et eussent sur ce avis et

MANUSCRIT DE SAINT-VINCENT.

I, fol. CLXXIII, v^o-CLXXV, r^o.

« ... Lors se partit des créneaux messire Jehan de Vienne, et vint ou marchié, et fist sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la cloche vindrent *ilz tous*, hommes et femmes, car moult désiroient *avoir* nouvelles, ainsi que gens si *estrains* de famine que plus n'en pouvoient porter. Quant ilz furent venus et assemblez, messire Jehan de Vienne leur *remonstra* les paroles toutes telles que cy devant sont récitées, moult doucement, et leur dist bien que autrement ne pouvoit estre et eussent sur ce avis et briefve ré-

1. J.-J. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, Paris, 1841, in-8°, p. 343 et 344.

brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport ils commencèrent tous à crier et à pleurer tellement et si amèrement qu'il *n'est* si dur cœur au monde, s'il les *eut vus ou ouïs eux* démener, *qui* n'en eût eu pitié. Et n'eurent *pour* l'heure pouvoir de répondre *ni* de parler ; et *mêmement* messire Jean de Vienne en avoit telle pitié qu'il larmoyoit moult tendrement.

« Une espace après se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, que on appelloit sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi : « Seigneurs, *grand' pitié* et grand meschef seroit de laisser mourir un tel peuple *que ici a*, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen ; et si seroit grand' aumône et grand' grâce envers notre Seigneur, qui de tel meschef *le* pourroit garder. Je en droit moi ai si grand' espérance d'avoir grâce et pardon envers nostre Seigneur, *si* je muir pour ce peuple sauver, que je veuil être le premier, et me mettrai volontiers en pure ma chemise, à nud chef, *et* la hart au col, en la merci du roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut *dit* cette parole, chacun l'alla *aouzer* de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses pieds pleurants tendrement ; et étoit grand' pitié de là être, et *eux* ouïr, écouter et regarder.

« Secondement un autre *très* honnête bourgeois et de grand' affaire, et qui avoit deux belles demoiselles à *filles*, se leva et dit tout ainsi qu'il *feroit compagnie* à son compère sire Eustache de Saint-Pierre, *et* appelloit-on cetui sire Jean d'Aire.

ponse. Quant ilz oyrent ce rapport, ilz commencèrent tous à crier et à plourer tellement et si amèrement qu'il *ne feust* si dur cuer au monde, s'il les *veist* et oyst démener, *qu'il* n'en eust pitié. Et n'eurent à l'heure povoir de répondre *ne* de parler ; et messire Jehan de Vienne *mesmes* en avoit telle pitié qu'il *en* larmoyoit moult tendrement.

« Après se leva en *sur* les piés le plus riche bourgeois de la ville, que on appelloit sire Eustace de Saint Pierre, et dist devant tous ainsi : « Seigneurs, *grans et petis*, grant meschief seroit de laisser mourir ung tel peuple *qui cy est*, par famine ou autrement, quant on y peut trouver aucun moyen ; et si seroit grant aumosne et grant grace envers Nostre Seigneur, qui de tel meschief *les* pourroit garder. Je, en droit moy, ay si grant espérance d'avoir grâce et pardon envers Nostre Seigneur, *se* je muir pour ce peuple sauver, que je vueil estre le premier, et me mettray volentiers en pur ma chemise, à nud chief, la hart ou col, en la mercy du roy d'Angleterre. » Quant sire Eustace de Saint Pierre ot *dite* ceste parolle, chacun l'ala *aourer* de pitié, et plusieurs hommes et femmes, se gettoient à ses piés tendrement plourans. C'estoit grant pitié de là estre, et *les* oïr, escouter et regarder.

« Secondement ung autre, honneste bourgeois et de grant affaire, et qui avoit deux belles damoiselles, se leva et dist tout ainsi qu'il *seroit compaignon* à son compère sire Eustace de Saint Pierre : on appelloit cestui sire Jehan d'Aire.

« Après se leva le tiers, qui s'appeloit sire Jacques de *Vissant*, qui étoit riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deux cousins compagnie. Aussi fit sire Pierre de *Vissant* son frère, et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévêtirent là ces six bourgeois tous nus en leurs braies et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent hars en leur col, ainsi que l'ordonnance le portoit, et prirent les clefs de la ville et du châtél, chacun en tenoit une poignée.....

« Adonc fut la barrière ouverte : si s'en allèrent les six bourgeois en cet état que je vous dis, avec *messire* Gautier de Mauny, qui les amena tout bellement devers le palais du roi, et *messire* Jean de Vienne entra en la ville de Calais.

« Le roi étoit à cette heure en sa chambre, à grand' compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venoient en l'arroy qu'il avoit devisé et ordonné ; et se mit hors, et s'en vint en la place devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand' foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, ni comment ils finiroient, et mêmelement la reine d'Angleterre, qui moult étoit enceinte, suivit le roi son seigneur. Si vint *messire* Gautier de Mauny et les bourgeois *delez lui* qui le suivoient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roi, et lui dit : « Sire, vey la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance. » Le roi se tint tout coi et les regarda moult fellelement, car moult héoit les habitants de Ca-

« Après se leva le tiers qui s'appelloit sire Jacques de *Wissault*, qui estoit riches homs de meubles et de héritages, et dist qu'il feroit à ses deux cousins compagnie. Ainsi fist sire Pierre de *Wissault*, son frère, le v^e et puis le vi^e. Et se dévestirent là ces six bourgeois tous nus, en *pures* leurs braies et leurs chemises, en la halle de Calais, et se mistrent les hars en leurs colz, ainsi que l'ordonnance se portoit, et pristrent les clefs de la ville et du chastel ; chacun des six en tenoit une poignée.....

« Adonc fut la barrière toute ouverte. Si s'en alèrent les six bourgeois, en cel estat que je vous dy, avecques *monseigneur* Gautier de Mauny, qui les mena moult bellement devers le palais du roy, et *monseigneur* Jehan de Vienne entra en la ville de Calais.

« Le roy estoit à celle heure en sa chambre, à grant compagnie de contes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceulx [de Calais] venoient en l'arroy qu'il avoit ordonné. Si vint dehors en la place devant son hostel, et tous ces seigneurs après lui, et encores grant foison qui survindrent pour veoir ceulx de Calais, et comment ilz fineroient, et mêmelement la royne d'Angleterre, qui moult estoit ençainte, suivi le roy son seigneur. Et vous [véez] venir *messire* Gautier de Mauny et les six bourgeois qui le suivoient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roy, et lui dist : « Monseigneur, véez cy la présentation de ceulx de Calais à vostre ordonnance. » Le roy se tut tout coy et regarda moult fellelement sur ceulx de Calais, pour les grans dommages que ou temps

lais, pour les grands dommages et *contraires* que au temps passé sur mer lui avoient faits. Ces six bourgeois se mirent *tantôt* à genoux *pardevant* le roi, et dirent ainsi en joignant *leurs* mains : « Gentil sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons été d'*ancienneté* bourgeois de Calais et grands marchands : si vous apportons les clefs de la ville et du châtel de Calais et les vous rendons à votre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous véez, en votre pure volonté, pour sauver le demeurant du peuple de Calais, qui a souffert moult de *grieftés*. Si veuillez avoir de nous pitié et *mercy* par votre très haute noblesse. » Certes il n'y eut adonc en la place seigneur, chevalier, ni vaillant homme qui se put abstenir de pleurer de *droite* pitié, *ni* qui put de *grand' pièce* parler. Et vraiment ce n'étoit *pas* merveille ; car c'est *grand'* pitié de voir hommes de bien cheoir et *être* en tel *état* et danger. Le roi *les* regarda très ireusement, car il avoit le cœur si dur et si épris de grand courroux qu'il ne *put* parler. Et quand il parla, il commanda que on leur coupât *tantôt* les têtes. Tous les barons et *les* chevaliers qui là étoient, en *pleurant prioient* si acertes que faire pouvoient au roi qu'il en voulût avoir pitié et *mercy* ; mais il n'y vouloit entendre.

« Adonc fit la noble reine d'Angleterre grand' humilité, qui étoit *rudement* enceinte, et pleuroit si tendrement de pitié que *elle* ne se pouvoit soutenir. Si se jeta à genoux *pardevant* le roi son seigneur et dit ainsi : « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril,

passé sur mer lui avoient fais. Ces six bourgeois se mistrent à genoux devant le roy, et distrent ainsi en joignant *les* mains : « Gentilz sires et gentil roy, véez nous cy six qui avons esté d'*ancestrerie* bourgeois de Calais et grans marchans ; si vous apportons les clefs de la ville de Calais et du chastel *aussi*, et les vous rendons à vostre plaisir, et *tous* nous mettons, en tel point que vous nous voiez, en vostre voulenté, poursauver le demourant du peuple de Calais, qui souffert a moult de *griefs*. Si veuillez avoir de nous pitié par vostre très haulte noblesce. » Certes il n'y ot adonc en la place seigneur, chevalier ne vaillant homme qui se peust abstenir de plourer de *grant* pitié, *ne* qui peust en *pièce* parler. Et vraiment ce n'estoit *point* merveille ; car c'est pitié de veoir hommes de bien cheoir en tel dangier. Le roy regarda *sur eulx* moult yreusement, car il avoit le cuer si dur et si espris qu'il ne *povoit* parler, de grant courroux. Et quant il parla, il commanda que on leur coppast les testes. Tous les barons et chevaliers qui là estoient, en *priant plouroient*, si acertes que plus pouvoient, au roy qu'il en vouldist avoir pitié et *mercy* ; mais il n'y vouloit entendre.

« Adonc fist la noble royné d'Angleterre grant humilité, qui estoit *durement* ençainte, et plouroit si tendrement de pitié que *on* ne la pouvoit soustenir. *Elle* se getta à genoux devant le roy, son seigneur, et dist ainsi : « Ha, gentil sires, puis que je rapassay la mer en grant pé-

si comme vous savez, je ne vous ai rien requis *ni* demandé : or vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le filz Sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six *hommes* mercy. »

« Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme, qui pleuroit à genoux moult tendrement ; *si* lui amollia le cœur, car enuis l'eût courroucée, au point où elle étoit ; si dit : « Ha, dame, j'aimasse mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne *le* vous ose escondire ; et combien que je le fasse enuis, tenez, je les vous donne, si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très grands mercis ! » Lors se leva la reine et fit lever *les* six bourgeois et leur ôter *les* chevestres d'entour leur cou, et les emmena avec *li* en sa chambre, et les fit revêtir et donner à dîner tout aise, et puis donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'ost à sauveté..... »

ril, comme vous sçavez, je ne vous ay rien requis *ne* *don* demandé ; or vous requier je humblement et prie en propre don que, pour le filz Sainte Marie et pour l'amour de moy, vous vueilliez avoir mercy de ces six *bourgeois*. »

« Le roy attendit ung petit à parler, et regarda la bonne dame, sa femme, qui moult *estoit encainte* et plouroit à genoulx tendrement ; *et ce* lui amolia le cuer, car envis l'eust courroucée ou point où elle estoit. Si dist : « Ha, dame, je aimasse mieux que vous feussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne vous ose escondire ; et combien qu'*il se* face envis *de par moy*, tenez, je les vous donne, si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très grans mercis ! » Lors se levá la royne et fist lever *ces* six bourgeois, et leur *fist* oster *leurs* chevestres d'entour leurs colz, et les emmena avecques *elle* en sa chambre, et les fist revestir et donner à disner tout aise, et puis donna à chascun six nobles, et les fist conduire hors de l'ost à sauveté. »

V.

DATE DU MANUSCRIT.

Dacier avait jugé que le manuscrit de Saint-Vincent était antérieur à 1420¹. Un nouvel examen du manuscrit, à ce même point de vue, nous a suggéré quelques inductions que nous allons soumettre au lecteur.

Le premier compartiment de la miniature initiale de notre manuscrit représente Froissart, en costume de chanoine, offrant

1. *Chroniques de Froissart*, édit. J.-A. Buchon, t. I, p. xxvi.

un volume de ses œuvres au roi d'Angleterre. Or cette circonstance de la vie du chroniqueur, soigneusement notée par lui comme toutes celles qui intéressaient son amour-propre, se rapporte au dimanche 25 juillet 1395¹. Il suit de là que l'exécution du manuscrit qui nous occupe n'est pas antérieure à cette dernière date.

Froissart est l'auteur de la division qui partage les *Chroniques* en quatre livres, puisqu'elle « sert à marquer autant d'époques diverses auxquelles ils s'est arrêté dans le cours de son ouvrage². » Or, avons-nous observé, le texte de Saint-Vincent, d'accord en cela avec deux seulement des nombreuses copies³ de Froissart, fait commencer le second livre des *Chroniques* par un chapitre qui est le quarante-deuxième de ce même livre dans la grande majorité des manuscrits. De là nous pouvons induire, sans trop de témérité, que le manuscrit de Besançon remonte à une époque où l'auteur des *Chroniques* n'avait point encore arrêté définitivement l'une des principales divisions de son œuvre. Et les biographes les plus autorisés placent la mort de Froissart entre les années 1400 et 1410⁴.

Les miniatures ne sont pas un des moindres éléments de datation pour les monuments écrits du moyen âge, les enlumineurs de cette période ayant été dans l'usage de revêtir leurs figures, celles-ci fussent-elles bibliques, grecques ou romaines, des costumes qu'ils avaient sous les yeux. On concevra dès lors l'utilité d'un rapide coup d'œil sur les costumes⁵ qui se rencontrent

1. La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoire sur la vie de Froissart*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. X, p. 685 ; Kervyn de Lettenhove, *Froissart, étude littéraire sur le quatorzième siècle*, t. I, p. 260.

2. La Curne, *Mémoires concernant les ouvrages de Froissart*, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions, etc.*, t. XIII, p. 538 et 539.

3. « Après les livres de l'Ecriture et des Pères, je ne crois pas qu'il y ait d'ouvrage dont les copies se soient autant multipliées. » (La Curne, *Jugement sur l'histoire de Froissart*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions, etc.*, t. XIII, p. 572.)

4. La Curne, *Mémoire sur la vie de Froissart*, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions, etc.*, t. X, p. 687 ; Kervyn de Lettenhove, *Froissart, étude littéraire sur le quatorzième siècle*, t. I, p. 281 ; t. II, p. 150 ; Paulin Paris, *Nouvelles Recherches sur la vie de Froissart*, dans le *Bulletin du bibliophile*, xiv^e série, 1860, p. 872 ; *Biographie universelle* (Michaud), 2^e édition, article Froissart ; *Nouvelle Biographie générale* (Firmin Didot), même article.

5. Nos renseignements sur les variations du costume français ont été puisés dans l'excellente *Histoire du costume en France*, publiée par le *Magasin pittoresque*, années 1845-47.

dans le manuscrit de Saint-Vincent, comme contrôle et complément de notre opération.

Costume militaire. Vers 1340, une révolution capitale s'était produite dans le costume militaire français : aux fourreaux de mailles s'était substitué, pour la défense des bras et des jambes, un système de carapaces de fer articulées. A son tour, le haubert, ou tunique de mailles, avait été remplacé par la cuirasse, accrue d'une petite jupe en lames de fer. L'antique heaume, ou casque conique courbé dans le sens de sa hauteur, avait disparu pour faire place au bassinet, coiffure analogue, mais plus légère, et au chapeau de fer à ailes rabattues. Tel est l'équipement de la plupart des gens de guerre figurés dans nos miniatures. Bon nombre d'entre eux cependant portent encore les pièces principales de l'ancien uniforme, à savoir : le heaume, avec ou sans visièrè; le camail, ou capuchon de mailles à pèlerine; le haubert, en grande partie dissimulé sous une cotte rembourrée qu'on appelait pourpoint. La fréquence du haubert dans nos peintures est un fait significatif, car on sait que, passé 1400, les tuniques de mailles ne furent plus que des objets de fantaisie. Nous en dirons autant des ceinturons métalliques entourant le corps à la naissance des cuisses, dont le manuscrit de Saint-Vincent offre quelques exemples, cette disposition ne se rencontrant plus à partir de l'année 1410.

Costume civil des hommes. Les personnages civils représentés par nos enlumineurs ont pour vêtement de dessus, soit le surcot, soit la houppelande, bordés l'un et l'autre de fourrure de renard. Le surcot était devenu, vers le milieu du quatorzième siècle, une blouse collante, ne dépassant pas la naissance du genou, et munie généralement de manches assez larges pour laisser apercevoir aux avant-bras celles de la cotte. La houppelande, dont Froissart parle comme d'une innovation de son temps, est une sorte d'ample redingote, serrée à la taille, tantôt longue, tantôt courte, mais garnie dans tous les cas de manches traînant à terre. Plusieurs de nos individus portent aux jambes des chausses collantes, l'une d'une couleur, l'autre d'une autre. Il n'y a pas, dans nos peintures, une seule image de souliers à longs becs, connus sous le nom de poulaines. Nos personnages sont coiffés concurremment : du chaperon en forme de toque, dont les plis affectent mille dispositions étranges; du bonnet qui, dès le temps de Charles VI, fit partie du costume habillé; de la

barrette, sorte de turban de poils, de plumes ou de tricot. Comme vestige du vieux costume national, signalons deux ou trois chaperons à pèlerine, analogues aux capuchons de dominos.

Costume des femmes. Nous ne parlerons pas des reines, dont le gracieux costume d'apparat est demeuré invariable depuis le règne de Charles V jusqu'à la Renaissance. Les autres dames représentées dans nos miniatures sont revêtues de robes (cottes-hardies ou houppelandes) à jupes trainantes et à corsages ne dépassant pas le dessous des seins. Leurs coiffures sont, tantôt un petit voile épais, monté sur une pièce de carton carrée, et formant une sorte de dais autour de la tête; tantôt un bourrelet en couronne, posé sur une voilette flottante appelée mollequin. Notre manuscrit ne renferme pas un seul exemple de bourrelets en cœur, munis de cornes et offrant de l'analogie avec les mitres hébraïques. Or on sait que ce système de coiffure féminine fut en vogue dès les premières années du quinzième siècle, et que ses dimensions en hauteur s'accrurent si rapidement que, dès 1416, la reine Isabelle fit rehausser toutes les portes de ses appartements de Vincennes pour faciliter la circulation des dames.

Il résulte de l'enquête à laquelle nous venons de nous livrer que les costumes figurés dans le manuscrit de Saint-Vincent appartiennent, en somme, au règne de Charles VI. Mais, si l'on remarque avec nous que ces costumes, la plupart déjà étranges, sont encore néanmoins d'une bizarrerie modérée; que, d'autre part, à côté des modes nouvelles, bon nombre de vêtements conservent encore les formes des époques précédentes, on sera conduit à attribuer nos miniatures plutôt à la première qu'à la seconde moitié du règne de Charles VI.

Deux sources indépendantes d'information étaient en notre pouvoir pour assigner une date à la confection du manuscrit de Saint-Vincent : nous les avons mises à contribution l'une et l'autre. La première nous a procuré la certitude que l'œuvre d'art et de calligraphie qui nous occupe est postérieure à 1395; les deux ensemble nous ont révélé des indices qui ne permettent pas de placer ce travail en dehors des dix premières années du quinzième siècle.

A. CASTAN.

UNE QUERELLE
DE
L'ÉVÊQUE DE PARIS

ET DU
CHAPITRE DE NOTRE-DAME

AUX XIII^e ET XV^e SIÈCLES.

EXTRAIT DU
CATALOGUE D'UNE BIBLIOTHEQUE DE CARDINAL

AU XV^e SIÈCLE.

Le parlement de Paris a prononcé peu d'arrêts importants qui n'aient été connus des divers historiens de cette ville ou relevés par Lenain. Les deux documents que nous transcrivons plus bas paraissent cependant avoir échappé à leurs patientes investigations ; ils méritaient, nous le croyons, d'être mis en lumière. L'un d'eux, qui est une décision rendue par provision en faveur du chapitre contre l'évêque (on sait que l'antagonisme de ces deux autorités ecclésiastiques fut à cette époque une source intarissable de discussions et de procès), fournit un détail utile à recueillir. Dans un moment où tout ce qui se rattache aux dispositions intérieures de l'église de Notre-Dame est l'objet d'une étude minutieuse, il n'est pas sans intérêt de connaître qu'au commencement du quinzième siècle, et probable-

ment dès le siècle précédent ¹, trois vases destinés à l'entretien de la flamme sacrée ² étaient placés, sans doute suspendus, devant le grand autel, *ante corpus Domini*. On peut remarquer combien la lutte incessante des chanoines et de l'évêque était préjudiciable au service divin et à l'ordre public. Dans l'espèce, la querelle avait amené la disparition des bassins (puisque le texte porte *seront remis*) ; partant, la suppression du luminaire habituel. Ce qui était non moins grave à un autre point de vue, c'était le mauvais état des cloches ; on se représente facilement les périls de la négligence dans l'entretien de ces puissantes et délicates machines, dont la voix présidait véritablement à tous les actes de la vie au moyen âge, dont le silence suspendait la marche de la société, signe des grands deuils publics, de l'excommunication ou de la souillure des édifices sacrés. Tout cela donnait beau jeu au parlement pour intervenir dans des discussions auxquelles, notamment en ce qui concerne la collation des ordres, une cour de justice aurait dû, d'après nos idées modernes, rester étrangère.

C'est sans doute le désir d'échapper à ce contrôle aussi inconvenant en soi que redoutable dans ses suites, qui, vers la fin du treizième siècle, avait porté l'évêque et le chapitre à poser une fois pour toutes la limite de leurs obligations et de leurs droits réciproques. Après de longs démêlés, ils étaient tombés d'accord pour s'en remettre à l'arbitrage de l'archidiacre et de trois chanoines désignés à l'amiable. Ils rédigèrent en conséquence et séparément les *libelles* de leurs griefs et de leurs prétentions contraires, et les soumirent au jugement souverain du tribunal qu'ils venaient de constituer. La requête du chapitre ne contenait pas moins de treize articles ; il y en avait neuf pour celle de l'évêque. La sentence fut rendue solennellement le lundi 3 février 1283, dans la salle capitulaire, en présence du chargé de pouvoirs de l'évêque, peut-être son official. Elle paraît avoir été profondément mûrie ; les arbitres ne s'étaient pas contentés d'entendre les parties, de peser leurs conclusions ; ils avaient fait appel aux lumières des juriconsultes et des canonistes les plus distingués (*communicato bonorum virorum consilio* ³). Aussi leurs déci-

1. C'est là une induction qui se tire du mot : *souloient*.

2. Telle est du moins l'interprétation que nous donnons du terme : *bacins*.

3. Cet usage, qui contraste avec les principes modernes sur la constitution des tribunaux, était constant au moyen âge. On peut voir, dans le *Registre criminel du Châtelet*, que le lieutenant du prévôt de Paris, après avoir pris l'avis des *auditeurs* et des *examineurs*, recourait très-souvent, entre deux audiences, à des consul-

sions ont-elles un caractère particulier de sagesse et d'équité; le dispositif en est très-clair et précis. Cette transaction a dû être comme la charte constitutive des attributions épiscopales et capitulaires, dans les points où leur contact trop rapproché les exposait à des envahissements respectifs.

On peut croire qu'elle fut d'abord exactement observée. Ancien curé de Paris, ancien chanoine lui-même, l'évêque Renould avait évidemment apporté dans toute cette affaire la meilleure volonté. Peut-être ses successeurs se trouvèrent-ils d'humeur moins accommodante. La pente des mauvaises habitudes de chaque jour, l'entraînement à empiéter, tendance naturelle de pouvoirs juxtaposés, l'incurie, les désordres inséparables des luttes intestines et de la guerre étrangère qui donnait la capitale aux Anglais, firent tomber les dispositions de la sentence de 1283 en désuétude. Telle était du moins la situation des choses en 1424. Mais, dès là qu'il s'agissait de plaider, la mémoire revenait, on courait aux cartulaires. L'article 2 du *libelle* capitulaire, sur lequel les arbitres avaient favorablement statué, ne laissait place à aucun doute. Le chapitre l'invoqua; l'évêque demandait du temps, il présentait des lettres d'*État*. « Eh quoi ! répondait le chapitre, n'avez-vous pas vos titres, votre minute en double ? Il suffit d'ouvrir le *Grand-Pastoral*. » Il eut gain de cause.

Nous avons fait suivre la transcription de l'arrêt de 1424 de celle d'un autre petit arrêt qui le complète et le rectifie. Le mot à ses *dépens*, prononcé contre l'évêque, avait été omis. Sur la requête du chapitre, il fut rétabli expressément. Dans les cas de ce genre (ils ne sont pas très-rares, nous pourrions en indiquer plus de vingt en l'espace de quatorze ans), le greffier du parlement était dans l'usage d'ajouter l'article rectificatif au premier texte; c'est ce qu'il a fait ici, en l'*interlinéant*. Mais très-souvent l'addition se mettait à la marge. Cette observation, si on veut bien nous la passer, peut servir à confirmer l'opinion des personnes qui, comme nous, pensent qu'on ne saurait, dans les dépôts scientifiques, trop sobrement recourir à l'emploi de nouvelles reliures. Leur résultat le plus ordinaire est de couper les phrases, de défigurer les textes, de mutiler en un mot les

tations de présidents, de conseillers ou même d'avocats au parlement. Il n'était pas rare, dans les affaires importantes, que quelques-uns de ces juriconsultes vinsent siéger parmi les juges, et modifier ainsi après coup la composition du tribunal. Observons en passant que les avocats ne sont pas toujours ceux qui opinent de la façon la moins sévère.

manuscrits ¹, et de nous priver de ces *feuilletts de garde* où se cachent parfois des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs.

La seconde pièce que nous donnons au public nous a semblé curieuse ; elle le serait davantage si les objets dont elle présente l'inventaire étaient assez nombreux pour constituer l'ensemble d'une bibliothèque de cardinal au quinzième siècle. Quelque restreint que soit ce petit catalogue, il est instructif. Qu'on n'oublie pas non plus l'époque où se place notre arrêt. En 1483, c'est-à-dire trente ans après l'invention de l'imprimerie, les livres sont encore traités comme des objets de luxe, des bijoux ; le prêt ne s'en fait pas même à un cardinal, sans inquiétude, sans précaution ; il faut plaider pour les recouvrer. Ce n'est peut-être point d'ailleurs une conséquence trop forcée d'admettre qu'appartenant à un chanoine, le fonds de livres dont il s'agit soit entré dans les collections du chapitre. Dans ce cas, il ne serait pas impossible de le retrouver aujourd'hui dans le *fonds Notre-Dame*.

H. LOT.

I.

Item à conseiller l'arrest en trois causes d'entre l'evesque de Paris ², d'une part, et doyen et chapitre de l'église de Paris, d'autre part, sur le plaidoyer du xj^e jour de may m.cccc xxiiij ³.

Il sera dit que les parties seront oyez et venront ceans procéder sur les autres possessions déclarées es complaints desd. de chapitre, ausquelles ledit evesque n'a point encorez défendu,

1. L'important registre du Châtelet récemment publié par notre confrère M. Du-plès-Agier a particulièrement souffert des mutilations que nous reprochons ici aux relieurs.

2. Jean de Naut, chanoine doyen, archevêque de Vienne, transféré au siège de Paris le 27 juin 1423, décédé le 16 octobre 1426.

3. On lit en effet au registre des plaidoiries les deux arrêts suivants :

xi May. — Jeudi.

Es trois causes de novelleté d'entre le chapitre de Paris d'une part et l'evesque de Paris d'autre part, qui a demandé délai en demandant et en défendant jusques à la Saint Jehan Baptiste prochain venant selon la teneur des lettres par lui impetreez.

Chapitre dit que l'evesque n'aura point le délai de ses lettres qui sont surreptices et obreptices. Car l'evesque est bien instruit et a cartulaires, composicions doubles, et a ses titres [et reprins les procès] et a veu son official les composicions du chapitre,

et aussi sur les possessions et complaints dud. évesque auxquelles aussi lesd. de chapitre n'ont point encorez respondu. Et sur tout les parties oyez, la court les appointtera et leur fera droit ainsi qu'il appartendra. Et cependant et jusque à ce que autrement en sera ordené, par manière de provision et sans préjudice des drois et possessions prétenduez d'un costé et d'autre, ledit évesque fera mettre cordes et bataulx es cloches de lad. église qui besoing en ont ou auront, et ycelles cloches fera réparer et soubstenir selon la teneur de la sentence arbitral sur ce donnée et produite par lesd. de chapitre donnée en date le lundi après la Purification Notre Dame l' an m. ij^e iiii^{xx} et deux. Et pareillement, par manière de provision et sans préjudice des drois et possessions d'un costé et d'autre et jusque à ce que autrement en sera ordené, ladicte court ordonne que lesd. trois bacins seront remis et atachiés [aux despens dud. évesque] au lieu où ilz souloient estre : c'est assavoir devant le grant autel de ladicte église, ante corpus Domini. Et en ycellui du milieu fera mettre ledit évesque à ses despens ung cierge de cyre qui ardera jour et nuit continuellement, ante dictum corpus Domini. Avec ce cependant par manière de provision et jusque à ce que autrement en sera ordené, ledit évesque porra examiner, se bon lui semble, ceulz qui de par lesd. de chapitre lui seront présentéz pour estre pomeuz ad ordines ecclesiasticos, gratis tamen, et sans en exigier ou prendre argent ou autre chose, et sans préjudice de l'exemption et prérogatives maintenue par lesd. de chapitre, et de ce que ledit évesque prétend ou maintient au

et a reprins les procès, et a en troiz ou m^j délais à défendre, ce qu'il a teu; si ne seront ses lettres entérinéez.

A lundi reviendront.

xvi^e jour de May. — Mardi.

Doyen et chapitre de Paris ont présenté céans lettres de contréstat es causes d'entre eulz d'une part et l'évesque de Paris d'autre part, desquelles ilz ont requis l'entérinement et récit le contenu.

L'évesque soubstient ses lettres d'estat qui sont raisonnables et bien causés, et n'est mie le délay long qui ne dure que jusque à la Saint Jehan prochain venant.

Appointé que la court [verra] lesdits estat et contre estat au conseil, et fera droit.
(Registres du Parlement, Matinées, x, 4793, f. 421 et 424.)

Dans le même temps, l'évêque et le chapitre soutenaient l'un contre l'autre un procès par écrit, où les avaient engagés des conflits de juridiction. (Arrêts et Jugés, avril 1424, X, 64.)

I. (Sixième série.)

contraire. Attendu que supra dicta verba *aux despens dud. évesque* in glosa fuerunt addita ex ordinatione curie, visa requesta capituli facta in iudicio tercia januarii proximi.

(Registres du Parlement, Conseil, x, 1480, fol. 337, 19 décembre 1425.)

A conseiller l'arrest ou appointment d'entre chapitre de Paris d'une part et l'évesque de Paris d'autre part, sur la requeste desd. de chapitre faite céans en jugement le troizième jour de ce mois, afin de déclarer certain arrest nagaires et derrain prononcé entre lesd. parties, conseillé et jugié céans le xix^e jour de décembre, derrain passé, ut in registro dicte diei. Et finalement, veue lad. requeste, a esté ordené par la court que audit arrest seroient adjoustez ces mos *aux despens dudit évesque*, et ita factum est, prout apparet in dicto registro super die xix^a decembris proxime lapsi.

(Ibid., f. 338.)

II.

Sur la requeste baillée aux présidents par maistre Jehan Monnet, succentre et chanoine de l'église de Paris, docteur en théologie, à ce que certains livres qu'il disoit avoir prestez au feu cardinal d'Ostun¹ lui feussent baillez et délivrez, et oye sur ce la relation des commissaires sur ce ordonnez pour parler aux parties qui ont consenty que, en affermant par ledit Monnet les livres qu'il demande estre siens, ilz lui seront baillez et délivrez, pourveu que les exécuteurs du testament dudit defunct, les doien et chapitre d'Ostun, ausquelz ilz ont esté baillez en garde par la court, maistre Girard Le Coq et autres, leurs caucions, en soient deschargez, réservé maistre Jehan Tueleu, procureur du seigneur de Beauchamp, qui a dit que de ceste matière il n'avoit charge de son maistre; — Lesdits présidents ont ordonné et appointé que les livres que s'ensuivent, c'est assavoir *Abbreviatum Vincencii historialis*, en parchemin, *Historia Terre Sancte*, *Tractatus de Jarsono*, *Tractatus de Viciis et Virtutibus* en parchemin, *Tractatus Rabani* et *Tractatus Guillermi Parisiensis*²,

1. Jean II, évêque d'Autun en 1436, cardinal en 1449, mort le 22 juin 1483.

2. Guillaume, évêque de Paris, mort en 1249. On l'appelle plus souvent Guillaume

lesquelz ledit Monnet a affermé par serment lui appartenir et les avoir prestez audit feu cardinal ; — seront renduz et délivrez à icellui Monnet, et en seront deschargez et en deschargent lesdits présidens lesdits exécuteurs doien et chapitre d'Ostun, maistre Girard Le Coq et autres, leurs caucions, sans préjudice du droit dudit seigneur de Beauchamp, s'aucun il y veut prétendre, et à la charge de les rendre et restituer par ledit Monnet, s'il est ordonné par justice, ledit de Beauchamp et lui sur ce oyz, se mestier est. Fait en la chambre de Parlement, icellui vacant, le **xxi** jour d'octobre.

(Registres du Parlement, Conseil, x, 1491, f. 10. Chambre des vacations, 1483.)

III.

Ordinatio¹ facta de voluntate domini episcopi² et capituli Parisiensium pro matriculariis clericis laicis et pluribus aliis [super] articulis in ecclesia Parisiensi constitutis sive propositis.

Universis presentes litteras inspecturis, magister Garnerius, ecclesie Parisiensis archidiaconus, Guillelmus Renaudi, Dyonisius de Falesia et Radulfus de Suessionis, canonici Parisienses, salutem in Domino. Notum facimus quod, cum inter reverendum patrem Ranulphum, Dei gracia Parisiensem episcopum, ex una parte, et venerabiles viros capitulum Parisiense, ex altera, esset dissensio seu controversia super contentis in articulis infra scriptis, hinc inde editis et propositis ; tandem predicti episcopus et capitulum, pro bono pacis et concordie, super omnibus et singulis hujusmodi articulis in nos tanquam in arbitros seu arbitratores sive amicales compositores, tam super possessione quam et etiam super jure proprietatis compromiserunt, prout in com-

d'Auvergne. M. Daunou a donné la liste de ses nombreux traités de morale et de religion. (*Hist. litt.*, t. XVIII, p. 357.)

1. L'article 2 de cette sentence est le seul qui se rattache directement aux arrêts que nous publions. Mais elle mérite d'être connue dans toutes ses parties. Omisepar M. Guérard, qui s'est surtout préoccupé des droits domaniaux de l'Eglise de Paris, elle ne figure point dans le *Cartulaire de Notre-Dame*. Plusieurs fois citée par les nouveaux éditeurs de du Cange, elle a été également mise à profit par notre confrère M. Boisserand de Chassey pour son savant travail, resté malheureusement inédit, sur les *origines et les attributions des marguilliers*.

2. Renould d'Homblonière, ancien curé de Saint-Gervais, ancien chanoine, évêque le 27 juin 1280, décédé le 12 juin 1288.

promisso super hoc confecto, et sigillo dictorum episcopi et capituli sigillato, plenius continetur, et prout etiam omnia predicta et cetera, que sequuntur, in originali sigillato per ordinem enarrantur. Sequitur. Nos vero, inquisita diligenter veritate super omnibus et singulis predictis, consideratis omnibus que nos movere poterant et debebant, communicato bonorum virorum consilio, convenientes in capitulo Parisiensi, hora capituli, sedente capitulo et presente procuratore dicti domini episcopi, diffinimus, statuimus et ordinamus super predictis in hunc modum.

In primis statuimus et ordinamus quod omnes matricularii ecclesie Parisiensis tam clerici quam laici in omnibus et singulis que pertinent ad custodiam totius ecclesie Parisiensis, excepta illa particula que dicitur presbiterium sive capitium, et in omnibus et singulis que pertinent ad pulsationem horarum et servicii ecclesie tam de die quam de nocte, et ad ornandam ipsam ecclesiam, et ad luminare ecclesie accendendum et extinguendum, et que ad altare pertinent et chorum custodiendum, et etiam ad omnia alia officia sive servicia ipsius ecclesie in quacumque parte; et etiam extra ecclesiam in processionibus, et aliis tangentibus servcium sive officium ecclesie predictę, nec non et in omnibus contractibus vel quasi¹, ac etiam universis delictis vel quasi, si ex hiis agatur contra ipsos civiliter duntaxat ad aliquam penam pecuniariam sive ad aliquod pecuniarium commodum, aut ad dampni sive rei restitutionem, sint ex tunc perpetuo de jurisdictione decani et capituli Parisiensium, et per ipsos justicientur in omnibus supradictis. — Hoc tamen salvo quod si prefati matricularii, tam clerici quam laici, sint vel fuerint executores testa-

1. On sait qu'à Rome ni le *quasi-contrat* ni le *quasi-délit* ne formaient des sources distinctes d'obligations. On assimilait, au contraire, leurs conséquences juridiques à celles qui découlent du *contrat* et du *délit*. C'est ce qu'on exprimait en disant qu'elles naissaient *proprio quodam jure ex variis causarum figuris*. Au lieu d'analogies purement doctrinales, les interprètes du droit de Justinien ont cherché sous ces dénominations des causes particulières d'obligations, et ont, par Pothier, transmis leur système aux rédacteurs du Code Napoléon. Il paraît bien que les arbitres de 1283 adoptaient déjà cette fausse interprétation, et qu'ils ont eu en vue de véritables *quasi-contrats* et *quasi-délits*, différant dans leurs causes et leurs effets des *contrats* et des *délits*. (Gestion d'affaires, prestation de l'indû, etc.)

Par contre, les auteurs d'une compilation en forme de traduction, relative aux droits des marguilliers et qui remonte aux dernières années du quinzième siècle (ils appartenaient sans doute à ce corps), ne semblent pas avoir entendu le sens des mots *vel quasi*. Ils lisent : *contrats, délits ou environs*. (S. 854, f° 1.)

mentorum seu tutores vel curatores aliquorum existentium de jurisdictione ecclesiastica episcopi Parisiensis; seu si fuerint bailivi, prepositi vel majores, vel aliud officium publicum gerentes in locis existentibus de jurisdictione ecclesiastica ipsius episcopi, vel si contraxerint, vel quasi, cum aliquo de rebus spectantibus ad ipsum episcopum, sint ex nunc perpetuo de jurisdictione episcopi Parisiensis, et per eum in casibus premissis justicentur; ac etiam in causis matrimonialibus omnibus, ac etiam in causis decimarum et primiciarum, in crimine heresis et in omnibus causis mere spiritualibus et spiritualibus annexis; ac etiam ubi agitur de feodo seu de rebus feodalibus quas tenent ab ipso episcopo vel de pertinentibus ad illud feodum; aut etiam si fuerit aliquod dampnum datum vel aliud amissum in prefata parte ecclesie que capitium nuncupatur per eorum negligentiam sive culpam vel dolum, aut si ibi delinquerint, nec non et in criminibus omnibus et delictis vel quasi, ubi de hiis non agetur ad aliquam penam pecuniariam, seu ad aliud commodum pecuniarium vel ad dampni vel rei restitutionem; ac etiam in delictis, vel quasi, commissis contra episcopum vel aliquem de familia sua, qualitercumque de hoc agatur.

Item, de campanis ecclesie Parisiensis que nunc sunt, pronuntiamus, statuimus et ordinamus pro bono pacis quod episcopus Parisiensis, qui pro tempore fuerit, suis sumptibus et expensis ministret cordas, troillia ¹, ferraturam, batellos ² ferreos, belle-rias ³, paaleria ⁴ et alia munimenta, et necessaria ad usum liberum et expeditum officium pulsandi. Materiam tamen novam, excepta materia troilliorum quam episcopus tenebitur querere, fabrica Parisiensis ecclesie ministrabit. De campanis autem que de cetero fient, pronuntiamus et ordinamus quod ipse ponantur et ordinentur in campanili sive in turre, sufficienter instructe et apte ad pulsandum, absque sumptibus et expensis ipsius episcopi, exceptis cordis tantummodo, quas episcopus tunc ministrabit. Postmodum autem tenetur ad omnia alia ministranda prout de aliis que nunc sunt superius est ordinatum.—Item, pronuntiamus, statuimus et ordinamus quod episcopus Parisiensis, qui pro tempore fuerit, campanas ecclesie Parisiensis que nunc sunt, et que

1. Les *treuils*, attaches de la cloche aux palliers.

2. Les *battants*.

3. Les *béliers*.

4. Les *palliers*, d'où descendaient les cloches. Ils étaient en cuivre.

erunt in processu temporis, quas in aliqua parte sui propter frequentem usum pulsandi debilitari contigerit, faciat suis sumptibus verti et ordinari ad saniozem, fortiozem seu meliozem partem campane, prout securius et commodius fieri potuerit, ad evitandum periculum fractionis. Ita tamen quod si batelli et bande ¹ campanarum et paaleria de cupro indigeant aliqua reparatione, refectione, seu etiam restauratione, fabrica ecclesie Parisiensis ministrabit materiam ferri et cupri de novo addendam. Episcopus autem omnes alios sumptus et expensas pro reparatione et sustentatione earumdem ministrabit, scilicet quod supra dictum est. Pronunciamus etiam quod episcopus Parisiensis campanas que nunc sunt faciat reponi in statum debitum et reparari et resartiri sumptibus propriis et expensis, ita quod libere de cetero possint pulsari, predicta forma nihilominus servata. Si vero contingat ex nunc aliquam campanam frangi, magnam vel parvam, si fractura contingat vitio materie ipsius campane, statuimus et ordinamus quod fabrica in eo statu teneatur ad restitutionem omnimodam ipsius campane. Si vero accideret quod eadem fractura, culpa, negligentia vel dolo alicujus vel aliquorum, ille vel illi cujus vel quorum causa vel occasione propter eorum negligentiam, culpam vel dolum dicta fractio contigerit, teneatur omnino ad restitutionem seu ad restaurationem seu ad refectionem ipsius campane fracte, et quicumque sit ille, cujuscumque conditionis existat. Et juxta hoc dicimus et pronuntiamus quod fabrica ecclesie tenetur ad restaurationem et refectionem campane que vocatur *pugnese* ² olim fracte, cum invenerimus ipsam fractam fuisse vitio materie ipsius campane. Berfredum autem tenetur fabrica ecclesie facere et sustentare suis sumptibus et expensis.

Item, super tercio articulo capituli, videlicet de duabus mulieribus captis in *Gallandia* ³ in terra decani et capituli Parisiensis

1. *Les parois* de la cloche.

2. On l'appelle ordinairement : *la Punaise*. Nous pensons, avec M. Boisserand, qu'il faut entendre : *la vaillante* (*pugnax*). Les deux autres cloches étaient désignées sous les noms de *gros* et *petit sin* (par corruption *saint*).

3. Le fief de la Garlande dépendait en effet du chapitre. Les faits reprochés aux deux femmes dont il s'agit rentraient sans doute dans la catégorie des cas de vagabondage accompagné de vols qui relevaient de la juridiction ordinaire, et sur lesquels le Châtelet de Paris eut si souvent à statuer. Quant à la formalité non définie imposée à l'évêque, elle se rapporte aux investitures symboliques du droit féodal. En empiétant sur la justice capitulaire, il avait en quelque sorte *dessaisi* le seigneur légitime; il est condamné à le *ressaisir*.

per officialem Parisiensem, pronuntiamus hoc modo : quod episcopus Parisiensis ressensiat (?) dictam terram aliquo signo, sive aliqua re nomine restitutionis pro dictis mulieribus, quia non est probatum eas esse captas per episcopum, sive per officialem in casu pertinente ad jurisdictionem ecclesiasticam.

Item, super quarto articulo, videlicet de quodam scriptore, Aristotile nomine, capto extra claustrum et terram ecclesie Parisiensis per officialem Parisiensem, qui dicebatur tunc esse de familia domini Johannis Moreti, canonici Parisiensis, pronunciamus, statuimus et ordinamus episcopum seu officialem Parisiensem non teneri ad restitutionem dicti Aristotilis, cum non sit probatum dictum Aristotilem scriptorem tunc esse vel fuisse de familia dicti domini Johannis.

Super quinto articulo, videlicet super custodia ecclesie Parisiensis in vigilia et nocte assumptionis beate virginis, pronunciamus, ordinamus et statuimus, quod in dictis vigiliis et nocte, custodia ipsius ecclesie et justicia delinquentium tunc in eadem ad dictum solum episcopum pertineat, excepto duntaxat choro dicte ecclesie. Hoc addito quod servientes dictorum decani et capituli deputati ab eisdem tunc ad custodiendum claustrum eorum et partem parvisi ad eos pertinentem possint etiam armati facere transitum eundo et redeundo tantummodo per dictam ecclesiam ad claustrum et ad parvisum et etiam ad chorum ; non tamen quod dictam ecclesiam tunc custodiant nec etiam aliquem in eadem capiant¹, nec aliquam tunc justiciam exercean, excepto choro tantummodo, in quo dicti servientes capituli et etiam proprii servientes canonicorum poterunt ad dictum chorum accedere causa visitandi et custodiendi canonicos et alios tunc divino officio mancipatos. Hoc etiam addito quod si contingeret aliquem de choro vel de familia capituli vel canonicorum tunc in dicta ecclesia delinquere, episcopus vel servientes ejus non propter hoc

1. A ce privilège se rattache un des points les plus curieux du droit d'*asile*, et que nous fait bien connaître le *Registre criminel* du Châtelet publié par M. Duplès. Il résulte de nombreux procès que les églises, et notamment Notre-Dame, étaient le rendez-vous de prédilection des chevaliers d'industrie au moyen âge. Ils profitaient des moments où les fidèles étaient le plus recueillis pour couper les bourses, les ceintures et même les vêtements. De là nécessité d'un guet spécial chargé de l'arrestation de ces audacieux filous. Ainsi, par un piquant contraste, l'habile *musseur* qui avait *robé* à la porte de l'église trouvait, en franchissant le seuil du sanctuaire, une protection qui faisait défaut à celui de ses confrères dont le *travail* s'était accompli au dedans de l'édifice.

justiciabunt predictos sed solum capitulum et canonici predicti. Et si contingeret quod propter hujus modi delicta eos caperent, ipsos incontinenti cum fuerint requisiti tenebuntur reddere dictis decano et capitulo et canonicis antedictis, ut per eos justiciantur in premissis.

Item, super sexto articulo, videlicet de operariis et servientibus in logia fabrice ecclesie Parisiensis et in fabrica fabre, pronuntiamus quod ipsi operarii et servientes custodientes, ut moris est, in dicta nocte assumptionis beate Marie virginis ante logiam et fabricam predictas non possint capi absque causa rationabili per dictum episcopum vel per servientes suos. In predicta autem logia nullum poterunt capere in dicta nocte nec alias pro aliqua causa aut forefacto. Item pronunciamus quod dictus episcopus faciat restitui dictis decano et capitulo duos enses, duos cutellos, et unum bouclerium qui fuerunt capti in dicta nocte violenter in prefata logia.

Item, de septimo articulo, videlicet de limitatione terre quam habent canonici Sancti Dyonisii de Passu apud Sanctum Clodoaldum et in territorio ejusdem loci, pronuntiamus quod quando mete erunt ponende in fundis seu possessionibus aliquorum eos tenentium ab ecclesia Sancti Dyonisii et non ab episcopo Parisiensi, tunc limitatio fiet per canonicos Sancti Dyonisii duntaxat et non per episcopum. Si vero fundi limitandi sive eorum possessores moveant ab utroque eorum, tunc fiet limitatio per utrumque.

Item, super octavo articulo, videlicet de synodo, quantum ad capicerium Sancti Mederici ordinamus pro bono pacis quod ex nunc capicerius, qui pro tempore fuerit, ad synodum episcopalem qui fieri consuevit Parisius die lune post cineres veniat vel mittat sufficienter pro se, auditurus tantummodo mandata et monita salubria episcopi que tangunt populum parrochialem ejus. Alioquin volumus et ordinamus quod idem capicerius ipso facto sententiam suspensionis ab ingressu ecclesie incurrat, in qua maneat tamdiu ligatus, quousque solverit fabrice ecclesie Parisiensis decem solidos nomine pene.

De nono articulo, videlicet si episcopus celebret in ecclesia Parisiensi in exequiis alicujus defuncti, ordinamus quod oblationes et aliud emolumentum pertineat ad ebdomadarium sive ad illum cui incumbit facere officium illius diei.

De decimo articulo ordinamus quod si aliqua moneta aurea

offeratur ad manum alicujus celebrantis missam in majori altari ecclesie Parisiensis, sive in alio altari retro, erit episcopi Parisiensis. Si vero aurum offeratur in alia forma, erit illius ad quem diei officium pertinebit.

De undecimo articulo, videlicet de sententia excommunicationis lata ab officiali Parisiensis in illos qui detinebant arma quorundam clericorum capta in ecclesia Sancti Mederici, occasione cujusdam melleie ¹ ibi facte, nihil ordinamus, cum sententia predicta fuerit revocata.

De duodecimo articulo, videlicet de cereis qui ponentur super perticam que est in capitis in exequiis defunctorum, ordinamus quod illi cerei, a quocumque ibi ponantur, sint totaliter illius ad quem officium diei pertinebit. Si vero cerei ponantur circa altare a quocumque, erunt episcopi.

De tercio decimo articulo, videlicet de sexaginta et decem et octo solidis petitis ab episcopo pro candelabris ligneis factis de denariis fabrice ecclesie Parisiensis, pronunciamus episcopum ad solutionem eorum non teneri.

Super articulis ² vero propositis ex parte domini Parisiensis episcopi, et primo de ostio parvo a parte curie episcopi, pronuntiamus et ordinamus quod de cetero remanebit obturatum.

Item, de secundo articulo ipsius domini episcopi, videlicet de matriculariis, ordinamus ut supra in articulis capituli continetur.

Item, de tercio articulo ordinamus et pronuntiamus quod satisfaciat eisdem matriculariis in duplis ³ et semi-duplis de novo institutis, et de cetero instituendis, quemadmodum de antiquis in Parisiensis ecclesia observatur.

Item, de quarto, videlicet de tribus servis petitis ab eodem episcopo, dicimus quod succentor et officialis Parisiensis eligant

1. Ces prises d'armes, ces *mêlées* doivent être rapprochées de ce que l'on a lu plus haut sur le droit d'asile, et le guet particulier aux églises.

2. Les dispositions de la sentence arbitrale paraissent avoir été abrégées dans cette partie de la transcription de la pièce sur le cartulaire. Du moins elles ne donnent que l'essentiel, sous une forme un peu sèche. Peut-être les juges avaient-ils hâte de clore leurs opérations.

3. On sait que les fêtes sont désignées sous le nom de *doubles*, *semi-doubles* ou *simples*, suivant la manière de chanter (répéter ou abrégé) l'antienne des psaumes. Les droits alloués aux marguilliers, qui variaient suivant la qualité de la fête, étaient minutieusement réglés, ainsi qu'on peut le voir dans leur cartulaire, qu'ils appelaient le Petit Pastoral (Archives de l'Empire, S. 854). Le *Gallia* nous apprend que l'évêque Renould institua en effet plusieurs fêtes doubles (*de novo institutis*).

duos de servis capituli secundum formam litterarum antiquarum super hoc confectarum, et de tercio fiat compensatio pro quadam serva seu ancilla¹ debita capitulo ab episcopo per litteras Odonis² quondam Parisiensis episcopi.

Item, de quinto, videlicet de capellania fundata in ecclesia Parisiensi super fabricam ecclesie, cum constet per litteras episcopi et capituli eam fundatam fuisse de consensu eorundem, dicimus et ordinamus quod remaneat eo modo quo est fundata.

Item, de sexto, pronunciamus et dicimus quod ad episcopum pertinet ecclesiastica juridictio et in illa parte vici *ad batellos*³ qui est versus Secanam, salvis jure et libertate capituli Parisiensis in alia parte vici que est juncta claustro, super quam nichil ordinamus¹ cum in nos super hoc non fuerit commissum.

Item, de septimo articulo, videlicet de *mota papelardorum* ordinamus quod nichil projiciatur in aquam, per quod cursus aque valeat impediri, mota remanente ut prius.

Item, de octavo, ordinamus quod presbyter Sancti Christofori ad synodum episcopi venire non teneatur.

Item, de nono, scilicet de adventu capicerii Sancti Mederici ad synodum; — Et de decimo, videlicet de custodia ecclesie in vigilia assumptionis beate virginis, ordinamus ut supra in articulis capituli continetur.

In cujus rei testimonium sigilla nostra presentibus litteris duximus apponenda. Actum et datum in capitulo Parisiensi, anno Domini millesimo ducentesimo octuagesimo secundo, die lune post festum purificationis beate Marie virginis.

(Grand Pastoral de Paris, f. 720-722. Archives de l'Empire, section historique, LL. 175.)

1. Bien que la langue de la transaction soit un latin de lettrés, cette expression nous paraît remarquable au point de vue de l'histoire du servage. L'article est d'ailleurs tout entier intéressant à cet égard.

2. Eudes de Sully, évêque de Paris de 1197 à 1208.

3. Il s'agit ici de la langue de terre appelée depuis le *Terrain*. On voit que les immondiçes jetées du haut de la *Mote aux Papelards* menaçaient d'encombrer la rivière.

CHARTES INÉDITES

DE

L'ABBAYE DE S.-VICTOR DE PARIS.

Feu M. le docteur Max. Michelin, amateur éclairé des arts et de l'histoire, avait recueilli, dans un cabinet précieux, des livres rares, des objets antiques, des médailles, des sculptures et des vitraux du moyen âge, des tableaux, et des documents historiques particulièrement relatifs à la ville de Provins. Après sa mort, arrivée au mois de juillet 1863, les livres, les objets d'art et d'antiquité qu'il laissait ont été vendus; mais la famille du défunt a fait don des pièces manuscrites à la bibliothèque de Provins, et parmi elles se trouvent six chartes de l'abbaye de Saint-Victor de Paris.

Ces chartes, dont je ne veux pas du reste exagérer l'importance, sont inédites, et me semblent dignes d'être mises sous les yeux du public. Trois d'entre elles remontent au milieu du douzième siècle environ; les trois autres sont du treizième. Elles renferment quelques particularités curieuses pour l'histoire d'une maison religieuse qui a joué, comme chacun le sait, un rôle considérable au moyen âge. Saint-Victor fut fondé, hors de Paris, sur un emplacement qui, d'après le *Gallia Christiana*, était occupé primitivement par un ermitage; en 1113, Louis le Gros établit dans ce lieu une abbaye de chanoines réguliers. Nous possédons la charte de fondation, qui a été reproduite dans le *Gallia christiana*, t. VII, instruments, col. 46.

Je vais étudier à part chacun des documents, dont le texte sera ensuite publié.

1^{re} Charte par laquelle Louis VII, après avoir constaté le don de la villa d'Orgenoy, avec ses serfs et serviteurs, fait par son père à l'abbaye de Saint-Victor, et l'inexécution d'une partie de ces

dispositions, ordonne au prévôt de Melun de faire remettre entre les mains de l'abbé tous les serfs qui habitaient Orgenoy au temps de la donation. — Ici l'absence de formules finales est complète; le sceau n'est pas même annoncé, quoique la charte en possède un. Nous n'avons pour établir la date que le titre de *dux Aquitanorum*, qui nous fournit, comme pour le premier document, de 1137 à 1154. — Le don de la villa d'Orgenoy avec ses serfs est formellement exprimé dans la charte de fondation : *Orgenicum, quod in territorio Milidunensi situm est, cum servis et ancillis et ceteris omnibus que ibi possidebam...* — La charte est reproduite dans le Cartulaire, fol. 139 r°. — Elle porte un sceau pendant en cire blanche sur queue de peau; le côté représentant le roi assis manque; il ne reste que le revers, sur lequel est figuré un guerrier à cheval tenant le bouclier et le glaive. Ce contresceau équestre n'a pas été employé au-delà de 1154. (Voy. l'Inventaire des sceaux des archiv. de l'emp., par M. Douët d'Arcq, t. I, p. 271, — et les Éléments de Paléographie de M. de Wailly, t. I, p. 335.)

2° Acte par lequel Louis le Jeune donne à l'église de Saint-Victor Ermenburge, fille de Dreux le chevalier, d'Orgenoy, sa serve, d'après la prière de l'abbé Gilduin, et transporte à l'abbaye tous les pouvoirs qu'il avait sur cette femme. Il n'y a pas d'autre formule finale que l'annonce du sceau; la date est absente et l'on ne peut la déterminer que d'une manière approximative, au moyen de la formule initiale *Ego Ludovicus, Dei gratia rex Francorum et dux Aquitanorum*, et de la mention de l'abbé Gilduin. Louis VII, le Jeune, sacré à Reims le 25 octobre 1131, succéda à son père le 1^{er} août 1137, et fut couronné duc d'Aquitaine le 8 du même mois; il n'a pas pris le titre de duc d'Aquitaine au-delà de 1154. Nous sommes donc renfermés dans un espace chronologique qui va de 1137 à 1154. On sait que Gilduin, après avoir été prieur de Saint-Victor à partir de 1114, reçut ensuite le titre d'abbé et mourut en avril 1155. La charte de Louis le Jeune le qualifie d'abbé : *abbas ejusdem ecclesie dominus Gilduinus*; mais on ignore à quel moment ce titre lui fut donné pour la première fois. La mention de Gilduin ne rend point plus précise la date qui avait été établie au moyen du titre de duc d'Aquitaine. — Orgenoy, dont s'occupe notre document, est un village du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Melun, commune de Boisserie-le-Roi, qui se trouve à 8 kil. de

Melun et à plus de 50 kil. sud de Paris. — Notre charte est munie d'un sceau de cire blanche, pendant sur queue de parchemin, dont le champ offre la figure d'un roi assis dans sa majesté et tenant le sceptre, tandis que sur le revers on voit un guerrier à cheval. Quelques lettres de la légende.... CORVM (*Francorum*) se distinguent encore. — L'acte dont il s'agit est reproduit dans le cartulaire de Saint-Victor de Paris, qui se conserve aux archives de l'empire, section L, au chapitre de *Farunvilla*.

3° Acte par lequel Ernisius, abbé de Saint-Victor (*vocatus abbas*) constate que lui et les religieux du couvent ont donné en fief à Baudouin, neveu du frère Alard, et à ses héritiers, s'il a des enfants légitimes, trois arpents de terre arable à Orgenoy, à condition que Baudouin et ses héritiers rendront hommage à l'abbé de Saint-Victor et lui payeront trois sous annuels pour le service du fief. — La charte ne contient aucune indication de date; on peut lui assigner les dates extrêmes de l'administration d'Ernis, 1162-1172. Vers 1162, Ernis ou *Ernisius*, qu'on trouve aussi appelé *Ervisius*, *Erveus*, *Erneis*, *Ernestus*, Anglais de nation, succéda à Gonthier dans la direction de l'abbaye de Saint-Victor; il abdiqua en 1172 et mourut en 1177. — Un sceau pendant en cire blanche sur queue de cuir est attaché à cette charte; on y voit un guerrier, armé d'un glaive et d'un bouclier de grande dimension (c'est certainement le saint patron de l'abbaye), avec une légende, dont il reste les mots : *Sigillum sancti*.....

4° Charte contenant une sentence rendue par le chantre, le sous-chantre et un chanoine de l'église de Paris, juges désignés par le légat du Saint-Siège apostolique, en faveur des droits de dime que l'abbaye de Saint-Victor prétendait sur des terres situées dans la paroisse de Boissise-le-Roi, et l'adhésion à cette sentence de Guillaume, contre lequel elle avait été portée. — Trois sceaux de cire blanche pendent à cette charte, qui est datée de l'an 1232; ce sont ceux des trois juges. — J'ai déjà dit un mot de Boissise-le-Roi; cette localité fait partie du Gâtinais français et est située sur la rive gauche de la Seine.

5° Acte par lequel le curé de Boissise-le-Roi renonce devant trois juges délégués du pape aux prétentions qu'il avait élevées contre l'abbaye de Saint-Victor de Paris, sur les dimes de certaines terres de sa paroisse. — Sceaux des trois juges, 1232, septembre.

6° Charte en français par laquelle Pierre, sire de Mont-Belin,

et Agnès de Flori, sa femme, amortissent divers biens achetés à Orgenoy par l'abbaye de Saint-Victor de Paris, 1281, juillet. Deux sceaux.

I.

1137 — 1154.

Ludovicus, Dei gratia rex Francorum et dux Aquitanorum, preposito Meluduni ceterisque servientibus nostris de circa Orginiacum, salutem. Pater meus Orginiacum villam, inter alia dona sua, cum servis et ancillis et omnibus pertinentiis suis, ut in privilegiis ejus continetur, ecclesie Beati Victoris in perpetuum donavit; sed huc usque servos et ancillas non integre in dominio suo habuit. Unde nos, visis privilegiis eorum et jus ecclesie cognoscentes, de cetero precipimus omnes servos et ancillas qui illo tempore Orginiacum habitabant et nominatim Drogonem et liberos ejus et quoscunque alios ecclesie soli respondere, vobisque mandamus ut de cetero adversus eos nullas occasiones queratis neque manus vestras mittatis, nisi voluntate et precepto clericorum ¹.

II.

1137 — 1154.

Ego Ludovicus, Dei gratia rex Francorum et dux Aquitanorum, notum fieri volo quod Eremburgim, filiam Drogonis Militis de Orginiaco, que de familia nostra et ancilla nostra erat, ecclesie Sancti Victoris donavi. Siquidem abbas ejusdem ecclesie domnus scilicet Gilduinus hoc a nobis petiit et impetravit. Omnem itaque potestatem et omnem dominationem quam in predicta Eremburgi habebamus in potestatem et dominationem predicti abbatis et predictae ecclesie transfundimus, quatinus eadem Eremburgis jam de cetero nichil omnino nobis sed totum ecclesie Sancti Victoris debeat, et ipsam et heredes ejus sepredicta ecclesia in perpetuum jure servitutis possideat. Quod ne valeat oblivione deleri, scripto commendavimus et sigilli nostri auctoritate firmavimus.

1. Dans le cartulaire, la charte est terminée par le mot : *valete*.

III.

1162 — 1172.

Ego Ernisius, Dei permissione ecclesie Sancti Victoris vocatus abbas, et ceteri fratres nostri, notum fieri volumus tam posteris quam presentibus quod Baldewino nepoti fratris Alardi et heredibus ejus, si de uxore legitima heredes habuerit, precibus ejusdem Alardi, apud Orgeniacum tres arpennos terre arabilis, in feudo in perpetuum habendos, communi assensu concessimus. Ipse vero et heredes ejus hominum abbati Sancti Victoris facient et pro servitio hujus feodi tres tantummodo solidos, excepta omni alia exactione, in festo sancti Remigii abbati persolvent, et si forisfecerint, de omnibus justiciam exequentur. Quod ne valeat oblivione deleri, scripto commendavimus et sigilli nostri impressione signavimus.

IV.

1232.

Universis presentes litteras inspecturis, cantor, succentor et dominus Willelmus de Varziaco, canonicus Parisiensis, judices delegati a venerabili patre domino Romano, Dei gratia Sancti Angeli diaconi cardinali Portuensi electo, quondam apostolice sedis legato, in Domino salutem. Cum abbas et conventus Sancti Victoris Parisiensis proposuerint in jure coram nobis quod in quibusdam terris arabilibus, sitis in parrochia de Boissisia Regis, soliti sint percipere et perciperint decimas bladi, et in illis terris plantate sunt vinee ferentes fructum ab octo annis retro, debent habere decimam de vino, sicut habuerunt decimam de blado; et quia Willelmus, persona dicte parrochie, impediabat, sicut dicebant, quominus haberent de vino, petebant ipsum coherceri desistere ab impedimento et refundere sibi pro arreragiis sexdecim duplaria vini, que estimabant ad valorem viginti librarum parisiensium, facta ostensione dictarum terrarum, litte coram nobis legitime contestata, idem Willelmus talem exceptionem proposuit quod scilicet in parrochia illa, intra cujus fines continetur territorium de quo decima petitur, talis est consuetudo quod, si aliqua terra convertatur ad vinee culturam, ille qui percipiebat decimam vini ante in illo territorio eodem modo in nova

vinea debeat percipere decimam vini, et e converso videlicet quod, si aliqua vinea convertatur ad agriculturam, ille qui percipiebat decimam bladi ante in dicto territorio eodem modo in terra que de novo conversa est ad agriculturam decimam bladi debeat percipere; negata igitur a parte dictorum abbatis et conventus huiusmodi consuetudine, nos, recepto a partibus iuramento de veritate dicenda, testibus ipsius Willelmi receptis, attestationibus publicatis et diligenter inspectis, positionibus, interrogationibus et responsionibus, rationibus et allegationibus utriusque partis auditis et plenius intellectis, et omnibus rite actis, habito bonorum et prudentum consilio, die assignata ad diffinitivam sententiam proferendam, sentenciando pronuntiavimus dictam consuetudinem non esse probatam, prefatum Willelmum ad hoc sentencialiter condemnantes, ne scilicet de cetero aliquatenus se opponat nec impediat quominus dicti abbas et conventus in prefatis terris, prout dictum est, ostensis, in quibus plantate sunt vinee, ut dictum est, habeant et libere percipiant decimam de vino; a qua sententia cum idem Willelmus appellasset, tandem idem, communicato bonorum consilio, in nostra presencia constitutus, appellatiori sue renunciavit expresse, sentencie nostre contra eum late consentiens, et fide prestita corporali promittens quod de cetero contra predictam sententiam non veniet, nec abbatem vel conventum vel suos super rebus in sententia expressis et pertinentibus ad eas de cetero aliquatenus molestabit. In cujus rei memoriam, presentes litteras sigillorum nostrorum munimine roboravimus. Actum anno Domini M^oCC^oXXX^o secundo.

V.

1232, septembre.

Universis presentes litteras inspecturis, H. archidiaconus, Ph. cancellarius et magister Herbertus canonicus Parisiensis, iudices a domino papa delegati, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod, cum abbas et conventus Sancti Victoris Parisiensis, auctoritate apostolica coram nobis traxissent in causam presbiterum de Bossisia Regis, super decimis parrochie sue, et proposuissent in iure contra eum quod, cum in quibusdam terris arabilibus sitis in parrochia ipsius presbiteri consuevissent percipere et percipissent decimam bladi, in quibus terris cum sint plantate vinee referentes fructum a quadraginta annis citra, dicebant se debere percipere decimam vini, sicut

decimam bladi antea percipiebant ibidem ; quia vero presbyter de Bossisia Regis impediēbat quominus haberent decimam vini et perciperent pacifice in predictis vineis, petebant eundem presbyterum per nos compelli desistere ab impedimento predicto et refunderi sibi pro arreragiis sexdecim duplaria vini que ad valorem viginti librarum parisiensium estimabant. Tandem, idem presbyter de Bossisia Regis, liti contra se mote super decimis antedictis renunciāns, coram nobis expresse concessit et quitavit predictas decimas abbati et conventui Sancti Victoris, recognoscens in jure coram nobis decimas petitas ad abbatem et conventum Sancti Victoris de jure pertinere, et si quid juris si quid rationis in dictis decimis habebat vel habere poterat pro se vel ecclesia sua, ecclesie Sancti Victoris Parisiensis quitavit coram nobis totum, specialiter et expresse. In cujus rei memoriam, presentes litteras sigillorum nostrorum munimine fecimus roborari. Datum anno Domini M^o CC^o XXX^o II^o, mense septembri.

VI.

1281, juillet.

A touz ceus qui verront ces présentes lettres, ge Pierres, sires de Mont-Belin, escuiers, et Agnès de Flori, fame jadis monseigneur Tybaut d'Oraingi et ore fame Pierre de Mont-Belin, salut en noltre Seigneur. Nous feson à savoir à touz que, come li abbés et li covenz de Saint-Victor de Paris eussent achaté en nom de leur église de Pierre Archier, bourgeois de Meleun, si come il disoient, pour cent et uit livres de Parisis, toutes les choses que li diz Pierres avoit achatées en nom de lui et de Marguerite, sa fame, à Orgenay et ou terreour de cele vile, de Guiart d'Orgenay et de Agnès, sa fame, ce est à savoir un manoir et toutes les appartenances ; de rechief neuf arpenz de terre arable ouentourtant ; de rechief, cinc petiz fiez, des quix Renauz Point l'Arne tient un fié à Dam-le-roy, un fié Colin Quinel, un fié Guillot le Odélois et Perrot, son frère, un fié parti en dous ; de rechief diz solz et neuf deniers de cens tout assis en la vile et ou terreour d'Orgenay, lesqueles choses toutes li diz Pierres tenoit en fief nu à nu de monseigneur Gace de Luigni, chevalier, et en estoit en son homaige ; et toutes les choses desus dites li diz messires Gaces oit otroiés à tenir en main morte à toujourz à l'abbé et au covent desus diz, si comme il apert par les lettres au dit monseigneur Gace donées aus diz

religieus seur l'amortissement des choses devant dites, pour ce que les dites choses movoient des enfanz monseigneur Tybaut d'Oraingi qui sont en non aaige, liquel enfant sont en notre bayl et en notre garde, par la reson de ce que je Agnès, fame jadis dou dit Tybaut, sui mère desdiz enfanz, en entencion de fere le preu des diz enfans, volon et otroion, tant come à nous appartient et come de chose movent en arrière fié de l'éritaige des diz enfanz, que li diz religieus dès ore en avant tiennent et pouissent tenir à touz jourz en main morte toutes les choses desus dites, et prometon à pourchacier et à procurer que, quant les enfanz seront en aaige, il otroieront et confermeront le dit amortissement; et se il avenoit que il ne le vosissent fère, nous obligon aus diz religieus notre petit molin que nous avon à Flori en Bière, movent de mon héritaige Agnès, mère des diz enfanz, et volon et otroion je Pierres et je Agnès que, se li enfanz desus diz ou autres en nom d'eus viennent encontre l'amortissement desus dit, que lesdiz religieus puissent assener audit molin et tenir sanz contredit en leur main, juques à tant qu'il aient levé touz le couz qu'il ont mis ou devant dit achat et touz leur domaiges; et toutes les choses desus dites, en la forme et en la manière qu'eles sont devisées, nous prometon à tenir et à garantir aus us et aus cotumes de France, en requeñoissant que nous avon receu des diz religieus diz livres de tournois en deniers nombrez pour sofrir ledit amortissement, à fère le preu des enfanz. Et en remanbrance et en tesmoin de toutes les choses desus dites, nous avon doné ces présentes letres seelées de nos seaux, en l'ande grace MCCLXXXI, ou moys de juignet.

F. BOURQUELOT.

NOTE

RELATIVE

A L'INVENTAIRE DES ARCHIVES DE TARASCON-SUR-RHONE.

A Messieurs les membres du Comité de publication de la Bibliothèque de l'École des chartes.

Paris, le 2 décembre 1864.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien insérer, dans votre prochain numéro, la note suivante.

J'ai acquis personnellement la certitude que les suppressions de dates qui ont été faites dans le travail de M. Meyer sur les archives de Tarascon, ne sont que l'application des instructions qui régissent la forme de ces inventaires, et que ces règles ont été préalablement observées en ce qui concerne l'inventaire des archives de la ville de Lyon, en sorte que le bureau du ministère de l'intérieur n'a fait que suivre les prescriptions qui lui sont imposées.

Je sais en second lieu que ces modifications ont été acceptées par M. le maire de Tarascon.

Je sais enfin que, selon le désir exprimé par M. Meyer, son nom cessera de figurer en tête d'un travail qui est publié sous une forme différente de celle qu'il avait adoptée.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus distingués,

N. DE WAILLY.

BIBLIOGRAPHIE.

OBSERVATIONS sur un procédé de dérivation très-fréquent dans la langue française et dans les autres idiomes néolatins, par M. Egger. Paris, Imprimerie impériale, MDCCCLXIV ¹.

M. Diez, dans sa *Grammaire des langues romanes*, passant en revue les différents moyens employés par ces langues pour former leurs substantifs, dit (t. II, p. 268) : « Les substantifs se tirent aussi du verbe par la simple addition à son radical de la terminaison du genre. » Puis il donne de cette dérivation, dans les deux pages suivantes, des exemples empruntés aux différentes langues romanes, et présente à ce sujet quelques courtes et substantielles observations.

C'est cette indication de M. Diez que M. Egger a développée dans le savant mémoire que nous avons sous les yeux. Rien ne saurait être plus utile que ces sortes de monographies, dont le germe se trouve sans doute dans la *Grammaire des langues romanes*, mais qui font progresser dans la bonne voie la science que notre illustre maître a si admirablement établie. Nous souhaiterions seulement que tous les travaux de ce genre débutassent par rapporter le passage de Diez qu'ils se proposent de mettre en lumière ou de rectifier; l'ouvrage classique du savant allemand serait ainsi le point de départ et de ralliement commun à tous les travailleurs, et le lecteur saurait du premier coup où en était la question qu'on prétend faire avancer par de nouvelles recherches. On ne peut, il est vrai, exiger de tous nos compatriotes cette manière de procéder, qui suppose la connaissance de la langue allemande; mais ce n'est pas M. Egger qui pourrait alléguer cette excuse, car il est très au courant de la science d'outre-Rhin, et il fait preuve dans son *Mémoire* d'une connaissance suffisante des travaux accomplis jusqu'à ce jour sur les langues romanes. Aussi a-t-il cité le passage de Diez dont il s'agit, et, si nous lui faisons une petite chicane pour ne l'avoir pas rapporté textuellement, c'est moins comme reproche à lui personnel que comme avertissement à l'adresse de ses imitateurs futurs. Nous voudrions lui en voir de nombreux, et il nous semble que ces sortes de travaux fourniraient aux élèves de l'École des chartes, toujours en quête de thèses, des sujets parfaitement propres à montrer leurs connaissances philologiques, et en même temps assez nettement limités pour ne pas effrayer leur zèle.

Le *Mémoire* de M. Egger se divise en deux parties, toutes deux intéressantes. Nous ne ferons à la première qu'une légère critique, celle d'être un peu trop étendue, et de présenter un grand nombre de faits dont, au premier abord, on ne saisit pas bien la liaison et l'opportunité; mais nous nous hâtons d'ajouter que la complète rigueur scientifique n'est pas encore très-

1. Tirage à part des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 64 pages grand in-4°.

praticable chez nous ; la philologie romane y compte fort peu d'adeptes, et il est peut-être nécessaire de s'étendre sur des choses admises ailleurs, et de porter la conviction dans les esprits par des exemples frappants et réputés. Les observations de M. Egger sur les lois qui régissent le rapport du français au latin, et sur quelques modes de dérivation employés par notre langue, ne sont donc pas sans utilité. On y trouve d'ailleurs des remarques judicieuses et quelques points de vue nouveaux ; on y reconnaît surtout un esprit nourri des études classiques, qui transporte dans un domaine nouveau ses excellentes habitudes de recherche méthodique et soigneuse, et ne se laisse pas aller à la fantaisie, comme ceux qui s'occupent de notre langue se le croient trop souvent permis.

Après cette petite digression, M. Egger arrive au fait, et détermine ainsi son sujet (p. 15) : « Un autre moyen... par lequel notre langue a enrichi la classe des noms abstraits consiste à retrancher ou à abrégier la terminaison d'un infinitif pour faire de cet infinitif un nom, qui prend alors, à l'égard du verbe, le rôle apparent et quelquefois trompeur d'un mot racine à l'égard de son dérivé. » Nous sommes obligé d'avouer que nous trouvons la brève définition de M. Diez plus claire et plus scientifique ¹ ; mais la liste de mots de cette classe dressée par M. Egger mérite tous nos éloges. Elle n'embrasse pas moins de deux cent cinquante mots, et elle est faite avec critique et prudence, car, sur tant d'exemples, fort peu sont douteux ; pareille chose est rare dans des travaux de ce genre, où l'auteur essaye généralement de tirer à son sujet tout ce qui a plus ou moins l'air de s'y rattacher. Nous n'aurions que peu de mots à ajouter à la liste de M. Egger ² ; nous nous bornerons à signaler ceux que nous n'y aurions pas compris. *Drecie* (v. fr.), voie, chemin, vient bien de *drecier*, mais l'accent s'oppose à ce qu'il en vienne comme *tresse* de *tresser* ; c'est le participe passé féminin ; il est formé suivant le procédé signalé par M. Egger, p. 14 (cf. *chaussée* ou *chaucie*, *chevauchée*, etc.). — *Erre*, en v. fr. *eire*, ne vient pas d'*errer*, mais directement de *iter*, qu'il traduit toujours dans le Psautier d'Oxford ; il faut noter d'ailleurs que le verbe *errer* (v. fr.), dans le sens de marcher, vient lui-même d'*iterare* et non d'*errare* (cf. Diez, *Etym. Wörterbuch*, s. v). — *Faute* est rattaché à un verbe v. fr. *fauter*, qui nous semble fort suspect ; *faute* est sans doute le participe passé féminin de *fail-lir*. Nous en disons autant de *fuite*, qui est le participe de *fuir* plutôt que le substantif du verbe inconnu *fuitier*. — *Loge* ne vient pas de *loger*, mais bien *loger* de *loge*, et ces deux mots n'ont aucun rapport avec *locare* ; le c

1. Notons en outre que M. Egger mentionne lui-même quelques noms concrets ; le doute est permis sur l'un de ces mots, *juge*, qui semble pouvoir venir de *judicem*, comme *piège* de *pedica* ; il y a toutefois dans cette étymologie une difficulté phonique, le changement de c en g devant e.

2. Par exemple, *loue*, de *louer* ; *nou* (v. fr.), de *nouer*, *noer* (à *nou*, à la nage, dans *Audigier*).

ne peut se changer en *g* quand il n'est pas précédé d'une autre consonne (voy. Diez, Gramm., I, 243) ; *loge* (it. *loggia*, rom. *laupia*, piém. *lobia*) vient de l'a. h. all. *laubjd*, bas lat. *laubia* (Diez, *Etym. Wb.* I, 254). — *Modèle* n'est pas un mot ancien ; le mot français est *moule*, de *modulus* ; *modèle* et *modeler* ont été introduits depuis le seizième siècle ; ils viennent de l'it. *modello*, *modellare*. — « *Nois* ou *noix* (v. fr.), de *noyer*, *nier*, *negare*. » Nous ne connaissons pas ce mot ni le sens qu'il peut avoir. — *Provin* ne vient pas de *provenir*, mais de *provigner*. — « *Réchaud* (l'orthographe est vicieuse), de *réchauffer*. » Pourquoi pas de *réchauder* ? — *Refui* (v. fr.) vient directement de *refugium*, dont on a fait plus tard *refuge*. — *Cours*, *concours*, *décours*, *parcours*, *recours* et *secours* (M. Egger ne cite que les trois derniers) sont tous des participes passés des verbes *courir*, *concourir*, etc., et non des substantifs formés par le procédé en question. Nous en disons autant de *croît* (*crêde*), et *surcroît*¹.

Passant à l'examen critique de ces mots, M. Egger remarque « que tous les verbes, sauf huit ou dix exceptions, appartiennent à la première conjugaison. » Cela est si vrai, que les mots qui font exception, comme *maintien*, *recueil*, *départ*, sont de véritables anomalies, et ne doivent leur existence qu'à l'*analogie*, cette grande perturbatrice des lois philologiques. M. Diez avait déjà fait cette remarque, et avait cherché la cause de ce phénomène : « Pourquoi, dit-il, la langue s'est-elle en général abstenue de former des mots immédiatement de conjugaisons autres que la première ? Pour la conjugaison forte, le participe offrait des mots qui étaient aussi sonores sans être plus longs ; on n'aurait rien gagné à dire, par exemple, en italien *assumo*, *chieda*, *defenda*, *muova*, quand on avait *assunto*, *chiesta*, *difesa*, *mossa*. Quant à la quatrième conjugaison, on n'était pas habitué à voir entre les verbes de cette conjugaison et leurs substantifs le rapport qu'offrait ou semblait offrir la première (*regnum-regnare*, *forma-formare*). »

Ce rapport de *forma* à *formare* nous amène à examiner une autre question que M. Egger a le premier posée ; trouver dans un sujet les questions vraiment intéressantes auxquelles il donne lieu est la meilleure marque d'un esprit scientifique. Les mots français dont il s'agit ne seraient-ils pas tirés de substantifs latins analogues, mais perdus ? *Dépense*, au lieu de venir de *dépenser*, ne viendrait-il pas d'un *dispensa* qui n'existe plus dans le fragment de la langue latine parvenu jusqu'à nous ? M. Egger, par la critique la plus fine et la plus sûre, met hors de doute la formation directe par le français de

1. Nous ne présentons pas ici quelques observations étrangères au fait principal, et qui porteraient sur les étymologies assignées aux verbes. Celles de M. Egger ne sont pas toujours assez rigoureuses ; ainsi *dédaigner*, *élever*, *fouiller*, ne viennent pas de *dedignari*, *elevare*, *fodicare*, mais de *de-ex-dignari*, *ex-levare*, *fodiculare*. *Toucher* et *trancher* ne viennent pas de *taxare* et de *truncare* ; l'un vient de l'allemand *zücken* ; l'étymologie de l'autre est encore incertaine.

ces substantifs verbaux. Nous renvoyons le lecteur à cette intéressante discussion (p. 24 et suiv.). M. Egger énumère ensuite quelques mots dont il n'ose pas affirmer la dérivation verbale. Nous relèverons les suivants : *désespoir* peut fort bien venir, comme le dit M. Egger, de *des* et *espoir*, et non de *désespérer* ; seulement il ne faudrait pas dire *la particule négative DÉ ou DES pour l'euphonie* ; *dés* vient de *de-ex* et a un sens tout particulier (Diez, Gramm., II, 430, 451 ; *Etym. Wb.* I, 152). — *Envi* (à *l'envi*) vient très-certainement d'*envier* ; ce mot lui-même, si nous ne nous trompons, vient, dans le sens particulier, perdu aujourd'hui, qui a donné lieu au substantif en question, du latin *invitare* ; la discussion de cette étymologie nous mènerait trop loin. — *Tournoi* vient de *tournoyer* ; car on ne peut trouver à *tournoi* un type latin, tandis que *tournoyer* rentre dans la grande classe des verbes en *oie* (lat. *ico*, accentué *ico* ; cf. G. Paris, *Étude sur l'accent*, p. 100). — *Repas* vient de *repaistre*, mais comme participe, et non comme substantif verbal. — *Prône* vient de *præconium* et non de *prôner* ; notons à ce sujet que *souverain* ne répond pas à *supremus*, comme M. Egger le dit dans une note, mais à *supraneus* (b. lat.). Des autres mots compris dans cette seconde liste, plus d'un pourrait, comme le dit l'auteur, passer en toute sécurité dans la première ; tels sont *pousse*, *relai*, *reproche*, etc.

Ici se termine la première partie du *Mémoire* qui nous occupe : elle est consacrée, comme on le voit, à l'observation soignée, dans la langue française, du fait qu'il s'agit de constater. Dans la seconde partie, le savant auteur des *Éléments de grammaire comparée* poursuit ce fait dans les autres langues romanes ; il nous le montre successivement en italien, en provençal, en espagnol, en portugais ; il produit pour chaque idiome un nombre d'exemples qui dépasse de beaucoup celui de Diez et atteste des recherches curieuses et étendues. En valaque ce phénomène est beaucoup plus restreint ; un autre procédé, la facilité de prendre substantivement l'infinitif, l'a rendu moins utile (p. 47 ; cf. Diez, Gramm., II, 269) ; M. Egger est cependant parvenu à en rassembler quelques exemples ; nous notons que, sur six, deux appartiennent à des conjugaisons autres que la première (*aud-audire*, *vola-votre*, *volere-velle*).

M. Egger arrive ensuite à une question aussi délicate qu'intéressante. Ce procédé si simple et si ingénieux, par lequel les langues romanes ont créé de nombreux substantifs, l'ont-elles inventé à leur usage ou l'ont-elles reçu du latin ? M. Egger rappelle d'abord que le roman et le latin ne sont au fond que des états successifs de la même langue, et appuie d'exemples variés cette proposition, que la plupart des procédés grammaticaux des idiomes néolatins existaient, au moins en germe, dans la langue romaine. Arrivant au point spécial dont il s'agit, il cite en latin un grand nombre de substantifs qui paraissent tirés des verbes dont ils reproduisent le radical ; il montre que pour quelques-uns d'entre eux cette dérivation est presque certaine ; ce sont ceux qui correspondent à des verbes composés, dont le simple n'a pas de substantifs corrélatifs : tels sont *agger*, *transfuga*, *adve-*

na, incola, supplex; pour d'autres, qui apparaissent longtemps après le verbe, la dérivation de celui-ci est historiquement très-vraisemblable; tels sont *proba* (Ammien Marcellin) de *probare*, *lucta* (Ausone) de *luctari*, *plica* de *plicare*. Remarquons que les mots de cette dernière classe sont les seuls qui répondent bien aux substantifs romans; comme eux ils sont tirés de la première conjugaison, et ont un sens abstrait. Leur apparition dans les auteurs de la décadence est donc une marque à ajouter à tant d'autres de l'envahissement de la langue lettrée par les habitudes du parler populaire. Ils avaient toutefois leurs analogues dans les mots très-classiques de *nota*, *copula*, *mica*, etc.

M. Egger n'a pas poussé plus loin ses ingénieuses recherches; il n'a pas demandé aux autres langues indo-européennes si elles présentaient le phénomène qu'il a si bien observé dans le groupe latin. Nous le regrettons; nul n'aurait su mieux que lui nous éclairer sur le véritable rapport de mots tels que *τέλμα* et *τολμᾶν*, *ἀρχή* et *ἀρχεῖν*, *φθόνος* et *φθονεῖν*. L'allemand possède éminemment cette faculté de former des substantifs avec le simple radical des verbes; tels sont *Schlag*, *Binde*, *Wache*; et M. Mätzner semble même penser (*Fr. Gramm.*, p. 268) que c'est aux langues germaniques que le français a emprunté ce procédé. Mais, M. Egger en ayant montré l'origine dans l'usage latin, il faut encore cette fois renoncer à admettre l'influence allemande sur le roman. Il serait à désirer que quelque philologue entreprit ce travail dont nous parlions tout-à-l'heure et recherchât dans toute la famille aryenne les phénomènes analogues. Cette étude ne serait pas sans intérêt pour une des questions les plus débattues de la philosophie des langues, celle de la priorité, dans le langage humain, du substantif ou du verbe.

Nous terminerons par une double observation de M. Egger, que nous avons réservée pour la fin. La première, c'est que le français a appliqué le procédé que lui avait fourni le latin à des mots étrangers à cette langue; tels sont *galop* de *galoper*, *regard* de *regarder*, *début* de *débiter*; la seconde, c'est que ce procédé s'applique encore tous les jours et donne sous nos yeux naissance à des mots nouveaux; tels sont *chauffe* de *chauffer*, *casse* de *casser*, et bien d'autres. Ces deux faits nous font toucher au doigt la persistance et la spontanéité des lois du langage; ils nous montrent combien il est vrai que les langues sont en somme des êtres vivants, intérieurement poussés par une force organique, et combien, malgré tous les émondages et tous les alignements, la sève qui est en elles leur fait toujours jaillir de nouvelles pousses.

Concluons : il est heureux pour la philologie romane que des savants du mérite et de la réputation de M. Egger la regardent comme digne d'occuper leurs veilles; elle n'y gagne pas seulement de la considération aux yeux du public; elle s'enrichit encore, grâce à eux, d'observations souvent neuves et toujours intéressantes. Car les hommes étrangers à une science qui viennent à s'en occuper avec intelligence ont toujours une manière

de la traiter plus originale, plus personnelle, que ceux qui y sont voués dès longtemps; l'espèce de joie un peu étonnée avec laquelle ils apprennent des choses qu'ils avaient ignorées jusque-là donne plus de vie à leurs travaux; et le besoin de se formuler bien nettement à eux-mêmes ce qu'ils découvrent leur fait produire des œuvres plus claires, plus générales, plus compréhensibles à tous, que celles des gens qui ont gagné leur instruction pied à pied. C'est ainsi que M. Littré, abordant la linguistique romane après de longues études dans d'autres domaines, lui a rendu les services que l'on sait; elle n'en attend pas de moindres de l'esprit net, consciencieux et investigateur qui a distingué jusqu'à présent tous les travaux de M. Egger.

GASTON PARIS.

LE ROMAN DE LA ROSE, par *Guillaume de Lorris et Jean de Meung*, nouvelle édition revue et corrigée par Francisque Michel, 2 vol. gr. in-18. Paris, F. Didot, 1864.

Une nouvelle édition du Roman de la Rose était certainement très-désirable. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les poèmes allégoriques en général, et sur celui-là en particulier, il est impossible de ne pas reconnaître l'intérêt au moins historique qu'offre un ouvrage assez goûté pour qu'il nous en soit parvenu plus de cent manuscrits, qui a suscité de véritables polémiques auxquelles ont pris part Christine de Pisan et Gerson, que Chaucer a imité, que Marot a tenté de rajeunir. Il y avait à classer par familles les exemplaires que nos bibliothèques possèdent en si grand nombre, à rechercher les leçons les plus anciennes, à constituer enfin un texte critique avec le soin et la science qu'on exige maintenant en ces sortes d'affaires. Ce n'est point un travail pareil qu'il faut attendre de M. Francisque Michel. L'éditeur de tant de poèmes, de tant de chroniques en prose ou en vers, en français, en provençal, en espagnol, n'a collationné aucun manuscrit du Roman de la Rose; il a trouvé plus commode d'envoyer à l'imprimerie le texte donné par Méon en 1814, après avoir substitué son nom à celui de ce laborieux paléographe. Je m'en suis assuré par une comparaison attentive. Les modifications, en très-petit nombre, qu'il apporte au texte de son devancier sont généralement peu heureuses: ainsi, il multiplie les accents, il écrit *n'el* et *n'es*, là où Méon écrivait avec raison *nel*, *nes*. On trouve à la vérité dans cette « nouvelle édition revue et corrigée » des variantes précédées d'observations ainsi conçues: « Les quatre vers suivants se trouvent dans quelques manuscrits » (I, 329), ou encore: « Je n'ai trouvé les vers suivants que dans un manuscrit qui porte la date de 1330 (I, 333); — je n'ai trouvé les vers suivants que dans quelques manuscrits du quinzième siècle » (I, 359); mais malgré leur forme personnelle, il ne faut pas croire que ces notes appartiennent à M. Fr. Michel: elles sont prises à Méon, et on les trouve dans son édition, t. II, p. 272, 277, 314. Ce n'est pas que le nouvel éditeur n'ait ajouté quelques annotations de son cru, mais elles se laissent aisément reconnaître. Ce sont en général des renvois

à « nos *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie* » (I, 27, 29, 35, 38, etc.), ou à « notre *Tristan*, » ou à « nos *Recherches de philologie comparée sur l'argot*. » Ce besoin de se citer est si pressant chez M. Fr. Michel, qu'ayant à faire une note sur la connaissance qu'on avait au moyen âge du code de Justinien, il ne trouve pas d'autre source à indiquer que son commentaire sur la guerre de Navarre de Guillaume Anelier (II, 20). D'ailleurs, toute l'œuvre du nouvel éditeur se borne à avoir orné le texte de gloses marginales, contenant les équivalents modernes des mots vieillis. C'est un travail dont personne ne conteste l'utilité, mais pour un savant ayant l'érudition de M. Fr. Michel, il y a peu de mérite à placer *disent*, *mais*, *sornettes*, en regard de *dient*, *ains*, *lobes*, et encore faudrait-il ne pas broncher sur les mots les plus connus, et ne pas donner des traductions qui sont de mauvais calembours, telles que celles-ci : *emprès* = après (p. 14), *escondire* = éconduire (p. 104, 109). Mais c'est surtout dans l'établissement du texte que l'on fait preuve de science et de critique. Or, à ce point de vue, je n'ai que faire d'examiner le texte de cette édition; c'est, comme je l'ai dit, celui de Méon, et il ne peut être question de rendre compte d'un travail vieux de cinquante ans; il importait seulement que l'identité des deux éditions fût signalée. Au lecteur d'apprécier la légitimité des procédés de M. Fr. Michel.

La Préface n'offre non plus rien de nouveau. Elle contient l'introduction de Méon, l'exposition morale du Roman de la Rose, de Marot, un extrait de l'*Étude* de M. Sandras sur Chaucer; le nouvel éditeur a réuni ces divers morceaux par quelques phrases de transition, qui gagneraient bien souvent à être remplacées par de simples tirets¹. Toutefois M. Fr. Michel a émis, vers la fin de cette préface, une assertion dont il importe de démontrer l'erreur. A l'en croire, Guillaume de Lorris aurait eu un précurseur parmi les troubadours. Peire Vidal, l'un des plus illustres, aurait mis en scène des personnages allégoriques, tels que le Dieu d'amour, Dame Merci, Pudeur, Loyauté. Il y a là une confusion qui montre combien M. Fr. Michel se tient peu au courant des progrès de la science. Quoi qu'en aient dit Millot et Raynouard, on est maintenant certain que Peire Vidal n'a composé que des chansons, et, si on veut bien prendre la peine d'ouvrir l'édition qu'en a donnée M. Bartsch, on y verra, p. xciv, que le poème où figurent les personnages mentionnés ci-dessus ne peut en aucune façon être attribué à un troubadour mort vers 1210 au plus tard; sans parler en effet du style et de la versification, qui accusent une époque plus récente, la question est résolue par ce seul fait que ladite pièce renferme une allusion au roi

1. Celle-ci notamment : « Les éclaircissements dus au système typographique imaginé par M. A. F. Didot pour cet ouvrage, contribueront sûrement à rendre au produit des communs efforts de deux des plus brillants devanciers de Clément Marot, la place que le *rifacimento* de ce dernier occupait de son temps dans les plus humbles bibliothèques. » (I, vi.)

de Navarre, Thibaut le chansonnier¹. D'ailleurs, le fait sur lequel Millot et Raynouard ont fondé leur attribution en démontre précisément l'impossibilité. L'auteur du poème en question se nomme lui-même à plusieurs reprises *Peire W.*; le seul manuscrit qui nous ait conservé son œuvre (Bibl. Imp., Lav. 14) ne remplit point l'abréviation; or *W.* est le sigle de *Willem*, non de *Vidal*, qui s'écrit toujours par un *V* simple². Il faut donc de toute nécessité mettre Peire Vidal hors de cause, et, le poème de Peire W. n'étant sans doute pas antérieur au milieu du treizième siècle, le rapprochement établi par M. Fr. Michel demeure sans intérêt, puisqu'à cette époque l'allégorie était de mode au midi comme au nord de la France. Il n'y avait donc pas de quoi s'écrier : « Cette filiation ne vaut-elle pas la peine d'être mentionnée ou plutôt affirmée ? » et surtout il ne fallait pas s'empresse de répondre : « C'est incontestable. » Le contraire est incontestable.

Il n'est pas jusqu'à l'exécution matérielle de ces deux volumes qui ne laisse singulièrement à désirer. Ainsi le premier vers de la page 111, qui en compte trente-deux, est numéroté 3376, et le premier de la page 112 est 4008 (au lieu de 3408); d'où il suit que les numéros des vers sont faux jusqu'à la fin de l'ouvrage. Autre exemple : à la page 350 du tome second, après les vers d'explicit :

Explicit li rommans de la Rose, etc.

on est tout surpris de lire 40 vers dont la place est après le dix-septième vers de la page 349.

Quand on a, comme M. Fr. Michel, l'honneur d'avoir été l'un des premiers et des plus actifs parmi ceux qui ont travaillé à mettre en lumière notre ancienne littérature, on devrait s'abstenir de rien produire plutôt que de compromettre son nom par des publications à tout le moins bien peu dignes d'estime.

PAUL MEYER.

LIVRES NOUVEAUX.

Septembre — Novembre 1864.

39. ABEL. — Des Institutions communales dans le département de la Moselle. III. Les populations rurales avant les communes. — In-8°, p. 111 à 218. Metz, impr. Leblanc.

Extrait des Mémoires de l'Académie impériale de Metz. 1863-64.

40. ANCELON. — Note sur l'origine de Dieuze. — In-8°, 12 p. Nancy, impr. Lepage.

1. Raynouard, *Lexique roman*, I, 414.

2. Nous savons d'ailleurs qu'il a existé deux troubadours du nom de Peire Willem.

41. ALLMER. — Notice sur plusieurs inscriptions de Lyon et sur quelques noms de céramistes. — In-8°, 39 p. Vienne, impr. Savigné.

42. AUBE. — Le Forum Voconii au Luc-en-Provence. — In-8°, 20 p. et plan. Aix, impr. Arnaud.

43. AUBER. — L'Église Saint-Paul de Poitiers et son histoire. — In-8°, 36 p. Poitiers, impr. Dupré.

Extrait du Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 4^e trimestre 1862.

44. BARONIUS. — Cæsaris S. R. E. card. Baronii Od. Raynaldi et Jac. Laderchii, congregationis Oratorii presbyterorum annales ecclesiastici de-nuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab Augustino Theiner, ejusdem congregationis presbytero. T. II. 70-253. — In-4° à 2 colonnes, IV-650 p. Bar-le-Duc, impr. et libr. Guérin. (13 fr.).

L'ouvrage formera 45 à 50 volumes.

45. BOISSIEU (de). — Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs. — In-8°, 141 p. Lyon, impr. Perrin; libr. Scheuring.

46. BRUN-LAVAINNE. — Analyse d'un compte de dépense de la maison du duc Charles de Bourgogne. — In-8°, 44 p. Lille, impr. Danel.

Extrait du Bulletin de la Commission historique, t. 8.

47. COUSIN. — Nouveaux éclaircissements sur l'emplacement du Quentovic. — In-8°, 84 p. Dunkerque, impr. V^e Kien.

Extrait des Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, etc. Vol. 9, 1862-64.

48. COCHET. — La Seine-Inférieure historique et archéologique. Époques gauloise, romaine et franque, avec une carte archéologique de ces trois périodes. — In-4°, 552 p. Dieppe, impr. Delevoye; Paris, librairie Derache.

49. GOURGUES (de). — Le Dragon de Bergerac, étude sur une question historique relative à la vie de saint Front. — In-8°, 136 p. Bordeaux, impr. V^e Dupuy et C^e.

50. HALLÉGUEN. — L'Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne, ou les Origines armorico-bretonnes. Ouvrage accompagné d'une préface et de documents rares et inédits. T. I. L'Armorique romaine et religieuse. — In-8°, CVI-484 p. Saint-Germain, impr. Toinon et C^e; Paris, libr. Durand.

51. LA TRAMBLAIS (de). — Les Voies romaines dans les environs du Blanc et d'Argenton. — In-8°, 120 p. et une carte. — Paris, impr. Chaix et C^e.

Extrait du compte rendu des travaux de la Société du Berry (11^e année).

52. LEFÈVRE. — Documents historiques sur la commune de Chaudon, arrondissement de Dreux. — In-8°, 56 p. Chartres, impr. Garnier.

53. LE PREVOST. — Mémoires et notes de M. Auguste Le Prevost, pour servir à l'histoire du département de l'Eure, recueillis et publiés par

MM. Léopold Delisle et Louis Passy. Tome II, 1^{re} partie. — In-8°, 304 p. Évreux, impr. Hérissé.

54. LINAS (de). — Orfèvrerie mérovingienne. Les OEuvres de saint Éloi et la verroterie cloisonnée. — Gr. in-8°, 139 p. et 10 pl. Arras, imprim. Rousseau-Leroy; Paris, libr. Didron; Demichielis.

Tiré à 100 exemplaires.

55. LA NICOLLIÈRE (de). — Une Charte de Conan III et le prieuré de la Madeleine des Ports de Nantes. — In-8°, 13 p. Nantes, impr. Guéraud et Co.

56. MARTIN-DAUSSIGNY. — Monuments épigraphiques retirés du Rhône en décembre 1863, janvier et février 1864. Notice. — In-8°, 14 p. Lyon, impr. Vingtrinier.

Extrait de Mémoires de l'Académie des sciences, etc., de Lyon.

57. MORLET (de). — Notice sur les cimetières gaulois et germaniques découverts dans les environs de Strasbourg; avec 2 planches. — In-8°, 14 p. et pl. Strasbourg, impr. V^e Berger-Levrault.

Extrait du Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

58. PEIGNÉ-DELACOURT. — Fac-simile de quatre chartes du douzième siècle (1102, 1110, 1153, 1187), concernant Compiègne, Pierrefonds et Noyon, accompagnés du texte latin, avec traduction française. — In-4° à 2 col., 16 p. et 4 pl. Paris, impr. Claye.

59. PIERRE DE CRESCENS. — Ce livre est nommé Rustican, lequel parle du labeur du champ que fist translater le très-noble roy de France, Charles-le-Quint de ce nom, l'an mil CCC soixante-treize. Le quart livre. — In-8°, 84 p. Dijon, impr. Rabutot.

Extrait de la Revue viticole.

60. PROST. — Notice historique sur la commune de Saint-Bonnet-le-Courreau, canton de Saint-Georges-en-Couzan (Loire). — In-8°, 239 p. et 2 pl. Montbrison, impr. Conrot.

61. ROBERT. — Origines de Paris et de toutes les communes, hameaux, châteaux, etc., des départements de Seine et Seine-et-Oise. Étymologies, cultes et cérémonies religieuses, usages, etc. T. I, 1^{re} livraison. — In-8°, XXXVIII-126 p. Montdidier, impr. Radenez; Paris, libr. Dumoulin.

L'ouvrage formera 2 vol. et sera publié en 6 livraisons au prix de 2 fr. 50 c. chaque.

62. RONDIER. — Histoire de l'atelier monétaire de Saint-Jean-d'Angély. — In-8°, 31 p. Saint-Jean-d'Angély, impr. et libr. Lemarié.

Extrait du Bulletin annuel de la Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély.

63. ROSSIGNOL (Élie-A.). — Monographies communales, ou Étude statistique, historique et monumentale du département du Tarn. 1^{re} partie. Arrondissement de Gaillac. T. II. — In-8°, 390 p. Toulouse, impr. Chauvin; libr. Delboy; Paris, libr. Dentu. (Chaque vol., 7 fr. 50 c.)

La première partie des Monographies comprend l'arrondissement de Gaillac; elle

forme 4 vol. Chaque vol. sera illustré de plusieurs grav. sur bois, de lithographies représentant les principaux monuments, et de la carte de chaque canton.

64. ROUSSEL. — Histoire ecclésiastique et civile de Verdun, avec le Pouillé, la carte du diocèse et le plan de la ville en 1745. *Édition* revue et annotée par une Société d'ecclésiastiques et d'hommes de lettres, augmentée du Pouillé des lieux réunis, en 1823, à l'ancien diocèse. T. II. — Gr. in-8°, 310-CCIX p. Bar-le-Duc, impr. et libr. Contant-Laguerre.

65. Saggio di bibliografia istriana, pubblicata a spese di una società patria. Capo d'Istria. — In-8°, 484 p. (8 liv. ital.)

66. SENEMAUD. — Les Archives des Ardennes. Notice historique. Rapport de 1864. Pièces justificatives. — In-8°, 39 p. Mézières, impr. Devin ; bureau de la Revue historique des Ardennes.

Tiré à 75 exemplaires. — Papier vergé.

67. SPACH. — Les Minnesinger. Walther von der Vogelweide (1190-1240). — In-8°, 34 p. Strasbourg, impr. V^e Berger-Levrault.

Extrait du Bulletin de la Société littéraire de Strasbourg.

68. Storia di Ajolfo del Barbicone e di altri valorosi cavalieri, compilata da Andrea di Jacopo di Barberino di Voldelsa. Testo di lingua inedito pubblicato a cura di Leone Del Prete. Bologna, Romagnoli. — In-8°, 367 p. (It. L. 6 35).

Ce roman est fondé sur la chanson d'Aiol, sur laquelle voy. l'*Hist. litt.*, XXII, 274.

CHRONIQUE.

Novembre — Décembre 1864.

Notre confrère, M. Demante, a été nommé professeur à l'École de droit de Paris.

— Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'intérieur, notre confrère M. Fanjoux, secrétaire-général de la préfecture des Bouches-du-Rhône, a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Par arrêté ministériel du 29 octobre dernier, notre confrère M. Paul Meyer a été autorisé à faire, à l'École des chartes, un cours sur l'histoire de la littérature provençale. Nous donnons ci-après le programme de ce cours qui commencera le 16 janvier 1865 à une heure, et sera continué les lundis suivants à la même heure.

I. INTRODUCTION. — Rang de la littérature provençale entre les littératures du moyen âge. — Son originalité, sa durée. — Travaux qui lui ont été consacrés ; Jean de Nostredame, Caseneuve, Crescimbeni, Bastero, Sainte-Palaye, Rochegude, Raynouard, A. W. de Schlegel, Fauriel, Diez, Bartsch.

II. LANGUE D'OC. — Ses limites, ses caractères, ses dialectes.

III. PREMIERS MONUMENTS. — Le roman de Boèce. — Poésies liturgiques et sermons provenant de Saint-Martial de Limoges. — La Passion du Christ et la vie de Saint-Léger, de Clermont-Ferrand, et le fragment d'Alexandre, de Florence, appartiennent à la langue d'oïl.

IV. ÉPOPÉE LÉGENDAIRE. — Elle s'est peu développée au midi de la France. — Traces d'anciennes traditions épiques.

V. ÉPOPÉE LÉGENDAIRE. — La chanson de Girart de Roussillon; les rédactions successives de sa légende en latin et en français.

VI. ÉPOPÉE HISTORIQUE. — Poème perdu de Guillaume de Bechada. — La chanson de la croisade albigeoise. Preuve qu'elle est l'œuvre de deux auteurs différents. — La nouvelle de l'Hérétique. — Chanson de la guerre de Navarre.

VII. TROUBADOURS. — Origine populaire de la poésie des troubadours. Le *vers*; le couplet à trois parties; la chanson, le sirventes, la tenson. — Critique des vies des troubadours. — Le comte de Poitiers, Ebles de Ventadour, Cercamon, Marcabrun.

VIII. TROUBADOURS. — Poésie amoureuse et de cour, époque de son plein développement. — Centres poétiques : Cours de Raimond V, comte de Toulouse († 1194); de Guillaume VIII de Montpellier († 1204); de Barral, seigneur de Marseille († 1204); de Boniface, marquis de Montfer rat († 1207); d'Alphonse d'Aragon, comte de Provence († 1209). — Principaux troubadours; Bernart de Ventadour, Peire Vidal, Arnaut Daniel, Guiraut de Borneil. — Le *trobar clus*. — Importation de la poésie des troubadours en Allemagne, en Italie, en Portugal. — Son influence sur les trouvères.

IX. TROUBADOURS. — Poésie politique et satirique; Bertran de Born. — Appel à la croisade; Gavaudan, Peire Vidal, Peirol, etc. — Satire du clergé; résistance à l'invasion française; Peire Cardinal, Guilhem de Berguedan, Guilhem de Figueiras, Bertran de Lamanon, Granet. — Mouvement poétique en Provence sous les princes de la maison d'Anjou.

X. TROUBADOURS. — Période de transformation. Les troubadours empruntent à la poésie populaire des formes nouvelles; pastourelles, aubades, sérénades, danses. — Guiraut Riquier, Joan Esteve. — Épîtres et saluts d'amour.

XI. NOUVELLES. — Raimon Vidal de Bezaudun, Arnaud de Carcassonne. — *Flamenca*. — Nouvelles allégoriques. — Romans d'aventure : *Jaufre*, *Blandin de Cornouailles*.

XII. POÉSIE MORALE ET DIDACTIQUE. — Les *Enseignements*; Garin le Brun, Arnaut de Marueil, Arnaut de Marsan, Amanieu de Sescas. — Le poème de Sénèque. — Les Quatre Vertus cardinales, les Oiseaux chasseurs, de Daude de Prades. — Le Trésor de Peire de Corbiac. — Le *Breviari d'Amor*.

XIII. LÉGENDES PIEUSES. — 1° Légendes populaires : de saint Amant,

de sainte Foy *a* (douzième siècle), de sainte Marie-Madeleine (quatorzième siècle); — 2° Légendes écrites d'après le latin : de sainte Foy *b*, de saint Trophime, de sainte Énimie, de saint Alexis, de saint Georges, de saint Honorat (treizième et quatorzième siècle). — Traduction de l'Évangile de l'Enfance.

XIV. PROSE. — La prose, apparaissant au midi de la France, comme dans les autres pays romans, à la fin du douzième siècle, n'a pas eu le temps de s'y développer. — 1° OEuvres originales : les sermons de Saint-Martial de Limoges ; les vies des troubadours ; le *Donatz proensals* et *las rasos de trobar* ; la vie de sainte Douceline († 1274) ; la vie de sainte Flors († 1347). — 2° traductions : — *a* du latin : la Bible ; les vies de Barlaam et Josaphat ; d'Elzéar de Sabran († 1323) ; le code Justinien ; la règle de saint Benoît ; le *Liber scintillarum* de Bède ; le lapidaire de Marbode ; le *Propriétaire* de Barthelme de Glanville ; — *b* du français : la Somme le roi, le livre de Sidrac, l'Enfant sage, l'Arbre des batailles d'Honoré Bonnet.

XV. DE LA CRITIQUE DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE. — Guiraut Riquier commentant Guiraut de Calanson. — *Las rasos de trobar* de Raimon Vidal de Bezaudun. — L'École de Toulouse au quatorzième et au quinzième siècle. — La tradition littéraire se continue en Catalogne et en Aragon.

— Le monde de l'érudition, des lettres sérieuses et des arts, vient de faire une grande perte en la personne de M. le marquis Costa de Beauregard, président de l'Académie de Savoie, décédé à Chambéry, ou près Chambéry, dans les premiers jours de septembre 1864. Grand seigneur au premier chef et dans toute la meilleure acception de ce mot, M. de Costa vivait en véritable sage. Son esprit grave, bienveillant et élevé, s'ouvrait à toutes les conceptions nobles et utiles. Nul n'a fait de nos jours un emploi plus libéral d'une grande fortune. Il a réuni dans sa collection des objets d'art d'un haut prix, surtout au point de vue historique. Ses archives de famille s'étaient accrues par l'adjonction de documents nombreux et importants, relatifs à l'histoire des provinces méridionales de la France et septentrionales de l'Italie. Nous pouvons citer entre autres toute une série de pièces originales, concernant les Sforza de Milan, dans la deuxième moitié du quinzième siècle. M. de Costa comptait parmi les plus anciens souscripteurs et nous pouvons ajouter parmi les lecteurs les plus assidus de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Le suffrage de M. de Costa était un de ceux dont s'honorait notre recueil de famille ; ces suffrages dont on dit : *non numerantur, sed ponderantur*.

INVENTAIRE

DES

MANUSCRITS LATINS

DE

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS ¹.

TRÈS-GRAND FORMAT.

11504-11505 Bible. ix s.

11506-11510 Bible. xii s. Peint.

11511-11513 Bible. xiii s. Peint.

11514 Ancien Testament. ix s. Peint.

11515 Genèse et différents livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Fin du xv s.

11516 Proverbes et autres livres de l'Ancien Testament. xv s. Peint.

11517 Les livres d'Esdras, des Paralipomènes et des Rois. xv s.

11518 Prophètes et épîtres de saint Paul. 1510. Peint. Parch.

11519 Postilles de Nicolas de Lire sur l'Ancien Testament.

xv s.

11520-11521 Lectionnaire à l'usage des Chartreux. xiii s.

11522 Missel, avec quelques parties de l'office de la nuit. xii s. Notation en neumes.

1. Nous donnerons dans une prochaine livraison quelques détails sur les origines et les anciens classements de cette collection, qui est aujourd'hui comprise dans le fonds des manuscrits latins de la Bibliothèque impériale; elle y fait suite à la série dont l'inventaire a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 5^e série, t. III et IV.

I. (*Sixième série.*)

- 11523 Cartes du Ptolémée imprimé à Ulm en 1482 ou 1486, avec un texte ms. xv s. Pap.
- 11524 Tableaux chronologiques. xviii s.
- 11525-11526 Tableaux pour l'intelligence de l'histoire sainte. xviii s.
- 11527 Vie de Jésus-Christ, par Ludolfe. 1470. Peint.
- 11528 Tabulæ chronologicæ congregationum de auxiliis ab a. 1598 ad a. 1607 habitaram. xviii s.
- 11529-11530 Glossaire attribué à Ansileubus. viii ou ix s. Écrit lombardique.
- ✓ 11531 Vocabulaire de Papias. xii s. Peint.

GRAND FORMAT.

- 11532-11533 Bible. ix s. A la fin du second vol., sous le titre de « Adbreuiacio chronicae, » résumé chronologique s'arrêtant à Lothaire, fils de l'empereur Lothaire.
- ✓ 11534-11535 Bible. Fin du xii s. Peint.
- ✓ 11536 Bible. xiii s. Peint.
- ✓ 11537 Bible. xiii s. A la fin, homélies de S. Grégoire, vers sur S. Paul, note sur S. Trophime.
- ✓ 11538 Bible. xiii s. Peint.
- ✓ 11539-11542 Ancien Testament. xiii s. Peint. Dans le n° 11541 fragment de rouleau mortuaire.
- ✓ 11543-11547 Bible glosée, incomplète. xiii s. Peint.
- ✓ 11548 Genèse et autres livres de la Bible. xii s. Peint.
- ✓ 11549 Genèse et autres livres de l'Ancien Testament. xii s. Peint.
- 11550 Psautier, suivi de cantiques, d'hymnes et de litanies des saints. xi s.
- 11551 Psautier glosé. xiii s. Peint.
- 11552 Psautier glosé, suivi d'un lectionnaire dans lequel sont les vies des saints dont voici les noms : Abdon et S. (194), Apollinaris (175), Arnulfus (164), Avitus (124), Babolenus (205), Barnabas (116 v°), Basilidis (117 v°), Benedictus (160 v°), Cantius (110 v°), Cristina (175 v°), Cristoforus (181 v°), Felicitas (159 v°), Felix, Simplicius, etc. (194), Ferreolus et Ferrutio (121), Germanus Autiss. (195), Germanus Paris. (101), Gervasius et Pr. (125 v°), Jacobus frater Johannis (179), Johannes Bapt. (131 v°), Johannes et

Paulus (138), Julitta (123), Leutfredus (128), Maria Magdalena (170 v°), Marcellinus (111 v°), Marcellus, Paris. ep., auct. Fortunato (184), Martinus (153 v°), Medardus (112 v°), Nazarius (118 v°), Paulinus (130 v°), Petrus et P. (140 v°, 157 v°), Petrus ad vincula (201), Primus et Felicianus (114), Sanso (190 v°), Stephanus papa (201 v°), Transfiguratio (187), Turiavus (162 v°), Victor (168 v°), Vitus Lucinus (120).— XIII s.

11553 Proverbes et différents livres de la Bible, version italique. IX s. Notes tironiennes dans les marges; lettres ornées.

✓ 11554 Paraboles et autres livres de la Bible. Ct du XIII s. Peint.

✓ 11555 Esdras et autres livres de la Bible, avec la glose. XIII s. Peint.

✓ 11556 Les Prophètes avec la glose. XIII s. Peint.

✓ 11557 Les Prophètes avec la glose. XIII s. Peint.

✓ 11558 Évangile de saint Matthieu glosé. XIII s. Peint.

11559 Évangile de saint Jean, glosé. XIII s. Peint.

✓ 11560 Emblèmes bibliques, volume comprenant la fin de Job, le Psautier, les livres de Salomon et les Prophètes. XIII s. Chaque page est ornée de huit miniatures.

11561 Remarques de différents Pères sur la Bible. IX s.

11562 Exposition de plusieurs livres de la Bible, par Hervé; copie de ms de Vauluisant. XVII s.

11563 Variantes de quelques livres de la Bible, recueillies en partie par Ruinart. XVII s.

11564 Exposition du Lévitique, par Raoul de Flay. XII s. Peint.

✓ 11565 Pierre Lombard, sur le Psautier. XII s. Peint.

11566 Même ouvrage, 1^{re} partie. XII s. Peint.

11567 Même ouvrage, 2^e partie. XII s. Peint.

11568 Psalmodium elucidatio. XVII s.

11569-11572 Commentaires de Renaud Gibon sur les psaumes, sur saint Luc et sur les Actes des apôtres. A la fin du vol. 11571 est un traité du même auteur sur l'usure. XVI s.

11573 Commentaire sur Job. XII s.

11574 Commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains. IX s. En tête sermon sur la Toussaint et chants notés en

neumes pour la fête de S. Serge et S. Bacche, du XII s.

- 11575-11576 Exposition des épîtres de saint Paul attribuée à Florus. 1164. Peint.
- 11577 Livres I-V de l'exposition de l'Apocalypse par Ambroise Autpert. XII s. Peint.
- 11578 Livres VI à X du même ouvrage. XII s. Peint. — Première partie du Décret de Burchard. XII s. Peint.
- 11579 Isidori liber de officiis ecclesiasticis. — [De duabus hebdomadis passionis] (17). — Ordo misse a sancto Petro cum expositione sua (20 v^o). — [Hugo, de sacramentis ecclesiasticis] (23). — Quare, sive interrogationes in ecclesiasticis officiis (35 v^o). — [Ysaac, de officiis divinis] (52 v^o). — Liber magistri Roberti Paululi de ecclesiasticis officiis (53 v^o). — Ex libro Augeri de sacramentis altaris (73 v^o). — [De missa seu de septem ordinibus] (74). — Gemma anime [auctore Honorio] (78). — [Septem status ecclesie] (125). — Liber Ivonis, Carnot. ep., de sacramentis dedicationis ecclesie vel altaris (125 v^o). — Ejusdem sermones de sacramentis neophitorum (128); de ordinibus clericorum (130 v^o); de vestibis sacris ministrorum altaris (132 v^o). — [De dedicatione ecclesie] (135 v^o). — Tractatus Odonis, Camer. ep., super canonem altaris (136 v^o). — Versus Hildeberti, Cenom. ep., de officio altaris (142). — Versus mag. Petri Pictoris, canonici S. Audomari, de sacramentis altaris (145 v^o). — Alii versus de ordine misse (150). — [Ivonis, Carnot. ep., epistola ad Pontium, Clun. abb.] (150 v^o). — Liber Ernaldi de quinque verbis Domini in cruce (154). — Tractatus Remigii de celebratione misse (164). — XII s.
- 11580 Amalarii liber de ecclesiastico officio. — Rotberti, monachi Sancti Laurentii in Leodio, [sive Ruperti] liber de divinis officiis. — [Guillelmi, abb. S. Theodorici, fragmentum de sacramento altaris]. — [De lectionibus officii ecclesiastici]. — XII s. Peint.
- 11581-11586 Breviarium et missale ad usum ordinis S. Benedicti, pro congregatione S. Mauri, auct. Lud. Geslu. XVIII s.

- 11587 Antiphonaire de la congrég. de Chezal-Benoît. xvi s.
 11588 Lectionnaire écrit en 1441 « in Monte S. Jeronimi prope Hatten. » — Vita S. Benedicti (56 v^o) ; passio S. Corneli pape (142).
 11589 Sacramentaire précédé d'un calendrier. x s. Peint.
 11590 Missel. x s.
 11591 Missel de Paris. xii s.
 11592 Missel de Toul. xv s. Peint.
 11593 Missel des grandes fêtes. xv s. Peint.
 11594 Partie d'un évangélaire. xvi s. Parch. Peint.
 11595 Épistolier. xvi s. Parch.
 11596 Officia propria festorum ordinis Fratrum Minorum, Marcello S. R. E. cardinali Lantes dicata a Julio Arigono Cremon. xvii s. Peint.
 11597 Extraits des conciles par A. de Harlay. xvii s.
 11598-11610 Matériaux d'une compilation sur les canons des conciles. xviii s.
 11611 Concile de Chalcédoine. ix s.
 11612 Journal du concile de Trente par Nicolas Pseaume. xvii s.
 11613-11614 Travaux sur les œuvres de S. Hippolyte. xviii s.
 11615 Origène, sur l'Ancien Testament. xii s. Peint. Au commencement : recettes diverses ; versus contra symoniacos ; de Rome porticu.
 11616 Origène, sur l'Ancien Testament. xii s.
 11617 Origène, sur le Cantique et les Proverbes. xii s. Peint. A la fin, fragment de rouleau mortuaire.
 11618 Variantes de divers ouvrages de S. Cyprien. xviii s.
 11619-11622 Matériaux pour une édition de S. Hilaire. xvii s.
 11623 Matériaux pour une édition d'Optatus. xviii s.
 11624 Hexaméron et divers ouvrages de S. Ambroise. xi s. Peint. — Y ont été ajoutées les passions de S. Nazaire et de S. Thomas.
 11625 Matériaux d'une table du traité de S. Jean Chrysostome sur l'évangile de S. Matthieu. xvii s.
 11626 S. Jérôme, sur le Psautier. xii s. Peint. A la fin, oraison dominicale en grec.
 11627 S. Jérôme, sur Isaïe. ix s. Peint. Écrit. lombard.
 11628 S. Jérôme, sur Daniel et sur l'Ecclesiaste ; questions hébraïques. xii s. Peint.

- 11629 S. Jérôme, sur Ézéchiél. XII s. Peint.
 11630 S. Jérôme, sur les petits Prophètes. XII s. Peint.
 11631 Lettres de S. Jérôme. IX s. Peint. A la fin : passion de S. Maurice ; répons notés en neumes.
 11632 Lettres de S. Jérôme. IX s. A la fin : versus, laus cæsaris Hæynrici, avec notation en neumes.
 11633 Lettres de S. Jérôme. XII s. Peint. A la fin, catalogue des papes, s'arrêtant à Eugène II.
 11634 S. Augustin, sur les Psaumes 1 à 41. XII s. Peint.
 11635 S. Augustin, sur l'évangile de S. Jean. IX s. Au commencement : Vie de S. Jérôme.
 11636 1^{re} partie. Commentaire sur les épîtres de S. Paul, tiré de S. Augustin. XII s. Peint.
 2^e partie. S. Augustin : de sermone in monte habito et mundicia cordis (209) ; de x cordis (258) ; de conflictu vitiorum atque virtutum (265 v^o). XII s. Peint. Au commencement et à la fin, fragments de rouleau mortuaire.
 11637 S. Augustin, Manuel et Cité de Dieu. XI s. Peint.
 11638 S. Augustin, Cité de Dieu. XI s.
 11639 S. Aug., Cité de Dieu, liv. 1 à 10. XI s.
 11640 S. Aug., Cité de Dieu. XV s. Peint.
 11641 Fragments de S. Augustin sur papyrus. VI s.
 11642 Extraits de S. Augustin intitulés « liber Evippii. » IX s.
 11643-11644 Milleloquium veritatis Augustini, compilatum a fratre Barthol. de Urbino. Commencement du XV s. Peint.
 11645-11666 Matériaux pour une édition de S. Augustin. XVII s.
 11667-11670 Matériaux pour une édition de Cassien. XVII s.
 11671 S. Grégoire, sur Job, liv. 1-5. IX s. A la fin, chant noté en l'honneur de s. Fuscien.
 11672 S. Grégoire, sur Job, liv. 6-10. IX s.
 11673 S. Grégoire, les quarante homélies, le pastoral et les dialogues. — Martyrologe (184). — XII s.
 11674 Lettres de S. Grégoire. IX s.
 11675 Lettres de S. Grégoire. XII s.
 11676-11680 Matériaux pour une édition de S. Isidore. XVII s.
 11681 Bède, sur S. Luc. IX s. Peint. Écrit. lombard. Au commencement et à la fin, Sentences d'Isidore.
 11682 Bède, sur l'Apocalypse. X s.
 11683 Raban, sur S. Matthieu. IX s.

- 11684 Raban, [de universo.] — Épitaphe de Raban (218). — Liber Bede de locis sanctis (218). — XII s. Peint.
- 11685 Raban, éloge de la croix, précédé d'un traité sur le corps et le sang de J.-C. XI s. Peint.
- 11686 Matériaux pour une édition de Pascase Ratbert. XVII s.
- 11687 Matériaux pour une édition de Ratramne. XVIII s.
- 11688 Lanfranci commentarii in epist. S. Pauli. 1652.
- 11689 Matériaux pour une édition de S. Anselme. XVII s.
- 11690 Sentences de Pierre Lombard. XII s. |
- 11691 Sentences de Pierre Lombard. XIII s.
- 11692 Somme de Guillaume d'Auxerre. XIII s. Peint.
- 11693 Collectio catholice et canonice scripture ad defensionem ecclesiastice ierarchie [auct. Guill. de S. Amore]. — Theoremata de hostia consecrata (97). — Apologeticon actoris et libri editi contra adversarium perfectionis christiane, maxime prelatorum possessionumque ecclesiasticarum inimicum (141). — XIII s. — Au f. 184, ou a ajouté : Propositio Richardi archiep. Ardmachani, primatis Hybernie, super materia mendicitatis, a. 1357.
- 11694 Quolibeta mag. Goudefridi de Fontibus a 5 usque ad 14. XIV s.
- 11695 De fide catholica, auct. Jo. Serrano. 1597.
- 11696 De Trinitate, de providentia Dei, de Angelis. XVII s.
- 11697-11698 Cahiers de théologie, etc. XVII s.
- 11699 Homélies. X s.
- 11700 Homélies. XII s. Peint.
- 11701 Homélies. XII s.
- 11702-11703 Homélies. XII s. Peint.
- 11704 Homélies. XII s. Peint.
- 11705 Homélies, auxquelles sont mêlées quelques vies de saints : Arnulfus (154); Benedictus (147); Crux (97); Dionysius (89); Ferreolus et F. (118 v°); Germanus Paris. (104); Gervasius et P. (120 v°); Johannes et Paulus (129); Leufredus (123); Marcus (93); Margarita (155 v°); Maria Magd. (161); Martialis (144 v°); Martinus (139); Medardus (114 v°); Turiavus (149); Victor (158). — Commencement du XIII s. — Cf. le n° 11754.
- 11706, 11707 Homélies. XIII s.

- 11708 *Mélanges de théologie.* — *Junioris idiotæ contemplatio pacifica, proposita ignoto cuidam ascetico pro defensione decreti pontificii adversus hanc propositionem : S. Petrus et S. Paulus sunt duo pastores etc.* — Pièces venues des jésuites, relatives aux affaires religieuses du xvii s. — L'abbé irlandais Callaghan. — xvii s.
- 11709 *Collection de canons.* ix s.
- 11710 *Canons de Denis le Petit.* 805 (?).
- 11711 *Canons de Denis le Petit.* ix s. — A la fin, morceaux sur les lettres formées et sur les tropes.
- ✓11712 *Décret de Gratien.* Commencement du xiii s. Peint.
- 11713 *Décret, avec l'Apparat de Barthol. Brixien.* xiii s. A la fin, *Somme abrégée de Jean André sur le 4^e livre des Décrétales.*
- 11714 *Quartæ decretales.* — *Comment. sur les Décrétales,* (27). — xiii s.
- 11715 *Décrétales, suivies des constitutions d'Innocent IV.* xiii s. Peint.
- 11716 *Décrétales, avec glose, suivies des constitutions d'Innocent IV.* xiii s. Peint.
- 11717 *Décrétales, avec les gloses de Bernard.* Fin du xiii s. Peint.
- 11718 *Henri Bohic, sur les Décrétales.* 1397. Peint.
- 11719 *Gloses de « Guido de Baysio, Bonon. archid. » sur le Sexte.* xiv s. Peint.
- 11720 [*Statuta canonum in 12 libros distincta, auct. H. Papi- nensium præposito.*] xiv s.
- 11721 *Libellus dispensationum, auct. Joh. de Deo.* — *Tractatus de duobus fratribus compositus per d. Bar. de Saxo Ferrato.* — *Apparatus Dini supra epylogium sexti libri, scil. super tit. de regulis juris.* xiii et xiv s. — Au commencement, fragments de gloses sur le Décret.
- 11722 *Notes dont la plupart se rapportent à des matières de droit canon.* — *Seconde session du concile de Carthage, en 525, tirée par Baluze d'un ms. du Vatican* (37). — xvii et xviii s.
- 11723 *Digestum vetus.* xiii s.
- 11724 *Commencement du Digeste* (3). — *Libellus de ordine*

judiciorum compositus a Renfredo Beneventano (7). — *Questiones disputate Andegavis* (101 v^o) et *Parisius* (103 v^o). — *Libellus super jure canonico compositus* a R. Beneventano (104). — Sur les blancs qui se trouvaient au commencement et à la fin, on a copié, au XIII s., des formules d'actes, des recettes de médecine et une chanson dont voici le premier vers : « L'autrier fors d'Angiers alay. » — Les jurisprudences cités dans les questions angevines sont : G. de Rothomago, Rufinus Lombardus, Gervasius de Clisant, Guillelmus de Ruis, Simon le Lormier, Ricardus de Piris, B. de Brulia.

- 11725 Extraits du code Théodosien par A. de Harlay. XVII s.
 11726 Observations sur divers points de droit romain. XVII s.
 11727 Baldi de Perusio *lectura super usibus feudorum*. — *Ejusdem commentum super pace Constantie*. — *Ejusdem responsio ad quesita* [de feudis]. — XIV s. Peint.
 11728 Quatrième partie du Miroir historial de Vincent de Beauvais. 1267.
 11729 Chronique de Guillaume de Nangis, s'arrêtant à l'an 1368. XV s. Pap.
 11730 Chronique martinienne, avec les additions d'Étienne de Conty. Commencement du XV s.
 11731 Recueil de chroniques, principalement formé par D. Martène et D. Durand. — *Addenda ad chronicon Clarii*, ex ms. S. Victoris Paris. — *Breve chronicon Aquicinctense* (5). — *Supplementum auctuarii Aquicinctensis* (7). — *Breve chronicon abbatum Elnon*. (19). — *Chronicon Floreffia* (21). — *Series metrica abbatum Fontanellensium* (32). — *Chronica Gandensis cœnobii* (35). — *Chronicon Marchianense* (40). — *Breve chronicon ab a. 1218 ad 1241* (46); [cf. le ms. lat. 4936 B]. — *Annales Vedastini*, ex cod. Marchianensi (47). — *Breve chronicon ex cod. S. Martialis Lemov.* (86). — *Breve chronicon imperatorum* ex ms. Prumiensi (87). — *Ex Guimanni libello de monasterio S. Vedasti* (89). — [De regibus Franc., sæc. XI et XII, ex ms. Marchian.] (127). — *Genealogia regum Franc.*, ex ms. Vicon. (130). —

Henrici, Huntingt. archidiaconi, historiæ Anglorum liber nonus, ex cod. Gemmetic. (148). — Epitaphia (164, 165 v°, 174). — Chartæ Majoris Monast. (166). — Veteres inscriptiones (167). — De Jacobo Bonivardi, clerico comitis Sabaudia, a. 1249 (168). — Litteræ Gregorii papæ X (169). — De sancto clavo in eccl. B. Dion. asservato (175). — Vetus chronicon Beneventanum (218). — Breve chronicon Cremonense (222). — Chronicon Pisanum (224). — Bonicotri commentaria historica sui temporis ab a. 1420 ad 1436 (227). — Commentariolum Evangelistæ Manelmi de quibusdam rebus gestis in bello gallico Francisci Barbari (252). — [Nonnulla de monasterio Casæ Dei] (274). — Négociation des ambassadeurs de Louis XI en Italie (300). — Breve chronicon, ex ms. Chauveliano (382). — Breve chronicon regum Franc., ex cod. Gemmetic. (383). — De regibus Franc., ex cod. S. Vedasti (384). — Nomina regum Franc., ex cod. Stabul. (386). — Fragmentum de historia Franc. (388) — Ex chronico Laurentii Pignon., ord. Fratrum Prædicat. (390). — De monast. Tuitiensi (396). — Ex chronico Ægidii le Muisis (396). — De ædificiis urbis Romæ, ex cod. Floref. (533). — De eisdem, ex cod. Oratorii Romani Vallicell. (539). — Regiones urbis cum ecclesiis earum, ex cod. Alteriano (543). — Epigrammata diversa Timothei Vincentini (548). — [De flagellatoribus] (556).

11732 Deux copies incomplètes de la chronique de Jean d'Ypre. — Coutumes de Cluni, deux exemplaires, (76, 137). — Chronicon S. Petri Vivi, auct. Clario (245). — Extrait d'Eginhard (310). — Prologus cujusdam chronici a monacho Cisterc. Montis Regalis compositi, ab orbe condito ad a. 1430 (314). — Ex vita SS. Floriani et Florentii (312). — Miracula S. Firmini, Virdun. ep. (313). — Chronicon breve Barcinonense, [de la main de Du Cange] (320). — Extr. des statuts de Cluni (322). — Notes sur la chronique attribuée à Datius, archev. de Milan (330).

— XVII s.

- 11733 [Chronicon ad cyclos paschales], ex cod. Vallic. Romano 21 (33). — Chronicon Guillelmi de Nangis (35). — [De regno Siciliae] (71). — Notes de D. Ans. Le Michel sur les auteurs du XI s. (83). — Fragment d'un poème relatif à l'histoire de Sicile (142). — Pièce relative à l'expédition de Jean, comte d'Armagnac, contre Ferrare, en 1333 (148). — Sur le clou de l'abb. de S. Denis (150). — Chronique des comtes de Savoie (157). — Chronique de Gérard de Frachet (172). — Livre de Heriman sur S. Martin de Tournai (176). — Chronique de S. Pierre le Vif, par Clarius (188). — Chronique de S. Riquier par Hariulfe (215). — Mémoires sur l'authenticité des privilèges de S. Germain des Prés (296). — Partie d'un poème sur les événements de Liège au XV s. (481). — Chronologia sacra (507). — Quelques pièces sur l'histoire moderne. — XVII et XVIII s.
- 11734 Généalogies des principales maisons de l'Europe depuis l'époque carlovingienne. XVII s.
- 11735 Antiquités de Josèphe. Commencement du XIII s.
- 11736-11737 Vie de J.-C. par Ludolfe. XV s. A la fin du t. I, traité sur la messe.
- 11738 Hist. ecclésiastique d'Eusèbe. X s.
- 11739-11741 Compendium omnium congregationum et disputationum quæ coram Clemente VIII et Paulo V celebratæ sunt in controversia de auxiliis divinæ gratiæ. XVII s.
- 11742 Dissertations sur l'hist. de l'égl. de Rome; la première intitulée : An Petrus cathedram Antiochenam fundaverit. XVII s.
- 11743 Copie du Diurnus Romanus. — Extraits d'un martyrologe et d'un pontifical de Reims (51). — Extr. d'un pontifical de Rouen (93). — Extr. du cartul. de l'égl. de Vienne (111). — Extr. du cartul. de l'égl. de Roye (155). — Extr. des cartul. de l'égl. de Chartres (163). — Chartes de Ste Geneviève de Paris (235). — Extr. du cartul. de Marmoutier pour le Vendômois (261). — Extr. du ms. lat. 1682 (277). — Extr. du Registrum curiæ (283). — Chartes de l'abb. de S. Just, au dioc. de Beauvais (343). —

Extr. du grand cartul. de Brioude (365). — Sur les visites pastorales des archevêques (436). — Office de la fête des fous à Sens (462). — Extr. d'un registre de l'égl. de Bayeux (488). — Ancienne copie sur parch. de la fondation de S. Pierre le Vif (494). — Extr. d'un Ordinaire de l'égl. de Rouen (495). —
XVII s.

11744 Condamnation de deux opinions de Jean XXII par les théologiens de l'université de Paris. 2 janvier 1334 (n. s.).

11745 Actes de la conférence tenue à Medina del Campo, sur les prétentions d'Urbain VI et de Clément VII. 1381 et 1382.

11746 Extr. du journal de Jean Burchard. — Mémoires sur les cérémonies de la cour de Rome et sur l'élection des papes. — XVII s.

11747 Calendarium docto-sanctum, studio Philippi Despont. XVII s.

11748 Vies de saints. x s. — Adrianus (128 v°); Affra (142); Albanus (128); Andocius, Tirsus et Felix (50 v°); Andreas (77); Anianus (64); Augustinus (17); Barthol. (12); Benignus (63); Captivus (90 v°); Cassianus (8); Cecilia (68 v°); Consortia, Eukyrius et Galla (93); Cyprianus (34); Cypr. et Laurentius (37 v°); Dionisius (53 v°); Eugendus (107); Eulalia (79); Felix (7); Ferreolus (41); Genesius (16); Geretrudis (135); Hieron. (148 v°); Hylario (54); Hylarius (88); Jacobus frater Joh. (5); Joh. monachus et abbas (145); Justus Lugdun. (31 v°); Leudegarius (80); Lupicinus (102); Mammes (123 v°); Marcellinus et Petrus (120); Marcellus (15); Mattheus (42); Mauricius (47); Maximus (71 v°); Michael (52); Nicetius (126 v°); Paulus (86); Privatus (9 v°); Quintinus (60); Radegundis (113); Regina (33); Romanus (67); Romanus, Lupic., Eugendus (96 v°); Saturninus (75); Sixtus, Laurentius et Hippol. (118); Sofia (122); Speusippus, Eleus., Meleus. (139 v°); Symphorianus (11); Valerianus (39 v°); Veranus (96).

11749 Vies de saints. XI s. — Afra (63 v°); Arnulfus (74 v°); Aurea (66); Baltechildis (70 v°); Barnabas (191 v°);

- Benignus (23); Bonittus (222); Cesarius Arelat. (170); Claudius, Asterius, etc. (86 v°); Clemens (21); Clodoaldus (16 v°); Columba (209 v°); Concordius (221); Cornelius papa (94); Cyprianus Carthag. (95); Demetrius (183); Donatus (40 v°); Eufrosina (56 v°); Eusebius Vercell. (114 v°); Evurtius (90 v°); Felix et Ad. (88 v°); Furseus (5 v°); Genesius m. (87 v°); Geraldus conf. (121); Greg. presb. et m. (52 v°); Greg. Nazanz. (147 v°); Hieron. (188); Joh. Chrysost. (95 v°); Julianus (1); Justus Lugd. (146); Lucanus (19 v°); Lucia et Geminianus (43 v°); Lucianus (213); Lupus ep. (60 v°); Macra (219 v°); Maiolus (109 v°); Mammes (82); Marcellus m. (81); Marcialis (25 v°); Martina (196); Maximus (52); Medericus (13); Paulus herem. (243); Petrus m. (60); Policarpus (210 v°); Pontius (238 v°); Priscus (89); Privatus (84); Regulus (246); Sabina (88 v°); Savinus et Exuperantius et Marcellus (54); Septem dormientes (36); Sergius et B. (47); Sulpicius (202); Symeon Styl. (79); Syrus Ticin. (142 v°); Timotheus et Apoll. (85 v); Viventius (228 v°).
- 11750 Vies de saints et homélies. XI s. — Ambr. (164); Andreas (100); Audoenus (138); Augustinus (148); Barthol. (75); Hieron. (157); Jacobus (72); Jacobus (111 v°); Joh. (103 v°); Leutfredus (114); Marcus (113); Maria (57); Matheus (79 v°); Maurilius (185); Medardus (176); Nicholaus (125, 253); Paulus ap. (66 v°); Petrus ap. (59); Philippus (110 v°); Symon et Jud. (85); Thomas ap. (91 v°); Turiavus (196 v°).
- 11751 Vies de saints. Milieu du XI s. — Antoninus et Sanctinus (50 v°); Briccius (144); Dionysius (1); Martinus (82); Michael in monte Tumba (73); Vincentius (63 v°).
- 11752 Vies de saints et homélies. XI s. — Agatha (191); Agnes (172); Andreas (6 v°); Baltildis (186 v°); Benedictus (206); Droctoveus (249); Greg. papa (199); Joh. (53); Lucia (18); Lucianus (96 v°); Maurus (152 v°); Maximinus (20); Nicholaus (11 v°); Scolastica (193); Sebastianus (169); Silvester (64); Sulpitius (166 v°); Vincentius (177).

- 11753** Vies de saints. XII s. — Adrianus (129 v°); Agapitus (116); Alexius (47); Anastasia (251 v°); Apollinaris (51); Augustinus (122 v°); Barthol. (119); Bricius (319 v°); Calixtus (255); Caterina (270 v°); Cecilia (320 v°); Cesarius (290); Christoforus (59); Ciprianus (143); Clemens (331); Cornelius (142 v°); Cosmas et D. (173); Crisantus et Daria (181); Crux (147 v°); Dionisius (246); Donatus et Yllar. (87 v°); Duodecim fratres (196); Egidius (218); Eusebius m. (106 v°); Eustachius (167 v°); Felicitas (39); Felix ep. et m. (214); Felix m. (68 v°); Felix m. (75); Felix et Ad. (217); Fides (239 v°); Flora et Lucilla (69 v°); Genesius m. (118); Germanus Capuanus (257 v°); Grisogonus et Anastasia (335); Hedestus et Priscus (253 v°); Helena (336 v°); Jacobus ap. (56); Januarius, Festus et Desid. (153 v°); Jeron. (229 v°); Joh. Bapt. (1, 128 v°, 207 v°); Joh. et Paulus (5 v°); Julianus Cenom. (286); Justina (144); Laurentius (101 v°, 199 v°); Leonardus (296 v°); Longinus (329); Lucas (178); Lucia et Gem. (149); Machabei (73 v°); Margarita (44); Maria (107, 226 v°); Martialis (21); Martinus (312); Matheus (160 v°); Mauricius (165 v°); Maurus m. (263); Maximus levita (177 v°); Mennas (309 v°); Mercurius m. (264); Michael in Conas (221 v°); Michael in Garg. (176); Nazarius et C. (65); Omnes sancti (292); Paulus ap. (15); Petrus ap. (8 v°); Petrus Alexandr. (276 v°); Praxedis (50); Processus et Mart. (35 v°); Protus, Jacinctus et Eugenia (136 v°); Quatuor coronati (303 v°); Quiricus et Julita (40); Remigius (233 v°); Rufus et Carponius (203); Sabina (205); Samonas, Gurias et Abibus (259 v°); Saturninus (285); Savina (129); Secunda et Rufina (37); Septem dormientes (94); Seraphia (71); Sergius et B. (241); Simplicius, Faustinus, etc. (68); Steph. protom. (83); Steph. papa (78); Symon et Jud. (187); Tecla (192); Theodorus (307 v°); Victorinus (61 v°); Xistus (85 v°); Ypolitus et Cassianus (104 v°).
- 11754** Vies de saints et homélies. C^t du XIII s. sauf les f. 107 à 112, 194 à 233, qui ont été écrits après coup.

Cf. le n. 11705.—Andreas (145 v°); Barbara (208); Benignus (122); Bernardus (227); Brictius (134 v°); Cecilia (138); Clemens (141); Clodoaldus (59); Crux (72 v°); Dyonisius (90 v°, 98 v°); Filibertus (46); Georgius, Aurelius et Nathalia (49, 104 v°); Germanus Autiss. (10); Germanus Paris. (1); Gregorius papa (57); Hieronimus (87 v°); Joh. Bapt. (52); Katerina (213, 217 v°); Laurentius (22); Lucas (101 v°); Ludov. rex (223); Lupus [Senon.] (55); Maria (28, 61, 76 v°, 231); Martinus (125 v°); Matheus (79); Mauricius (82); Maurilius (70 v°); Michael (84 v°); Omnes sancti (112); Petrus ad vinc. (12 v°); Simphorianus (44 v°); Steph. prothom. (15 v°); Turiavus (212); Venantius (94 v°); Vincenius (107); Ypolitus (26 v°).

11755 Vies de saints et offices notés. C^t du XIII s. — AYGULFUS (5, 18 v°); Barnabas (8); Blitharius (1); Egidius (17); Felix (17); Fides (46 v°); Flavitus (15); Leodegarius (28 v°); Leonardus (20 v°); Memorius (10); Tancha (12 v°).

11756 Vies de saints. XIII s. — AGATHA (169); Agnes (137); Albanus (8); Albinus (173 v°); Ambrosius (189 v°); Anastasia (23 v°); Andreas (1); Antonius (116); Babilas (145); Baltechildis (161 v°); Basila (231 v°); Blasius (167 v°); Bonefacius (236); Bonitus (91); Columba (50 v°); Concordius (56); Crisantus et Daria (4 v°); Crux (207); Dyonisius (195 v°); Eligius, auct. Audoen (2 v°); Eufrosina (56 v°); Eugenia (26); Eulalia (14); Felix presb. (90 v°); Fructuosus (139); Furseus (104 v°); Genovefa (39); Gentianus, Fuscianus et Victorius (15); Georgius (197); Gordianus (222); Greg. m. (22 v°); Greg. Naz. (209); Greg. papa (175); Hylarius (80); Ignatius (164 v°); Jacobus (206 v°); Joh. Chrysost. (148); Joh. evang. (31 v°); Joh. presb. et her. (244 v°); Joh. [3 kl. febr.] (241 v°); Julianus et Bas. (70 v°); Julianus ep. (158 v°); Longinus (179); Lucia (17); Lucianus (66); Macra (65); Maiolus (223); Marcellus ep. Paris. (249); Marcus (205); Margarita (239 v°); Maria Magd. (183); Marius, Martha, etc. (135 v°); Martina

(51 v°); Maurus abbas (95); Maximinus (18); Mucius (229 v°); Nereus et Ach. (226 v°); Niceforus (194 v°); Nicholaus (9, 217); Pancracius (229); Paulus ep., frater s. Germani (170 v°); Paulus herem. (78 v°); Petrus Balsamus (58 v°); Petrus et Andreas, Paulus et Dyonisia (231); Philippus (206); Polycarpus (146 v°); Pontius (233 v°); Quadraginta martyres (237 v°); Regulus (199 v°); Savinus (49); Saturninus, Sisinnius, etc. (102 v°); Sebastianus (127); Severinus (173); Silvester (34 v°); Simeon (63 v°); Speusippus, El. et Mel. (110); Sulpitius (111); Thomas ap. (19); Thomas Cantuar. (45 v°); Tymotheus ep. (140); Victor m. (208); Vincentius (140 v°); Vitalis m. (205 v°); Viventius (84); Vulfrannus (180 v°).

11757 Vies de saints. XIII s. — Agericus (146); Alexander, Eventius et Theodolus (46); Amator ep. (34); Ambrosius (15); Ambrosius Caturc. ep. (145); Andeolus (34); Antidius Bisuntin. (151); Athanasius (39 v°); Attalus (141 v°); Austregisilus (78); Barnabas (109 v°); Baudelius (77); Bonefacius (103); Carau-nus (94); Crux (43 v°); Decem millia mart. (117); Desiderius Lingon. ep. (82); Donatianus et Rog. (83); Erasmus (101 v°); Eutropius (29 v°); Felix, Fortunatus, etc. (20); Fidolus (74); Fotinus et Blandina (99); Gallicanus (119 v°); Gengulphus (52); Germanus Par. (89); Gervasius et Prot. (113 v°); Gordianus et Epim. (51); Hugo Grannopol., auct. Guigone (1); Jacobus, kl. maii (29 v°); Joh. et Paulus (120); Lusorius (156 v°); Mappalicus (19 v°); Marcellinus et Petrus (98); Marcellus m. (131); Marcialis (132); Marcus (25); Maria Eg. (10 v°); Maxentius (120 v°); Maximinus ep. (96); Maximus m. (156); Medardus (104 v°); Nereus et Ach. (54 v°); Pachomus (61 v°); Pancratius (51 v°); Paulus ap. (128); Petrus ap. (121 v°); Petrus et Andr., Paulus et Dion (73 v°); Philippus (30 v°); Pontius (57 v°); Primus et Felicianus (108 v°); Quiriacus (49 v°); Richarius (27); Robertus abb. (21 v°); Sigismundus (33); Theobaldus (139 v°); Theodosia (7); Torpes

(75 v°); Urbanus Lingon. (143); Urbanus papa (83 v°); Valerius (154); Victor, Alexander, etc. (156 v°); Victor et Corona (60 v°); Vitalis m., 4 kal. maii (29 v°); Vitus (112).

11758 Vies de saints. xiii s. — Abdon et S. (72 v°); Agapitus (133); Agilus (180); Alexius (185); Apollinaris (35 v°); Arnulfus (128); Audoenus (154 v°); Augustinus (163 v°); Bartholomeus (151 v°); Benedictus (13 v°); Carisepphus (1); Cassianus ep. (99); Christina (41); Christoforus (45 v°); Cucuphas (48); Cyriacus diac. (103); Deicolus (122 v°); Dionisius (70 v°); Donatus (102); Eusebius Vercell. (86 v°); Eusebius, Vincentius, etc. (160); Felicitas (13); Felix papa (70 v°); Felix, kl. aug. (93); Felix et Ad. (184); Genesius m. (162 v°); Genesius Arel. (162); Germanus Autiss. (74); Goar (10); Helena (134); Jacobus, 8 kl. aug. (44); Julianus, auct. Greg. Tur. (172); Laurencius (104 v°); Lupus, 4 id. aug. (71 v°); Machabei (84); Mammes (131); Margarita (15 v°); Maria (116); Maria Magd. (30 v°); Massa Candida (153 v°); Memmius ep. (100); Nazarius et C. (55 v°); Pantaleo (53); Petrus ad vinc. (83 v°); Philibertus (146); Praxedis (30); Processus et Mart. (9 v°); Radegundis (107 v°, 188); Sabina (179 v°); Salvius (5 v°); Sanso (60); Septem dormientes (50); Simphorianus (150 v°); Simplicius, Faustus et Beatrix (71); Spes, Fides et Car. (91 v°); Steph. prothom. (97); Steph. papa (94 v°); Syxtus papa, Feliciss. et Agap. (101); Thimotheus (149 v°); Turiavus (184); Yonius (186 v°); Ypolitus (107).

11759 Vies de saints. xiv s. — Adrianus (76 v°); Agilus (293 v°); Agricola et Vit. (259); Alexis (239); Andochius, Tyrsus et Felix (111 v°); Andreas (260); Anianus (230 v°); Arnulphus (23); Audoenus (46); Audomarus (187 v°); Augustinus (59, 282); Aygulfus (63 v°); Barthol. (44); Basolus (157 v°); Benedictus (280 v°); Benignus (197); Bernardus (27 v°); Bercharius (166 v°); Bricius (227); Calixtus papa (156 v°); Cecilia (241); Cesarius Arelat. (50); Clemens (245); Columba (1); Columbanus (234 v°);

Cornelius papa (94); Cosmas et Dam. (114); Cris-
 santus, Maurus et Daria (277 v°); Crispinus et Crisp.
 (180 v°); Crux (93 v°); Cyprianus m. (94 v°); Deicola
 (238 v°); Dionysius (148); Egidius (61 v°); Eligius
 (267); Eufemia (97); Eufrosina (2 v°); Eusebius,
 Vincentius, etc. (48); Eustachius (209 v°); Evurtius
 (71); Faro (184 v°); Felicitas et Perpetua (246 v°);
 Felix Nolanus (4 v°); Felix et Audactus (292 v°);
 Fides et Caprasius (140 v°); Florentinus et Hilarius
 (112 v°); Frodobertus (160 v°, 179 v°); Genesius
 (50); Gorgonius et Dorotheus (87 v°); Greg. Turon.
 (231 v°); Grisogonus, Anastasia, etc. (247); Hieron.
 (118); Hilarius (3); Joh. Bapt. (288 v°); Julianus
 Brivensis (287 v°); Justus (173); Katharina (251 v°);
 Lambertus (99 v°); Leodegarius (136 v°); Lupus
 Senon. (297); Maclovius (228); Marcellus m. (69);
 Martinus (214 v°); Matheus (105); Mauricius (107 v°);
 Memorius (70); Mennas (213 v°); Michael (115 v°);
 Nicholaus (281); Pelagia (143); Petrus Alex. (258 v°);
 Prothus, Jac. et Eugenia (89 v°); Pyaton (132 v°);
 Quintinus (189 v°); Remigius (120 v°); Sabina (292);
 Sanctinus et Antoninus (155 v°); Saturninus (259 v°);
 Savinianus et Pot. (174 v°); Sequanus (103); Sere-
 nus (133); Sergius et B. (145); Silvester (1); Symon
 et J. (181 v°); Symphorianus (43); Symphorianus,
 Claudius, etc. (205); Tancha (154 v°); Tecla (109 v°);
 Theodorus (212 v°); Timotheus (43); Timotheus et
 Apollinaris (49).

11760-11779 Vies de saints recueillies par les Bénédictins. xvii s.

Les copies qui forment ce recueil sont généralement
 classées par ordre alphabétique. Les vol. 11775 et
 11776 sont consacrés aux vies de Thomas Becket; le
 vol. 11777 renferme surtout des renseignements bi-
 bliographiques, et le vol. 11779, des vies en français.

11780-11786 Matériaux pour la continuation des *Acta Sanct.* ord.

S. Bened.; presque tous se rapportent au xii s.

11787 Canonisation de sainte Thérèse. xvii s.

11788 Hildemare, sur la règle de S. Benoît. xvii s.

11789 Exposition de la même règle par Pierre Boyer, abbé
 de S. Chignan. xvii s.

- 11790 Glose de Richard de S. Ange sur la même règle. xvii s.
- 11791 Documents sur l'histoire monastique; il y a surtout des statuts se rapportant aux ordres ou aux maisons de Corbie (1), Cîteaux (19, 155), Prémontré (20), Cluni (43, 171), Liessies (47), les Franciscains (66), S. Antoine en Viennois (70), S. Victor de Paris (81), la Chartreuse (128, 184), Ferrières (165), Hastières (173). — Opuscules de Nicolas de S. Victor (40) et de Serlon, abbé de l'Aumône (154). — Extr. de qq. mss. de la Vallicellane (159). — xvii s.
- 11792 Documents sur l'histoire monastique. — Sunaxarium monast. Ciptæ Ferratæ (1). — Catal. des mss. de Cîteaux (87). — Copies de chartes (120), dont qq. unes carlovingiennes; plusieurs de S. Arnoul de Metz et de S. Nicolas d'Angers. — Breviarium ecclesiastici ordinis, ex ms. palat. (152). — Miracles de N. D., par Gautier, moine de Cluni (170). — Une partie de ce vol. est formé de papiers du P. Sirmond. — xvii s.
- 11793 Hist. de France attribuée à Hugues de Fleury. — Hist. de Paul Diacre (52). — Fragments d'hist. mérovin-gienne (197). — « Historia Treberorum » (198). — xiii s.
- 11794-11795 Copie du cartul. D de Phil. Aug. xvii s.
- 11796 Procès des Templiers en 1309; ms. orig. sur pap.
- 11797 États généraux de Paris en 1355 et de Tours en 1483. xvii s.
- 11798-11800 Actes relatifs à la mort de Louis, duc d'Orléans, et à la doctrine de Jean Petit. xvii s.
- 11801 Procès de condamnation de Jeanne d'Arc. xvii s.
- 11802 Négociations des ambassadeurs de Louis XI en Italie. xvii s. Voy. le ms. 9030.
- 11803 Documents sur les affaires ecclésiastiques du royaume de France, et en particulier de la Bretagne. Pièces sur le saint-siège, les cardinaux et les légats. xvi et xvii s.
- 11804 Bulles relatives aux affaires de France depuis le xiii s. Documents sur le grand schisme. Plusieurs pièces originales. xvii s.

11805-11809 Signaturæ legationis d. Alexandri cardin. Florentiæ.
Fin du xvi s.

11810-11812 Bullæ ejusdem legationis. Fin du xvi s.

11813 Listes d'abbayes et de prieurés. — Actes de l'abb. de Chési (103). — Fragment d'un compte de 1417 relatif à une imposition ecclés. levée en Normandie (114). — Pouillés ou matériaux de pouillés, dont les principaux se rapportent aux dioc. de Bazas, xv s. (93), de Rouen, xv s. (120) et de Troyes (242), et aux monastères suivants : Ambournay (254), le Bec (259), Bernai (414), Bonneval (284), Bourgueil (358), Breteuil (265), la Chaise-Dieu (39, 292), Chezal-Benoît (323), Conches (329), Corbie (332), Cormery (334), Évron (338), la Grasse (267), Josaphat (270), Jumièges (342), Lagny (363), Lehon (369), Lire (371), Lonlay (367), Marmoutier (374), Mauzac (404), Molême (405), Montieramei (406), Montivilliers (408), Montolieu (407), Mont S. Michel (410), Mont S. Quentin (412), Noaillé (418), Pontlevoy (417), la Sauve (362). — xvii s.

11814 Pouillés ou matériaux de pouillés se rapportant aux monastères suivants : Aniane (243), Beaulieu près Loches (284), Brantome (188), Corbie (192), Corbigny (111), Coulombs (147), la Couture au Mans (194), Ébreuil (109), Fécamp (209), Flavigny (212), Fleury (9), Landevenec (84), Lezat (218), le Mas Grenier (222), Moutier S. Jean (93), Rebais (235), Redon (252), S. André sous Avignon (1), S. Benigne (7), S. Calais (14), S. Chignan (19), Ste-Colombe de Sens (20), S. Corneille de C. (23), S. Crespin (27), S. Denis (28), S. Étienne de Caen (35), S. Euverte d'O. (43), S. Évroul (37), S. Faron (45), S. Florent de S. (47), S. Fuscien (57), S. Georges de B. (82), S. Germain d'A. (63), S. Germer (74), S. Gildas des Bois (78), S. Guillem (90), S. Jouin (99), S. Julien du Pré (103), S. Jul. de Tours (104), S. Lomer (116); S. Lucien de B. (142), S. Magloire de P. (144), S. Maixent (149), S. Martin d'Autun (152), S. Martin de Pontoise (160), S. Martin de Séez (154), S. Maur sur Loire (162), S. Melaine de R. (164), S. Mesmin

(163), S. Michel en l'Erm (174, 220), S. Nicaise de Reims (179), S. Nicolas des Prés sous Ribemont (184), S. Ouen (146), S. Père de Chartres (225), S. Pierre sur Dive (207), S. Pierre le Vif (229), S. Pons de Tomières (236), S. Remi de Reims (237), S. Remi lès Sens (240), S. Savin (256), S. Seine (259), S. Serge d'A. (260), S. Sulpice de B. (273), S. Taurin d'E. (280), S. Thierry (281), S. Tiberi (287), S. Vincent de Laon (296), S. Vinc. du Mans (288), Solignac (300), Tiron (303), le Tréport (178), Villemagne (159). — xvii s. — Les mss. 11813 et 11814 sont en partie formés des papiers de D. Chantelou et de D. Huynes.

11813-11817 Constitutions de la congrég. de S. Maur. xvii s.

11818-11821 Matériaux du Monasticon gallicanum de D. Germain ; deux vol. de texte, et deux vol. de planches. Suivent les noms des monastères dont il est question dans le Monasticon ; les lettres A et B répondent aux deux volumes de texte, mss. 11818 et 11819 ; les lettres C et D, aux deux volumes de planches, mss. 11820 et 11821. — Ambournay (D 80), Aniane (D 99), Argenteuil (C 24), Bassac (D 93), Beaumont en Auge (C 66), le Bec (C 42), Bernay (C 45), les Blancs-Manteaux à Paris (C 2, 3 et 4), Bonne-Nouvelle à Rouen (C 43), Bonne-Nouvelle d'Orléans (D 84), Bonneval (C 55), Bourgueil (D 120), Breteuil (C 21), Caunes (A 398, D 109), Chaise-Dieu (D 89), Château-Gontier (D 137), Chelles (C 16, 17), Chesi (C 32), Conches (C 48), Corbeny (A 23, C 35), Corbie (B 104, C 5), Cormery (D 132), Coulombs (C 56), la Couture (A 256, D 129), la Daurade (D 96), l'Évière (D 121), Évron (A 67, B. 542), Eyssex (D 98), Fécamp (C 40, 57), Ferrières (D 75), Fleury (D 71), la Grasse (D 108), Issoire (D 110), Ivry (C 69), Josaphat (C 52), Jumièges (C 41), Lagny (C 18), Landevenec (D 123), Lire (C 54), Lonlay (C 60), Maimac (A 17, D 94), Marmoutier (A 1, D 124), Mauriac (A 101, D 87), Molême (A 192, D 79), Molôme (A 203), Montmajour (A 226, D 102), Montolieu (A 261), Montreuil-Bellay (A 222), Mont S. Michel (A 236, D 114), Mont

S. Quentin (B 46, C 6), la Mourguié de Narbonne (A 218), Moutier S. Jean (D 76), Noaillé (A 341), Nogent (C 22), Noyers (D 130), Orbais (A 355, C 34), Pontlevoy (A. 465, D 74), Préaux (A 486, C 58), Rebais (B 99, C 31), Redon (B 180, D 117), la Réole (B 54), Réthel (B 32, C 38), Rochefort entre Avignon et Uzès (B 169), S. Allyre (D 88), S. André d'Avignon (D 104), S. Aubin d'Angers (D 131), S. Bale (C 19), S. Benigne (D 84), S. Calais (D 83), S. Chignan (D 100), S. Clément de Craon (D 113), Ste Colombe de Sens (D 77), S. Corneille (C 7), S. Crespin (C 23), Ste-Croix de Bordeaux (D 97), S. Denis (C 13), S. Éloi de Noyon (C 12), S. Étienne de Caen (B 353, C 67), S. Évroul (C 46), S. Faron (C 1), S. Florent (D 126), S. Fuscien (C 27), S. Georges de B. (C 63), S. Germain d'Aux. (D 73), S. Germain des Prés (C 10, 11), S. Germer (C 53), S. Gildas de Ruis (C 44), S. Jean d'Angely (D 86), S. Jean de Laon (C 25), S. Josse sur Mer (C 36), S. Julien de Tours (A 59, D 125), S. Lomer (D 72), S. Maixent (A 118), S. Malo (A 93, D 115), S. Martin d'Autun (A 34), S. M. de Pontoise (C 28), S. M. de Séz (A 45, C 50), S. M. de Vertau (A 76), S. Mathieu de Fineterre (A 83, 97, D 128), S. Maur sur Loire (B 257, D 135), S. Maurin (A 109, D 106), S. Médard de S. (A 127, C 15), S. Melaine de R. (A 139, D 116), S. Michel des Anges (D 91), S. M. en l'Erm (A 185), S. M. de Tonnerre (B 447, D 85), S. Nicaise de Meulan (A 280, C 26), S. Nicaise de Reims (A 296, C 14), S. Nicolas d'Angers (A 309, D 119), S. N. au Bois (A 325, C 37), S. N. de Ribemont (A 317), S. Ouen de R. (C 62, 64, 65), S. Pé de Genez (A 423, D 111), S. Père de Chartres (A 368, C 59), S. Pierre de Chalon (A 361), S. P. sur Dive (A 411, C 68), S. P. de Melun (A 179, D 82), S. P. le Vif (A 450, D 78), S. Pourçain (A 478), S. Quentin en l'Île (B 1), S. Remi de R. (B 67, C 8), S. Riquier (B 127, C 29), S. Robert de Cornillon (B 161, D 92), S. Savin de Lavedan (B 222, D 95), S. Savin en Poitou (B 233, D 90), S. Seine (B 239),

S. Serge d'A. (B 248, 337, D 118), S. Sever au dioc. d'Aire (B 277, D 104), S. Sever au dioc. de Tarbes (B 269), S. Sulpice de B. (B 367), S. Taurin d'E. (B 378, C 51), S. Thierry (B 392, C 9), S. Tiberi (B 408, D 105), S. Valeri (B 493, C 20), S. Vigor de Bayeux (B 527, C 61), S. Vincent de Laon (B 586), S. V. du Mans (B 562, D 122), S. Vulmer (B 627, C 33), S. Wandrille (B 507, C 49), la Sauve Majeure (B 290, D 107), Solême (B 467, D 133), Solignac (A 438), Sordes (D 112), Sorèze (D 103), Souillac (B 322, D 138), Tiron (B 435, C 47), le Tréport (B 613, C 30), le Tronchet (B 475), Tuffé (B 485, D 127), Turpenai (B 536, D 134), Vendôme (B 459, D 70), Vierzon (B 600), Villeloin (D 136), Villemagne (B 529).

11822 Pièces sur la congrégation de S. Vannes. xvii s.

11823 Recueil de traités, la plupart conclus entre 1643 et 1658. xvii s.

11824 Traités conclus avec l'Espagne, de 1250 à 1514. xvii s.

11825 Mémoire sur la succession de la maison d'Armagnac (2). — Extr. des Olim (22) et d'autres registres du parlement (154). — Recueil sur la juridiction ecclés. (214). — xvi s.

11826-11834 Chartes diverses, du vi au xviii s., la plupart en original. — Fragments d'anciens mss. dans les vol. 11830, 11832 et 11834.

11835-11839 Extraits des registres de la chambre des comptes, du parlement et du Châtelet, et de divers cartul. et obituaires du dioc. de Paris. xvii s. Dans le vol. 11839, à la p. 353 : Vita S. Genovefe.

11840 Terrier de la seigneurie d'Apchon en Auvergne, au xvi s. — 1668.

11841 Mémoires sur le Dauphiné. xvii s. Copie du ms. 307 de Bienne.

11842 Documents sur les monastères de la Flandre et des pays voisins. xvii s. — Anchin (103), Auchy (81), Femy (248), Gemblours (257), Liessies (314), S. Amand (172), S. André près Cambrai (91), S. Denis de la Broquière (166), S. Pierre de Gand (137, 279).

- 11843 Suite du précédent recueil. — Bergues (312), Liessies (4), Lobbes (5), Marchiennes (13), Maroilles (122), S. Sauve près Valenciennes (156), S. Vast (193), Villiers (238).
- 11844 Deux copies de la chronique de Jean d'Ypre. xvii s.
- 11845 Joannis Mercerii, gymnasiarchæ Marchiani et academiæ Paris. rectoris, oratio, inter inferias, quibus academia Paris. parentabat ill. Galliarum senatus principi Pomponio Bellevræo, habita apud Maturinenses 3 non. maias 1657.
11846. Registrum curiæ. xvii s.
- 11847 Dépôts recueillies contre les Albigeois, de 1299 à 1303. xiv s.
- 11848 Actes de l'inquisition de Toulouse, de 1307 à 1323. xvii s.
- 11849 Florilegium sacrum ex conciliis 17 compositum, cum serie episcoporum Magalon. Arnaldi de Verdala (121), et processu Martini papæ IV contra Petrum III regem Aragonum (174). 1646.
- 11850 Chartes et mémoires tirés des archives d'Aix et d'Arles. xvii s.
- 11851 Ms. orig. de la chronique allant de 741 à 1139, qui est publiée dans Pertz (SS., VI, 542) sous le titre de « Annalista Saxo. » xii s.
- 11852-11853 Actes concernant les empereurs d'Allemagne et les électeurs de l'Empire. xvii s. Copie, en double exempl., du ms. 87 de Brienne.
- 11854 Fêtes données par la ville de Bruxelles à l'archiduc Ernest en 1594. Peint.
- 11855 Œuvres philosophiques et tragédies de Sénèque. xiv s. Peint.
- 11856 Consolation philosophique de Boèce, avec les commentaires de Nic. Triveth et de S. Thomas. xiv s. Peint.
- 11857 Jac. Dalechamps, version latine des ouvrages de Théophraste sur les plantes, etc. xvi s.
- 11858-11859 Ornithologie de Jac. Dalechamps. xvi s. Peint.
- 11860 Divers traités de Galien. xiv s. Peint.
- 11861 Avicenne. xiii s.
- 11862 De accidentibus. Commencement du xvi s.

- 11863 *Mélanges de mathématiques, en latin, en grec, en français et en italien, tirés « ex biblioth. Lustierina. »* XVI et XVII s. — *Data numerorum Jordani* (1). — *Alex. Andersoni appendix pro calculo motuum quinque planetarum* (19). — *Tractatus de commensurabilibus et incommens.* (31). — *De eclipsibus* (86 bis). — *Réflexions de D. Maur Fouguet sur la censure de la gnomonique par le calcul et par la géométrie* (188). — *Hypomnema Marini philosophi* (504).
- 11864 *Étymologies d'Isidore, précédées de la correspondance avec l'év. Braulion. — Tableau des degrés de parenté. — Explication des sept sceaux de l'Apocalypse. — Vers 1200.*
- 11865 *Catholicon de Jean de Gênes.* XIV s.
- 11866 *Mélanges de poésie.* XVII et XVIII s. — *Poème de Tobie* (1). — *Mag. Alexandri Laus sapientiæ divinæ* (40). — *Pièces de vers composées par Jo. Prevost* (89), *Fr. Caulier* (90), *Lud. Hurillon* (91, 93), *J. Mentel* (94), *N. Leon. Bursarius* (95), *J. Fr. Mondolot* (96), *Fr. Boutard* (99), *Am. du Mas* (106), *Car. Thierry* (112), *Ben. Thibaud* (113), *Fr. de Clermont Thoury* (139), *Pet. Neveletus Doschius* (169), *Car. Fr. Thierry* (184), *Seb. Tripier* (276), *Franc. Linant* (323), *Jos. Rosset* (351), *Rob. Wallery* (363), *Ren. Pr. Tassin* (371), *Jo. Henr. Wentsel* (373). — *Extr. du ms. 553 du Vatican* (104). — *Lettre des religieux de Tiron à Jean Casimir, roi de Pologne* (178). — *Épitaphes et inscriptions modernes, plusieurs composées par Mabillon. — Deux vieilles épitaphes de l'égl. de Lagny* (262). — *Inscription antique de Vicence* (311). — *Distiques de l'abbé Serlon* (355). — *Építaphe de Ratherius* (356). — *Qq. pièces en français et en italien.*
- 11867 *Recueil de lettres et de modèles de lettres, dans lequel on distingue le recueil de Transmundus* (1), *la Somme de Thomas de Capoue* (46) et *qq. lettres de Pierre de Blois* (130). — *Cicéron, sur l'amitié* (39 v°). — *Paradoxes de Cicéron* (44). — *Poésies diverses* (98 v°, 114, 130 v°, 165 et 179). — *Livre de l'enfance du Sauveur* (166). — *Vie de Pilate* (177). —

Vie de Judas (179). — Hymnes sur la Vierge attribuées à S. Bernard (180). — Petri Alfunsii Clericalis disciplina (184). — Liber mag. Alexandri, canonici Cyrecestrie, qui inscribitur Laus sapientie divine (189 v°). — Poésies diverses (214 v°), dont plusieurs sont des chansons à boire; elles sont d'Alexandre Neckam et d'autres auteurs; y sont nommés Serlon (214 v°, col. 2) et Guillaume d'Orléans (238). — Lettre de S., prieur de Malmesbury (240 v°), suivie de : Doctrina manualis (241), et de : Ars et doctrina phisonomie (241). — Privilège accordé par Constantin au pape Silvestre (243 v°). — Fin du XIII s.

11868 Catal. alphab. des livres du procureur général d'A-guesseau. 1702.

11869-11872 Catal. de la bibl. de l'abbé d'Estrées. XVIII s.

11873-11882 Différents catal. de la bibl. de Séguier. XVII s.

11883 Tables alphab. d'un recueil de catalogues de mss. formé par Montfaucon. — Fragment du catal. des mss. de la Laurentienne. — XVIII s.

11884 Fragments de divers mss. du X au XII s. — Lettre du patriarche Hélié, en 881, X s. (2 v°). — Homélies de S. Grég., X s., écrit. saxonne (7). — Lettres de Hil-debert, XII s. (23). — Fragments de deux recueils de vies de saints du XI ou XII s. : Anatholia et Audax (146 v°), Apollinaris (36), Cristina (66 v°), Cristoforus (75), Cucufas (72 v°), Euplus (160 v°), Felicitas (45 v°), Felix m., 29 jul. (104 v°), Felix m. 1 aug. (135), Fides S. et C. (137), Focas ep. (49 v°), Goar (47), Hermagoras et Fortunatus (129 v°), Jacobus fr. Joh. (69 v°), Justus et Pastor (159 v°), Karilep-phus (37, 145, 150 v°), Marcialis (119, 147), Maturinus (143 bis), Nazarius et C. (101), Odilo abbas (99 v°), Praxedis (55), Processus et Mart. (145), Rufina et Secunda (127 v°), Sabinus (143), Sanso (78 v°), Seraphia (106), Sixtus, Laurentius etc. (108 v°), Steph. papa (139), Simplicius, Faustinus et Beatrix (105), Turiavus (133 v°).

11885 Fragments de divers mss. du XII au XVI s. — Vies ou miracles de saints, XII s. : Abraham (20 v°), Aitalus (48), Aldegundis (59 v°), Barontus (15 v°), Bonittus

(51), Calocerus (46 v°), Cassianus (12 v°), Furseus (57 v°), Helena (64 v°), Hieron. (11), Julia (15), Letus (5). — Annales de S. Évroul (24). — Homélie (36). — Fragment d'une sorte de dictionnaire des synonymes latins, XII s. (67). — Arismetica Jordani demonstrata, XIV s. (89). — Fragment d'un traité sur le grand schisme, XV s., pap. (116). — La reprise de la Floride par le capp. Gourgues, XVI s. (124). — Différend au sujet de la rivière de la Bidassoe, XVI s. (139).

11886-11901 Pièces recueillies par les Bénédictins et reliées en seize volumes. On remarque :

Dans le vol. 11886 : *Chronicon Beneventanum* (1). — *Ex registro Benedicti de Ovetariis, cancellarii regis Cypri* (25). — *Ex kalendario veteris missalis S. Dionysii* (49). — *Ex martyrologio Metensi* (49 v°). — *Ex Speculo stultorum* (54). — *Ex archivo Lucensi* (65). — *De monasterio SS. Cosmæ et Damiani in Mica Aurea Romæ* (75). — *Privilegia ordinis Humiliatorum* (89). — *Malleus hæreticorum* (119). — *Catalogus scriptorum qui e congreg. Cassin. floruerunt* (127). — *Vita S. Johannis a Mathera* (153). — *De congreg. Burfeldensi* (179). — *De ordinibus monasticis, ex cod. Reginæ 37* (244). — *De monasterio S. Andreae nunc S. Gregorii de Urbe* (256). — *De abbazia S. Salvatoris Montis Acuti Perusiæ* (280).

Dans le vol. 11887 : *De monast. S. Pancratii et S. Victoris de Urbe* (49). — *Ex formulario Martini de Ebolo* (45). — *Alexii Melfitani episcopi epistola* (99). — *Bonnicontri Florentini chronicon* (103). — *Oliverii cardin. Neapol. itinerarium classis apostolicæ in Turcos* (243). — *Ex commentariis histor. Justi Joannis d'Anghiari Florentini, ab a. 1437 ad a. 1482* (273). — *Ex chronico Cremon.* (275 v°). — *Ex pontificali Narbon.* (289 v°). — *Ex sacramentario Paris.* (291 v°). — *De hospitali S. Mariæ Teutonicorum* (300). — *Ex Baptistæ Candelarii tractatu historico de vetusta Northmanniæ urbisque Rothom. nuncupatione* (310 v°). — *Sixti IV epistolæ* (319 v°). — *De urbis Senæ origine etc. L. Ant. Magneri epitome*

(351). — *Chronicon Aquilegiense* (369). — *Rescripta varia sanctorum pontificum* (439).

Dans le vol. 11888 : Gilberti ep. Tornac. opuscula (1). — Extr. d'un cartul. de l'archev. de Tours (15). — Catal. des mss. du Mont-Cassin (43 et 67). — Lettre de Guill., moine de S. Bertin, à Innocent II (59). — Anacleti antipapæ epistolæ (75 v^o). — De hospitali S. Jacobi de Alto Passu Paris. (96). — Chartes d'abbayes allemandes (101). — Bulles et brefs du xv s. (133 v^o). — *Commentariolum Evangelistæ Manelmi Vincentini de quibusdam gestis in bello gallico Francisci Barbari* (169). — *Status causæ Henrici Scaligeri* (183). — Lettre de Rancé à l'abbé de Cîteaux (186).

Dans le vol. 11889 : Continuation d'Anastase le Bibliothécaire, jusqu'à l'an 1328 (1). — Extr. du ms. 1267 de la Reine, renfermant l'hist. des papes de Bernard Gui (57), le Dragon normand (80 v^o), et les Gestes des rois de France, depuis Phil.-Aug. jusqu'à Charles VI (87 v^o). — Lettres de Grégoire VII (107). — Extr. du ms. 196 de la Reine relatif aux croisades et à l'hist. ecclés. (115). — Ancien catal. des év. de Noyon (126 v^o). — Notice des cités de la Gaule (140). — Theodori Amidenii *elogia cardinalium et pontificum* (167).

Dans le vol. 11890 : Lettre sur la nomination de l'abbé Witcherius, xi s. (1). — Chartes de Chaise-Dieu (2), de Cluni (20), d'Arras (116) et de Meaux (124). — Petri Mallii *historia basilicæ Vaticanæ* (46).

Dans le vol. 11891 : Traités sur le grand schisme, mss. sur pap. du commencement du xv s.

Dans le vol. 11892 : Documents sur le grand schisme, transcrits par D. Martène. — Copies de différentes chartes. — Pièces orig. du xv s., sur pap. — Documents orig. de la même époque, en anglais.

Dans le vol. 11893 : Copies de chartes et de lettres.

Dans les vol. 11894 et 11895 : Chartes et lettres, copiées pour la plupart par D. Martène.

Dans le vol. 11896 : Romualdi archiep. Salernitani *chronicon* (1). — Nicolai Specialis *historia Sicula*

(72 *bis*). — Liber S. Laurentii de duobus temporibus (269). — Acta archiepiscoporum Neapolit., auct. Joh. Diacono (289).

Dans les vol. 11897-11901 : Copies de différentes chartes.

11902 Papiers de Mabillon, contenant principalement les notes prises par ce savant dans les archives et les bibliothèques de Champagne, de Lorraine et d'Alsace.

11903 Papiers divers de Martène et de Durand.

11904-11920 Papiers de Montfaucon. Copie du *Diarium ital.* et pièces relatives à cet ouvrage dans les vol. 11904-11906 et 11919. — Inscriptions et monuments antiques dans les vol. 11906, 11908, 11909, 11911-13, 11915-11919. — Antiquités du moyen âge (églises, tombeaux, statues, vases sacrés, chasses, ornements sacerdotaux, etc.), dans les vol. 11907, 11912, 11913, 11915, 11917, 11919. — Sceaux et monnaies dans les vol. 11912 et 11914. — Communications du président d'Aigrefeuille, dans les vol. 11907, 11914 et 11915; du président Bon, dans le vol. 11912, et du baron de Crassier dans le vol. 11907. — Lettres sur le Périgord, vol. 11906, f. 280. — Dernières années du journal d'Alexandre VI, vol. 11909, f. 39. — *Chronica quomodo Cruciferi exorti sunt*, vol. 11909, f. 149. — Variantes pour une édition de la chronique de S. Jérôme, des fastes consulaires, etc., vol. 11909, f. 171. — Notes de voyage, de la main de Montfaucon, vol. 11919. — Mémoires pour la biographie de Montfaucon, vol. 11919. — *Ludovici XIV zelus in apostolicam Romanamque religionem, pagnegiricus Francisci Berrettarii Carrariensis*, vol. 11919, f. 263. — Lettre de D. Le Fournier sur les antiquités égyptiennes, vol. 11920, f. 186. — Dans le vol. 11907, f. 143, deux feuillets d'un ms. du XIII^e s., couverts de dessins relatifs aux articles du Symbole.

11921-11924 Papiers de D. Lamy, auxquels sont mêlées qq. notes de D. Grenier. — Origines du christianisme dans la Gaule. — Dans le vol. 11922 : *Vita b. Maximi conf.* (145); *vita s. Reguli* (154); *Passio ss. Crispini et Crisp.* (169); *Passio s. Macræ* (175); extr. des pas-

sionnaires de l'abb. de Longpont (179). — Dans le vol. 11924 : Note des ouvrages d'Hincmar conservés à S. Emmeran de Ratisbonne (170); abrégé de l'histoire de qq. abbayes de la province de Reims.

11925 Mélanges. — Concile provincial de Reims en 1583 (1). — Statuts de l'université de Paris, en 1590 (26). — Réunion d'Épinal à la couronne, le 11 sept. 1444, copie du temps (101). — Vers latins sur S. Fare (107). — Analyse des correspondances bénédictines de 1634 à 1685.

11926 Recueil des Sainte-Marthe, relatif en grande partie à l'hist. ecclésiastique. — Vita S. Judoci (102). — Cartul. de S. Josse sur Mer (116). — Cartul. de S. Vincent au Bois (165). — Titres de l'abbaye de Tournus (171). — Lettres de papes, du xv s., relatives à des nominations d'évêques (175). — Hommage rendu, le 3 déc. 1309, à Robert, roi de Sicile, par Bertrand, évêque d'Avignon, copie du xv s. (181). — Vers français sur la mort du baron de Luz (194). — Procès entre René de Rieux et Robert Cupif touchant l'évêché de Léon (217). — Testament d'André de Luxembourg, évêque de Cambrai, le 12 oct. 1396 (287). — Acte de 1303 pour le prieuré de Montverdun, au diocèse de Lyon (289). — Cartul. de N.-D. de Troyes (290). — Mémoire sur le catalogue des évêques de Nevers (441). — Ordre saint des souverains pontifes issus des familles de la France montré dans le revers de leurs médailles (453).

11927-11928 Extraits de divers ouvrages par Galland.

ENQUÊTE DU PRÉVOT DE PARIS

SUR
L'ASSASSINAT DE LOUIS, DUC D'ORLÉANS

(1407).

C'est en classant les chartes qui ont appartenu au connétable de France, Charles d'Albret, que nous avons trouvé le précieux document ¹ qui contient l'information faite par le prévôt de Paris sur l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, massacré dans la rue Vieille-du-Temple, le mercredi 23 novembre 1407, entre huit et neuf heures du soir. Ce recueil des procès-verbaux officiels est écrit sur un rouleau de parchemin d'environ neuf mètres de longueur, tout entier de la même main. Nous pensons que c'est le rapport original, fait sur les notes des officiers du Châtelet, présenté au conseil des princes où siégeait le connétable qui, le premier, avertit le prévôt de Paris. Il n'est pas probable que Charles d'Albret en ait fait faire, pour son usage personnel, une copie spéciale. Une circonstance à noter, c'est que l'enquête s'arrête au vendredi 25 novembre; or, le lendemain on connaissait dans Paris la déclaration de Jean-Sans-Peur au sujet du meurtre, car la note suivante se trouve sur les registres du parlement ² :

« Samedi XXVI^e jour (de novembre 1407). — Ce jour a esté

1. Archives de la préfecture des Basses-Pyrénées, série E, famille d'Albret, année 1407.

2. Arch. de l'Empire, reg. du Parlem., année 1407, novembre, fol. 3.

dit et publié de plusieurs que le duc de Bourgoigne, conte de Flandres et de Bourgoigne et d'Artois, disoit et maintenoit qu'il avoit fait occire le duc d'Orléans, son cousin germain, par Rolet d'Auguetonville et autres, et sur ce s'est aujourd'hui parti de Paris. »

Une pareille déclaration coupait court à toute enquête ; aussi croyons-nous que l'information, qui tout d'abord semble tronquée, est complète telle que nous la donne le manuscrit.

Les travaux déjà publiés sur le sujet qui nous occupe rendent superflu le récit des circonstances dans lesquelles se produisit ce meurtre dont les suites furent si désastreuses pour la France. Les historiens et en particulier deux érudits ¹ ont rempli cette tâche avec tant d'exactitude que nous ne saurions faire autre chose que les copier. Notre but est plus modeste, nous voulons seulement faire connaître, dans son entier, le texte de l'enquête du prévôt de Paris ; les détails précis du procès-verbal d'un événement aussi considérable nous paraissent plus intéressants que les versions des chroniqueurs du temps ².

Voici la pièce, on en jugera :

En l'an de grace mil quatre cent et sept, le mercredi xxiii^e jour du mois de novembre, entre huit et neuf heures de nuit, Mons. le conestable de France manda par Guillaume de Herville dit Tetine, son escuier, à nous Guillaume, seigneur de Tignonville, prévost de Paris, qui estions en nostre hostel à Paris, à la Cave de Pontis, que Mons. d'Orléans avoit esté présentement tué et murdry en la vielz rue du Temple à Paris, emmy la rue, ainsi qu'il aloit son chemin.

— Oy le quel mandement, nous, en nostre compagnie maistre Robert de Tuillières, nostre lieutenant, et plusieurs autres officiers du Roy, nostre sire, en grant nombre, armez et habillez, pour savoir qu'il en estoit et aussi la vérité de la chose et faire au surplus ce qui seroit à faire de raison, alastes hastivement en la dicte vielz rue

1. Voy. 1^o Dissertation de Bonamy dans les *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, XXI, p. 515.

2^o Un savant travail de M. Vallet de Viriville publié dans le *Magasin de Librairie*, n^o du 25 novembre 1859.

2. Il existe à Paris deux copies de l'enquête ; l'une est à la Bibliothèque impériale, dans la collection Doat, et a été prise sur l'original que nous publions ; l'autre, conservée parmi les mss. de la Bibl. de l'Institut (portefeuille, in-fol., n^o 340), a été prise sur la transcription de Doat.

du Temple où l'on disoit le cas avoir esté perpétré. En laquelle rue, c'est assavoir en l'ostel de Mons. le mareschal de Rieux, assis en la dicte rue, près la porte Barbette, nous trouvasmes le corps du dit feu Mons. d'Orléans, tout mort et tout seign[an!], estandu sur une table, vestu d'une robe de drap de damas noir, navré [de] plusieurs plaies, c'est assavoir de deux plaies en la teste, l'une prenant de l'[œil] senestre et alant jusques audessus de l'oreille destre et l'autre prenant de l'oreille senestre et alant jusques près de l'autre oreille. Lesquelles plaies estoient telles et si énormes que le test estoit tout fendu et que toute la cervelle en sailloit. Item que son poingsenestre estoit couppé tout hors du bras entre le pousse et la première jointe du bras. Item que son bras destre estoit rompu tant que le maistre os sailloit dehors au droit du coude, ouquel bras avoit avecques ce une grant plaie. Item trouvasmes ou dit hostel le corps du page dudit Mons. d'Orléans, tout mort et tout seignant, navré de plusieurs plaies en la teste et ailleurs, appelé ycelui page, Jacob de Merré. Par lesquelles plaies apparroit que mort s'estoit ensuie en leurs personnes, et si nous fu dit par plusieurs gens là présens que le varlet de pié du dit Mons. d'Orléans avoit esté navré moult énormement ou confluit, et estoit en un hostel en la ville, mais pas ne veismes ledit varlet; et oultre nous fu dit par les gens là présens que présentement ledit Mons. d'Orléans et ses gens avoient esté ainsi tuez et murdriz emmy la dicte rue devant ledit hostel en alant leur chemin, et que ceulx qui ce avoient fait s'en estoient fouiz et laissié les corps tous mors dedens la boe emmy la rue.

Lesquelles choses ainsi trouvées advenues, nous envoiasmes de noz gens pardevers Nosseigneurs de France estans à Paris, c'est assavoir les uns pardevers le roy de Secille, les autres pardevers Mons. de Berry, les autres pardevers Mons. de Bourgoigne, les autres pardevers Mons. de Bourbon, pour leur dire ledit cas advenu et que par eulx nous fut mandé ce que ilz vouloient que nous feissions au seurplus. Desquelz Nosseigneurs nos dictes gens retournèrent incontinant devers nous en la dicte place, et nous rapportèrent que pour pourveoir à la besoigne Nosseigneurs se assembloient tous en l'ostel du roy de Secille appellé l'ostel d'Anjou.

Oy le quel rapport de nos dictes gens, nous nous transportasmes pardevers nosseigneurs de France ou dit hostel d'Anjou, ouquel nous trouvasmes assemblez le roy de Secille, Mons. le duc de Berry, Mons. le duc de Bourgoigne, Mons. le duc de Bourbon, Mons. le conte de Clermont, Mons. le conte de Nevers, Mons. le connestable de France,

Mons.^{le} conte de Tancarville et pluseurs autres de Nosseigneurs de France et du grant conseil du Roy, nostres sire ; lesquelz Nosseigneurs si tost que ils nous virent nous appellèrent et nous demandèrent qu'il estoit du cas et se nous savions qui ce avoit fait, ausquelz nous répondismes que nous avions trouvé ledit Mons. d'Orléans mort et tué et son page aussi en la manière dessus escripte, mais pas n'avions encore trouvé qui ce avoit fait. .

Ce fait, par nosdiz seigneurs fu appointié que hastivement nous feissions fermer toutes les portes de Paris, afin que aucun n'en peust partir tant que la vérité en feust sceue, et aussi que nous meissions gardes par les rues afin que aucune commotion ne se feist, et aussi que diligemment nous feissions faire information du cas et qui estoient les faiseurs, et que de ce feissions bonne diligence.

Après lequel appointement ainsi fait, nous entérinant ycelluy, mandasmes incontinant le prévost des marchans, et feismes fermer toutes les portes, et meismes gardes par les rues en très-grand nombre à la fin dessus dicte.

Item incontinant après ce, nous et nostre dit lieutenant et pluseurs autres officiers du Roy, nostre sire, nous retransportasmes sur le lieu où le cas estoit advenu, et là aus voisins de la rue et à autres feismes information au mieulx et plus diligemment que nous posmes assavoir qui estoient les faiseurs et la vérité du cas, et trouvasmes que les faiseurs avoient esté logiez et en aguet pour faire le cas en un hostel assis en la dicte rue près du lieu du cas advenu qui est maistre Robert Fouchier, maistre des euvres du Roy, nostre sire, et si trouvassmes que les délinquans, après le cas par eulx perpétré, avoient bouté le feu en leur logis et aussi en eulx enfuiant avoient geté et semé après eulx, aval les rues par où ilz passoient, des caque-trappes de fer, et que yceulx délinquans estoient bien en nombre de dix-huit à vint, les uns à cheval et les autres à pié, mais alors nous ne peusmes savoir ne trouver qui estoient les délinquans ne quel part ils estoient alez ne plus avant de la besoigne. Pour laquelle cause et aussi pour ce qu'il estoit mestier que nous en nostre personne alissions autrepert pour enquérir de la besoigne, nous commesmes ledit nostre lieutenant pour aler en l'ostel où yceulx délinquans avoient esté logiez, veoir l'estat et disposition du lieu, et pour soy informer au mieulx et par toutes les manières qu'il pourroit du cas et des circonstances et le nous rapporter, et alasmes où il estoit mestier.

Item en la dicte nuit le corps mort dudit feu Mons. d'Orléans par

l'ordonnance de nosdiz seigneurs fu sequestré pour la dicte nuit en l'église des Blans Manteaulx estant près du lieu du cas advenu. De laquelle église il fu le lendemain porté à grant solemnité en l'église des Célestins à Paris et illeuc à grant solemnité enterré, présens Nosseigneurs de France dessus nommez et plusieurs autres.

En la dicte nuit, nous Robert de Tuillières, lieutenant dessus nommé, après la dicte commission à nous donnée, nous transportasmes ou dit hostel du dit maistre Robert Fouchier, où l'en disoit les délinquans avoir esté logiez, en nostre compaignie pluseurs officiers du Roy, notre sire, ou quel hostel nous ne trouvassmes personnes quelconques, mais nous trouvassmes la disposition dudit hostel telle c'est assavoir : (Ici le manuscrit contient un blanc d'environ 35 lignes destiné à l'insertion de l'état des lieux.)

Lesquelles choses ainsi par nous trouvées, pour ce que nous avions autre part à besoigner pour actaindre la vérité du cas, nous commeismes maistre Jacques Cardon, examinateur ou dit Chastellet, pour mettre en la main du Roy et par déclaration les biens estans ou dit hostel, et en oultre commeismes ledit examinateur et plusieurs autres à enquérir et savoir dudit cas qui estoient les faiseurs, où ils estoient alez et dont il procédoit.

Cy après s'ensuient les depositions des témoins examinez par les commissaires sur ledit cas :

Marie, femme de maistre Robert Fouchier, maistre des euvres du Roy, nostre sire, demourant à Paris ou chantier du Roy près des Béguines, aagée de LXII ans ou environ si comme elle dit, tesmoing jurée, oye et examinée l'an mil III^e et sept, le jeudi XXIII^e jour du mois de novembre, par moy, Nicolas Lanchelet, examinateur, etc., dit par son serement que, en un jour de la sepmaine derrière passée, et lui semble que ce fu le mardi ou le mercredi, ainsi comme elle disnoit, il vint à elle un couratier qu'elle ne congnoist ne n'en scet le nom, et si nē scet si elle le congnoistroit se elle le véoit, maiz il lui a esté dit par un filz de sa fille que il congnoistroit bien ledit couratier et qu'il estoit boiteux ; lequel couratier demanda à elle qui parle, se elle avoit point un hostel à louer en la vielz rue du Temple près la porte Barbette, à quoy elle qui parle lui répondit que si avoit, dont lors ledit couratier lui dist qu'il y avoit un homme qui le vouloit louer, à quoy elle qui parle répondi que il feust le bien venu, et partant ledit couratier s'en ala à l'uis du dit hostel appeller un homme que il fist entrer en l'ostel d'elle qui parle, lequel homme estoit vestu long et en estat de clerc, et si estoit moult grant homme

et ne le cognoissoit elle qui parle ne onches ne l'avoit veu, et estoit vestu de brun, si comme elle lui semble, et si dit que le dit homme entré ou dit hostel, il demanda à elle qui parle ledit hostel de la vielz rue du Temple à louer pour lui et un sien compaignon, sans luy nommer ledit compaignon, et aussi elle qui parle ne lui demanda point, et disoit que c'estoit pour y mettre vins, blefs et autres garnisons, dont elle qui parle lui dist que ilz n'y meissent pas chose dont la dicte maison vouldist pis, par lequel qui parloit bon françois, si comme elle lui sembla, fu respondu que non feroient-ilz, et après ces parolles, elle qui parle lui fist ladicte maison jusques au terme de la saint Jean la somme de xx l. parisis; après le pris par elle dit, icellui homme et ledit couratier alèrent parler ensemble et après lui vindrent demander se elle le donroit pour xvi l. parisis. A quoy elle qui parle respondi qu'elle ne le donroit point pour moins, et aussi ledit homme dist qu'il n'en donroit point plus de xvi l. parisis; et dit que alors le dit couratier dist que c'estoient bonnes gens, dont elle qui parle leur dist que aussi y avoit-elle accoustumé d'avoir bonnes gens, et alors elle qui parle, advisant que il venoit mieulx d'icellui hostel estre loué que se qu'il feust vuyt, accorda le dit hostel audit homme pour le dit pris de xvi l. parisis, et lui en fu baillié un denier à Dieu d'un parisy par ledit couratier; et ce fait, ledit homme, auquel elle loua le dit hostel, luy demanda où elle avoit les clefs dudit hostel, à quoy elle qui parle lui dist que il les preneist en l'ostel du gendre d'elle appelé Nicolas Labbé, qui est demourant joignant dudit hostel par elle loué, ou quel lesdictes clefs estoient, et ou quel l'en lui bailleroit tantost qu'il les demanderoit; et partant ledit homme et ledit couratier s'en alèrent ensemble, et le landemain après ensuivant ledit homme auquel elle avoit loué ledit hostel vint par devers elle qui parle, et lui dist en lui monstrant les clefs dudit hostel que lesdictes clefs lui avoient esté baillées, et si lui dist que il lui apportoit la moitié de son argent, dont elle qui parle lui dist qu'elle n'en prendroit point tant feust deservi, et par deux ou par trois foiz lui offry baillier la moitié dudit argent, dont elle qui parle ne vouldt riens, jassoit ce que bien lui priast d'icelle moitié prendre, et partant ledit homme s'en party et tantost retourna, et dist à elle qui parle qu'il c'estoit advisé que vrayement il lui laisseroit ledit argent, et qu'il seroit avant un mois ou iii sepmaines que nous retournons ou que je retourne, ne scet lequel, mais que néantmoins sa dicte maison seroit très bien garnie, et partant elle qui parle qui estoit en la chambre de son filz se party et s'en ala en sa salle, elle estant en

laquelle elle receut dudit homme la somme de dix frans en vi escus et le surplus en monnoie, et dist à elle qui parle que il lui feist faire une quittance comment elle confessoit avoir receu la moitié du louage de la dicte maison, laquelle qui parle lui respondi que ce jour il ne la pouoit avoir pour ce que son mary estoit hors et que le lendemain il la veneist quérir, et alors elle qui parle lui demanda son nom pour le mettre en la quittance, lequel lui dist que l'en l'appelloit Jehan Cordelant, dont lors elle qui parle lui demanda s'il estoit clerc de l'Université, lequel respondi que oil, et partant s'en ala, et ledit jour au soir elle qui parle dist audit maistre Robert, son mary, qu'elle avoit loué ledit hostel, ledit pris et somme de xvi l. parisis, jusques à la saint Jehan prochaine venant, et que c'estoient bonnes gens, car ilz lui avoient baillié la moitié de l'argent, et dist à son dit mary que il convenoit fere une quittance comment il confessoit avoir receu la dicte somme, lequel son mary la fist faire par son clerc, et pour la fere elle qui parle nomma le nom qui lui avoit esté nommé, c'est assavoir Jehan Cordelant, laquelle quittance faicte son dit mary la scella, et le lendemain en suivant ledit qui se faisoit nommer Jehan Cordelant, à heure de devant disner, vint pardevers elle qui parle, en la chambre où le jour précédant il l'avoit trouvée, lui demander la dicte quittance, à quoy elle qui parle lui dist que il ne luy despleust et que il alast en la salle et deist à la chambrière qu'elle la lui baillast, et elle la trouveroit dessus un hannap de madre qui estoit sur le dressouoir en la salle, et si lui demanda encores lors son nom, lequel lui dist que il estoit appelé Jehan Cordelant, dont elle qui parle lui dist qu'il regardast se elle avoit bien fait mettre son nom, et partant il se parti, ne oncques puis elle ne le vit, et dimanche derrer passé elle dist à une des filles maistre Nicolas Labbé comment son dit hostel elle avoit loué à bonnes gens qui lui en avoient baillié la moitié de l'argent, laquelle lui dist que il n'estoit point ouvert, et que néanmoins l'en y avoit porté de bonnes choses; toutes voies dudit hostel elle n'oy oncques puis nouvelles jusques hier environ ix heures de nuit que un appelé Robin Mau-musset lui vint dire que le feu estoit ou dit hostel, et que l'on avoit tué Mons. d'Orléans et porté chiez Mons. de Rieux qui est à l'opposite dudit hostel.

Perrin Fouchier, varlet de chambre du Roy, nostre sire, demourant avecques maistre Robert, oy et examiné le dit jour de jeudi par moy, Nicolas Lanchelet, examinateur, etc., dit par son serement que hier au soir, lui estant à l'Escut de France, en la rue des Blans Man-

teaulx avecques un appellé Haquenée, qui est à la Royne, deux des gens Mons. de La Riviere, l'un nommé Ermequin et l'autre Billecoq, un appellé Perrin Luillier, un autre appellé Le Camus, qui est à Jacotin de Renty, et un appellé Perrin Ducreux, où ilz souppoient ensemble, survint un nommé Maillefer atout une torche alumée, tenant III flesches en sa main, disant que il les avoit concuillies en la rue des Blans-Manteaulx, et qu'il y avoit gens qui s'enfuioient et qui en eulx enfuiant les traioient, dont ilz ne se firent que moquer, cuidans que ledit Maillefer ne deist point vérité, et après ce qu'ilz orent souppé fu demandé par ledit Camus se ilz joueroient point aux dez, et tira lui qui parle à part pour ravoir certains gaiges que il qui parle avoit de lui, et lui bailla lui qui parle une verge d'or qu'il avoit pour un escut, et en lui baillant ilz oïrent crier moult fort : à feu, et disoit l'en que c'estoit chiez maistre Nicolas Labbé, en la vielz rue du Temple, qui a eu espouse la seur de lui qui parle, dont pour ceste cause lui qui parle moult esmeu se parti de la dicte taverne pour s'en aler veoir que c'estoit, et en s'en alant les gens disoient que il y en avoit deux mors emmy les rues, et en cest estat s'en alla en l'ostel dudit maistre Nicolas, et demanda ses nepveux et niepces, enfans dudit maistre Nicolas, et se ilz avoient aucun mal, et alors lui furent monstrez ceulx qui estoient à l'ostel, et incontinent après demanda où estoit le feu, à quoy il lui fu dit que c'estoit en l'ostel du père de lui qui parle, qui est joignant, dont pour ceste cause il se dépouilla incontinent et se mist en son gippon, et ce fait, lui et un sien cousin, appellé Beaugrant, par la maison du dit maistre Nicolas, montèrent sur la maison du père de lui qui parle, et y firent un trou par où ilz se boutèrent oudit hostel, eulx estans ouquel ilz descendirent en la chambre dessoubz par où ilz entrèrent et trouvèrent du feu en la cheminée et deux lis garniz et une grande cruche plaine de vin, dont ilz estaignirent le feu d'icelle chambre, qui se prenoit par tout, et après s'en alèrent en une chambre derrière où ilz trouvèrent une table mise et sur icelle du pain et une ou deux espaulles de mouton roties, et 11 lis et si avoit emprès la cheminée une chandelle alumée, et en la garde robe derrière trouvèrent des pièces de chars roties et des jates de bois et du pain dur, et après montèrent au dessus où ilz ne trouvèrent riens, et tantost après descendirent en l'estable et en la cuisine et en une petite chambre qui est par bas sur la court, où il leur apparut que l'en avoit fait estables, et après entrèrent en la despence où ilz trouvèrent du foing et de l'avoine, et ainsi comme ilz yssirent rencontrèrent plusieurs gens qui estoient entrez par la porte

d'embas pour estaindre le feu qui y estoit, et yssirent dehors ensemble, et à l'yssue rencontrèrent Simon Cayn qui lui dist en l'oreille que Mons. d'Orléans estoit affolé et qu'il estoit chiez Mons. de Rieux ; et ainsi que lui qui parle faisoit fermer l'uis dudit hostel survint un homme qu'il ne congnoist, lequel demanda à qui estoit ledit hostel, à quoy lui qui deppose lui dist qu'il estoit à son père, dont ledit homme mist la main à une espée qu'il avoit sainte, disant que à peine que il ne tuoit lui qui parle, et partant lui qui parle s'en ala vestir en l'ostel dudit maistre Nicolas, et après s'en ala en l'ostel de son père, et s'en alant les gens disoient que Mons. d'Orléans estoit trépassé sans ce que il oy point dire se il estoit tué, ne aussi qui ce avoit fait, et plus ne autre chose n'en scet.

Perrin Labbé, filz maistre Nicolas Labbé, juré ou mestier de charpentier en la ville de Paris, demourant à Paris en l'hostel de maistre Robert Fouchier, père (?) de lui depposant, aagié de xxii ans ou environ si comme il dit, tesmoing juré, oy et examiné ledit jour de jeudi par moy Nicolas Lanchelet, examinateur dessus nommé, dit par son serement que en une journée, environ ix ou x jours a, de laquelle ne aussi autrement du temps il n'est recors, lui qui deppose disnoit avec sa dame femme dudit maistre Robert Fouchier, et en disnant survint un couratier boiteux lombart qui demanda à sa dicte dame se elle vouloit louer un hostel que elle et son mari avoient en la vielz rue du Temple, laquelle respondi que oil, mais que ce feust à bonnes gens, car si comme elle disoit elle n'avoit pas acoustumé de le louer que ce ne feust à honnestes gens, et alors un homme qui estoit avecques ledit couratier, lequel estoit vestu long en estat d'escolier, et estoit sa robe de violet, si comme il lui semble, sans ce qu'il soit souvenant de quelle couleur estoit le chapperon, dist que c'estoit à honnestes gens et que c'estoit pour un sien parent, sans nommer qui il estoit, qui y vouloit meetre des grains et des vins, dont la dame de lui qui parle lui dist que l'en ne lui chargast pas trop ses greniers, lequel qui sembloit estre escolier, respondi que l'en n'y feroit chose qui n'y feust bonne à faire, et que autrement l'en ne greveroit les planchers, et après plusieurs paroles, ledit qui sembloit escolier demanda, si comme il lui semble, de quel pris elle estoit, n'est pas souvenant que sa dicte dame respondi, maiz il dit que après ce ledit qui sembloit escolier demanda à sa dicte dame quel pris elle la faisoit jusques à la Saint Jehan prochaine venant, et lui semble que sa dicte dame la fist jusques à la dicte Saint Jehan la somme de xx l. parisis, et que finalement ilz furent d'accord à xvi l. ou à

xvi francs, parmi ce que icellui qui la louoit devoit faire oster les gens (?) qui y estoient, et depuis lui qui parle le vit venir par deux ou trois fois en l'ostel dudit maistre pour parler à sa dicte dame, maiz point ne lui vit parler, toutes voies à une foiz lui estant en la salle dudit hostel d'icellui maistre Robert, ledit qui sembloit escolier et qui avoit loué la dicte maison vint à lui et lui dist que la dame mandoit que l'en lui baillast une cédule qui estoit sur le dressoir des-soubz un hannap, et alors lui qui parle ala audit dressouer et leva un hannap qui y estoit, soubz lequel il trouva une cédule escripte en papier, si comme il lui semble, laquelle cédule il leut et après icelle leue, il lui demanda son nom, lequel lui nomma, jassoit ce qu'il ne soit pas souvenant quel nom il lui nomma, mais bien est souvenant que le nom qu'il lui nomma estoit escript en ladite cédule, laquelle cédule il bailla audit qui sembloit escolier, lequel partant s'en ala, ne oncques puis il ne le vit. Requis se il congnoist ledit escolier, dit qu'il n'en scet le nom ne seurnom, mais il dit que il lui semble que par avant ledit louage, il l'avoit autrefois veu aler et venir à Paris, sans ce que autrement il sache point se oncques il le vit estre à l'estude, et si dit que si il le veoit, il le recongnoisteroit bien de veue, si comme il lui semble, en quelque habit que il feust devenu, et avecques ce dit que après il oy dire à sa dicte dame que audit qui sembloit escolier elle avoit demandé se il estoit de l'Université, et si disoit que par lui avoit esté respondu que oil, et aussi dit-il que par l'abit que il lui vit et que autrefois il lui avoit veu porter, si comme il lui semble, il lui sembloit et sembla estre escolier et plus n'en scet.

Drouet Prieur, varlet et serviteur de Henry du Chastelier, escuier eschançon de feu Mons. le duc d'Orléans, demourant à Paris, en l'hostel de Mons. le mareschal de Rieux, oncle dudit escuier, assis à Paris en la rue des Cinges, aagié de xxx ans ou environ si comme il dit, tesmoing oy et examiné à Paris par moy Guillaume Paris, examinateur de par le Roy, nostre sire, ou Chastellet de Paris, le jeudi xxiiii^e jour de novembre l'an mil iii^e et sept, du commandement à moy fait de bouche par honorable homme et sage maistre Robert de Tuillières, lieutenant de Mons. le Prévost de Paris, sur ce qu'il scet des batures et navrement faictes audit Mons. d'Orléans, le jour de hier de nuit, desquelles icellui feu Mons. d'Orléans estoit alé de vie à trespassement, circonstances et deppendences; deppose par son serelement que le jour de hier au soir environ huit heures de nuit, il qui estoit descendu de la chambre dudit son maistre pour aler veoir un cheval que ledit son maistre lui avoit donné et qui estoit ès esta-

bles dudit hostel, et estant à l'uis d'une des salles dudit hostel en la quelle a plusieurs fenestres qui estoient et sont vuariées et qui ont esgart sur la rue de la vielz rue du Temple à l'opposite de l'ostel de l'image Nostre Dame, que on dit estre et appartenir à maistre Robert Fouchier, maistre des euvres de charpenterie du Roy, nostre sire, oy et entendit que en la dicte rue avoit grant cliquetis comme d'espées et autres armeures, et si vit par la lueur des dictes vouarières que ceulx avoient clarté et disoient iceulx qui faisoient ce que dit est, telz mos : à mort, à mort; dont lors pour savoir que c'estoit il remonta en la dicte chambre dudit son maistre, qui estoit et est au-dessus de la dicte salle droit à l'opposite dudit hostel de l'image Nostre-Dame, et trouva que aux fenestres d'icelles estoient desjà ledit son maistre, Jehan de Rouvray, escuier, demourant oudit hostel, le page, le barbier d'icellui son maistre, qui regardoient en ladicte vielz rue du Temple, par l'une desquelles fenestres il qui parle regarda emmy la dicte rue et vit à la clarté d'une torche qui estoit ardant sur les carreaux que droit devant ledit hostel de l'image Notre-Dame estoient plusieurs compaignons à pié, comme du nombre de douze à quatorze, nul desquelz il ne congnoissoit ne ne congnoist de veue ne autrement, lesquelz tenoient les uns des espées toutes nues, les autres haches et les autres becs de faucon et massues de bois aiant piquans de fer au bout, et desdiz harnoiz féroient et frapportoient sur aucuns qui estoient en la compaignie, disans telz mos : à mort, à mort; et qu'il est vray que lors il qui parle, pour mieulx veoir qui estoient iceulx compaignons, ala ouvrir le guichet de la porte dudit hostel qui a yssue en ladicte vielz rue du Temple, à l'opposite dudit hostel de l'imaige Nostre-Dame, et ainsi qu'il ouvroit ledit guichet de la dicte porte, on bouta un bec de faucon entre ledit guichet et la porte, dont lors il qui parle pour double que on ne lui feist mal dudit bec de faucon, referma ledit guichet et s'en retourna en la chambre dudit son maistre, par l'une des fenestres de laquelle il vit aucuns compaignons qui estoient montez sur chevaulx emmy ladicte rue devant ledit hostel de l'image Nostre-Dame, et si vit yssir d'icellui hostel de l'image Nostre-Dame cinq ou six compaignons qu'il ne congnoissoit ne ne congnoist, tous montez sur chevaulx, et si vit que incontinent que ilz furent yssus dudit hostel, il y avoit un homme de pié près d'iceulx montez à cheval qu'il ne congnoissoit ne ne congnoist, ne n'est recors de quoy il estoit vestu, qui fery et frappa d'une massue de bois qu'il tenoit un homme qui estoit tout estandu sur les carreaux et estoit vestu d'une

houppelande de drap damas noir fourée de martres, et quant il ot frappé ledit cop, il monta sur un cheval et se mist en la compagnie des autres de cheval, ne savoit lors il qui parle, si comme il dit, qui estoit ledit homme ainsi abatu à terre, mais lors il oy dire à ceulx qui estoient à une des fenestres de ladicte chambre que ilz pensoient et cuidoient que ce feust Mons. de Boqueaux, et incontinant après ledit cop de massue ainsi donné, il qui parle vit tous lesdiz compaignons qui estoient à cheval eulx en aler et fouir le plus tost qu'ilz porent sans aucune lumière, droit à l'entrée de la rue des Blans-Manteaux, en laquelle ils se boutèrent, ne scet il qui parle quel part ilz alèrent pour ce que il n'ala pas après, et que incontinant qu'ilz s'en furent alez, et lui estant encores à la dicte fenestre, vit yssir par les fenestres d'en hault dudit hostel de l'image Nostre-Dame grant fumée, et si oist plusieurs des voisins qu'il ne congnoist qui crioient moult fort : au feu, au feu. Et lors lui qui parle, ledit son maistre et les autres dessus nommez alèrent tous emmy la dicte rue, eulx estans en laquelle, il qui parle vit à la clarté d'une ou de deux torches ardans que illeuc compaignons tenoient, ledit feu Mons. d'Orléans qui estoit tout estendu mort sur les carreaux, le ventre contremont, et n'avoit point de poing ou bras senestre, et si avoit deux grans plaies de taille en la teste, l'une au travers du front tellement que on lui véoit le servel, et l'autre derrière le sommet de la teste, et si vit que environ le long de deux toises près dudit feu Mons. le duc d'Orléans estoit aussi estandu sur les carreaux un compaignon qui estoit de la court dudit feu Mons. le duc, appelé Jacob, qui se complaignoit moult fort comme s'il vouloit mourir ; ne scet lui qui parle, sur ce requis, qu'il avoit ne s'il estoit navré ou non, car incontinant qu'il l'ot veu ainsi estendu, aucunes personnes qui illeucques estoient le levèrent et emportèrent ne scet quel part ; mais de rechief il qui parle retourna veoir ledit corps mort dudit feu Mons. d'Orléans au lieu où il estoit estandu sur les carreaux, et incontinant survindrent plusieurs personnes, entre lesquelles estoient Mons. de Garencières, ledit son maistre et Jehan de Rouvray, dessus nommé, qui levèrent ledit corps mort dudit Mons. d'Orléans et l'emportèrent oudit hostel dudit mareschal. Requis lui qui parle se il scet point qui furent ceulx qui ainsi mistrent à mort ledit feu Mons. d'Orléans, dit que non, excepté qu'il est commune renommée que ce a fait ou fait faire messire Aubert de Cauny, capitaine de Gant ; requis ce il scet point qui estoient ceulx qui demouroient ou estoient logiez ou dit hostel de l'ymage Nostre-Dame, dit que non et plus ne autre chose n'en scet.

Jaquete, femme de Jehan Griffart, cordonnier, demourant en l'un des louages de l'ostel du mareschal de Rieux en la vielz rue du Temple, aagée de xxxiiii ans ou environ, jurée, examinée par moy Guillaume Marescot, examinateur, etc., l'an mil iiii^e et sept le jeudi xxiiii^e jour de novembre, dit par son serement que hier au soir entre vii et viii heures elle qui parle, estant à sa fenestre haulte sur la rue, en regardant se son mary venoit point, et aussi en prenant à une perche un drappeau pour son enfant, lequel drappeau elle y avoit mis séchier, vit et aperçut un grant seigneur qui estoit à cheval acompaignié de v ou vi hommes à cheval et de trois ou quatre hommes à pié et de deux ou trois torches que on portoit devant, lesquels venoient de devers l'ostel de la Roïne, c'est assavoir de devers la porte Barbette, et estoit ledit grant seigneur sans chapperon, et se esbatoit d'un gant ou d'une moufle, et chantoit comme il lui semble, et dit que quant elle l'ot un peu regardé elle s'en ala de sa dicte fenestre pour coucher son enfant, et incontinant après, elle oy crier telz mos : à mort, à mort ; et sur heure elle tenant son dit enfant retourna à sa dicte fenestre, et vit lors et apperçut ledit grant seigneur qui estoit à genoulz emmy la rue devant l'uis de l'ostel du mareschal de Rieux, et n'avoit point de chapperon sur sa tête, et si vit que entour lui estoient vii ou viii compaignons embrunchez par les visaiges, garniz d'espées et de haches, sans ce qu'elle y veist ne apperceust aucuns chevaulx, lesquels compaignons frappaient sur ledit seigneur, et en ce faisant elle lui vit mettre une foiz ou deux son bras au devant des cops en disant par lui telz mos : Qu'est cecy ? Dont vient cecy ? A quoy aucun ne respondi riens, et vit que sur heure il cheut tout estandu emmy la dicte rue, et frappaient sur lui lesdiz compaignons d'estoc et de taille tant qu'ilz povoient, ne scet lequel mieulx, et sembloit que on frappast sur une couste, et dit que en ce faisant elle cria tant qu'elle pot : au meurtre ; à quoy un homme qui estoit emmy la rue, ne scet quel part et ne le vit point, lui dit telz mos : taisiez-vous, mauvaise femme, taisiez-vous. Et si dit que en faisant ce qui dit est, il y avoit deux torches ou trois ardans que on tenoit et qui alumoient à ceulx qui batoient ledit seigneur, et dit que quant ilz l'orent ainsi batu, elle apperçut et vit yssir de la maison de l'image Nostre Dame, qui estoit et est au droit du lieu où fut fait ledit cas, un grant homme qui avoit un grant chapperon vermeil, embrunchié de sa cornete par le visage ; lequel s'approucha des diz compaignons bateurs et leur dist telz mos : estaigniez tous, alons nous en, il est mort, aiez cuer d'omme. Et incontinant lesdiz com-

paignons bateurs laissèrent ledit seigneur qui ne se remuoit plus et une torche ardant à terre emprès lui et s'en alèrent tous à cop avecques ledit grant homme qui avoit ledit chapperon vermeil et se boutèrent en la rue des Blans Manteaulx, et à l'entrée leur vit estaindre emmy la boe de la rue les autres torches qu'ilz avoient, et vit bien que en faisant ledit cas estoient deux ou trois autres compaignons emmy la rue à l'uis dudit hostel où est l'image Nostre-Dame, lesquelz, comme il sembloit, regardoient faire ce que dit est. Et dit que quant lesdiz malfaiteurs s'en furent alez, elle vit et apperçut que emprès ledit grant seigneur estoit par terre un compaignon qui après le partement desdiz malfaiteurs leva la teste en criant : haro, mon maistre ou mon seigneur, ne scet le quel; et dit qu'elle qui parle crioit et cria par plusieurs foiz : au murtre, et aussi fist une autre femme dont elle ne scet le nom, demourant en la rue des Rosiers, qui là seurvint, et tant que plusieurs personnes se y assemblèrent, et lors elle depposant, qui n'avoit oncques congneu Mons. d'Orléans, oy dire à plusieurs que c'estoit Mons. d'Orléans qui estoit mort, et que celui qui estoit demouré emprès lui estoit son varlet, et assez tost après ledit seigneur et son dit varlet furent portez ou dit hostel dudit Mons. le mareschal de Rieux; et dit sur ce interroguée qu'elle ne scet où alèrent lesdiz malfaiteurs, fors qu'ils se boutèrent en la dicte rue des Blans Manteaulx tout à pié sans ce qu'elle apperçut qu'ilz eussent nulz chevaux, et si dit qu'elle n'en cognut ne choisit aucuns, ne ne les congnoistroit ne aucuns d'eulx se elle les véoit, et si ne sauroit déclarer leurs habiz ne se ilz estoient longs ou courts, car il faisoit bien obscur, et si fut tellement esperdue qu'elle ne savoit que faire ne que dire, toutesfoiz elle dit que cellui qui avoit ledit chapperon vermeil et qui emmena les autres comme dit est, estoit le plus grant d'eulx tous comme il lui semble fermement; interroguée se elle oy point que aucun deist ne déclarast dont venoit ce que dit est, ne qui le faisoit faire, dit par son serement qu'elle n'en entendit ne oy riens; interroguée de quel langue estoit ledit grant homme qu'elle oy parler et qui emmena les autres comme dit est, dit par son serement qu'elle n'en scet riens et qui parloit bon françois; dit oultre, sur ce requise, que depuis la Saint Jehan-Baptiste derrière passée, la dicte maison de l'image Nostre-Dame a esté vuide et n'y a demouré personne qu'elle sache et aucunes foiz l'a veue ouverte et autres foiz fermée, et ne scet à qui icelle maison appartient; interroguée quelles gens elle y a veu repaïrer, dit qu'elle n'y a veu repaïrer ne logier personne depuis ladicte Saint-Jehan, se ce ne sont

aucuns des voisins qui y portoient aucunes foiz sechier leurs drappeaulx, et dit que dimenche derrière passé au soir environ heure de vi heures, ainsi qu'elle aloit quérir un pasté au four, elle trouva à l'entrée de son huis sur la rue un grant homme, long vestu comme un prestre, ne scet de quel coulour et qui avoit un chapeau de lièvre sur sa teste, lequel demanda à elle qui parle en disant telz mos : Nourrice, belle dame, vendez-nous une cruchée d'eau; auquel elle respondi qu'elle n'avoit point d'eau à vendre et à tant elle s'en ala et le lascia sans plus parler à lui, et ne scet dont il estoit venu, ne où il ala, ne ne le congnoistroit se elle le véoit, et plus n'en scet, sur tout diligemment requise.

Gilet le Sellier, sellier, demourant à Paris près la porte Saint-Martin devant la rue aus Oes, aagié de L ans ou environ, juré et examiné l'an et jour dessus dit, dit par son serement que hier au soir environ heure d'entre viii et ix heures, il qui parle estant et besoignant en son ouvroir, qui desja estoit fermé, oy chevaulx moult fort aler et courir parmi la rue, et aloient devers Saint-Marry par la rue Saint-Martin vers ladite porte Saint-Martin, et pour ce qu'il sembloit y avoir pluseurs chevaulx, il dit à Jehan, son fils, qui estoit avecques lui en son dit ouvroir, que il ouvrist l'uis et qu'il regardast que c'estoit, lequel son filz ainsi le fist et si tost qu'il ot ouvert ledit huis, dist à lui qui parle que c'estoient gens armez, et incontinent il qui parle ala et se mist à son dit huis sans yssir dehors, et vit pluseurs hommes à cheval jusques au nombre de xii à xv chevaulx ou environ, si comme il lui semble, lesquels couroient fort et estoient ja entrez et tournez en la dicté rue aus Oes, et ne les vit que par derrière, mais néantmoins il apperçut bien à la clarté d'aucunes chandelles qui estoient parmi la rue que les aucuns d'eulx avoient trousses de flèches et aucuns ars, et en vit iii ou iiij ainsi garniz d'ares et de flèches, et se apperçut aussi que les aucuns d'eulx avoient demies lances ou autres longs bastons ferrez, et si dit que ainsi qu'ils passèrent pardevant l'ostel de Jean le Roy, barbier, à l'entrée de ladicté rue aus Oes, il deposant, qui n'estoit pas encores à son huis, oy que l'un des diz chevaucheurs ou autre personne dist, comme se il parlast aux gens de l'ouvroir dudit barbier, qui n'estoit pas encores fermé telz mos : Estaignez vos chandelles, fermez tout. Dit oultre qu'il vit et apperçut que après lesdiz hommes à cheval aloient bien fort et les suivoient de près deux ou trois compaignons de pié garnis de demies lances ou autres bastons ferrez, et vit que l'un d'eulx frappa de l'un desdiz bastons sur la chandelle qui estoit ou chandeller pendant en

l'ouvroir dudit barbier et y avoit l'un d'eulx qui disoit telz mots : C'est le guet ; et dit qu'il apperçut bien et oy que lesdiz chevaucheurs alèrent tout au lonc de la dicte rue aux Oes jusques en la grant rue Saint-Denis, mais quel part ilz alèrent au surplus, il n'en scet riens, et si ne sauroit autrement déclarer comment lesdiz chevaucheurs et hommes de pié estoient vestus et abilliez, ne en quel nombre, car il faisoit bien obscur et si ne les vit que par derrière et si chevauchoient et aloient très fort bien enserré, et afferme qu'il n'en congnt ne choisit aucuns par souspeçon ne autrement, et si dit que assez tost après un appellé Michelet, varlet dudit barbier, monstra à lui qui parle et autres voisins qui estoient enmi la rue et qui s'entredemandoient que c'estoit, une chaussetrape de fer et d'acier qu'il disoit qu'il avoit présentement trouvée environ le coing de la dicte rue aux Oes près de l'ostel dudit barbier, et a oy dire que un boulenger demourant en la dicte rue aux Oes, près de l'ostel maistre Pierre de Fresnes, trouva en la dicte rue deux ou trois chaussetrappes, et autre chose n'en scet sur tout diligemment requis.

Autres tesmoings examinez sur ce que dit est du commandement que dessus, par moy Jaques Cardon, examinateur de par le Roy, nostre sire, ou chastellet de Paris, l'an, jour et par la fourme et manière qui s'ensuit :

Driete, femme maistre Nicolas Labbé, charpentier de Mons. le grand maistre, demourant à Paris en la vielz rue du Temple près de la porte Barbette, aagée de xxx ans ou environ si comme elle dit, tesmoing jurée, oye et examinée à Paris sur ce que dit est le jeudi xxiiii^e jour du mois de novembre l'an mil iii^e et sept, dit et depose par son serement que hier ot viii jours, environ x heures de matin, elle estant à l'uis de sa maison sur la dicte rue, vint pardevers elle qui parle un homme vestu sur le brun d'une houppellande longue jusques emmy jambe qui lui demanda se une maison vuide appartenant à maistre Robert Fauchier, située en ladicte rue, joignant de l'ostel d'elle qui parle estoit à louer ; auquel qu'elle ne congnoissoit, elle respondi que se icelle maison estoit à louer elle ne savoit, mais bien le sauroit au chantier du Roy en l'ostel dudit maistre Robert, et atant s'en ala icellui homme ne scet quel part ; dit aussi que le jour de hier ot viii jours, environ deux heures après disner, elle estant à l'uis de sa dicte maison, vint pardevers elle qui parle un compaignon, vestu d'un meschant viel tabart de drap blanc, qui lui demanda se la dicte maison dudit maistre Robert estoit à louer, auquel pour ce qu'elle ne le congnoissoit et qu'il estoit meschamment vestu, elle

respondi que riens n'en savoit, et atant s'en ala icellui compaignon, ne scet se iceulx deux hommes ou aucuns d'eulx alèrent pardevers le dit maistre Robert ou ses gens, et si ne scet se ils louèrent ladicte maison ou non, mais bien se recorde que ledit jour de hier ot viii jours, environ viii heures de nuit, elle estant en sa dicte maison qui est joignant de ladicte maison vuide dudit maistre Robert, elle oy chevaulx entrer et marcher dedens ladicte maison dudit maistre Robert, dont pour lors elle dit à quatre ses petis enfans qu'elle avoit en sa dicte maison, qu'elle oyoit chevaulx en l'ostel dudit maistre Robert et que ilz avoient voisins, par lesquelx enfans fu dit à elle qui parle que icelluy jour ilz avoient veu amener en icelluy hostel du dit maistre Robert une charretée d'avoine, de la buche et du foing, dont elle qui parle cuidant qu'elle deust avoir en icellui hostel bons voisins ot très grant joie; ne scet se iceulx chevaulx furent oudit hostel jusques à vendredi derrière passé ou quel autre temps, car depuis qu'elle les ot oy entrer en icelluy hostel comme cy dessus a deposé, elle ne vit l'uis de la maison dudit maistre Robert ouvert, ne personne entrer en icelle maison, ne elle n'oy chevaulx marcher, ne yssir d'icelle maison; bien est vray comme elle dit que vendredi derrière passé, environ huit heures de nuit elle estant en sa dicte maison oy entrer en ladicte maison jusques au nombre de huit à dix chevaulx comme il lui semble, eulx entrez ouquel hostel, tantost après elle se coucha ne depuis ne vit l'uis du dit maistre Robert ouvert ne en icellui ne vit ne oy personne entrer ne yssir ne chevaulx marchier jusques à lundi derrière passé que environ huit heures de nuit elle oy de rechief entrer en icelle maison grant nombre de chevaulx comme de dix à douze, ne scet quant, par qui ne à quelle heure ils furent emmenez, mais bien se recorde que le jour de hier environ six heures après disner, elle estant en sa dicte maison, elle oy dire à une sienne fille appelée Blanche, aagée de xii ans, que, lors n'avoit guères, elle avoit veu de ladicte maison dudit maistre Robert mener huit chevaulx à l'eaue, et que l'un de ceulx qui la dicte maison avoit demandé à louer, c'est assavoir le vestu de blanc menoit aucuns d'iceulx chevaulx, mais autrement ne le scet, car elle n'y prit pas garde, et oultre dit que le dit jour de hier, environ vii heures de nuit, elle estant en sa dicte maison, elle dist à la dicte Blanche, sa fille, que elle ala avecques elle es greniers de son hostel pour ce, comme elle dit, qu'elle doubtoit que ceulx qui estoient logiez en l'ostel dudit maistre Robert, que elle ne vit oncques de jour, ne feussent mauvaises gens; laquelle Blanche y ala, elles estans auquel lieu, elle qui parle d'iceulx greniers regarda

en icelle salle, en laquelle par la lueur de la chandelle qui y estoit elle vit de VIII à IX compaignons, les uns vestus de blanc et les autres de noir, desquelz elle n'ot aucune congnoissance, lesquelz par elle veuz elle ot ymaginacion que en icellui hostel eust logié mauvaises gens, et ot d'iceulx plus grant doubte que devant, mais néantmoins elle s'en ala couchier nue en son lit; elle couchée ouquel, oy hurter à l'uis de sa maison sur la dicte rue, disant par ceulx qui hurtoient que le feu estoit en la maison dudit maistre Robert, pourquoy elle se leva et ala ouvrir son huis, lequel ouvert, elle bailla de la chandelle alumée à ceulx qui hurtoient, lesquelz compaignons, atout icelle chandelle, entrèrent en l'ostel dudit maistre Robert, duquel hostel elle vit yssir tantost après iceulx compaignons, desquelz elle n'ot aucune congnoissance, et eulx yssus, elle de sa dicte maison oy par plusieurs gens estans en la dicte rue devant la maison d'elle qui parle dire à haulte voix que Mons. d'Orléans avoit esté tué en icelle rue, et que ceulx qui ce avoient fait avoient esté logiez en l'ostel dudit maistre Robert, que en icellui hostel ilz avoient bouté le feu, et ce fait que d'icellui hostel ils s'estoient partiz, mais autrement ne par autre manière riens n'en scet ne plus deposer de ce que dit est, sur tout diligemment requise et examinée.

Amelot Lavelle, chappellière, demourant à Paris en la rue des Rosiers, aagée de xxxvi ans ou environ, si comine elle dit, tesmoing jurée, oye et examinée à Paris, sur ce que dit est, l'an et le jour dessus dit, dit et depose par son serement que le jour de hier environ entre sept et huit de nuit, elle estant ou bouge de sa maison où elle filoit sa queloigne, oy crier en ladicte rue : au meurtre; et pour savoir que c'estoit, ouvry l'uis de sa maison sur ladicte rue, lequel ouvert, entra en sa dicte maison un compaignon vestu de gris brun, navré de deux plaies de tranchant, l'une en la teste au-dessus du front, et la seconde ou bras destre près du coude, disant à elle qui parle qu'elle lui sauvast la vie, auquel elle dit que volenters le feroit; lui entré ouquel hostel, pour ce qu'elle doubta que des dictes bateures et navreures il ne morut en sa maison sans confession, se party de sa dicte maison en entencion d'aler quérir un prestre en l'église des Blans-Manteaulx, et en alant, quant elle fu en la vielz rue du Temple, devant l'ostel de Mons. le mareschal de Rieux, vit que quatre ou cinq hommes vestus en habit d'escuiers, qu'elle ne cognoissoit, levoient en icelle rue de dessus les carreaulx Mons. le duc d'Orléans, qui estoit tout chargé de sang et mort comme il lui sembla, lequel levé, elle vit que par iceulx escuiers il fu porté en l'ostel du dit

mareschal et si vit que de dessus lesdiz carreaux du lieu duquel le dit Mons. le duc avoit esté levé, un autre escuier, qu'elle ne congnoist, print entre ses mains la cervelle qui saillie estoit de la teste du dit Mons. le duc, comme disoit icellui escuier, et icelle cervelle la vit porter en l'ostel dudit Mons. le mareschal, et ce fait, elle qui parle s'en ala hurter à l'uis de la dicte église, mais aucun ne lui respondi, et pour ce retourna en la dicte rue des Rosiers, en laquelle elle ala quérir maistre Jehan Vaillant, demourant en icelle rue, par laquelle elle fist confesser icellui compaignon navré, tantost après laquelle confession, elle qui parle demanda audit compaignon qu'elle ne cognoissoit qui il estoit, et par qui il avoit ainsi esté navré, lequel lui respondi qu'il avoit nom Robinet, qu'il estoit de la fruiterie Mons. d'Orléans, que tout droit il venoit de l'ostel de la Roïne en la compaignie de Mons. d'Orléans, que en venant il avoit veu fêrir Mons. d'Orléans, ne savoit par qui ne pourquoy, et que pour ce qu'il avoit crié : au murte, en frapant le dit Mons. le duc, l'en l'avoit navré, mais autrement riens n'en scet ne plus deposer de ce que dit est, sur tout diligemment requise et examinée.

Autres tesmoings oiz et examinez par moy Jehan Brian, examinateur de par le Roy, nostre sire, ou Chastellet de Paris, sur le fait et cas dont devant est faicte mention en la fourme et manière qui s'ensuit :

Jehan Pagot, clerc de maistre Pierre Cousinot, procureur en Parlement, demourant à Paris, en la vielz rue du Temple, aagé de xix ans ou environ, si comme il dit, juré, oy et examiné sur ce que dit est dessus, l'an mil *IIII*^e et sept le jeudi *xxiii*^e jour du mois de novembre ; dit par son serement que dudit fait et cas il scet seulement ce qui s'en suit : c'est assavoir que le jour de hier au soir environ heure de huit heures, lui depposant qui avoit esté besoignier en la ville pour son dit maistre, et à icelle heure retourna en son hostel, trouva près de l'uis d'icellui hostel deux grans compaignons vestus de noir qui estoient arrestez en la rue et le commencèrent à regarder près du visaige, et pour ce lui qui deppose leur demanda se ils lui vouloient riens, à quoy l'un d'eux respondi que non, ce fait lui depposant entra en l'ostel de son dit maistre et ferma l'uis d'icellui ; dit aussi que environ un quart de heure après ce, lui qui deppose estant en l'ostel de son dit maistre, oy moult fort crier emmy la rue, disant par ceulx qui erioient à haulte voix telz mos : haro, haro. Et lors pour ce que oudit hostel n'a aucunes fenestres qui aient regart sur la rue, lui depposant ala à l'uis dudit hostel et ycellui huis ouvry en entencion de

veoir et savoir quel débat s'estoit, mais il dit que lors il vit passer pardevant le dit hostel une flesche qui avoit été traicte ne sait de quel part, dont il fut moult esbahy, et pour ce hastivement referma ledit huis, après lequel huis fermé, il oy bien et entendit gens qui se plaignoient et aussi oy frapper sur eulx, ne savoit lui depposant pour lors qui ilz estoient ne quel débat c'estoit, mais il dit que incontinant après ces choses, il oy grant quantité de gens de pié et de cheval qui n'avoient aucune clarté ou lumière, lesquelz s'en alèrent ensemble vers la porte du Chaume, et si dit que tantost après ce il vit par un trou estant en l'uis de l'ostel de son maistre, un compaignon qui là survint tenant une torche ardant en sa main, lequel tantost que il fu là arrivé, s'escria à haulte voix disant : Hélas ! Monseigneur est mort; auquel cri survindrent plusieurs autres personnes qui pareillement ainsi que ilz arrivoient commencèrent à crier et à plourer, et lors lui qui deppose, pour savoir que c'estoit, ouvry l'uis dudit hostel, ala emmy la rue et trouva deux hommes abatus à terre, l'un ou ruissel, l'autre près du ruissel qui estoient moult fort navrez et ne se remuoient aucunement ; ne savoit lui depposant à icelle heure qui ilz estoient, mais incontinant après ce il oy dire que l'un d'eulx estoit Mons. le duc d'Orléans et l'autre un sien serviteur, dont il ne scet déclarer le nom, et si dit que à icelle heure il vit emmy la boe la main d'un homme qui estoit couppee toute jue, et incontinant après ce oy dire que c'estoit l'une des mains du dit Mons. d'Orléans, lequel seigneur et celui qui estoit avecques lui fu levé de la rue par plusieurs escuiers qui là survindrent, et porté en l'ostel du mareschal de Rieux qui est près de là ; eulx estans ou quel hostel, lui qui deppose oy dire qu'ilz estoient mors tous deux, et pareillement oy dire lors que ceulx qui ce avoient fait s'estoient partiz d'un hostel estant en ladicte rue où ils estoient logiez, et aussi oy dire que oudit hostel ilz avoient bouté le feu au partir, aussi dit lui qui deppose que à icelle heure il vit avoir grant feu et fumée oudit hostel, et aussi vit que plusieurs des voisins de la dicte rue commencèrent à crier au feu, et alèrent plusieurs d'iceulx ou dit hostel pour estaindre le feu qui y estoit ; ne scet lui depposant qui estoient ceulx qui ont fait ledit fait et cas, et si dit qu'il ne scet sur ce requis quelz gens estoient logiez oudit hostel où le feu fu bouté, ne combien de temps ilz furent logiez en icellui, ne plus ne autre chose ne scet depposer de ce que dit est dessus.

Guillemin Moriset, barbier, demourant à Paris en la rue des Oes, au coing de la rue de Quinquempoit, aagé de xxviii ans ou environ, si comme il dit, juré, oy et examiné à Paris sur ce que dit est dessus,

l'an et le jour de jeudi dessus dit, dit par son serement que le jour de hier au soir entre viii et ix heures, lui qui depose qui souppoit en son hostel près de son ouvroir, vit de la table où il estoit assis par un treillis de bois qui est en un banc qui fait cloison entre son ouvroir et le lieu où il souppoit, passer par la rue au devant de son hostel grant quantité de gens à cheval, jusques au nombre de environ xx ou xxx chevaulx, qui moult fort chevauchioient bien serrez ensemble en alant vers la rue Saint-Denis, et y avoit entre eulx plusieurs archiez tenant arcs et aians des flesches en trousses, et incontinent après eulx vit pareillement passer deux compaignons à pié dont l'un tenoit une épée toute nue et l'autre un archegaye, lequel qui tenoit l'archegaye en passant estaigny la chandelle qui estoit ardant en un chandelier en son ouvroir, et disoient iceulx compaignons de pié telz mos : Soufflez les chandelles. Lesquelz compaignons de pié hastivement coururent après ceulx de cheval, ne scet qui ilz estoient, car tous estoient embrunchez ; aussi dit il qu'il ne scet quel part ilz alèrent, ne où ilz tournèrent quant ilz furent au bout de la dicte rue, car, comme il dit, à icelle heure il ne pensoit à riens, ne ne savoit rien du cas advenu, ne n'en a riens sceu jusques à huy matin qu'il a oy dire que Mons. d'Orléans estoit mort et aussi a oy dire que ceux qui passèrent hier au soir estoient ceulx qui l'avoient tué ; et pareillement a oy dire à Jehan le Meignen, sergent du guet, que on avoit trouvé plusieurs chaussetrappes semées par les rues de Saint-Martin et des Oes par où estoient passez ceulx qui ledit cas avoient fait, et plus ne autre ne scet deposer de ce que dit est dessus.

Jehanin de Bourc, varlet barbier de Guillemin Moriset, tesmoing précédant, aagié de xx ans ou environ, si comme il dit, juré, oy et examiné à Paris sur ce que dit est dessus, l'an et le jour de jeudi dessus dit, dit par son serement que le jour d'hier au soir entre viii et ix heures, lui estant en l'ouvroir de son maistre, vit passer par-devant ledit hostel environ xvi ou xx hommes armez et montez à cheval, qui moult fort chevauchioient en alant vers la rue Saint-Denis, et y avoit entre eulx deux ou trois archiers tenant arcs et flesches en leurs mains, et après eulx aloient courant à pié plusieurs compaignons qui estoient armez et tenoient en leurs mains demies lances et archegayes ; desquelx compaignons à pié les deux d'iceulx en passant estaignirent les chandelles estans en l'ouvrouer dudit hostel, disant par eulx : Estaignez, ribaux ; et incontinent après passèrent tout oultre courans après ceulx à cheval ; ne scet lui deposant qui ilz estoient et ne les congnuist ne advisa ne aucun d'eulx ; et si dit que à

la dicte heure ilz cuidoiēt que ce feussent les gens du guet; mais il dit que environ demie heure après ensuivant il vit venir plusieurs sergens du guet qui demandoient se on avoit veu point passer lesdiz compaignons, et disoient les aucuns d'eulx que ilz les suivoient et qu'ilz n'osoient eulx haster pour ce que sur le chemin ilz avoient trouvé plusieurs chaussetrappes, et disoient iceulx sergens du guet que c'estoient murtriers et larrons, sans déclarer par eulx que c'estoit qu'ilz avoient fait, et n'en a riens sceu lui qui deppose jusques à huy matin qu'il a oy dire que Mons. d'Orléans estoit mort; ne scet lui depposant quel part tournèrent lesdiz compaignons que il vit ainsi passer ledit jour de hier, ne qui ilz estoient, et plus ne autre chose ne scet depposer de ce que dit est dessus.

Jehanin Fouel, varlet barbier de Jehan le Roy, barbier, demourant à Paris en la grant rue Saint-Martin, en un hostel faisant le coing de la rue aus Oes, aagé de xxii ans ou environ, si comme il dit, juré, oy et examiné à Paris sur le cas advenu en la personne de Mons. le duc d'Orléans, par moy Aubert de la Porte, examinateur de par le Roy, nostre sire, ou Chastellet de Paris, le jeudi xxiiii jour du mois de novembre l'an mil iii^e et sept, dit et deppose par son serement qu'il est vray que hier, entre viii et ix heures de nuit, lui estant en l'ouvroir de son dit maistre avecques trois de ses compaignons, varlés barbiers dudit Jehan le Roy, et à laquelle heure l'un d'iceulx ses compaignons, appellé Petit-Jehan, faisoit la barbe à un des clerks maistre Pierre de Fresnes, il vit passer pardevant leur dit ouvroir grant quantité de gens à cheval, jusques au nombre de xx à xxiiii chevaulx ou environ, environnez aussi de grant quantité de gens de pié, comme d'une xii^e, les uns d'eulx gens de pié tenans et portans en leurs mains demies lances, les autres tenans et portans en leurs mains espées toutes nues, et une grant partie de ceulx de cheval portoient haches en leurs mains, et les autres portoient et tenoient arcs, et chevauchoiēt fort tant comme chevaulx povoient troter, et pareillement ceulx de pié moult fort, et apprement suivoient yceulx gens de cheval, et lesquelx gens de cheval et de pié entrèrent en ladicte rue aus Oes prenans leur chemin comme se ilz vouloient aler en la grant rue Saint-Denis, et est vray, si comme il dit, que, entre yceulx compaignons de pié, il en aperçut les deux ou trois qui avoient chacun d'eulx vestu un jaques de fustaine blanche, deux larges bandes par autour et au travers de la poitrine, dont la première bande, c'est assavoir celle d'audessus, estoit de drap bleu et l'autre d'audessous estoit de drap vert, et estoient icelles deux bandes larges comme de plaine paulme,

l'un desquelz compaignons de pié portant ladiete devise avecques deux autres d'iceulx compaignons de pié entrèrent oudit ouvroir de son dit maistre et frappèrent de bastons le chandellier de leur ouvroir qui est pendant à une chaine et estaignirent et firent estaindre les chandelles dudit ouvroir ; ne scet pas lui qui deppose, si comme il dit, autrement dire ne déclarer qui estoient, et furent ceulx qu'il vit par la manière passer pardevant ledit ouvroir et si n'en congnoist aucuns d'iceulx tant de ceux de cheval comme de ceulx de pié ; ne scet aussi de quel part ilz venoient sinon en descendant la rue Saint-Martin ; et si dit que tantost après le guet du Roy passa pardevant leur dit hostel et quéroient en alant chaussetrappes, si comme il disoient, et disoient qu'ilz en avoient desjà trouvé une douzaine, et lors il qui parle yssi dudit ouvroir, et à la clarté d'une chandelle qu'il print oudit ouvrir, il trouva emmy la rue une chaussetrappe, laquelle dès hier il bailla à son dit maistre, lequel son dit maistre a ledit jourduy ycelle chaussetrappe baillée à un sergent à verge qui lui est venu demander ; oultre dit, sur ce requis, que dès hier après que ledit guet fu passé, il oy que trois compaignons comme varlès de mestier qui passoient pardevant leur dit ouvroir qui disoient à un brouetier que Mons. d'Orléans estoit mort et qu'ilz avoient trouvé des chaussetrappes ; ne scet lui qui parle qui sont iceulx trois compaignons ne aussi icellui brouetier, ne plus dudit cas, si comme il dit, diligemment requis.

Jehan Porelet dit Petit, varlet barbier, demourant en l'hostel de Jehan le Roy, au coin de la rue aus Oes vers la rue Saint-Martin, aagé de xxii ans ou environ, juré, oy et examiné le jeudi xxiiii^e jour de novembre l'an mil iiii^e et sept sur la mort de feu Mons. d'Orléans, dit par son serement que le jour de hier, environ viii heures de nuit et après cueuvrefeu sonné, lui depposant qui faisoit la barbe en l'ouvroir de son maistre à un des clerks de maistre Pierre de Fresnes, oy une foule de chevaux venir de devers l'église Saint-Julien au long de la rue Saint-Martin, et cuidoit lui depposant que ce feust le guet, lesquelz chevaux et ceulx qui sur yceulx estoient, dont il y avoit bien en nombre xii ou xiii chevaux, comme il pot appercevoir en passant pardevant leur ouvroir, passèrent pardevant icellui ouvroir moult hastivement le grant trot sans courir, et se boutèrent en la rue aus Oes en alant vers la rue Saint-Denis, et dit que après lesdiz chevaux et joignans aloient, comme se ce feussent les varlès de ceulx qui estoient à cheval, environ viii compaignons à pié, l'un ou deux desquelz compaignons, en passant pardevant leur ouvroir, distrent pour les chandelles qui estoient en un chandellier pendant emmy

l'ouvroir que on les estaignist, et en ce disant, pour ce que soudainement on ne les estaignoit pas, l'un d'iceulx compaignons d'un baston comme d'une lance qu'il portoit frappa ledit chandellier tellement qu'il fist cheoir lesdites chandelles à terre et les estaigny, et à donc assez tost après, luy depposant et ses compaignons fermèrent leur ouvroir; en fermant le quel, passèrent incontinant huit ou dix compaignons que on disoit sergens du guet qui estoient armez et qui estoient à pié, qui à la chandelle quéroient à terre des chaussetrappes que ilz disoient lesdiz compaignons qui par là estoient passez avoir laissié cheoir à terre afin que on [n'a] last après eulx, en demandant par les dictes gens du guet et autres se ilz savoient qui estoient lesdiz compaignons qui par là estoient passez, ne quel chemin ilz tenoient, ausquelles gens du guet lui depposant et autres qui les avoient veu passer distrent comment ilz passoient par la dicte rue aux Oes, mais lui depposant n'oy point parler pour lors de la bateure ou navreure dudit Mons. d'Orléans. Interrogué se il apperçut point lesdiz compaignons à pié et à cheval ne aucun d'eulx, dit que non en manière qu'il en peust avoir aucune congnoissance ne de leur vesture; interrogué se il apperçut point qu'ilz feussent armez, dit que non, ne aucunes de leurs armeures ou bastons il ne vit, sinon le baston dont l'un desdiz compaignons à pié abati leurs chandelles qui lui sembla estre comme une demie lance; interrogué se il scet point où lesdiz compaignons à cheval et à pié se boutèrent, ne quel chemin ilz tiendrent, dit que non, excepté qu'il les vit passer pardevant l'ostel de son dit maistre et aler au long de la rue aux Oes vers la rue Saint-Denis, mais il ne scet quel part ilz tournèrent, ne se ilz alèrent jusques en la rue Saint-Denis, ou tournèrent vers le Bourc-l'Abbé, de quel part ailleurs; interrogué quant la mort de Mons. d'Orléans est venue à sa congnoissance, dit que demie-heure après ce que dit est ou environ, lui depposant oy dire à compaignons passans pardevant leur hostel, ne scet qui ilz estoient, que Mons. d'Orléans estoit mort comme ilz avoient oy dire, sans déclarer où, ne comment, ne qui l'eust tué.

Simon Cayn, boulengier, demourant en la vielz rue du Temple devant l'issue derrière l'ostel du mareschal de Rieux, aagé de L ans ou environ, si comme il dit, juré, oy et examiné le jeudi xxiiii^e jour de novembre l'an mil iii^e et sept, dit par son serement que le jour de hier, lui estant en son hostel, il oy crier en la dicte rue, ainsi qui se vouloit aler couchier, environ viii heures de nuit : hélas ! hélas ! à haulte voix ; toutesvoies, pour ce que la Royne estoit logée en la

dicte rue oultre la porte et oultre son hostel, il pensa que c'estoient pages qui se entrebatissent et criassent ainsi, mais pour ce qu'il oy de plus en plus plus grant noise et tumulte emmy la rue, il ouvry son huis pour veoir et savoir que c'estoit, et alors vit et trouva un homme tout estandu devant son huis sans que autour de lui il apperceut aucun, dont il ot si grant paour et frayeur et si fu tellement esperdu que il n'ot pas le sens de regarder se il estoit navré ou mort, ne s'il estoit court vestu ou lonc vestu, ne quel habit il avoit, ne qui s'estoit, ainçois refferma et cloy incontinant son huis et le plus tost qu'il pot sans yssir de son hostel, sans enquérir quel noise ne quel débat c'estoit et n'en oy pour lors riens dire, mais environ demi quart de heure après, pour ce que on hurta à son huis en disant que son hostel seroit ars se il n'y prenoit garde, il appella ses gens qui encore n'estoient pas couchiez, leur fist prendre les seeaulx à eaue de son hostel et leur envoya quérir de l'eaue à un puis qui est commun emmy la rue à deux maisons près de sondit hostel, et après ce qu'il ot serchié son hostel assavoir se le feu y estoit, et après ce aussi que en le serchant, il ot apperceu que le feu estoit en l'ostel de l'ymage Nostre-Dame joignant de son hostel, il yssy alors dehors pour aler ayder à destaindre ledit feu, sans ce qu'il trovast celui qu'il avoit veu et trouvé paravant estandu à son dit huis comme dessus a dit et alors il oy dire emmy la dicte rue entre plusieurs que il ne congnissoit que Mons. d'Orléans, que Dieu absoille, avoit esté tué ou dit débat sans déclarer comment, par quelle manière, ne par qui ce avoit esté, ne en quelle manière ne à quelle occasion le débat et la noise avoient esté commenciez, et si ne sauroit penser, ne présumer qui ce peut avoir fait et ne scet qu'il devint; toutes voies dit-il que oudit hostel de l'ymage Nostre-Dame ouquel ne demouroit personne et qui estoit clos dès la Saint-Jehan-Baptiste derrière passée, il avoit oy dès huit jours paravant ledit débat chevaulx aler et venir par nuit bien tart et au point du jour oudit hostel de l'ymage Nostre-Dame, et si oy dire durant les viii jours dessusdiz à ses gens que aussi avoient ilz oy des chevaulx oudit hostel de l'ymage Nostre-Dame dont ilz estoient bien esbahiz, et néanmoins n'enquist point ne demanda à qui povoient estre lesdiz chevaulx, comme il dit sur ce requis; dit aussi, sur ce requis, que par jour ne vit entrer ne yssir personne dudit hostel, ainçois dit qu'il vit l'uis d'icellui hostel tousjours fermé, et si dit qu'il fault que ceulx qui avoient la clef dudit hostel l'aient baillée à ceulx à qui estoient les dix chevaulx, et le tient et le croit ainsi, parce qu'il n'a point veu, sceue ne oy dire que on ait rompu l'uis dudit

hostel, ne que on y ait hurté, ne fait aucune force; toutesvoies dit-il, sur ce requis, que pas n'a prins garde se la serreure en a esté levée et rassise, et si dit aussi sur ce requis ledit hostel estre et appartenir à maistre Robert Fouchier, sergent d'armes et charpentier du Roy, nostre sire; et que en icellui hostel demoura derrenièrement maistre Nicolle du Car, cirurgien, qui s'en party à la Saint-Jehan-Baptiste derrière passée et s'en ala demourer en la rue de Sainte-Croix devant l'ostel Mons. l'arcevesque de Sens; interrogué se il scet qui avoit la clef dudit hostel et se ledit cirurgien les avoit rendues audit maistre Robert Fouchier, dit que riens n'en scet, exepté qu'il est bien mémoratif que depuis la dicte Saint-Jean, ne scet le jour déclarer, il vit entrer oudit hostel la chambrière dudit maistre Robert Fouchier, appelée Jehannecte, de laquelle il ne scet le surnom, mais bien est souvenant que par avant l'avoit veu servir ledit Fouchier ou chantier du Roy où demeure icellui Fouchier, et autrement ne scet qui elle est ne de quel païs; et quant audit mire dit que par plusieurs foiz il lui a oy dire qu'il est de Veuquecin le Normant, et autrement ne le scet ne de quelle ville et ne l'oyst oncques dire ne déclarer audit cirurgien ne à autre dont il soit souvenant, aussi n'en a il rien enquis, si comme il dit; interrogué se oudit hostel de l'image Nostre-Dame on peut entrer que pardevant et s'il y a point d'issue derrière, dit que oudit hostel n'a point d'issue derrière, mais il dit qu'il y a plusieurs jardins aboutissans à celui dudit hostel, et ne scet se par eschielles on seroit entré oudit hostel par lesdiz jardins et que après on eust ouvert l'uis de devant dudit hostel de l'ymage Nostre-Dame. Toutesvoies dit-il se ainsi avoit esté fait, si fauldroit il que par aucun hostel on feust entré esdiz jardins; interrogué se il scet qui a bouté ledit feu oudit hostel de l'ymage Nostre-Dame, dit que non, exepté qu'il tient et croit que ceulx à qui estoient lesdiz chevaux que il y avoit par avant oys aient bouté ledit feu; ce tient et croit par ce que ledit hostel il avoit veu tousjours par avant clos et fermé, et autrement ne le scet, et si dit encore sur ce requis qu'il ne scet qui sont ceulx à qui estoient lesdiz chevaux, ne à quelle fin ilz estoient oudit hostel, ne à quelle fin ledit feu fu bouté, ne quant lesdiz chevaux furent derrière emmenez dudit hostel; ne plus depose dudit débat, sur tout diligemment requis et interrogué.

Autres tesmoings oys et examinez par moy Pierre de Campignoles, examinateur de par le Roy, nostre sire, ou Chastellet de Paris, sur ce que dit est et du commandement dudit Mons. le prévost, l'an mil m^{me} et sept le jeudi xxiiii^e jour du mois de novembre :

Jehannete, femme de Simon Cayn, boulengier, demourant à la porte Barbette, aagée de xxvii ans ou environ, si comme elle dit, jurée, oye et examinée à Paris sur ce que dit est, l'an et jour dessus diz, dit et depose par son serement que hier au soir, environ viii heures, elle et sondit mary avecques leurs varlès estans en leur hostel, passèrent pardevant icellui leur hostel gens qu'elle ne congnoist qui hurtèrent à leur huis crians : boulengier, le feu est en vostre hostel. Et tantost les varlès du mary d'elle qui parle yssirent, alèrent à l'eau et aidèrent à resaourre (rescourre ?) le feu qui estoit en la plus prouchaine maison de leur hostel, laquelle appartient à maistre Robert Fouchier, charpentier juré du Roy, nostre sire, ausquelx leurs varlès quant ledit feu fu estaint et qu'ilz furent retournés en leur maison, elle oy dire que Mons. d'Orléans avoit été tué et que on l'avoit porté tout mort en l'ostel du mareschal de Rieux, ne disoient point yceulx leurs varlès qui ce avoit fait, ne aussi ne l'avoient ilz point veu, ne ne le savoient, si comme ilz disoient, et autre chose n'en sauroit deposer. Interroguée quelz gens demouroient en l'ostel d'icellui maistre Robert Fouchier, dit que dès la Saint-Jehan-Baptiste derrière passée elle a veu icelle maison close et n'a point sceu que aucun y ait demouré par louagè ne autrement, exepié qu'elle a oy dire puis huit jours à sediz varlès que en l'ostel dudit maistre Robert repairoit gens qu'ilz oyoient bien par jour en icellui hostel, et ne yssioient point dehors fors par nuit, maiz quelz gens s'estoient, elle ne scet ne point ne l'a oy dire à sediz varlès. Et ce fait, je, examinateur dessus nommé, ay fait commandement à la dicte Jehannete que ses diz varlès elle face venir oudit Chastellet pour estre sur ce oiz et examinez.

Damoiselle Ysabeau la Guionne, vefve de feu Guillaume Guion, sergent à cheval dudit Chastellet, demourant à Paris en la rue Saint-Martin en l'ostel où pend l'enseigne de l'Ange près de l'église Saint-Julien, aagée de xl ans ou environ, si comme elle dit, jurée, oye et examinée sur ce que dit est, l'an et le jour de jeudi dessus dit, depose par son serement que par le général cry qui aujourd'hui a esté fait es carrefours de Paris que chacun tenant hostellerie apportast par escript devers Mons. le prévost de Paris ou son lieutenant, les noms et surnoms de tous leurs hostes, et que obtempérant et obéissant audit cry et commandement, elle estoit venue oudit Chastellet et avoit baillié par escript à maistre Robert de Tuillières en une cédule les noms et surnoms d'iceulx ses hostes qui sont telz, c'est assavoir : Messire Hector de Sainte-More, chevalier, Regnier Cou-

sin, advocat en court laye, demourant à Rouen, lesquelz chevalier et advocat y sont logiez dès environ un mois a, Guillaume de Sens, Pierre la Mace et Maciot Baquet, bourgeois demourant à Gisors, qui dès environ mardi se logièrent en son dit hostel ; et dit elle qui parle que hier au soir environ ix heures de nuit qu'elle a oy dire que Mons. d'Orléans fut occis, tous yceulx ses hostes estoient couchez en son hostel exepté ledit Pierre la Mace qui appareilloit son cheval ès estables mesmes d'icellui hostel, et autre chose n'en scet.

Colin Chevalier, apprentiz à chandellier de suif en l'ostel de Raoulet Vaillant, dudit mestier, demourant au coing de la rue des Roziers près de l'ostel Michiel du Sablon, aagié de xx ans ou environ, si comme il dit, juré, oy et examiné sur ce que dit est, l'an et jour de jeudi dessus dit, dit et deppose par son serement que hier au soir entre sept et huit heures, il estant en l'ostel de son dit maistre où il souppoit avec un petit enfant de l'aage de huit ans, oy crier : haro ! le murdre ; et pour veoir que c'estoit, yssi il qui parle, ouvry l'uis de son dit hostel, lequel ouvert il vit un homme qu'il ne congnoist qui tenoit une picque, et d'icelle vit qu'il frappa un cop sur la teste d'un autre homme qu'il ne congnoist, lequel homme ainsi féru il vit cheoir à terre ; et ce fait, icelui homme qui avoit la picque s'en fouy vers la rue de la Bretonnerie, et là s'assemblèrent incontinent grant quantité de gens et vit deux torches, l'une en la boe estainte et l'autre ardoit à terre, et en regardant ilec vit Mons. d'Orléans ou ruisseau de la rue pétillant encore d'une main, et si le vit mectre hors d'icelle boe et porter en l'ostel de Mons. le mareschal de Rieux, et si dit qu'il vit ilec des gens qui demandoient à un homme qui estoit abatu à terre qui encore n'estoit pas mort, s'il savoit quelz gens c'estoient qui ce avoient fait, lequel respondi que non, et autres paroles n'oy lui qui parle, fors que l'on crioit : à mort, à mort, tuez ces ribaux ; et oy grant quantité de gens à cheval que l'en disoit ce avoir fait qui s'en alèrent par la rue des Blans-Manteaulx, et plus n'en scet.

Ledit jeudi ensuivant, xxiiii^e jour dudit mois de novembre, ledit Mons. le prévost, veu le procès dessus escript et à fin d'actaindre la vérité de la besoigne, ordonna que le couratier qui avoit louée la dicte maison où les délinquans avoient esté mussez et logiez, dont mention est faicte ès deppositions des tesmoins dessus escriptes, feust prins et emprisonné oudit chastellet, en quelque lieu que il feust trouvé, pour estre examiné sur le cas et ester à droit sur icellui, et pour ce faire commist Adam Boucart et Jehan le Gendre, sergens à verge dudit Chastellet, et en oultre ordonna que tous les biens trouvez

oudit hostel feussent montrez et exhibez aus gens et marchans qui s'entremetoient de telles choses vendre, afin de savoir qui estoient ceulx qui avoient vendus ou bailliez les biens, et qui estoient ceulx à qui ilz avoient esté bailliez et venduz, et aussi afin que par ceulx qui les avoient achetez ou prins l'en peust savoir qui estoient les délinquans qui avoient esté mussez et logez oudit hostel.

En icellui jour de jeudi, après ladicte ordonnance faicte, les dessus nommez Adam Boucart et Jehan le Gendre, sergens à verge, admenèrent prisonnier oudit Chastellet un qui se faisoit appeller François d'Assignac, courretier de maisons, demourant en la rue Saint-Martin, homme ancien et boiteux, pour souspeçon qu'il ne feust le couratier qui avoit loué la dicte maison.

Oudit jour après son dit emprisonnement fait par l'ordonnance dudit Mons. le prévost, ledit François d'Assignac, prisonnier, fu monstré en jugement, en la présence dudit Mons. le prévost, à Marie, femme dudit maistre Robert Fouchier, et à Perrin Fouchier, son filz, tesmoins dessus nommez, assavoir se ledit François, prisonnier, estoit le courretier qui avoit esté à louer la dicte maison, lesquelx Marie et son filz, après ce qu'ilz orent veu et advisé ledit François, depposèrent et affermèrent par leurs seremens concordablement en la présence dudit François, que ledit François estoit le courretier qui avoit esté à louer la dicte maison.

Ce fait ledit François, interrogué par serement par ledit Mons. le prévost, assavoir qu'il en estoit, confessa et dist plainement de sa pure volenté, sans contrainte ne variacion, qu'il estoit vray que environ la Saint-Jehan-Baptiste derrière passée, lui qui est courretier publique de maisons, de rentes et héritages, estant en l'église de Saint-Merry de Paris, il vint à lui un jeune homme vestu en habit d'escolier, duquel il ne savoit le nom ne qui il estoit, mais bien le recognoistroit se il le véoit, lequel lui demanda se il savoit point de maison à louer vers Saint-Pol, comme en la rue Saint-Anthoine ou illeuc environ, auquel il respondi que non, mais volentiers il enqueroit, lequel escolier lui dist que de ce il le prioit, et que une autrefois il retourneroit devers lui assavoir se point en avoit trouvé, et atant icellui escolier se party de lui, mais il dit que certain temps après, ne se recorde quel, icellui escolier retourna devers lui et lui demanda s'il en avoit point trouvé, auquel il respondi que non, lequel escolier après et lui dist puisqu'il n'en pavoit point trouver vers icelle part que il sceust se il en pourroit point trouver à louer en la vielz rue du Temple entour l'ostel de la Roynie, et il lui paieroit bon vin,

dont il qui parle qui n'y pensoit à nul mal, si comme il dit, se chargea, et depuis ala enquérir esdiz lieux et trouva que en la dicte vielz rue du Temple avoit un hostel vuit appartenant à maistre Robert Fouchier et à sa femme dessus nommez, qui estoit à louer, et en oultre dit lui qui parle qu'il est vray que depuis, c'est assavoir environ xv jours a, ledit escollier vint à lui en la dicte église Saint-Merry et lui demanda s'il avoit riens trouvé, auquel il respondi qu'il avoit trouvé à louer l'ostel dessus nommé, lequel hostel après ce il qui parle et ledit escollier alèrent veoir, assavoir se il lui seroit bon, après lequel veu, icel-lui escollier lui dist qu'ilz alassent devers cellui à qui il estoit et il le loueroit, dont lors il qui parle mena ledit escollier devers la dicte femme dudit maistre Robert Fouchier, de laquelle femme il loua icel-lui hostel le pris de xvi livres parisis, lequel louage fait ledit escollier le paia de son courretage et atant se party de lui, ne depuis il qui parle ne le vit si comme il dit, et si dit lui qui parle qu'il est vray que depuis ce que ledit Mons. d'Orléans avoit esté ainsi tué, il estoit alé en la dicte vielz rue du Temple où le cas estoit advenu, et en demandant qui ce avoit fait, avoit trouvé par les depositions des voisins que les délinquans estoient yssus de la dicte maison qu'il avoit ainsi fait louer audit escollier, maiz il dit sur ce requis que plus avant ne sceut du cas par ou dire ne autrement, et que quant il s'entremist de faire louer la dicte maison il ne savoit riens du mauvais propos dudit escollier, et plus n'a confessé et à tant a esté ramené en sa prison.

Oudit jour de jeudi :

Jehan de la Bue, tavernier, demourant au Mouton en la grant rue Saint-Denis;

Estiennete, sa femme;

Margot de Lespine, leur chambrière,

furent admenés prisonniers oudit Chastellet par maistre Jehan Larchier, examinateur, pour ce, si comme l'en disoit, que ilz avoient recepté en leur maison Messire Aubert de Cauny, chevalier, par lequel on disoit ledit feu Mons. d'Orléans avoir esté tué ou content de hayne qu'il avoit contre lui.

En icellui jour de jeudi :

Après ledit emprisonnement, pardevant ledit Mons. le prévost, présent maistre Robert de Tuillières, son lieutenant, a esté actaint en jugement ledit Jehan de la Bue, lequel après serement fait de dire vérité, interrogué se il congnoissoit Messire Aubert de Cauny, chevalier, dist que oil, et qu'il avoit aucunes foiz esté logié en son hostel avecques Mons. d'Aufemont; interrogué puis quant ledit Messire Au-

bert ne fu en sa maison, dit qu'il n'y fu passé a un an; interrogué se nulz des gens dudit Messire Aubert y estoient point logiez le jour que ledit Mons. d'Orléans fu tué, dit que non, mais il dit que la veille de la Saint-Martin derrière passée, un appellé Watier, qui fu queux de Mons. d'Aufemont et est à présent audit messire Aubert, vint en sa maison et y fu logié un jour ou deux et s'en party par nuit avecques ledit Mons. d'Aufemont, mais il dit que depuis ledit queux ne autres des gens dudit Messire Aubert ne furent en sa maison; interrogué se il scet par ou dire ne autrement qui estoient ceulx qui avoient tué ledit feu Mons. d'Orléans, dit que non et plus n'a confessé.

La dicte femme dudit Jehan de la Beue et la dicte Margot, leur chambrière, interroguées par seremens l'une après l'autre, ont deposé semblablement comme ledit Jehan de la Beue et plus n'ont deposé.

Cy après s'ensuit la déclaration des biens trouvez oudit hostel où ceulx qui avoient tué ledit feu Mons. d'Orléans c'estoient logiez et mis en aguet :

Je, Jacques Cardon, examinateur de par le Roy, nostre sire, ou Chastellet de Paris, tesmoigne pour vérité que le jeudi xxiiii^e jour de novembre l'an mil iii^e et sept, du commandement de honorable homme et saige maistre Robert de Tuillières, lieutenant de Mons. le prévost de Paris, je me transportay en un hostel assiz à Paris en la vielz rue du Temple près de la porte Barbette, appellé l'ostel de l'ymage Nostre-Dame, appartenant à maistre Robert Fouchier, charpentier du Roy, nostre sire, ou quel on disoit avoir esté logiez ceulx qui le jour de hier au soir entre viii et ix heures avoient tué et occis feu Mons. d'Orléans et son page et navré son varlet de pié, lequel hostel on disoit qu'ilz avoient prins à louage à ceste fin, ouquel hostel je trouvoy les biens cy après déclerez :

Primo i poinçon vuit,

Item une table, deux fourmes de bois,

Item une vielle chaire,

Item une vielle nappe et une touaille,

Item iii petiz liz telz comme quelz,

Item iii paires de vielz draps tous dessirez,

Item i panier d'osier,

Item environ demi quarteron de foing,

Item environ demi cent de busches.

Et ledit jour après ledit inventoire fait, fis apporter ou Chastellet le panier dont dessus est faicte mention par ordonnance à moi faicte.

Le vendredi ensuivant xxv^e jour dudit mois de novembre, veu le procès dessus escript, et aussi veue la déclaration des biens trouvez oudit hostel, fu ordonné par Mons. le prévost que tous les porteurs d'eaue de Paris feussent mandez et examinez, assavoir qui estoient ceulx qui avoient porté eaue oudit hostel, depuis que les délinquans y avoient esté logiez, afin d'estre sceu par eux quelz gens estoient en icellui hostel; item que tous ceulx qui s'entremectoient de vendre escuelles de bois, tranchoirs de bois et panners feussent pareillement mandez et examinez, assavoir lesquelx avoient vendu les escuelles, tranchoirs et panners de boiz trouvez oudit hostel, afin d'estre sceu par eulx à qui ilz les avoient venduz.

Oudit jour de vendredi en ensuivant la dicte ordonnance, furent mandez et fait venir ou Chastellet les porteurs d'eaue, lesquelx à la fin dessus dicte furent examinez par seremens l'un après l'autre et s'ensuient leurs depositions :

— Perrin Bouier, porteur d'eaue, demourant en la rue Guillaume-Porée, dit que point n'en y a porté.

— Thomas Guilleme, porteur d'eaue, demourant en la rue des Lavendières, dit pareillement.

— Girard de Fismes, porteur d'eaue, demourant en la dicte rue, dit pareillement.

— Jehanin Amboucheville, porteur d'eaue, demourant en la rue de la Platrière, dit pareillement.

— Jehan de Fay, porteur d'eaue, demourant en la dicte rue, dit pareillement.

— Thomas Lombart, porteur d'eaue, demourant en grant cul de sac, dit pareillement.

— Adam Pillon, porteur d'eaue, demourant en la Tacherie, dit semblablement.

— Jehan de Bray, porteur d'eaue, demourant en la rue au Lion, dit pareillement.

— Oudin Warton, porteur d'eaue, demourant en la rue des Lavendières, dit pareillement.

— Henriet Dupont, Guillemete Lafaye, porteurs d'eaue, demourant en la dicte rue, dient semblablement.

— Guérin Rennouart, Jehan Bossot, porteurs d'eaue, demourant en la rue des Lavendières, dient pareillement.

— Denis Yvain, porteur d'eaue, demourant en la ruelle Saint-Julien, dit pareillement.

Jaquet Cuchellenier, porteur d'eau, demourant en la rue des Lavendières, dit pareillement.

— Jehan de Paris, porteur d'eau, demourant en la place aus Veaulx, dit pareillement.

— Jehan Coignart, porteur d'eau, demourant en la Savonnerie, dit pareillement.

— Girart Coat, porteur d'eau, demourant en la rue du Plastre, dit pareillement.

— Thomas Boncol, porteur d'eau, demourant en la rue Almaury de Roissy, dit pareillement.

— Girart Lendouil, porteur d'eau, demourant en la rue du Franc-Meunier, dit que mercredi derrière passé, lui, Jehanin le Tixerrant, porteur d'eau, demourant en la rue Pastourelle, et un autre porteur d'eau, appelé Denisot, duquel il ne scet le surnom, demourant au chevet Saint-Gervais, portèrent oudit hostel douze voies d'eau, lesquelles ilz mistrent dedens une cuve à l'entrée de l'uis dedens une galerie, sans entrer plus avant oudit hostel, pour ce que les gens ne le voudrent souffrir, et si dit que pour l'y porter, ilz furent venuz quérir à la rivière par deux hommes, l'un vestu long en habit d'escolier de drap violet à un chaperon vermeil, ce lui semble, et l'autre vestu de gris, ne scet leurs noms ne surnoms, et ne les avoit oncques mais veuz, et plus n'a déposé.

En iceilui jour de vendredi, selon ladicte mesme ordonnance, furent mandez et fait venir oudit Chastellet ceulx qui s'entremectoient de vendre escueles, tranchoirs et panniens de bois, lesquels à la fin dessus dicte furent examinez par seremens l'un après l'autre et s'ensuivent leurs dépositions :

Richarde, femme de Jehan Lemperier, marchande publique, demourant es halles, près de la Rappée, dit que samedi derrière passé elle vendi à son estal un quarteron de tranchoirs à un homme qu'elle ne congnoist, qui estoit un ancien homme et avoit une chambrière après lui, mais elle dit que passé un mois elle ne vendi point de pannier ; item dit que en la sepmaine derrière elle vendi deux escuelles de fust à un jeune homme pour Ervilier (?) le seigneur de la Coquille, près de Saint-Eustace, mais elle dit que par avant VIII jours elle n'en avoit point vendu. Ce fait, lui a esté monsté le pannier trouvé en l'ostel où les délinquans estoient logiez ; et après, elle interroguée se elle l'avoit point vendu, dit que non, et si dit qu'elle ne vent nulz telz panniens, ne si ne saroit enseigner qui en vent ne fait de telz.

Jehanne, femme de Guillaume de la Planchete, marchande, demourant ès halles aux Porées, à l'enseigne de la Serainne, dit que buy a viii jours elle vendi à la femme Jehan de l'Olive une xii^e de tranchoirs de bois ; item que samedi derrière elle vendi à un homme de vilage v escueles, iii ou iiiii tailloirs, une cuiller à pot et ii petites, tout de bois, et dit que c'est le plus grant nombre qu'elle ait vendu de telles choses de deux mois par avant. Ce fait, lui a esté monstéré ledit pannier ; dit que point ne l'a vendu, qu'elle ne scet qui l'a fait, ne qui en vent de pareulz.

Estiennete, femme Berthelot le Roy, marchande, demourant en la rue au Feurre, aus iii Cuillers, dit qu'elle a vendu des escuelles de bois à pluseurs personnes qu'elle ne congnoist, mais elle dit que depuis i mois ença elle ne vendi de telles choses en plus grant nombre que de vi ou viii à une foiz. Ce fait, lui a esté monstéré le pannier quereleux ; dit que point ne l'a vendu, et que oncques mais ne le vit, et ne saroit enseigner qui fait ne vent de telz panniens.

Jehan de Pardieu, marchant de tranchoirs, panniens et autres fustailles, demourant à Paris en la rue au Feurre, aagé de lvi ans ou environ, dit par son serement que, viii jours a ou environ, et lui semble que ce fu ou jour de hier ot viii jours, environ deux heures après disner, lui qui deppose estant en son ouvrouer, où il a acoustumé de vendre ses denrées, en la dicte rue au Feurre, vit passer et rappasser par ii ou iii foiz par devant son dit ouvrouer un petit homme, de l'aage de cinquante ans ou environ, qui n'avoit que un œuil, vestu d'une cote assez juste de drap noir jusques à my jambe, aiant à sa sainture un cousteaux de queux garniz d'argent, duquel homme il ne scet le nom, mais bien le congnoissoit de veue, car il l'avoit veu servir en pluseurs lieux à Paris comme queux, et si avoit oy dire qu'il avoit servy feu Messire Guillaume des Bordes. Auquel homme il depposant demanda se il vouloit riens que il qui parle eust, et tant que icellui homme se arresta à l'ouvrouer de lui qui deppose, et lui demanda se il avoit point de coulouere ¹ blanche, auquel il respondi que oil, et adonc ledit homme lui demanda que valoit la pièce, auquel il dist qu'elle valoit ii solz, et lors ledit homme lui dist qu'il n'avoit pas à fere de si chière chose, et que il ne vouloit que i pannier blanc de petit pris pour mectre x ou xii pièces de char, disant outre par ledit homme telz mos : Ce n'est pas pour longuement durer ; et adonc il qui parle monstra audit homme un pannier d'esclices plat,

1. Cloyère.

qui estoit pendu en son ouvroir et qu'il avoit gardé bien trois ou quatre ans, lequel panier ledit homme acheta de lui la somme de XII deniers parisis, et partant l'emporta, et s'en ala ne scet quel part. Ce fait, lui a esté monstre le panier trouvé où estoient logiez les délinquans, lequel, après ce qu'il a veu icelui panier, a dit et affermé par serement qu'il savoit certainement que ledit panier est celui par lui vendu audit queux, et qu'il recongnoist bien ledit panier. Interrogué se lors par avant ne depuis il vendi audit queux nulles esuelles ne tranchoirs, dit que non, et si dit que depuis il ne vit ledit queux, et plus n'a déposé.

Cedit jour, oye la deposition dudit Jehan de Pardieu, fut appoinctié par ledit Mons. le prévost que ledit queux feust quis et cerchié, et que, en quelque lieu qu'il feust trouvé, il feust prins et admené prisonnier oudit Chastellet pour ester à droit sur le cas, et pour ce fere furent commis Thibault le Natis et Macé Durand, sergens à verge dudit Chastellet.

P. RAYMOND.

ULRICH DE ZAZIKHOVEN

ET

ARNAUD DANIEL.



L'histoire des légendes poétiques du moyen âge est une science encore bien nouvelle. Ceux qui s'en occupent se trouvent pour le moment en présence d'une difficulté qu'ils ne reconnaissent pas d'abord et qui vient s'ajouter à toutes celles, déjà assez fortes, qui sont inhérentes à la nature du sujet. Je veux parler des erreurs qui se transmettent religieusement de livre en livre depuis les premiers travaux auxquels donna lieu l'antiquité littéraire des peuples européens; ces erreurs, fondées en général sur un examen superficiel des textes, ont été admises sans contrôle par un grand nombre d'écrivains qui regardaient une minutieuse exactitude comme superflue en ces matières; mais elles ont trop souvent été accréditées et exploitées par ce déplorable patriotisme qui a faussé tant d'idées historiques, et qui a plus d'une fois été assez puissant pour altérer non-seulement le jugement, mais même la bonne foi des critiques. On ne saurait donc trop le répéter : de toutes les études, celles qui touchent à la poésie du moyen âge sont celles où un contrôle sévère et incessant des autorités alléguées est le plus indispensable. On est surpris, en faisant ce travail, de l'étonnant développement que peut prendre une toute petite erreur lancée un beau jour au hasard; elle fait boule de neige autour d'elle, et au bout de quelque temps on la retrouve sous forme d'un système imposant, ayant ses partisans et ses adversaires, ses commentateurs et ses continuateurs, et obstruant par sa masse la seule voie qui mène à la vérité.

Je veux en donner un exemple assez curieux. M. Fauriel a soutenu, on le sait, que les romans de la Table-Ronde étaient

d'origine provençale; il en apportait diverses raisons, dont aucune, je pense, ne résiste à la critique, et entre autres celle-ci, l'une des plus frappantes :

On possède un *Lancelot* écrit en vers allemands, dans les dernières années du douzième siècle, par Ulrich de Zazikhoven (c'est la meilleure orthographe), poète autrichien; d'après M. Fauriel ¹, Ulrich de Zazikhoven raconte lui-même, à la fin de sa traduction, à quelle occasion il s'en occupa; et sans le croire absolument, on ne saurait taxer son récit d'invraisemblance. Il était à Vienne en 1193, lorsque Richard Cœur de Lion fut amené prisonnier et remis entre les mains de l'empereur Henri VI. On sait que l'année suivante il fut délivré et put retourner à Londres moyennant un certain nombre d'otages. Hugues de Morville, seigneur normand, sujet de Richard, compris alors au nombre de ces otages, avait une copie du roman de Daniel; Ulrich la vit entre ses mains et l'obtint en prêt pour en faire la traduction, qu'il entreprit à la recommandation de ses amis. Par ce *roman de Daniel*, il faut entendre le *Lancelot* provençal d'Arnaud Daniel, auquel est consacré l'article de M. Fauriel. Ainsi, d'après lui, Ulrich dirait avoir eu Arnaud Daniel pour original. Mais il n'en dit mot. Voici les termes dont il se sert; il demande d'abord de l'indulgence pour son travail, puis il dit ² : « Comme je vous le raconte, il n'y a dans ce récit rien d'autre que ce que dit un livre welche ³ que nous avons connu pour la première fois lorsque le roi d'Angleterre fut pris, comme Dieu le voulut, par le duc Léopold. Le roi prisonnier lui donna pour otages de nobles seigneurs de terres lointaines; l'empereur Henri les appela auprès de lui, en Allemagne. L'un de ces otages s'appelait Hugues de Morville; c'est en sa possession que nous vîmes le livre welche de Lancelot. La prière de chers amis décida Ulrich de Zazikhoven à prendre la peine de mettre en vers allemands, comme il put, cette longue histoire étrangère. »

Le poème d'Ulrich n'était pas encore publié quand M. Fauriel écrivait son article, et il reproduisait une allégation dont la responsabilité remonte plus haut que lui. Le premier auteur de l'er-

1. *Histoire littéraire*, XXII, 214.

2. Ed. Hahn, Francfort, 1845. V. 9322 et suiv. Je traduis littéralement, en retranscrivant quelques détails inutiles.

3. Ce mot s'applique, au moyen âge, à toutes les langues romanes; mais par la nature même des choses il désigne le plus souvent le français.

reur est Adelung ¹, suivi par Valentin Schmidt ² et Raynouard ³. Mais il y a à l'affirmation de Fauriel des circonstances aggravantes. Il suivait en effet, pour son analyse du *Lancelot* d'Ulrich, l'imitation qu'en avait faite un écrivain assez médiocre, Hofstæter ⁴; or celui-ci ne dit rien du passage allégué de son original; mais, ne voulant pas perdre l'Arnaud Daniel, il attribue sans aucune preuve la mention de son poème à Wolfram d'Eschenbach ⁵. Fauriel aurait pu conclure de là, comme l'avait fait, dès 1827, M. Diez ⁶, qu'Ulrich ne parlait pas d'Arnaud; il a préféré reproduire la bévue qu'il aurait pu rectifier.

Je doute qu'il l'ait reproduite de bonne foi; car, outre qu'il a évidemment été obligé de fermer les yeux au texte de Hofstæter et de faire dire à Ulrich ce qu'il ne disait pas, il ajoute une phrase bien suspecte : « Sans être célèbre, dit-il, entre les minnesingers, Ulrich de Zazikhoven est pourtant connu et désigné plus d'une fois comme l'auteur de la version du *Lancelot* d'Arnaud. » Ulrich est en effet cité dans deux de ces énumérations d'auteurs de romans qui sont un lieu commun de la poésie allemande au moyen âge : dans le *Guillaume d'Orléans* et l'*Alexandre* de Rudolf d'Ems; son nom, bien que défiguré, se retrouve encore dans le curieux catalogue de la bibliothèque, assez semblable à celle de Don Quichotte, que possédait en 1462 le bon chevalier Jacob Püterich, et qu'il a décrite en mauvais vers. Mais Rudolf et Püterich le désignent simplement comme auteur ou traducteur d'un *Lancelot*; cette épithète « d'Arnaud » est du fait de Fauriel, et ne se trouve pas dans les textes auxquels il fait allusion ⁷.

On conçoit qu'avec de semblables preuves, il soit facile de bâtir des systèmes; et on comprend aussi que ces systèmes éveillent les soupçons de la critique, même avant qu'elle en ait

1. Dans le *Magazin für deutsche Sprache* (Leipzig, 1783-84), tome II, sect. III, p. 11.

2. Dans les *Wiener Jahrbücher*, t. XXIV (1823), p. 160.

3. *Choix des poésies des troubadours*, II, 318.

4. Dans les *Alldutsche Gedichte*, Vienne, 1811, in-8°.

5. D'après M. Diez, auquel je dois plusieurs des indications qui précèdent (les livres en question ne pouvant se trouver à Paris), d'autres avaient déjà avancé ce fait, qui est incontestablement faux.

6. Diez, *die Poesie der Troubadours*, p. 207-212.

7. On lit aussi dans l'*Histoire de la Poésie provençale*, t. II, p. 451 : « Un *Lancelot du Lac*, d'Arnaud Daniel, traduit vers 1184 (*sic*), en allemand, par un poète nommé Ulrich de Zachichoven. »

sapé les fondements. C'est ce qui a mis l'éminent auteur du xxiv^e volume de l'*Histoire littéraire* en garde contre l'autorité, invoquée souvent à tort, des imitateurs étrangers. « D'où vient, dit-il, le *Lancelot* d'Ulrich de Zazikhoven? Richard Cœur de Lion, traversant l'Autriche, laisse en otage à Vienne un de ses gentilshommes, Hugues de Morville. Hugues avait dans ses bagages le *Lancelot provençal* d'Arnaud Daniel, et il le prête à Ulrich, qui en fait son poème allemand. Il a paru naturel de conclure de là que toute la chevalerie de la Table-Ronde était originaire de la Provence. Pour qu'un tel raisonnement pût être à l'abri de toute objection, il faudrait admettre, entre autres invraisemblances, que ces conteurs de fables, lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes et de leurs ouvrages, n'ont dit que la vérité ¹. »

L'honnête Ulrich mérite, il me semble, toute confiance, du moment qu'on le décharge de la seule invraisemblance de son récit. Il y a même une circonstance qui doit nous déterminer à le croire sans hésitation. Le nom de *Morville* n'est pas un nom inconnu; on connaît deux personnages qui l'ont porté, et tous deux avec le prénom de Hugues; l'un était évêque de Coutances au commencement du treizième siècle ²; l'autre est cité par tous les historiens comme ayant été un des meurtriers de Thomas Becket. Ces deux Hugues de Morville vivaient, comme on le voit, à la cour des rois d'Angleterre, ducs de Normandie. On ne peut douter que celui dont parle Ulrich ne soit historique, et le rôle d'intermédiaire qu'il joue n'a rien que de très-naturel.

Le roman que ce seigneur de Normandie avait emporté avec lui était évidemment français; je ne recherche pas ici quel il pouvait être. Mais comment se fait-il qu'on l'ait attribué à Arnaud Daniel? Pour répondre à cette question, il me faudrait des livres qui me manquent. Je crois cependant que si Adelung est en effet le premier qui ait introduit dans l'histoire littéraire cette fausseté destinée à faire si bien son chemin, il avait été induit à l'écrire par un passage de Torquato Tasso où il attribue à Arnaud Daniel un roman de *Lancelot*: « Arnaldo Daniello, dit-il, il quale scrisse di Lancillotto ³. » Au temps d'Adelung, on ne se doutait pas de la richesse poétique du moyen âge : voyant

1. *Hist. litt.*, XXIV, 521.

2. *Gallia christiana*, XI, 878.

3. *Discorsi del Poema erotico*, p. 46.

d'un côté un poëme allemand qui se disait traduit du welche, de l'autre la mention d'un roman provençal à peu près du même temps ¹, on ne pouvait douter que l'un ne fût traduit de l'autre. Adelung eut seulement le tort de mettre sa conjecture dans la bouche d'Ulrich ; mais alors on n'y regardait pas de si près.

Il y aurait une autre question à vider. Quelle est la valeur des témoignages qui attribuent à Arnaud Daniel des romans, et en particulier du témoignage isolé du Tasse qui lui fait honneur d'un *Lancelot*? Je ne pense pas qu'on puisse rien ajouter là-dessus à ce qu'a dit M. Diez dans son livre de la *Poésie des Troubadours* ². Quoi qu'il en soit d'ailleurs, si Arnaud a fait un *Lancelot*, on n'en tirera pas la conséquence de l'origine provençale des romans d'Arthur ; nous savons aujourd'hui au moins une chose à n'en pas douter, c'est qu'il faut reculer beaucoup la date de la première apparition de ces romans en France, et qu'ils ont tous passé par la langue d'oïl pour se répandre avec elle dans les diverses contrées de l'Europe chrétienne.

1. On ne connaît l'époque d'Arnaud Daniel que vaguement ; il existe sur lui une anecdote qui le fait figurer à la cour de Richard Cœur-de-Lion.

2. Sur Arnaud Daniel et sa gloire au moyen âge, gloire que nous avons quelque peine à comprendre, voyez l'autre ouvrage de Diez, *Leben und Werke der Troubadours*, p. 344-360.

GASTON PARIS.

NOTICE

SUR

ERNEST DE FRÉVILLE.

Ses travaux imprimés. — Analyse des notes manuscrites qu'il a laissées. — Publication des principaux documents qu'il avait recueillis sur les Artistes, sur l'Histoire de l'Art et de l'Industrie en France, aux quinzième et seizième siècles.

PREMIERE PARTIE.

Une mort imprévue a frappé, il y a déjà neuf ans, Ernest de Fréville, qui compte au nombre des fondateurs de ce recueil ; il a cessé de vivre le 18 novembre 1855, à peine âgé de quarante-quatre ans, alors qu'on pouvait croire qu'une longue carrière était encore ouverte devant lui. Par des circonstances indépendantes de notre volonté à tous, le tribut d'éloges dus à la mémoire de notre confrère ne lui a pas été payé dans ce recueil ¹. La Société avait contracté envers lui une dette qu'elle m'a chargé d'acquitter. Je le fais d'autant plus volontiers que celui dont je vais énumérer les travaux imprimés, et faire connaître les recherches nombreuses restées manuscrites, ne fut pas pour moi seulement un confrère, mais il fut encore un ami dont la perte m'a profondément touché.

Ce fut seulement en 1840, après que la Bibliothèque de l'École

1. T. II, 4^e série, p. 185, à la Chronique de nov.-déc. 1855, on trouve les paroles prononcées sur la tombe d'Ernest de Fréville, par nos confrères, MM. Floquet et Vallet de Viriville.

des chartes a été fondée, que j'ai vu particulièrement Fréville, et qu'il est devenu mon ami ; c'est pourquoi je préfère, pour le temps de sa jeunesse, emprunter quelques pages à la notice que lui a consacrée un savant professeur de l'Université, qui l'a connu dès son enfance.

Je laisse donc parler ici M. Chéruel :

« Charles-Ernest de FRÉVILLE DE LORME, d'une famille ancienne et noble de Normandie, naquit à Rouen, le 24 février 1811, fit ses études au lycée de cette ville, et, après les avoir complétées à Paris, fut reçu élève à l'École des chartes en 1837, et archiviste-paléographe par brevet du 28 février 1839. Les habitudes de sagacité, d'esprit critique, d'exactes et de patientes recherches qu'il puisa aux savantes leçons de cette école, trouvèrent bientôt leur application dans les travaux dont il fut chargé. Dès 1840, il fut envoyé à Amiens, avec plusieurs autres collaborateurs de M. Augustin Thierry, pour recueillir les matériaux destinés à entrer dans la collection des *Documents relatifs à l'histoire du Tiers-État*. L'année suivante, Ernest de Fréville fut attaché, sur la recommandation expresse de M. Augustin Thierry (Bibl. de l'École des chartes, 1^{re} série, t. II, p. 200), aux travaux historiques qui s'exécutaient à la Bibliothèque impériale. Il concourut, comme collaborateur de M. Fauriel, à la publication du poème sur la *Croisade contre les Albigeois*. En 1841, il fut désigné pour prendre part aux travaux préparatoires de la collection des *Lettres missives de Henri IV*. Le ministre des travaux publics le chargea, en 1842 et 1843, des inscriptions sur pierre et sur verre de la basilique de Saint-Denis, et le nomma secrétaire de la commission instituée pour présider aux travaux de restauration de ce monument.

« Au milieu d'occupations si multipliées et si utiles, notre laborieux ami trouvait encore le temps de concourir pour des prix académiques. En 1845, l'Académie de Rouen avait posé la question suivante : *Tracer l'histoire du commerce maritime de Rouen depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle*. Ernest de Fréville, qui était déjà membre correspondant de l'Académie de Rouen, concourut et obtint un succès éclatant. Il vint recevoir, en 1846, dans sa ville natale, une récompense que l'Académie tout entière était heureuse de lui décerner. Par une distinction extraordinaire, elle

« vota immédiatement une partie des fonds nécessaires pour
 « l'impression du Mémoire couronné; le Conseil général de la
 « Seine-Inférieure et la Chambre de commerce de Rouen s'asso-
 « cièrent à ce vote par leurs souscriptions. Depuis cette époque,
 « Ernest de Fréville ne cessa de perfectionner son Mémoire sur
 « le commerce, s'efforçant de le rendre de plus en plus digne de
 « l'honneur que lui avait décerné sa ville natale.

« En 1847, il fut élu un des deux premiers auxiliaires de
 « l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), et il
 « fut chargé en cette qualité, de continuer, sous la direction de
 « M. Laboulaye, les *Tables de Bréquigny*, ou *Table Chronolo-*
 « *gique des pièces imprimées concernant l'histoire de France*.
 « Cette collaboration active aux travaux de l'Institut ne l'empê-
 « cha pas de publier des Mémoires historiques dans la *Biblio-*
 « *thèque de l'École des chartes*, l'*Annuaire de la Société de l'his-*
 « *toire de France*, le *Bulletin des Comités historiques* et les *Mé-*
 « *moires de la Société des Antiquaires de France*. Analyser les
 « principaux de ces Mémoires, c'est le meilleur moyen de faire
 « connaître un homme dont la vie fut dévouée tout entière au
 « travail et à la science désintéressée ¹. »

Après avoir analysé quelques-unes des notices les plus remarquables que Fréville a publiées dans la Bibliothèque de l'École des chartes, notices sur lesquelles je reviendrai plus loin, M. Chérueil s'attache à faire connaître l'ouvrage de notre confrère sur le Commerce maritime de Rouen depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle, ouvrage important qui fut justement couronné par l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Rouen, et imprimé aux frais de cette ville. Je ne saurais trop recommander à tous ceux qui s'occupent de l'étude de l'histoire du moyen âge la lecture de ces deux volumes.

Avant d'indiquer les travaux importants que Fréville a insérés dans la Bibliothèque de l'École des chartes, qu'il me soit permis de dire quelques mots sur la grande part qui lui revient comme fondateur de ce recueil. Bien que la mort ait déjà frappé quelques-uns de ces fondateurs, parmi lesquels je citerai Géraud,

1. Notice sur Ernest de Fréville, par M. Chérueil, t. 1^{er} de l'ouvrage intitulé : *Mémoire sur le commerce maritime de Rouen, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle*, par Ernest de Fréville, ancien élève de l'École des chartes, etc., etc. Rouen, in-8°, 2 vol.

Saint-Bris, Fréville et un célèbre professeur de notre école, Benjamin Guérard, le plus grand nombre existe encore : plusieurs sont même aujourd'hui chargés de l'enseignement de notre école : MM. Lacabane, Quicherat, Guessard, Bourquelot, Vallet de Viriville, et avec eux MM. Douet d'Arc et H. Bordier ; tous se souviennent encore des communs efforts que nous avons dû faire pour mettre au jour les premiers numéros de notre recueil : les ressources étaient des plus minimes, les souscriptions encore peu nombreuses : il fallait agir avec autant de prudence que d'économie. Les numéros imprimés et brochés, il fallait mettre les bandes à chacun, écrire les adresses des souscripteurs, faire distribuer dans Paris, porter à la poste les numéros de la province et de l'étranger. Ces soins, nous les avons remplis nous-mêmes pendant plusieurs années ; c'est seulement à la fin du cinquième volume que notre réussite était assez complète pour que nous pussions nous donner le luxe d'un libraire. A tous ces détails, souvent très-fastidieux, qui revenaient six fois régulièrement chaque année, de Fréville s'est toujours montré le plus empressé, et très-assidu ; c'est pourquoi la Société n'a été que juste en lui confiant, à plusieurs reprises, chacune des fonctions qui la constituent, depuis celle de membre de la commission des fonds, jusqu'à celle de vice-président ¹.

Il est facile, en consultant nos tables décennales, de prendre connaissance des différents Mémoires insérés par Fréville dans notre recueil ; malgré tout, je crois devoir rappeler le titre de ces Mémoires et signaler brièvement l'importance de quelques-uns.

Le premier est un *Inventaire des biens-meubles de Gabrielle d'Estrées* (t. III, 1^{re} série), travail excellent, dans lequel notre confrère a donné sur cette femme célèbre, principalement sur sa fin prématurée, les renseignements les plus précieux.

Le second Mémoire, divisé en deux articles (t. III et V, 1^{re} série), est consacré aux *Grandes Compagnies*, ces associations terribles de soudards de tous les pays, qui furent si funestes à

1. Voici l'indication des différentes fonctions exercées par Fréville, depuis l'année 1840-41, jusqu'à sa mort ; 1840-41, membre président du comité des fonds ; 1841-42, membre du comité des fonds ; 1842-43, vice-président ; 1843-44, membre du comité des fonds ; 1845-46, membre du comité des fonds ; 1845-46, archiviste-trésorier ; 1846-47, même fonction ; 1847-48, 1849-50, membre-adjoint du comité de publication.

la France au quatorzième siècle, et dont Charles V, aidé par Du Guesclin, eut tant de peine à se débarrasser. Notre confrère donne sur ces compagnies, sur leur composition, sur les chefs qui les commandaient, sur les moyens employés par l'autorité royale pour les détruire, les détails les plus circonstanciés. Ceux qui connaissent notre Recueil savent que ces deux Mémoires font suite à un autre Mémoire de Géraud, sur les Routiers au douzième siècle (1^{re} série, t. IV).

Le troisième travail de Fréville dans la Bibliothèque de l'École des chartes est consacré à faire connaître les vrais motifs d'une ambassade solennelle que Philippe II, roi d'Espagne, crut devoir envoyer, en 1608, à Henri IV, devenu depuis dix années environ tranquille et heureux possesseur de la France. Dans ce travail intitulé : *Ambassade de don Pèdre de Tolède en France et satire sur l'entrée de ce seigneur à Fontainebleau* (t. I, 2^e série), Fréville démontre que cette ambassade avait pour but de raviver en France le parti de la Ligue. Henri IV ne s'y laissa pas prendre : il se moqua très-poliment de l'ambassadeur, qui s'empressa de retourner en Espagne. Le quatrième travail de Fréville, dans les deux premières séries de notre recueil, est un fragment de l'ouvrage indiqué plus haut sur le commerce maritime de la ville de Rouen (t. III, 2^e série, p. 17).

Je rappellerai seulement ici, pour mémoire, les articles assez nombreux de bibliographie que notre confrère a insérés dans les deux premières séries de notre recueil, articles toujours fermes et justes, écrits cependant avec bienveillance, qui prouvent l'activité et la finesse d'appréciation de cet excellent esprit.

Dans le dernier volume de la troisième série, répondant à l'année 1854, un Mémoire de quelques pages porte encore la signature de Fréville. C'est une correspondance entre Jean le Laboureur et Armande-Henriette d'Harcourt, relative à l'histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, correspondance précédée d'une notice sur cette femme remarquable oubliée dans toutes les biographies ; mais ce travail est le dernier dont Fréville ait pu corriger l'épreuve ; dans le volume suivant, la chronique de novembre-décembre 1855 annonce la mort de notre bien regretté confrère ; elle reproduit les paroles que MM. Floquet et Vallet de Viriville ont prononcées sur sa tombe. Le volume suivant (t. III, 4^e série) renferme un Mémoire d'une assez longue étendue dont les éléments principaux ont été trouvés dans les manuscrits nombreux

que ce travailleur inépuisable a laissés : c'est une correspondance de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, précédée d'une notice due à l'obligeante collaboration d'un de nos confrères, M. Sainte-Marie Mévil.

Les travaux d'histoire, de littérature et d'archéologie française, publiés par Fréville, ne se trouvent pas tous dans la Bibliothèque de l'École des chartes ; plusieurs autres recueils en renferment aussi d'assez importants ; la notice de M. Chéruel indique l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France*, le *Bulletin des comités historiques*, les *Mémoires de la Société des Antiquaires* ; je citerai encore : le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, le *Bulletin de la Société du Protestantisme français*, le *Journal général de l'Instruction publique et des cultes*, et enfin les *Archives de l'Art français*, 1^{re} série, éditée chez le libraire Dumoulin, sous la direction de MM. de Chenevière et A. de Montaiglon, de 1850 à 1860.

Je vais indiquer ces travaux : dans les *Annuaire de la Société de l'Histoire de France* de format in-18, je trouve : *Liste des grands officiers de la Couronne*. — *Liste des grands feudataires*. — *Division financière de la France avant 1789*. (Années 1839-40.)

Dans les *Mémoires des Antiquaires de France*, dont Ernest de Fréville était membre depuis 1846, il n'a publié qu'un seul travail intitulé : *De la civilisation et du commerce de la Gaule septentrionale avant la conquête romaine*. Ce mémoire, lu à la séance du 9 avril 1853, ne fut imprimé qu'en 1855 (t. XXII, p. 87), année fatale que notre confrère ne devait pas voir finir. Ses recherches toutes nouvelles attestent les études profondes qu'il avait faites sur le commerce et l'industrie aux différentes époques de notre histoire.

La part de collaboration qu'il avait prise au *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* est singulière et mérite d'être signalée ; je trouve à cet égard, dans une notice consacrée à Fréville par notre confrère H. Bordier, le détail suivant :
 « Enfin, il donna une collaboration très-active au *Bulletin de la*
 « *Société de l'histoire du Protestantisme français*. Il publia d'a-
 « bord un *Index de livres et de chansons prohibés en 1549, par*
 « *un inquisiteur de la province de Toulouse*, pièce d'un vif inté-
 « rêt, mais qui mit à de rudes épreuves son ingénieuse sagacité,
 « et à l'occasion de laquelle il avait commencé un travail général
 « sur tous les *Index* du même genre conservés en France et

« en Allemagne. Il inséra ensuite dans le même recueil divers
 « articles sur les *Sources de l'Histoire du protestantisme*, sur le
 « *Sceau de l'Église réformée de Rouen*, sur une *Chanson spiri-*
 « *tuelle du XVI^e siècle*, sur les pièces manuscrites et imprimées
 « de la bibliothèque Coste, de Lyon, relatives à la Réforme, enfin
 « sur les poètes Jean et Clément Marot ¹. »

Avant de prendre une part assez active à la rédaction de ce recueil fondé par des protestants, Fréville déclara dans une lettre au directeur que c'était seulement au point de vue historique qu'il publiait tous ces documents, mais qu'il ne fallait y voir de sa part aucune altération des sentiments religieux qu'il avait toujours professés, et que son attachement au culte catholique, dans lequel il était né, était toujours le même. Hélas ! la dernière heure de sa vie, qui ne tarda pas à sonner, fut comme un témoignage de cette profession de foi ; je lis dans la notice que je viens de citer ce court et triste récit : « Durant ses dernières années,
 « Ernest de Fréville se plaignait de l'affaiblissement de sa santé ;
 « on s'étonnait de ses tristes pressentiments. Un dimanche, le
 « 18 novembre 1855, à midi, il était à l'église, agenouillé auprès
 « de sa digne femme et de ses jeunes enfants, lorsqu'il s'affaissa
 « tout à coup. Au milieu d'une prière, il venait de rendre le
 « dernier soupir. Ainsi, Messieurs, après une de ces vies pures
 « et laborieuses, qu'on nomme quelquefois par honneur une vie
 « bénédictine, le confrère que nous regrettons a reçu la faveur
 « d'une mort que les plus religieux pourraient lui envier ². »

Pendant les deux années qui ont précédé cette fin prématurée, notre confrère a pris encore une part très-active à la rédaction des *Archives de l'Art français*. Je reviendrai dans la deuxième partie de cette notice sur les documents précieux publiés par lui dans ce recueil, documents destinés à la composition d'un ouvrage important, dont il n'a pas eu le temps de réunir tous les matériaux.

Par la diversité des travaux que je viens de signaler, on peut juger de l'activité d'esprit de notre confrère, activité dévorante, qui ne lui permettait de prendre aucun repos, et qui abrégé certainement une carrière si bien remplie. Ces travaux, cependant, malgré leur nombre, leur diversité, ne composent qu'une faible

1. Notice sur Ernest de Fréville, t. XXIV, p. 129, des *Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France*.

2. Notice citée plus haut.

part de tous ceux qu'il a trouvé le temps de faire, preuve nouvelle qu'une vie même courte, quand elle est sage et laborieuse, est encore féconde. Fréville, comme attaché aux travaux historiques ou bien à ceux de l'Institut, a pris part : à la recherche et à la copie des documents relatifs à l'histoire du Tiers-Etat sous la direction d'Augustin Thierry ; à la publication du poème sur la croisade contre les Albigeois, édité par Fauriel ; au Recueil des Lettres missives de Henri IV, publié par Berger de Xivrey ; enfin, à la continuation des Tables de Bréquigny, sous la direction de M. Laboulaye. De plus, il a laissé des matériaux nombreux sur différents sujets : des recherches sur les Pairies et sur les Parlements de France, des notes sur l'histoire du commerce en général, le projet d'un Dictionnaire géographique de la Gaule, des Renseignements sur l'histoire de France et particulièrement sur celle de Normandie.

J'ai cité parmi les travaux de Fréville, qui font partie de la Bibliothèque de l'École des chartes, un recueil des Lettres de la sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon, recueil trouvé dans les manuscrits de notre confrère ; je dois encore signaler un autre travail inséré en 1859 dans la Revue des Sociétés savantes, sous le titre suivant : *Mémoire sur la Cosmographie du moyen âge, le Traité de la Sphère de Nicolas Oresme, et les découvertes maritimes des Normands* ; ce n'est que le premier chapitre d'un travail plus important sur Nicolas Oresme ; des notes nombreuses ont été trouvées dans les manuscrits laissés par Fréville, sur cet écrivain polygraphe, une des gloires littéraires de la France au XIV^e siècle. Notre confrère avait un goût prononcé pour ces biographies de personnages divers, qui ont marqué dans notre pays à différentes époques : *Alain Chartier*, — *Charlotte de Savoie*, deuxième femme de Louis XI, — *Pierre Gringoire*, — *l'Amiral Chabot*, — *Catherine de Navarre*, — *Charlotte de Bourbon, comtesse de Soissons*, — *Gabriel Naudé*, ont été tour à tour étudiés par lui, comme le prouvent les notes manuscrites qu'il a laissées.

En 1843, quand Ernest de Fréville eut été nommé, par le ministre des travaux publics, secrétaire de la commission qui devait diriger la restauration de l'église de Saint-Denis, il crut nécessaire, et avec raison, de porter ses études sur l'histoire du vieux Paris. Je me rappelle avoir eu avec lui, sur ce sujet qui m'occupait déjà, plusieurs conversations. J'ai trouvé, entre les manuscrits qui m'ont été remis, des notes relatives au couvent et

à l'église des Célestins, surtout à la chapelle magnifique que Louis d'Orléans y avait fait faire pour y placer les restes mortels de son père et des princes de sa famille. A ces notes étaient jointes soit l'analyse, soit la copie d'un assez grand nombre de pièces relatives à trois artistes français, chargés par Louis d'Orléans des peintures de cette chapelle; ils se nommaient *Guillemin Loiseau*, *Pierre Remiot*, *Collart de Laon*. Parmi ces actes, en voici trois qui n'ont pas encore été publiés complètement.

« Guillemain Loyseau, peintre, confesse avoir eu et receu de Jehan
« Gilon, clerc, paieur des œuvres de la chapelle que presentement
« monsieur d'Orléans fait faire jouste l'esglise des Celestins de Paris,
« la somme de trente six frans d'or, qu'il disoit lui estre due, c'est
« assavoir : pour avoir paint l'escu et le timbre des armes de mon dit
« sieur le duc, qui est ou front de la dicte chapelle, ensemble les
« trois clefz d'icelle chapelle, et livré l'or et l'azur qu'il lui a con-
« venu, dont, par marchié à lui fait, il doit avoir la somme de
« xxx frans; et pour avoir paint le saint Michiel en forme de ban-
« nière qui est sur la croupe d'icelle chapelle, et la bannière des
« armes de mon dit sieur, qui est sur la tournelle, ou viz de la dicte
« chapelle, et aussi le saint Michiel de pierre qui est sur le dit tim-
« bre, vj frans; qui font la dicte somme de xxxvj frans. De laquelle
« somme de xxxvj frans il se tient pour content, etc., quittant, etc.
« Fait l'an mccc iij^{xx} et treze, le dymenche le premier jour de
« mars.

« (Signé) J. CLOSIER. MANESSIER. »

(Pas de trace de sceau sur la languette.)

Arch. de ¹.

« Saichent tuit que je Pierre Remiot, enlumineur, confesse avoir
« eu et receu de Jehan Gilon, clerc et paieur des euvres de la
« chapelle que nagaires monseigneur le duc d'Orléans a fait faire
« coste l'eglise des Célestins de Paris, la somme de cent solz parisis,
« qui deuz m'estoient par marchié fait, pour avoir enluminé et ca-
« delé, à ymages d'or et de fines couleurs, un tableau ou quel est

1. Sic. Cet acte indiqué par M. le comte de Laborde, p. 82, t. III, des *Preuves des Ducs de Bourgogne, Études sur les Lettres, les Arts et l'Industrie pendant le quinzième siècle* (Paris, in-8°, 3 vol.), provient du cabinet généalogique de la Bibliothèque impériale.

« transcribe la bulle de notre Saint Pere le Pape, des pardons et
 « indulgences donnés aux oyans messes en icelle chappelle. De la-
 « quelle somme de cent solz parisis je me tien pour bien content et
 « payé et en quicte le dit monsieur le duc, le dit paieur et tous
 « autres à qui il appartient. En tesmoing de ce, j'ay signé ceste
 « cedula de mon saing manuel et scellée de mon scel ; qui fut faicte
 « le xxij^e jour de juing, l'an mil trois cens quatre vins et seize.

« (Signé) PIERRE REMIOT. »

(Le sceau est détruit.)

Arch. de ¹.

« Je Colart de Laon, peintre et varlet de chambre du roy, notre
 « seigneur, confesse avoir fait marchié avec le chancelier de mon-
 « seigneur le duc d'Orliens de peindre un tableau de boys qui fait
 « ciel et dossier sur l'autel de la chappelle que nagaires a fait faire
 « et edifier coste l'eglise des Celestins de Paris le dit monseigneur
 « le duc, c'est assavoir : ou dossier un crucifiement, Notre Dame et
 « St Jehan, l'un de fin asur et l'autre de fin porpre, et ou ciel,
 « amont, une Trinité et le champ d'or ; tout ce que dit est le plus
 « richement et notablement que faire se pourra. Et ycelui tableau
 « promet rendre parfait et assouvy de mon mestier dedens la St
 « Remy prouchain venant, parmi la somme de cent frans d'or, que
 « on me en sera tenu paier la besoigne parfaicte. Sur laquelle somme
 « de cent frans, je confesse avoir eu et receu de Jehan Gilon, clerc
 « et paieur des euvres de la dicte chappelle, la somme de qua-
 « rante frans d'or sur ycelle besoigne, de laquelle je me tien pour
 « bien content et en quicte mon dit seigneur le duc, le dit paieur et
 « tous autres. En tesmoing de ce, j'ay scellée ceste cedula de mon
 « scel et signée de mon saing manuel ; qui fu faicte l'an mil ccc iij^{xx}
 « et seize, le xxix^e jour de may.

« (Signé) COLART DE LAON. »

(Le sceau est brisé ; mais il devait porter un aigle aux ailes éployées.)

Arch. de ².

1. Même provenance que l'acte précédent. — Analysé avec citation, t. III, p. 119, des *Ducs de Bourgogne* de M. le comte de Laborde, et aussi p. 10, 3^e partie du livre de M. Aimé Champollion Figeac, intitulé : *Louis et Charles d'Orléans, leur influence sur les arts*, etc. Paris, 1844, in-8^o.

2. Même provenance que l'acte précédent. — Analysé avec citations, p. 118, de

DEUXIÈME PARTIE.

La seconde et la troisième partie de cette notice seront consacrées à l'examen du travail de longue haleine auquel Ernest de Fréville employa principalement les dernières années de sa vie. Autant que je puis en juger par les notes, par les documents nombreux qu'il avait réunis, et par quelques pages écrites à la hâte, que j'ai trouvés dans ses papiers, ce travail avait pour sujet une *Histoire de l'art et de l'industrie en France, principalement aux XV^e et XVI^e siècles*. Parmi les derniers labeurs de notre confrère, j'ai signalé sa collaboration très-active à plusieurs volumes des *Archives de l'art français*, en ajoutant que les notices qu'il y avait insérées faisaient partie d'un ouvrage pour lequel il avait réuni un grand nombre de matériaux. C'est au tome III des *Archives de l'Art français* (documents), publié en 1854, que commence la collaboration de notre confrère; voici l'indication des articles qui portent son nom : plusieurs notices sont relatives aux *Trois Clouet* que M. le comte de Laborde a si bien fait connaître dans la première partie de son ouvrage, resté malheureusement inachevé, sur la *Renaissance des Arts à la Cour de France*¹. Suivant pour guide ce travail excellent, Fréville y ajoute des faits nouveaux qu'il déduit de documents inédits qu'il a trouvés dans ses recherches aux Archives de l'Empire, ou de documents qui lui ont été communiqués (t. III, pp. 97, 287; t. IV, p. 44). Viennent après des lettres patentes de François I^{er} en faveur du peintre célèbre que les Italiens nomment le *Rosso*, et qui chez nous fut appelé *maître Roux*. (t. III, 113). Puis des Lettres de naturalisation pour Nicolas de Fenestreux, peintre d'Anvers, établi à Orléans en 1527 (p. 187). Sous le titre de *Griffonnis sur divers artistes du XV^e et du XVI^e siècle*, je trouve des renseignements et des actes inédits relatifs à des *Armuriers-Damasqui-*

Ducs de Bourgogne de M. le comte de Laborde, et aussi par M. Aimé Champollion-Figeac, p. 10, 3^e partie de l'ouvrage cité à la note précédente.

1. *La Renaissance des arts à la cour de France, Etudes sur le seizième siècle*, par le comte de Laborde, t. I. Peinture. Paris, 1850, in-8°. — *La Renaissance des arts à la cour de France*, etc., par le comte de Laborde. — *Additions au tome premier*. Paris, 1855, in-8°. L'auteur a publié au mois d'août 1850, sous le même titre, un tirage à part du chapitre important qu'il a consacré aux *Trois Clouet*.

neurs français ou étrangers, inconnus jusqu'alors : parmi les étrangers, *Louis de Laque, dit Merveilles*, Milanais, à qui François-I^{er} accorde des lettres de naturalisation en 1528; — *Hans Pontgrah*, de Nuremberg, établi en France dès l'an 1504, et qui fut aussi naturalisé en 1528; — *Benedict Clesze dit Tusquin*, armurier du Roi, né en Allemagne, qui obtint la même faveur en 1542; ces deux derniers étaient fixés à Tours. Les armuriers français sont : *Henri Allaix, Allez ou d'Allais*; il y a plusieurs pièces qui le concernent; — *Gabriel de Russy*, — *Laurent Senet*, — *René de Champ-d'Amour*, — *Robert Dumesnil, dit le Normand*, — *François d'Aigueblanche*, — *Pierre Duvergier* (t. III, p. 1 et suivantes). Je trouve aussi un document curieux extrait par Fréville d'un manuscrit (fonds Doat) de la Bibliothèque impériale, relatif à plusieurs fondeurs du règne de Charles VIII (1485) : *Jehan Morant*, *Adam* son fils et *Regnault Guedon*, son gendre (p. 317); enfin, à la page 365 de ce même volume, une pièce relative à *Pierre de Brimbal*, imagier du Roi, datée de 1533 (1534 N. S.), a été communiquée par Fréville. C'est encore lui qui a écrit et signé le Bulletin bibliographique joint à ce volume, dans lequel je remarque un compte rendu détaillé de l'ouvrage de M. Maurice Ardant sur les émailleurs et l'émaillerie de Limoges. Le tome IV, qui fut publié en 1855, année de la mort de notre confrère, renferme plusieurs notes relatives à *Jean Court, dit Vigier*, maître émailleur de Limoges, en 1609 (p. 97).

On le voit, la collaboration de notre confrère aux Archives de l'Art français, fut des plus actives; elle prouve que dans les derniers temps de sa vie il possédait, sur l'histoire de l'art et de l'industrie dans notre pays, des documents aussi nombreux que variés. Fréville avait été vivement frappé du mouvement qui s'est manifesté depuis vingt années environ, et qui a poussé de savants archéologues, des littérateurs et même des artistes, non-seulement à Paris, mais encore dans plusieurs des provinces de la France, à copier et à mettre au jour tous les documents relatifs à l'histoire des artistes français, à rechercher comme des reliques le petit nombre de leurs œuvres que le temps et les révolutions ont épargnées. Il avait d'abord pris note, dans le cours de ses études très-variées, de tous les faits qui avaient trait à cette matière; dans les archives, et principalement dans celles de l'Empire, où il a travaillé plusieurs années, il avait copié tous les documents qui s'y rapportent. Une fois mis en possession de ces documents

nombreux, et la plupart inédits, la pensée d'un travail d'ensemble lui était venue. Il avait, on n'en peut douter, un goût très-vif pour ce genre de recherches : il suffira de citer comme preuve la première notice sortie de sa plume, l'inventaire du mobilier de Gabrielle d'Estrées, que j'ai signalé plus haut.

Je vais essayer, d'après les notes manuscrites qui m'ont été remises, de faire connaître, non le plan de l'ouvrage qu'il avait conçu, car je n'ai pas assez d'indications à cet égard, mais l'ordre qu'il avait adopté dans le classement des matériaux recueillis par ses soins.

J'ai pu faire trois grandes divisions : la première a rapport aux arts et à l'industrie, c'est la plus étendue : elle se divise en dix parties ; la seconde a rapport aux sciences, aux lettres, et aux étrangers, ambassadeurs ou autres qui devaient séjourner dans le royaume, ou qui obtenaient des lettres de naturalisation : elle se divise en sept parties ; la troisième a rapport à la vie privée, y comprenant les jeux, les divertissements, tout ce qui tient à la musique et au théâtre : elle se divise en six parties, sans y comprendre un chapitre qui contient, sous le titre de *Notes diverses*, les renseignements qui n'ont pu être classés. Voici maintenant le détail de chacune de ces parties.

PREMIÈRE PARTIE.

1. *Arbalestriers. — Armuriers. — Graveurs.*
2. *Architectes. — Maçons. — Charpentiers. — Fontainiers. — Couvres et Menuisiers.*
3. *Horlogers. — Mécaniciens.*
4. *Ingénieurs militaires. — Artilleurs. — Canonniers. — Fortifications.*
5. *Jardins. — Jardiniers.*
6. *Orfèvres. — Orfèvres de Paris, de Tours, de Lyon, de Rouen, d'Anvers.*
7. *Peinture. — Peintres.*
8. *Sculpture. — Sculpteurs. — Émailleurs. — Verriers. — Lapidaires.*
9. *Tapissiers du roi. — Tapisseries de Flandre. — Noms des fabricants.*
10. *Étoffes d'or. — Tireurs d'or.*

DEUXIÈME PARTIE.

1. *Imprimeurs. — Libraires. — Relieurs.*
2. *Livres manuscrits et imprimés. — Bibliothèques.*
3. *Encouragements aux lettres par François I^{er}. — Fondation du Collège de France.*
4. *Encouragements aux lettres. — Noms des personnes encouragées (ordre alphabétique).*
5. *Médecins et chirurgiens du règne de François I^{er}.*
6. *Lettres de naturalisation, ou permission de posséder, accordées à des étrangers.*
7. *Dons aux ambassadeurs français et étrangers.*

TROISIÈME PARTIE.

1. *Musiciens. — Chanteurs de la chapelle du roi de France. — Joueurs d'instruments. — Joueurs de farces et de moralités. — Acteurs.*
2. *Fous et Folles, principalement sous François I^{er}.*
3. *Tournois. — Mascarades. — Jeux, Divertissements.*
4. *Chevaux. — Chiens. — Chasse. — Oiseaux.*
5. *Cuisine. — Nourriture.*
6. *Armes. — Vêtements. — Bijoux. — Toilette. — Meubles.*

Notes diverses.

Ces notes et ces documents, écrits sur des bulletins de petit format, au nombre de mille à douze cents, sont relatifs principalement aux règnes de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}. La majeure partie se rapporte à ce roi jugé si diversement. Il a été le sujet d'une étude toute spéciale de la part de notre confrère, qui avait projeté, je le pense, un travail particulier sur sa vie. Je vais entrer dans le détail de chacune des divisions énumérées plus haut et publier les documents encore inédits qui m'ont paru dignes d'attention. Auparavant, je dois observer qu'un assez grand nombre des artistes ou des ouvriers habiles sur lesquels notre confrère avait recueilli des notes ou des documents, ont été signalés par M. le comte de Laborde, dans son ouvrage sur la *Renaissance des Arts à la cour de France*, que j'ai déjà cité plus

haut. Fréville avait dépouillé cet ouvrage important et indiqué dans ses notes les pièces qui s'y trouvaient publiées. J'ai eu soin de vérifier ces indications et d'imprimer en caractères italiques les noms de ceux dont la vie a été éclaircie, ou même révélée par M. de Laborde, soit par des notices, soit par des documents.

PREMIÈRE PARTIE.

1^{re} division. — *Arbalétriers*. — *Armuriers*. — *Graveurs*.

Les documents curieux compris dans cette division ont été publiés par notre confrère, t. III, p. 301, des *Archives de l'Art français*; j'en ai donné plus haut l'analyse. Je n'ai trouvé dans les notes manuscrites aucun renseignement nouveau à joindre au Mémoire imprimé.

2^e division. — *Architectes*. — *Maçons*. — *Charpentiers*. — *Couvreurs*. — *Menuisiers*. — *Fontainiers*.

Cette division renferme des indications ou des pièces relatives à des artistes ou à des artisans remarquables, du règne de François I^{er} principalement. Voici leurs noms dans l'ordre chronologique: *Florimond de Champverne*, architecte (1528-1532); *Pierre-Paul l'Italien*, contrôleur des bâtiments et concierge (1531-1538); JEAN BASTIER ¹, maître maçon juré du roi à Paris (1541); PIERRE ARDERAN, maître maçon du roi (1540); GUILLAUME DE LA RUELE (1535-1542); *Guillaume le Breton*, maître maçon de Fontainebleau (1528); TOUSSAINT THIERRY, maître maçon du roi (1531); MANGYN BONNEAU, maître charpentier (1538); MALOU D'ASSE, charpentier du roi (1538); GUILLAUME LE PEUPLE, charpentier du roi (1541); *Jean le Peuple*, maître charpentier du roi (1538); JEAN PHILIPPE, maître charpentier (1517); JEAN PIRETONY, maître charpentier (1541), JEAN CABOCHE, menuisier du roi (1529-1536); NICOLAS CABOCHE, menuisier du roi (1526); *Francisque Sibecco dit Carpi*, menuisier du roi (1539); *Isembert de Carvin*, menuisier du roi (1524); JEAN AUBEUF, couvreur du roi (1527); FRANÇOIS AUBEUF, plombier du roi (1527).

Bien que M. de Laborde ait connu plusieurs de ces artistes ou artisans, je trouve quelques additions curieuses dans les notes

1. Tous les noms imprimés en petites capitales sont indiqués pour la première fois.

que j'ai sous les yeux : à propos de Florimond de Champverne, dont il est parlé souvent dans la *Renaissance des Arts à la cour de France* (t. I, p. 338, 348, 371, 380, 398), voici plusieurs notes qui complètent sa biographie.

1529.

Maistre Florimont de Champverne, notaire et secrétaire du roi, et son valet de chambre, ... aux gages de 240 livres par an, paraît pour la 1^{re} fois dans les comptes de la maison pour l'année 1529, et y figure comme chargé de ce qui regarde les *peintres et gens de métier*. Du moins est-il porté pour ses gages en tête du chapitre portant cet intitulé.

(Archives de l'Empire, K. 99, fol. cv, v^o et cvj, r^o (Comptes de la maison du roi).)

A Maistre Florimont de Champeverne, notaire et secrétaire du Roy, nostre sire, et son vallet de chambre, la somme de deux cens quarente livres tournoys, à luy ordonnée par le Roy, nostre dict seigneur, en son dict estat, pour ses gaiges de ceste présente année commencée le premier jour de janvier mil cinq cens vingt huict, et finye le dernier jour de décembre ensuyvant, mil cinq cens vingt neuf. Laquelle somme ce dict present commis a payée, par vertu dudict estat, à icelluy de Champverne, comme appert par ses deux quictances, signées de sa main, les troysiesme jour de mars mil cinq cens vingt huict, et dixneufiesme jour de juing l'an mil cinq cens vingtnueuf ensuyvant, cy rendues...

(Ibid., K. 99, fol. cvj, r^o (Comptes de la maison du roy.)

Il a esté ordonné au Conseil que, en apportant par Nicolas Picart, commis à tenir le compte et faire le paiement des bastiments et édifices de Fontainebleau, Boulongne et de la fontaine de S. Germain en Laye, les ordonnances, rolles et cayers signez et postillez par feu M^e Florimond de Champeverne....., 22 fév. 1534.

(Ibid., J. 962, pi. 88, fol. 1, v^o.)

1533, 11 décembre.

Artistes employés à Fontainebleau, etc.

Validation en faveur de la veuve de Florimond de Champeverne,
 « commis au fait des bastimens de Fontainebleau, Livry et Boul-
 « longne, des marchez par luy faitz par devant deux notaires du
 « Chastelet à Paris, avecques plusieurs ouvriers nommez en la dicte
 « vallidacion....

1° De la somme payée à JULIEN COULDRAY, maistre orologueur, pour
 une cloche et orologe, servant ou dict lieu et chasteau, ainsi qu'il
 appert par quittance ; et semblablement des sommes et payemens
 faitz aux maçons, charpentiers, sarreuriens, couvreur, menuysier,
 plombier, victryer et jardynier, comme il appert par quittance.

2° De la somme de neuf mil deux cens livres tournois, qu'il a payée
 à JHÉROSME DE LA ROBYE et PIERRE GADIER, comme appert par quic-
 tance ;

3° De la somme de quatre-vingtz quinze livres tourn., qu'il a payée
 à TOUSSAINCTZ THIERRY, pour son remboursement et despence faicte
 pour le fait des bastimens, comme il appert par quittance.

4° De la somme de quinze cens cinq livres tournois payée à MICHEL
 DE LA VALLENCE, fontenyer, pour la fontayne de S. Germain-en-Laye,
 ainsi qu'il appert par quittance.

(Arch. de l'Emp., J. 962, pi. 33, fol. 1, r^o et v^o.)

A propos de Pierre-Paul dit l'Italien, voici quelques indica-
 tions bonnes à joindre à celles qui se trouvent dans l'ouvrage
 cité plus haut (*Renaissance des arts*, etc., pp. 338, 371, 378,
 380, 394).

[1534.]

Commission à Messieurs les Prévost de Paris [Jean de la Barre] et
 de Villeroy, pour faire les pris et marchez qu'il conviendra faire à
 la perfection des bastymens de Fontainebleau et Boullongne, pour la
 conduite desquelz le Roy commect par icelle mesme commission,
 Pierre Paule, son varlet de chambre ordinaire, et Pierre Deshostelz,
 au lieu de feu Champevergne, avec la charge de certifier et contre-

roller les fraiz, mises et despences qui y seront faictes. Et, pour la residence continuelle qu'ilz y feront, leur donne à chacun cinquante livres de gaiges par moys, qui est autant à eulx deux que avoit seul le dict de Champvergne.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 72, fol. 1, r^o.)

[1534, juin 29.]

Pierre Paulle, dit l'*Italien*, valet de chambre de Fr. I^{er}.

Chargé par le roi de surveiller l'aunage d'une riche tapisserie vendue par Matteo dal Nassaro, au Roi.

(Ibid., J. 962, pi. 166, fol. 2, r^o.)

1534, avril-juin.

A Baptiste d'Alvergne, tireur d'or, quatre mil cent soixante troys livres quinze solz tourn., c'est assav. xv^e lxxv l. pour la vailleur de vij^e écus d'or sol. à raison de xlv s. tournois pièce, à quoy monte l'estimation faicte, de l'ordonnance du dict seigneur, par maistre *Pierre Paule* et Robert de Luz, brodeur du roi, de dix paires de manchons, dont y en a deux paires garnies de perles, et ung devant de cocte...

(Ibid., J. 962, p. 191, fol. 1, r^o.)

1538, 10 août.

A Leonne de la Chaize, vefve de feu M^e *Pierre l'Itallyen*, la somme de dix livres tournois, pour l'entretènement du jardin du chasteau de Molins, oultre la somme de soixante livres, qui luy a jà esté ordonnée pour l'entretènement du dict jardin, obmise à emploier en ses lectres de provision, combien que son dict feu mary et autres qui ont par cy devant eu charge de l'entretènement du dict jardin, aient eu la somme de soixante et dix livres; à commencer du jour et dacte de sa provision première, en laquelle, comme dict est, la dicte somme de dix livres a esté obmise à emploier.

(Ibid., J. 961, pi. 230, fol. 1, r^o et v^o.)

Voici encore une indication relative à un maître charpentier du château de Chambord, resté, je crois, inconnu jusqu'à présent :

1538, 3 septembre.

Don et quittance à Maugyn Bonneau, maistre charpentier du bastiment de Chambord, des lotz et ventes qu'il doit au dict seigneur [Roy], pour raison de l'acquisition par luy faicte d'une maison assise en la grant rue d'Amboise, près le Carroy, nonobstant [que tels dons n'aient accoustumé estre faictz que pour la moictié ou le tiers,] etc.

(Arch. de l'Emp., J. 961, pi. 264, fol. 1, v^o.)

Au bas de cette indication je lis la note suivante de la main de Fréville : *Intérêt d'une collection des maîtres charpentiers, des maîtres maçons qui ont travaillé aux divers monuments construits par François I^{er}, ou de son temps.*

Je pourrais encore trouver dans cette série plusieurs indications curieuses relatives à des maîtres menuisiers dont les noms ont échappé aux recherches de M. le comte de Laborde, noms que j'ai cités plus haut; mais je borne ici l'analyse de cette seconde division.

3^e division : *Horlogers-mécaniciens*. Je trouve seulement quatre noms : *Jean Albe, d'Aix* (1538), constructeur de l'horloge de Fontainebleau; le frère *André de Gênes* (1529), ingénieur-mécanicien; *Julien du Couldray* (1523-1529), horloger; *Bertrand Michau* (1541), horloger. Le premier, *Jean Albo*, du pays de Provence, a été signalé par M. de Laborde comme ayant travaillé à Fontainebleau pour faire monter et descendre les eaux des puits (*Renaissance*, t. 1, p. 401); mais il avait aussi concouru avec Julien Couldray à l'établissement de l'une des horloges du château de Fontainebleau, avec Georges Couldray, qui fut chargé par Philibert de Lorme d'établir deux horloges, l'une au-dessus du donjon de la Chapelle¹, l'autre au-dessus d'une tour faisant l'un des coins des jardins de la Conciergerie (*Renaissance*, t. 1, p. 414).

1. La description des horloges établies sur les tours de la chapelle, par ordre de François I^{er}, se trouve p. 53, 54 de l'ouvrage du père Dan : *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, etc. Paris, 1642, in-fol.

Voici l'acte qui prouve que Jean Albo a exécuté une de ces horloges :

A Jehan Albe, maistre composeur d'oreloges, demeurant à Aix, en don et pour luy aider à supporter la despense d'un voiaige que le Roy luy a commandé de faire du dict Aix au lieu de Fontainebleau, et illec resider par aucun temps, pour dresser et faire asseoir ung oreloge, qui a esté devisé par le seigneur, pour servir au dict lieu de Fontainebleau. A prendre comme dessus sur les deniers de l'Es-pargne... cxij l. x s.

(Arch. de l'Emp., J. 961, pi: 238, fol. 5, v°.)

Georges Couldray, cité précédemment, doit être le fils de l'horloger du roi Louis XII, Julyan Couldray, qui faisait partie de la maison de François I^{er}, et qui fut employé par ce prince.

Voici deux actes qui le concernent, datés l'un et l'autre de l'année 1523 :

A Maistre Jullien Couldray, orlorgeur ordinaire du feu roy Loys, la somme de trente sept livres dix solz tournoys, à luy ordonnée par le dict seigneur en son dict estat, pour sa pension, par luy desserviz, durant l'année de ce compte. De laquelle somme luy a esté faict payement par cedict commis, en vertu dudict estat, comme appert par sa quittance, signée à sa requeste du seing manuel de M^e de Vercle, notaire et secrétaire du Roy, le xxj^e jour de decembre, mil cinq cens vingt troys, cy rendue. Pour ce cy xxxvij l. x s.

(Arch. de l'Emp., K. 98, fol. viii^{xx}, xiiij, v°. (Compte de la maison du roy.)

A Jullien Couldray, orlogeur dudict seigneur [Roy] la somme de quarante et neuf livres, quatre solz tourn., pour la valleur de vingt et quatre escuz d'or soleil, au feur de xli s. pièce, à luy ordonnée par le dict seigneur pour son payement de deux monstres d'orloge, sans contrepoix, lesquelles il a, par commandement du dict seigneur, mises et livrées ès mains de Messire Jehan de la Barre, prévost de Paris et premier gentilhomme de la chambre du dict seigneur, pour le service de la chambre et garderobbe d'icelluy seigneur. Laquelle somme luy a esté payée en vertu du dict roolle.

(Ibidem, K. 100, fol. lxiij, verso et suiv. (Comptes des menus plaisirs.)

Voici encore une indication curieuse relative à Berterand Michau, horloger du roi, à la date de 1541 :

A M^e Michau [Berterand], orlogier, la somme de sept livres dix solz tourn., tant pour la façon d'avoir faict ung ressort à la sonnerie, que pour avoir racoustré les troys cadrans estans en l'orloge dudit seigneur [Roy]; et aussi avoir remys une verrière en l'orloge du Roy, nostre dit seigneur...

(Arch. de l'Emp., K. 92, fol. ix^{xx}, iiij, r^o. (Compte de l'Argenterie.)

Quant au frère André de Gênes, à qui François I^{er} faisait donner, le 16 décembre 1529, vingt écus pour *l'aider à vivre en attendant*, et, le 5 février suivant, vingt-cinq escus d'or *pour dépense et façon de certains engins*, je suppose qu'il avait exécuté par ordre du roi quelque modèle de machine dont le détail n'est pas spécifié dans la courte mention qui va suivre. Du reste, voici la pièce, qui m'a paru digne de remarque ; je livre l'interprétation que je hasarde aux personnes plus versées que moi dans ces matières, sans être sûr qu'elle soit exacte :

A frère André de Gennes, jacobin genevoys, faiseur d'engins, la somme de cinquante et une livres, cinq solz tourn., pour la valeur de vingt cinq escuz d'or solleil à xlj s. pièce, à luy donnée et ordonnée par ledit seigneur [Roy], tant pour son paiement des estophes et façon de certains engins qu'il a faict pour le service du dict seigneur, et iceulx mis et livre en sa garde robe pour en faire à son plaisir. Laquelle somme de lj l. v s. ce dit trésorier a payée au dit de Gennes, en vertu dudict roolle, cy devant rendu, comme par sa quittance signée à sa requeste du seing manuel de maistre Hamelin, notaire et seeretaire du Roy, nostre dict seigneur, le cinquiesme jour de février, l'an cinq cens vingt neuf, cy rendue, appert.

(Arch. de l'Emp., fol. xiiij, v^o et s. (Menus plaisirs, 2^e compte.)

4^e division : *Ingénieurs militaires. — Artilleurs. — Canoniers. — Fortifications.*

5^e division : *Jardins, Jardiniers. — Pépiniéristes.*

Les justes proportions qu'il est nécessaire de donner à cette notice m'empêchent de citer aucun des documents relatifs à ces deux divisions recueillis par notre confrère et que j'ai trouvés

parmi ses notes. D'ailleurs ces documents ont rapport plutôt à l'histoire des sciences mathématiques et de l'industrie en France qu'à celle de l'art ; c'est pourquoi je préfère réserver aux artistes proprement dits les documents encore assez nombreux qui me restent à publier. Je me contenterai de citer les noms des hommes compris dans ces deux divisions, en y joignant de brefs détails sur quelques-uns : *Amadour de Courcy*, ingénieur militaire (1539) ; *Anchise de Boulogne*, *idem* (1526-27) ; *Antoine du Castel*, gentilhomme italien, *idem* (1538) ; *Jean Ambroix de Turin*, sculpteur et ingénieur (1538) ; *Jean de Cologne*, ingénieur militaire (1515) ; *Pierre Casse*, ingénieur (1529, 4 août) ; *Fabrice Cecilian*, de Naples, ingénieur militaire (1539) ; Jean de Lescarperie, *idem* (1538-39) ; Marcone d'Anigno, *idem* (1538-39) ; Dominique Perret, *idem* (oct.-déc. 1538) ; *Léonard de Rumbo*, ingénieur-constructeur des ponts de bateaux (15 juin 1537) ; *N. de Saint-Remy*, ingénieur militaire (décembre 1538).

En tête de quelques indications relatives aux artilleurs et canonniers du roi, à la date du 29 juin 1534, Fréville a mis la note suivante :

Il paraît que l'artillerie française avait de la réputation. Les canoniers ordinaires du Roi s'appelaient *Gilles Moreau*, *Jehan Le Moyne*, *Ferrand Boucher* et *Claude Choillier*. Le roi les envoyait sous les ordres de *Jehan de St-Martin*, commissaire ordinaire de l'artillerie, appointé à lx s. par jour. Ils avaient ordre se rendre partout où le duc de Bavière et le landgrave de Hesse leur enjoindraient d'aller. Voir aux Arch., J. 962, p. 166, fol. 1, v^o.

Voici encore d'autres noms : *Claude Bienvenu*, natif de Savoie, canonnier du roi depuis sept ans, naturalisé au mois de mai 1528 ; *Jaques Bretet* qui fait les fusées (1523) ; *J.-J. de Dato*, canonnier (30 août 1532) ; *Raphael Joullain*, artilleur (1523-1529) ; *Étienne Martineau*, commis à l'extraordinaire de l'artillerie de François I^{er} (1534) ; Jean Pons, natif de Boullenne, comté de Venise, terre de N. S. père le pape, canonnier ordinaire du roi depuis neuf ans, naturalisé en fév. 1527.

Jardiniers-pépinieristes. — *Jean Geoffroy*, jardinier-arboriste : don de 45 liv. à lui fait pour avoir transporté des arbres fruitiers de la Provence à Fontainebleau ; *Guillemin le Maure*, jardinier à Blois (1538-39) ; *Guillaume Le Moyne*, jardinier de

Madame de Vendosme, chargé de tracer le jardin de Villers-Coteretz (nov. et mars 1538-1539); *Jean Millet*, jardinier de Romorentin (28 août 1538); Paccello de Marcogliano, jardinier des jardins du château de Blois, successeur de *Jérôme de Naples* (déc. 1532); Denis de Marcogliano, *idem* (1538); Guillaume Sicot, jardinier au Plessis du Parc, lez Tours (mars 1539).

Deux de ces jardiniers royaux étaient déjà connus; ce sont Pacello et Denis de Marcogliano, chargés de la garde des jardins de Blois, d'après un acte indiqué dans le Catalogue analytique des Archives de Joursanvault (t. II, p. 179, n° 3211). Pacello était déjà vers 1510 jardinier en chef du château et de plus chanoine de Saint-Sauveur de Blois. J'ai fait mention des deux Marcogliano dans la *Vie d'Anne de Bretagne* (t. II, p. 53).

LE ROUX DE LINCY.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE.

UEBER *die erste portugiesische Kunst und Hofpoesie*, von Friederich Diez. Bonn, Ed. Weber, 1863, in-12, IV et 142 p. ¹.

S'il est vrai que, parmi les littératures du moyen âge, il n'en est pas une qui n'ait fait quelque emprunt à la nôtre, on peut dire assurément que l'ancienne littérature portugaise lui est plus redevable qu'aucune autre, car, sans nos trouvères et sans nos troubadours, elle n'existerait pas. C'est là un fait que M. Diez met en pleine lumière et qui doit attirer notre attention sur son livre. Dans ce nouvel ouvrage de l'éminent auteur de la *Grammaire des langues romanes*, il s'agit, comme le titre l'indique tout d'abord, de la poésie de cour des Portugais ; de la poésie de cour, cela s'entend assez : on n'ignore pas que les troubadours ont produit leurs compositions aux cours des comtes de Toulouse, des rois d'Aragon ou de Castille, du comte Boniface de Montferrat, des seigneurs de Montpellier ou de Marseille ; de même la poésie portugaise de la première époque a été suscitée dans la deuxième moitié du treizième siècle par un prince qui aimait les lettres et les cultivait. Comme Alphonse II d'Aragon, comme Richard Cœur de Lion, le roi Denis encourageait les troubadours et *trouvait* lui-même. Ce mouvement poétique est le premier qui se soit manifesté en Portugal, et c'est ce que fait entendre M. Diez en intitulant son livre : *La première poésie*, etc. Ainsi, il distingue le mouvement qu'il étudie d'une seconde époque poétique, celle qui au quinzième siècle eut son expression dans le *Cancioneiro* de Resende.

Les recherches du savant professeur portent d'abord sur les temps antérieurs à Denis ; il démontre sans peine que des pièces qu'on avait données comme remontant au berceau de la langue portugaise sont d'une fabrication relativement récente ; et, après avoir présenté un tableau général de la littérature en Castille, en Aragon, en Navarre, il en vient à son sujet principal : le roi Denis et les poètes de sa cour.

Deux monuments nous ont conservé, sinon la totalité, au moins un fragment important de l'œuvre littéraire du Portugal à cette époque : le *Cancioneiro* du Vatican, et celui que l'on conserve au collège des Nobles à Lisbonne. Du premier on possède une édition partielle donnée à Paris en 1847 par Moura, elle correspond aux vingt premiers feuillets du manuscrit, qui en contient 210 ; consacrée aux chansons du roi Denis, elle néglige complètement les autres, parmi lesquelles il en est qui ont pour auteur le roi de Castille, Alphonse X. Qu'il en eût été autrement, s'écrie M. Diez, si l'édition avait été préparée par un savant allemand ! On est heureusement mieux informé de ce que renferme le *Cancioneiro* (pourquoi ne dirais-je

1. A Paris, chez Franck.

pas le chansonnier ?) de Lisbonne, car il a été publié deux fois, d'abord en 1823, à 25 exemplaires seulement, par les soins de l'ambassadeur britannique Charles Stuart, puis en 1849 par Varnhagen. Cette seconde édition, plus complète que la première, grâce à la découverte de quelques feuillets distraits du manuscrit original dont Stuart n'avait pas eu connaissance, est aussi exécutée avec plus de critique ¹. Varnhagen a recherché l'auteur de son chansonnier; il crut le découvrir dans le comte de Barcellos, fils du roi Denis; mais M. Diez, sans rejeter absolument cette attribution, démontre (p. 21-22) que les hypothèses sur lesquelles elle se fonde n'ont pas toutes le mérite de la vraisemblance. L'éminent philologue rappelle qu'en 1830, dans un article publié à propos de l'édition de Stuart, il avait conjecturé que l'auteur pourrait bien être un certain Joan Coello, qui se nomme dans l'une des pièces du chansonnier de Lisbonne; or, précisément, il a existé un poète de ce nom, et on sait maintenant qu'il figure dans le chansonnier du Vatican. La conjecture de M. Diez acquiert donc une grande probabilité, et paraît en tout cas beaucoup plus acceptable que celle de Varnhagen.

M. Diez ayant ainsi donné, sur les monuments de l'ancienne poésie artistique du Portugal, tous les renseignements historiques que comporte l'état actuel de la science, aborde l'étude intrinsèque de ces mêmes monuments. Il y découvre des traces nombreuses d'influence provençale. Sans parler d'imitations directes, qui, pour être rares, ne sont cependant pas sans exemple (M. Diez en cite un, p. 29), on rencontre dans les *cancioneiros* maintes expressions qui, après eux, disparaissent de la langue, et qui sont évidemment empruntées au vocabulaire des troubadours. Tels sont *chaler*, *cousir*; *entendedor*, *falir*, *fius*, *trobar* ². Je croirais plus difficilement que les notations *lh*, *nh* (répondant à notre *l* mouillée et à notre *gn*) aient, comme le pense M. Diez, une origine provençale; on peut admettre, ce me semble, que les Portugais et les Provençaux se soient rencontrés dans l'adoption du *h* pour *mouiller* les liquides *l*, *n*; et je crois d'autant moins à un

1. A la fin de son ouvrage, M. Diez présente un certain nombre d'observations sur les éditions des deux chansonniers, et y corrige un grand nombre de fautes.

2. A propos de ce mot, M. Diez remarque que *poeta* n'apparaît dans la péninsule qu'à la fin du quatorzième siècle; en France il existe de *poète* quelques rares exemples antérieurs à cette époque; en voici un, le plus ancien que je connaisse; il m'est fourni par les premiers vers d'une vie de saint Thibaut, qui paraît avoir été composée dans la seconde moitié du treizième siècle :

Les seignors anclains qui ont batailleor
Çal en arriers esté et de genz vainqueur
Et les noms des *poëtes* qui furent jongleor
Oons tan qu'as estoiles eslever hui tot jor.

(Bibl. Imp. Sorb., 1002, f° 60.)

Et encore faut-il remarquer qu'il s'agit des poètes de l'antiquité, non des contemporains de l'auteur.

emprunt de la part des Portugais, qu'en provençal l'emploi de *lh* et *nh* est beaucoup moins constant qu'en portugais ; bien souvent, dans les anciens textes surtout et dans plusieurs provinces, on s'est servi, pour produire le son mouillé, de *li* ou *ll* et de *ni*. De plus, les Portugais ont non-seulement *lh*¹ et *nh*, mais aussi *mh*, qui manque en provençal ; cela montre bien, ce me semble, que la combinaison de l'aspirée *h* avec les liquides *l*, *m*, *n*, est chez eux originale. M. Diez remarque à la vérité que l'emploi de cette combinaison n'apparaît en portugais que vers la fin du treizième siècle ; mais je crois que les textes les plus anciens ne remontent guère qu'à cette époque, au moins comme écriture, et d'ailleurs en provençal *lh* et *nh* n'apparaissent pas non plus dans les plus anciens textes : on trouve par exemple dans Boece *nuallos*, *senore* et non *pasnualhos*, *senhor*. Quoi qu'il en soit de ce petit fait, à l'égard duquel je soumets mon doute à M. Diez, comme au juge le plus compétent, les emprunts faits par les *Trobadores* portugais aux troubadours provençaux ne sont pas contestables. D'autre part, il n'est pas moins certain que le roi Denis et les poètes de sa cour ont subi l'influence française. Ainsi M. Diez cite le refrain très-français, quoique assez défiguré par le copiste, d'une chanson contenue dans le manuscrit de Lisbonne :

Or sachez vraiment
Que je sui vostre ome lige².

D'autre part, je rencontre dans le recueil de Moura (manuscrit du Vatican) un refrain qui a bien l'air français : *Ay deos ! e hu e !* Dans les romances des trouvères *Hé diez !* revient fréquemment, et le refrain *hu é hu*, n'est pas moins connu.

On ne s'étonnera pas que la poésie française ait été prise à la cour du roi Denis, si l'on se rappelle que le père de celui-ci, Alphonse III, vécut plusieurs années en France, et épousa, en 1235, Mathilde, comtesse de Boulogne, veuve de Philippe le Herupé, l'un des fils de Philippe Auguste.

Dans une suite de chapitres, M. Diez étudie successivement l'ancienne poésie portugaise au point de vue de la versification³, des idées, de la langue. Il montre que, pour s'être formée sur un modèle étranger, elle n'a pas

1. M. Diez pense que la notation *lh* est née d'une confusion qui se serait produite dans l'écriture : *lli*, façon la plus naturelle d'exprimer le son mouillé de *l*, serait devenu *lh* (voyez la note de la page 36). Indépendamment de la répugnance que l'on éprouve à expliquer une notation orthographique aussi usitée par une erreur toute matérielle, je ferai remarquer à M. Diez : 1° que la forme de l'*h*, dans la minuscule gothique du douzième et du treizième siècle, se prête mal à cette confusion ; 2° que cette explication étant même admise pour l'*h*, il resterait encore à expliquer *nh*.

2. M. Diez remarque que *ome*, au cas sujet, est une forme incorrecte, mais rien n'empêche de rétablir la bonne forme : *vostres hom*.

3. Je ne pourrais, sans dépasser les bornes que je dois imposer à cet article, suivre M. Diez dans tous ces développements. Toutefois il importe de noter, quant à la versification, que les poètes portugais ont presque constamment employé le couplet à

laissé d'acquérir une certaine originalité ; qu'en général, on remarque en elle une simplicité plus grande que dans la poésie provençale, qu'elle affecte même parfois, et non sans succès, la forme populaire. Enfin, un glossaire-index donne l'explication des formes et des mots particuliers aux *cancioneiros*.

L'ouvrage dont je viens de présenter une rapide analyse se rattache aux études par lesquelles, il y a quarante ans, M. Diez a débuté dans la carrière scientifique. C'est en 1826, en effet, que parut la *Poésie des Troubadours*, bientôt suivie des *Vies et œuvres des Troubadours*. Ces deux ouvrages sont le fondement des études provençales ; car la publication du cours de Fauriel, et celle de plusieurs volumes de l'*Histoire littéraire*, ne leur ont guère fait perdre de leur nouveauté, et maintenant encore ils sont, sur la plupart des points, au courant de la science. Si on en voulait donner une nouvelle édition, il n'y aurait point à les refondre, il suffirait de compléter certaines parties, maintenant mieux connues, grâce à des publications récentes, telles que celle des *Leys d'amors*, des grammaires de Hugues Faidit et de Raimon Vidal, celles encore que l'on doit à Mahn et à Bartsch, en Allemagne. Il en sera de même du mémoire sur l'ancienne poésie portugaise : lorsque le chansonnier du Vatican sera publié, et espérons qu'il ne tardera pas à l'être, on pourra bien augmenter le nombre des faits recueillis et classés par M. Diez, mais il est peu probable qu'aucune de ses assertions soit jamais détruite.

P. M.

RICHARD II, *épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par H. Wallon, membre de l'Institut, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. — Deux vol. in-8°, Paris, L. Hachette, 1864.

Ce n'est pas seulement comme œuvre d'érudition que ce livre mérite d'être signalé aux lecteurs de la Bibliothèque de l'École des chartes, c'est aussi à cause de son importance pour notre histoire nationale, qui, pendant

trois parties, suivant ainsi l'exemple des trouvères et des troubadours, surtout des premiers, chez qui la division tripartite est plus ordinaire que chez les seconds. Cette division consiste en ceci, que le couplet est composé de trois parties, dont les deux premières se correspondent symétriquement pour le nombre des vers et pour les rimes : ce sont les *stollen* des Allemands, les *piedi* des Italiens. La troisième partie, en allemand *abgesang*, en italien *sirima* *, n'est assujettie à aucune règle quant au nombre des vers ni quant à leur rime. En outre, il arrive souvent que la symétrie observée entre les diverses parties du couplet se retrouve dans la disposition des couplets eux-mêmes ; dans une chanson de cinq couplets, par exemple, les quatre premiers formeront les *piedi*, et le cinquième le *sirima*. Pour plus d'éclaircissements, voir, indépendamment de l'ouvrage dont je rends compte (p. 62), Wackernagel, *All-französische lieder und leiche*, p. 174 ; Bartsch, *Peire Vidal's lieder*, p. lxxx ; du même, *Die Reimkunst der Troubadours*, dans le *Jahrbuch d'Ebert*, I, 171.

* Dante l'appelle « *syrra*, sive caudam. » (De Vulg. eloq., lib. I, cap. x). C'est le grec σύρμα.

longtemps, ne fut, hélas ! que trop mêlée à celle d'Angleterre ; c'est enfin parce qu'il est écrit par un homme de cœur et de talent, qui rencontre sans la chercher la véritable éloquence historique.

Le règne de Richard II fut tellement agité et se termina par une telle catastrophe, qu'il ne pouvait trouver parmi les contemporains que des amis ou des ennemis également passionnés. Les ennemis seuls parlèrent, avec la mission de justifier le renversement du roi déchu, et d'absoudre l'homme qui lui ravit la couronne, peut-être aussi l'existence. Tâche facile, quand il ne s'agissait que d'exagérer les fautes trop réelles de Richard II, mais impossible quand on prétendait masquer par le mensonge et la flatterie l'ambition et l'hypocrisie de Henri de Lancastre. Ces témoins subornés n'ont trompé qu'à demi la postérité : elle a repoussé l'apologie et accueilli l'accusation. La plupart des historiens modernes jugent Richard II aussi coupable qu'il fut malheureux, et ne soupçonnent même pas d'excuse ou d'explication à ses fautes. M. Wallon a entrepris de réhabiliter ce prince, dans la mesure où il est juste de le faire, en mettant en lumière la sage politique qui a dominé pendant plusieurs années de son règne, et les coupables manœuvres qui, après l'avoir condamné à l'inaction dans sa première jeunesse, finirent par l'entraîner à la violence et le précipiter dans l'abîme. Pour se faire accepter, surtout en Angleterre, un tel jugement avait besoin d'être solidement établi ; car il contrarie à la fois des préjugés et des passions. Je ne doute pas cependant qu'il ne fasse impression sur tous les bons esprits, et qu'il ne les ramène à une appréciation plus équitable d'un roi dont il a fallu calomnier la mémoire pour justifier la domination de l'*admirable* parlement et l'usurpation de Henri de Lancastre. La politique de paix que Richard II voulut inaugurer avec la France n'est pas la moindre preuve de sagesse qu'il ait donnée, quoiqu'elle ait fourni matière aux plus absurdes calomnies. C'est un des points que M. Wallon s'est attaché à faire ressortir, et c'est aussi par ce côté que son livre éclaire plus particulièrement notre histoire : on y comprend mieux qu'ailleurs l'influence qu'exerça Charles VI pendant la première partie de son règne. La France occupe donc une place considérable dans cet ouvrage, mais Richard II ne cesse jamais d'en être le héros. Depuis le jour où encore enfant il faisait tête à l'émeute et triomphait à lui seul d'une multitude insurgée, jusqu'à la catastrophe terrible qui mit fin à son règne et à sa vie, Richard II paraît au premier rang et ne cesse pas d'exciter l'intérêt du lecteur. C'est le mérite de l'historien d'avoir signalé et flétri ses fautes, sans priver le coupable de la pitié qui s'attache au malheur. Quant au rival heureux du roi déchu, voici comment il le peint : « C'était en se signant au front et à la poitrine, c'était au nom de la Sainte-Trinité qu'il avait demandé la couronne de Richard. Acclamé par le peuple, il s'était agenouillé aux marches du trône, et ne s'y était assis qu'après avoir fait une prière. Il avait choisi pour son couronnement le jour de la saint Édouard, comme pour se placer sous le patronage du saint anglais si cher à la nation. Il s'était confessé ce jour-là, il avait ouï trois messes

avant la messe du sacre : jamais on ne vit plus saint homme d'usurpateur! » Il y a donc, au sentiment de M. Wallon, quelque chose de plus triste que de tomber du trône comme Richard; c'est d'y monter comme Henri de Lancastre.

N. DE W.

RAPPORT à son Exc. M. le comte Walewski, ministre d'État, sur la correspondance des ambassadeurs vénitiens résidant en France... suivi du texte de quelques dépêches de 1598 à 1776, par M. de Mas-Latrie. Paris, A. Franck, 1864, in-8° (Extrait du tome I^{er} des *Archives des Missions*, nouvelle série).

En 1861, M. Walewski, alors ministre d'État, chargea M. de Mas-Latrie d'aller explorer à Venise la correspondance des agents diplomatiques que la sérénissime république entretenait auprès des cours étrangères, et d'en extraire les documents qui intéressent l'histoire de France. C'est le rapport qui fut adressé au ministre à la suite de cette mission, que les *Archives des Missions* ont récemment publié. Il se compose de deux parties, qui sont : 1^o le Rapport lui-même, dans lequel M. Mas-Latrie fournit des renseignements généraux sur les archives diplomatiques de l'ancienne république de Venise; 2^o les pièces justificatives, consistant en seize dépêches, dont la première, relative au meurtre du duc de Guise, est datée de 1588, et la dernière sur le voyage de Franklin à Paris, du 30 décembre 1776.

Ces seize dépêches sont un choix fait parmi celles que notre savant confrère a copiées ou fait copier, et dont l'ensemble constitue un recueil historique du plus haut intérêt et de la plus entière nouveauté. En effet, jusqu'à ce jour on paraît avoir peu puisé à cette source féconde. Il est vrai que, grâce aux travaux de MM. Tommaseo, A. von Reumont, Alberi, Baschet, les *Relations* qu'au retour de leurs missions les ambassadeurs lisaient devant le sénat sont connues et partiellement explorées; mais les dépêches écrites sous l'impression des événements, portant en elles la garantie de la sincérité, puisqu'elles étaient absolument confidentielles, souvent même écrites en chiffre, n'ont point été explorées.

Que ces documents soient d'une nature confidentielle, qu'ils aient pour base les informations les plus exactes, qu'ils nous fassent connaître souvent des faits nouveaux, et toujours l'état de l'opinion après chaque événement, c'est ce dont on ne peut douter après avoir lu les spécimens donnés par M. de Mas-Latrie. On pourrait comparer ces dépêches vénitienes aux correspondances de nos journaux. Le point commun, c'est un même effort de part et d'autre, afin de recueillir les nouvelles; la différence, tout à l'avantage des correspondants de la république, est que ces derniers étaient admirablement placés pour connaître la vérité, et que le secret assuré à leurs missives leur permettait de tout dire. La preuve de leur exactitude et de leur sincérité est dans chacune de leurs lettres. Qu'auraient-ils pu cacher, lorsqu'ils n'hésitaient point à entretenir leur gouvernement de faits aussi intimes que celui-ci :

« Venerdì notte passata, fù a 25 del corrente, questo re christianissimo ha dormito e consumato il matrimonio con la regina... Il mercordì avanti il duca di Albuf¹ dormì con la sua sposa madamosella di Vandomo; et il re, buona parte di quella notte, ha voluto star presente sul proprio letto di questi due sposi, per vedere a consumare il matrimonio; il che più d'una volta fu reiterato con grande applauso e gusto particolare del re; onde si crede che questo esempio habbia havuto gran forza ad eccitar la Maestà sua di far lo stesso. A che anco la sorella sua naturale, Madamosella di Vandomo, viene detto l'invitasse con parole, e li dicesse : « Sire, fate voi anche così con la regina, che farete bene.... »

La lettre est datée du 27 janvier 1619; le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche remontait donc à trois ans. Ces révélations autorisent d'étranges soupçons. Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que l'ambassadeur tenait ses renseignements d'une source officielle, c'est que la nouvelle avait été à dessein répandue comme un heureux événement.

Je ne puis relever tous les faits intéressants que rapportent les seize dépêches publiées par M. de Mas-Latrie; je signalerai cependant une belle lettre sur la mort du cardinal de Richelieu.

Ce rapport et les pièces qui l'accompagnent sont en quelque sorte un spécimen d'une publication dont l'importance et l'étendue sont considérables. Avant donc que le travail soit plus avancé, il n'est peut-être pas inopportun d'appeler l'attention sur une question qui malheureusement semble déjà préjugée. Il s'agit de savoir si l'on joindra au texte des traductions ou non. Ces traductions accompagnent les originaux dans le Rapport de M. de Mas-Latrie. Mais ce qui n'offre pas d'inconvénient dans une brochure de soixante pages peut devenir onéreux quand on opère sur une grande échelle. Pour qui cette traduction? Assurément ce n'est pas pour les érudits, pour les historiens, qui, j'imagine, n'ont pas besoin d'interprète pour lire la prose italienne. Serait-ce donc pour les gens du monde? Mais qu'on leur fasse une édition toute française qui soit à leur portée, et qu'on n'aille pas faire payer aux savants le prix d'un travail dont ils n'ont que faire! D'ailleurs n'oublions pas qu'il s'agit d'un choix de dépêches, non d'une publication complète; de façon que l'addition d'une traduction aura pour effet nécessaire de restreindre le choix, tout en augmentant le travail. La part que le budget fait à la science doit être mieux employée : que l'on publie le plus possible de ces dépêches, qu'on place en tête de chacune un sommaire en français, mais que l'on se garde bien de gaspiller le temps de l'éditeur, l'argent des acheteurs et celui des contribuables pour une œuvre inutile!

P. M.

CARTULAIRE MUNICIPAL de Saint-Maximin, suivi de documents inédits puisés dans les archives de cette ville, publié par M. Louis Rostan, sous les auspices de M. H. d'Albert, duc de Luynes. Paris, Plon, 1862, in-4°.

M. le duc de Luynes, qui fait, on ne saurait trop le répéter, un si louable

1. D'Elbeuf.

emploi de sa fortune, vient encore de patronner la publication du Cartulaire municipal de Saint-Maximin, ville assez importante du département du Var. Les cartulaires municipaux ne se sont pas conservés en très-grand nombre, et ils méritent, par le fait seul de leur existence, tout l'intérêt des curieux. L'histoire de nos villes actuelles, absorbées qu'elles sont par la centralisation, n'a maintenant et n'aura sans doute guère d'attrait dans l'avenir. Il en est autrement pour les villes du moyen âge, sortes de petits États plus ou moins indépendants et vivant à beaucoup d'égards de leur vie propre. Le Cartulaire de Saint-Maximin, qui fait partie des archives locales, et qui paraît avoir été écrit à deux reprises, au quatorzième et au quinzième siècle, renferme la transcription des libertés, franchises et immunités qui ont été concédées à la ville par les comtes de Provence, depuis le 17 août 1295 jusqu'au 13 novembre 1387.

Les détails de l'édition ont été confiés à M. L. Rostan, qui a fait suivre le texte de pièces inédites choisies dans les archives municipales de Saint-Maximin pour servir de complément au cartulaire lui-même. Dans sa préface, l'éditeur a exposé les origines de la ville de Saint-Maximin, les rapports de dépendance qui l'attachaient à Saint-Victor de Marseille, et les circonstances qui ont déterminé la concession des privilèges dont elle a été l'objet. Cette préface, du reste fort convenablement rédigée, manque à mon avis de développements que j'aurais jugés nécessaires. Je ne m'arrête pas à reprocher à l'auteur la facilité avec laquelle il admet et prend sur son compte les légendes inventées au moyen âge sur la venue de sainte Marie Madeleine dans le midi de la Gaule et sur l'ancienneté de l'apostolat de saint Maximin ; je veux seulement exprimer le regret que M. Rostan n'ait pas donné au public une analyse du document qu'il publie. Dans ses notes, assez nombreuses, je le sais, la date des actes et les points principaux qu'ils renferment sont indiqués avec un soin digne d'éloges ; mais ces notes sont loin de tenir lieu du travail d'ensemble que j'aurais voulu voir figurer dans le livre de M. Rostan. C'était à l'éditeur à présenter d'après les documents le tableau de la constitution municipale de la ville de Saint-Maximin, et à comparer cette constitution avec celles des autres villes du midi, à faire connaître tour à tour et à leur rang les baillis de Saint-Maximin, son conseil des dix, ses magistrats judiciaires, financiers et autres ; c'était à lui à mesurer le degré de franchise que possédait la commune, la part d'élection qui lui revenait, à étudier les rapports qui y existaient entre l'autorité seigneuriale et l'autorité municipale, et à tirer des chartes les notions qu'elles renferment sur l'administration de la justice, sur les fortifications et les précautions de sûreté à prendre en temps de guerre, sur la voirie, les impôts, les foires, le bornage des terres, les taxes et le prix des denrées, etc.

Quant au texte, il laisse aussi à désirer. M. Rostan ne paraît pas avoir donné assez de soin à la ponctuation, qui est une chose si importante en semblable matière. Parfois elle est exubérante, parfois elle fait défaut. Je crois même avoir remarqué plusieurs passages où la lecture n'est pas irré-

prochable. Je ne citerai qu'un exemple de ponctuation défectueux : *Fulco de Agouto miles vallis Rellanie, dominus comitatum Provincie et Forcalquerii senescallus...* (p. 69.)

F. B.

RECHERCHES sur l'ancien Clos des galées de Rouen, par Charles de Robillard de Beaurepaire. Rouen, 1864, in-8° de 38 pages.

Le Clos des galées de Rouen fut le grand arsenal maritime de la France au quatorzième siècle; l'histoire en était si peu connue que l'emplacement même n'a pu en être déterminé par les auteurs des meilleurs travaux historiques dont la ville de Rouen a été l'objet de nos jours. C'est donc une regrettable lacune que M. de Beaurepaire a comblée, en faisant connaître l'emplacement véritable du Clos des galées sur la rive gauche de la Seine, la fondation de cet arsenal à la fin du treizième siècle, sa ruine vers 1418, les officiers qui l'ont administré, et surtout le rôle qu'il a joué au quatorzième siècle dans les armements maritimes dirigés contre l'Angleterre. Le mémoire de M. de Beaurepaire est rempli de détails du plus haut intérêt, dont la plupart ont été puisés à des sources manuscrites, telles que les débris des anciennes archives de la chambre des comptes, les registres des tabellions de Rouen et la partie inédite de la chronique de Pierre Cochon.

L. D.

LA REDDITION de Bordeaux sous Charles VII, par Eugène d'Auriac. Paris, Dupray de la Mahérie, 1864, in-8° de 24 pages.

Dans cette brochure M. Eugène d'Auriac éclaireit à l'aide de documents nouveaux plusieurs points importants de l'histoire de la conquête de la Guienne par les lieutenants de Charles VII. Il a bien mis en lumière la conduite que tinrent, en 1451, Gaston de Foix, capital de Buch, et son fils, Jean de Foix, comte de Candale. On connaissait bien, d'après l'histoire de Charles VII par Jean Chartier, un traité conclu le 13 juin 1451, entre le capital de Buch et le bâtard d'Orléans : mais on n'avait là qu'un projet de traité qui subit de profondes modifications avant de recevoir la confirmation du roi. M. d'Auriac en a publié pour la première fois le texte officiel d'après l'expédition originale qu'il a eu la bonne fortune de trouver chez un marchand de parchemins. Il a exposé avec méthode toutes les circonstances qui se rattachent à la conclusion et à l'exécution de ce traité : il a notamment produit des actes authentiques relatifs à la vente que le capital de Buch fit, le 20 juin 1451, au comte de Foix et au bâtard d'Orléans de toutes les terres qu'il possédait en Guienne.

L. D.

Dictionnaire gascon-français (dialecte du département du Gers), par M. Cénac-Moncaut. — Paris ; Didron, Dumoulin, Aubry. — 1 vol. in-8°, 1863.

Sous ce titre, M. Cénac-Moncaut a mis au jour une brochure de 150 pages environ. Dans une courte préface, dont la plus saine partie est empruntée aux procès-verbaux du Comité d'histoire et de philologie, il annonce que son « Dictionnaire a pour but de faciliter au lecteur étranger à la langue gasconne ou qui en aurait oublié les vieilles expressions, la traduction des Chartes et celle des poésies de nos anciens poètes ; il permettra, ajoute-t-il, aux philologues de pénétrer dans le secret d'un dialecte, qui perd chaque jour de sa pureté primitive et de son caractère particulier. » Nous nous permettrons d'arrêter ici l'auteur, pour lui faire remarquer que son œuvre est fort peu propre à remplir le but qu'il se propose. Nous ne mêlerons pas dans cette critique les noms respectables dont il a décoré son préambule et dont il cherche à couvrir sa nomenclature gasconne. C'est seulement au point de vue des chartes que nous examinerons ce *Dictionnaire* :

AFIUSAMEN ne veut pas dire « cession d'un fief », mais le fait de donner quelque chose (une terre, une maison), sous la redevance d'un droit à payer. Le plus souvent ce mot s'applique à des concessions de terres vagues ou de bois, faites par des seigneurs aux habitants d'une paroisse.

L'expression **A GOGO** n'a, ce nous semble, rien de particulier à la Gascogne ; on dit partout boire à gogo. Cette citation nous remet en mémoire un dictionnaire basque¹ de la même école que celui qui nous occupe, et dans lequel on trouve avec leur signification, connue de tout le monde, les mots *greffier*, *gris*, *kaka*, *kaba*, *kachet*, ainsi traduits *greffier*, *gris*, *excrément*, *petit sac*, *cachet*. L'auteur a pris les premiers pour du basque. Nous croyons que M. Cénac-Moncaut n'apprend rien à personne, en imprimant que le mot gascon *appartenences* veut dire appartenances, — *avocat*, avocat, — *casquin*, petit vêtement, — *convenir*, convenir, — *elas*, hélas, — *fard*, fard, — *fidel*, fidèle, — *fin*, fin, — *foudre*, foudre, — *gigot*, gigot, — *manant*, manant, — *patantes*, patentes, — *sergent*, sergent, etc., etc. Ce n'est pas par cette voie que les philologues pénétreront dans le secret du dialecte. Ce n'est pas dans les chartes romaines que l'auteur a trouvé *aoussi*, *autramen*, *deutor* ; il y avait dans les textes : *aussi*, *autramen*, *deutor*, mais il a mal lu. Nous avons encore une observation à faire : les chartes en langue romane ne sont pas citées avec assez de précision ; celles de 1082 notamment sont assez rares pour qu'on les indique exactement. M. Cénac-Moncaut se heurte à tous les écueils ; il en est un surtout qu'il aurait dû éviter et on lui pardonnera difficilement de s'y être accroché : le *Dictionnaire*

1. *Vocabulaire de mots basques bas-navarraï*, par Salaberry, premier suppléant de M. le juge de paix de Saint-Jean-Pied-de-Port ; Bayonne, in-16, 1857.

doit nous donner la traduction en français des mots gascons. Pour cela il fallait ouvrir le dictionnaire français. M. Cénac-Moncaut y aurait trouvé que l'on écrit en français *fureter* et non *furreter* (p. 70), — *mare* d'eau et non *marre* (p. 74 et 86), — *lieue* (distance) et non *lieu* (p. 74), — *sureau* et non *surau* (p. 107); on dit l'*étal* d'un marchand et non l'*étau* (p. 111), — un *pou* et non un *poux* (p. 76), — *moût* de raisin et non *mous* (p. 84).

Nous ne parlerons que pour mémoire des fautes d'impression : *cap d'hostan* pour *cap d'hostau*, — *estabruc* pour *estarruc*, — *brut* pour *frut*, — *coujato* pour *goujats*, — *hiouer* répété deux fois et mal classé, — *logner* pour *loguer*, — etc. Ces taches sont à regretter dans un travail où l'auteur a poussé le soin jusqu'à nous donner un appendice à son glossaire, appendice composé de *vingt-quatre* mots !

Il nous serait pénible de rappeler à M. Cénac-Moncaut l'appréciation de ses travaux faite dans le rapport à l'Académie des inscriptions, pour le concours des Antiquités nationales en août 1861 : nous n'avons ni le droit, ni l'autorité nécessaire pour nous le permettre. C'est bien malgré nous que nous nous souvenons que le docte rapporteur disait que rien n'obligeait M. Cénac-Moncaut à se mêler de philologie. On doit reconnaître qu'il avait bien raison, et que deux ans écoulés entre le rapport de 1861 et la publication du *Dictionnaire gascon* (dialecte du Gers) de 1863, n'ont pas profité à l'auteur de ce dernier. On a cité naguère à l'Institut un vers d'Horace, quant à nous c'est en français que nous dirons au *Dictionnaire gascon* :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

P. RAYMOND.

ARMORIAL général de Bourgogne, par Henry Personne. — Paris, A. Pilon, 1863, in-4°, livraisons 1 et 2.

La Bibliothèque de l'École des chartes rendra compte de cet ouvrage dès qu'il sera assez avancé pour que l'on puisse juger de son mérite. Tout ce que nous pouvons dire présentement, c'est qu'il est fait avec beaucoup de soin et qu'il paraît appelé à rendre de véritables services à l'histoire de la province de Bourgogne et à la science héraldique.

E. G.

DE LA QUESTION de l'emplacement d'*Uxellodunum*, par Ph. Tamizey de Larroque. Paris, Dumoulin, 1865, 47 p. in-8°. (Extrait de la *Revue d'Aquitaine*.)

Ce mémoire est un exposé très-complet des recherches qui ont été faites

afin de déterminer la place de l'antique Uxellodunum. L'auteur réfute de la façon la plus péremptoire l'opinion de Champollion-Figeac, partisan de Capdenac, et celle de MM. Creuly et Bertrand, partisans de Lusech. Il se décide en dernière analyse pour le Puy d'Ussolud.

LIVRES NOUVEAUX.

Novembre 1864 — Février 1865.

69. ARCELIN. — Morimond et les milices chevaleresques d'Espagne et de Portugal, documents inédits. — In-8°, 42 p. Chaumont, impr. et libr. Cavanoli.

70. BARONIUS. — Cæsaris S. R. E. Card. Baronii, Od. Raynaldi et Jac. Laderchii, congregationis Oratorii presbyterorum, annales ecclesiastici denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab Augustino Theiner, ejusdem congregationis presbytero. T. III. — In-4° à 2 colonnes, vi-659 p. Bar-le-Duc, impr. et libr. Guérin (13 fr.).

L'ouvrage formera 45 à 50 volumes.

71. BAUDRY. — Antiquités celtiques de la Vendée. Traditions et légendes ; canton de Moretters-Mauxfaits. 3^e mémoire. — In-8°, 31 p. et planches. Napoléon-Vendée, impr. Sory.

Extrait de l'Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée. 9^e année.

72. BAUDRY. — Chapelle de Notre-Dame du Breuil, commune du Bernard (Vendée). — In-8°, 18 p. Napoléon-Vendée, impr. Sory.

Extrait de l'Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée. 9^e année.

73. BAUX. — Extraits analytiques des registres municipaux de la ville de Bourg (de 1536 à 1559). — In-8°, viii-224 p. Bourg, impr. Millet-Bottier. Extraits des Annaires de l'Ain de 1802 à 1865.

74. BLANCHET. — Recherches historiques sur le Voironnais. In-fol. à 2 colonnes, 66 p.-Voiron, impr. Durand (2 fr.).

Publication du Moteur, journal de Voiron.

75. BONVALOT. — Les Coutumes du Val d'Orbey ; publiées avec introduction et notes. — In-8°, 60 p. Paris, Durand (2 fr.).

Extrait de la Revue historique de droit français et étranger, numéro de novembre-décembre 1864.

76. BONVARLET. — Épigraphie des Flamands de France ; 2^e Fascicule. — In-8°, 85-140 p. et planches. Lille, impr. Lefebvre-Ducroeq.

Comité flamand de France, t. VII.

77. CÉSAR. — Commentaires de J. César. Guerre des Gaules. Traduction nouvelle accompagnée de notes topographiques et militaires et suivie d'un

index biographique et géographique très-développé, par Alex. Bertrand et le général Creuly. T. I. — In-8°, iv-510 p. Paris, libr. Didier et Ce.

78. CHARLEUF. — Aquis-Nisinaei. Étude archéologique sur les sources thermales de Saint-Honoré. — In-8°, 45 p. Nevers, impr. Fay père et fils ; Paris, libr. de Rollin et Feuardent.

79. CINNAMUS. — Joannis Cinnami historiarum libri VII ex editione et cum notis Caroli du Fresnii du Cangii ; accedunt Arsenii in monte sancto monachi, Lucæ Chrysobergæ, etc., quæ supersunt, accurante J.-P. Migne. — In-4° à 2 col., 718 p. Paris, impr. et libr. Migne (12 fr.).

Patrologiæ græcæ t. CXXXII.

80. DHETEL. — L'abbaye de Notre-Dame de Lône et ses succursales de l'ordre de Cluny. Étude historique d'après les documents originaux, avec carte et plan des lieux. — In-8°, 328 p. Dijon.

81. ESCOUCHY (d'). — Chronique de Matthieu d'Escouchy. *Nouvelle édition*, revue sur les manuscrits et publiée avec notes et éclaircissements pour la Société de l'histoire de France ; par G. Du Fresne de Beaucourt. T. III. Pièces justificatives. — In-8°, 483 p. Paris, libr. V° J. Renouard.

82. FANFARNAU. — Les Noël's bisoutins. — In-8°, 7 p. Besançon, impr. et libr. Jacquin.

Extrait des Annales franc-comtoises, novembre 1864.

83. FISQUET. — La France pontificale (Gallia christiana), histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours (divisée en 17 provinces ecclésiastiques. Paris et histoire de Notre-Dame). T. I. — In-8°, LXIV-752 p. et portr. Versailles, impr. Beau jeune ; Paris, librairie Repos (8 fr.).

Les 17 provinces ne dépasseront pas 25 volumes, qui se vendront séparément.

84. FORGEAIS. — Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine. 4^e série. Imagerie religieuse. — In-8°, 240 p. Paris, libr. Aubry.

85. FRANKLIN. — Histoire de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, d'après des documents inédits. — In-8°, VIII-163 p. Paris, libr. Aubry.

86. GARNIER. — Chaalons ancien et nouveau, païen et chrétien, depuis son origine jusqu'en 1726, manuscrit inédit de Pierre Garnier, curé de Fère-brianges, publié et annoté par M. Alexandre Aubert. — In-12, 61 p. Châlons, impr. et libr. Laurent ; Reims, libr. Brissart-Binet.

87. GERMER-DURAND. — Le Prieuré et le pont de Saint-Nicolas de Champagnac. — In-8°, de 184 p. Nîmes, libr. Giraud.

88. GRÉGOIRE. — Le livre des miracles et autres opuscules de Georges-Florent Grégoire, évêque de Tours, revus et collationnés sur de nouveaux manuscrits et traduits pour la Société de l'histoire de France, par H.-L. Bor-

dier. T. IV et dernier. — In-8°, 384 p. Paris, libr. V° J. Renouard et C° (9 fr.).

89. GUY-ALLARD. — Dictionnaire historique, chronologique, géographique, généalogique, héraldique, juridique, politique et botanographique du Dauphiné, de Guy-Allard, publié par H. Gariel. T. II. — In-8°, 403 p. Grenoble, impr. Allier.

90. HANAUER. — Les Constitutions des campagnes de l'Alsace au moyen âge. Recueil de documents inédits. — In-8°, 389 p. Colmar, impr. Hoffmann ; Paris, Durand (6 fr.).

91. HUILLARD-BRÉHOLLES. — Vie et correspondance de Pierre de La Vigne, ministre de l'empereur Frédéric II, avec une étude sur le mouvement réformiste au treizième siècle. — In-8°, xvi-446 p. Paris, impr. et libr. Plon.

92. LECOCQ. — Chroniques, légendes, curiosités et biographies beaumontaises. 1^{re} livraison. — In-8°, 117 p. et 5 gravures. Chartres, impr. Garnier ; libr. Pétrot-Garnier (3 fr.).

93. MIGNARD. — Histoire des principales fondations religieuses du bailliage de la Montagne, en Bourgogne. — In-4°, 219 p. Dijon, libr. Lamarque ; Paris, libr. Aubry.

94. NOÉLAS. — Dictionnaire du patois forézien. — In-8°, 15 p. Lyon, impr. Vingtrinier.

Extrait de la Revue du Lyonnais.

95. PARDIAC. — Notice historique sur l'abbaye et l'église de Moissac. — In-12, iii-43 p. Montauban, impr. et libr. Bertuot.

96. PINARD. — Histoire, archéologie, biographie du canton de Longjumeau. — In-8°, 379 p. Corbeil, Paris, libr. Durand.

97. QUICHERAT. — Les Trois Saint-Germain de Paris. — In-8°, 25 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait du tome XXVIII des Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France.

98. RAINGUET. — Études historiques, littéraires et scientifiques sur l'arrondissement de Jonzac (Charente-Inférieure). — In-8°, xx-468 p. Jonzac, impr. Ollière, libr. Arlot (8 fr. 50 c.).

99. TAILHAND. — Étude sur Gilbert Genebrard, docteur de la Faculté de théologie de Paris (seizième siècle), professeur du roi ès lettres saintes et hébraïques. Lecture faite à la Société du musée de Riom. — In-8°, 44 p. Riom, impr. Jouvét.

100. TAILLIAR. — Fêtes religieuses à Douai au dix-septième siècle. — In-8°, 144 p. Douai, impr. et libr. Crépin.

101. TAMIZEY DE LARROQUE. — Louis de Foix et la Tour de Cordouan. — In-8°, 30 p. Bordeaux, Chaumas.

Extrait de la Revue de Gascogne.

102. TAMIZEY DE LARROQUE. — Observations sur l'histoire d'Éléonore d'Aquitaine. — In-8°, 38 p. Paris, Durand.

Extrait de la Revue d'Aquitaine.

103. TARBOURIECH. — Documents sur quelques faïenceries du sud-ouest de la France. — In-12, 24 p. Paris, impr. Claye; libr. Aubry.

Extrait de la Gazette des beaux-arts.

104. THEOPHYLACTUS. — Theophylacti Bulgariae archiepiscopi opera quæ reperiri potuerunt omnia; accedit Fr. J. F. Mariæ Bern. de Rubeis dissertatio de ipsius Theophylacti ætate, gestis, scriptis ac doctrina. Accurante J. P. Migne. T. I et II. — Gr. in-8° à 2 col., 1258 p. Paris, impr. et libr. Migne. L'ouvrage complet, 4 vol., 44 fr.

Patrologiæ græcæ t. CXXIII.

105. TOUSTAIN DE BILLY. — Mémoires sur l'Histoire du Contentin et de ses villes, publiés par la Société d'archéologie, etc., du département de la Manche. 1^{re} partie. Villes de Saint-Lô et Carentan. 1^{re} livraison. — In-8°, 197 p. Saint-Lô, impr. Elie fils.

106. TOUSTAIN (de). — Essai historique sur le château de Bure, près Bayeux. — In-8°, 48 p. Caen, libr. Le Gost-Clerisse.

107. VACHEZ. — Les vieux châteaux du Lyonnais, étude historique et archéologique, 1^{re} livraison. Pisey et Vaudragon. — In-8°, 39 p. et plan. Lyon, impr. Vingtrinier; libr. Brun.

108. VERTUS (de). — Histoire de Coincy, Fère, Oulchy, et des villages, châteaux, monastères, hameaux environnants; ornée de dessins. — In-8°, xi-424 p. Lyon, impr. Coquet et Stenger.

109. WARMONT. — Recherches historiques sur les faïences de Sinceny, Rouy et Ognès. — In-8°, 75 p. Paris, impr. Plon; libr. Aubry.

CHRONIQUE.

Décembre 1864 — Février 1865.

Le 9 janvier, les élèves de l'École des chartes ont soutenu les thèses qu'ils avaient présentées pour obtenir le diplôme d'archiviste - paléographe. Voici l'indication des matières qu'ils ont traitées.

De la municipalité et de la république d'Avignon aux douzième et treizième siècles, par Félix Achard.

Études sur le droit mérovingien d'après la loi des Francs Ripuaires, par Émile Alglave.

Essai sur la vie et les œuvres d'Alain Chartier, par Daniel Bernard.

Essai historique sur le colonat en Gaule depuis les premières conquêtes romaines jusqu'à l'établissement du servage (283 av. J.-C.—877 ap. J.-C.), par Félix Blanc.

Du vol et de sa répression d'après les lois germaniques, par Arthur Demarsy.

De la diplomatie de Guillaume le Conquérant, par L. Duhamel.

De l'état des personnes et des terres dans le diocèse de Séez au treizième siècle, d'après le cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Séez, par Louis Duval.

Essai historique sur les origines de la gabelle et sur l'exploitation des salines de Lons-le-Saulnier et de Salins jusqu'au quatorzième siècle, par Jules Finot.

Étude sur la Lex Romana Visigothorum et l'administration romaine sous la domination des Visigoths, par Henry Lemonnier.

Étude sur les écoles épiscopales et monastiques, depuis Charlemagne jusqu'à la création des universités, par Léon Maître.

Essai sur la domination des empereurs d'Allemagne en Dauphiné et en Provence au moyen âge, par François de Ripert-Monclar.

En combinant les résultats de cette épreuve avec les résultats du mois de juillet 1864, le jury d'examen a déclaré dignes de recevoir le diplôme les élèves dont les noms suivent par ordre de mérite :

MM.

1. DE RIPERT-MONCLAR.
2. LEMONNIER.
3. ALGLAVE.
4. ACHARD.
5. MAITRE.
6. FINOT.
7. DUVAL.
8. PECOUL.
9. DUHAMEL.
10. DE MARSY.
11. BLANC.

— Par arrêté préfectoral en date du 20 décembre 1864, M. Duhamel a été nommé archiviste du département des Vosges.

— Le 25 janvier dernier, un convoi funèbre, en tête duquel marchaient deux membres du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, M. le comte de Laborde, directeur des archives de l'Empire, et M. de Wailly, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque impériale, suivis d'un grand

nombre de leurs administrés, a conduit à sa dernière demeure un de ces hommes rares dont la vie, sans cesser d'être des plus modestes, peut être offerte en modèle. Attaché dès sa première jeunesse à l'administration des archives de l'État, l'excellent employé dont nous voulons parler, Auguste Lallemand, s'était consacré à l'honneur et au bon ordre de ce grand établissement avec un dévouement qui remplit et, en quelque sorte, illumina toute son existence. Étranger de fait à l'École des chartes, il était cependant associé à la plupart de nos condisciples par la communauté des vues et des études, comme par les liens de l'amitié, et ce ne sera certainement pas sortir de notre cadre que de consacrer ici le souvenir de cet ami passionné des archives et des documents historiques. Aussi est-ce avec un sentiment de gratitude pour son auteur que nous reproduisons pour nos lecteurs le discours lu sur la tombe du défunt par M. Alph. Grün, chef de la section législative et judiciaire, à laquelle Lallemand appartenait.

MESSIEURS,

Le deuil qui nous réunit aujourd'hui n'est pas un deuil ordinaire : Auguste Lallemand a donné des exemples et laissé des souvenirs qui lui ont valu une place à part et des droits à une estime toute particulière ; sa vie entière a été consacrée au travail, et l'on peut dire de lui sans exagération qu'il a été le fils de ses œuvres.

Il n'était ni un homme de science ni un homme du monde ; pourtant il a tenu son rang parmi les savants et parmi les gens du monde ; c'est qu'il avait reçu de la nature ou acquis par l'expérience le sentiment de toutes les convenances ; il s'honorait, sans pour cela s'en faire un titre de sot orgueil, des difficultés de ses premières années. La condition de ses parents l'avait contraint aux rudes labeurs d'un métier ; mais la main de l'ouvrier était guidée par une intelligence active, soutenue par une volonté de fer et par une probité à toute épreuve ; ces qualités ne lui ont jamais fait défaut. Entré jeune encore dans l'administration, il a eu le bonheur d'y trouver des chefs qu'il ont su le deviner d'abord, l'apprécier ensuite ; il a senti en lui le courage d'acquiescer, par un redoublement d'efforts, des connaissances que sa première éducation ne lui avait pas données. Initié, par un emploi de confiance, à des travaux ordinairement réservés à des jeunes gens préparés par la science à une existence scientifique, Auguste Lallemand a dû à ses heureuses facultés et à sa persévérance dans l'étude, que la plupart des hommes de son âge auraient abandonnée, l'appui affectueux, on pourrait presque dire l'adoption d'un savant membre de l'Institut, qui a la douleur de lui survivre, et il s'est établi entre eux pour toujours un échange de bontés paternelles et de dévouement filial.

Le titre d'archiviste conquis par lui satisfait toutes ses ambitions ; car il était aussi désintéressé que laborieux ; il semblait avoir peur de la fortune, et, au moment d'en approcher, il refusa, pour se renfermer dans une mo-

deste aisance, les occasions de s'enrichir que d'autres auraient recherchées avec ardeur. Cette qualité trop rare pour ne pas être appelée une vertu, il en a donné des preuves dans l'exécution d'un travail que son habileté manuelle lui avait fait confier par l'administration; les Archives et les amateurs de la science historique savent quel service il a rendu par le moulage des sceaux, cet art dont on peut dire qu'il a été en France le vrai fondateur.

Le caractère dominant et plus honorable de la vie d'Auguste Lallemand, c'est un amour passionné de son état; tous ses instants, toutes ses pensées appartenaient aux Archives; ce qui dans cette voie pouvait à ses yeux être une cause de progrès excitait son enthousiasme; ce qui lui semblait pouvoir troubler la discipline ou menacer l'ordre et la conservation soulevait ses colères; dans ces occasions la vivacité de son langage attestait celle de ses sentiments; sans manquer aux convenances hiérarchiques qu'il a toujours respectées, il s'exprimait sur ce qui l'affectait pour l'objet de son culte avec une courageuse franchise, au risque de déplaire ou de nuire à ses intérêts. Aussi la faveur a pu se retirer de lui momentanément; mais l'estime compense les rancunes même chez ceux qui ont le malheur de les ressentir, et la justice ne tarde pas à se faire jour. Auguste Lallemand en a été un exemple: l'administration actuelle des Archives l'a dédommagé en récompensant par une décoration bien méritée sa longue et honorable carrière. Il y a plus, lorsqu'après quarante années de service, il a senti le besoin du repos, et qu'il a pris sa retraite, l'administration a sollicité et obtenu pour lui un titre qui n'existait pas encore. Ne voulant pas que le lien qui l'attachait aux Archives fût entièrement rompu, et désirant lui épargner la douleur d'une séparation qu'il n'aurait peut-être pas supportée, elle créa Auguste Lallemand archiviste honoraire, titre dont il s'est montré aussi heureux que reconnaissant. Lorsque, dans l'avenir, d'autres archivistes ambitionneront et obtiendront ce même titre, ils n'oublieront ni le chef qui en a provoqué la création, ni celui de leurs collègues qui en a été le premier honoré.

Sa famille a trouvé en lui le fils, l'époux, le parent le plus dévoué. On l'a toujours vu compatissant pour toutes les douleurs, ouvert à tous les sentiments généreux, prêt à tous les sacrifices, disposé à faire le bien de la manière la plus efficace et la plus délicate. Il aimait particulièrement à se rendre utile à ceux qui, comme lui, et dans la même profession, avaient besoin d'être soutenus. Sa bourse, dont une sévère économie entretenait les ressources, s'ouvrait avec une facilité dont il gardait pour lui seul le secret. Quelques-unes de ses bonnes œuvres n'ont été révélées que par la mort. Dans ses papiers se sont trouvés deux actes bien dignes de sa belle âme. Il a constitué à l'œuvre de Saint-François Xavier de Saint-Nicolas-des-Champs, dont il était un des fondateurs, une rente perpétuelle pour l'instruction et l'entretien de deux jeunes apprentis menuisiers, préoccupé qu'il était de la pensée de rendre moins dur pour d'autres le chemin si péniblement et si honorablement parcouru par lui-même. — Un seul homme connu par son savoir, M. Monteil, avait eu aux Archives l'occasion de montrer de la bien-

veillance à Auguste Lallemand : il n'avait pas semé sur un sol ingrat ; la fortune n'avait pas souri à Monteil et à sa famille ; Lallemand, dans une de ses visites à la dernière demeure de son ami, avait pu y constater la trace des ravages du temps ; il prit des dispositions pour qu'après lui la modeste tombe de Monteil, située près de celle qu'il s'était réservée, fût constamment tenue en bon état.

On peut penser si cet excellent homme a été un ami fidèle ; il en a donné des preuves qui honorent celui qui les a reçues ; malgré la différence des âges, malgré l'autorité qui en résultait pour Lallemand, sa liaison avec un jeune archiviste, devenu son compagnon de tous les jours, qui pleure aujourd'hui sa perte, a fait une partie essentielle de son existence ; jamais leur attachement mutuel ne s'est démenti, et jusqu'à sa dernière heure Auguste Lallemand a joui des témoignages et de l'affection de son jeune ami.

Celui qui doit à sa situation officielle l'honneur de vous rappeler les principaux traits du caractère de l'homme que les Archives viennent de perdre, a pu apprécier pendant plusieurs années les précieuses qualités de son esprit et de son cœur. Rare modèle de dévouement au devoir, ses collaborateurs de tout âge et de toute origine garderont de lui un profond souvenir, et, quand ils voudront se retracer l'image de l'excellent camarade et de l'archiviste laborieux et consciencieux, le nom qui se présentera aussitôt à leur mémoire sera le nom d'Auguste Lallemand.



140/65-

DU REVENU

DES

COMTES DE CHAMPAGNE

AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Une charte rédigée en 1233, pour constater les conventions matrimoniales de Thibaut IV et de Marguerite de Bourbon, nous apprend qu'à cette date le revenu net de Thibaut IV, déduction faite des charges, était évalué à 27,000 livres parisis¹ qui équivalent à 33,750 livres tournois. En admettant que la livre tournois eût, au temps de saint Louis, comme M. de Wailly l'a prouvé², une valeur intrinsèque de 20 fr. 26 cent. 3,822,188, nous trouvons à ces 33,750 livres tournois une valeur intrinsèque de 683,904 fr. dont le pouvoir commercial serait probablement aujourd'hui quintuple et par conséquent atteindrait 3,419,520 fr.

Plus tard Henri III paya à Philippe-le-Hardi 30,000 livres tournois à titre de droit de relief ou de rachat pour la succession

1. *Catalogue des actes des comtes de Champagne*, n° 2229. Cette observation a été faite déjà par Tillemont, *Vie de saint Louis*, II, 110-111; seulement, cet auteur se trompe quand il croit que, pour avoir le total des revenus de la Champagne en 1233, il faut ajouter au chiffre que nous venons d'énoncer le revenu du douaire de Marguerite de Bourbon, lequel rapportait 4,000 livres parisis. En effet, le revenu du comté de Champagne est évalué à 27,000 livres parisis, dans l'hypothèse où la nullité du mariage de Thibaut IV et de Marguerite de Bourbon viendrait à être prononcée; or, dans cette hypothèse, Marguerite de Bourbon n'aurait eu aucun droit sur le douaire que Thibaut lui avait constitué.

2. Nous prenons ici pour base les remarquables dissertations publiées par ce savant sous ce titre : *Recherches sur le système monétaire de saint Louis. — Mémoire sur les variations de la livre tournois, depuis le règne de saint Louis jusqu'à l'établissement de la monnaie décimale.*

de Thibaut V¹. On sait que le droit de relief consistait dans le revenu net d'une année²; il suit de là que la partie du comté de Champagne relevant immédiatement du roi de France, et dont Thibaut V jouissait à son décès, rapportait un revenu net de 30,000 livres tournois. Mais Henri III, avant d'hériter de son frère, avait eu dans la succession paternelle 5,000 livres de rente³. Enfin on sait qu'à cette époque nos comtes tenaient de divers seigneurs des fiefs importants : sept ans plus tard Edmond paya 1,200 livres tournois de droit de rachat à l'évêque de Langres pour la partie du comté de Champagne qui mouvait de son évêché⁴. En additionnant ces chiffres nous trouvons un total de 36,200 livres tournois ou 733,550 fr. au pouvoir de 3,667,750 fr. Dans cette somme n'est pas compris le revenu des fiefs que nos comtes tenaient de l'archevêque de Reims, de l'abbé de Saint-Denis et de quelques autres. L'importance totale de ces fiefs devait égaler à peu près celle des fiefs tenus de l'évêché de Langres. En admettant que cette hypothèse soit exacte, il faudra, pour trouver le revenu total du comté de Champagne à l'avènement d'Henri III, ajouter à l'évaluation que nous venons de donner 1200 livres tournois valant 24,316 fr., au pouvoir de 121,580 fr., ce qui nous permettrait de fixer le revenu net du comté de Champagne, vers 1270 ou 1271, à 37,400 livres tournois valant 757,866 fr. au pouvoir de 3,789,330 fr. Si nous comparons ce revenu à celui de l'année 1233, nous trouvons qu'il s'était produit une augmentation de 3,650 livres tournois valant 73,962 fr. au pouvoir de 369,810 fr.; ainsi en vingt-huit ans le revenu net de nos comtes s'était accru d'un neuvième.

Les documents contemporains de la réunion à la couronne de France constatent une augmentation nouvelle. A cette époque l'année financière usitée dans la comptabilité de Champagne était divisée en deux parties inégales : l'une commençait le premier janvier pour finir le dimanche avant la Madeleine et durait un peu plus de six mois ; l'autre, un peu moins longue, commençait le dimanche avant la Madeleine pour finir au premier janvier⁵. D'importants extraits du compte de la première partie de

1. *Catalogue des actes des comtes de Champagne*, n° 3676.

2. Beaumanoir, XXVII, 2; édit. Beugnot, II, 379-380.

3. *Catalogue des actes des comtes de Champagne*, n° 3326.

4. *Catalogue des actes des comtes de Champagne*, n° 3845.

5. Dans la comptabilité des rois de France, l'année financière était divisée non en

l'année 1285, nous ont été conservés dans un manuscrit de Lévêque de la Ravallière qui se trouve à la Bibliothèque impériale, et nous avons publié ces extraits dans le second volume de notre Histoire des ducs et des comtes de Champagne (pages LXIII et suivantes). Le compte de la seconde partie de l'année 1287 existe encore en original à la Bibliothèque impériale, *Mélanges de Clairambault*, tome IX. Il est inédit, mais il a été analysé avec beaucoup de soin, de méthode et de talent par M. André Lefèvre, dans son mémoire sur *les Finances de la Champagne*¹. On remarquera que le premier de ces comptes appartient seul à l'époque de l'autonomie de la Champagne, mais le second est de deux années seulement postérieur au terme de cette période; il est peu probable que dans un espace de temps si court il se fût produit des événements capables de modifier sensiblement la situation financière du pays.

Le compte de la première partie de l'année 1285 donne une recette brute de 36,425^l 12^s 7^d obole tournois². Dans le compte de la seconde partie de l'année 1287, la recette brute est de 23,590^l 1^s 11^d³. En additionnant ces deux sommes nous trouvons un total de 60,015^l 14^s 6^d obole. La livre tournois valait alors, suivant les calculs de M. de Wailly, 20^l 10^s 6,329,789, ce qui donne à 60,015^l 14^s 6^d obole tournois une valeur intrinsèque de 1,206,696^l au pouvoir de 6,033,480^l. Pour trouver le revenu net, il faut retrancher les dépenses que l'on pourrait qualifier d'obligatoires. Ce sera, pour la seconde partie de l'année 1287, la totalité des dépenses portées dans le compte, lesquelles s'élèvent à 10,935^l 2^s 1^d. Pour la première partie de l'année 1285, nous soustrairons de la dépense qui s'élève à 11,804^l 19^s 3^d la somme de 451^l montant du chapitre intitulé : *Dons et deniers bailliez par la cort le roy*⁴, ce qui réduira les dépenses obligatoires de cette partie de l'année 1285 à

deux parties, mais en trois; les termes adoptés étaient la Chandeleur, l'Ascension et la Toussaint. Voir la *Dissertation* de M. de Wailly sur *les dépenses et les recettes ordinaires de saint Louis*, D. Bouquet, t. XXI, p. LIII et suiv.; Boutaric, *la France sous Philippe le Bel*, p. 327 et suivantes.

1. Ce travail a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 4^e série, tomes IV et V; nous le citerons d'après le tirage à part.

2. Voir notre *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, t. II, p. LXXIII, art. 158.

3. André Lefèvre, *les Finances de la Champagne*, p. 67.

4. Voir notre *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, II, p. LXXXV.

11,353^{l.} 19^{s.} 3^{d.} En additionnant les dépenses obligatoires de la première partie de l'année 1285, avec celles de la seconde partie de l'année 1287, nous trouvons pour la totalité des dépenses obligatoires d'une année la somme de 22,289^{l.} 1^{s.} 4^{d.} dont la valeur intrinsèque était de 448,151^{l.} au pouvoir de 2,240,755^{l.} En retranchant cette somme de la recette brute, il nous reste pour le revenu net 37,726^{l.} 13^{s.} 2^{d.} valant 758,545^{l.} au pouvoir de 3,792,725^{l.}

Ce chiffre n'est pas sensiblement différent de celui que nous avons trouvé à l'avènement d'Henri III et qui est de 37,400 livres tournois, valant 757,866^{l.} au pouvoir de 3,789,330 fr. Mais il y a deux observations à faire : l'une est que, dans les comptes dont nous venons de parler, il n'est fait aucune mention des recettes ni des dépenses du douaire constitué par Henri III à Blanche d'Artois sa femme en 1273¹; ce douaire devait produire un revenu net analogue à celui de Marguerite de Bourbon, évalué en 1233 à 4,000 livres parisis², qui égalent 5,000 livres tournois, valant, en 1285, 100,531^{l.} au pouvoir de 502,655 fr.

En second lieu, la première partie de l'année financière 1285, du 1^{er} janvier au dimanche avant la Madeleine, et la seconde partie de l'année 1287, du dimanche avant la Madeleine au 1^{er} janvier suivant, donnent réunies 360 jours seulement, ce qui fait sur l'année un déficit de cinq jours, c'est-à-dire d'un soixante-treizième de l'année et de la soixante-douzième partie du nombre de jours auquel se rapportent les chiffres que nous avons recueillis dans les comptes précités, soit, en recette brute, 833^{l.} 11^{s.} valant 16760^{l.} au pouvoir de 83,800^{l.}; en dépense 309^{l.} 11^{s.} 4^{d.} valant 6,224^{l.} au pouvoir de 31,120^{l.} et en recette nette 523^{l.} 19^{s.} 8^{d.} valant 10,536^{l.} au pouvoir de 52,680^{l.}

En résumé le revenu net du comté de Champagne au moment de la réunion à la couronne s'élevait à

1 ^o	37,726 ^{l.}	13 ^{s.}	2 ^{d.}
2 ^o	5,000		
3 ^o	523	19	8
Total :	43,240 ^{l.}	12 ^{s.}	10 ^{d.}

1. *Catalogue des actes des comtes de Champagne*, n° 3737.

2. *Catalogue des actes des comtes de Champagne*, n° 2229

valant

1°	758,545 ^l
2°	100,531
3°	10,536

Total: 869,612

au pouvoir de

1°	3,792,725 ^l
2°	502,655
3°	52,680

Total : 4,348,060^l

De ces chiffres il résulte que, depuis l'avènement d'Henri III jusqu'à la réunion de la Champagne à la couronne, c'est-à-dire en près de quinze ans, les revenus du comté de Champagne se sont accrus de la différence entre 757,866^l et 869,612^l, soit de 111,746^l au pouvoir de 558,730^l, c'est-à-dire de plus d'un septième. Que le revenu net de l'époque de la réunion à la France soit comparé à celui de l'année 1233, il en ressort une augmentation égale à la différence entre 683,904^l et 869,612^l, c'est-à-dire que l'accroissement de revenu dans cette période a été de 185,708^l au pouvoir de 928,540^l, soit de plus d'un quart en cinquante-deux ans; l'augmentation annuelle qui en résulte s'élève à 3,571^l au pouvoir de 17,855^l.

Pour rendre plus sensible l'importance du revenu des comtes de Champagne au treizième siècle, nous mettrons en regard celui de quelques-uns de leurs contemporains.

En 1270, Hugues, comte de Brienne, un des grands vassaux de Champagnē, prit l'engagement de payer à Thibaut V pour droit de relief 2,000 livres tournois¹. Il s'agissait de la succession de ses deux frères Jean et Hemeric, fils, comme lui, de Gautier IV, comte de Brienne. Ces 2,000 livres sont l'évaluation du revenu net de Jean et d'Hemeric. Si l'on admet que, conformément à l'ordonnance de 1224, les trois fils de Gautier IV avaient reçu chacun une part égale, il faudra, pour trouver le total du revenu net partagé entre eux, augmenter cette somme d'un tiers,

1. *Catalogues des actes de comtes de Champagne*, n° 3661.

et nous reconnaitrons que la succession de Gautier IV divisée d'abord entre ses trois fils, puis réunie dans les mains d'Hugues, c'est-à-dire le comté de Brienne avec ses dépendances, produisait un revenu net de 3,000 livres tournois valant 60,791^{l.} au pouvoir de 303,955^{l.}. C'est moins que le dixième du revenu de Thibaut IV en 1233 ; ce n'est pas le douzième du revenu d'Henri III ; ce n'est pas le quatorzième du revenu de la Champagne au moment de la réunion à la couronne.

En 1237, Jeanne, comtesse de Flandre, se remaria, et Thomas de Savoie, son nouvel époux, dut prendre l'engagement de payer à saint Louis un droit de rachat. Le montant de ce droit, qui représente le revenu net du comté de Flandre proprement dit, mais où ne sont pas compris les revenus des fiefs tenus de l'empire par les comtes de Flandre, fut fixé à 3,000 livres parisis¹, soit 37,500 livres tournois, valant 759,893^{l.}, au pouvoir de 3,799,465^{l.}. Ainsi le revenu net du comté de Champagne sous Thibaut IV, en 1233, atteignait les neuf dixièmes du revenu net du comté de Flandre en 1237. On sait que le comte de Flandre était, comme celui de Champagne, un des six pairs laïcs de France.

D'après les calculs de M. de Wailly le revenu brut du roi de France en 1238 aurait été de 235,286^{l.} 7^{s.} parisis, et en 1248 de 178,530^{l.} 12^{s.} 9^{d.} parisis, ce qui donne une moyenne de 206,908^{l.} 9^{s.} 10^{d.} obole parisis.

Pour avoir le revenu net, nous retrancherons les dépenses des bailliages et des prévôtés, soit

en 1238 :	80,909 ^{l.}	17 ^{s.}	1 ^{d.}	parisis
en 1248 :	63,760	18	9	
en moyenne	72,335 ^{l.}	7 ^{s.}	11 ^{d.}	et il nous restera

134,573 livres 1 sou 11 deniers obole parisis, ou 168,216^{l.} 7^{s.} 5^{d.} tournois valant 3,408,707^{l.} au pouvoir de 17,043,535^{l.}. Ainsi le revenu de saint Louis était quintuple de celui de Thibaut IV.

Il est bien entendu que, dans aucun des chiffres que nous avons donnés, les revenus de la Navarre n'entrent en ligne de compte.

1. M. de Wailly, dans D. Bouquet, XXI, LXXIV.

NOTICE

SUR LES

DIVISIONS TERRITORIALES

ET LA TOPOGRAPHIE

DE

L'ANCIENNE PROVINCE DE TOURAINE¹.

IV.

ÉPOQUE FÉODALE.

I. LE COMTÉ DE TOURAINE.

Sous les deux premières races les mots *comitatus* et *pagus Turonicus* sont synonymes et désignent la même étendue de territoire, celle longtemps représentée par l'ancien diocèse de Tours. Au dixième siècle il n'en est plus de même, la féodalité taille ses domaines en plein pays et à sa convenance, sans s'inquiéter des anciennes divisions adoptées par l'Église et respectées par les rois de la première et de la seconde race. Les dénominations territoriales elles-mêmes ne conservent plus la même signification. Le mot *comitatus* par exemple, qui jusque-là avait désigné l'étendue d'un ou de plusieurs *pagi*, s'applique maintenant au domaine

1. Voyez le commencement de ce travail dans la cinquième série, t. III, pag. 309 ; t. IV, pag. 388 ; t. V, pag. 232 et 321.

féodal, quelle qu'en soit la circonscription. Il suffit que le propriétaire soit assez puissant pour prendre le titre de comte et en faire adopter l'usage. De là l'origine de ces nombreuses subdivisions territoriales, de ces *pagelli* que mentionnent les chroniques du onzième et du douzième siècle.

Les comtes d'Anjou, désignés à tort sous le titre d'ingelgeriens ¹, firent, dans le courant du dixième siècle, une fortune rapide; loin de considérer l'Anjou comme un domaine suffisant, ils empiétèrent bientôt sur les provinces voisines et ajoutèrent à leur comté les portions de territoire dont ils s'étaient emparés. En Touraine ils possédèrent quelque temps la ville de Chinon, et le territoire représenté par l'ancienne viguerie de ce nom est mentionné par plusieurs textes comme appartenant au comté d'Anjou. A côté de cette famille puissante s'éleva la maison des comtes de Blois et de Touraine, dont la puissance balança quelque temps celle de leurs belliqueux adversaires. Les comtes de Blois, pendant le dixième siècle, ne possédèrent pas seulement la Touraine proprement dite, mais ils étendirent leur droit de suzeraineté sur une partie du Berry et de l'Anjou. Chaumont, Saint-Aignan, Villentrois, Montsoreau, Saumur et une partie de la Vallée reconnurent leur pouvoir, et, ce pouvoir s'étant transmis quelque temps dans leur famille, on finit par considérer ces nouveaux territoires comme faisant partie du comté de Touraine. C'est du comté avec ces limites modernes que veulent parler l'auteur des *Gesta consulum Andegavensium* et celui du traité de *Commendatione Turonicæ provinciæ*, lorsqu'ils assignent à cette province une étendue si considérable que l'on n'a pas hésité au premier abord à les accuser d'erreur. Ces deux auteurs néanmoins ne sont pas si inexacts qu'on pourrait le croire. La Touraine dont ils parlent n'est plus l'ancien *pagus* ni le diocèse, mais la Touraine féodale, c'est-à-dire l'ensemble des domaines des comtes de Touraine, domaines qui, en 1204, lors de leur réunion à la couronne, avaient à peu près conservé toute leur étendue, puisque nous en retrouvons les limites dans la juridiction du bailliage royal et dans les rôles des élections qui plus tard formèrent la généralité de Tours.

1. Ingelger, père de Foulques le Bon, regardé comme le premier comte d'Anjou, n'a jamais eu ce titre, ainsi que nous le démontrerons bientôt dans un travail spécial sur les pérégrinations du corps de saint Martin.

Indiquons maintenant les nouvelles limites du comté, et signalons en quoi elles différaient de celles du *pagus*.

Du dixième au douzième siècle, le comté de Touraine est appelé simultanément *comitatus Turonicus* et *consulatus Turonensis*. Le mot *pagus* est aussi quelquefois employé pour désigner, non plus l'ancien *pagus Turonicus*, mais le *comitatus* avec ses nouvelles limites. Quant à celles-ci, voici comment en parlent les *Gesta consulum Andegavensium*, lorsqu'ils racontent que Thibaut III, comte de Touraine, vaincu à Nouy près Saint-Martin-le-Beau en 1044 par Geoffroi Martel, fut obligé de lui céder ses domaines : « Secundo juravit (Theobaldus) quod comitatus durabat ab occidente a fluvio Toedo nomine, qui inter Salmurium castrum, et Abbatiam Sancti Florentii effluit, et sic in Ligerim influitur, usque ad Haias Blimarcii, quæ et Haiæ dicuntur Sancti Cirici ¹. » Le traité de *Commendatione provinciæ Turonicæ* est encore plus explicite et fournit d'autres renseignements sur ces mêmes limites. D'après lui, la province de Touraine, telle qu'elle vint aux mains des comtes d'Anjou, s'étendait de l'orient à l'occident, depuis le Thouet, qui coule entre Saint-Florent et Saumur, jusqu'aux Haies de Blemars ou de Saint-Cyr. Au nord, le Loir la séparait des diocèses du Mans et de Chartres ; au midi, la Veude la divisait d'avec le Poitou. Elle était défendue par de nombreux châteaux ou villes fortifiées : à l'orient, par Amboise, Montrichard et Châteaurenault ; au midi, par Loches, Preuilly, la Haye, Nouastre, l'Île Bouchard, Sainte-Maure, Montbazou, Bleré, Montrésor ; à l'occident, par Saumur, Montsoreau, Chinon, Ussé, Colombiers, Savonnières ; au nord, par Langeais, Maillé, Champchevrier, Rillé, Châteaux, Saint-Christophe, Semblançay, Neuillé, Marçon, La Chartre, Troo, Montoire et Lavardin ². Évidemment ces indications sont sujettes à discussion, ou du moins ne peuvent être toutes acceptées ; Marçon et La Chartre ont bien pu, à un moment donné, appartenir au comté féodal de Touraine ; mais il est douteux que Troo, Montoire

1. Chroniques d'Anjou, publiées par MM. Marchegay et Salmon, t.I, p. 123.

2. Extenditur enim ab Oriente usque in Occidentem a fluvio Thoedo nomine, qui inter abbatiam Sancti Florentii et Psalmurium castrum influit, et sic in Ligerim influitur, usque ad Haias Blimarcii, quæ et Haiæ dicuntur Sancti Cirici ; a septentrione dividit eam ab episcopatu Cenomannensi et Carnotensi fluvius Ledi ; a Pago Pictavensi, a meridie, fluvius Vede. Cingitur autem oppidis munitissimis et populosis.... ab occidentem Psalmurio, Monte Sorelli,... a septentrione Campo Caprario, Rullhaco, Castellis, Sancto Christophoro, Noviliaco, Marsone, Carcere, Troo, Montauero, Lavardino. *Recueil des chron. de Touraine*, édit. Salmon, p. 295.

et Lavardin en aient jamais fait partie, à moins que l'on ne fasse entrer le Vendômois dans le comitatus Turonensis. D'un autre côté, le moine Jean, auteur de cet ouvrage, ne fait aucune mention de Chaumont, de Saint-Aignan, de Villentrois, de Busançais et de Châtillon, qui, quoique situés au sud-est, en dehors du diocèse de Tours et appartenant au Blésois et au Poitou, ont néanmoins fait partie de la Touraine féodale.

Donc, en rectifiant les données fournies par ces deux chroniques à l'aide des renseignements que nous trouvons dans les chartes, nous pouvons fixer de la manière suivante les limites du comté féodal de Touraine :

Le comitatus Turonensis, possédé d'abord par les comtes de Blois, puis par les comtes d'Anjou, s'étendait du nord au sud depuis le Loir jusqu'à Saint-Romain, Marmande et Champigny sur Veude, et de l'est à l'ouest depuis Chaumont sur Loire jusqu'à Candes, à l'embouchure de la Vienne. Au nord-ouest, il conservait à peu près les mêmes limites que le diocèse; néanmoins Rillé était considéré comme en faisant partie; au nord il s'étendait jusqu'au Loir; au nord-est il renfermait Marçon, La Chartre et Beaumont-la-Chartre; puis sa limite suivait une ligne tirant vers Ville-Chauve et Saint-Gourgon, entre lesquels se trouve un hameau appelé les Hayes, qui doit être les Hayes de Blemars ou de Saint-Cyr, indiquées comme le point extrême du comitatus à l'est. De ce lieu jusqu'à la Loire, il conservait à peu près les mêmes limites; il renfermait cependant Cangi, qui était du diocèse de Chartres. Au sud-est, après avoir traversé la Loire, les limites différaient essentiellement de celles de l'ancien pagus. Elles prenaient au Blésois Mosnes, Chaumont, et au Berry Saint-Aignan, Villentrois, Faverolles, Luçay, Cloé, Pellevoisin, Argy, Busançais, Mézières et Saint-Michel en Brenne, Azay-le-Féron et Martigny; au Poitou, le comté prenait la Roche-Posay et Marmande.

II. LES CHATEAUX FORTS.

C'est à l'aide des forteresses et des châteaux forts, *munitiones, motæ, montes, turres, castra, castella*, que la féodalité est parvenue à s'implanter sur le sol de la Gaule et à briser l'administration centrale des enfants de Charlemagne. Après avoir fixé les limites de la Touraine féodale, nous donnerons ici la liste des

établissements de ce genre renfermés dans la province et dont les noms figurent le plus souvent dans les textes.

Turris Lapidea Ambaziae. La tour d'Amboise.

Mota Fulcoii. La motte Foulcran, à Amboise.

Domus consulis ou Domicilium. Le château d'Amboise ¹.

Castellum de Aspero monte. Le château d'Apremont, commune de Saint-Senoch.

Castellum de Azaio Ridelli. Le château d'Azay-le-Rideau.

Castellum de Azaio. Le château d'Azay-sur-Cher.

Castellum Becense. Le château de Betz.

Castellum de Booceio. Le château de Boussay.

Castellum de Bocayo. Le château de Bossay.

Castellum de Bliriaco. Le château de Bleré.

Castellum de Brese. Le château de Braye ou le Fau-Reignac.

Castellum de Brocia. Le château de la Brosse, commune de Perusson.

Castellum de Brizaio. Le château de Brizai.

Castellum de Buel. Le château de Bueil.

Castellum de Campo Caprarii. Le château de Champchevrier, commune de Cléré.

Castellum de Caramento. Le château de Cheraman, commune de Saint-Nicolas-des-Motets.

Castellum Raginaldi. Le château de Château-Regnault.

Castrum de Candate. Le château de Candes.

Castellum de Columbariis. Le château de Colombiers ou Villandri.

Castellum de Colomerio. Le château de Coulommiers, commune de Francueil.

Castellum de Crisseio. Le château de Crissai.

Castellum Caynonis. Le château de Chinon.

Castellum de Donjonio. Le château du Donjon, commune de Vitrai, ou du Donjon, commune de Saint-Épain.

Castellum de Dracheio. Le château de Draché.

Castellum de Estabulio. Le château d'Étableau.

1. Erant autem tunc Ambaziae tres optimates... habentes singuli domos defensibiles : Sulpicius, dominus turris lapideae, et Fulcoius de Torinneio quem comes Martellus primus ibi hereditaverat, qui dominus domus quae Mota Fulcoii dicebatur ; tertius erat Ernulfus...., custos domus consulis quae vocabatur Domicilium. *Gesta Ambaz. dominorum*, p. 175.

Castellum de Fontenellis. Le château de Fontenailles, paroisse de Louestault.

Castellum de Grislomonte. Le château de Grillemont, commune de la Chapelle-Blanche.

Castellum de Haia. Le château de la Haye.

Castellum de Insula. Le château de l'Île Bouchard.

Castellum de Langiac. Le château de Langeais.

Castellum de Legio. Le château du Liège.

Castellum Luccæ. Le château de Loches.

Castellum de Ligolio. Le château de Ligueil.

Castellum de Maceriis. Le château de Mazières.

Castellum de Malliaco. Le château de Maillé ou Luynes.

Castellum de Maureaco. Le château de Marai, commune de Chambourg.

Castellum de Mirmandia. Le château de Marmande.

Castellum de Monte Basonis. Le château de Montbason.

Castellum de Monte Budelli. Le château de Montboyau, au pont de la Motte.

Castellum de Monte Leonis. Le château de Moléon, commune de Saint-Laurent en Gatines.

Castellum de Monte Thesauri. Le château de Montrésor.

Castellum de Monte Tricardo. Le château de Montrichard.

Castellum de Murcaniis. Le château de Mersaint, commune de Genillé.

Mota de Artana. La Motte d'Arthanes,

Mota Noastri. La Motte de Nouastre.

Mota filii Yvonis. La Motte fils Yvon ou de Marcilli, commune de Marcilli.

Mota de Sonzaio. La Motte de Sonzai.

Mota Villelupensis. La Motte de Villeloin.

Castrum de Nogastro. Le château de Nouastre.

Castellum de Orcaio. Le château d'Orsai, commune de Loché.

Castellum de Perraio ou de Perrate. Le château du Peray.

Castellum de Podio acuto. Le château de Piègue.

Castellum de Pressigneio. Le château du grand Pressigni.

Castellum de Prulliac. Le château de Preuilli.

Castellum de Pussiniaco. Le château de Pussigni.

Castellum de Roulet. Le château du Roulet, commune de Saint-Flavier.

Castellum de Rupibus. Le château de Roche-Corbon.

Castellum de Sacheio. Le château de Saché.

Castellum Sancti Michaelis super Ligerim. Le château de Saint-Michel sur Loire.

Castellum de Sancta Maura. Le château de Sainte-Maure.

Castellum Sancti Medardi. Le château de Saint-Mars.

Castellum de Sazilleio. Le château de Sazillé.

Castellum de Simpliciacio. Le château de Semblançai.

Castellum de Singiaco. Le château de Cingé, commune de Bous-sai.

Castellum de Senapariis. Le château de Sennevières.

Castrum Sancti Christophori. Le château de Saint-Christophe.

Castellum de Turre. La Tour Saint-Gelin.

Turris de Brandone. La Tour du Brandon.

Turris Eblonis. La Tour Eblon, commune de Saint-Branches.

Castellum de Uccio. Le château d'Ussé.

Castellum de Virnolio. Le château de Verneuil.

Castellum Wirchiæ. Le château de la Guierche.

V.

TOPOGRAPHIE.

ÉTAT DU SOL. POPULATION ET PRODUCTIONS.

§ I. *Population et productions.*

Ces études seraient incomplètes si nous ne donnions maintenant une idée de l'aspect que pouvait offrir la Touraine au point de vue physique, et des différents mouvements que les temps et les circonstances ont fait subir à sa population. Cette province ne renfermait ni lacs, ni collines élevées, mais on y trouvait un grand nombre d'étangs, dont beaucoup aujourd'hui sont desséchés; elle est arrosée par plus de quatre-vingts rivières ou ruisseaux, et de vastes forêts couvraient autrefois la majeure partie de son sol.

Les documents les plus anciens s'accordent pour nous la représenter comme une des contrées les plus fertiles et les plus agréables des Gaules; nous avons vu les Romains, séduits par le charme de ses vallées, lui prodiguer un juste tribut d'éloges. Tibulle vante le bleu d'azur particulier aux eaux limpides de la Loire :

Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna¹,
Carnuti et flavi cœrula lympha Liger.

Dès le commencement du v^e siècle, les hordes de barbares qui envahissaient les Gaules, obéissant au même instinct qui, quatre siècles auparavant, avait guidé les Romains, se disputèrent également la possession du sol. Les Alains, à ce que nous apprend Grégoire de Tours, furent les premiers qui s'établirent sur les bords de la Loire; après eux vinrent les Wisigoths, puis les Francs de Clovis. La population gauloise avait beaucoup diminué à la fin de la domination romaine; elle ne dut jamais être très-considérable en Touraine, car le pays était en grande partie couvert de bois, état de choses qui dura jusqu'à la fin du xi^e siècle. Avant cette époque, les contrées traversées par les anciennes routes romaines et les vallées de la Loire, du Cher, de l'Indre, de la Vienne, de la Cisse et de la Choissille, seules étaient livrées à la culture; le reste n'offrait que des bois ou de vastes landes sans aucune habitation. Mais, avec la renaissance du xi^e siècle, l'agriculture, comme elle l'avait déjà fait au viii^e et au ix^e siècle, s'empare des terres incultes, les défriche, et de nombreux centres de population ne tardent pas à prendre naissance.

Ce mouvement d'extension de la population peut être exactement constaté, à l'aide des transformations que subissent les institutions ecclésiastiques et la création successive des nouvelles paroisses, fait qui devient de plus en plus fréquent à mesure que l'on s'approche des temps modernes. C'est ordinairement d'une congrégation religieuse, d'un chapitre important que part l'impulsion qui donne naissance à un nouveau centre de population. Un abbaye fonde, au milieu d'une lande inculte, un petit établissement rural, une celle, *cella*, ou quelquefois une simple grange, *grangia*; elle y appelle quelques serfs, puis des tenan-

[1. Dom Bouquet, t. I, p. 664.

ciers, et la celle ne tarde pas à se transformer en prieuré. A côté s'élève un village ou bourg, ce bourg prend dès lors place dans l'histoire; il a un nom, on y distingue plusieurs fermes et des habitations plus ou moins nombreuses qui, chacune, ont une appellation distincte. Ce n'est qu'à ce moment qu'apparaît la juridiction de l'ordinaire, et l'érection du nouveau bourg en paroisse. Berthenai, Genillé, Ligueil, Perusson, Saint-Épain, Taixigni, etc., furent ainsi élevés au rang de paroisse dès le ix^e siècle, ou même avant. Au xi^e, Azai le Rideau, Crissai, Nouans, Nueil, Saint-Laurent-en-Gatine, Saint-Ouen-du-Bois, Savigni-en-Veron, Ville-Gourgon, Ville-Chauve, etc., vinrent en augmenter le nombre, et toutes ces paroisses nous représentent des territoires conquis peu à peu sur des terrains vagues et couverts de forêts.

Il y a huit ou dix siècles, la Touraine fournissait comme aujourd'hui du blé, du chanvre, du lin, des noix, des fruits, des légumes et du vin. Ses pâturages nourrissaient une grande quantité de bétail, ses forêts fournissaient la glandée à de nombreux troupeaux de porcs. Les abeilles se reproduisaient naturellement dans ses bois convenablement arrosés, et dont les arbres tombaient de vétusté. Aussi le miel et la cire étaient-ils pour les anciens Tourangeaux une branche importante de revenus. Ces mêmes bois renfermaient un gibier abondant et des plus variés. Les cerfs sont mentionnés comme fort communs, et Grégoire de Tours nous apprend que, de son temps, les vigneronns étaient obligés de faire le guet autour de leurs vignes, avec un instrument particulier, sorte de cliquette, pour chasser les nombreuses volées d'oiseaux qui, sortis des bois voisins, venaient s'abattre sur leurs récoltes. Enfin les rivières et les ruisseaux faisaient mouvoir un grand nombre de moulins, qui servaient à moudre le blé ou à fouler les draps ¹.

1. Jean, moine de Marmoutier, qui écrivait à la fin du douzième siècle, nous a laissé, dans son traité de *Commendatione provincie Turonicæ*, une description très-vraie, quoique un peu emphatique, de ce qu'était la Touraine de son temps. Il vante l'étendue et la beauté des forêts, qui nourrissent, dit-il, une grande quantité d'oiseaux et de gibier de toute sorte, et sont éminemment favorables à la chasse. Il fait un tableau riant de l'aspect que présentent ses campagnes chargées de riches moissons, plantées d'arbres de toute espèce fournissant des fruits excellents, ses vallées couvertes de prés luxuriants où paissent de magnifiques troupeaux, ses cotéaux, dont les flancs couverts de vignes produisent en abondance un vin recherché, tandis que leur sein recèle des grottes naturelles, où ce vin se conserve longtemps à l'abri des plus grandes chaleurs de l'été. Ses rivières ombragées de saules, ajoute-t-il,

Quant à la répartition des différentes productions que nous venons d'énumérer, elle était à peu près la même qu'aujourd'hui.

On trouvait des terres à blé vers Notre-Dame d'Oé, au-dessus de Saint-Symphorien, à Monnaie et à Saint-Christophe, à Martigni, à la Membrolle et à Souzai. La Touraine méridionale en renfermait encore une plus grande quantité. Il y en avait dans l'île de Berthenai et à Savonnières, et surtout dans la plaine qui, située entre la Loire et le Cher, s'étend depuis Tours jusqu'à Amboise. Il y en avait notamment à Montlouis, à Amboise, à Saint-Martin-le-Beau, à Nouis, à Dierre, à Civrai, à Chisseaux.

La riche vallée de l'Indre fut cultivée de très-bonne heure. On récoltait du blé sur les territoires d'Esvres, de Cormeri, de Courçai, de Loches, ainsi qu'à Ligueil et à Genillé. On en pouvait dire autant de la vallée de la Vienne et de celle de la Creuse; les environs d'Abilli, de la Haie, de Balesme, de Noyers, de Nouâtre, de Trogues, de Mougou, de Crouzilles, de Panzoult, de Chinon, de Saint-Louans, de Candes, de Rivière, d'Anché, de Sazillé, de Tavant et de Parçai, renfermaient de grandes étendues de terres arables.

Les prés et les pâturages, qui étaient également une des principales richesses du pays, constituaient un des genres de propriété que l'on voit figurer le plus souvent dans les textes. On en trouvait sur les deux rives de la Loire, mais principalement sur la gauche, depuis Amboise jusqu'à Candes. A Martigny et au bas des co-teaux de Luynes, se trouvaient les prés connus sous le nom de prés de la tour de Maillé ¹. L'île de Berthenai renfermait beau-

font mouvoir de nombreux moulins. Leurs eaux, surtout celles du Cher et de la Loire, sont si pures et si limpides que les médecins en ordonnent l'usage aux malades de préférence à toute autre. Elles ont la propriété d'être éminemment favorables à la cuisson des légumes, et les poissons qu'elles nourrissent ont le goût plus savoureux que ceux des autres rivières. La Loire, que le moine Jean qualifie d'*aureus*, est, dit-il encore, d'un grand secours pour le commerce; de nombreux bateaux, chargés de toutes sortes de marchandises, remontent de la mer jusqu'à Tours, et même plus haut. — D'autres textes viennent confirmer ces allégations. La Touraine faisait au onzième siècle un grand commerce de vins, surtout avec Nantes (légende de saint Mesme). Quant aux moulins à eau dont il est question plus haut, le Testament de saint Perpet prouve qu'il y en avait, avant la fin du cinquième siècle, à Savonnières, sur le Cher, et une anecdote rapportée par Grégoire de Tours dans la *Vie de saint Ours* établit qu'il en existait sur l'Indre dès la première moitié du sixième siècle.

1. Prata turris Malliacensis. Charte de Saint-Venant, prieuré de Marmoutier.

coup de pâturages. Le prieuré de Marmoutier, appelé Fontcher, ou plutôt le Fouchet, fut bâti dans un pré nommé *Mercuriolus*¹, et plus tard *Mequeroil*², appellation qui a été remplacée depuis par le nom du prieuré. En face de Martigni, dans la même ile, était un autre pré connu sous le nom de *Pratum Luci*³; il touchait à ceux qui portaient le nom de Saint-Venant⁴, lesquels étaient limitrophes des prés de Saint-Julien⁵ et n'étaient séparés de la ville de Tours ou plutôt de Châteauneuf que par le ruau Sainte-Anne. Ce ruau fermait l'ile de Berthenai du côté de l'est. Ses deux rives et toute la partie ouest et sud-ouest de la ville actuelle, ainsi qu'une partie de la paroisse de Notre-Dame de la Riche, étaient couvertes de prés; c'est là qu'étaient placés le *pratum Maledictum*⁶ et le *pratum Linee*⁷. Ce dernier joignait celui nommé *Malmorda*⁸. Il y en avait encore d'autres au sud entre le Châteauneuf et l'abbaye de Beaumont, et enfin à peu de distance de cette abbaye commençait, pour ne finir qu'au Cher, la grande prairie connue depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours sous le nom de Gloriette⁹. Les vallées du Cher, de l'Indre, de la Cisse, de la Choisille et de la Vienne étaient couvertes de pâturages, et il nous serait facile d'énumérer ici tous ceux dont nous trouvons les noms dans les chartes, mais cette énumération serait aussi fastidieuse qu'inutile.

Si des prés nous passons à la vigne, nous verrons que celle-ci était cultivée en Touraine dès le temps des Romains; il en est fait mention en 475 dans le testament de saint Perpet. Lorsque les barbares envahirent les Gaules, ils comprirent que ce genre de culture étant une des principales richesses du pays, il fallait la protéger d'une manière toute spéciale. A cet égard la loi salique est fort explicite : elle met les vignes sous la protection pu-

1. *Pratum quod dicitur Mercuriolus*. Charte de Marm., D. Houss., n. 141 et 430.

2. D. Houss., n. 1110.

3. *Pratum inter Ligerim et Carum situm quod nuncupatur ad pratum Luci*. Charte de Saint-Martin, dixième siècle. — *Medietas de pratum Luci trans Ligerim situm*. Charte de Saint-Martin, ann. 900.

4. *Pratum Sancti Venantii prope castellum Sancti Martini*. D. Houss., n. 376.

5. Charte de Saint-Martin, ann. 1190.

6. *Ibidem*.

7. *Idem*.

8. *Idem*.

9. Charte de Beaumont, onzième siècle. — Charte de fondation des Minimes, à Tours.

blique, au même titre que les terres labourées et les prés, et elle édicte des peines sévères contre ceux qui vendangeront indûment la vigne d'autrui. On voit enfin par les écrits de Grégoire de Tours et par les *formulæ Andegavenses*, en usage en Touraine au sixième et au septième siècle, que les vignes constituaient alors un des modes de propriété les plus ordinaires du pays. Au neuvième et au dixième, les coteaux de la rive droite de la Loire depuis Amboise jusqu'à Bourgueil en sont couverts. On en trouve à Bourgueil ¹, à Maillé ou Luynes ², à la Motte, près de l'embouchure de la Choisille ³, à Saint-Cyr, près Tours, où un clos de cette paroisse portait le nom de la *Moneterre* ⁴, et sur les coteaux de Saint-Symphorien ⁵, de Sainte-Radegonde et de Rochecorbon ⁶; il y en avait aussi à Saint-Barthélemi ⁷, à Parçai ⁸ et à Chançai ⁹; quelques clos de vignes existaient également sur la rive gauche, à Amboise ¹⁰, à Nouis et à *Silcariolæ* dans la viguerie de Mont-louis ¹¹.

Il n'était pas jusqu'à l'emplacement actuel de la ville de Tours et jusqu'aux varennnes environnantes qui, au dixième siècle, ne fussent couvertes de vignes. Au midi du Châteauneuf, du côté de la porte Pétrucienne, les vignes abordaient le pied des murailles ¹²; du côté opposé il y avait un clos dit le *clos de Saint-Aubin*, sur

1. Vineæ prope Burgulium. D. Houss., n. 2267.

2. Vineæ subtus castrum Malliacum. D. Houss., n. 704 et 1117. — Vineæ de Biolio prope Malliacum. *Id.*, n. 3249. — Vineæ in parochia Sanctæ Genovefæ de Malliaco. D. Houss., n. 2686.

3. Vineæ in monte Boelli. Charte de Saint-Martin, ann. 1173.

4. Vineæ vocata la Moneterre, in parochia Sancti Cirici prope Turonos. D. Houss., n. 3105.

5. Vineæ ad portum Ligeris in latere Montis qui vocatur Altionus, prope ecclesiam Sancti Symphoriani. Charte de Marmoutier, D. Houss., n. 198.

6. Vineæ ex terra Sancti Audoeni super ripam Ligeris prope fontem Columbarien sem. Charte de Marmoutie., D. Houss., n. 6728.

7. Vineæ apud Sanctum Bartholomeum. D. Houss., n. 6378.

8. Vineæ ad Parciacum. D. Housseau, n. 875.

9. Vineæ in villa de Canciaco. D. Houss., n. 6711.

10. Charte de Marmoutier. D. Houss., n. 6781.

11. Vineæ jam plantata, in vicaria montis Laudiacensis, in Villa Noviento et in Silcariolas. Charte de Saint-Martin, dixième siècle.

12. Vineæ in suburbio castelli Sancti Martini, prope portam Saxonis, a dextra parte subtus murum castelli. Charte de Saint-Martin, neuvième siècle. — Vineæ in suburbio Turonicæ urbis, in loco dicto Nova Villa, prope capellam Sancti Salvatoris. Charte de Saint-Julien, ann. 994.

le bord même de la Loire, entre ce fleuve et l'église de Notre-Dame la Pauvre ¹. Ce fut enfin sur des vignobles que s'élevèrent peu à peu les bourgs de Saint-Julien, de Saint-Pierre, de Saint-Hilaire, de Saint-Vincent, de Saint-Saturnin et du Chardonnet ².

Si du cours de la Loire nous passons à celui du Cher, nous trouverons des vignes sur les coteaux de Saint-Avertin, autrefois appelé Vancé ³. Au treizième siècle on avait introduit dans cette commune du plant d'Orléans, réputé meilleur que les plants indigènes ⁴. La vigne couvrait également les coteaux d'Athée ⁵, de Civrai, de Chissé et de Montrichard ⁶; on en voyait encore à Joué, à Miré ⁷, à Villandri ⁸, à Huismes et à Rivarenne ⁹.

Ce genre de culture était moins répandu dans le reste de la province: au nord on n'en trouvait guère qu'à Sarcenai sur la Choisille ¹⁰, à Semblançai ¹¹ et à Cerelles ¹²; mais au midi on en rencontrait à Candes ¹³, à l'Île Bouchard ¹⁴, à Tavant, à Ligeuil, à Loches et à La Haie ¹⁵.

1. Vineæ inter fluvium Ligeris et ecclesiam Sanctæ Mariæ pauperulæ sita. Cart. de Saint-Julien.

2. Vineæ sitæ inter parochias S. Juliani, S. Petri, S. Hilarii et S. Vincentii pertinentes, usque ad Burgum Sancti Petri puellaris. Charte de Saint-Julien, ann. 933. — Vineæ de Cardineto. *Id.*, ann. 994.

3. Vineæ de Venciaco. Charte de Saint-Martin, dixième siècle.

4. Vineæ de Venciaco supra in colle sitam, quam plantari fecerat de vitibus Aurelianensibus. Charte de Saint-Martin de 1203.

5. Vineæ prope villam Atheias. Charte de Saint-Martin, onzième siècle.

6. Charte de Saint-Julien, ann. 995.

7. Vineæ in parochia de Miré. D. Houss., n. 2962.

8. Vineæ apud Columbarios. D. Houss., n. 937.

9. Vineæ apud Rivarennam. Cart. de Cormeri, et D. Houss., n. 410.

10. Vineæ apud Charchenaum. D. Houss., n. 2714.

11. Vineæ prope Semblancaum ante Eleemosinam. D. Houss., n. 2683.

12. Cart. de Saint-Julien.

13. Vineæ prope Candate. Charte de Bourgueil, D. Houss., n. 2009.

14. Vineæ de Cruce Taventi inter Insulam et Taventum. Ch. de Marm., D. Houss., n. 3266.

15. Vineæ de Guena prope Haïam. Charte de Beaulieu, D. Houss., n. 3041.

§ II. DE QUELQUES CONTRÉES DE TOURAINE QUI TIRENT LEUR NOM DE LA NATURE DU SOL.

Dans tous les pays, la constitution physique du sol, son mode de formation, sa composition et le genre de ses productions, font distinguer plusieurs contrées auxquelles on donne des noms particuliers. C'est ainsi qu'en Touraine nous avons la Brenne, la Champagne, la Gastine, les Varennes, la Vallée et le Véron. Ces contrées n'ont jamais eu de limites bien précises, et n'ont jamais servi de base à aucune division administrative. Il est assez difficile de déterminer l'époque à laquelle remontent les noms qui servent à les désigner. Les mentions les plus anciennes ne sont pas antérieures au dixième siècle.

BRENNA, Brenia, Briona ¹. La Brenne n'était primitivement qu'une vaste forêt remplie d'étangs et de marécages, située sur les limites de la Touraine et du Berri. Elle s'étendait plus dans ce dernier pays que dans le premier. Les principaux bourgs de la Brenne étaient Tournon, Bossai, Mézières en Brenne, Azai-le-Féron, Saint-Michel en Brenne et Martizai.

CAMPANIA ². La Champagne ou Champagne était une plaine qui s'étendait du Cher à l'Indre, entre les forêts de Brechenai, de Chenevose et de Chedon. Elle comprenait Sublaines, Cigoigné, Athée, partie de Courçai et du Fau-Reignac, Luzillé, le Liège, etc.

GUASTINA, Wastina, Wastinia ³. La Gastine, contrée qui, comme la Brenne, doit originairement son nom à une vaste forêt qui couvrait une partie de la Touraine septentrionale, s'étendait fort avant dans le Perche, et joignait à l'est la forêt de Blemars. Saint-Laurent en Gastine, Chenusson, Ferrière, Le Boulai, Le Sentier, Monthodon, Les Hermites, Marcé, Montrouveau, Ville-dieu, etc. faisaient partie du pays de Gastine.

1. Chartes de Baugerais et de la Merci-Dieu, et Gaignières, vol. 678, p. 162.

2. Charte de donation de la forêt de Chenevose à Marmoutier, en 1185. — Namque planities ultra Endriam sita, quæ antiquo vocabulo Campaniam dicitur. *Gesta dom. Ambaziensium*. — Milites et Clientes multos Bresis posuit, qui Campaniam fere totam usque ad Carum fluvium excepto Bliriaco vastaverunt. *Idem*. — Guenno cum suis copiis Campaniam causa depredandi aggressus est et usque ad ripas Chari fluvii venit. *Ibidem*. — Comes vero jugiferam Campaniæ et Segrecheriam quæ ultra Charum est fluvium, ex sua parte Lisoio pro servitio suo tribuit. *Ibidem*.

3. Chartes de Marmoutier, onzième et douzième siècles. — Chartes de l'abb. de Gastine. — Chartes de Saint-Julien.

VALEIA, *Valleya*¹. La Vallée, située en Anjou le long de la Loire, s'étendait en Touraine jusqu'à Ingrande et Saint-Patrice. C'était, comme son nom l'indique, une vallée fertile qui suivait la Loire jusqu'en face de Saumur, et dont les villes principales étaient Bourgueil et Beaufort.

VARENNÆ², les varennnes. On désignait et on désigne encore sous ce nom les riches terrains d'alluvion situés sur les deux rives de la Loire, dans le fond même de la vallée formée par ce fleuve, depuis Amboise jusqu'à Saint-Michel-sur-Loire. D'Amboise à Tours, les varennnes sont principalement situées sur la rive gauche de la Loire, tandis que de Tours à Saint-Michel elles se trouvent plutôt sur la rive droite. Les terrains de la rive gauche, quoique de même nature et portant aussi le nom de varennnes, sont connus plus généralement sous les dénominations de pays de Berthenai et de Brehemont.

VERON, VERRUM³, VERRONIUM. Le pays de Véron, situé dans l'angle formé par la Vienne et la Loire en face de Candès, s'étendait jusqu'à Chinon. Il renfermait Beaumont-en-Véron, Savigni, Avoine, Destilli, Razilli, Saint-Louant et le petit Chousé.

§ III. FORÊTS ET BOIS.

Les forêts jouent un grand rôle dans l'histoire topographique de la Touraine; les principales d'entre elles avaient reçu de bonne heure des dénominations particulières, et lorsqu'elles eu-

1. Per totam Turoniam, Cenomaniam, Valeiam et Andegavis. — Itaque Landricus per Turonim et Langiacum descendens Valeiam impugnabat... et per terram hominis et amici sui Hugonis de Aluia, qui dominus castri quod Castellis dicitur et Sancti Chistophori erat, indeque Valeiam intrans... *Gesta consul Andegav.*

2. In illis Varennis quæ conjacent in circuitu Turonicae urbis. Arm. de Baluze, t. 77, p. 78. — In illis Varennis quæ conjacent prope cruces. Charte de Saint-Florent, D. Houss., n. 196. — In capite Pontis Ambazie a parte Varennae. Charte de Pont-levoi, ann. 1228. — A parte Varennarum. Charte de Turpenai, treizième siècle. — Terra quam habet in Varenna. Charte de Saint-Martin, ann. 1184. — Homines de Varenna. *Ibidem*, treizième siècle. — Prepositura de Varenna. Charles de Saint-Martin.

3. Dat exclusam de Choceio in Verrone. D. Houss., n. 5533. — Gauzuinus dat alodum suum quod est in Verrone, in villa quæ dicitur Domziacus, in vicaria Caynonensi. Cartul. noir de Saint-Florent de Saumur, f. 18. — Dedit duos junctos de prato in pago Turonico, in vicaria Caynonensi, et in Verrone. D. Housseau, n. 10314. — Dedit decimam de Lonaio sitam in Verrone et in parochia Sancti Lupantii. Charte de Saint-Florent de Saumur.

rent été entamées par les efforts de l'agriculture, les portions de moindre étendue qu'on laissa subsister reçurent à leur tour de nouvelles appellations qui figurent souvent dans les chartes. J'énumérerai ci-dessous celles qui sont citées le plus souvent, en cherchant à en fixer avec exactitude l'emplacement. Je donnerai ensuite la liste des rivières et des ruisseaux qui en si grand nombre arrosent le pays, et je terminerai enfin ce chapitre sur la topographie générale du pays par les noms des localités qui, sur le cours des principales rivières, ont reçu le nom de ports.

Albereia. Nemus Alberiacum. Le bois de Bray. Ce bois, réuni à celui nommé *Gula*, était situé sur les bords du Cher, dans l'endroit où cette rivière forme une île avec la Loire, ainsi que l'indique le traité de *Commendatione provinciæ Turonicæ* ¹. On voit, par un titre de Marmoutier, qu'un seigneur de Montbason nommé Jean donna, au commencement du douzième siècle, une portion de ce bois à défricher aux religieux du prieuré de Fontcher ². Ces textes nous permettent de fixer son emplacement sur les bords du Cher, depuis le pont aux Oies jusqu'à Savonnières. Deux fermes, le haut et le bas Bray, situées sur le coteau au-dessus de Savonnières, ont vraisemblablement emprunté leur nom au *Nemus Alberiacum*. Près de Savonnières se trouve encore la Fosse aux Brais, dont l'appellation a peut-être la même origine.

Foresta Ambasiæ. La forêt d'Amboise s'étendait entre la Loire et le Cher, depuis cette ville jusqu'à Bouré et Saint-Martin-le-Beau, renfermant non-seulement la forêt actuelle d'Amboise, mais aussi celle de Montrichard. Le bois appelé *Braiū nemus* (voy. ce mot), où fut vaincu Eudes II, comte de Touraine, en était une portion. D'autres parties de cette même forêt furent désignées à différentes époques sous les noms de bois du Pineau, de bois Pateau, de bois de Roujon, de bois de l'isle proche Chissé, etc. ³.

Aquævivæ Silva. La forêt d'Aigues-Vives fut donnée en 1173 aux religieux de Bellevau par Garlet, seigneur de Montrichard ⁴.

1. Cum autem Liger crescens unacum Caro prata planitiemque tegit... et per depasta buceta reboantes, audire in Alberiaca et Gula nemoribus placebit.

Narratio de commendatione Provinciæ Turonicæ. *Rec. Salmon*, p. 295.

2. « Dedit quandam partem bosci in Albereia. » Charte de Marmoutier (1124-1127). *D. Housseau*, nn. 1435 et 6680.

3. Aveux et dénombrements du comté de Touraine, an. 1397. *Archiv. impériales*.

4. Charte de fondation de l'abbaye d'Aigues-Vives. *Gallia christ.*, 1^{re} édition, t. IV, p. 21. Cette donation fut confirmée en 1183 par l'archevêque Josce. *Id.*, p. 72.

Il existe encore aujourd'hui des bois d'Aigues-Vives contigus à ceux du Chatelier ; mais l'ancienne forêt était bien plus considérable, elle s'étendait au nord et à l'ouest jusque dans les environs d'Épeigné.

Nemus Aquilonarium. C'est le nom que l'auteur du *Liber de compositione castri Ambaziæ* donne à cette partie de la forêt de Blemars qui se trouvait au-dessus de Nazelles ¹ sur les paroisses de Noizai, Chancai, Reugni, Montreuil et Saint-Ouen du Bois. La forêt de Chancai est encore marquée sur la carte de Cassini. C'est vraisemblablement le reste du *Nemus Aquilonarium*.

Nemus de Baugeseio. Les bois de Baugerais sont marqués sur la carte de Cassini ; mais ils couvraient autrefois une plus grande étendue de terrain, car, absorbant presque en entier le territoire des paroisses d'Aubigny et de Sennevières ², ils s'étendaient jusqu'à la forêt actuelle de Loches. Une portion de ces bois portait le nom de forêt de *Igleis* ³ ; située sur la paroisse d'Aubigny, cette dernière n'a pas laissé de traces.

Nemus de Bella Valle. La forêt de Bellevau est aujourd'hui représentée par les landes du Ruchart, au-delà de la forêt actuelle de Chinon. Le nom de Bellevau est resté à une petite habitation isolée située au milieu des landes du Ruchart ⁴.

Foresta Bellimontis. La forêt de Beaumont, près Montrésor, est citée dans une charte de l'abbaye de Villeloin du treizième siècle ⁵. En 1399 elle ne contenait plus que deux cents arpents ⁶. Cette forêt est marquée sur la carte de Cassini.

Silva Belli Montis de Roncia. La forêt de Beaumont-la-Ronce doit être considérée comme une dépendance de la forêt de Gâtines. Elle est mentionnée dans des actes d'aveux et dénombrements de 1399 ⁷.

Foresta Blimardi, Blimarcium Nemus, Blemardi Silva, la forêt de Blemars. Située sur les territoires de Saint-Ouen du Bois,

1. « Lucum etiam maximum, qui ab aquilone villam (Navicellam) claudit, Aquilonarium dixerunt, et tam villa quam lucus usque hodie nomen suum retinet. » *Edit. Salmon*, p. 7.

2. Charte de l'abbaye de Baugerais, ann. 1234. D. Houss., n. 2758.

3. Autre charte de l'an 1207. *Extraits de Maroies*, p. 60.

4. Chartes de l'abbaye de Turpenay, ann. 1137 et 1144. D. Houss., n. 1634.

5. Charte de l'abbaye de Villeloin, de l'an 1293. D. Houss., n. 3395.

6. Aveux et dénombrements de 1397. Archives impériales.

7. *Idem*.

de Cangi, de Fleur-Aylée, d'Autresches, de Dame-Marie du Bois, de Moran, de Saint-Nicolas-des-Motets, de Saint-Étienne-des-Guérets, autrefois appelée Saint-Étienne de Blemars, cette forêt s'étendait jusqu'à Saint-Cyr du Gaud, où elle joignait la forêt de Gastines¹. Elle servait jadis de démarcation entre la Touraine et le Blésois.

Boscus Alberici. Bois Aubry, tel était le nom du lieu où fut bâti en 1167 le prieuré de Luzay, érigé depuis en abbaye. Le nom de ce bois a fini par prévaloir, et a servi à désigner cette abbaye².

Boscus archiepiscopi. Le bois l'Archevêque était une portion de la forêt de Brechenay (voyez ce nom).

Foresta de Bort, foresta quæ dicitur Bornus. Le bois de Bort s'étendait sur les paroisses de Tizay, Couziers, Lerné, Cinais, Candes en Touraine, Fontevrault, Champigni-le-Sec et Roiffé en Poitou. C'est au milieu de cette étendue de bois que fut fondée l'abbaye de Fontevrault³.

Nemus de Berohart. La forêt de Brouart, qui fait suite à la forêt de la Tonne, et sépare la Touraine du Berri⁴.

Boschetum Nemus. Le bois du Bouchet, dans la commune de Rivarennnes, joignait le bois Chétif situé dans la même commune; c'était une portion de la forêt actuelle de Chinon⁵.

Brionna. Silva Brenniæ. La forêt de Brenne était située en Touraine sur le territoire de Preuilly, de Bossay, de Tournon, et s'étendait en Berri sur tout le pays de Brenne, auquel elle a donné son nom. La forêt de Brenne est citée dès le septième siècle sous le nom de Brionna⁶.

Braiûm Nemus. Le bois de Brai, où Thibault, comte de Touraine et de Blois, fut pris en 1042 par Geoffroi Martel, comte d'Anjou, était une portion de la forêt d'Amboise qui s'étendait jusqu'à Rochepinard, entre Montlouis et Saint-Martin-le-Beau. Ce bois n'a rien de commun avec le *Bresis Castrum*, dont il est souvent fait mention dans les Gestes des seigneurs d'Amboise, et

1. Chartes de l'abbaye de Fontaines-les-Blanches, ann. 1131-1140. — *Historia abbatiae Fontanarum*. — *Narratio de Commendatione Provinciae Turonicae*.

2. Charte de fondation de l'abbaye de Luzai.

3. Cartul. de Fontevrault, t. I, p. 159, et t. II, p. 8, etc.

4. Dom Housseau, n. 2421.

5. Charte de Cormeri, ann. 1275.

6. *Translatio Sancti Leodegarii*.

7. *Gesta consulum Andegav.* Édit. Marchegay, p. 121, 171 et 232.

qui désigne Braye ou le Fau-Reignac. Il y a encore près de Saint-Martin-le-Beau la ferme de Bré, appelée *Villa Braica* au neuvième siècle. C'est un souvenir de l'ancien *Braium Nemus*, qu'il ne faut pas confondre non plus avec l'*Alberiacum nemus* (voyez ce mot) situé sur la Loire près de Savonnières.

Brociæ Sanctæ Mariæ ¹. Ce bois était situé dans la commune de Joué, probablement au lieu appelé sur la carte de Cassini les Brosseaux et les Landes du Pressoir. Les Landes de Charlemagne sont tout à côté.

Brussegneium Nemus, *Brunissiacum Nemus*, *nemus de Brusenayo* ou de *Bruseneyo* ². La forêt de Brechenay ou des Pelouses s'étendait entre le Cher et l'Indre, depuis Courçay, Athée et Azay-sur-Cher d'un côté, jusqu'à Balan et Miré de l'autre. Elle couvrait une grande partie des paroisses de Miré, Balan, Joué, Chambray, Veigné, Saint-Avertin, Larçai, Azay-sur-Cher, Truyes, Courçai et Athée. Les bois actuels de Balan, et ceux qui se trouvent encore dans les communes de Joué et de Chambray n'en sont que de faibles débris. Au treizième siècle cette forêt était divisée en plusieurs parties désignées chacune par un nom particulier : l'une s'appelait le bois de Saint-Martin, *nemus Santi Martini* ; une seconde, *Lenda militum* ; la troisième, *Hasta comitis* ; une quatrième, le bois l'Archevêque, *Boscus Archiepiscopi* ; une cinquième, le bois au Chantre, *nemus Cantoris* ; une sixième, *nemus de Brandone*, le bois du Brandon, etc. Le lieu nommé Bois Rahier, qui fut donné aux religieux de Grammont pour y fonder un prieuré, était également une dépendance de la forêt de Brechenay ou de la forêt de Bray à laquelle elle confinait en cet endroit. Le nom de Bois au Chantre est resté à un hameau situé entre Larçay et Chambray. Une charte du treizième siècle nous apprend que Cangé, situé au bord du Cher, commune de Saint-Avertin, n'était pas éloigné du Bois au Chantre ³.

1. Cartul. de Cormeri, ann. 1238.

2. Chartes de Cormeri, ann. 1123, 1238 et 1338. — In foresta quæ Brunessiacum nuncupatur... inter Cormaricum et Azaium. Ch. de Saint-Jean du Grès, ann. 1127.

3. « *Nemus de Bruseneyo... quod vulgariter dicitur nemus Sancti Martini secundum se comportat a Vencayo et prioratu Grandimontis, versus Lendam militum, Hastam comitis, Boscus archiepiscopi ac etiam circa locum qui dicitur Nemus Cantoris necnon et in nemore sito versus Courceyum et Scolastrum... et versus nemore nostro de Brandone, Sanctæ Mariæ et de Sancto Juliano.* » Charte de Saint-Martin, ann. 1286.

*Boscus de Capella*¹. Le bois de la Chapelle-Blanche couvrait une partie du territoire de la commune de ce nom.

*Boscus Francus*². Le bois Franc était contigu au bois de Clouffis et situé sur les limites de la Touraine, à l'extrémité des communes d'Euveillé et d'Hervaux. Ce bois n'existe plus, mais Bois-Franc est encore le nom d'une propriété située près d'Hervaux, un peu en dehors des limites du département d'Indre-et-Loire.

Boscus Ogerii. Le bois Oger ou la forêt de Bois-Oger, placée sur la rive gauche de l'Indre, depuis Perrusson jusqu'à Cornillé, s'étendait à l'ouest dans les terres au moins jusqu'à Doulus et la Joncheraye. Depuis longtemps il n'existe plus aucun vestige de cette forêt; le bois de Châtres, cité dans des titres du treizième siècle, et celui de l'Epinoi, en étaient des démembrements³.

Boscus Raherii. Bois-Rahier était le nom du lieu où fut fondé le prieuré de Grammont près Tours. Bois-Rahier faisait partie de la forêt dite *Albereia* qui, sur ce point, se confondait avec la forêt de Brechenay.

Boscus Sancti Martini. Le bois Saint-Martin était le nom que prenait une portion de la forêt de Brechenay. Il y avait aussi une forêt de Saint-Martin sur le territoire de la commune de la Chapelle-Blanche.

*Boscus de l'Epinoi*⁴. Nom donné à une portion de l'ancienne forêt de Bois-Oger. Ce bois était situé sur la paroisse de Dolus.

*Foresta Burgulii*⁵. La forêt de Bourgueil, qui est depuis longtemps disparue, existait autrefois dans la vallée entre Bourgueil et la rive droite de la Loire. Elle s'étendait principalement en face de Candes et de Montsoreau, sur les communes actuelles de Chouzé (Indre-et-Loire), de Varennes (Maine-et-Loire), et bien au-delà de Saint-Lambert-des-Levés. En 1488, une portion de cette forêt existait encore sous le nom de bois du port d'Ablevoie⁶.

*Calvimontensis Silva*⁷. La forêt de Chaumont se joignait à la

1. Charte de Saint-Martin, ann. 1213.

2. Cartul. du Liget, aux archives d'Indre-et-Loire.

3. Cartul. du Liget, chartes de 1285 et 1254. — Chartes de l'abb. de Baugerais, ann. 1190, 1197 et 1218.

4. Cartul. du Liget.

5. Chartes de Bourgueil, ann. 1215 et 1286.

6. Dom Housseau, n. 4103.

7. Chartes de Pontlevoir, ann. 1212 et 1234. Charte de Villel., treizième siècle.

forêt d'Amboise et s'étendait assez avant dans le Blésois, où elle se rattachait à une autre forêt située le long de la Loire, et que les chroniques des comtes d'Anjou appellent *Silva Longa*.

Canevosa Silva ¹. La forêt de Chenevose, dont il ne reste plus aucune trace, était bornée au midi par la vallée de l'Indrois jusqu'à Saint-Quentin, à l'est par l'Indre jusqu'au Fau-Reignac, des deux autres côtés par le pays de Champagne et des terres labourables. Elle s'étendait sur les paroisses de Saint-Quentin, de Chedigny, de Braye et sur une partie de celles de Sublaines et de Luzillé. Mentionnée dans les chartes du onzième et du douzième siècle, cette forêt fut défrichée d'assez bonne heure sous l'influence des religieux de Marmoutier établis au prieuré de Brenezai.

Nemus Cantoris. Le bois au Chantre était une portion de la vaste forêt de Brechenai. Ce nom est resté à un hameau situé entre Larçai et Chambrai. Une charte de Saint-Martin, du treizième siècle, nous apprend que Cangé, commune de Saint-Aver-tin, n'était qu'à peu de distance du bois au Chantre ².

Captivum Nemus. Le bois Chétif était situé dans la paroisse de Rivarennnes, et contigu au bois du Bouchet. C'était une portion de la forêt actuelle de Chinon.

Capduana Silva ³, *Capdonis Silva*, *Silva de Chepdone*, de *Chedonis*, de *Chedon*, de *Chetlone*. La forêt de Chedon longeait le Cher; elle s'étendait sur les paroisses de Chedon, de Faveroles, Angé et Poillé, jusqu'aux bois d'Aigues-Vives. Une de ses por-

1. Foulques, comte d'Anjou, donna en 1085 la forêt de Chenevose à Marmoutier. « Terminatur silva illa ab Oriente terra arabili et plana, a meridie valle pratis contigua quæ porrigitur juxta fluvium quæ Angeliscus vocatur, ab Occidente partim eam terminat terra arabilis quæ est ante ecclesiam Sancti Quintini et partim silva quæ est ejusdem comitis, ab aquilone terra quæ vocatur Campania. » Dreux de Mello, seigneur de Loches, confirma vers 1200, aux religieux de Marmoutier, la donation précédente, ainsi que la voirie des chemins qui traversaient cette forêt. D. Housseau, n. 1586.

2. D. Housseau, n. 3349.

3. « Totum nemus et totum territorium sicut pertinet ad Chedonem, quod est a rivo de Bello Morterio usque ad nemus domini Gofridi de Paludello et usque Reborret, et versus boscum Cheuvrum et versus nemus Berohoert et versus nemus Gofridi Burgundi et versus nemus Mathei et Guillelmi de Freteio militum et versus Noent, et versus forestam et versus Villorsin. » Charte de Villeloin, dom Housseau, n. 2421. — « Foresta de Chetlone vel de Chedonio... a foresta militum usque ad domum monachorum. » Charte de Saint Julien, ann. 1091. — *Id.*, ann. 1142.

tions s'appelait le bois des Chevaliers, *foresta Militum*. En 1399, cette forêt renfermait encore une étendue de 460 arpents ¹.

Nemus de Castellis ². La forêt de Chateaux-la-Vallière appartenait principalement à l'Anjou, en Touraine elle s'avancéait jusqu'à Bresches et Souvigné.

Castanetum Nemus ³. Le bois de Chatenay était près de Parçay et à peu de distance de Marmoutier.

Silva Caynonis ⁴. La forêt de Chinon. Cette forêt n'est mentionnée sous ce nom que vers la fin du quatorzième siècle. Primitivement, elle commençait à l'ouest entre la Loire et la Vienne, depuis Huismes jusqu'à Chinon, et elle s'étendait à l'est jusqu'à Thilouze, Ville perdue, et Sainte-Catherine de Fierbois. L'ancienne route de Tours à Chinon et la riche vallée de l'Indre lui servaient de limites au nord, et au sud elle ne s'arrêtait que sur les premières pentes du plateau qui domine les vallées de la Manse et de la Vienne, à Nueil, à Crissay, à Panzoult, à Cravant et à Chinon. Cette vaste étendue de bois qui, longtemps, ne fut traversée que par la route de Saint-Epain au pont de Ruan, porte, dans les textes antérieurs au quatorzième siècle, différents noms. La partie qui avoisinait la Loire et l'Indre s'appelait la forêt Tillier ou Teillay, le bois Chétif, le bois du Bouchet; celle qui regardait la Vienne portait les noms de forêt de Bellevau, de l'île Bouchard, de Saint-Maurice et du bois de Nueil ou de Crissai. A une époque plus moderne enfin, nous en voyons la majeure partie désignée sous le nom de Ruchard, ou des landes du Ruchard.

Nemus de Chatres ⁵. Le bois de Chatres était situé dans la commune de Chambourg. Il faisait primitivement partie de la forêt de Bois-Oger. Chatres est encore le nom d'une ferme située entre Chambourg et Doulus.

Nemus de Clareis ⁶. Le bois des Clairets, situé sur les communes de la Chapelle-Blanche et de Ligueil, fut connu plus tard

1. Aveu de l'an 1397, aux Archives de l'Empire.

2. Chartes de la Clarté-Dieu, ann. 1271, aux archives d'Indre-et-Loire.

3. Charte de Marmoutier, ann. 1146. Cartul. de l'archevêché de Tours.

4. Déclaration de Philippe de Bétisy, enquesteur des eaux et forêts, 4 mai 1321. Cartulaire de l'archevêché de Tours.

5. Charte de la collégiale de Loches, ann. 1256.

6. Charte de Saint-Martin, ann. 1211.

sous le nom de forêt de *Saint-Martin*. Il en reste encore quelques traces dans la commune de la Chapelle-Blanche.

Nemus de *Cloff* ¹, de *Clophi*. Le bois de Cloffis, dans les paroisses de Nouans, de Coulangé et d'Écueillé. Ces bois ont été brûlés plusieurs fois. Au quatorzième siècle, ils étaient ruinés et d'un faible revenu; ils ont laissé leur nom à une certaine étendue de landes marquée sur la carte de Cassini. La Doince et Orsai étaient situés en Cloffis.

Nemus de *Fonte Milonis* ². Le bois de la Fontaine-Milon était une portion de la forêt de Loches; il était situé sur la rive droite de l'Indre, près de Cornillé. La Fontaine-Milon est probablement le lieu appelé la Fontaine sur la carte de Cassini, dans la forêt de Loches.

Guastinensis Silva ³, *Wastina Silva*, *Wastinia*, *foresta de Wastinio*. La forêt de Gastines, qui a donné son nom au pays de *Gastines*, et à l'abbaye du même nom. Cette forêt était fort importante; elle joignait celle de Blemars, dont elle était comme la suite, puis s'étendait considérablement dans le Vendômois. Dans le principe, elle couvrait en Touraine les paroisses de Nouzilli, Chenusson, Beaumont-la-Ronce, Saint-Laurent-en-Gatines, Louestault, Marrai, Crotelles, Villedomer et le Boulai. Une partie fut défrichée d'assez bonne heure. La forêt actuelle de Beaumont en constitue aujourd'hui la portion la plus importante.

Nemus de *Igleis*, de *Higleis* ⁴. Ce bois était situé sur la paroisse d'Aubigné. C'était une portion des bois de Baugerais; il est souvent cité dans les chartes de l'abbaye de ce nom. Défriché de bonne heure, on n'en pourrait retrouver aujourd'hui même le nom moderne.

Nemus Insulanensis ⁵, *Silva Insulæ Bucharidi*. Le bois de l'Île-Bouchard, dont il ne reste plus aucune trace, joignait la forêt

1. Nemus de Clophi in parochia de Noento situm cum fundo terræ, lendis. . . et versus territorium de Orcayo et Collengeium et versus Esculleium. » Charte de Villedoin, D. Houss., n. 3151. — *Idem*, ann. 1181. — Charte de Baugerais, treizième siècle.

2. Charte de la collégiale de Loches, ann. 1213.

3. « Foresta quæ dicitur Wastina. » Chartes de Marm., treizième siècle. — Charte de l'abb. de Vendôme, onzième siècle. — Chartes de Saint-Julien, onzième et douzième siècles.

4. Chartes de Baugerais, ann. 1207 et 1228. Charte de 1230, Gaign., vol. 678, fol. 38.

5. Chartes de Turpenai, treizième siècle. — Charte de Marmoutier, ann. 1210.

de Bellevau, aujourd'hui les landes du Ruchard. Il s'étendait vraisemblablement sur une partie des paroisses de Panzoult et d'Avon.

Nemus Lochizæ ¹. La forêt de Loches est mentionnée dans des titres du douzième et du treizième siècle. La portion qui se trouve vers Genillé prenait le nom de bois de Genillé; celle qui touche au bord de l'Indre s'appelait bois de la Fontaine-Milon, et celle qui s'étendait vers Aubigné, bois d'Iglers. Cette forêt s'avancait autrefois beaucoup plus à l'est qu'elle ne le fait aujourd'hui. La chartreuse du Liget, lors de sa fondation, se trouvait presque au centre.

Foresta Montricardi ². La forêt de Montrichard était contiguë à la forêt de Chaumont, et, comme cette dernière, n'était elle-même qu'une portion de la vaste forêt d'Amboise. Elle représentait à peu près l'étendue du bois appelé *Braium Nemus*, où, selon les chroniques d'Anjou, Thibault, comte de Touraine, fut vaincu en 1042, par Geoffroy Martel, comte d'Anjou.

Nemus Sancti Medardi, Nemus de Sancto-Medardo ³. Les bois de Saint-Mars-la-Pile, mentionnés, au douzième et au treizième siècle, dans les chartes de l'abbaye de Saint-Julien, s'étendaient sur le plateau derrière le village de ce nom.

Foresta Sancti Michaelis ⁴. La forêt de Saint-Michel-des-Landes. C'était le nom que portait plus particulièrement, du moins au onzième siècle, la portion de la forêt de Brenne située en Touraine. Elle s'étendait en effet, non-seulement sur le territoire de l'ancienne paroisse de Saint-Michel, mais elle renfermait aussi la forêt actuelle de Preuilli.

Nemus de Mantelan ⁵. Les bois de Mantelan, mentionnés au quatorzième siècle, n'étaient qu'un débris de l'ancienne forêt Teillier, qui s'étendait jusque-là.

Nemus de Parigny ⁶. Le bois de Parigné, situé près de celui

1. Cartul. du Liget, aux archives d'Indre-et-Loire.

2. Charte de l'abbaye de Pontlevoi, ann. 1236.

3. Charte de Saint-Julien, ann. 1165.

4. Ambart, abbé de Preuilli, emprunta en 1009, de Gosbert, seigneur de Preuilli, cinq cents sols poitevins et deux onces d'or, pour accomplir le projet qu'il avait formé de visiter les lieux saints, et il affecta à titre de garantie la forêt de Saint-Michel, dont il réserva toutefois l'affouage à ses religieux. Charte de Preuilli, année 1009.

5. Charte de Saint-Martin, ann. 1304.

6. Chartes de la Clarté-Dieu, ann. 1293, aux archives d'Indre-et-Loire.

appelé *Hureborde*, au-delà de Bresche, faisait suite à la forêt actuelle de Château la Vallière.

Nemus de Porcellis ¹. Le bois de Saint-Symphorien-des-Ponceaux, canton de Langeais, couvrait le territoire de cette paroisse et s'étendait sur celle de Cleré, jusqu'à Champchevrier.

Nemus de Ruchart ². Les landes du Ruchart s'étendent sur les communes de Panzoult et de Crissay. Elles sont marquées sur les cartes de Cassini, et ont remplacé l'ancienne forêt de Bellevau. On ne les trouve mentionnées sous ce nom qu'à une époque assez récente. Ces landes faisaient partie de la grande forêt de Teillier ou de Chinon, et joignaient les bois de Panzoult et de l'île Bouchard.

Foresta de Sempliciaco ³. La forêt de Semblançai couvrait la plus grande partie des paroisses de Semblançai, du Serrain, de Charentilli, de Saint-Antoine du Rocher et de Rousiers. Elle joignait la forêt actuelle de Beaumont-la-Ronce; quelques portions ne furent défrichées qu'assez tardivement.

Foresta Splenta, Explenta nemus, foresta Splendida ⁴, de *Plenta*. La forêt ou le bois de Plante est encore marqué sur un plan manuscrit des environs de Tours, dressé au dix-septième siècle, comme existant à l'extrémité de l'île de Berthenai. Elle s'étendait autrefois sur toute l'île de ce nom, depuis le Cher jusqu'à la Loire, à l'exception de quelques portions qui étaient en prés. Une charte lui donne le nom de l'*Epilois* ou de l'*Esplante*. Cette forêt, défrichée d'assez bonne heure, était presque entièrement plantée d'ormes; c'est pourquoi une charte de Marmoutier lui donne, au onzième siècle, la qualification d'*Ulmelum*.

Nemus de Spinantia ⁵. La forêt de l'Épinat s'étendait, entre la Creuse et la Claise, sur les paroisses d'Abilli, du Grand-Pressigni, de la Guierche et de Barrou. Cette forêt a donné son nom à une commanderie de Saint-Jean de Jérusalem fondée au milieu des landes dont elle était en grande partie composée au treizième et au quatorzième siècle.

1. Chartes de la Clarté-Dieu, aux archives d'Indre-et-Loire.

2. Liber bonarum gentium, ann. 1316 et 1391.

3. *Idem*.

4. Chartes de Saint-Martin, ann. 916 et 1190. Cartul. de Cormery, ann. 1236. Liber bonarum gentium, ann. 1358.

5. Charte de l'abbaye de Noyers, ann. 1213.

Tilliacus Nemus, le bois *Teillay*¹. Le bois Teillier, nom que portait autrefois la forêt de Chinon. La *Tillère*, propriété située entre Saché et Tillouse, à peu de distance des landes du Ruchard, indique que cette forêt s'étendait au sud, au moins jusque-là. Le bois Teillier renfermait, indépendamment de la forêt actuelle de Chinon, les landes du Ruchard, autrement dites les bois de Bellevau.

*Boscus de Vedde*². Le bois de Vedde s'étendait sur la paroisse d'Anché, au point où la Veude tombe dans la Vienne. Le nom de bois de Vedde est resté à un hameau situé au confluent de ces deux rivières.

Foresta de Villadomarii. Le bois de Villedomer était une portion de l'ancienne forêt de Gastine.

§ IV. RIVIÈRES ET RUISSEAUX.

*Agner, Anger, Andria, Endria*³. L'Indre, une des principales rivières de Touraine, entre dans la province à Flerai-la-Rivière et se rend dans la Loire en face d'Huismes. Le moine Aimoin, un des premiers qui, après Grégoire de Tours, parle de cette rivière, en fait une jolie description⁴. Elle faisait mouvoir des moulins à eau au moins dès le sixième siècle⁵.

*Amatissa*⁶. L'Amasse naît dans l'étang de Sudais, département de Loir-et-Cher, passe à Souvigni, Saint-Regle, et tombe dans la Loire à Amboise.

Andreis, Angeliscus, Angeriscus, Anderiscus, Andriscus, Androsius. L'Indrois prend sa source près de Preaux, dans le département de l'Indre, passe à Villedomain, à Loches, et va se réunir à la rivière de l'Indre, à Azai, après avoir reçu le petit Indrois.

1. Liber bonarum gentium, chartes de 1213, 1245, 1310, etc. — La forêt de Chinon, appelée Treillay, aveu de 1399. — La forêt de Tillay, aveu de 1397. Aux Archives de l'Empire.

2. *Idem*.

3. Cartul. de Cormeri. Chartes de Saint-Martin. Cart. du Liger, aux archives de Tours, etc.

4. « Andria despicibilis visu fluviolus, sed crebra in multiplicibus discursus alvei sectione ac paludum aliquantis in locis interpositione ad transmeandum difficilis. » Aimoini lib. I de *Miraculis sancti Benedictii*, cap. 18.

5. Grég. de Tours, *Vita Sancti Ursi*.

6. Narratio de Commendatione provinciae Turonicæ, édit. Salmon. Gesta consul. Andeg., édit. Marchegay.

Andricula ¹. Le petit Indrois se divise en plusieurs branches qui prennent leur source au-dessus d'Orbigni. Il passe à Beaumont-village, et se jette dans l'Indrois à Montrésor.

Aurifons. Le ruisseau d'Orfond prend naissance dans la forêt de Loches au-dessus de Ferrières, et tombe dans l'Indre au-dessous de Loches.

Auzonis fons, aqua. Le ruisseau d'Ozon prend sa source aux fontaines d'Ozon, traverse une partie du Véron, et se rend dans l'Indre.

L'Asdillère prend naissance dans la commune de Sonzai et se mêle à la Fare un peu au-dessous de Villiers-au-Boin.

Balonis rivus ². Le Ballon, ou ruisseau de Vitrai, prend sa source à Baugerais dans la commune de Loches, passe à Vitrai, et se rend dans l'Indre au-dessus de la chapelle Saint-Hippolyte.

Le ruisseau de Beaumont-la-Ronce forme un des affluents de la Choisille.

Le ruisseau de Bartelot tombe dans l'Indre un peu au-dessous de Perusson.

Fons Belli fagi ³. Le ruisseau de Beaufou prend sa source à peu de distance du Serrain et forme un des affluents de la Bresme.

Le ruisseau du Breuil prend sa source sur les limites de la commune d'Ambillou, passe à peu de distance de Saint-Mars et se joint à la Roumer à Langeais.

Bredanna, Bredana, Bredaria, Breenna ⁴. La Brenne ou Bransle prend sa source dans le Vendômois, aux environs de Lancé, passe à Villechauve, Neuville, Châteauregnault, Villedomer, Neuilli-le-Lierre, Reugni, Chançai, et se jette dans la Cisse au-dessous de Vernou.

Brenna ⁵. La Bresme vient du Serrain, passe près de Pernai où elle reçoit le ruisseau de la Garaude, à Saint-Étienne de Chigni, et tombe dans la Loire au pont de Bresme.

Brenno ⁶. Le Brignon prend naissance dans la paroisse de Sainte-Julitte, passe à Betz, à Ferrières-Larçon, à Paulmi, à

1. Charte de Turpenai, D. Housseau, n. 1411.

2. Charte de Baugerais, ann. 1224.

3. Cartul. de Noyers, charte de l'an 1231.

4. Charte de Cormeri, ann. 851. — Charte de Marm., onzième siècle. — Dom Housseau, t. XII, topographie.

5. Charte de Cormeri, ann. 1132. — Charte de Saint-Martin.

6. Dom Housseau, t. XIV, topographie.

Neuilli-le-Noble, et se jette dans la Claise, un peu au-dessus d'Abilli.

*Borussa*¹. La Bourouse sort de la commune de Luzai, canton de Richelieu, passe à Chezelles, à Liéze, à Theneuil, et se rend dans la Vienne au-dessus de l'île Bouchard.

*Cambio*². Le Changui ou Changeon vient de l'étang d'Hommes, passe à Bourgueil, et prend le nom d'Authion lorsqu'il a reçu le Lane (voyez le Doit).

*Carus, Caris, Karus, Charus*³. Le Cher entre en Touraine à Mareuil et tombe dans la Loire au lieu dit le Bec-de-Cher. Grégoire de Tours, qui avait remarqué la rapidité de son cours et la hauteur de ses crues, lui donne le nom de torrent⁴.

*Causila, Causilia, Chosilium, Cusilla*⁵. La Choisille prend sa source dans la forêt de Beaumont, passe à la Membrolle, après s'être grossie d'un certain nombre d'affluents, et se jette dans la Loire au pont de la Motte, l'ancien fort de Montboyau.

La petite Choisille passe à Charentilli, à Semblançai, et tombe dans la Choisille à la Membrolle.

Le ruisseau de Chatres, commune de Chambourg, tombe dans l'Indre en face le hameau de l'Épinai.

Le ruisseau de Chantereine, *Fons Cantus Ranæ*, prend sa source dans la commune de Mouzai, près de l'ancien prieuré de Beautertre, passe à Chanceaux, et se rend dans l'Indre en face Chavignî.

Aqua de Chaille. Le ruisseau de Cheillié se jette dans l'Indre.

1. Charte de l'abbaye de Luzai ou Bois-Aubri, ann. 1188 et 1220.

2. Charte de Bourgueil, ann. 1097.

3. Grég. de Tours, *Hist.*, lib. VI, et lib. V, ch. 42. — Gesta consul. Andegavensium. — Chartes de Saint-Martin, de Cormeri et de Marm., onzième et douzième siècles. — Fortunat désigne cette rivière sous le nom de Cariacus :

Qua tua rura lavat vitrea Liger algidus unda,
Cariaci, speciosus ager devexus in amnem,
Hinc ubi flumen aquis recreat, hinc pampinus umbris,
Et crepitans Boreas tot prata comata flagellat.

(Fortunat, *Carm.*, V, 8.)

4. Liger fluvius major ab amne superiore fecit postquam ei Caris torrens se adjunxit.

5. Chartes de Saint-Martin et de Marmoutier. — De Commendatione prov. Turo-nicæ, etc.

Clasia, Claisia, Clesia ¹. La Claise entre en Touraine sur la commune de Boussai, et se joint à la Creuse en face de Rives.

Fons Columbariensis ². Le ruisseau de Rochecorbon prend sa source à peu de distance de Parçai et tombe dans la Loire.

Crosa, Crosia ³. La Creuse entre en Touraine à Saint-Pierre de Tournon, reçoit la Claise et la Gartempe près de la Rocheposai, et se réunit à la Vienne entre Ports et Pussigni.

Le ruisseau de la Chapelle passe à 300 mètres de Nouzilli et forme un des affluents de la Choisille.

Le ruisseau de la Chapelle-Blanche sort de la commune de ce nom, passe près de Bournan, et se mêle à la Ligoire entre Civrai et Marcé.

Demium ⁴. Le Dême prend sa source dans la forêt de Beaumont-la-Ronce, passe à Marrai, à Chemillé, à Epeigné et tombe dans le Loir.

Le Doit sort de l'étang de Hommes, passe à Gizeux, à Bourgueil, où il est plus connu sous le nom de Changui, et forme l'Authion après sa jonction avec le Lane (voyez Cambio).

Esmancia, Ismantia ⁵. La Manse prend naissance dans la commune de Bossée au château des Étangs, passe à la Roche-Peloquin, à Sainte-Maure, à Saint-Épain, à Crissai, et tombe dans la Vienne à l'île Bouchard.

Fons de Esculleio ⁶. La Tourmente, ruisseau qui naît aux environs de Cloé, passe à Écueillé, à Coulangé, reçoit le ruisseau de Saint-Martin qui passe à Nouans, et va grossir l'Indrois un peu au-dessous de Coulangé.

Evena ⁷. L'Evre prend sa source dans la commune de Saint-Senoch près de l'ancien prieuré de Barbe-Neuve, passe à Esves-le-Moutiers et se jette dans l'Estrigneuil au-dessous de Ciran.

La Fare prend sa source aux environs de Sonzai, passe à Souvigné, à Château-la-Vallière, reçoit l'Asdillière et tombe dans le Loir.

1. Chartes de la Merci-Dieu, ann. 1267. — *Vita sancti Sigiranni*, dom Bouquet, t. III, 489, etc.

2. Charte de l'abbaye de Marmoutier, dom Houss., n° 6728.

3. Cartul. de Noyers, chartes des ann. 1146, 1236 et 1215.

4. Dom Housseau, t. XIV, topographie.

5. Charte de Turpenai, douzième siècle. — Charte de Noyers, ann. 1184.

6. Charte de Villeloin, D. Housseau, n. 2846 *bis*.

7. Charte de Saint-Martin, D. Housseau, n. 214.

Le ruisseau de Faverolles prend sa source dans les environs d'Aigues-Vives, passe à Faverolles et se jette dans le Cher.

Le ruisseau de Francueil naît aux environs de Luzillé, passe à Francueil et se rend dans le Cher.

La Garaude, ruisseau qui passe à 200 mètres de Pernai et se mêle à la Bresme.

Le Gavot prend sa source dans la commune de Sonzai, passe à peu de distance de la Clarté-Dieu et se jette dans l'Écotais.

Glandessa, Glandesia ¹. La Glandeve, ruisseau du pays de Gastine, sur les limites de la Touraine et du Vendômois, passe à peu de distance de Château-Regnault.

Grenassia ². Le Grenet, aujourd'hui le Gault, prend sa source à Saint-Cyr du Gault, passe à Saunai, et tombe dans la Bransle à Château-Regnault. A peu de distance de Saunai se trouve un moulin qui porte encore le nom de Grenet.

Le Gravot, ruisseau qui prend sa source au lieu dit le Grand-Clou, passe à Bresche, et se mêle à l'Asdillière.

Gubernessa ³. La Gouverne, aujourd'hui le ruisseau de Barbelange, naît près du Sentier, passe au Boulai, et se mêle à la Bransle au moulin de Villai.

Gurnesia ⁴. L'Égronne prend sa source aux environs de Cleré des Bois, passe à Obterre, à Charnizai, au petit Pressigni, et se mêle au Remillon. C'est par erreur sans doute que l'auteur du traité de *Commendatione prov. Turonicæ*, place cette rivière au nombre de celles qui arrosent la Touraine septentrionale.

Aqua Hispaniaci ⁵. Le ruisseau d'Epeigné prend naissance à Ceré, passe à Epeigné et se jette dans le Cher.

Le Lane naît à Saint-Patrice, traverse les varennnes de Bourgueil et se mêle au Changui ou Changeon, qui prend alors le nom d'Authion.

1. Chartede Marmoutier, D.... Houss., n. 350. « Rainaldus de Castro Gunterii... qui tenebat Castrum Rainaldi in Turonia... Calumniabat de piscatoria aquæ Glandessæ. » Arm. de Bal., t. LXXVII, f. 277. — Narratio de Commendatione provincie Turonicæ.

2. « Sulnacum villam cum ecclesiis duabus.. in pago Turonico super rivulum Grenassie. » Cartul. de Saint-Julien, p. 108, ann. 946.

3. Noticia de auctoramento Archambaudi, in partis apud Semitarium super Gubernessam fluviolum sitis, anno 1065. Arm. de Bal., t. LXXVII, f. 277. Charte de Marmoutier, onzième siècle.

4. Narratio de Comm. prov. Turonicæ.

5. Charte de Marm., D. Houss., n. 1821.

Latanus. Le Latan ¹ prend naissance à Champchevrier, traverse l'étang de Rillé et se dirige vers Longué en Anjou.

Liger. La Loire traverse la Touraine de l'est à l'ouest et la sépare en deux parties assez inégales.

Ligorium. La Ligoire prend sa source aux environs de Mouzai, passe à Vou et se rend dans l'Estrigneuil à Marcé.

Marilla Rivus ². Le ruisseau de Mareil prend sa source dans la commune de Sainte-Catherine de Fierbois et tombe dans la Manse.

Aqua de Maruil. Le petit ruisseau de Mareuil tombe dans le Cher au village de ce nom.

Le ruisseau de Madelon prend sa source aux environs de l'ancienne abbaye de Gastines, passe à Crotelles, à Villedomer, et se rend dans la Bransle.

Mablia ³. L'Amable prend naissance à Bertegon en Poitou, passe à Richelieu et vient grossir la Veude à Champigni.

Meltedonus beria ⁴. Le ruisseau de Saint-Martin-le-Beau tombe dans le Cher.

Fons Melandi ou *Merlandi* ⁵. Le Mesland prend sa source entre Morand et Saint-Nicolas des Motets, passe à Meland, à Monteaux, et se jette dans la Cisse à Limerai.

Merderon rivus ⁶. Le Mardereau, ruisseau qui naît à Sorigni et se jette dans l'Indre un peu au-dessus de Montbason.

Mutuanna. La Muanne sort de l'étang du Houssai, commune de Charnisai, et se joint à la Claise au-dessus de Charnisai.

Niostrum ⁷. Le Nioitreau ou Negron vient du bois Rogue en Poitou, passe à Beuxes, à la Roche-Clermault, reçoit le ruisseau de Seuilli, et se jette dans la Vienne.

Le ruisseau de Neuillé-Pontpierre prend sa source près de ce village et tombe dans l'Écotois.

Le ruisseau de Parçai naît à quelque distance de Rilli, passe à 200 mètres de Parçai et se jette dans la Vienne.

1. Dom Housseau, t. XIV, topographie.

2. Rivus autem Marillæ. Charte de Saint-Martin, Arm. de Bal., t. 76, f. 167.

3. D. Housseau, t. XIV, topographie.

4. Charte de Saint-Martin, neuvième siècle.

5. « Alodium Sancti Audoeni de Pinu inter Castellum Rainaldi et Ambaziacum et Fontem Melandi. » Charte de Marm., D. Housseau, n. 608.

6. Cartul. de Cormeri, ch. de l'an 1534.

7. Dom Housseau, t. XIV, topographie.

Le ruisseau de La Perrée naît près de Notre-Dame d'Oé, et tombe dans la Choisille à la Membrolle.

Le ruisseau de Pont-Thibault ou de Thilouse passe à Thilouse et tombe dans l'Indre au pont de Ruan.

Le ruisseau de la Quintannerie naît un peu au-dessus du bois de la Couarde, passe à Auzouer, et tombe dans la Bransle au hameau de Beaumont.

Le Ramberge prend sa source aux environs de Morand, passe à Autrechès, à Fontaine-les-Blanches, à Saint-Ouen, à Pocé, et tombe dans la Cisse près de Nazelles.

*Remigiolus*¹. Le Remillon vient de la celle Guenant, reçoit l'Égronne, et se jette dans la Claise au grand Pressigni.

Le ruisseau du Repillon prend sa source au-dessus de Draché, passe à Maillé-l'Allier; et se rend dans la Creuse à Nouatre.

*Rivus*². Le Ruau sort du château du Croulai, passe près de Panzoult et se jette dans la Vienne.

*Fons Roissonis*³. Le ruisseau de Villedieu coule dans l'ancienne forêt de Gastine et se rend dans le Loir.

La Roumer prend naissance un peu au-dessus de Cleré, passe à Saint-Symphorien des Ponceaux, aux Essarts, et se jette dans la Loire à Langeais.

*Aqua de Ruetum*⁴. Le ruisseau de Ruton près de la Haie.

Le ruisseau de Saulai ainsi nommé parce qu'il prend sa source au hameau de ce nom, passe à Saint-Antoine du Rocher et forme un des affluents de la Choisille.

*Scandio*⁵. L'Echandon naît dans la commune de Mantelan et tombe dans l'Indre au-dessus d'Esvres, après avoir arrosé Saint-Bault.

*Scotasius*⁶. L'Écotais prend sa source aux environs de Neuillé Pont-Pierre, passe à Saint-Paterne, à Saint-Christophe, et se jette dans le Loir.

Siccia, Scista, Xista, Sithia. La Cisse vient du département de Loir-et-Cher, passe à Limerai, et se jette dans la Loire au bas de Vouvrai.

1. Charte du chapitre de Tours, année 1244, aux archives de Tours.

2. *Idem*, ann. 1276.

3. Charte de l'abb. de Gastines, ann. 1214.

4. Cartul. de l'abb. de Noyers. Charte de l'an 1232.

5. Liber bonarum gentium, et cart. de Cornery. Chartes des ann. 1182 et 1419.

6. Charte du chap. de Tours, ann. 1297, aux archiv. du dép. d'Indre-et-Loire.

Striniolus ¹. L'Estrigneul prend naissance aux environs de Saint-Senoch, et passe à Varennes, à Ciran, où il reçoit l'Esvre, à Ligneil, où il se sépare en deux branches, et tombe dans la Creuse, après avoir reçu la Ligoire à Marcé.

Le ruisseau de Sennevières prend sa source à l'étang de Brai, passe à Sennevières, et se jette dans l'Indre.

Le ruisseau de Saint-Branch sort de la commune de ce nom et se rend dans l'Indre entre Esvres et Veigné.

Le ruisseau de Turpenai passe à Rivarennes et tombe dans l'Indre.

La Vandœuvre ou le Long prend sa source à peu de distance de Beaumont-la-Ronce, passe à 1 kil. et demi de Neuvi-le-Roi. à Villebourg, et tombe dans l'Écotois au-dessous de Dissai.

Le ruisseau du Vau sort de la vallée du Vau, commune de Vallères, et se rend dans le Vieux Cher.

Le ruisseau de Verneuil sort de l'étang de l'Aunai, passe à Saint-Bault de Verneuil, et se jette dans l'Indre entre Saint-Jean et Saint-Germain.

Le ruisseau de Villaines prend sa source dans les landes du Ruchard et se rend dans l'Indre.

Vigenna, Vingenna, Vienna ². La Vienne traverse le département d'Indre-et-Loire depuis l'embouchure de la Creuse jusqu'à son confluent avec la Loire à Candes.

Vosda, Veda ³. La Veude prend sa source dans le département de la Vienne aux environs d'Avrigni, passe à Jaunai, à Beuxes, à la Roche-Clermault, et tombe dans la Vienne au bois de Vedde, après avoir reçu l'Amable à Champigni.

§ V. PORTS.

Presque tout le commerce au moyen âge se faisait par eau, et on utilisait pour les transports non-seulement les grandes rivières, mais souvent les plus faibles ruisseaux, dont on se servait pour tirer les bois des forêts ou pour transporter à de faibles distances les objets nécessaires à l'agriculture ou à la subsistance des cultivateurs. De là ces nombreuses localités qui, au bord des rivières

1. Chartes du chap. de Tours, ann. 1291, aux archives de Tours.

2. De Commendatione provincie Turonicæ.—Chartes de Saint-Martin, ann. 1184.

3. Charte de Marm., ann. 1128. — Narratio de Commend. provincie Turonicæ.

et des ruisseaux, portent encore aujourd'hui le nom de *Ports*. Ajoutons que le mot *Portus* a une double signification, et qu'il désigne aussi le lieu où une route antique, presque toujours une ancienne voie romaine, traversait un fleuve ou une rivière, et on comprendra l'intérêt que peut offrir pour chaque province la liste des lieux qui, dans les textes, ont reçu la qualification de *Portus*. C'est ce qui nous a engagé à relever les ports de Touraine et à en donner ici l'énumération.

En descendant la Loire on trouvait :

Amboise. *Portus Ambaziæ*.

Montlouis, *Portus Montis Laudiensis*.

Roche-Corbon. *Portus Rupium*.

Saint-Symphorien. *Portus Sancti Symphoriani de Ponte* ou *Santi Bartholomei*.

Tours. *Portus de Scalariis, Portus Sancti Juliani*.

Saint-Cyr. *Portus Sancti Cirici*.

Luynes. *Portus Malliacensis*.

Langeais. *Portus Lengiaci*.

Saint-Michel. *Portus Sancti Michaelis*.

Ablevoie. *Portus Ableviæ* ou de *Habili via*.

Candes. *Portus Candatensis*.

Sur la Vienne, en la remontant depuis son embouchure, il y avait :

Chinon. *Portus Caynonensis*.

L'Île Bouchard. *Portus Insulæ*.

Rivière. *Portus Riperiæ*.

Port. *Portus*.

Sur la Creuse, était :

Le port de Piles. *Portus de Pilis*¹.

Et sur le Cher en remontant :

Rivarennès. *Portus Rivarennæ*.

Savonnières. *Portus Savonariæ*.

Port-Cordon. *Portus de Cohordone, Portus de Cordum, Portus Cuurdonis*².

1. Le port de Piles est aujourd'hui sur la rive gauche de la Creuse, et, par conséquent, n'appartient pas à la Touraine; mais, dans le principe, il était situé sur les deux rives de la rivière.

2. Le Port Cordon n'est plus aujourd'hui qu'une ferme, située sur le Cher et dans la commune de la Riche. La *Chronique des comtes d'Anjou*, éditée par d'Achery dans son *Spicilege*, appelle ce port *Portus Evardonis*. C'est une faute de lecture

Saint-Avertin. *Portus Ventiaci.*

Bleré. *Portus Blirei.*

Bouré. *Portus de Benregio* ¹ ou de Bonorege.

ou d'impression; les manuscrits et les autres éditions portent *Portus de Cohordone* ou *Portus Cuurdonis*. C'est ce que n'a point remarqué M. de la Ponce, qui fait deux localités distinctes du *Portus Cuurdonis* et du *Portus Evardonis*.

1. Citée par les *Gesta dominorum Ambaziensium* et par l'histoire des comtes d'Anjou, cette localité est appelée *Berengaria villa* dans le texte de d'Achery. C'est une incorrection du texte ou une mauvaise lecture. MM. Salmon et Marchegay, dans l'édition qu'ils ont donnée de ces chroniques, ont imprimé *Benregius*, et c'est la leçon qu'il faut adopter; la villa désignée, étant à proximité de Montrichard et de Pontlevoy, ne peut être en effet que Bouré, nommé dans le cartulaire de l'archevêché de Tours *Parochia de Bono rege*, appellation dont l'analogie avec *Benregio* est évidente.

ÉMILE MABILLE.

(*La fin à un prochain numéro.*)

INVENTAIRE DES BIENS

DE

CHARLOTTE DE SAVOIE.

L'inventaire que nous publions aujourd'hui pour la première fois fait partie du fonds de St-Germain-Harlay. Il appartient au volume coté 308 et intitulé : « Lettres et pièces du tems de Louis XI et de Charles VIII, la plus part originales et servant à l'histoire de leur règne, commençant en décembre 1465 et finissant en février 1497. »

C'est un état avec estimation des biens meubles de Charlotte de Savoie, reine de France, état qui fut dressé à Tours après sa mort arrivée en 1483.

Charlotte de Savoie, fille de Louis duc de Savoie et d'Anne de Chypre, fut mariée en 1451 à Louis XI, alors que celui-ci n'était encore que Dauphin. Ce mariage ne s'accomplit pas sous des auspices bien brillants; suivant la chronique de Chastellain, lorsque la nouvelle reine alla occuper le trône de France, elle fut obligée d'emprunter les haquenées de la comtesse de Charolois. Avec un mari soupçonneux et méfiant comme Louis XI, qui voyait partout des ennemis, même dans sa famille, Charlotte de Savoie ne dut pas mener une existence très-heureuse; la plus cruelle épreuve qu'elle eut à subir, ce fut de se voir séparée de son fils, qui devint plus tard Charles VIII.

Au reste, l'on sait par Philippe de Commines que Louis XI n'avait pas pour la reine une bien vive affection, encore qu'elle fût « au demourant » fort bonne dame ¹.

Charlotte de Savoie mourut le 1^{er} décembre 1483, après avoir

1. V; Philippe de Commines, édition de la Société de l'histoire de France, t. II, p. 272.

fait un testament qui figure aussi, mais en copie seulement, parmi les pièces du volume 308 de St-Germain-Harlay. Les dispositions qu'il renferme n'ont rien de bien intéressant; elles concernent principalement les personnes attachées à la maison de la reine, auxquelles sont léguées des sommes d'argent plus ou moins fortes, en récompense de leurs services; les maisons religieuses ne sont pas oubliées dans ce testament et donnent lieu à des clauses spéciales.

L'inventaire des biens de la reine est précédé d'une liste des officiers, dames et damoiselles appartenant à sa maison, et qui probablement fut dressée vers la même époque que l'inventaire; en regard du nom de chaque personne, se trouve l'indication des gages qu'elle recevait.

TUETÉY.

ÉTAT DE LA MAISON DE CHARLOTTE DE SAVOIE.

Cy après s'ensuivent les noms des officiers ordinaires et des dames et damoiselles de la feuë reyne Charlotte, cui Dieu pardoint, et aussi les gaiges qu'ilz prenoient de lad. feuë dame.

Et premièrement :

MAISTRES D'OSTEL.

Olivier Guerin prenoit.....	vi ^e lt.
Pierre le Breton.....	vi ^e lt.
Jehan d'Aux.....	v ^e lt.
Pierre Clerét.....	ii ^e xl lt.

PANNETERIE.

Girault d'Aucezanne.....	ii ^e xl lt.
Eustace Malortier.....	ii ^e xl lt.
Jehan Doudineau, sommelier.....	vi ⁱⁱ lt.
Hervé l'Estruble, autre sommelier.....	vi ⁱⁱ lt.
Coppin Bretin, autre sommelier.....	vi ⁱⁱ lt.
Havot Mignon, autre sommelier.....	vi ⁱⁱ lt.

ESCHANÇONNERIE.

Castellan de Sazilly, eschançon.....	II ^e XL lt.
Pierre du Perche.....	II ^e XL lt.
Jehan de Ville Macé, sommelier.....	VII ^{xx} IIII lt.
A Jehan Chambellan, aussi sommelier.....	VII ^{xx} III lt.
A Jehan du Rougier, autre sommelier.....	VII ^{xx} IIII lt.
Jehan le Pré del Grelin, barriller.....	LX lt.
A Mathelin du Bois, autre barriller.....	LX lt.
A Jehan du Mesme, aide en eschançonnerie.....	XXXVI lt.
A Guillaume Girault, autre aide.....	XXXVI lt.

CUISINE.

A Denis Brulé, hateur de cuisine.....	VII ^{xx} IIII lt.
Michau Moynart, potagier.....	VI ^{xx} lt.
Jehan de Senliz, autre potagier.....	VI ^{xx} lt.
Pierre le Royer, escuier de cuisine.....	VI ^{xx} lt.
Guichart Cahier, autre escuier de cuisine.....	VI ^{xx} lt.
Paulet Fumée, autre escuier de cuisine.....	IX ^{xx} lt.
André Loys, saucier.....	III ^{xx} IIII lt.
Loys du Bois, autre saulcier.....	LX lt.
Anthoine Regnault, galopin.....	LX lt.
Pierre Colin, souffleur.....	LX lt.
Jean Ronterre, autre porteur.....	XLIII lt.
Pierre Fournier, huissier de cuisine.....	XXXVI lt.
Jehan Garnier, saulcier.....	LX lt.
Robin Touchet, potagier.....	LX lt.
Guillaume Guerin, souffleur.....	LX lt.
Jehan Lyz, potagier.....	LX lt.

FRUITTERIE.

Estienne Rousseau, fruitier.....	III ^{xx} XVI lt.
Jehan l'Aisé, aussi fruitier.....	III ^{xx} XVI lt.
Martin le Guenays, aide de fruicterie.....	XLVIII lt.

ESCUIERIE.

Anthoine d'Aucezenne, escuier d'escuierie.....	vi ^c lt.
Guillaume d'Aucezenne, aussi escuier.....	iii ^c xxx lt.
Nico Calonnat, escuier.....	ii ^c xl lt.
Pierre Bertran, valet de pié.....	iiii ^{xx} iii lt.
Guillon Pasquier, aussi vallet de pié.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan Perrin dit Katherinecte, aide.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan Guignart, aide en escuierie.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan Bruneteau, aussi aide.....	iiii ^{xx} iii lt.
Thomas Charles, varlet de pié.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan de Ligueil, varlet de sommiers.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan Maussion dit Petit Pierre, charretier	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan le Paige, aussi charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.
Odin Quinerit, aussi charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jaquet Bourgois, charretier.....	lx lt.
André Quinerit, aussi charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.
Berthelin du Noier, charretier.....	lx lt.
Jehan Galmant, mareschal.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan Viau, charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jehan Garnier, charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.
Pierre Champion, aussi charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.
Pierre Bigot, varlet de pié.....	iiii ^{xx} iii lt.
Jaquet Fournier, chevaucheur d'escuierie.....	lx lt.
Cardin le Franc, charretier.....	iiii ^{xx} iii lt.

FOURRIÈRE.

Jehan Tiercelin, seigneur de Brosse, conseiller de lad. dame et cappitaine de Chinon.....	vi ^c lt.
Maistre Philippe Remon, conseiller de lad. dame....	iii ^c lt.
Maistre Jehan Milet, medecin.....	iii ^c lt.
Martin Dubois, maistre de chambre aux deniers.....	vi ^c lt.
Maistre Loys Juré, secrettère ordinaire de lad. dame.....	iii ^c lt.
Maistre Jehan de Lessau, aussi secrettère.....	ii ^c lt.
Pierre Bourreau, clerc des offices.....	vi ^{xx} lt.
A Lyffart dit Coulomier, aussi clerc d'offices.....	vi ^{xx} lt.
Jehan de Mauseul, autre clerc.....	lx lt.

Guillaume de Sauzay, clerc de lad. dame.....	c lt.
Messire Jehan de la Fousse, chappelain.....	III ^{xx} III lt.
Messire Gabriel, aussi prêtre et chappelain de lad. dame.....	LX lt.
Pierre le Maye, sommelier de lad. chapelle.....	III ^{xx} x lt.
Maistre Jehan Sauvage, aussi sommelier.....	VI ^{xx} lt.
Guillaume Verrier, clerc de chapelle.....	LX lt.
Guillaume Coquelourt, varlet de chambre.....	VI ^{xx} lt.
Estienne Boutet, tapparecier et varlet de chambre.....	VI ^{xx} lt.
Anthoine Boutet, aussi varlet de chambre.....	VI ^{xx} lt.
Martin l'Uillier, libraire.....	L lt.
Jehan d'Amboise, concierge du chasteau d'Amboise...	LX lt.
Jehan Lointhier, tailleur des robes.....	III ^{xx} x lt.
Jehan de Paris, aussi varlet de chambre.....	VI ^{xx} lt.
Jehan Pavillon, varlet de chambre.....	LX lt.
Pierre Jouselin, huissier de chambre.....	VI ^{xx} lt.
Guillot Regnault, aussi huissier de chambre.....	LX lt.
Guillaume Cimier, huissier.....	LX lt.
Jehan Hubelin, aussi huissier.....	III ^{xx} XVI lt.
Jehan Quascoing, apoticaire.....	VI ^{xx} lt.
Loys Alays, mareschal du logeis.....	II ^c lt.
Estienne Pasquier, fourrier.....	IX ^{xx} lt.
Pierre Grandin, autre fourrier.....	IX ^{xx} lt.
Anthoine le Gret, joueur de lut.....	L lt.
Jehan Beyron, varlet de fourrière.....	LXXII lt.
Jehan Charbonneau, aussi varlet de fourrière.....	LXXII lt.
Martin Engenart, huissier de sale.....	LXXII lt.
Robert du Puy, paticier.....	IX ^{xx} lt.
Hervé Blanchet, clerc d'offices.....	IX ^{xx} lt.
Pierre Reilhac, cordouennier.....	XXXVI lt.
Jehan de Briode, seellier.....	XXXVI lt.
Lambert du Sey, orfèvre.....	IX ^{xx} lt.
Fouquet Havart, portier du chasteau d'Amboize.....	XLVIII lt.
Ysabeau Michele, lavandière.....	IX ^{xx} lt.
Marie de Verdun, nourrisse de Madame de Beaujeu ¹ .	L lt.
Guichon du Bois, femme de chambre de madicte dame.....	L lt.

1. Anne de France, cinquième enfant de Charlotte de Savoie, fut mariée à Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu, depuis duc de Bourbon.

Katherine de Brucelles, femme de chambre de madicte dame.....	I lt.
Anne Verrière, nourrisse de Madame Loyse de France ¹	c lt.
La nourrisse de Madame Jehanne de France ²	I lt.
Jehanne Garnière, nourrisse de feu mons ^r François ³	I lt.
Michau de Seneville, varlet de chambre de Madame d'Orléans.....	XL lt.
Maistre Loys le Maye, contreroleur et secrettère des finances de lad. dame.....	III ^e lt.
Henriet Gaudecte, contreroleur de la tresorerie.....	IX ^e lt.
Maistre Pierre Burdelot, tresorier.....	VI ^e lt.

AUTRES OFFICIERS ANCIENS DE LAD. DAME DEMEURANS EN LEURS
MAISONS.

Messire François d'Evre, chevalier, seigneur dud. lieu d'Evre.....	VI ^e lt.
Guillaume des Aulbu, maistre d'ostel de lad. dame..	VI ^e lt.
Yvon de Carminien, escuier panetier.....	II ^e XL lt.
Blaise de Savary, eschançon.....	II ^e XL lt.
Thibaut de Marueil, escuier, maistre d'ostel.....	II ^e XL lt.
Maistre Adam, queux de lad. dame.....	III ^e x lt.
Mathurin Cailleteau, escuier de lad. dame.....	IX ^e lt.
Jehan Regnault, varlet de fourrière.....	LX lt.
Jehan de Brion, aussi varlet de fourrière.....	LX lt.

Cy après s'ensuivent les noms des dames et damoiselles de lad. feue dame, cui Dieu pardoint.

Premièrement :

Françoise de la Fourest, dame de Bussières, de l'ostel de lad. dame, la somme de.....	II ^e lt.
Loyse des Byars, damoiselle, femme de Jehanot de	

1. Louise de France, quatrième enfant de la reine, naquit à Geneppe, au mois de mai 1460.

2. Jeanne de France, duchesse de Berry, vient en sixième ligne; née en 1464, elle épousa en 1476 Louis, duc d'Orléans, depuis Louis XII.

3. François de France, duc de Berry, né en septembre 1472, est le troisième des enfants de Charlotte de Savoie.

Tardes.....	vi ^{ia} lt.
Loyse de Poulac, damoiselle, dame du Boisfreslon...	vi ^{ia} lt.
Katherine Giraulde, damoiselle, femme Jehan Pinguet, escuier trenchant de lad. feu dame.....	vi ^{ia} lt.
Marguerite de Willon, damoiselle de l'ostel de lad. dame.....	vi ^{ia} lt.
Loyse d'Euvre, damoiselle.....	vi ^{ia} lt.
Marie de Vaux, damoiselle.....	vi ^{ia} lt.
Jehanne de Chaseron, damoiselle.....	vi ^{ia} lt.
Marie d'Auffey, damoiselle.....	vi ^{ia} lt.
Marie, vefve de feu Lienart Cavé.....	vi ^{ia} lt.
Loyse Cavée, fille de lad. Marie.....	xx lt.
Claude d'Orlière, damoiselle.....	LXXVI lt.
Jehanne, femme de Estienne Pasquier.....	LXXVI lt.
Jehanne de Menetou, femme de Mathurin du Four...	l lt.
Marie de Cordan, damoiselle de lad. feu dame.....	c lt.

INVENTAIRE DES BIENS DE LA FEUE REINE CHARLOTTE DE SAVOYE.

Inventoire faict par nous, Pierre Chauvin et Guillaume Bourdaize, notaires jurez des contractz royaux de Tours, des biens de la feue royne Charlote que Dieu absoille, à la requeste et par le commandement de noble homme Jehan Tiercelin, seigneur de Broce, maistre d'ostel de lad. feu dame, et l'un des exécuteurs de son testament et derrière volonté; lesquelz biens ont esté apportez en l'ostel de sire Jehan Briconnet pour les inventorier et faire extimacion et apreciacion; lequel inventoire, apreciacion et extimacion ont esté faiz par les personnes cy après nomées, par le commandement dudict seigneur de Broce et en sa présence et dud. Briconnet et de Jehan Pavillon, varlet de chambre et garde robe de lad. feu dame et de nous notaires dessusdicts, ce que en a peu estre extimé et aprécyé par les soins et en la manière qui s'ensuit :

Et premièrement :

Le viii^e jour de janvier l'an mil cccc quatre vingts et troys.

En ung coffre de cuir à fest, bandé de fer blanc, fermant à deux claveures, ont esté trouvées les choses qui s'ensuivent; ouquel coffre a ung petit escriteau ataché au couvercle par dedans, marché A.

Premièrement, une robe d'escarlate violée, fourrée de rampans¹ avecques ung grant bourt de la longueur de la beste, gict et penne² tout ung; estimée la penne par Jehan Jallon et Jehan de Brèche marchans demourant à Tours IIII escuz.

Et le drap de lad. robe, IIII escuz.

Item, une autre robe de satin figuré noir, fourrée de rempens, à faux gict et collet de rozeieux, estimée la penne et bourt par les dessusd. LV sous.

Et le drap d'icelle robe, x escuz.

Item, une robe de nuyt de gris blanc argenté de rouen, fourrée de martres de pais blondes :

Estimée la penne, x escuz.

Et le drap d'icelle, IIII escuz.

Item, une autre robe d'escarlate violée, fourrée de martres de pais, à ung grant gict de martres subelines de la longueur de la beste :

Estimée la penne et gict, XL escuz.

Et le drap d'icelle robe, IIII escuz.

Item, une autre robe de velours noir, fourrée de coustés de martres de pais, à grant gict de martres subelines de la longueur de la beste, estimée la penne et git LX escuz.

Et le drap d'icelle, vi escuz.

Item, une robe de velours cramoisy brun, fourrée de rampens, à ung grant gict et collet de janetes de la longueur de la beste :

Estimée la penne et gict, XXXV escuz.

Et le drap de lad. robe, x escuz.

Item, une autre robe de drap noir, fourrée de martres de pais, à grant gict de martres subelines à la longueur de la beste et collet de mesmes; estimée la penne, gict et collet, LXV escuz.

Et le drap d'icelle, IIII escuz.

Item, une robe de satin gris, fourrée de martres de pais, grant git et poigne de martres subelines de la longueur de la beste; estimée panne, gict et poigne, LXV escuz.

1. Il n'est pas facile de déterminer le sens exact de ce mot, sur lequel les glossaires ne fournissent aucune indication. La Curie Sainte-Palaye, dans son glossaire manuscrit, se borne à citer des textes sans donner d'explication, cependant il y a tout lieu de croire que ce mot désignait une fourrure.

2. Nous croyons avec M. Douet d'Arcq, quoi qu'en puisse dire M. Francisque Michel, dans son ouvrage intitulé : *Recherches sur les étoffes de soie, d'or et d'argent*, t. II, p. 298, note, que le mot *penne*, qui revient à chaque instant dans notre inventaire, avait quelquefois le sens de fourrure.

Et le drap de lad. robe, v escuz.

Item, une robe de velours cramoisy brun, fourrée de martres de pais, à grant gict de martres subelines de la longueur de la beste, estimée penne et gict III^m escuz.

Et le drap d'icelle x escuz.

Item, une robe de satin noir, fourrée de collez de martres de pais, à ung faulx gict et poignez de martres subelines; estimée penne, gict et poignez xv escuz.

Et le drap de lad. robe, vi escuz.

Item, une robe de satin figuré cramoisy à fons d'or et figure d'or, fourrée d'aigneaux noirs de Lombardie, à faulx gict; estimée la penne vi escuz.

Et le drap d'icelle, xv escuz.

Item, une pane sans drap de rempans, avecques ung grant gict de janetes et collet de mesmes; estimée penne et gict XLV escuz.

Item, ung timbre de janetes noires, estimé LX escuz.

Item, troys timbres de martres subelines, dont le meilleur vault VI^m x escuz, l'autre VI^m escuz et le tiers vault c escuz; pour ce III^m L escuz.

Item, deux gitz de martres subelines, dont en l'un des gictz n'a que XXVII martres, et en l'autre XL, avecques deux poignez; estimez lesd. deux gictz et poignez c escuz.

Item, ung pavillon de tafetas roge garny de franges d'or, d'argent et soye verte, aussi d'une pomme de bois doré; estimé xxv livres.

Item, deux aulnes d'escarlate cramoisie, estimées XII l.

Item, deux autres aulnes d'escarlate violée, estimées XII l.

Item, deux aulnes de tanné ¹ brun, estimées VII l.

Item, cinq aulnes et demie estamet cramoisi taint en escarlate, estimées ensemble xxv l.

Item, troys aulnes et demye de serge noire renforcée, estimez ensemble VII l.

Item, une pièce de satin cramoisy figuré, à euvre d'Almeigne, contenant sept aulnes troys quartiers; estimée chacune aulne vi escuz; vallant....

Item, sept aulnes velours violet fons d'or, aulne de Lyon; estimée chacune aulne v escuz; vallant xxxv escuz.

Item, quatre aulnes deux tiers autre velours violet, à fons d'or, aud. pris de v escus l'aulne.

1. Le *tanné* était un drap de couleur fauve, auquel on donnait diverses nuances; ainsi nous voyons ici du *tanné brun*.

Item, sept aulnes velours noir, à fons d'or, aud. pris de v escuz l'aulne.

Item, quatre aulnes et demie de tafetas gris; estimée chacune aulne xxxv sous; pour ce vii l. xiii s. vi d.

Item, sept aulnes satin sur couleur de fleur de pescher; estimée chacune aulne lxx s.; pour ce.....

Item, dix aulnes de satin turquin; estimée l'aulne ii escuz et demi, pour ce.....

Item, une pièce de satin gris brun, contenant sept aulnes, prisée chacune aulne ii escuz et demi, vallant.....

Item, une autre pièce de satin tanné, contenant sept aulnes, aud. pris de ii escuz et demi l'aulne, pour ce.....

Item, une autre pièce de satin cramoisy, contenant sept aulnes troys quars; estimée l'aulne iii escuz et demi, pour ce.....

Item, une pièce de satin gris, contenant sept aulnes; estimée ii escuz quart l'aulne, pour ce.....

Item, une pièce de velours cramoisy de Millen, contenant quatre aulnes et demye; estimée chacune aulne v escuz, vallant.....

Item, une pièce de satin cramoisy de Millen, contenant sept aulnes et demye, à iii escuz et demi l'aulne, pour ce.....

Item, une aulne de velours noir à fons d'or; estimée v escuz.

Item, une pièce de satin noir à fons d'or, broché d'or, contenant douze aulnes ung quart; estimée l'aulne à v escuz et demi, pour ce....

Item, une pièce de tafetas changeant de Levant estroit, contenant neuf aulnes; estimée l'aulne xx s.; vallant.....

Item, une autre pièce de tafetas tanné dud. lieu, contenant douze aulnes et demye, aud. pris.

Item, neuf aulnes et demye d'autre tafetas changeant dud. lieu, aud. pris.

Item, dix aulnes et demye d'autre taffetas changeant sur le roge, aud. pris.

Item, une pièce d'autre tafetas roge, contenant troys aulnes ung tiers, aud. pris.

Item, une pièce de camelot de soye tanné, contenant neuf aulnes ung tiers; estimée l'aulne l s.; pour ce.....

Item, une autre pièce de camelot de soye tanné, contenant huit aulnes et demye, aud. pris de l s. l'aulne.

Item, une autre pièce de camelot de soye gris, contenant neuf aulnes aud. pris de l s. l'aulne.

Item, une pièce de camelot blanc de Chipre; estimée la pièce ensemble vi escuz.

Item, sept aulnes de velours violet en grene; estimée l'aulne iiii escuz et demi.

Item, une autre pièce de velours tanné, contenant sept aulnes; estimée chacune aulne iii escuz et demi, pour ce.....

Du ix^e jour dud. mois.

Oud. coffre :

Une pièce de toille de lin, contenant cinquante-neuf aulnes; estimée chacune aulne viii s. iiii d.

Item, une pièce de fin tabliers, larges de deux aulnes et demye, à l'œuvre de Venise, contenant xxxi aulnes; estimée chacune aulne l s.

Item, une chappe de velours cramoisy, doublé de bougren¹ pers, à grans orfrayes larges d'or de Chippre².

Item, deux plumaulx à mectre sur sallades faictes de fil d'or tret, à lettres et à encolyes, contenant les deux quinze pièces.

Du xii^e jour de janvier aud. an.

En ung coffre à fest, ferré de fer blanc, fermant à deux claveures, a esté trouvé ce qui s'ensuit :

Premièrement : une robe de gris brun de Rouen, fourrée de coustés de martres de pais, à faulx gict; estimée la penne par lesd. Jallon et de Breche xv escuz.

Et le drap d'icelle, iiii escuz.

Item, une autre robe de estamet tanné, fourré de regnards; estimée la penne, iii escuz.

Et le drap d'icelle, v escuz.

Item, une robe de velours noir, fourrée de coustés de martres de pais, à faulx gict, estimée la penne xv escuz.

Et le drap d'icelle, xv escuz.

Item, une robe de drap noir, fourrée de martres de coustés de pais, à ung faulx gict de chatz et poignez de velours; estimée la penne xv escuz.

1. Le *bougran*, sorte de grosse toille de chanvre, gommée, calendrée et teinte de diverses couleurs, servait à faire des doublures.

2. L'*or de Chypre*, souvent désigné sous le nom d'*or trait*, n'était autre chose que de l'*or filé*, et s'employait principalement pour les broderies.

Et le drap de lad. robe, vii escuz.

Item, une autre robe de drap noir, fourrée de martres sans gict à poignez de velours, dont partie des deux quartiers de devant sont fourrez de martres subelines, et le seurplus de coustés de pais; estimée la penne xxiiii escuz.

Et le drap d'icelle, vii escuz.

Item, ung couvertouer de lit de martres en deux pièces; estimé vi^{xx} escuz.

Item, une robe de drap noir, fourrée d'aigneaux noirs de Lombardie, sans gict; estimée la penne xvi l.

Et le drap, vi escuz.

Item, une robe d'escarlate, fourrée de peaux de nisse de Lombardie, fendue devant à ung petit faulx gict et les poignez de velours; estimée la penne xx l.

t le drap, à x l.

Item, une robe de satin noir, fourrée de coustés d'armines mouchetées à faulx gict, sans manches et poignez; estimée la penne v escuz.

Et le drap, vi escuz.

Item, une robe de camelot tanné, fourrée d'armines mouchetées à faulx gict et les poignez de mesmes; estimée la penne par les desusd. vi escuz.

Et le drap d'icelle, iii escuz.

Item, une penne d'aigneaux de Lombardie, avecques ung faulx gict; estimée xii l.

Item, une penne de coustés d'armines, qui a esté autrefois moilée; estimée xxx s.

Item, ung manteau de chevreaux blancs; estimé xx s.

Item, troys doulx de martres subelines assemblez ensemble, et deux poignez de martres subelines; le tout estimé iii escuz et demi.

Item, ung quartier de manteau de coustés de martres de pais; estimé iii escuz.

Item, une robe de velours noir, doublée de tafetas noir; estimée le tout xv escuz.

Item, une robe de drap tanné, nommé stamet, doublée de tafetas noir, à ung petit bourt de velours noir; estimée viii l.

Item, une doubleure de tafetas changant sur le vert et sur jaune; estimée iii l.

Item, ung livre couvert de veloux gris, à fermer de leton, aux

armes de monsg^r de Beauju, appelé le second volume des Ystaires.

Le XIII^e jour dud. mois de janvier oud. an.

En ung autre coffre à fest, ferré de fer blanc, fermant à deux cleveures, ont esté trouvées les choses qui s'ensuivent :

Et premièrement, une robe de veloux cramoisy, doublée de taffetas noir, à ung faulx gict de veloux noir; estimée par led. Jallon xxx escuz.

Item, une robe de satin noir, fourrée d'aigineaux noirs, à faulx gict de veloux noir; extimée xv escuz.

Ung couvertouer de veloux cramoisy, fourré de hermines; estimé panne et drap par led. Jehan Jaslon et Robert Bodineau IIII^{xx} escuz.

Item, ung grant gict de hermines; extimé xxv escuz.

Item, ung autre gict de hermines; extimé xxv escuz.

Item, une robe de veloux tanné, fort tachée, fourrée de coustez de hermynes fort rousses; extimée panne et drap vi escuz.

Item, une robe de taffetas changent, fourrée de coustez d'ermynes; estimée panne et drap xv escuz.

Item, une robe de satin noir, à grant gict d'ermynes, fourrée de coustez de hermynes; estimée panne et drap : xxx escuz.

Item, une autre robe de veloux noir, fourrée de coustez d'ermynes, à grant gict d'ermynes; estimée xl escuz.

Item, unes oracières de veloux cramoisy, fourrées de menu vers à collet et poignez d'ermynes; extimez III escuz.

Item, une robe de gris soret, fourrée de lièvres blans; estimée panne et drap vi escus.

Item, une robe de camelot de soye changant sur vert et jaune, doublée de taffetas noir à grant gict de veloux noir; extimée xv escuz.

Item, une robe de satin figuré noir, à fons d'or et grans figures d'or sangle; extimée xx escuz.

Item, une robe d'estamet tanné, doublée de taffetas noir à faulx gict de veloux noir; extimée vi escuz.

Item, une robe de satin figuré de cramoisy, à grant figure d'Almaigne, doublée de taffetas noir, à ung bourt de veloux; estimée xx escuz.

Item, une robe de drap noir, à grant gict de veloux noir; estimée xviii escuz.

Item, une robe de drap tanné, doublée de taffetas noir, à grant git de veloux noir; estimée XII escuz.

Item, une robe d'escarlata à grant git de veloux noir, doublée de taffetas noir; extimée XX escuz.

Item, une robe de camelot de soye tanné, doublée de taffetas noir, à faux git de veloux noir; extimée X escuz.

Item, une robe de veloux cramoisy, doublée de satin noir, à grant git de veloux noir et poignetz; extimée XXV escuz.

Item, une robe de tiercelin ¹ noir, doublée de taffetas noir, à faux git de veloux noir; extimée IIII escuz.

Item, une robe de taffetas noir, doublée de mesmes à faux git de veloux noir; extimée VIII escuz.

Item, une robe de drap noir à grant git de veloux cramoisi, doublée de taffetas changant sur violet; extimée XII escuz.

Item, une robe de camelot de soye tannée, doublée de satin noir à faux git de velour noir; extimée VIII escuz.

Item, une robe de camelot de soye grise, doublée de taffetas noir à faux git de veloux noir; extimée XII escuz.

Item, une robe de taffetas changant sur bleu et jaune, doublée de taffetas noir à faux git de veloux noir; extimée XV escuz.

Item, une robe de taffetas noir, doublée de mesmes à faux git de veloux noir; extimée IIII escus.

Item, une robe de camelot de soye tannée, doublée de taffetas noir, à faux git de veloux noir; extimée XII escuz.

Item, une robe de drap d'or, doublée de taffetas noir à faux git de veloux noir; extimée L escuz.

Item, une cote de drap d'or, doublée de toile noire; extimée XL escuz.

Item, une robe de satin noir, doublée de veloux noir, à grant queue ², à grant git de veloux noir; extimée XL escuz.

Item, ung couvertouer de blanchet ³, à grant bort de veloux noir, et doublé lesd. bours de taffetas noir; extimé X escuz.

Item, une faille de drap noir; extimée II escuz.

1. Suivant M. Francisque Michel (Recherches sur les étoffes de soie, t. I, p. 215-6), le *tiercelin* n'était qu'une variété de l'étoffe appelée *cedal*, et s'employait surtout comme doublures et comme couverture de livres.

2. C'est la seule robe qui soit indiquée dans notre inventaire, comme étant munie de cet appendice.

3. *Blanchet*, espèce d'étoffe. Voyez le Glossaire de Du Cange, au mot *Blanchetus*.

Item, ung gros tappiz velu aux armes de la royne; extimé II escuz.

Item, ung autre tappiz fin; extimé VIII escuz.

Item, une garniture de lit de camp, c'est assavoir le ciel, gouttières ¹, le doussiel, le rideau de taffetas roge tout d'une pièce, la couverture du lit et le surplus tout de satin roge, fors led. rideau qui est de taffetas, dont lesd. gouttières sont frangées de fil d'or et de soye; estimé le tout xxx escuz.

Item, ung petit coffre d'embre; non extimé.

Item, ung petit coffre d'vyvere carré, ouquel a dedans une petite cuve d'vyvere et ung petit tabler ² d'vyvere; non extimé.

Item, ung coffre d'vyvere, à fest, doublé de veloux cramoisi, à une ferreure d'argent doré; non extimé.

Item, ung chapeau pappal, garny de menues perles, avecques ung pigeon fait desd. perles, ung cordon d'or et deux boutons de petites perles; non extimé.

Item, ung tableau, ouquel est la Nativité, aux armes de la royne; non extimé.

Item, une lyète plate en laquelle y a ung petit de coural; non extimé.

Item, une autre lyète en laquelle y a du coural en roq; non extimé.

Item, ung grant tablier d'vyvere; non extimé.

Item, ung petit sautier; non extimé.

Item, unes heures couvertes de veloux noir, à fremouers d'or, où il y a quatre petites perles et quatre petiz grenez de rubiz; non extimez.

Item, ung grant livre en pappier, nommé Boucasse, des cas des nobles hommes.

Item, une boueste plate fermant à clef, en laquelle a esté trouvé six colletz de marthes subelines; extimez xxx escuz.

Cinq colletz, fourrez d'armynes, extimez III escuz.

Six colletz de veloux tant cramoisi que noir, extimez III escuz.

1. Bande d'étoffe pendant en haut des rideaux.

2. Le *tablier* était la table sur laquelle se jouaient les jeux avec pièces mobiles, comme le jeu d'échecs. Voyez, sur ce mot, le glossaire qui accompagne la *Notice des émaux du Louvre*, par M. le comte de Laborde.

Le XIII^e jour de fevrier mil III^e III^{xx} et troys.

Honorable homme sire Jehan Briconnet a confessé avoir eu et receu de Estienne Boutet, tappicier de la feue royne, et de Jehan Pavillon, varlet de chambre de lad. dame, ce qui s'ensuit :

Et premièrement,

Ung ciel et doussiel de taffetas noir, doublé de toille noyre, six pièces de drap noir, dont il en y a cinq pièces de troys lez et une pièce de deux lez, de laquelle tappicerye estoit tendue la chambre de lad. feue dame où elle trespassa.

Item, une chambre de sarge noyre, contenant quatorze pièces, c'est assavoir : le ciel, doussiel, les deux couvertures, et troys rideaulx et sept pièces de murailles, tant grandes que petites, qui estoient en la seconde chambre de lad. feue dame.

Item, une chambre de sarge roge, vert et blanc, contenant seize pièces, c'est assavoir : le ciel, doussiel, troys rideaulx et dix pièces.

Item, ung grant demy tapiz velu à mettre par terre.

Item, une couverture de tappicerye à parsonnaiges, où il y a des levriers.

Item, une pièce de tappicerye à personnaige de joutes ¹.

Item, une autre pièce de tappicerye, de l'istoire de Troyasnus.

Item, une autre pièce de tappicerye à parsonnaiges, où il y a rousiers.

Item, une autre pièce de tappicerye fort usée, où est la fontaine de Jouvence ².

Item, une couverture de tappicerye au timbre du roy.

Item, une chambre de sarge blanche, roge et vert, contenant cinq pièces, c'est assavoir : le ciel, doussiel, ung rideau et deux pièces.

Item, ung grant tappiz à fleurs de lix, tout pertuiré.

Item, ung tappiz velu et deux carreaux couvers de damars noir, et deux carreaux de tappicerye.

Item, une chambre neuve de tappicerye de verdure à faire, contenant neuf pièces et troys petites pièces pour faire les goutières du ciel.

1. Cette tapisserie figurait selon toute apparence un tournoi.

2. Nous trouvons ce même sujet représenté sur une tapisserie faite à la fin du quatorzième siècle pour Louis, duc d'Orléans, époux de Valentine de Milan. Voy. Francisque Michel, *Recherches sur les étoffes de soie, d'or et d'argent*, t. II, p. 392.

Le xx^e jour dud. moys de fevier oud. an mil III^e III^{xx} et troys.

Ung petit coffre à fest, d'un pié et demy de long, ferré de fer blanc, ouquel coffre a esté trouvé ung mestier de boys et plusieurs bastons d'yvyere et d'if et jonchez et billes d'yvyere, lesquelles choses n'ont point esté extimées. Et oultre avoit oud. coffre des soyes de plusieurs sortes, aveques une canette de fil d'argent trect et d'or, et deux glandaz, l'un d'or et l'autre d'argent, lesd. soyes et fil d'or et d'argent, lesd. deux glandaz avecques, ont esté extimez par Pierre Richart et Robert Bodineau, marchans de Tours, XIII escuz.

Item, ung petit coffre à fest, couvert de cuir noir, et ferré de fer blanc, d'un espan et troys doiz de long, ouquel a esté trouvé cinq paires de pastenostres de verre de plusieurs couleurs, extimez i escu et demi.

Item, plus oud. coffre a esté trouvé une petite boueste d'argent doré, une forchete garnye d'argent doré, et deux cuilliers à menger dragée, d'argent doré, avecques une cagete d'argent à mectre oysel-lez de Chippre¹, le tout extimé par les dessusd. ung marc d'argent.

Item, une petite pomme d'ambre², garnye d'or, extimée III escuz.

Item, ung myrouer garny d'or aveques ung camahieu, ouquel camahieu³ a troys petiz parsonnaiges, garny de cinq petiz rubiz et de cinq petites perles, extimé xx escuz.

Item, oud. coffre a troys mouchouers brodez d'or et de soye, et deux petites pièces de riban, et ung coillon de muc⁴, le tout de cest article non extimé.

Item, ung autre petit coffre à fest, ferré de fer blanc, contenant ung espan et troys doiz de long, ouquel a esté trouvé deux saintures cordelyères et deux paires de pastenostres, l'une de coural, et

1. Ces oiselets de Chypre étaient des boules parfumées, faites en forme d'oiseaux, peut-être même recouvertes de plumages d'oiseaux, et qu'on crevait pour en répandre la poudre odorante; les boîtes destinées à contenir ces oiselets étaient de vrais bijoux, auxquels on donnait toutes espèces de formes, et plus particulièrement celle de cage. (*Notice des Émaux du Louvre*, par M. le comte de Laborde.)

2. Nous trouverons encore plus loin d'autres petits objets de toilette faits de cette substance que l'on recherchait surtout à cause de son parfum.

3. C'est le nom qui sert à désigner jusqu'à une époque assez moderne les camées, soit antiques, soit du moyen âge.

4. Musc.

l'autre de guix de chesne, et ung petit crucifiz de boys, le tout non extimé.

Item, quatre onces de fil d'or de Fleurence en unze petiz escheveaulx, extimez IIII escuz.

Item, ung petit coffre de boys, fermant à clef de deux espans de longueur, ouquel a esté trouvé ung mestier de boys en lysse, garny de petiz bastonnez et de petiz pellotons de soye, le tout non extimé.

Item, une lyète dont la serreure est rompue, en laquelle a esté trouvé ung mestier d'yvyere à lozenges blanches et roges, extimé IIII escuz.

Item, ung petit coffre tout de fer, lequel est à fest, ouquel a esté trouvé une paire de pastenostres de coural, une petite pièce de riban de soye changent, une paire de pastenostres de boys où pend une lerne d'or, et deux saintures cordelières de soye blanche; le tout non extimé.

Item, ung autre petit coffre à fest, ferré de fer blanc, fermant à clef, contenant ung pyé de long ou environ, ouquel coffre a esté trouvé une grant bourse faicte sur le mestier de fil d'or et de soye, en laquelle bourse a plusieurs pierres aveques une grant langue serpentine, lesquelles pierres n'ont point esté extimées, pour ce que on ne scet leur vertu.

Item, une autre bourse de veloux noir à six queues, en laquelle a esté trouvé ung camahieu où il y a ung lyon d'ung cousté, et de l'autre cousté ung homme sauvage garny d'argent doré, non extimé.

Item, une pierre de jacte, garnye d'argent doré, non extimée.

Item, ung agnus Dei d'or, ouquel a une Nostre-Dame, extimé l'or II escuz.

Item, deux paires de pastenostres de coural et de gest¹ marchées d'argent doré, non extimées.

Item, plusieurs petiz bastons d'yvyère, non extimez.

Item, ung coffre plat couvert de cuir noir, et ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé quarante troys pièces tant de veloux que de satin jaune, blanc, vert, roge, camelot de soye et drap d'argent pour mettre à l'estomac, aveques ung couvrechief de lynomple, bordé de fil d'or aveques quatre branches d'estoc ou fueillaige, faictes à l'esguille de soye et de fil d'or, non extimez.

1. Le jais fut employé très-souvent au moyen âge, en guise d'amulette, et comme chapelet.

Item, ung patron à la grandeur d'un couvrechief, auquel patron a plusieurs divises faictes à l'éguille.

Item, des bastons d'yvyère pour ouvrer sur le métier, le tout non extimé.

Item, ung grant coffre de Chipres fermant à clef garny de plusieurs lyètes tant ou meilleu que aux coustez, ouquel coffre a unes petites presses de Chipre, et contient led. coffre deux piez de long ou environ, le tout non extimé.

Item, ung autre petit coffre de boys plat, ouvré à la coustume de Flandres¹, de la grandeur d'un pyé et demy de long, fort ouvré et menuysé et marché d'os ou d'yvyère, ouquel coffre a plusieurs liètes tout entour tenans oud. coffre, ouquel coffre a esté trouvé une broesse d'embre à laquelle tient ung mirouer et ung lopin de binjoyn et des oysellez de Chippe en une petite boueste de boys, le tout non extimé.

Item, ung coffre plat de Chippe, ouvré à personnaiges le devant, ouquel coffre a ung rezeul plain de rondelles de boys en façon de tranchouers², non extimé.

Item, ung petit tableau de Chippe, ouquel a ung cruciffys Nostre-Dame et saint Jehan, unes pastenostres d'if de Saint Claude grosses, le tout non extimé.

Item, ung autre coffre de Chipres, de grandeur d'un pyé et demy, fermant à clef et ouvré par le devant, ouquel a esté trouvé ung espinglier de drap violet, ung escheveau de layne roge, et des jonchez, et une fuzée de layne blanche, le tout non extimé.

Item, une liète de boys, en laquelle lyète a ung cofre d'embre d'un pyé et demy de long, paint de bleu et de gris, à estoilles ou à mollètes d'esperon, non extimé.

Item, ung grant mirouer rond de la grandeur d'un bouesseau, paint aux armes de la royne A. L. et C.³ entrelassé d'un laz d'amours, lequel myrouer est en ung estuy de cuir, le tout non extimé.

1. Il est à remarquer que la majeure partie des coffres et bahuts qui se trouvent dans nos collections du moyen âge, entre autres au Musée de Cluny, sont de fabrication flamande.

2. On appelait *tranchoirs* des plaques de métal rondes, plus souvent oblongues et quelquefois carrées, sur lesquelles se découpaient les viandes. Voy., à ce sujet, le glossaire de la *Notice des Émaux du Louvre*, par M. de Laborde.

3. Ces trois lettres étaient vraisemblablement les lettres initiales des noms de Charlotte de Savoie, de son père Louis, duc de Savoie, et de sa mère Anne de Chypre.

Le xxv^e jour dud. mois de fevrier oud. an.

Ung grant coffre couvert de cuir noir, et ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé la couverture d'une custode de drap d'or trect, garnye sur le fest d'une pomme d'argent doré, avecques ung petit coessint de drap d'or trect, fait pour reposer le corps de Nostre-Seigneur le jeudi absolu, et la nappe pour le parement de l'autel dont le parement devant est d'or trect à cordelières, avecques ung cousté d'ung corporalier ¹ d'or trect, ouquel a Jhesus.

Item, ung petit plumail noir, et ung coessinet fait d'un cousté de veloux noir.

Item, ung petit chandelier à queue de cristal, garny d'argent doré.

Item, une bourse de cuir blanc, en laquelle a dedans deux cens soixante quinze pièces d'argent, de monnoye sarrazine.

Item, unes petites heures, garnyes d'argent doré à l'environ, et couvertes de veloux cramoisi à deux fremouers.

Item, ung sautier ystoryé, couvert de satin figuré vert et roge, à deux fremouers, appellé le sautier saint Loys, lequel lad. dame avoit emprunté de la dame de Poyssy, et estoit son entencion le luy rendre, ainsi que ont rapporté les femmes de chambre de lad. dame, lequel sera baillé ès mains de madame de Beaujeu ² pour le rendre.

Item, une légende dorée ³ en parchemyn, couverte de cuir blanc.

Item, ung second volume de la Cité de Dieu, couvert de cuir blanc à deux fremouers d'argent dorez.

Item, ung livre de Boucasse des nobles hommes malheureux, fermé à deux fremouers.

Item, ung livre couvert de veloux bleu, garny de boyllons et de deux fremouers dorez, qui est en ung sac de cuir blanc, nommé le Trésor en lingue françoise.

Item, ung livre couvert de trippe ⁴ de veloux, appellé le Propriétaire ⁵.

1. Le *corporalier*, bolte ou étui dans lequel on renfermait les *corporaux*, linges qui s'étendaient sur l'autel, pour le service de la messe.

2. Anne de France, duchesse de Bourbon, dame de Beaujeu.

3. Recueil de Vies de Saints, composé par Jacques de Voragine.

4. La trippe est une sorte d'étoffe veloutée, qui se fabrique au métier comme le velours ou la peluche. V. Francisque Michel, *Recherches sur les étoffes de soie*, t. 5 p. 251.

5. Ce livre n'est pas autre chose que la traduction française par Jean Corbichon

Item, ung livre en pappier, escript en mosle, ¹ nommé le Nouveau Testament, couvert de cuir fauve.

Item, ung autre livre en parchemyn, couvert de cuir roge, appellé l'Orloge de Sapience, le Chasteau périlleux ².

Item, ung livre des secretz d'Aristote, en pappier, qu'il envoya à Alixandre.

Item, ung livre de pellerinaige de vie humaine ³, en parchemyn, couvert de noir.

Item, ung livre de la Passion Nostre-Seigneur, en pappier, couvert de roge, translaté de latin en françoys.

Item, ung livre des Merveilles du Monde, en pappier, couvert de jaune.

Item, ung livre du roy Alixandre ⁴, en pappier, couvert de cuir jaune.

Item, ung livre de la mortificacion de l'ame, escript en papier, couvert de roge.

Item, ung livre en parchemin, nommé le Débat des quatre dames ⁵, couvert de roge.

Item, ung livre de miracles de sainte Katherine, en parchemyn, couvert de roge.

Item, ung livre de la vie saint Vincent, en pappier, couvert de blanc et de roge.

Item, ung livre en pappier de la Montaigne de contemplacion ⁶, couvert de taffetas changent.

Item, ung livre de Ponthus ⁷ en pappier, couvert de cuir vert.

du livre intitulé : *De rerum proprietatibus*, et attribué à *Bartholomæus Anglicus*, vaste encyclopédie, qui pendant tout le moyen âge a joui d'une vogue considérable.

1. Signalons ici la présence d'un livre imprimé, car c'est ainsi qu'il faut entendre un livre escript en mosle.

2. Ces deux ouvrages attribués, l'un à Jean de Souabe, l'autre à frère Robert, sont des traités de morale religieuse, extrêmement goûtés au quinzième siècle.

3. Le *Pèlerinage de la vie humaine*, par Guillaume de Deguileville, fut imprimé nombre de fois.

4. Faut-il voir dans cet ouvrage la chanson de geste d'Alexandre de Bernay et de Lambert Le Tort, ou bien une rédaction en prose faite à une époque postérieure? Nous ne saurions le dire.

5. L'auteur de ce livre est Alain Chartier.

6. La *Montagne de contemplation*, qui plus souvent se trouve désignée sous le nom de *Livre de contemplation*, est l'œuvre de J. Gerson.

7. Le *livre de Ponthus et de la belle Sidoine*, l'un des derniers romans de chevalerie.

Item, ung livre de Melurine ¹ en prose, en pappier, couvert de cuir noir.

Item, le livre de l'exposition des Euvangilles de tous les dimenches de l'an, en pappier, couvert de cuir roge.

Item, le livre du sermon maistre Jehan Jarson ², en pappier, couvert de cuir roge.

Item, le livre de la vie saint Jousse, en pappier, couvert de cuir noir.

Item, la Confession avec la passion, en parchemyn, couvert de cuir roge.

Item, le livre de la Cité des Dames ³, en parchemyn, couvert de cuir noir.

Item, le livre des Troys Vertuz à l'enseignement des dames, en parchemyn, bien ystoryé, couvert de cuir roge, à deux fremouers de cuivre doré.

Item, ung livre couvert de veloux noir, de la Vie sainte Arragonde, fermant à esguillectes ferrées d'or.

Item, le Reducteur de l'ame ⁴ fermant à esguillètes, couvert de satin violet.

Item, le livre que le roy de Secille envoya au duc de Bourbon, avec la dance aux Aveugles ⁵, en pappier, couvert de cuir roge.

Item, ung livre de la Vie contemplative ⁶, couvert de cuir roge, en pappier.

Item, ung livre de l'Instruction d'un jeune prince ⁷, en parchemin, couvert de roge.

Item, le livre des herbres et abres, en parchemin, couvert de roge.

1. Le *Roman de Mélusine*, par Jean d'Arras, est un de ceux qui furent le plus souvent imprimés à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle.

2. Le *livre du Sermon* est vraisemblablement le sermon de Jean Gerson sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. La *Cité des Dames* et le *livre des Trois Vertus à l'enseignement des dames*, font partie des œuvres de Christine de Pisan, imprimées en 1497, chez Antoine Vérard.

4. La Bibliothèque impériale en possède un exemplaire, fonds français, 1821.

5. La *Danse aux Aveugles* est de Pierre Machault, secrétaire du duc de Bourgogne.

6. Un traité de la Vie contemplative est indiqué sous le n° 1875, du fonds français, à la Bibliothèque impériale.

7. Le *livre de l'Instruction d'un jeune prince pour se bien gouverner envers Dieu et le Monde*, se trouve dans le fonds français du département des Manuscrits, n° 1216.

Item, le livre du Gouvernement des roys et princes ¹, en parchemyn, couvert de cuir blanc, et à boillons.

Item, le livre de la Passion Nostre Seigneur, en pappier, et en françoys, couvert de cuir roge.

Item, le livre nommé le Legigolle, en pappier, couvert de cuir roge.

Item, le livre de Cleriadus ², en pappier.

Item, le livre de Boesse de Consolacion, en françoys, et en pappier, couvert de roge.

Item, le livre de sainte Katherine de Sayne ³, en pappier, couvert de cuir fauve.

Item, le livre qui parle que c'est du prebstre, de l'église et de la messe, couvert de cuir roge, et en pappier.

Item, le livre de plusieurs miracles de Nostre-Dame ⁴, en parchemyn.

Item, le livre de Maglonne, en pappier, couvert de vert.

Item, le livre de Paris et de Vienne, en pappier, couvert de cuir blanc.

Item, le livre de la Resurrection Nostre Seigneur en pappier, couvert de roge et par personnages.

Item, le livre de la Maison de conscience ⁶, en pappier, couvert de cuir roge.

Item, le livre de la translacion de latin en françoys de saint Julian, couvert de roge, fermant à deux esguillètes.

Item, le livre des Sermons maistre Jehan Jarson, en parchemin, couvert de roge.

Item, ung livre des eschees ⁷, en pappier, couvert de roge.

1. Probablement la traduction de l'ouvrage de Gilles de Rome, intitulé : *De Regimine principum*.

2. *Cleriadus et Méliadice*, roman de chevalerie.

3. Le livre de *Sainte Catherine de Sayne* doit être le recueil de ses visions.

4. Ce recueil des Miracles de Notre-Dame est-il celui de Gautier de Coincy, ou un autre analogue : c'est ce qu'il est difficile de déterminer.

5. Le livre de la *Résurrection de Notre Seigneur par personnages*, n'est autre chose qu'un mystère; c'est le seul ouvrage de ce genre qui soit porté sur notre catalogue.

6. La *Maison de Conscience*, dont l'auteur est Jean Saunier, docteur en théologie qui vivait au commencement du quinzième siècle, est un livre de morale ascétique.

7. Peut-être ce livre est-il la *Moralité sur le jeu des échecs*, par Jacques de Césoles, traduite par Jean de Vignay.

Item, le livre des Merveilles du monde, en parchemin, couvert de roge et à boillons.

Item, le sautier en françois, en pappier, couvert de parchemyn, par pseaulmes.

Item, le livre que fist le chevalier à la Tour pour enseigner ses filles, en parchemyn, couvert de vert.

Item, le livre de Confession, en pappier, couvert de noir.

Item, ung livre des Anges ¹, en pappier, couvert de jaune.

Item, ung livre de la Vie Nostre Dame et plusieurs saintes, en pappier, couvert de roge.

Item, ung livre qui parle du traicté de perfection ², en parchemin, couvert de cuir roge.

Item, ung livre de certains laiz et coustumes pour passer temps ³, en parchemin, couvert de cuir roge.

Item, ung traicté de l'ame devote, en parchemin, couvert de cuir roge.

Item, ung livre en pappier, qui parle au commencement pour quoy Dieu fist l'omme à sa figure, couvert de roge.

Item, le livre de la vreye ystoire de Troye ⁴ en pappier, couvert de roge.

Item, le livre de Pierre Chastellain, en parchemin, couvert de roge.

Item, la Bible en parchemin, aveques les exposicions des Euvangilles et plusieurs autres choses, couvert de roge.

Item, le livre de l'Abbuzé en court ⁵, en parchemin, couvert de roge.

Item, le livre du pellerinaige en prose, et en pappier, couvert de roge.

Item, ung autre livre de la passion, en parchemin, couvert de roge et à boillons.

1. Ouvrage de François Eximenès, évêque d'Elne au commencement du quinzième siècle.

2. Cet ouvrage doit être un des nombreux traités attribués à Jean Gerson, à moins que ce ne soit le *Traicté de perfection* de Robert Cihole. (Voy. le manuscrit du fonds français, n° 1841.)

3. Ce livre paraît être le même que le n° 92 du catalogue de la bibliothèque de François I^{er}, publié par M. Michelant : *Lois et comptes à passer temps*.

4. C'est le recueil des histoires de Troyes, commencé par Guillaume Fillastre, repris et continué par Raoul Lefevre.

5. *L'Abusé en cour*, allégorie en rime et en prose sous forme de dialogue. (Voyez le n° 9 du catalogue de la bibliothèque de François I^{er}, publié par M. Michelant.)

Item, le Temple de Boucasse ¹, en parchemin, couvert de roge.

Item, le livre des troys filz de Roy ², en parchemin, couvert de roge.

Item, l'espitre que la deesse Ostea fist à Hector de Troye ³, en pappier, couvert de vert.

Item, ung livre qui parle de confession, en pappier, couvert de vert.

Item, ung livre envoyé à une novice de Frontevaulx, en pappier, couvert de vert.

Item, le livre de Sapience qui enseigne à bien mourir ⁴, en parchemin, couvert de noir.

Item, ung livre de plusieurs miracles de Nostre Dame, en parchemin, couvert de cuir roge.

Item, troys ou quatre cahiers en pappier, qui parlent de la résurrection des mors.

Item, le livre de la Maison de conscience, en pappier, couvert de roge.

Item, ung livre couvert de veloux violet, ferment à deux fre-mouers d'argent, aux armes de la royne, faisant mention du pelle-rinaige de vie humaine, remis en ung estuy de blanc et de roge.

Item, ung livre de la mort du duc de Bourgoigne ⁵, en parchemin, couvert de vert.

Item, le livre de Chasteau perilleux, et Tulle de vieillesse ⁶, couvert de roge.

Item, plus le premier volume du Myrouer ystorial ⁷ que lad. dame emprunta de Mons^{sr} de Chastillon, et ordonna qu'il luy feust rendu.

Item, une pièce de coural noir.

Item, unes pastenostres de gest dorées, pendans à une chesne d'or.

1. Le *Temple Jehan Boccace de la ruine d'aucuns nobles malheureux*, a été composé par Georges Chastellain.

2. Récit romanesque des faits et gestes de trois personnages imaginaires qui sont: Philippe de France, Hector d'Angleterre, et Arthur d'Ecosse. Voy. P. Paris, *Mss.*

3. Ouvrage de Christine de Pisan, plusieurs fois imprimé au quinzième et au seizième siècle, II, 106.

4. Nous croyons reconnaître sous cette désignation celui des ouvrages de Jean Gerson qui est intitulé: *Science de bien mourir*.

5. La *Mort du duc de Bourgogne* est vraisemblablement le récit de l'assassinat de Jean sans Peur, au pont de Montereau.

6. Traduction du *De Senectute* de Cicéron.

7. Le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais.

Item, une boueste d'yvyere et une quenoille de soye.

Item, une petite troussouere d'or, remise en lad. boueste d'yvyere et lesd. pastenostres.

Item, le tissu d'une troussouere ¹ et autres petiz cahiers en papier et parchemin non reliez.

Item, ung livre couvert de drap d'or sur satin figuré à grans figures, nommé de plusieurs renvoys.

Item, ung petit paquet de gans de Parpeignen à usaige de femme.

En ung autre coffre moyen, couvert de cuir noir et ferré de fer blanc, a esté trouvé ung livre de la Passion tout ystoryé, couvert led. livre de satin figuré cramoisi à fons d'or, et les fremouers et boillons d'argent doré estant en une bourse de cuir noir.

Item, ung autre livre, couvert de satin vermeil, non fermé, commençant en lectre roge : Comment on se doit préparer.

Item, ung autre livre couvert de cuir roge, appelé le livre du Jardin de contemplacion ², lequel est en ung sac de cuir violet.

Item, ung autre livre de semblable couverture, parlant des vices et vertuz ³.

Item, ung autre livre couvert de veloux noir, ystoryé, nommé les lamentacions Monsg^r saint Bernard, fermé à fremouers de cuivre doré.

Item, ung autre livre couvert de cuir roge, appelé les Espitres et Euvengilles, translaté de latin en françoys.

Item, deux grans volumes de vita Christi ⁴, couvers de roge.

Item, ung petit livre de l'effect d'oraisons, couvert de roge.

Item, ung autre petit livre des Revelacions que fist Nostre Dame à sainte Elizabel, couvert de roge.

Item, ung autre livre, intitulé le livre des douze perilz d'enfer ⁵, couvert de roge et bien ystoryé.

1. *Troussoyère*, ceinture de femme dans laquelle se prenait la robe quand on voulait la relever.

2. Le département des Manuscrits de la Bibliothèque impériale possède, sous le n^o 997 du fonds français, le *Jardin de Contemplation*, [par Jean Henry ;] peut-être est-ce le même ouvrage que celui de notre catalogue.

3. On ne sait s'il est question dans cet article de la *Somme des Vices et des Vertus*, ou du *Tractatus de vitiis et virtutibus*, ensemble de poésies morales et philosophiques, ouvrage analysé par M. Le Clerc dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 23, p. 245.

4. Il existe plusieurs livres portant ce titre ; mais le plus connu est attribué à François Eximenès, l'auteur du *livre des Anges*, et comprend deux parties.

5. Ouvrage traduit par Pierre de Caillemesnil. Voyez à ce sujet les *Manuscrits françois de la bibliothèque du roi*, par M. Paulin Paris, t. IV, p. 166.

Item, ung autre livre couvert de roge, que Mons^{sr} de Maillé luy donna.

Item, ung petit livre de dames et d'amours, ataché à esguillètes, couvert de vert.

Item, ung petit livre, appellé Triboulet, couvert de noir, ataché à esguillètes.

Item, ung autre petit livre en parchemin, appellé l'Examen de conscience ¹, et le saint Pierre de Luxembourg, couvert de roge.

Item, ung autre livre en parchemin, appellé les heures de Mons^{sr} de Berry, bien ystorié.

Item, plusieurs cahiers en parchemin, faisant mention du Jardin des Nobles ².

Item, ung petit livre en parchemin, appellé le livre des Espitres et Euvangilles de tout l'an, couvert de cuir tanné, qui est à madame de Sègre ³.

Item, ung livre couvert de roge poinssonné, parlant de la passion Nostre Seigneur.

Item, le livre de la Complainte de l'omme à son ame ⁴, couvert de roge.

Item, ung autre petit livre en pappier, de sainte Clere, couvert de cuir roge.

Item, ung petit livre couvert de cuir jaune, commençant : Humane beate Marye virginis.

Item, ung petit livre couvert de jaune, ystoryé, et commence : Très noble.

Item, ung autre petit livre comançant : Sensuit une petite et briefve contemplacion, couvert de cuir noir.

Item, ung fureau à frizer or, poissant cing gros.

1. L'Examen de conscience selon les sept péchés mortels, est un des nombreux traités de J. Gerson.

2. Le Jardin des Nobles, composé en 1404, par Pierre des Gros, est, suivant l'expression de M. Paulin Paris (Manuscrits françois, t. II, p. 145), « un monument des plus curieux de l'imagination monacale, courbée et disciplinée sous les formes de la scolastique contemporaine. »

3. La dame de Sègre se trouve citée dans une lettre des députés de la ville d'Amiens, relative aux noces du Dauphin. (Voy. les preuves mises à la suite des Mémoires de Commynes, édition de la Société de l'Histoire de France, t. 3.)

4. Selon toute apparence, le livre de la *Complainte de l'homme à son âme* est le même que le *Secret parlement de l'homme avec son âme*, l'un des plus beaux traités de J. Gerson, imprimé en 1500, par Michel Lenoir. (Voy. le n° 17 du catalogue de la bibliothèque de François I^{er} à Blois, publié par M. Michelant.)

Item, ung chandelier d'argent à mectre bougye.

Item, ung tablier en ung sac de cuir garny de tables et d'eschès.

Item, oud. coffre a esté trouvé une petite boueste carrée ferrée, en laquelle boueste a esté trouvé unes heures de lad. dame, couvertes de veloux noir, aveques ung fremouer d'or, ouquel est empraint une Nostre Dame de Pityé.

Item, ung petit livre couvert de veloux noir, fermant à esguillètes, appellé le Chappellet Nostre Dame.

Item, deux petiz esguilliers et une bourse de veloux cramoisi.

Item, plusieurs lectres missives et plusieurs autres pappiers de devocion, toutes lesquelles choses ont esté remises en lad. boueste et refermée de clef et remise oud. grant coffre.

Item, oud. grant coffre a esté trouvé ung petit coffre couvert de veloux noir et bandé de fer blanc, dont la dame de Sainct Peravy avoit la clef, ouquel avoit ung petit fremouer de heures d'argent doré poisant six gros.

Item, plus en ung petit noet de pappier a esté trouvé huit paste-nostres gosses d'or, poisant six gros et demi.

Item, une troussouere faicte sur le mestier garnye d'or de fer-reure d'or, aveques une cuillier de porcelayne ¹ garnye d'argent doré; poisant le tout une once sept gros.

Item, ung petit tableau d'yvyere, ouquel est la passion en person-naiges.

Item, plusieurs pastenostres de toutes espèces, lesquelles ont esté remises dedans led. coffre.

Item, plus a esté trouvé oud. petit coffre une bourse de cuir blanc, en laquelle bourse a esté trouvé une autre petite bourse de veloux cramoisi, en laquelle a esté trouvé treze escuz d'or à la couronne.

Item, en ung petit pappier a esté trouvé une petite Notre Dame de Pitié d'or, une petite croix au-dessus, une petite paix d'or où il y a ung camahieu empraint en une Nostre Dame de Pitié, et ung tableau ouquel est sainte Barbe, une petite Nostre Dame de Pityé d'or, une petite Nostre Dame de Pityé dedans ung saffiz ², une petite pierre enchassée en or, ung petit pourceau d'or en une sonnète;

1. La porcelaine dont il est ici question n'est pas la matière que nous appelons aujourd'hui de ce nom, c'est plutôt de la nacre de perle, qui jusqu'au seizième siècle se trouve ainsi désignée; d'ailleurs le poids peu considérable de cet objet suffirait pour exclure le sens de porcelaine.

2. Saphir.

une licorne ¹ enchassée en or, et deux petites verges ² d'or rondes; lesquelles choses ont esté remises en lad. grant bourse de cuir blanc, laquelle bourse a esté remise oud. coffre, le tout poissant emsamble une once ung gros.

Item, neuf petites pastenostres d'argent doré et une petite enseigne ³ d'or, poissant ung gros et demy.

Item, a esté extrait dud. grant coffre ung petit coffre garny de cuir noir, ferré de fer blanc, ouquel coffre a esté trouvé une giraffe d'or enlevée et émaillée, poissant une once et demye.

Item, en ung petit pappier deux petites verges d'or rondes et ung petit saint Nicolas d'or, et une serpentine enchassée en or, et ung petit saint Michiel d'argent, qui peult bien valloir le tout troys escuz, le tout remys oud. coffre.

Item, plus a esté extrait dud. coffre ung petit coffre couvert de cuir, ferré de fer blanc, dont lad. dame de Saint Peravy avoit la clef, ouquel a esté trouvé plusieurs soyes fillées et à fillez de plusieurs sortes, à broder, avecques sept bobines d'or trect, extimé le tout huit escuz, et une pleume de porc espy, garnye d'or, extimée ung escu, le tout remis oud. coffre.

1. Le moyen âge attribuit à la licorne une vertu spéciale, celle d'indiquer dans les mets et boissons la présence du poison; aussi cette substance fut-elle constamment employée pour les essais, surtout à la table des rois et des princes. (Voy. à ce sujet la *Notice des Émaux du Louvre*, par M. le comte de Laborde.)

2. Bagues.

3. Enseigne de pèlerinage.

(*La suite au prochain numéro.*)

M. HUGOT.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

La Société de l'École impériale des chartes a perdu, le 7 juin de l'année dernière, l'un de ses membres les plus honorables et les plus distingués, M. Louis Hugot, bibliothécaire-archiviste de la ville de Colmar.

La Société a toujours regardé comme un pieux devoir le soin de recueillir les souvenirs biographiques de ceux de ses membres que la mort lui a enlevés. Je n'ai, à me charger de ce soin, d'autre titre que la bienveillante amitié dont M. Hugot honorait en moi un jeune confrère; mais des relations amicales qui ont duré six années entières, de fréquents rapports dus à nos travaux communs d'archives, les notes mises à ma disposition par M. Eugène Hugot, son frère, me suffiront, je l'espère, pour retracer avec fidélité l'existence si bien remplie de notre regrettable confrère, pour faire apprécier, à ceux qui ne l'auraient point connu, les qualités si éminentes de son esprit et de son cœur.

M. Hugot (Louis-Philippe) était né, le 26 août 1805, à Strasbourg, où son père occupait avec distinction un poste élevé dans l'administration des finances; après de solides études faites au collège de sa ville natale, et dont le diplôme de bachelier, obtenu à la suite d'un brillant examen, fut la première récompense, il se rendit à Paris. Hésitant d'abord entre l'étude du droit et celle de la médecine, mais se décidant bientôt pour la première, il se fit recevoir licencié et travailla pendant quelque temps chez un notaire, où il ne tarda pas à se lier avec un clerc, amateur comme lui, qui devint un de ses plus fidèles amis, M. Guerry,

auteur de remarquables travaux de statistique et correspondant de l'Institut. La pratique assez aride des actes de transmission de la propriété n'avait, pour aucun des deux amis, de bien grands attrait ; aussi voyons-nous M. Hugot entrer bientôt dans une nouvelle voie, que, cette fois, il ne devait plus quitter.

Naturellement porté vers la recherche des faits historiques, explorateur déjà exercé de nos antiquités nationales, il se fit admettre à l'École des chartes, que l'ordonnance du 11 novembre 1829 venait de réorganiser sur de nouvelles bases.

Les cours de l'École des chartes, qui se faisaient alors aux Archives du Royaume et à la Bibliothèque de la rue de Richelieu, étaient confiés à MM. Guérard et Champollion-Figeac ; c'est sous la direction de ces savants que M. Hugot reçut cette forte instruction de l'École, comme un trésor d'érudition, que ses travaux personnels n'ont cessé d'augmenter. Sorti de l'École des chartes en 1831, avec le diplôme d'archiviste-paléographe, titre un peu nouveau alors et dont on n'appréciait pas encore, surtout en province, toute la valeur, M. Hugot revint à Strasbourg, où, pendant quatre ans, fouillant tour à tour la bibliothèque et les archives, il commença, sur l'histoire d'Alsace, une collection de notes devenue depuis considérable.

Mais le temps s'écoule vite, surtout au milieu de travaux aimés, et M. Hugot voyait arriver sa trentième année sans avoir encore ce que l'on appelle une position. Il sollicita donc et obtint sans peine¹ une place d'archiviste aux archives de la Couronne, qu'il occupa jusqu'en 1837.

Sous l'influence de MM. Schweighæuser et de Golbéry, les études historiques reprenaient en Alsace, où elles n'avaient jamais été abandonnées, une nouvelle faveur. — Obéissant au mouvement qui de Paris se communiquait à toutes les provinces, les villes prenaient de sérieuses mesures pour assurer la conservation de leurs archives, et s'inquiétaient de faire classer et inventorier, afin de constater autant leurs pertes que leurs richesses, leurs vieux diplômes, les chartes de toute nature qui leur restaient encore après la tourmente révolutionnaire, après, surtout, des dilapidations coupables ou l'incurie inouïe de certains administrateurs.

En 1837, le conseil municipal de Colmar décida que le service

1. Madame Hugot était filleule du roi Louis-Philippe.

des archives serait séparé de celui de la bibliothèque, confié alors à M. l'abbé Reichstetter, et attribué à une personne compétente qui prendrait le titre d'archiviste de la ville.

Dès que M. Hugot eut connaissance de cette délibération, son choix fut fait. Recommandé à M. Morel, maire de la ville, par M. Cottard, recteur de l'Académie de Strasbourg, il fut nommé, par arrêté du maire du 7 novembre 1837, aux fonctions qu'il remplit pendant 27 ans. Disons tout de suite qu'à la mort de M. Reichstetter, il lui succéda dans l'administration de la bibliothèque.

De ce jour commença pour M. Hugot une existence des plus actives. En 1839, il fonde, de concert avec quelques professeurs du collège, et tout ce que la ville renfermait de gens lettrés, une société littéraire qui avait pour but : l'acquisition et la jouissance commune des principales publications périodiques de la France et de l'étranger, des lectures publiques sur des sujets littéraires et scientifiques. Cette société, qui cessa d'exister en 1855, avant d'avoir produit tous les résultats qu'en attendait son fondateur, ne fut pas cependant sans exercer quelque influence sur le développement intellectuel de la cité. Elle tint, pendant le cours de son existence, 273 séances de lectures et plusieurs grandes séances publiques, et, avant de se disperser, elle réunit ses nombreuses collections à celles de la ville.

En 1847 fut formée, dans les circonstances que je vais rapporter sommairement, la société de Martin Schœngauer, placée sous le patronage du célèbre peintre et graveur colmarien. L'institution de cette société, la création du musée qui en fut le résultat, resteront, on peut le dire hautement, comme un monument durable à la mémoire de M. Hugot, et la ville de Colmar, qui élève des statues à ses gloires nationales, qui, dans une sphère moins haute, sait se montrer reconnaissante de tous les services qui lui sont rendus, la ville de Colmar n'oubliera jamais que, si elle possède un musée que lui envie plus d'une ville de province, elle le doit surtout aux efforts patients et énergiques, aux démarches incessantes et actives, à l'abnégation personnelle et au dévouement absolu de M. Hugot.

Préoccupé depuis longtemps de l'importance de l'enseignement du dessin, qui manquait dans le chef-lieu d'un des départements les plus industriels de France, M. Hugot avait, dès l'année 1845, adressé à l'administration une brochure sur les avantages

pouvant résulter d'une collection publique d'estampes; cette brochure, répandue à un grand nombre d'exemplaires, fut suivie d'articles publiés dans les feuilles locales sur le même sujet.

Il ne s'agissait d'abord que d'une modeste collection de modèles de machines, figures, ornements, etc., pour l'enseignement du dessin appliqué aux arts professionnels. Bientôt le cercle s'agrandit, l'horizon se développe, et l'idée première, atteignant les proportions d'un vaste ensemble de collections de tableaux, sculptures, médailles, estampes, aboutit enfin au musée tel qu'il existe aujourd'hui.

L'histoire de la société Schoengauer, d'un intérêt purement local, ne saurait convenablement trouver place dans ce recueil; je ne veux donc point entreprendre d'en retracer plus longuement l'origine: toutefois je ne puis quitter ce côté des travaux de M. Hugot, sans insister encore sur la part importante qui lui revient dans le magnifique résultat obtenu.

Certes, pour l'accomplissement de son œuvre, il rencontra, dans toutes les classes de la société, le concours le plus empressé. L'autorité municipale, le conseil général, le ministère même, par des allocations importantes et sans cesse répétées, contribuèrent puissamment à la réussite de l'entreprise; mais que de choses M. Hugot dut faire par lui-même! Qui saura jamais les sacrifices de tout genre que lui a coûtés le musée dont il a doté sa ville d'adoption, la correspondance énorme qu'il entretenait avec Paris, l'Allemagne et presque toutes les communes du département, ses courses, les démarches, quelquefois rebutantes, qu'il lui fallait faire?

A la bibliothèque, les travaux de M. Hugot n'ont été ni moins nombreux, ni moins importants. Sous son administration, plus de 6,000 ouvrages nouveaux, près de 10,000 médailles, jetons, méreaux, classés avec un soin infini, sont venus enrichir les collections déjà existantes; 600 manuscrits ont été catalogués avec une méthode, avec une sûreté d'érudition, dont témoignent les notes étendues qui accompagnent les principaux d'entre eux; enfin, des collections ethnographiques d'antiquités gallo-romaines et celtiques, etc., ont été créées.

Aux archives, qui ne reçurent que dans ces derniers temps une installation définitive, il a mis en ordre et inventorié tous les papiers de l'administration municipale moderne et transcrit la plupart des titres importants du moyen-âge.

Je suis loin d'avoir tout dit, et pourtant je m'arrête; l'énumération serait trop longue.

Il est donc permis, à celui qui après la mort de M. Hugot a parcouru tous ses papiers, de le dire : ses travaux ont été considérables.

Peut-être même ont-ils été trop nombreux, peut-être eût-il mieux valu qu'il concentrât les lumières de sa vive intelligence, les ressources de sa profonde et vaste érudition, sur quelques sujets d'étude qu'il eût épuisés et auxquels son nom fût resté attaché. Mais M. Hugot ne croyait jamais avoir assez bien fait, il avait du public un respect excessif, et lui qui aidait tant de gens à faire des livres, il n'en fit aucun, parce qu'il reculait indéfiniment le moment de publier le résultat de ses travaux. Les manuscrits laissés par M. Hugot se composent surtout d'une collection considérable de notes bibliographiques sur une variété infinie d'objets; mœurs, coutumes, monnaies, architecture, armes, guerres publiques ou privées; d'un glossaire de l'idiome de la haute et basse Alsace pendant les treizième et quatorzième siècles, de copies de plusieurs milliers de titres des anciennes villes impériales d'Alsace, de recherches sur l'iconographie des saints, etc., etc.

On sait maintenant quel infatigable travailleur était M. Hugot; mais ceux-là seuls qui l'ont approché d'un peu près, les savants, français et étrangers, qui avaient avec lui une correspondance scientifique suivie, ont pu apprécier les qualités sérieuses de cet esprit studieux qui, dans son immense désir de savoir, n'avait négligé presque aucune branche des connaissances humaines.

La bibliothèque et le musée de Colmar, pendant le temps que M. Hugot en resta le conservateur, furent visités par de nombreux savants, parmi lesquels MM. de Quandt, Bœhmer, Pertz, de Caumont, dom Pitra, Waagen. On peut dire que la ville de Colmar était dignement représentée auprès de ces illustres nationaux et étrangers par son bibliothécaire qui, s'il ne les égalait pas dans la sphère spéciale où chacun d'eux occupait un rang si éminent, ne leur était cependant guère inférieur pour la variété et l'étendue des connaissances générales.

Je n'aurais point fait connaître suffisamment l'homme excellent et distingué entre tous que nous avons perdu, si je ne disais quelques mots de son caractère, et ici, je sens redoubler l'émotion dont je fus gagné le jour où j'appris sa mort.

Il faut, en effet, avoir vécu dans son intimité, pour savoir combien M. Hugot était bon, affectueux et dévoué. Je connais de lui vingt traits d'une bonté adorable, d'une exquise délicatesse d'âme. Nature honnête; dans la plus haute acception du mot, il donna pendant toute sa vie, et surtout à une époque difficile, l'exemple d'une fidélité à toute épreuve à ses opinions politiques.

Trop bon pour n'être pas tolérant, en politique comme en religion, il laissait à chacun sa croyance.

En 1862, le mal qui devait nous enlever M. Hugot lui fit sentir ses premières atteintes. L'année suivante, il dut abandonner ses travaux et aller demander à un frère, bien tendrement aimé, à l'un de ses amis, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, les soins que réclamait son état.

Au mois d'août 1863, quoique bien souffrant déjà, mais soutenu par l'ardeur de son zèle, il vint à Colmar solliciter du conseil général une allocation pour son musée; j'étais loin alors de penser que je serrais pour la dernière fois sa main et que je ne devais plus le revoir.

Durant tout l'hiver et le printemps qui suivirent, notre cher malade lutta avec courage contre les étreintes douloureuses qui l'oppressaient. Il semblait même encore défier la mort par un effort suprême de sa volonté de fer et de sa puissante intelligence, lorsque, à la suite d'une complication du mal redoutable dont il était affecté, il fut atteint subitement d'une méningite aiguë qui l'enleva en quelques jours.

Le 7 juin 1864, avec le calme stoïque d'une conscience sans reproche, et après avoir fait ses derniers adieux à ceux qui l'entouraient, le savant et l'homme de bien que nous regrettons s'endormit pour toujours, la main de son frère dans la sienne, et laissant, parmi ses nombreux amis tout consternés, un vide immense, un deuil inconsolable.

LÉON BRIÈLE.

BIBLIOGRAPHIE.

REGISTRE CRIMINEL DU CHATELET DE PARIS, *du 6 septembre 1389 au 18 mai 1392*, publié pour la première fois par [M. Duplès-Agier, pour] la Société des Bibliophiles français (*sic*). Paris, Techener, Potier, Aubry, 1861-4, 2 vol., in-8°, de xxviii — 567 et 624 pages.

L'année qui vient de s'écouler a été fructueuse pour l'histoire du droit français. Des sources inconnues ou difficilement abordables sont devenues accessibles à tous, et, pour peu que le mouvement continue, nous posséderons un jour la série complète des monuments de notre ancienne législation et de notre ancienne jurisprudence. Pour la jurisprudence, la série sera un peu longue : sans doute, avant que les dix mille registres du parlement de Paris soient analysés avec l'étendue et l'exactitude qu'on remarque dans le volume récemment publié par M. Boutaric, et dont il a été rendu compte ici même par une plume autorisée, il s'écoulera un nombre d'années qu'il serait téméraire de fixer à l'avance ; mais, en attendant la conclusion de cette œuvre de longue haleine, des tables, à l'exécution desquelles on travaille activement, permettront aux chercheurs de s'orienter dans l'immense collection des actes du parlement. D'autre part, le recueil des Olim a été complété de la façon la plus inattendue par M. L. Delisle, non que le *Livre pelu*, égaré ou perdu depuis le seizième siècle, se soit retrouvé, mais grâce à une ingénieuse combinaison d'extraits fournis par un grand nombre d'anciennes compilations manuscrites ou imprimées. Dernièrement encore, notre savant confrère a rendu aux études juridiques un service signalé en publiant une collection de plus de huit cents jugements rendus par l'Échiquier de Normandie entre les années 1207 et 1270¹. De pareilles archives, les plus anciennes qu'aucune de nos cours de justice nous ait transmises, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des savants. Aussi Warnkœnig, Marnier, Léchaudé d'Anisy, en avaient-ils donné des extraits ; mais le recueil le plus complet de ces jugements leur était resté inconnu. C'est ce recueil, dont un manuscrit existe à Rouen, qui a servi de base à l'édition de M. Delisle. Un mémoire étendu, joint à la publication, détermine avec la plus grande précision les rapports et les différences des compilations diverses qui nous ont conservé le texte ou l'analyse des anciens jugements de l'Échiquier, et fournit la preuve que, dès le temps de Philippe-Auguste, des greffes étaient institués auprès des tribunaux normands.

Voici maintenant qu'un autre de nos confrères, M. Duplès-Agier, vient

1. *Recueil de jugements de l'Échiquier au treizième siècle*, Paris, 1864, Aug. Durand, in 4°. (Extrait du tome XX des *Notices et extraits des manuscrits*, et du tome XXIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.)

de mettre au jour le plus ancien des registres criminels du Châtelet. Ce recueil, conservé à la bibliothèque Mazarine¹ et jusqu'à ce jour presque ignoré, contient des interrogatoires, des jugements, des procès-verbaux d'exécution relatifs à cent sept causes différentes. Il y a dans les douze cents pages qu'il remplit d'abondants documents à recueillir pour l'histoire des mœurs; on y trouve la matière de curieuses statistiques; mais, ce qui malheureusement s'y rencontre le moins, c'est la notion du droit. Je vois d'un côté des magistrats investis d'un pouvoir illimité, chargés tout à la fois de rechercher les criminels, d'instruire les causes, de décider sans publicité et sans appel de la culpabilité des accusés, d'appliquer la peine; et de l'autre, des malheureux privés de conseil et de défense, tenus au secret et contraints par la torture à fournir contre eux-mêmes les preuves qu'un tribunal malhabile n'a pas su rassembler. Après lecture attentive de ces deux volumes, le Châtelet m'apparaît, et devait apparaître aux contemporains, comme un antre effroyable d'où l'on ne sortait que pour aller au supplice. J'essayerai de justifier cette impression : Guillemain Gueroult, vieux ménestrier, comparait devant le prévôt, son lieutenant, et les examinateurs du Châtelet, sous l'inculpation d'avoir volé dix-neuf écuelles d'étain. Loin de chercher, comme la plupart des accusés, à nier sa faute, il l'avoue « sans aucune force ni contrainte. » Sa confession a quelque chose de touchant : il était « un povre et ancien homme, jadis ménestrel de guiterne, » et ne trouvant, à cause de son grand âge, le moyen de gagner sa vie à Paris, il s'était rendu en Normandie, espérant y pouvoir vivre. Chemin faisant, « tempté par l'ennemi et par sa dite povreté, » il avait en divers lieux enlevé les écuelles dont on l'avait trouvé nanti. Des témoins viennent confirmer son dire. Le tribunal, ce semble, doit être suffisamment éclairé; va-t-il rendre son jugement ? nullement. Il demande à l'accusé de confesser la vérité « de ses autres meffais. » Le vieillard répond « que plus ne autre chose n'avoit meffait. » Sur quoi les juges prononcent que « veue la dite confession, l'en ne pavoit espargnier le dit prisonnier à estre mis à question, afin de savoir la vérité de ses autres meffais, » ajoutant à la vérité, qu'à cause de sa vieillesse, il ne sera questionné qu'une fois (II, 523). Ainsi, c'est en vain que le malheureux a avoué sa faute à la première sommation, il n'échappera pas à la question, il devra répondre à l'accusation la plus vague, et confesser des crimes sur lesquels le tribunal n'a pas le plus léger indice. Mais le vieillard tient bon, il n'ajoute rien à son premier aveu, et le tribunal rend enfin son jugement. Remarquons-le bien, ce jugement n'aura pas d'autre base que la confession toute spontanée du coupable, et l'épreuve qui n'a pu lui arracher aucun aveu nouveau constitue une présomption en sa faveur. — Le tribunal le condamne à la peine capitale ! Mais alors, pourquoi n'avoir point prononcé la sentence tout d'abord ? Si le vol de dix-neuf écuelles d'étain était un forfait digne de la potence,

1. Cédé aux Archives de l'empire par arrêté du 28 avril 1864.

pourquoi chercher à augmenter la culpabilité d'un malheureux dont la peine ne pouvait plus être aggravée ?

Ainsi, au Châtelet, la preuve par excellence, c'est l'aveu du coupable ; tout est gagné quand on lui a fait confesser « par sa bouche » le méfait dont on l'accuse, et, pour arriver à cette fin, on ne connaît qu'une seule voie : la question. A cela, ou peu s'en faut, se borne l'instruction des causes. Mais, comme d'avance on est persuadé de la culpabilité du prévenu, on variera, on augmentera les tourments jusqu'à ce que le patient ait assez confessé pour être envoyé au supplice. Ainsi, après une première épreuve, le prévôt demande à ses conseillers « ce qu'il estoit bon à faire » d'un prisonnier qui avait avoué quelques vols de minime importance. Ceux-ci répondent « que *quant de présent* il ne leur estoit pas avis que bon feust que l'on procédast à la condempnacion dudit prisonnier pour si petit de larrecin qu'il avoit cogneu avoir fait, mais delibererent que ycellui prisonnier feust *par plusieurs fois* mis encore à question pour savoir de lui plus à plain les autres crimes et delis par lui faiz, commiz et perpetrez » (I, 207). Voilà d'habiles personnages ! ils savent d'avance qu'ils ont affaire à un grand scélérat, ils savent aussi qu'un redoublement de torture ne manquera pas de justifier leurs présomptions ; et en effet, après plusieurs épreuves, le malheureux finit bien par confesser de quoi se faire pendre !

Dire que la question est le moyen le moins certain d'arriver à la connaissance de la vérité serait tomber dans un lieu commun, mais il peut être intéressant de noter les rétractations dont les procès-verbaux du Châtelet contiennent la mention. Un certain Julien Bernier, poursuivi comme empoisonneur de fontaines, déclare, après s'être reconnu coupable, « que vérité estoit que autrefois il avoit dit et confessé ce que dessus est dit pour doute et paour qu'il avoit que par lesdiz commissaires il ne feust tormenté de questions ; mais toutes voyes il n'estoit pas vray qu'il eût fait ou commis les deliz dont mention est faite en ycelles » (I, 467). Voici encore une rétractation notable, car elle est faite en face du bûcher : Macete, accusée de sorcellerie, affirme par serment « que ja soit ce qu'elle eust au jour d'uy en jugement sur les quareaux, et autrefois, cogneu avoir fait les ensorcellemens contenus en ses confessions, toutes voyes elle prenoit et print sur Dieu et sur l'arme d'elle et la mort qu'elle attendoit à recevoir présentement que en ce elle n'avoit part sentement fait¹, ne n'estoit aucunement saichant, participant ne consentant » (II, 343)².

Certaines des questions adressées aux prévenus sont véritablement surprenantes. Ainsi, à un homme accusé de « bougrerie, » on demande s'il s'est jamais confessé de ce crime (I, 112). Une question faite à une jeune femme prévenue de sorcellerie est plus singulière encore, et tout aussi indiscreète (II, 315).

1. Ce passage, que M. Duplès-Agier accompagne d'un *sic*, est assurément corrompu ; je propose : « n'en sentement n'en fait. »

2. Voy. encore I, 530 ; II, 20, 92, 216-218, 244.

Si l'instruction des causes paraît dirigée avec peu de justice, l'exposé des motifs qui accompagne la sentence ne semble pas non plus irréprochable. On y vise l'aveu du coupable, mais en l'interprétant dans le sens le plus défavorable; on dira par exemple : « Attendu que lesdis prisonniers ont cogné et confessé le moins qu'ils ont peu » (I, 163); si, quoi qu'on ait fait, l'aveu n'est pas suffisant pour motiver la peine de mort, on taxera le malheureux d'obstination, « en ce que pour question qu'il ait eue ou soufferte, il n'a aucune chose voulu dire ou confesser plus que fait avoit la première fois » (II, 155). D'autres fois on se fonde sur les considérations les plus étranges. On déclarera un homme « digne de mourir, comme inutile au monde » (II, 353). Deux étudiants accusent un certain Thévenin de leur avoir fait souffrir diverses injures et de leur avoir extorqué de l'argent. Thévenin, mis par plusieurs fois à la question, nie le fait; bien plus, il affirme que ces étudiants ont voulu le tuer. Il n'y a de preuves ni d'une part ni de l'autre; cependant le tribunal, jugeant l'accusé sur sa réputation qui était mauvaise, paraît-il, le bannit à toujours du royaume. Les considérants de l'arrêt sont : « que Thévenin est homme pervers, de dure et mauvaise volonté, lequel, par sa confession, l'en ne puet atteindre des délits par lui fais et commis, que *quant aucun commet crime, qu'il ne appelle pas tesmoins pour veoir faire icelli* » (II, 147). Ces considérations font assez voir de quel esprit étaient animés les juges du Châtelet.

Quant à l'appréciation de la peine à infliger, le Châtelet semble n'avoir suivi d'autres règles que la tradition. Une seule fois, pour motiver la condamnation d'un homme accusé d'avoir proféré un juron, on voit le tribunal se fonder sur une ordonnance du « roi Philippe ¹ »; mais, sauf ce cas unique, les arrêts ne visent aucun texte de loi ni d'ordonnance.

Voici, d'après le *Registre criminel*, le tableau sommaire des peines infligées par le Châtelet :

Vols. Pour un premier larcin ou un vol d'importance minime, le voleur était fouetté publiquement (II, 279) ou avait l'oreille droite coupée; puis on le bannissait de Paris et des environs (I, 507). Dans le même cas, une femme est de plus tournée au pilori (I, 310); une autre est tournée au pilori et condamnée à un mois de prison, au pain et à l'eau (I, 201). — En cas de récidive, le voleur est pendu (I, 8, 40, 119, 142, 183, etc.); la peine correspondante est, pour les femmes, d'être enfouies vives (I, 327; II, 393, 436). — Le vol de raisins est puni du pilori, le délinquant étant coiffé d'un « chapeau de vigne » auquel sont pendues des grappes de verjus. — L'achat d'objets volés est puni du pilori et du bannissement (I, 163). — Les juifs condamnés comme larrons sont pendus par les pieds entre deux chiens pendus de la même manière. Ce cas se présente une fois dans le *Registre* (II, 52); mais le juif, cédant aux exhortations de ses juges, se convertit au

1. Probablement Philippe VI; voyez la note de M. Duplès-Agier, II, 357.

moment de mourir, et est tenu sur les fonts par l'un des examinateurs du Châtelet, un sergent à cheval et la femme du geôlier.

Blasphème : puni du pilori (II, 357).

Diffamation d'un grand personnage. Le délinquant est condamné à avoir la langue percée; il est tourné au pilori et banni à toujours du royaume de France (II, 26).

Faux. Le faussaire est tourné au pilori et pendu (II, 492).

Fausse-monnaie. Le faux-monnayeur est bouilli dans une chaudière (I, 493).

Meurtre. Le complice d'un meurtre est pendu les mains liées (I, 119, 149, 419, etc.). Le meurtrier est traîné et pendu (I, 12, 131, 157, 173, 244, 277, 289, etc.). La femme qui a commis un meurtre est brûlée vive (I, 268; II, 60).

Empoisonnement de fontaines (qualifié par le *Registre* de crime de lèse-majesté); le coupable est décapité et pendu (I, 475); si c'est une femme, elle est brûlée vive (I, 480).

Incendie. Une femme est brûlée vive comme incendiaire (II, 64).

Sorcellerie. Les sorcières sont tournées au pilori et brûlées vives (I, 361; II, 337).

Excitation à la débauche. La femme convaincue de ce crime est tournée au pilori et brûlée vive (I, 47).

Bougrerie. Le coupable est brûlé (I, 112, 189, 231, 567, etc., etc.).

Trahison. Le « traître du roi et de son royaume » est traîné et décapité; son corps et sa tête sont ensuite pendus (I, 25, 68, 125, 393; II, 99, etc.). — L'exécution de Méricot Marchès a lieu avec une solennité exceptionnelle, en raison du rang et de la naissance du coupable; il est d'abord « traîné sur une claye comme gentilhomme », promené dans Paris sur une charrette, puis décapité; sa tête est placée au bout d'une lance sur l'échafaud, son corps est pendu et ses quatre membres attachés aux portes de Paris. On voit que la peine la plus ordinaire est la peine de mort; les autres ne sont appliquées que par exception. Ce fait est rendu sensible par le libellé même des jugements; ainsi, parmi les considérants d'un arrêt qui condamne une voleuse au pilori et à un mois de prison, on lit « qu'il n'y avoit pas cause pourquoy elle deust souffrir mort » (I, 201). Il est aussi à noter que toutes les fois que les juges sont partagés d'opinion sur la peine à appliquer, c'est l'avis le plus sévère qui l'emporte (I, 47; II, 492, 524). Il va de soi qu'en pareil cas la mort est toujours une des deux peines en balance.

Par ce qui précède, on peut voir combien la sévérité du Châtelet était mal entendue. Si en effet un coupable échappait à la mort, c'était pour être presque immédiatement relâché après avoir subi une peine infamante telle que la mutilation d'une oreille ou l'exposition au pilori. S'il était banni, ce qui arrivait ordinairement, il allait continuer hors du ressort de la prévôté de Paris le cours de ses méfaits. Ainsi les coupables étaient punis, mais la société n'était pas protégée.

On imagine sans peine que les délinquants s'efforçaient par tous les moyens de se soustraire à une juridiction aussi impitoyable. Plusieurs s'y prenaient longtemps d'avance; ils se faisaient tonsurer et excipaient de leur qualité de clerc, « afin d'eschever la prinse et punicion de la justice temporelle » (I, 69). C'est que la justice ecclésiastique, il faut le dire à son honneur, avait pour la vie humaine un respect inconnu à la prévôté de Paris, et les malfaiteurs se disaient les uns aux autres « qu'il ne moroit nul prisonnier en la cour de l'official, et que toujours l'en en yssoit par détencion de longue prison, nouvel advenement d'arceveque ou autre grant seigneur, qui faisoient délivrer yceulx prisonniers » (I, 90). Toutefois la fraude était facilement déjouée, car ces prétendus clercs étaient généralement illettrés et d'ailleurs ne pouvaient exhiber leurs lettres de tonsure. Nous voyons aussi certains accusés appeler en parlement de la sentence qui les soumettait à la question, mais cet appel était constamment rejeté (I, 334-5; II, 143-4, 299, etc.). Les femmes grosses étaient exemptes de la question; aussi, pour s'y soustraire, beaucoup se faisaient-elles passer pour enceintes, ce qui donnait lieu à un examen de leurs personnes par des « matrones jurées » (II, 297, 430).

Il n'est pas sans intérêt de rechercher quelle était la contenance des condamnés sur le lieu du supplice. Généralement elle paraît avoir été très-calme; du moins est-on porté à le croire quand on lit les confessions faites par certains d'entre eux au moment de mourir. Pour entreprendre des récits souvent fort longs et très-circonstanciés¹ en face du billot où l'on va poser sa tête ou de la chaudière dans laquelle on doit être bouilli, il faut une présence d'esprit et un sang-froid dont bien peu parmi ceux qui de nos jours sont montés sur l'échafaud eussent été capables. Il y a deux causes à cette différence : la première, c'est qu'alors la peine de mort, en raison de sa fréquence même, ne causait pas l'effroi sans égal qu'elle inspire aujourd'hui; la seconde est la fermeté des croyances religieuses. La mort n'était, pour les gens de ce temps, qu'une rapide transition; ils y marchaient sans incertitude, considérant sans doute les tourments présents comme un à-compte sur les peines autrement graves d'une vie future. Aussi les voyons-nous renouveler devant tous et, le cas échéant, compléter leurs aveux; cette confession leur semblait peut-être d'autant plus nécessaire qu'ils étaient, paraît-il, privés de l'assistance d'un prêtre. Au moins le *Registre*, qui donne la liste des personnes présentes à l'exécution, est-il muet à cet égard.

Le *Registre criminel du Châtelet* peut heureusement donner lieu à des considérations moins tristes que celles auxquelles je me suis arrêté jusqu'ici. Il est tout plein de ces faits divers que recherchent les curieux, et chacun y peut aller picorer, avec l'assurance d'y trouver de quoi satisfaire son goût. Il abonde en renseignements intimes sur toutes les classes de

1. Voyez, par exemple, I, 26-34.

la société. A tous seigneurs tous honneurs! Voulez-vous savoir de quel air Monseigneur de Nouvion, grand-maître de l'hôtel de Charles VI, recevait ses anciennes maîtresses? lisez le procès de Colette la Buquete (II, 119-130). Voulez-vous apprendre ce qu'il en coûtait de mal parler de monseigneur de Touraine, frère de Charles VI? le procès de Charlot le convers (II, 20-27) vous renseignera. Avez-vous en tête quelque édition de Froissart? vous trouverez dans le procès de Mérigot Marchès de quoi annoter richement certains chapitres des trois derniers livres; bien plus vous y trouverez l'indication d'un trésor non petit, caché par ce noble aventurier aux environs d'Arches (Cantal); le renseignement est assez précis, *quære et invenies!* Voilà pour la noblesse, et ce n'est pas tout. Pour le clergé il y a moins, et, en effet, les procès-verbaux d'un tribunal laïque ne peuvent guère fournir à cet égard; mais encore pourrez-vous trouver à gloser quelques petits faits dans les dépositions de certaines « filles de vie. » (Voyez notamment II, 226-31, 433, 434, 435, 439.) N'oubliez pas non plus ce curé de Vornay¹ qui faisait administrer par un homme soudoyé à cet effet, une « buffe » à son prédécesseur dans la cure, et qui, mettant lui-même la main à l'œuvre, faisait si bien que son malheureux confrère « pour lesdites playes estoit alez de vie à trespassement » (II, 109).

Mais c'est naturellement sur la vie des classes inférieures que le *Registre* est fécond en renseignements. Les accusés sont le plus souvent des vagabonds qui, arrêtés pour quelque vol commis dans un cabaret ou une auberge, finissent par avouer de nombreux méfaits et sont enfin condamnés « comme très forts larrons » à la potence. Chose singulière! ces gens se reconnaissent entre eux, et nous les voyons se faire les uns aux autres les révélations les plus compromettantes. Ainsi, dans un procès que l'on peut dire historique, celui des empoisonneurs de fontaines, les prévenus avouent avoir donné à des gens qu'ils ne connaissaient nullement des nœuds d'étoffe renfermant un poison, à charge de les jeter dans les puits², et cette étrange mission était acceptée sans hésitation, comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle (I, 447, 453, 458-9, 465).

Envisagé au point de vue philologique, un document juridique des dernières années du quatorzième siècle ne saurait offrir un bien grand intérêt. Toutefois l'étude d'un texte exactement daté, comme est celui-ci, ne saurait

1. Arrondissement de Bourges.

2. Sans doute un poison minéral (voy. I, 476); mais il ne paraît pas qu'il ait jamais produit l'effet qu'on en attendait (voy. I, 445). Quant au motif qui guidait les empoisonneurs, ou du moins ceux qui les faisaient agir, il paraît avoir été tout politique. L'un des accusés, Pierre de Toulouse, rapporte en effet qu'un faux ermite nommé Jehan, originaire de Flandres, lui remit des poisons pour jeter dans les fontaines, en lui disant : « C'est pour les grans domaiges que le roy de France a fais et fait faire en Flandres; et la cause, que les gens de Flandres ne regardent pas et ne pevent veoir que autrement ils puissent grever ne avoir vengeance du roy de France ne de ses aliez, se ce n'est par empoisonnement. » (I, 472.)

être infructueuse. Les exemples puisés à une telle source ont une valeur toute spéciale, par cela seul qu'ils ont une date précise. Je me bornerai à quelques observations. Dans le *Registre* du Châtelet, les règles de l'ancienne déclinaison romane ne sont plus suivies, mais cependant on en aperçoit presque à chaque page les débris. Ainsi on trouve au cas sujet *nez* (I, 131, 165, 190, 284, 290, 294, etc.), *levez* (I, 175), *mariez* (I, 150, 534), *exécutez*, *traynez*, *pendus* (I, 277), *dignes* (I, 136), *couppables* (I, 462), *venus* (I, 379, 302), *batuz* (I, 416), *li uns* (I, 159, II, 234), *li quels* (I, 381-2-3, etc.) — La déclinaison imparisyllabique nous offre *lierres* (II, 137, 444, etc.), *jeunes homs* (I, 168, 526), *povres homs* (I, 123, 221, etc.). Toutefois, à cet égard, les idées du greffier n'étaient pas très-arrêtées, car on rencontre *jeunes homs* et *riches homs* au régime (accompagné d'un *jeunes homs*, II, 284; lui promist qu'il le feroit *riches homs*, I, 95). — A deux lignes d'intervalle on trouve les deux formes *le landemain* et *l'andemain* (I, 422). — Je note qu'alors on disait, comme on fait encore maintenant dans le Midi, *en Avignon*, forme plus euphonique que *à Avignon* (I, 28, 248, 404). — Comme exemple d'une ellipse singulière, je citerai l'expression *boire un couteau*. Des voleurs se sont emparés d'une houppelande et d'un couteau; ils vendent la houppelande et s'en partagent le prix « et le coustel fut beu parentre eulx » (I, 376); ellipse non moins forte que celle dont les *Leys d'Amors* fournissent l'exemple suivant : « Can ditz *han manjadas las escudelas*, so es la vianda qu'era en las escudelas » (III, 216). Notons enfin un joli emploi de l'expression, nouvelle alors, *s'absenter* : « Et semblablement leur avoit esté dit que en icellui hostel avoit eu certains botereaux (crapauds), dont l'un d'iceulx avoit esté tuez et l'autre se estoit *absentez* » (II, 341).

Il me reste à dire quelques mots de l'édition. M. Duplès-Agier s'est acquitté de sa tâche d'éditeur de façon à mériter les suffrages des critiques les plus rigoureux. Son texte est bien copié, bien ponctué, bien accentué. La table qui termine le second volume est un excellent *index nominum et rerum*; les notes enfin, rédigées avec une juste sobriété, sont riches en renseignements biographiques empruntés souvent à des documents inédits. Quant à l'introduction, il n'a pas été loisible à notre confrère de lui donner tout le développement désirable, les volumes étant déjà d'une épaisseur insolite. M. Duplès a dû se borner à peu près à écrire la vie d'Aleume Cachemarrée, le greffier du Châtelet par qui a été rédigé le *Registre*.

Ces deux volumes sont imprimés pour des bibliophiles, mais, cette fois du moins, le luxe typographique a été mis au service d'une œuvre très-recommandable.

P. M.

COLLECTION de plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par Arthur Forgeais. — *Troisième série. Variétés numismatiques*. 1 vol. in-8° de 210 pages. Paris, chez l'auteur, quai des Orfèvres, 54, et chez Aubry, libraire, rue Dauphine, 16. (1864.)

Nous avons parlé dans ce recueil des précédentes publications de M. A.

Forgeais, et nous devons également annoncer la dernière. L'auteur des *Plombs historiés* a trouvé un filon caché dans la science archéologique, et il l'exploite avec zèle et persévérance. Ses plombs, à défaut de mérite d'art, ont une valeur de renseignements. Son nouveau volume, sans être aussi intéressant que les aînés, parce que les sujets en sont moins variés, n'est pas moins curieux, surtout dans la dernière partie (Enseignes politiques), mal rattachée au titre général : Variétés numismatiques, mais qui mérite d'être prise en considération par les érudits.

M. A. Forgeais débute par une préface contenant des notions sur la célébration des offices religieux ; il a tiré ces éléments de publications déjà connues ; mais ce résumé était nécessaire ici pour expliquer les différents types recueillis, dessinés et commentés. Nous regrettons seulement qu'en parlant des offices religieux l'auteur ait tout mis au passé et dise constamment : Matines, Laudes, etc., *se chantaient*. Ces offices existent comme autrefois, et s'accomplissent de la même manière, sauf de légères différences de temps et de détails. Dans d'autres endroits, au contraire, l'auteur, à l'aide de ce qui se fait de nos jours, éclaircit le passé et tire des faits des inductions plus que vraisemblables. Il montre également beaucoup de franchise dans ses commentaires, souvent ingénieux, parfois discutables, comme il le reconnaît lui-même en plus d'un cas, soit par des rectifications, soit par un *aveu dépouillé d'artifice*.

M. Forgeais publie en tout cent trente types, qui se décomposent de la manière suivante : pour le treizième siècle, 1 ; pour le quatorzième, 7 ; pour le quinzième, 38 ; pour le seizième, 33 (dont deux sont communs avec le quinzième) ; pour le dix-septième, 12 ; pour le dix-huitième, 2 ; sans date, 22 (dont quatre pourraient être facilement fixés, un au quinzième, et les autres au seizième) ; types répétés et douteux, 17. L'ouvrage se compose de trois parties : 1° Méreaux ecclésiastiques, divisés en Méreaux capitulaires et Méreaux de confréries ; 2° offices du palais : — de la maison du Roi ; — de la maison de la Reine ; 3° Enseignes politiques.

M. Forgeais expose (pages 144-5) l'utilité des Méreaux et leur fonctionnement en comptabilité, ce qui se résume en ceci : les Méreaux faisaient l'office de billets fiduciaires ou de garantie de paiement pour l'expédition des besognes courantes, « procédé quotidien pour la simplification des écritures, et pour supprimer les mouvements de numéraire qui n'étaient pas indispensables ; centralisation assez intelligente vraiment, sans multiplier de rouages ni de paperasses. »

Les Méreaux capitulaires se subdivisent en trente-sept différents objets, qui sont : pour les services religieux : Matines, Cleres, Prime-None, Prime, Tierce-Sexte, None, Complies, Hora, Missæ, Messe, Messes et Vêpres, Semi-doubles, Vêpres, Obits, Ave Regina, Ave Maria, Ave, Gratia, Plena, Machicot, Panis, Alma ; et pour les églises : la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Jean-le-Rond, Saint-Thomas, Saint-Étienne, Saint-Méry, Saint-Honoré, Saint-Nicolas du Louvre, Saint-Gervais et

Saint-Protais, Saint-Marcel, Sainte-Madeleine et les Bons-Enfants, outre divers méreaux du même genre, sans indication. Ces sortes de jetons de présence et de compte, que l'on distribuait aux chanoines pour attester leur participation aux Heures et solder ensuite leur rétribution, sont ceux de plusieurs chapitres parisiens, parmi lesquels celui de Notre-Dame se trouve représenté par la série la plus considérable, attendu que l'auteur rapporte, avec plus ou moins de probabilité, à cet objet tous les méreaux qui offrent le type de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, tous ceux qui portent les attributs de la Vierge : l'étoile et le croissant ; enfin ceux qui n'ont pas d'indication spéciale d'une église. Les autres jetons se rapportent aux chapitres de la Sainte-Croix de la Cité et à ceux que nous venons d'énumérer.

Les monnaies de compte des confréries sont celles des chapeliers de Saint-Germain l'Auxerrois ¹, et pour les confréries non professionnelles : de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de Saint-Claude, des Billettes, de la Sainte-Trinité, de l'église du Saint-Sépulchre, de Sainte-Catherine, de Saint-André, de Saint-Louis et Saint-Remy, et du Saint-Esprit-en-Grève, plus un petit nombre analogues, mais sans attribution précise. Les confréries laïques dont il s'agit ici sont autres que les confréries et métiers déjà signalés dans un autre ouvrage par le même auteur et qui sont avec raison distinguées des réunions plus essentiellement religieuses nommées proprement *confréries*.

Les Offices du Palais sont : pour la maison du Roi, ceux de l'Écurie, de la Fourrière, de la Cuisine, de la Bouteillerie, de la Cordonnerie, des Bâtiments royaux, plus deux qui n'ont pu être désignés ; pour la maison de la Reine, celui de l'Écurie seulement. Ces méreaux, qui paraissent avoir servi à régler la comptabilité des nombreuses charges en usage dans le service quotidien des maisons royales, sont fort variés dans leurs types et indiquent l'existence d'un grand personnel de valets, dont l'utilité contestable était, au rapport des historiens, une des plus lourdes dépenses de l'État.

Les pièces politiques (qui ne sont pas de la numismatique, mais de l'imagerie), dont l'intérêt a été déjà signalé ailleurs par notre confrère M. Vallet de Viriville, sont, suivant nous, la partie la meilleure et la plus instructive du recueil, par sa nouveauté et les lumières inattendues qu'elle jette sur un point très-attachant de notre histoire. Il paraît que ces enseignes étaient de deux sortes : les unes ostensibles et les autres cachées. Les premières s'attachaient sur la poitrine pour faire reconnaître du premier coup d'œil les affiliés aux divers partis qui déchiraient la France au quinzième siècle. Les autres se mettaient dans la poche ou l'aumônière et pouvaient se montrer, au cas échéant, comme garantie ou sauf-conduit. Les enseignes politiques dont il est parlé ici sont celles des partis bourguignons, français

1. La pièce relative aux chapeliers aurait dû être placée régulièrement dans un volume antérieur (*Corporations, Première Série*, 1862). Mais elle a été retrouvée depuis cette publication ; on n'a pas cru néanmoins devoir l'omettre dans celle-ci.

et anglais. Les trois marques attribuées par l'auteur des *Plombs historiés* au parti bourguignon, non sans cause, sont ornées de la fleur de lys et du sautoir de Saint-André; deux affectent la forme d'un bouclier et portent les mots *vive le roy*; on y aperçoit très-clairement l'échancrure destinée à placer la lance. Les trois enseignes du parti anglais consistent dans trois pièces en plomb qui sont au type de la monnaie dite *noble à la rose* et présentent, comme on sait, le roi d'Angleterre armé et debout dans un vaisseau. C'étaient là sans doute les emblèmes secrets. Deux enseignes du parti français consistent dans de petites girouettes portant des pavillons mobiles, en forme d'écu aux armes de France et de Bavière. Elles ont dû être portées par les partisans de la reine Isabeau et attachées, selon toute probabilité, par une agrafe aux cierges de pèlerinage. Une troisième enseigne du parti français révèle un détail de mœurs plus piquant encore : ceux qui précèdent, quoiqu'ils soient déjà fort singuliers. Il s'agit d'un sachet en plomb aux armes de France et de Bavière, destinée à contenir l'offrande, puis la relique du pèlerin, et fermant par la simple pression des doigts. Une autre enseigne du parti français se trouve dans une sorte de monnaie (toujours du même métal) attribuée au parti Armagnac et qui s'attachait au vêtement. On voit les armes de France sur cette fibule, dans le genre monétaire appelée *salut*. La dernière enseigne, en figure de dauphin contourné et à usage d'agrafe, a été sans doute employée par les champions du dauphin, depuis Charles VII.

Dans une telle matière on ne va guère qu'en tâtonnant, et c'est déjà quelque chose de proposer un éclaircissement plausible et appuyé sur des faits. Néanmoins la critique ne peut être omise en aucun cas.

Comme dans les précédents volumes, les descriptions des types ne sont pas toujours complètes, ou les figures ne sont pas parfaitement en rapport avec la description, soit par l'omission du graveur, soit par celle de l'écrivain. L'auteur a aussi continué à ne pas indiquer d'une façon assez précise les sources où il a puisé ses commentaires. On trouve des citations telles que celles-ci : « Un document postérieur à la canonisation de saint Louis » (p. 26); « Le trouvère, publié par M. Peigné-Delacourt » (p. 100); « D'anciennes notices » (p. 117); « La légende de Saint-Gummar » (p. 159); « Les *leges palatinæ* » (p. 178). Quelques expressions peu françaises, telle que celle-ci : « à des époques où il était *comme de haute convenance*, » (p. 63); des phrases d'un sens obscur (p. 147) ou d'un verbiage philosophique inutile (p. 173) se sont parfois glissées dans ces notices, le plus souvent substantielles et justes, où l'auteur se rectifie parfois lui-même (p. 113) et retrouve avec beaucoup de sagacité les traces d'antiques usages, dont il a deviné l'application au moyen de ses plombs historiés.

Sans entrer plus avant dans le détail des choses qui seraient discutables en ce volume plein de renseignements de toute sorte, je me contenterai de faire observer à l'auteur que le terme de *machicot*, qui n'est d'après lui et le *Dictionnaire de Trévoux* qu'une désignation d'officier inférieur de

Notre-Dame de Paris, se rencontre dans d'autres églises fort éloignées de cette ville. Nous l'avons relevé, par exemple, dans le Cartulaire de l'église collégiale de Quimper-Corentin, du treizième siècle, qui fait partie des manuscrits de la Bibliothèque impériale. M. Forgeais fait dériver cette appellation des mots *mâcher* et *mâchonner*. Mais, comme le mot se lit souvent dans la forme *massicot*, ne viendrait-il pas plutôt en ce cas du mot *masse*, et ne serait-il pas synonyme de *massier*? Au reste, l'auteur caractérise lui-même très-exactement la valeur des explications qu'il fournit, lorsqu'il s'exprime de la sorte (p. 135) : « Quoi qu'il en soit de certaines assertions ou simples probabilités signalées dans notre livre et qui pourraient être rectifiées plus tard à l'aide de recherches nouvelles ou de documents que nous n'avons pas sous la main, notre travail sera toujours quelque chose qui manquait à l'histoire de Paris. Ni les matériaux indiqués et dépouillés par Du Cange, Sauval, Félibien, Lobineau, etc., ni les notices érudites, mais un peu trop brèves, de Lebeuf, n'avaient été escortées de pièces quasi vivantes, qui reproduiraient désormais l'effigie, pour ainsi dire, de bien des institutions populaires dont il ne nous était venu qu'un écho souvent bien vague. »

En somme, l'ouvrage récent de M. Arthur Forgeais sur les plombs trouvés dans la Seine est des plus nouveaux par le sujet, des plus vifs par le détail. Malgré les critiques qu'il peut soulever sur certains points, il devra être consulté et apprécié par tous ceux qui voudront étudier d'après les monuments eux-mêmes l'histoire des mœurs françaises du quatorzième siècle au dix-septième.

A. DE MARTONNE.

LA CHANSON DE RONCEVAUX¹, *fragments d'anciennes rédactions thioises, avec une introduction et des remarques*, par J.-H. Bormans. — Bruxelles, 1864, in-8°.

La Belgique n'est pas restée étrangère au grand mouvement qui a porté l'érudition vers la poésie du moyen âge; le livre que voilà en servirait de preuve au besoin. Les sujets du genre de celui qui y est traité semblent dévolus de droit à nos voisins; intéressant également la littérature française et la littérature flamande, ils doivent trouver des critiques compétents et impartiaux dans un pays où les deux éléments tios et wallon se rencontrent et s'équilibrent. Toutefois les savants belges, surtout depuis quelque temps, font pencher un peu trop la balance en faveur du germanisme; ils ont bien senti que leur littérature avait de ce côté-là plus d'originalité que du nôtre, et cette tendance est sans doute justifiée par plus d'une excellente raison; mais il ne faudrait pas que leurs bonnes intentions les rendissent injustes; il en est du patriotisme comme de toutes les opinions préconçues, qui peuvent avoir du bon en maintes circonstances, mais qui troublent toujours la science et doivent en être sévèrement écartées.

M. Bormans nous fait, dans le volume que j'annonce, un présent qui est le très-bienvenu. Il se compose de quatre fragments *tios*, pour emprunter

l'expression de l'éditeur¹, de la *Chanson de Roland*. On n'avait longtemps connu l'existence d'un poème néerlandais sur ce sujet que par les allusions de quelques auteurs et par un singulier livret, imprimé au seizième siècle, mi-parti de prose et de vers, intitulé, dans l'unique exemplaire qui nous est parvenu² : « Ici commence la terrible bataille faite sur la montagne de Roncevaux (Roncevale), en Espagne, où Roland et Olivier furent tués avec la fleur de la chrétienté. » Les parties en prose et les parties en vers sont tout à fait indépendantes l'une de l'autre; les secondes, que M. Bormans a réimprimées, contiennent un récit suivi, bien qu'incomplet et très-abrégé (1247 vers), de la bataille de Roncevaux. Trois fragments d'un poème plus ancien avaient été découverts depuis vingt-cinq ans et successivement publiés; M. Bormans non-seulement les a tirés de recueils où on avait de la peine à les trouver, surtout en France, mais il en a considérablement amélioré le texte. En outre, il a publié pour la première fois un quatrième fragment, plus long que les autres (565 vers) et plus important. Je ne saurais mieux louer le travail d'éditeur de M. Bormans, qu'en empruntant ses propres paroles : « La partie, je ne dirai pas la plus difficile, mais la plus fastidieuse et la plus ingrate du travail, la correction et la reconstitution du texte des différents fragments thiois est faite; et j'ai la conviction que la critique conjecturale, celle qui s'occupe particulièrement des mots et de leur emploi, n'aura plus qu'à choisir désormais (p. 34). »

Voilà qui est bien; mais M. Bormans a fait précéder son édition d'une introduction qui demande à être examinée plus longuement. Je commence par déclarer que, si je n'ai pas toujours bien compris le savant belge, ce n'est pas absolument de ma faute; il ne brille pas par la clarté, et en vérité je connais peu de phrases qui soient plus péniblement intelligibles que les siennes. En voici une que je recommande aux amateurs de jeux de patience : « Pour ma part, en tenant compte des divergences notables qui existent entre nos fragments, et tout en tenant compte aussi, comme on doit tou-

1. En réalité, cette expression est prise par lui dans un sens trop restreint; les poètes du moyen âge désignent tous les peuples allemands sous le nom de *thois*, et M. E. du Méril l'a suffisamment démontré (*Poésie scandinave*, p. 321). La citation de la Vie de saint Remi, sur laquelle on s'appuie surtout (Mone, *Uebersicht der niederl. Volksliteratur*, p. 7; Jonckbloet, *Geschiedenis*, t. II, p. 478), ne prouve rien; il y est dit que « *Toringe estoit adonc nommée La terre qui or est nommée Tiesche Terre*, » et il s'agit bien de la Thuringe; mais, dit-on, le rimeur l'a confondue avec la Tongrie. Quelle preuve en donne-t-on? Aucune. Il a bien entendu Thuringe, seulement dans le sens plus général d'Allemagne. Au reste, le vrai nom des Pays-Bas au moyen âge est *Avalterre*, et leurs habitants s'appellent *Avalois*. — L'expression *thois* a l'avantage de correspondre au *avetsch* des Néerlandais eux-mêmes; et on peut la conserver avec les réserves ci-dessus. Il n'y a en tout cas aucune raison pour écrire *thiois*.

2. Il est daté de 1576; mais c'est une seconde édition, car le privilège est de 1552.

jours le faire, des changements que la rédaction primitive peut avoir subis sous la main des copistes (et ceux-ci aussi avaient souvent plus d'un exemplaire devant eux), pour ma part, dis-je, en considérant tous nos fragments en eux-mêmes, et en les comparant ensuite ensemble avec les différents textes que nous avons encore en d'autres langues, et dont aucun ne s'annonce comme étant la simple reproduction d'un autre, dont quelques-uns même, tant par le fond que par la forme, se laissent ramener à des originaux divers et connus, je n'hésite pas... etc. (p. 54) : je m'arrête, mais la phrase a encore six lignes. En relisant plusieurs fois, comme je l'ai fait, on arrive cependant à comprendre, et voici alors ce qui ressort de cette introduction :

Les quatre fragments que nous possédons appartiennent à autant de poèmes distincts; chacun de ces poèmes avait puisé dans les différentes sources, tloises ou françaises; mais cependant leurs auteurs avaient sous les yeux un premier texte, qui était avec ces poèmes dans le même rapport que le texte de Turolde avec les remaniements français; ce premier texte est perdu; il était sans doute à peu près contemporain de celui de Turolde; entre lui et les rédactions dont les fragments nous sont parvenus, il faut placer « des essais de retouche, de refonte ou de renouvellement qui ont nécessairement précédé ces rédactions, et qui en ont préparé en partie les matériaux (p. 55). »

Cette première partie est en général admissible; je ne dis pas qu'elle soit absolument vraie, mais on n'en pourrait faire une critique solide qu'en soumettant les fragments à une étude minutieuse que je ne puis leur consacrer ici. J'avoue que je ne saisis pas bien la nécessité des « retouches, refontes, et renouvellements » entre le premier texte et les rédactions dont nous avons des débris. Il suffit d'admettre que les auteurs de ces rédactions ont eu sous les yeux, outre le texte primitif, des versions françaises un peu différentes; le fait est certain pour le quatrième fragment (R) et le livre populaire, qui ont un passage propre aux renouvellements sur le meurtre de César par les ancêtres de Ganelon (p. 52.) Je penche aussi, comme M. Bormans à un autre endroit, à regarder le troisième et le quatrième fragment (B et R) comme provenant de textes analogues, et je serais même porté à les regarder comme des morceaux du même texte. Mais passons.

M. Bormans ne s'est pas borné à chercher l'âge et les rapports des poèmes néerlandais; il a fait sur le récit même, sur la légende de Roncevaux, une dissertation qui n'est pas dénuée d'érudition, mais qui contient trop d'erreurs et d'inexactitudes pour qu'on puisse se dispenser de les signaler. Le but général de cette dissertation m'est demeuré insaisissable; je relève seulement quelques détails.

La question de l'époque du Pseudo-Turpin semble prédestinée à faire commettre à ceux qui la discutent de curieuses bévues. Une fausse allégation de Ciampi, qui place en 1092 une lettre écrite à la fin du douzième siècle, a longtemps porté le trouble dans tous les calculs; si on répète

avec autant de docilité ce que dit là-dessus M. Bormans, on se trouvera un jour ou l'autre bien embarrassé. Il parle aussi de cet ouvrage bizarre, « qu'on vit, dit-il, apparaître tout-à-coup en France à la fin du douzième siècle, et dont peu de temps après le pape Calixte II confirma, dit-on, et consacra l'autorité (p. 11). » Calixte II étant mort en 1124, on a peine à concevoir qu'il ait approuvé, peu d'années après son apparition, un ouvrage paru à la fin du douzième siècle, et je comprends les doutes de M. Bormans. On me dira peut-être que douzième est une faute d'impression pour onzième; mais non : M. Bormans est bien persuadé que la fin du douzième siècle est l'époque de l'apparition du Pseudo-Turpin¹; il se fonde certainement sur la lettre de Geoffroi, prieur de Vigeois; mais alors il ne fallait pas parler de Calixte.

A propos du même Turpin, M. Bormans discute une phrase de son prologue, relative aux chroniques de Saint-Denis, qu'il regarde comme une interpolation; il n'a peut-être pas tort; mais il ne devrait pas dire que « la compilation de Saint-Denis ne fut commencée que sous Philippe le Hardi, » et que par conséquent la phrase en question est postérieure. Il ne s'agit pas évidemment dans cette phrase des chroniques françaises de Saint-Denis; il existait une compilation latine dès le commencement du treizième siècle (*roy. M. Nat. de Wailly, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, XVII, 2^e partie, 363*), et d'ailleurs la phrase de Turpin peut fort bien ne signifier que « les chroniques qui sont conservées à Saint-Denis; » or cette abbaye était célèbre pour ses collections historiques bien avant Philippe le Hardi. En 1165, un écrivain allemand, qui composait une vie de Charlemagne, emprunta quelques chapitres à un livre qui se trouvait alors dans les archives de Saint-Denis, et quel était ce livre? celui de Turpin. On voit qu'il avait fait son *apparition* avant le prieur de Vigeois.

M. Bormans pense que tout l'épisode de Baligant, dans la *Chanson de Roland*, est postérieur au reste, et que le poème primitif l'ignorait. C'est en effet probable, et il fait remarquer à propos que le texte islandais, le poème latin sur Roncevaux et Turpin ne le connaissent pas. Mais j'en puis partager son avis quant au premier de ses fragments (L); ce fragment est la fin du poème tiois dont il est le seul reste, et il s'arrête à la strophe CXC (éd. Müller) du texte de Turolf. Cette brusque conclusion n'est pas du tout la marque d'une forme plus primitive que celle de Turolf, comme M. Bormans semble l'admettre (p. 18); elle n'est même pas non plus, comme il paraît le croire ailleurs, l'œuvre voulue et réfléchie de l'auteur du poème tiois (p. 42, note 1, *in f.* et p. 118); c'est purement et simplement le fait du copiste, et le poème qu'il lui a plu de terminer là se continuait dans son original : *c'est legier à prover*, comme disent les chansons de gestes. D'abord il ne manque pas seulement au poème tiois, comme aux

1. Il le rajeunit même encore ailleurs : « La distance d'un demi-siècle, pour le moins, qui sépare l'apparition du livre de Turpin du règne de Philippe le Hardi... »

autres textes, l'épisode de Baligant; il lui manque des choses tout à fait essentielles, et qui sont partout ailleurs, telles que le supplice de Ganelon et surtout le récit des derniers honneurs rendus à Roland et aux autres victimes de Roncevaux. Le poème ne peut évidemment finir sans que Charlemagne soit allé sur le théâtre du combat et ait dit à son neveu un dernier adieu. Mais il y a plus : le fragment tiois contient d'évidentes allusions aux événements qui doivent suivre¹, et se termine par des vers qui se rapportent clairement à Baligant et qui sont littéralement traduits des vers français correspondants. De semblables allusions ne permettent aucune autre hypothèse que celle que j'ai dite².

Parlant du texte de Turolde, M. Bormans dit (p. 24) : « Quelques-uns le font remonter au onzième siècle ou même plus haut; je crois qu'ils sont dans l'erreur; mais *le langage* comme le manuscrit... appartient *probablement* encore au douzième siècle. » Ainsi M. Bormans n'est pas bien sûr que le texte d'Oxford n'est pas du treizième siècle? Il aurait bien dû nous faire part des indices qui lui ont permis de déterminer à peu près cette époque; s'il avait donné quelques exemples de formes de langage caractéristiques à la fois de ce texte et d'œuvres postérieures à Chrestien de Troyes, j'aurais été bien surpris, mais convaincu. Je le regrette d'autant plus que M. Bormans a pris soin de nous prévenir que ses exemples n'étaient pas de ceux qu'on peut soupçonner : « Quand je cite un exemple comme preuve, dit-il quelque part, je fais en sorte que ce pourquoi je le cite s'y trouve. » C'est un bon procédé, et on ne saurait que l'approuver.

L'énumération des diverses rédactions de *la Bataille de Roncevaux* est assez complète; M. Bormans semble cependant ignorer que le poème du Stricker (et non de Stricker, comme il dit p. 29) a été publié, et excellemment, par M. Bartsch (dans la collection Basse, *Quedlinburg et Leipzig*, 1857.) Voici ce qu'il dit de la *Karlamagnus-Saga* : « Une relation islandaise en prose, dont il existe plusieurs manuscrits, traduite en danois par Chr. Pedersen; elle a été insérée dans la Chronique de Charlemagne, du même, au commencement du seizième siècle. » Cette courte phrase est un tissu d'erreurs. D'abord il faudrait dire que la *relation islandaise* est maintenant publiée; ensuite la traduction danoise n'est pas de Christiern Pedersen³; enfin il semblerait que le récit de Roncevaux et la *Chronique de Charlemagne* sont deux œuvres distinctes, et qu'on aurait plus tard

1. M. Bormans a reconnu lui-même que le songe de Charlemagne se référerait aux circonstances de la punition de Ganelon. Il faut donc corriger le vers 386 de ce fragment d'une des façons indiquées page 118, et rayer la fin de la note 1 (page 40).

2. On peut penser aussi que le copiste a eu sous les yeux un manuscrit mutilé, et a cru qu'il était complet.

3. Voy., dans le tome V des Œuvres de Pedersen, publiées par Brandt (Copenhague, 1856), les pages 527 et suiv.

fondues l'une avec l'autre, tandis que le premier est une partie intégrante de l'autre, traduction abrégée de la *Karlamagnus-Saga*.

Le fragment que M. Bormans a publié le premier est celui qui suit de plus près le texte de Turolf; il n'en est cependant qu'une copie extrêmement pâle; il l'abrège en général de la façon la plus fâcheuse et l'allonge de temps en temps plus tristement encore. M. Bormans prétend, il est vrai, que l'imitateur a su « abréger les détails sans diminuer en rien l'effet du tableau; » heureusement il a donné en regard, dans les deux textes, le passage qui lui suggère cette réflexion, et le lecteur peut juger. Tout ce qui est caractéristique, énergique et pittoresque dans Turolf disparaît dans les vers tlois; M. Bormans oublie que ce sont les détails qui donnent la vie à la poésie épique : voyez Homère. Il trouve « qu'on n'est pas toujours tenté de regretter » les traits que l'imitateur omet; mais il n'est pas heureux dans les exemples qu'il allègue : *ce pourquoi il les cite ne s'y trouve pas*. Il cite trois vers de Turolf, qu'il trouve que le traducteur a eu raison d'omettre : les deux premiers sont un tableau simple et vivant; les chrétiens, épuisés par leur victoire, pour laquelle Dieu a prolongé le jour, rentrent au camp; hommes et bêtes tombent de fatigue :

N'i ad cheval ki puisse estre en estant;
Ki herbe voelt il la prent en gisant.

« C'est un trait d'une naïveté homérique, » disait Génin; et dans son enthousiasme il s'écriait : « Ce cheval mérite une place à côté du chien d'Eumée! » Sans aller aussi loin, on ne peut méconnaître la beauté et le naturel de ces vers. Le troisième que retranche le traducteur flamand, aux applaudissements de M. Bormans, est une sentence, et non des moins bonnes :

Mult ad apris ki bien conuist ahan.

Encore un vers qui nous fait penser aux Grecs : *πάθος μάθος*, disaient-ils, et il y a un vers d'Alcman dont le nôtre semble être traduit : il vaut mieux ne pas toucher à la *Chanson de Roland*; cela porte malheur. En échange de ce qu'il omet, le poète tlois ajoute souvent, ai-je dit; quoi? on s'en doute : « En ic segghe u waer af.... dat segghic u over waer..... des sijt wijs » etc., toutes ces banales formules, amenées par la rime, correspondantes aux : « C'est vérité provée,.... ja n'i aurai menti,.... ce sachiez voirement », si insipides dans la poésie française du moyen âge, et heureusement si rares dans Turolf. Notre Néerlandais l'allonge encore autrement; pour le rendre plus édifiant il l'énerve et le délaye : « Seigneurs barons, dit le Roland français, allez doucement : ces païens cherchent leur perte; nous ferons aujourd'hui un butin si beau et si riche que jamais roi de France n'eut son pareil. » — « Mes chers enfants, dit le Roland tlois,.... celui qui aujourd'hui ne sera pas brave perdra mon amitié et la récompense du Seigneur. Ne songez qu'à l'honneur. Qui mourra ira dans le royaume

du ciel et sera semblable à saint Pierre. » Voilà ce que M. Bormans appelle ne diminuer en rien l'effet du tableau.

C'est qu'il s'agit de montrer que les Flamands sont plus forts que les Français, et la critique littéraire, sans le savoir, sert d'instrument à des idées d'un autre ordre. Toutefois on est bien obligé intérieurement d'avouer que le poème français a l'avantage, et que d'ailleurs le fait d'être original et non traduit est une supériorité immense.... Mais si cette supériorité était injustement attribuée à la France? Si les Pays-Bas avaient le droit de la revendiquer? M. Bormans n'en doute pas, pour sa part, et je ne vois pas pourquoi je ne serais pas de son avis s'il me montrait quelques preuves à l'appui. Voyons donc.

Il touche trois fois cette question; une première fois en passant, et sans avoir l'air d'y songer. On a pensé que la mort de Haribert, tué comme Roland dans les Pyrénées cent cinquante ans avant lui, avait pu donner lieu à des chansons en langue vulgaire, mêlées plus tard avec celles sur Roland. M. Bormans veut bien que les deux événements se soient confondus; « mais, dit-il, je ne crois pas qu'il soit permis de songer à une chanson *française* antérieure à celle où figure Roland. Si Haribert a eu sa chanson, elle ne peut avoir été que *teutonique* (p. 15). » Pourquoi? On ne nous le dit pas.

La seconde fois, nous nous rapprochons du sujet. Henri de Veldeke, poète allemand du douzième siècle, cite *Hauteclair* et *Durandal*, et M. Bormans pense qu'il en devait la connaissance à un poème néerlandais. De preuve, pas trace. Mais il y a sur ce poète quelques réflexions bien aventurées. M. Bormans l'appelle « notre Heinric van Veldeken »; il était en effet Néerlandais de naissance, des environs de Saint-Trond, mais il n'écrivit qu'en allemand, et il ne saurait appartenir à la littérature néerlandaise, dont l'existence même, à cette époque, est fort problématique. Veldeke est celui qui introduisit en Allemagne l'art que Chrestien de Troyes avait fondé en France; comme poète épique, il traduisit en français le roman d'*Eneas*; comme poète lyrique, il emprunta leur ton et leur forme aux trouvères, qui imitaient eux-mêmes les troubadours. Cette imitation française, il la confesse sans scrupule, et on la constaterait sans cela : cet art particulier, qu'on désigne parfaitement par le mot de *courtois*, est une apparition de la fin du douzième siècle, due à diverses causes qui agissaient surtout en France; c'est de là, tout le monde le sait, qu'il se répandit dans le reste de l'Europe. Il n'y a donc pas à réfuter, mais simplement à signaler cette phrase extraordinaire de M. Bormans sur Veldeke : « Le maître dans l'art des vers des poètes allemands du moyen âge n'était lui-même que le disciple des chantres de son pays natal, héritiers directs de l'esprit qui dicta les chants de guerre et de triomphe de leurs ancêtres (p. 60). » Qu'en diront les critiques allemands?

La troisième tentative de M. Bormans, pour établir l'antériorité des poètes tois sur les nôtres, n'est pas mieux soutenue; il se contente de déclara-

rer son opinion sans chercher à l'établir. Il avoue même que les documents favorables à sa thèse sont complètement à désirer. « Dans l'état actuel des choses, dit-il, il ne nous reste plus à faire valoir que des présomptions, mais qui sont à mes yeux de véritables preuves, chaque fois qu'il s'agit de compositions dont la forme, les personnages, l'action, les idées et les mœurs, et, ce qui n'est pas rare, les lieux rappellent en même temps les chansons historiques (lesquelles?) et les traditions nationales de nos ancêtres (p. 9). » Ceci est fort ! La forme, les idées et les mœurs de la Chanson de Roland sont plus flamandes que françaises ! Si Roland entendait cela, il s'écrierait encore :

Ne placet Deu ne ses saintismes angles
Que jà pur mei perdet sa valor France!....

Comme il n'y a pas un fait allégué, on conçoit qu'il n'y a pas une réponse à faire. Aussi M. Bormans triomphe : « Telle est bien la Chanson de Roncevaux quand on la dégage de tout ce qui est d'invention secondaire¹, et je suis fort disposé à croire que la première rédaction n'en a pas été française ou romane, mais franque, c'est-à-dire teutonique, théodisque, ou, si l'on me permet ce petit anachronisme dans le nom, thioise. » Ce *petit anachronisme* en dit plus qu'il n'est gros ; mais encore ici les preuves sont absentes. Nous ne les trouverons pas plus loin. M. Bormans doit en avoir beaucoup par-devers lui ; mais il ne nous les communique pas ; il poursuit, de plus en plus sûr de son fait : « Cette supposition, *que tout justifie*, me donne le prototype non-seulement de nos autres rédactions thioises, mais aussi des françaises. Il n'est pas possible d'attribuer à celles-ci une origine différente... » Nous y voilà ! Tout à l'heure on avait des *présomptions*, puis on était *disposé à croire*, puis *tout justifiait cette supposition*, et maintenant *il n'est pas possible* de penser autrement. Et voilà pourquoi notre fille est muette ! Et je comprends maintenant une note, à la page 30, qui m'avait étonné ; l'auteur y parle de M. Ferdinand Hénau, « chez qui l'ardeur du savant est encore excitée par le patriotisme quand il s'agit des grands noms de Charlemagne ou de Roland. » Charlemagne, me disais-je, c'est bien ; M. Hénau a écrit plusieurs dissertations pour prouver qu'il est né à Liège ; mais Roland ?... Le patriotisme de M. Hénau m'est expliqué.

J'aurais plaisir à réfuter M. Bormans ; mais il m'en a ôté le moyen. Quand il voudra bien donner, sinon des preuves de ce qu'il avance, au moins quelques indices à l'appui, il sera possible de lui répondre. Pour le moment, il n'y a qu'à citer. Au reste, ces idées, que M. Bormans a soutenues ailleurs encore, ne lui sont pas personnelles ; elles ont été déjà sérieusement exprimées, et je ne puis qu'engager les savants *thiois* à les développer davantage. M. Bormans nous donnerait un livre bien intéressant sous ce titre : « *De la contrefaçon française des Chansons de gestes belges.* »

1. On comprend que tout ce qui est d'*invention secondaire*, tout ce qui complique, alourdit, gâte, en un mot, la belle œuvre flamande, est le fait des Français.

Les fragments publiés par M. Bormans sont suivis de remarques que je lui laisse apprécier, comme j'ai fait pour le texte : « On trouvera dans les remarques jointes à chaque fragment quelques observations éparées qui, réunies et coordonnées, pourront servir de point de départ à une critique plus large et plus développée, telle que la demande le goût dominant, un peu dissertateur, inauguré par les Revues de notre époque (p. 44). » Je ne sais pas comment sont rédigées les Revues en Belgique, mais je ne vois pas bien ce que les nôtres pourront tirer de ces remarques. Ce sont à peu près uniquement des observations de critique verbale; deux seulement ont une étendue un peu considérable, et ce sont encore deux discussions de texte. J'avais l'intention de les critiquer, mais j'ai déjà bien dépassé les bornes que je m'étais prescrites, et cet examen m'entraînerait trop loin.

Je ne puis cependant m'empêcher de citer encore une fois M. Bormans. Il y a dans son livre une chose très-bizarre. Les remarques sur le premier fragment sont en français, celles sur les trois autres en flamand. Voici ce qu'il dit dans son *Introduction* de cette singulière bigarrure : « Si quelqu'un s'étonne que les remarques qui accompagnent la dernière partie ne soient pas rédigées en français comme le reste, *je veux bien qu'il sache* que c'est par suite d'une distraction que j'ai commencé à parler la langue de l'éditeur à qui j'empruntais cette partie. Quand je me suis aperçu de la chose, il était trop tard pour y remédier : il ne me restait plus de marge, et ma main se refusait à copier le tout. Ensuite je me suis dit qu'en français je serais nécessairement moins précis, etc. (p. 57). » L'excuse est curieuse; mais prenons acte de l'aveu qui la termine, et mettons sur le compte de notre langue le peu de précision qui se fait trop sentir dans l'*Introduction* de M. Bormans. S'il avait écrit en flamand, ses raisonnements, n'en doutons pas, seraient plus solides, ses démonstrations seraient plus longues et ses phrases seraient plus courtes.

Nous devons, en terminant, remercier encore M. Bormans d'avoir publié ses fragments néerlandais; nous avons rendu justice à l'habileté dont il a fait preuve comme éditeur. Mais il ne faut pas confondre la critique verbale avec la critique historique, philologique ou littéraire; on peut exceller dans la première sans se distinguer dans les autres. Toutes sont utiles d'ailleurs, et celui qui n'est fort que dans l'une d'elles a déjà un assez bon lot; il doit seulement se garder de tenter ce qu'il ne peut pas bien faire. Que chacun fasse son métier, disaient nos pères, les vaches seront bien gardées. M. Bormans a découvert ou propagé quelques moyens ingénieux de sauver et déchiffrer les débris de parchemins délabrés ou enfouis dans des reliures; il a donné de plusieurs de ces débris des éditions soignées et correctes; tous ses travaux dans ce genre seront bien accueillis. Mais l'histoire littéraire n'est pas son fait, et sa critique, déjà peu sûre, y est troublée encore par ses préventions patriotiques.

GASTON PARIS.

LES AMIS de la marquise de Sablé, par M. Édouard de Barthélemy. Paris, Dentu, 1865, in-8.

M. Édouard de Barthélemy vient de publier chez Dentu, sous le titre de *les Amis de la marquise de Sablé*, un nouveau volume qui offre de l'intérêt pour les personnes qui s'occupent de l'histoire du dix-septième siècle. Le livre, après une longue étude sur la société française à cette époque, contient une série de lettres de quarante personnages de l'intimité de madame de Sablé, empruntées au recueil de Valant. M. Cousin a depuis longtemps signalé l'importance des documents réunis par ce zélé collectionneur.

LIVRES NOUVEAUX.

Février — Mai 1865.

110. ABEL (Charles). — Louis XI et les bourgeois de Metz (fragment) — In-8°, 19 p. Paris, Impr. impériale.

111. AUBRET. — Mémoires pour servir à l'histoire de Dombes, par Louis Aubret, conseiller au Parlement de Dombes (1695-1748); publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de Trévoux, avec des notes et des documents inédits, par M. C. Guigue. Pièces justificatives. 1^{re} et 2^e livraisons. — In-4°, 80 p. Trévoux, impr. et libr. Damour.

L'ouvrage formera 2 vol., et paraît par livraisons de 5 à 6 feuilles. Le prix de chaque livraison est fixé à 2 fr. pour les souscripteurs.

112. AURÈS. — De la lieue gauloise, du pas et du pied gaulois. — In-8°, 10 p. Paris, impr. Paul Dupont.

Extrait de la Revue des Sociétés savantes.

113. BARBAZA. — Notice historique sur la ville de Puy-Laurens. — In-16, 51 p. Castres, impr. Abeilhon.

114. BARTHÉLEMY (Anatole de). — Numismatique mérovingienne. Étude sur les monnoyers, les noms de lieux et la fabrication de la monnaie. — In-8°, 22 p. Paris, libr. Aug. Aubry.

Extrait de la Revue archéologique.

115. BARTSCH (K.). — Untersuchungen ueber das Nibelungenlied. — Gr. in-8°, Vienne.

116. BEAUTEMPS-BEAUPRÉ. — Le Livre des droiz et des commandements d'office de justice, publié d'après le manuscrit inédit de la bibliothèque de l'Arsenal, par C.-J. Beaupré. T. 1. — In-8°, 434 p. Paris, libr. Durand.

117. BELLIER DE LA CHAVIGNERIE. — Chroniques de Saint-Mathurin de Larchant en Gastinais. — Petit in-8°, 130 p. Paris, libr. Aubry.

118. BELLEVAL (René de). — Azincourt. — In-8°, VIII-393 p. Paris, libr. Dumoulin.

119. BORDIER (H.). — Les Statues de Saint Jacques-l'Hôpital, au musée de Cluny. — In-8°, 22 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait du 28^e volume des Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France.

120. BOURQUELOT. — Études sur les foires de Champagne, sur la nature, l'étendue et les règles du commerce qui s'y faisait aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. — In-4°, 339 p. Paris, impr. Impériale.

Extrait du tome 5 des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

121. BRACHET. — Étude sur Bruneau de Tours, trouvère du XIII^e siècle. In-8°, 15 p. Paris, libr. Hérold.

122. CAILLEMER. — Étude sur Antoine de Govéa (1505-1566). — In-8°, 46 p. Paris, libr. Durand.

Extrait des Mémoires de l'Académie de Caen.

123. CARRO. — Notes sur les incursions des Normands dans la Marne, vers la fin du IX^e siècle. — In-8°, 8 p. Paris, impr. Impériale.

124. CASTAN (Auguste). — Notice sur l'hôpital du Saint-Esprit de Besançon. — In-8°, 77 p. Besançon, impr. Jacquin.

125. CEILLIER. — Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques, qui contient leur vie, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, etc.; par le R. P. dom Remy Ceillier. *Nouvelle édition.* — T. 1, 2, 3 et 5. Gr. in-8° à 2 colonnes. Paris, impr. Walder; libr. Vivès. L'ouvrage complet, 17 vol. (170 fr.)

126. CHARMASSE (de). — Cartulaire de l'église d'Autun. 1^{re} et 2^e parties. Publié par A. de Charmasse. — In-4°, LXXXVIII-420 p. Autun, impr. et libr. Durand.

Publication de la Société éduenne.

127. COMARTIN. — Recherches archéologiques sur l'église et le village de Groslay (Seine-et-Oise), précédées d'une étude sur l'histoire et la sépulture de saint Eugène, martyr au village de Deuil; avec plans et photographies. — In-8°, 224 p. Paris, impr. et libr. Chaix et C^e. (6 fr. 50 c.)

128. DESPLANQUE. — Description et antiquités de Mézières en Brenne, manuscrit donné par M. l'abbé Chatelard à la cure de cette ville; avec notes de M. Desplanque. — In-8°, 19 p. Paris, impr. Chaix et C^e.

Extrait du Compte rendu des travaux de la Société du Berri, 11^e année.

129. DOUET D'ARCO. — Comptes de l'hôtel des rois de France aux XIV^e et XV^e siècles; publiés pour la Société de l'hist. de France. — In-8°, XLII-455 p. Paris, impr. Lahure; libr. V^e J. Renouard.

130. DU FRESNE DE BEAUCOURT. — Supplément aux preuves de la Chronique de Matthieu d'Escouchy. — In-8°, 83 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait de l'Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France, t. 2.

131. DUSEVEL. — Fragments d'une étude historique sur la ville d'Amiens au XV^e siècle. — In-8°, 23 p. Paris, Impr. impériale.

132. **ESPINAY** (G. d'). — Les Cartulaires angevins, étude sur le droit de l'Anjou au moyen âge. — In-8°, VII-342 p. Angers, impr. Cosnier et Lachèse.

133. **GACHARD**. — Notice des manuscrits concernant l'histoire de la Belgique qui existent à la bibliothèque impériale à Vienne. — Gr. in-8° de 160 p. Bruxelles, C. Muquardt. (3 fr. 50 c.)

134. Instruments en silex non polis trouvés dans l'arrondissement de Vervins; par L. P. — In-8°, 8 p. et 1 grav. Vervins, impr. Papillon.

Extrait du Journal de Vervins, septembre 1864.

135. **JEANDET** (Abel). — Annales de la ville de Verdun-sur-Saône-et-Doubs, en Bourgogne. — In-8°, 40 p. Paris, impr. Dupray de la Mahérie. Extrait de la Revue des provinces.

136. **JOINVILLE**. — Histoire de saint Louis, par Joinville. Texte rapproché du français moderne, et mis à la portée de tous, par M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut. — In-18 jésus, VIII-351 p. Paris, impr. Lahure; libr. L. Hachette et C°. (1 fr.)

137. **JOUGLAR**. — Monographie de l'abbaye du Mas-Grenier ou de Saint-Pierre de la Cour, diocèse de Montauban. — In-12, 312 p. et plan. Toulouse, imp. Connac, Delpon et C°; libr. Delboy.

138. **JUSSIEU** (de). — Note sur un chant politique et religieux en patois savoisien du XVII^e siècle. — In-8°, 7 p. Paris, Impr. impériale.

139. **LAPEROUSE**. — Rapport sur les monuments primitifs (dolmens et menhirs) de l'arrondissement de Nogent-sur-Seine. — In-8°, 31 p. Troyes, Dufour-Bouquot.

Extrait des Mémoires de la Société académique de l'Aube, t. 28, 1864.

140. **LE BRUN-DALBANNE**. — Les Bas-reliefs de Saint-Jean-au-Marché de Troyes. In-8°, 80 p. Troyes, impr. Dufour.

Extrait des Mémoires de la Société académique de l'Aube, t. 24, 1865.

141. **LIOTARD** (l'abbé). Notice sur le Forum Voconci, au Cannet-du-Luc (Var). — In-8°, II-28 p. Draguignan, impr. Gimbert.

142. **MADAUNE**. — Gaston-Phébus, comte de Foix et souverain de Béarn. — In-8°, 335 p. Pau, impr. Vignancour. (2 fr. 50 c.)

143. **MAGGIOLO**. — Mémoire sur l'université de Pont-à-Mousson, ou quelques pages de son histoire inédite. — In-8°, 34 p. Paris, impr. impériale.

144. **MARCO POLO**. — Le Livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilai-Khaân, rédigé en français sous sa dictée en 1298, par Rusticien de Pise; publié pour la première fois d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, présentant la rédaction primitive du livre, revue par Marc Pol lui-même, et donnée par lui, en 1307, à Thiébault de Cépoy, accompagnée de variantes, de l'explication des mots hors d'usage, et de commentaires géographiques

et historiques, tirés des écrivains orientaux, principalement chinois, avec une carte générale de l'Asie; par M. G. Pauthier. — In-8°, Paris, impr. et libr. Firmin Didot frères, fils et C°.

145. MELLEVILLE. — Dictionnaire historique du département de l'Aisne. *Nouvelle édition*. Ouvrage orné de plusieurs dessins par M. Éd. Fleury. — T. 1. In-8°, XII-478 p. Laon, impr. Guillaume; Paris, libr. Dumoulin.

146. NEILZ. — Notice sur Beaufou. Recherches sur le lieu où fut livrée la bataille dite de Fréteval, en 1194. — In-8°, 11 p. Vendôme, impr. Lemercier.

Extrait du Bulletin de la Société archéologique du Vendômois.

147. NOELAS. — Légendes et traditions foréziennes. — In-8°, XIX-394 p., 9 grav. et une carte. Roanne, impr. Chorgnon; libr. Durand.

148. Notes historiques extraites des anciens registres de l'état civil des communes de la Côte-d'Or. — In-8°, 24 p. Dijon, impr. Jobard.

149. NOULENS. — Maisons historiques de Gascogne, Guienne, Béarn, Languedoc et Périgord. — T. 1. Gr. in-8°, IV-512 p. Paris; libr. Aubry; Dumoulin, 20 fr.

Cet ouvrage comprendra 5 vol.

150. POUILLAIN. — Note sur une construction de l'époque romaine, découverte à Montrot, près Arc-en-Barrois, en décembre 1864. — In-8°, 7 p. Chaumont, impr. Cavanol.

151. PHELIPPOT. — Notice historique sur Rivedoux (île de Ré) et sur ses anciens seigneurs. — In-4°, 80 p. et fig. Saint-Jean-d'Angély, impr. et libr. Lemarié.

152. PREVOST. — Notice sur les Arvii, peuple gaulois mentionné par Ptolémée. — In-8°, 15 p. Saumur, imp. Godet.

153. PREVOST. — Dissertation sur le pont construit par César pour passer le Rhin (Guerre des Gaules, liv. 4, chap. 17). — In-8°, 27 p. et planches. Saumur, impr. Godet.

154. Recueil de sépultures anciennes et épitaphes de Saint-Paul-de-Verdun, fait en 1552, par ordonnance de M. Psaulme, évêque de Verdun, publié en 1779, avec un avis à la noblesse, par l'abbé Lionnois. *Nouvelle édition*. — In-8°, VIII-32 p. et frontispice. Nancy; libr. Cayon-Liébault.

Tiré à 100 exemplaires.

155. RENAULT. — Excursion archéologique dans l'arrondissement de Louviers. — In-8°, 26 p. Caen, impr. et libr. Leblanc-Hardel.

Extrait du Bulletin monumental.

156. REVILLOUT. — Note sur l'Église et les affranchis. Extrait d'un Mémoire sur l'histoire des classes agricoles dans le premier royaume de Bourgogne. — In-8°, 18 p. Paris, Impr. impériale.

157. ROCHAMBEAU (de). — Mémoire sur les sépultures en forme de puits

depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. — In-8°, 38 p. et planches. Caen, impr. et libr. Leblanc-Hardel.

Extrait du Bulletin monumental.

158. ROCHER (l'abbé). — Recherches historiques sur la commanderie de Boigny et sur l'ordre des chevaliers de Saint-Lazare de Jérusalem. — In-8°, 70 p. et grav. Orléans, impr. Jacob.

Extrait des Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

159. ROUX. — Des formes diverses de la satire dans la littérature française du moyen âge. — In-8°, 72 p. Bordeaux, impr. Gounouilhou.

Extrait des Actes de l'Académie de Bordeaux.

160. SAINT-ANDÉOL (de). — Les Sept Monuments chrétiens de Lyon antérieurs au XI^e siècle. — In-8°, XXIII p. Roanne, impr. Ferlay.

Extrait de la France littéraire.

161. SALMON ET GRANDMAISON. — Le Livre des serfs de Marmoutier, publié par feu André Salmon, suivi de chartes sur le même sujet, et précédé d'un Essai sur le servage en Touraine, par M. Ch.-L. Grandmaison. — In-8°, VIII-118 p. Tours, impr. Ladevèze.

Extrait des Mémoires de la Société archéologique de Touraine.

162. SARTIGES-D'ANGLES (de). — Notice historique sur les ban et arrière-ban de la province d'Auvergne. — In-8°, 163 p. Clermont-Ferrand, impr. et libr. Thibaud.

Extrait des Mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand.

163. Statistique archéologique du département du Nord, arrondissement de Douai. — In-8°, 180 p. et carte. Lille, impr. Danel.

164. TARDIEU (A.). — Histoire généalogique de la maison de Bosredon, en Auvergne, comprenant des notices historiques sur un grand nombre de fiefs et les armes et généalogies de plus de 160 familles. — In-4°, 426 p. et 23 pl. Clermont-Ferrand, impr. Thibaud.

Cet ouvrage n'a pas été mis dans le commerce.

165. TAUPIAC. — Notice sur la Cour des aides de Montauban, suivie de la liste chronologique de ses membres (1642-1790). — In-8°, 71 p. Montauban, impr. Forestié; Paris, libr. Claudin.

166. VALENTIN-SMITH. — Notions sur l'origine des peuples de la Gaule transalpine et sur leurs institutions politiques avant la domination romaine. — In-8°, 78 p. et carte. Paris, Impr. impériale.

167. VALLET (de Viriville). — Histoire de Charles VII, roi de France, et de son époque, 1403-1461. — T. 3. In-8°, XVI-516 p. Paris, impr. Hen-nuyer et fils; libr. V^e J. Renouard.

CHRONIQUE.

Mars-mai 1865.

La Société de l'École des Chartes a procédé, dans sa séance du 27 avril, au renouvellement de son bureau et de ses Commissions pour l'année 1865-1866.

Ont été nommés :

Président honoraire : M. LACABANE.

Président : M. ANAT. DE BARTHÉLEMY.

Vice-président : M. DOUET D'ARCQ.

Secrétaire : M. BOUTARIC.

Secrétaire-adjoint : M. DE LABORDE.

Membres du Comité de publication : MM. DELISLE, TARDIF (JULES), MEYER.

Membres-adjoints : MM. DUPLÈS-AGIER, PARIS.

Archiviste-trésorier : M. GARNIER.

Membres du Comité des fonds : MM. VALLET DE VIRIVILLE, JANIN, DUPONT.

— M. J. Finot, archiviste-paléographe de la promotion de 1864-65, vient d'être nommé archiviste du département du Jura, en remplacement de M. Junca, démissionnaire.

— Nous ne pouvons annoncer la mort de M. le comte Beugnot sans payer à sa mémoire un sincère hommage d'estime et de gratitude. M. Beugnot, dont la vie, en dehors des occupations politiques, tardivement acceptées par lui, a été tout entière, on peut le dire, consacrée aux études qui nous occupent, fut toujours sympathique par caractère et par goût à notre institution, dont il a partout défendu les intérêts et favorisé le développement. Il fut longtemps membre du Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, et il nous aida constamment de son influence, de ses conseils et de sa collaboration. Nos lecteurs n'ont pas oublié les savants mémoires qu'il nous a donnés sur Philippe de Navarre, sur les coutumes d'Alais, sur la condamnation de Jean sans Terre par la Cour des pairs, et sur le régime des terres dans le royaume de Jérusalem. Atteint, il y a un an, d'un mal dont il jugea de suite l'irréparable gravité, M. Beugnot dissimula ses impressions à ses enfants et à ses amis, pour ne pas les attrister ; mais il se prépara dès lors à sa fin, qu'il a vu approcher avec une admirable sérénité et en parfait chrétien. Il est mort le 15 mars dernier. Par une lettre en date du 4 mars 1864, il avait fait connaître sa volonté qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe, et qu'aucun de ses confrères ne fût convoqué à ses funérailles.

— M. Albert-Louis Hérold, libraire de la Société de l'École des Chartes, est mort à Pise, le 18 mars 1865. C'est pour nous, c'est pour tous ceux qui savent combien l'intelligence et l'activité d'un éditeur peuvent contribuer au succès des entreprises scientifiques, une perte sensible. M. Hérold n'avait la direction de la librairie Franck que depuis peu d'années, et déjà il avait pu donner de nombreuses preuves de l'intérêt qu'il portait à nos études. En 1862, il publiait la thèse de M. Gaston Paris, sur le rôle de l'accent latin dans la formation de la langue française; en 1863, les *Tableaux généalogiques* de M. Garnier, et de 1861 à 1864, quatre volumes du Recueil des anciens poètes de la France. Enfin, si la mort ne l'avait prévenu, il aurait procuré aux études romanes en France une base indispensable en éditant la traduction de la Grammaire de Diez, commencée depuis trois ans déjà, par MM. Gaston Paris et Scheler. Nous espérons que les entreprises courageuses auxquelles M. Hérold voulait attacher son nom finiront par se réaliser; mais nous aurons toujours à regretter l'homme distingué, qui, par ses nombreuses qualités, par son extrême affabilité surtout, avait su rapidement conquérir la sympathie de tous.

— Il n'y aura bientôt pas un arrondissement en France qui n'ait sa société archéologique. En présence du mouvement qui porte de plus en plus les esprits vers l'étude du passé, Paris ne pouvait rester plus longtemps en arrière. Nous avons entre les mains les statuts d'une société qui vient de se constituer sous le titre de *Société parisienne d'archéologie et d'histoire*. Le but qu'elle se propose est l'étude des monuments et de l'histoire de l'ancienne Ile de France. Ses fondateurs font un appel au concours de tous ceux qu'intéressent les antiquités du vieux Paris et de ses environs. Les personnes qui voudront s'associer à ses travaux pourront se procurer les statuts et tous les renseignements nécessaires au siège provisoire de la Société, chez M. Louis Leguay, président, rue de la Sainte-Chapelle, 3.

— M. le Ministre de l'instruction publique a ordonné de mettre sous presse deux nouveaux volumes de la Collection des documents inédits : le Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble, et les Actes relatifs aux états généraux de la première moitié du quatorzième siècle. Ces ouvrages, dont la publication était attendue depuis longtemps, ont été préparés, l'un par M. Marion, l'autre par M. de Stadler.

— M. Léon Gautier met en souscription ¹ un ouvrage considérable sur l'épopée française au moyen âge. Comme les chansons de geste tiennent la première place dans notre ancienne poésie, tant par la masse que par l'originalité, le travail de notre confrère embrassera en réalité la meilleure partie de notre vieille littérature. Ce sera, et ce doit être en effet, une œuvre

¹ Chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22.

de science, en ce sens que bon nombre de poèmes encore inédits ont dû être analysés d'après les manuscrits; ce sera aussi une œuvre de vulgarisation, puisque l'auteur s'est proposé avant tout de mettre à la portée du grand nombre des gens instruits des œuvres remarquables à plus d'un titre, et qui cependant menaçaient de leur rester longtemps inaccessibles.

Le prospectus indique ainsi qu'il suit la division et l'objet du livre :

« I. *Origine et histoire des épopées françaises*; II. *Légendes et héros des épopées françaises*; III. *Esprit des épopées françaises*.

« Dans la première partie, l'auteur montre tour à tour nos vieux poèmes
« sous toutes les formes qu'ils ont revêtues, depuis leur origine jusqu'à nos
« jours. Dans la seconde partie, il analyse tous nos romans de chevalerie
« dont il fait connaître en détail tous les éléments historiques, tous les per-
« sonnages et toute l'action. Dans la troisième partie, enfin, qui peut-être
« sera considérée comme la plus originale, il étudie les idées de nos anciens
« poètes sur Dieu, sur l'homme, sur le prêtre et le soldat, sur la patrie et
« la famille, etc., etc., et il compare ces idées à celles qui sont exprimées
« dans les épopées des autres nations, dans l'*Iliade*, dans le *Ramayana*,
« dans les *Nibelungen*. Tel est tout le plan de M. Léon Gautier.

« Une Introduction, une longue Conclusion sous forme de résumé général, et enfin une table très-développée par ordre alphabétique des matières, complètent le livre et le rendent d'un usage plus facile.

« Les Épopées françaises formeront deux magnifiques volumes in-4°
« de 500 à 600 pages chacun. Le prix de ces deux volumes est fixé à 32 fr.»

— L'Académie delphinale a décidé la publication d'un recueil de lettres et de documents relatifs au connétable de Lesdiguières (1543-1626). Ce travail a été confié à M. Gariel, bibliothécaire de la ville de Grenoble, à M. Antonin Macé, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble, et à M. Eugène Chaper. Nous nous empressons de porter à la connaissance de nos lecteurs une circulaire en date du 1^{er} mars 1865, par laquelle les éditeurs annoncent qu'ils recevront avec reconnaissance les textes originaux, les copies, et même la simple indication de toute pièce pouvant rentrer dans le cadre suivant : 1° Lettres écrites par Lesdiguières et sa famille; 2° Lettres adressées à Lesdiguières; 3° Lettres des contemporains et tous les actes se rapportant à Lesdiguières ou concernant son administration.

Les envois pourront être faits à l'un des signataires de la circulaire; une note placée en tête de chaque document fera connaître le nom de la personne à qui sera due la communication.

150/65

RECHERCHES SUR LES AUTEURS

DE LA CHANSON DE LA

CROISADE ALBIGEOISE ¹.

La chanson de la croisade albigeoise ² est à la fois un monument littéraire et un monument historique. A ce double titre les questions qui se rattachent à sa composition présentent un intérêt tout particulier. D'une part, en effet, la critique littéraire n'a pas de devoir plus pressant que celui de rechercher à qui doit être attribué un poème à divers égards considérable, et d'autre part la critique historique, n'accordant sa confiance qu'à bon escient, proportionne l'usage qu'elle fait des témoignages à la connaissance qu'elle s'est acquise de leurs auteurs.

Je me propose de rechercher à qui nous devons la chanson de la croisade albigeoise, question déjà plus d'une fois débattue, mais non encore définitivement résolue. Fauriel le premier en a reconnu l'importance et la difficulté : il lui a consacré une étude consciencieuse dont je crois les conclusions erronées, mais qui restera comme une brillante appréciation du poème ³. Récemment un professeur de l'université, M. Guibal, a émis sur le même su-

1. Ce mémoire est la rédaction de l'une des leçons que j'ai faites cette année à l'École des chartes.

2. Tel est le titre que je crois pouvoir adopter, faute d'un meilleur, et bien qu'il soit fort peu question des Albigeois dans tout le poème. Quant à l'incipit qu'on lit en tête du texte imprimé : *Aïso es la cansos de la crozada contrels eretges d'Albeges*, il ne doit point en être tenu compte; le ms. ne le donne pas, et c'est selon toute apparence Fauriel qui l'a composé, non sans commettre un barbarisme, car il faudrait *contrals* et non *contrels*.

3. Cette étude a eu trois éditions : la première est, dans les *Documents inédits*, l'introduction au poème; la seconde est imprimée dans l'appendice de l'*Histoire de la Poésie provençale*; la troisième, revue et abrégée, forme un article de l'*Histoire littéraire*, XXII, 240-259. Je cite d'après la première.

jet de nouvelles observations dans une thèse volumineuse présentée à la Faculté des lettres de Paris sous ce titre : *Le poème de la croisade contre les Albigeois, ou l'épopée nationale de la France au treizième siècle*¹. M. Guibal me paraît avoir vu plus juste que son devancier, mais, moins exercé aux travaux de la critique qu'aux développements oratoires, il n'est point arrivé à définir nettement ses idées ni surtout à en démontrer le bien fondé.

A mon tour, je vais soumettre le poème à un nouvel examen ; je lui appliquerai les procédés de la critique philologique, et, grâce à cet instrument dont la précision est extrême, j'espère obtenir les résultats les plus certains.

§ I.

ÉTAT DE LA QUESTION.

De prime abord rien ne paraît plus aisé que la réponse à cette question : Par qui a été composée la chanson de la croisade albigeoise ? En effet l'auteur se nomme en deux endroits, d'abord au début, puis au v. 207. Il nous apprend son nom, Guillaume ; sa patrie, Tudela en Navarre ; le lieu où il écrivait, Montauban. Il semble, à considérer ces renseignements, que l'on doive se tenir pour satisfait. Aussi Raynouard n'a-t-il point fait difficulté d'attribuer tout le poème à Guillaume de Tudela².

❏ Mais une lecture attentive de l'ouvrage fournit contre cette opinion les objections les plus graves. On remarque que dans les deux derniers tiers du poème l'auteur parle de Toulouse avec une complaisance singulière et qu'il lui arrive même d'appeler l'évêque Folquet « notre évêque³ ». Il était donc de Toulouse ou du diocèse, et par conséquent il ne peut pas être le Navarrais Guillaume. Que faut-il alors penser de la notice que le début du poème nous offre relativement à ce Guillaume ?

Selon Fauriel elle est absolument fabuleuse ; non-seulement parce qu'elle contredit les indications données par la suite de l'ouvrage, mais parce qu'en soi elle est invraisemblable. « Ce

1. Toulouse, imprimerie de Chauvin, 1863, in-8°, 616 pages.

2. Lexique roman, I, 228.

3. V. 3405.

Guillaume de Tudèle, nous dit l'illustre éditeur, n'est pas mentionné tout simplement comme un personnage ordinaire, comme un brave clerc plus ou moins habile, qui, ayant vu de ses yeux les événements de la guerre albigeoise, se trouve naturellement par là autorisé à les raconter : Guillaume est donné pour un savant nécromancien qui n'avait pas eu besoin de voir les événements qu'il voulait décrire; il les avait prévus par la puissance surnaturelle de son art et les avait non racontés, mais prédits ¹. » Certes, si Guillaume de Tudela était le personnage que nous présente Fauriel, il y aurait lieu en effet de suspecter sa réalité, mais le texte dit simplement. « A cause de la destruction qu'il connut
« et vit en la géomancie qu'il avait longtemps étudiée, et parce
« qu'il savait que le pays serait brûlé et détruit pour la fausse
« croyance qu'il avait reçue, et que les riches bourgeois seraient
« appauvris.... il résolut de faire un livre qui fût entendu par
« le monde, etc. » Et nous verrons plus loin qu'une variante conservée par Raynouard donne un sens plus naturel encore. Du reste l'auteur n'affiche nulle part la prétention de prévoir les événements; il a le tort, j'en conviens, de se vanter de sa science en géomancie, mais il a le bon goût de n'en point user; il va même jusqu'à regretter de n'avoir pas assisté aux faits qu'il rapporte. Ainsi, dans la laisse XXXVI, lorsqu'il a énuméré quelques-uns des barons qui restèrent avec Simon de Montfort après la prise de Carcassonne, il s'écrie : « Et si j'avais été avec
« eux, si je les avais suivis à travers le pays qu'ils ont conquis, le
« livre en serait plus riche et meilleure la chanson ! » Je n'insiste pas sur ce point : M. C. Schmidt, de qui pour le reste je ne partage pas l'opinion, puisqu'il croit le poème d'un seul auteur et considère Guillaume de Tudela comme cet auteur, a suffisamment montré que l'on ne peut sérieusement attribuer au poète la prétention d'avoir prévu les faits de la croisade; qu'au contraire il cite ses sources avec un soin et un scrupule assez rares chez les historiens du moyen âge ².

Une autre objection de Fauriel contre l'attribution du poème à un Navarrais est qu'à coup sûr ce n'était pas le provençal qu'on parlait à Tudela en 1210³; mais, sans anticiper sur l'exa-

1. Fauriel, p. XVIII.

2. *Histoire et Doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois*, II, 302.

3. P. XVIII.

men de la langue du poëme, auquel je viendrai bientôt, on peut répondre qu'on ne parlait pas non plus provençal en Catalogne ni en Lombardie, et que cependant ces contrées ont fourni plus d'un troubadour.

Pour ces divers motifs, Fauriel regarde comme parfaitement apocryphes les notices concernant Guillaume de Tudela. Le véritable auteur était un troubadour de Toulouse ou du voisinage, et, « s'il a caché son nom et sa condition sous des fictions qui « n'ont pas même le spécieux de la vraisemblance, ce n'a pas été « par un caprice individuel : il l'a fait à dessein, et pour se conformer à l'usage constant des troubadours dans leurs compositions du genre épique ¹. » Fauriel n'oublie qu'une chose, c'est de citer un exemple, un seul exemple de cet usage.

En écartant Guillaume de Tudela, on fait disparaître la contradiction qui existe entre la qualification de Navarrais donnée à l'auteur par les premiers vers du poëme, et les indications précises qui le rattachent à Toulouse; mais on laisse subsister une contradiction bien autrement grave et qui porte non plus sur des détails mais sur le fond même de l'ouvrage. En effet, si des textes décisifs empruntés aux deux derniers tiers du poëme nous montrent dans l'auteur un Toulousain animé du plus ardent patriotisme, il faut reconnaître que le premier tiers de la chanson nous présente des indices tout opposés. Du vers 1 au vers 2768, c'est-à-dire jusqu'aux approches de la bataille de Muret, Toulouse revient à diverses reprises sous la plume du poëte; mais il se montre singulièrement avare d'éloges à son égard, et s'il dit une fois que « de toutes les cités elle est fleur et rose, » il a bien soin d'ajouter que ses habitants ne sont point si hardis ni si audacieux que les croisés ². Pour lui Folquet de Marseille n'a point son pareil en bonté ³, mais il l'appelle simplement « l'évêque de Toulouse, » et jamais, comme la seconde partie, « notre évêque. » Il est franchement partisan de la croisade, et « si on pendait ces vilains qui tuent les croisés, » il en serait enchanté ⁴; aussi les Français sont-ils « nos Français, nos barons

1. P. xxvi.

2. V. 1784-5.

3. V. 1026-7; cf. 1431.

4. V. 1593-6.

français¹, tandis que plus tard *li nostre* désignera les partisans du comte de Toulouse². »

A ses yeux Simon de Montfort est « un puissant baron, preux « et vaillant, hardi, brave guerrier, sage et instruit, bon chevalier, libéral et aimable³. » Dans la seconde partie, au contraire, toutes les sympathies du poète sont pour le comte de Toulouse et ses adhérents, toute son inimitié est pour Simon de Montfort ; il se réjouit d'avance à la pensée que le chef de la croisade trouvera la mort dans cette guerre injuste⁴; et lorsqu'enfin la pierre lancée des remparts de Toulouse est venue « tout droit là où il fallait⁵ », sa joie longtemps contenue éclate avec une sorte d'enthousiasme, et sa haine implacable contre l'ennemi de sa patrie se manifeste une dernière fois par la plus sanglante des épitaphes⁶.

La contradiction se manifeste jusque dans le récit des faits. Ainsi la première partie, d'accord avec les historiens favorables à la croisade, assigne pour cause à la mort du vicomte de Béziers, Raimon Roger, une simple maladie. Voici le passage : « Après cela le vicomte mourut de la dyssenterie, et de méchants « vauriens, avec toute la canaille, qui ne savent de l'affaire ni ce « qui est, ni ce qui n'est pas, vont disant qu'il fut tué de nuit « en trahison. Mais, par Jésus-Christ, le comte [de Montfort] « n'aurait pour rien au monde consenti à ce qu'on le tuât⁷. » C'est la version des croisés, celle de Pierre de Vaux-Cernay⁸ et de

1. V. 960, 1078, 2192, 2153, 2304; de même *nostra crozeia*, v. 1511.

2. V. 7682.

3. V. 799-802.

4. V. 3146, 3401, 3590.

5. V. 8451.

6. V. 8681-96 : « Tout droit à Carcassonne ils l'emportent ensevelir, et font au « moutier Saint-Nazaire célébrer ses funérailles. Et l'épithaphe dit à quiconque sait « lire : Qu'il est saint et martyr, qu'il doit ressusciter, obtenir la joie sans pareille et « y fleurir, porter la couronne et siéger au royaume de Dieu ; et moi, j'ai oui dire « qu'il en doit advenir ainsi : Si pour tuer des hommes et répandre du sang, pour « perdre des âmes et pour approuver des meurtres, pour suivre des conseils pervers « et pour allumer des incendies, pour détruire des barons et pour honnir parage, « pour voler des terres et pour faire triompher orgueil, pour tuer des femmes et « massacrer des enfants, on peut en ce monde conquérir Jésus-Christ, il doit porter « couronne et resplendir au ciel ! »

7. V. 862-8.

8. Cap. 26, D. Bouquet, XIX, 26.

Guillaume de Paylaurens¹. Tout au contraire la seconde partie adopte la tradition provençale, celle dont on trouve l'écho dans la vie d'Arnaut de Marneilh²; un partisan du comte de Toulouse, Raimon de Roquefeuille, s'écrie en plein concile de Latran : « Sire pape, ayez merci et pitié d'un enfant orphelin, dépouillé « de sa jeunesse, le fils du vicomte honoré que les croisés et « Simon de Montfort ont tué³. »

En présence d'une opposition aussi tranchée, l'idée qui se présente le plus naturellement est qu'à la dualité des sentiments correspond une dualité dans la composition : en un mot, que chacune des deux parties a son auteur propre.

Cette idée, Fauriel s'empresse de la déclarer inadmissible. Pour lui, on l'a vu, il n'y a qu'un seul auteur, celui qui, à diverses reprises, se fait connaître comme Toulousain. D'abord partisan de la croisade, il aurait été révolté des excès commis par Simon de Montfort et les siens; de là le revirement qui se manifeste à partir de l'année 1213⁴.

Sans doute, on n'a pas encore déterminé les limites de la versatilité humaine; toutefois il est douteux qu'elle puisse jamais conduire un auteur jusqu'à admettre successivement deux versions absolument contradictoires du même fait, comme il arrive à notre poëme relativement à la mort du vicomte de Béziers; et, cela même reconnu possible, il resterait à se demander comment cet auteur a pu ne point effacer la trace de sa première opinion. D'autre part certaines remarques faites par Fauriel lui-même peuvent devenir de graves objections contre son système. Il s'étonne à juste titre que l'animadversion du poëte contre la croisade ne se soit pas manifestée plus tôt⁵, à l'occasion du siège de Béziers, par exemple. Il observe avec non moins de justesse qu'il est assez étrange de voir l'auteur passer au comte de Toulouse précisément au moment de raconter la bataille de Muret, c'est-à-dire une victoire remportée « contre toute attente, « contre toute vraisemblance, par Simon de Montfort, et qui eut « autant que possible les apparences d'un miracle opéré par le

1. Cap. 14, D. Bouquet, XIX, 202.

2. Raynouard, *Choix*, V, 45; *Parn. occit.*, p. 15.—C'est aussi la version acceptée par Innocent III, l. XV, ep. 212; Baluze, II, 709*.

3. 3358-62.

4. P. XLIX et L.

5. P. XLIX.

« ciel en faveur des croisés ; de sorte que, — c'est Fauriel qui
 « le dit — abjurer la cause de ceux-ci en un tel moment, c'était
 « presque se révolter contre le ciel¹. » Une grave considération
 a conduit Fauriel à rejeter aussitôt que conçue l'hypothèse selon
 laquelle notre poème serait l'œuvre de deux auteurs : c'est l'unité
 parfaite qu'il croit y trouver. Voici ses paroles : « Si diverses que
 « soient les deux parties de notre histoire quant au sentiment
 « moral qui les a inspirées, elles s'ajustent avec tant de précision
 « l'une à l'autre ; le style, le ton, la manière, le caractère de
 « l'une sont tellement ceux de l'autre, qu'il n'y aurait pas la
 « moindre vraisemblance à les supposer de deux auteurs diffé-
 « rents². »

Certes, voilà un puissant motif, et on ne s'étonnera pas qu'il
 ait fait hésiter M. Guibal, qui d'ailleurs penche décidément vers
 l'hypothèse rejetée par Fauriel. Il essaye vainement d'en atténuer
 la portée en arguant de l'uniformité que ne peuvent manquer de
 présenter deux œuvres contemporaines ; il lui faut bien confesser
 en fin de compte « que la langue diffère peu ou ne diffère pas
 du tout de la première à la seconde partie³. »

§ II.

QUE LES DEUX PARTIES DIFFÈRENT ESSENTIELLEMENT PAR LA VERSIFICATION ET PAR LA LANGUE.

C'est maintenant à la critique philologique d'intervenir : à
 l'aide de ce merveilleux instrument, je démontrerai sans peine
 que l'unité invoquée par Fauriel n'existe point, que la langue de la
 première partie ressemble à celle de la seconde comme un jargon
 informe peut ressembler à un idiome régulièrement constitué,
 qu'enfin, à partir du v. 2769, le caractère de la versification, comme
 celui de la langue, change absolument.

Je commence par ce qui a trait à la versification ; à cet égard
 la dualité de la composition est en quelque sorte palpable. Point
 n'est besoin pour la constater de savoir la langue d'oc, ni de con-

1. P. XLVIII.

2. P. L.

3. *Le Poème de la croisade contre les Albigeois*, p. 160-1.

naitre les formes de vers employés par la poésie provençale ; il suffit d'avoir des yeux et de penser à s'en servir.

Que l'on admette ou non deux auteurs, on ne conteste pas que la première partie du poème, celle qui est favorable à Simon de Montfort, s'arrête au moment où le poète annonce que Pierre II, roi d'Aragon vient au secours du comte de Toulouse. « Et nous, » ajoute-t-il, si nous vivons assez longtemps nous verrons qui « l'emportera et nous mettrons en histoire ce dont nous serons » informé, et nous écrirons encore ce dont il nous surviendra, « autant que la matière s'étendra, jusqu'à la fin de la guerre. » Ces paroles terminent le couplet CXXX. Au suivant le poète reprend : « Mais, avant que la guerre cesse, il y aura force coups frappés, force lances brisées, force gonfanons frais resteront sur le » champ de bataille, mainte âme sera jetée hors de son corps et « mainte dame veuve en sera ruinée. » Puis, revenant sur ce qu'il a dit à la tirade précédente, il poursuit tranquillement son récit, et prête à Pierre d'Aragon un discours dont la modération est extrême : « A tous il a dit qu'il veut aller à Toulouse pour s'op- » poser à la Croisade qui détruit toute la contrée : le comte de « Toulouse lui a demandé merci afin que sa terre ne soit pas brû- » lée et dévastée, puisqu'il n'a failli envers personne. — Et puis- » qu'il est mon beau-frère, qu'il a épousé l'une de mes sœurs et « que j'ai donné l'autre à son fils, j'irai les défendre contre cette » gent méchante qui veut le déshériter. » Ainsi se termine la tirade CXXXI que j'attribue à la première partie, me fondant sur un motif tout grammatical que je ferai valoir en son lieu, et aussi sur le ton placide de l'allocution mise dans la bouche du roi d'Aragon. A la tirade CXXXII (v. 2769) le récit se poursuit et le discours recommence avec une allure autrement vigoureuse : « Les clercs et les François veulent déshériter le comte mon beau- » frère et le chasser de sa terre sans qu'on puisse lui reprocher » tort ni faute, mais, parce qu'il leur plaît ainsi, ils le veulent dé- » pouiller. » C'est la seconde partie qui commence. Elle a 83 laisses ou tirades (CXXXII à CCXIV) ; la première partie en a, comme nous venons de le voir, 131. Or ces 131 tirades contiennent 2768 vers, tandis que les 83 autres en renferment 6810, le poème entier ayant 9578 vers. D'où il résulte que la moyenne de chaque laisse est pour la première partie de 21 vers, et pour la seconde de 82.

Voilà une première différence dont on ne contestera pas la

gravité; il y en a encore une autre : non-seulement les laisses de la seconde partie sont en moyenne quatre fois plus grandes que celles de la première, mais elles sont construites différemment, De part et d'autre chaque tirade est terminée par un vers de six syllabes, ou de sept lorsque la dernière est privée d'accent, mais, tandis que dans la première partie ce petit vers rime avec le premier vers de la tirade qui suit, dans la seconde il est reproduit, sauf d'insignifiantes variantes, par le premier hémistiche du vers suivant. Ainsi, la première laisse du poëme finit par :

Ja no so cujaria,

Et le premier vers de la seconde tirade est :

Senhors, esta canso es feita d'aital guia.

C'est proprement le petit vers qui détermine la rime de la tirade suivante. Voici maintenant des exemples pour la seconde partie. La laisse CXXXII se termine ainsi :

Li vilan taverner.

Vers qui se retrouve pour le sens dans le premier hémistiche du vers qui commence la laisse CXXXIII :

Li frances soldadier son als Pujols intratz.

Les laisses qui suivent fournissent des exemples plus clairs. Fin de la laisse CXXXIII :

E anem al pertrait.

Commencement de la laisse CXXXIV :

La osts va al pertrait tost e viassamens.

Fin de la laisse CXXXIV :

Car tant be lor es pres.

Commencement de la laisse CXXXV :

Car tant be lor es pres n'an al cor gran sabor.

L'enchaînement par la rime que nous offre la première partie constitue ce que les *Leys d'amors* appellent *rim capcaudat*¹, c'est-

1. 1, 168.

à-dire rime qui est en quelque sorte la tête d'un couplet et la queue du précédent. C'est une forme commune au français et au provençal. En provençal elle a été employée dans le débat d'Izarn et de l'hérétique¹; en français on en pourrait citer d'assez nombreux exemples. Je me borne à renvoyer à certaines parties du poème de Pyrame et Tisbé², et à diverses poésies de Rutebeuf³; à la fin du XIV^e siècle encore, une disposition analogue s'observe dans les miracles à forme dramatique du recueil conservé à la Bibliothèque impériale sous les numéros 819 et 820 du fonds français⁴.

La forme adoptée par la seconde partie est celle que les *Leys d'amors* appellent *cobla capfinida*⁵; elle a été employée par le poème de la guerre de Navarre, et n'est pas rare non plus chez les troubadours; M. Bartsch en a réuni de nombreux exemples dans son travail sur l'usage de la rime chez les troubadours⁶.

Il est donc établi : 1° qu'une différence considérable existe entre la forme métrique des 131 premières laisses et celle des 83 dernières; 2° que le point où les deux manières se rencontrent est précisément celui où des sentiments hostiles à la croisade commencent à se manifester. Cette coïncidence suffit pour faire tomber l'opinion de Fauriel. Son seul argument était tiré de la prétendue similitude des deux parties, et, comme l'a fort bien dit M. Guibal, si cette ressemblance n'existait pas, il n'y aurait évidemment pas lieu de soulever et de discuter la question de l'unité ou de la dualité du poème⁷. Or il est maintenant évident que la ressemblance supposée n'existe pas: donc la question est résolue dans le sens qui attribue le poème à deux auteurs.

Ma démonstration est faite et je pourrais m'en tenir là; toutefois je vais encore aborder l'examen comparatif de la langue des deux parties du poème, moins pour y trouver à l'encontre de Fauriel

1. Raynouard, *Choix*. V, 228-34. Bartsch, *Provenz. Lesebuch*, p. 123-7.

2. Méon, *Fabliaux*, 1808, IV, 331 et suiv.

3. Voy. les OEuvres de Rutebeuf, publiées par M. Jubinal, I, 78, 202, etc.

4. Naguère 7208⁴ A et B. — Plusieurs ont été publiés, notamment dans le *Théâtre français au moyen âge*, de MM. Monmerqué et Fr. Michel.

5. I, 280.

6. Ebert's *Jahrbuch f. roman. Literatur* I, 178-80.

7. *Le Poème de la croisade*, etc., p. 161.

des arguments désormais superflus, qu'à cause des résultats curieux en soi que cette étude peut fournir.

Ces résultats peuvent être d'avance formulés ainsi qu'il suit :
1° la langue de la seconde partie est un provençal très-pur, —
2° la langue de la première partie est un jargon composé de provençal et de français par un homme qui savait mal l'un et l'autre idiome.

La première de ces propositions peut se passer de démonstration : elle découle naturellement du fait incontesté que l'auteur de la seconde partie était Toulousain. Je me borne à dire que, depuis la cent trente-deuxième tirade jusqu'à la deux cent quatorzième et dernière, je n'ai rien rencontré qui ne fût d'une langue sinon toujours très-élégante, au moins très-correcte.

Je m'attacherai au contraire à mettre en lumière la seconde proposition, qui énonce un fait assez extraordinaire, pour avoir besoin d'être prouvé. Les preuves de ce que j'avance me seront fournies par les rimes. On sait que les indications puisées à cette source méritent toute confiance, car les rimes sont peut-être la seule partie d'un poème qui soit à l'abri des changements opérés par les copistes. C'est en étudiant les rimes du *Ferabras* provençal, que M. Guessard a démontré contre Fauriel que, loin d'être original, ce poème était traduit du français. A mon tour je vais montrer, par des preuves analogues, que l'auteur de la première partie ne se faisait aucun scrupule d'employer, suivant les besoins de la rime ou de la mesure, des mots indifféremment français ou provençaux.

Ce qui frappe d'abord lorsqu'on examine les rimes de la première partie, c'est le grand nombre des tirades qui riment en français. Je les examinerai en premier lieu.

La laisse III est en *ot* : *ot*, *apelot*, *estot*, *pujot*, *sot*¹, *amenot*, *mot*, *amot*, etc. C'est du français, mais du mauvais français, car si *apelot*, *pujot*, *amenot*, *amot*, peuvent passer pour des imparfaits normands, il ne saurait en être ainsi de *estot*, qui devrait être *esteit*.

La laisse IV est toute française : *tant*, *denant*, *disputan*, *mescrezant*, *encausant*, *niant*, *aitant*, *amblant*, *escumenjant*, *raubant*,

1. *Sot*, prétérit du verbe savoir. Fauriel a fait à cet endroit une faute de lecture et un contre-sens. Il faut lire avec le ms. non pas *que nom sot*, mais *que hom sot*, « que on sut. »

talant, etc. En provençal on aurait dit *mescrezen*, *nient*, *talent*, et partant plus de rime. La même observation peut être faite à propos des laisses XXIII et LXXII qui riment également en *ant*.

La laisse XIV est en *er* ou *ier*. La confusion du provençal et du français y est remarquable. Voici les sept premières rimes : *a[r]quier*, *cavalier*, *desturbier*, *aver*, *tensoner*, *acordier*, *arder*. Les trois premières et la sixième (*acordier*) sont acceptables en français comme en provençal ; la cinquième, *tensoner*, ne va qu'en français, la quatrième au contraire, *aver* (franç. *avoir*), et la septième, *arder* (franç. *ardre*), ne sont possibles qu'en provençal. La même tirade renferme encore *ser* (v. 334), en français *soir*, qui ne peut rimer qu'en conservant sa forme provençale, et encore est-ce ici une mauvaise rime.

Des exemples tout semblables sont fournis par les tirades XXXIX et LXX, également en *er* ou *ier*. Elles seraient toutes françaises si on ne rencontrait dans la première *ser*, *poder* et *ver*, qui sous leurs formes françaises *soir*, *pouvoir*, *voir*, ne rimeraient plus. Quant à la seconde, on y voit *jazer* rimer avec *espleitier*, *sojorner*, *plenier*, etc. Ce serait en français *gesir*.

La rime en *etz* offre, comme la rime en *er*, le mélange singulier de formes françaises et provençales. Ainsi dans la tirade XXV, après *gaitetz*, *levetz*, *disnetz*, et autres rimes purement françaises, on rencontre *nasques*¹, mot tout provençal qui sous sa forme française *nasquit*, ne rimeraient plus. *Nasquit* apparaît en son lieu dans une tirade en *it*, aux vers 787 et 794.

Ces tirades sont celles que l'on peut appeler françaises, parce que le français y domine, encore bien qu'elles ne puissent subsister qu'à condition d'admettre des mots provençaux.

Si maintenant nous examinons les tirades qui riment en provençal, et ce sont les plus nombreuses, nous verrons qu'elles contiennent un certain nombre de mots français. Ainsi la laisse LXXIX, serait toute provençale, si, après *meravilhosa*, *urgulhosa*, *Tholozza*, on ne voyait venir *coza*, qui est le français *chose*, et *clouza*, en français *close*. En provençal il faudrait de toute nécessité *cauza* et *clauza*, mais alors il n'y aurait plus de rime.

La tirade CXXX n'est pas moins décisive ; la suite des rimes est celle-ci : *fa*, *trebalha*, *la*, *sa*, *vendra*, *a*, *la*, *dona*, *marida*, etc.

1. C'est la leçon du ms., et elle doit être conservée. *Nasquetz* donné par Fauriel est une mauvaise correction.

Je suppose que les verbes *trebalha*, *dona*, *marida*, sont au prétérit, ainsi ils peuvent rimer en français, tandis qu'au présent l'accent étant sur la pénultième il n'y aurait point de rime. Cela même admis, les rimes ne sont valables ni en français ni en provençal. En français l'obstacle vient du premier mot *fa* qui, devenant *fait*, ne saurait correspondre à des mots en *a*; en provençal *fa* subsisterait, mais nous aurions ensuite *trebalhet*, *donet*, *maridet*, qui détruiraient complètement l'harmonie.

La plupart des tirades en *ia* renferment le mot *vegia*¹, qui est le français *feie* et le provençal *vegada*. Ce mot français se trouve donc correspondre à des rimes exclusivement provençales telles que *tenia*, *venia*, *avia*, *volia*, *solia*, *cujaria*, etc.

Il va sans dire que la seconde partie du poème n'offre aucune de ces irrégularités.

J'ai pris mes exemples dans les rimes parce que c'est la partie la plus stable du vers, celle qui se défend le mieux contre les corrections des copistes, mais on pense bien que dans le premier tiers du poème aucune partie du vers n'est exempte de mots français; ainsi je citerai *sire* 710, 1360, 2088, 2222; *dama* (dame) 2139, 2271, 2755; *riche* 607; *avet* 849, 998; *seit* 1532; *veneit* 2046; *voleit* 1879; *vindreit* 1896. Le nombre de ces mots ne laisse pas d'être encore considérable, bien que Fauriel ait rendu à plusieurs d'entre eux leur forme provençale², poursuivant ainsi une opération que les copistes provençaux avaient sans doute commencée avant lui, et qui a dû faire disparaître une partie des traces françaises imprimées par l'auteur à son œuvre.

En somme, la langue du poète de la première partie, provençale par le fond, est fortement imprégnée de français. C'est un idiome bâtard, tel que nous pourrions le supposer à un homme qui, fréquentant les Français autant que les Provençaux, et ne sachant pas de naissance le bon provençal, aurait voulu cependant écrire en cette langue³.

1. V. 43, 1004, 1134, 1219, 1485, 1925, etc.

2. Ainsi au v. 343 le ms. porte *avoit* et non *avia*, qui fausserait le vers; de même aussi *montetz*, v. 411, et non *montatz*, etc.

3. On comprend sans peine que l'examen comparatif de la langue des deux parties pourrait être poussé beaucoup plus loin. Ainsi, ayant fait sur fiches le glossaire de chacun des deux auteurs, j'ai constaté, comme je m'y attendais bien, que tels mots sont d'un emploi fréquent chez l'un qui manquent absolument à l'autre. Je citerai comme exemples, chez Guillaume de Tudela *amarvir* 1352, 1460, 1470 (le poète

§ III.

DE CHACUN DES DEUX AUTEURS.

Ainsi les deux parties du poème ont chacune son auteur, car à la différence des sentiments dont elles sont animées correspond une différence non moins sensible dans la versification et dans la langue. La méthode philologique nous a conduit jusque-là. Présentement j'essayerai, en prenant pour point de départ les résultats acquis par cette méthode, mais à l'aide d'autres procédés, de déterminer autant que possible et les auteurs et l'époque où chacun d'eux a composé sa partie.

Fauriel avait contre Guillaume de Tudela trois objections. La plus forte était tirée des passages où l'auteur de la seconde partie se désigne comme Toulousain. Cette remarque, parfaitement fondée, cesse d'être une objection dès qu'il est avéré que le poème est l'œuvre de deux personnes. Quant aux autres motifs, à savoir d'une part que les termes dans lesquels Guillaume de Tudela est annoncé portent à le considérer comme un personnage fictif, et d'autre part que sans doute on ne parlait pas provençal à Tudela, j'ai montré précédemment qu'ils avaient peu de valeur. Je puis ajouter maintenant, pour répondre à la dernière objection, qu'en effet on voit de reste que le provençal n'était pas la langue maternelle du premier auteur.

Il n'y a donc, à s'en tenir aux textes que Fauriel connaissait,

toulousain ne connaît que le participe *amarvitz*); *bat-baten* 236, 1343; *cavaers* 1327, 1375, 1541, 1552, 2041; *dromon*, *dromnhon*, *domnon*, *dompnhon* 759, 850, 1278, 1299, 2398; *echarratz* 824, 933 (de même *issaratz*, 1119?); *laor* 358, 1434, 1566, 1890; *mest* [*lor*] 1211, 1297, etc. — Dans la seconde partie on peut citer *aizitz* 3299, 4271, 4535, 6982, 7026; *catolic* * 3191, 3422-4-31-3; *bocal* 4878, 5949, 6022, 6035, 6335; *brutles* 4388, 4674, 6126, 6665; *crestianisme* 3096, 3778, 4211, 7912; etc. Puis l'emploi fréquent des adj. verbaux : *avantador* 7737; *celador* 5284, 6844, 7723; *combatedor* 6814, 7745; *corredor* 5342; *dardejador* 7746; *defendedor* 6794, 7639, 7741; *envaidor* 6805, 6829, etc. Je me contente actuellement d'indiquer ce point d'où l'on pourrait tirer, si besoin était, de nouveaux arguments contre la thèse de Fauriel, et je crois hors de propos d'entrer dans des développements qui deviendraient inutiles le jour où on publiera du poème de la croisade une nouvelle édition accompagnée d'un double glossaire. A la vérité, Fauriel a joint un glossaire à son édition; mais, comme il a négligé d'indiquer auprès de chaque mot le numéro des vers où ce mot figure, son travail reste dépourvu de toute utilité.

1. Voy. sur l'accentuation de ce mot Diez, dans le *Jahrbuch* d'Ebert, V, 409.

aucune raison de suspecter la véracité des passages concernant Guillaume de Tudela qui ont été rapportés plus haut. Si maintenant on tient compte d'un texte que Fauriel n'a pas connu, mais que Raynouard a publié dans le tome I du *Lexique roman*, la réalité du personnage deviendra évidente. Ce texte est un simple fragment, « d'une écriture assez moderne, » nous dit Raynouard qui l'avait en sa possession¹. J'ignore en quelles mains il est passé après la mort de son propriétaire, mais les variantes que nous en avons suffisent à jeter une vive lumière sur la composition de la première partie du poème. Ce fragment contient, tout au commencement, neuf vers pleins de renseignements précis sur la personne de l'auteur, et que n'a pas le manuscrit unique² que Fauriel a publié; en revanche il omet sept vers, médiocrement intéressants, donnés par ce manuscrit. Je vais transcrire tout le début de la chanson, rejetant en note les vers du ms. complet qui manquent au fragment de Raynouard, et soulignant les vers que possède seul ce fragment.

- El nom del payre e del filh e del sant Esperit
 Comensa la cansos que maestre W. fit,
 Us clerc qui en Navarra fo a Tudela noirit;
Pois vint a Montalban, si cum l'hestoria dit;
 5 *S'i estet onze ans, al dotze s'en issit* ³.
 Per la destructio que el conose e vic
 En la geomancia ⁴ qu'el ac lone temps legit
 E conoc quel pa[is] ⁵ er ars e destruzit
 Per la fola crezensa qu'avian consentit,
 10 E que li ric borzes serian enpaubrezit
 De lor grans manentias don eran eriquit.
 E que li cavalier s'en irian faizit
 Caitiu en autras terras, cossiros e marrit,

1. *Lexique roman*, I, 226. Cette indication m'est confirmée par M. Guessard, qui a souvenir d'avoir vu le fragment en question chez M. Raynouard.

2. Bibl. imp., La Vall. 91.

3. Au lieu de ces deux vers, le ms. complet a les trois suivants qui ne nous apprennent rien :

Mot es savis e pros, si cum l'estoria dit,
 Per clergues e per laycs fo el forment grazit
 Per comtes, per vescontes, amalz e obezit.

4. Fauriel : *Geomencia*.

5. Il y a à cet endroit une piqure dans le ms.

Per so s'en issit il, cum ¹ avez oït.

- 15 *Al comte Baudoi, cui Jesus gard e quit!
Vint el a Brunequel, que mon goy l'aculhit,
Puis lo fist far canonge ses negut contradict
Del borc saint Anthoni qu'il avoit ² establît,
Ab maestre Tecin qui fort o enantit*
- 20 *E Jausfre de Peitius qui lui pas non oblit ³;
Adoncs fe aquest libre es el meteish l'escrit.*

Je le répète, les variantes du fragment de Raynouard jettent un jour complet sur l'œuvre de Guillaume de Tudela. Elles peuvent être acceptées avec toute confiance : douter de leur authenticité, les attribuer à un copiste, par exemple, ce serait ignorer que la tendance des copistes a toujours été de retrancher les indications fournies par les auteurs sur eux-mêmes, bien loin de les ajouter ⁴. D'ailleurs elles s'accordent admirablement avec maints passages du poème qui jusqu'ici n'ont pas été remarqués. Examinons-les de près. Suivant la juste observation de Raynouard, les vers 4 et 5 se lient beaucoup plus naturellement au

1. La mesure exige si *cum*, ou *cum vos*.

2. Raynouard fait cette note : « Sic ! lisez *avia*. » Sans doute, mais alors il faudra au v. 14 lire *auzit* au lieu d'*oït*, et, malgré la rime, *oblida* ou *oblidet*, au lieu d'*oblit*, à la fin du vers 20. M. Guibal reproduit pour son compte la remarque de Raynouard (p. 192, à la note), et il ferait volontiers de la présence de cette forme française un argument contre l'authenticité du passage, s'il ne préférât en rejeter la responsabilité sur le copiste. En quoi M. Guibal commet une double erreur : d'une part en effet la forme *avait* est une excellente preuve de l'authenticité du passage, puisque l'emploi fréquent des formes françaises est le caractère grammatical le plus saillant de la première partie du poème ; d'autre part, y a-t-il rien de moins naturel que de supposer un copiste, provençal apparemment, qui viendrait remplacer un mot provençal par un mot français !

3. Au lieu des vers en italiques, le ms. complet a ceux-ci, qui sont un pur remplissage :

Albires e son cor, car era ichernit
E de so que volia apert et amarvit,
Que el fezes un libre que fos pel mon auzit
Qu'en fos sa savieza e son seu expandit.

4. On en pourrait donner bien des exemples ; j'en citerai un seulement : cinq mss., à ma connaissance, contiennent *la Vengeance d'Alexandre* de Gui de Cambrai. Or deux seulement (Bibl. imp., Fr. 786 et 15094) ont conservé les huit vers dans lesquels l'auteur se fait connaître et dédie son œuvre « al vaillant comte à cui Clermons apent, » les trois autres (Fr. 375, 789, 792) suppriment absolument cette précieuse mention.

vers 6 que la leçon correspondante du ms de La Vallière; en outre, ces mots : « Puis il vint à Montauban », concordent fort exactement avec l'indication du vers 207 : « Maître Guillaume la .
 • fit (la chanson) à Montauban où il était. » Mais, ce qui est d'un prix incomparable, c'est la seconde variante : elle nous apprend que Guillaume s'éloigna de Montauban lorsqu'il vit la guerre s'approcher, et qu'il s'alla réfugier auprès du comte Baudouin qui le fit chanoine de Saint-Antonin. Je n'ai rien à dire de « maître Técin », ni de « Jaufre de Poitiers », qui figurent aux vers 19 et 20, sinon qu'ils sont par la suite l'un et l'autre honorablement cités, le premier comme un clerc habile¹, le second comme le précepteur du jeune fils du comte Raimon VI². Cela est secondaire : le fait à retenir, le fait capital est que Guillaume avait pour protecteur le comte Baudouin. C'est un trait de lumière. Ce comte Baudouin n'est autre que le frère de Raimon VI; il s'était rangé du côté des croisés, et voilà pourquoi Guillaume de Tudela prend parti pour la croisade. Nous tenons la clé de toute la première partie du poème : maintenant s'expliquent les éloges prodigués par le premier auteur à un personnage assurément peu digne d'estime, à ce Baudouin qu'il compare sans hésiter à Olivier et à Roland³, qu'il loue, probablement avec plus de fondement, de savoir dépenser largement⁴, qualité toujours appréciée des jongleurs. On peut croire que Guillaume avait suivi son protecteur dans ses courses, car en plus d'un endroit il parle des faits qui se sont passés auprès de Baudouin comme pourrait en parler un témoin oculaire⁵. Nous comprenons désormais l'insistance avec laquelle l'auteur de la première partie s'attache à excuser ce malheureux d'avoir pris les armes contre son frère⁶; nous comprenons surtout pourquoi le poète, s'interrompant au moment de la bataille de Muret, a laissé inachevée la chanson qu'il promettait de continuer : c'est qu'un peu après cette bataille, au commencement de

1. V. 1353-4. Il reparait encore dans la seconde partie (v. 3489) parmi les avocats de Simon de Montfort. Dans le premier cas, Fauriel l'appelle *Tedis*, et dans le second *Thedis*, mais dans le texte c'est toujours *Tezis*.

2. V. 880.

3. V. 1643.

4. V. 2525 et suiv.

5. Voy. par exemple v. 2534-7.

6. V. 1740-1.

l'année 1214, le comte Raimon VI faisait enlever Baudouin et, sur l'avis de Roger Bernart, fils du comte de Foix¹, le faisait pendre comme traître prouvé. Resté sans protecteur, Guillaume de Tudela ne voulut ou ne put continuer son œuvre. La chanson demeura donc interrompue jusqu'au jour où elle fut reprise et poursuivie dans un esprit tout opposé par un poète toulousain sur lequel on n'a aucun renseignement, si ce n'est qu'un vers, déjà relevé par Fauriel², nous le montre protégé par ce même Roger Bernart qui avait été l'un des auteurs de la mort de Baudouin.

Essayons maintenant de préciser l'époque où fut composée chacune des deux parties. Pour la première, il semble de prime abord que la question soit résolue avant toute recherche ; on lit en effet au v. 205 que la chanson fut commencée en l'an du Christ

C'avia. M. CC. e. x. ans que vene en est mon³.

Mais M. Guibal a déjà remarqué que cette date soulève une grave difficulté⁴. Aux vers 116 à 120, l'auteur annonce l'intention d'écrire une bonne chanson sur la bataille de Navas de Tolosa, qui fut gagnée par les chrétiens le 16 juillet 1212. Un peu plus loin, au v. 137, venant à parler du légat du pape, il dit qu'il fut par la suite élu archevêque de Narbonne. Or le légat Arnaud Amalric ne fut élevé à ce siège que le 12 mars 1212. Voilà donc deux passages qui se rapportent à l'année 1212, et qui cependant figurent dans le poème avant le vers qui fait commencer ce même poème en 1210. On ne peut expliquer cette contradiction que de deux manières : la première hypothèse est que les passages en question ont été intercalés après coup, non par un copiste, qui assurément n'aurait pas annoncé

1. Pierre de Vaux-Cernay, cap. 75 (D. Bouq., XIX, 92-3). — Guillaume de Puy-laurens, cap. 23 (D. Bouq., XIX, 209-10).

2. P. xxiii ; c'est le vers 7133 :

El pros Rotgiers Bernatz quem daura e esclarzis.

3. Le vers est faux, il aurait le nombre de syllabes voulu, mais une mauvaise coupe, si on lisait :

C'avoit .MCCX. ans que veng en est mon.

4. *Le Poème de la Croisade*, etc., p. 173. — M. Guibal prétend qu'il y a dans le ms. *MCCCX.* et que la leçon imprimée est le résultat d'une correction de Fauriel ; c'est une erreur : ce que M. Guibal a pris pour un troisième *C*, est la conjonction *e* ; il y a bien au fol. 3 v° *.M.CC.e.X.*

l'intention d'écrire une chanson sur la bataille de Navas de Tolosa, mais par l'auteur lui-même; l'autre, que la date 1210 est erronée, et qu'il faut restituer *MCC e XII* au lieu de *MCC e X*. Je tiens pour la première; elle me semble d'autant plus probable qu'il faut l'admettre au moins pour le prologue. On y lit, en effet, que Guillaume dut quitter Montauban pour Bruniquel; or le vers 207 nous apprend que le poème fut commencé à Montauban, d'où il suit évidemment que le prologue a été ajouté après coup. Ce qui est hors de doute pour le début de la chanson ne saurait être réputé impossible pour les deux passages allégués.

S'il y a quelque incertitude sur l'époque où Guillaume de Tudela se mit à l'œuvre, il ne saurait y en avoir sur celle où il s'est arrêté. La première partie cesse au moment où Pierre d'Aragon se prépare à porter secours au comte de Toulouse, c'est-à-dire au commencement de l'année 1213. C'est donc probablement depuis 1210, et certainement jusqu'en 1213, que Guillaume composa les 2768 premiers vers de la chanson de la croisade albigeoise.

Il reste à trouver la date de la seconde partie. La limite supérieure au moins est certaine. Nous sommes assurés que le poète toulousain ne s'est mis à l'œuvre qu'après la mort de Simon de Montfort, tué devant Toulouse le 25 juin 1218; car à trois reprises différentes, aux vers 3146-8, 3401-4 et 3590-3, il fait positivement allusion à cet événement. Le premier texte est ainsi conçu. « Je crois que pour cette terre (la terre du comte de Toulouse), Simon sera tué ainsi que son frère. » Voici maintenant le second passage : « Simon fut ensuite pour cette terre tué « devant Toulouse, mort dont le monde entier est illuminé et la « noblesse sauvée¹. Et, par la foi que je vous dois, elle fut plus « agréable à dom Pelfort qu'à l'évêque Folquet². » La troisième allusion, bien que plus détournée, n'en est pas moins très-claire. Elle est placée dans la bouche du pape Innocent III, qui, s'autorisant d'une prophétie de Merlin, parle ainsi : « Encore viendra « la pierre et celui qui la sait lancer, si que de toutes parts vous

1. Fauriel traduit : « Et à cette mort tout le monde fut illuminé et noblesse sauvée; » mais le texte a le présent, ce qui indique clairement que le poète parle de la mort de Simon comme d'un fait tout récent.

2. Dom Pelfort est un partisan du comte de Toulouse; le poète parle de lui avec éloge en plus d'une occasion; voy. par ex. v. 7153-4. M. Guibal a trouvé dans la collection Doat (t. XXII, fol. 30), la preuve que ce personnage fut poursuivi par l'Inquisition; voy. sa thèse, p. 15.

« entendrez crier : « Qu'elle tombe sur le pécheur ! » La seconde partie commence au v. 2769 ; on voit donc que ces indications si explicites ne sont guère éloignées du point où l'auteur toulousain a repris l'œuvre de Guillaume de Tudela. Et de fait, puisque son poème est tout entier consacré à la glorification de Toulouse et à l'éloge de ses défenseurs, aucun temps n'était plus propre à inspirer son génie que l'année qui suivit la mort de Simon, alors que la cause du Midi semblait triompher.

La limite inférieure ne se laisse pas déterminer avec autant de certitude. Dans la dernière tirade le poète expose avec une singulière précision les dispositions prises par les citoyens de Toulouse contre le fils du roi de France qui s'avance à la tête d'une armée formidable prêt à détruire la ville et à massacrer ses habitants. « Mais, dit-il, la vierge Marie les en préservera, elle qui châtie « selon la droiture ceux qui ont failli ; le sang innocent ne sera « point versé, car saint Sernin les guide et les préserve de crainte, « et Dieu et Droit et Force et le jeune comte leur défendront « Toulouse. » Ce sont les derniers vers du poème ; on peut se demander s'ils ont été écrits au moment où les Français s'apprêtaient à assiéger Toulouse, ou alors qu'ils s'étaient déjà retirés, c'est-à-dire après le 1^{er} août 1219. La première hypothèse me semble la plus probable. Si le poète avait assisté à la retraite des croisés il n'eût pas manqué d'écrire quelques nouvelles tirades et de célébrer encore une fois, pour parler son langage métaphorique, le parage restauré et l'orgueil abaissé. Pour qu'il ait manqué une si belle occasion de chanter le triomphe de sa patrie, il faut que de puissants obstacles l'en aient empêché. Peut-être fut-il tué en défendant Toulouse¹.

Quoi qu'il en soit, il est à croire que la seconde partie, commencée peu de temps après la mort du comte de Montfort, était parvenue au point où elle est restée lors du siège qui fut mis devant Toulouse le 16 juin 1219. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle ne fût jamais poussée plus loin. A défaut d'un second manuscrit, qui pourrait fournir une preuve décisive, la rédaction en prose du quinzième siècle est un utile élément de comparaison. Il est bien vrai qu'elle fait mention de la levée du siège, mais les quelques phrases qu'elle consacre à ce grave événement sont si peu carac-

1. Ce qui fortifierait l'opinion d'après laquelle le poème serait en réalité inachevé, c'est que l'unique ms. qu'on en possède n'a pas d'*explicit* non plus que d'*incipit*.

térisées qu'on ne peut s'empêcher de les attribuer pour le fond comme pour la forme à l'auteur du remaniement. Les voici :

« Adonc, quand le dit siège fut mis, on leur tira de la ville maint
 « coup de pierrier et d'autres engins, tellement qu'ils n'osaient
 « se trouver au dit siège. Et adonc ils leur sont venus donner
 « l'assaut ou fait semblant de le donner, mais ceux de la dite
 « ville les ont reçus en telle forme et manière qu'ils s'estimèrent
 « heureux de s'en retourner, et tellement se défendirent de-
 « puis lors les assiégés, qu'enfin les assaillants furent forcés de
 « lever le siège et de s'en aller comme ils étaient venus, à leur
 « grande confusion et dommage; là où se comporta fort vaillam-
 « ment le dit jeune comte, fils du dit comte Raimon, appelé aussi
 « par son nom Raimon, comme son père, et aussi tous les autres
 « seigneurs et barons qui étaient dans la dite ville avec le dit jeune
 « comte. »

Assurément, si le poète toulousain avait raconté le siège de Toulouse, l'auteur de l'histoire en prose eût fini moins pauvrement.

La même rédaction en prose nous servira à résoudre une autre question. On pourrait se demander si les deux parties du poème ont toujours été à l'égard l'une de l'autre dans le rapport où nous les présente l'unique ms. que nous en possédons. Il ne serait point absurde, en effet, de supposer que la seconde partie ait formé originairement une chanson complète en soi, dont un copiste aurait retranché le préambule et qu'il aurait jointe, ainsi mutilée, à l'œuvre inachevée de Guillaume de Tudela. C'est là une hypothèse qui serait admissible comme étant le fait particulier d'un copiste, mais qui perd toute probabilité dès l'instant où il est constaté que les deux parties du poème sont juxtaposées de la même manière dans des mss. différents. Or c'est précisément ce qui a lieu, et l'examen de la rédaction en prose ne laisse aucun doute à cet égard; nous y voyons la partie du poète toulousain se souder à celle de Guillaume de Tudela comme dans la chanson; l'auteur n'a pas même pris la peine de faire disparaître les contradictions qui existent sur les mêmes faits entre les deux sections de l'ouvrage; celle par exemple, pour citer la plus forte, qui est relative à la mort du vicomte de Béziers¹. Toutefois, depuis la mort de Baudouin, jusqu'au siège de Toulouse par Louis, fils de Philippe

1. D. Bouq., XIX, 128 et 158; p. 20 et 61 de l'édition publiée à Toulouse, en 1863, « par un indigène. »

Auguste, de 1213 à 1219, l'œuvre de Guillaume de Tudela dut circuler bien qu'imparfaite, et sans doute il s'en fit des copies aujourd'hui perdues. Je crois retrouver la trace d'une de ces copies dans le manuscrit de La Vallière. On y lit en effet au folio 35 v°, précisément à côté du dernier vers de la première partie, ces deux mots : *Pons escriva*, qui paraissent légèrement raturés. J'en conclus que cet unique manuscrit dérive d'un original où les deux sections du poème étaient encore séparées, et où la première était suivie du nom du scribe qui l'avait transcrite.

§ IV.

RÉSUMÉ.

En résumé, si j'ai bien observé les faits et si j'en ai tiré de justes inductions, la composition du poème de la croisade s'est opérée ainsi qu'il suit : Guillaume de Tudela, rimeur de profession, établi d'abord à Montauban, puis à Bruniquel, protégé par Baudouin, le frère du comte de Toulouse, entreprend d'écrire en forme de chanson l'histoire de la croisade albigeoise. Il se met à l'œuvre en 1210, et raconte avec une facilité commune, un talent dont aucune conviction profonde ne vient relever la médiocrité, les faits de la guerre depuis le meurtre de Pierre de Castelnau jusqu'au moment où le roi d'Aragon entre en ligne. Alors, en 1213, il s'arrête et attend les événements. Mais, peu de temps après la bataille de Muret, le comte Baudouin est mis à mort. Dès lors Guillaume disparaît de la scène, laissant son poème inachevé. En 1218 un Toulousain, ayant pour protecteur l'un des plus vaillants champions du Midi, Roger Bernart, le fils du comte de Foix, enflammé par la victoire que Toulouse vient de remporter sur la croisade, reprend avec les sentiments du patriotisme le plus ardent l'œuvre interrompue de Guillaume. Il la poursuit jusqu'au second siège de Toulouse et s'arrête à son tour, au moment où il allait avoir un nouveau triomphe à raconter, sans que rien annonce la fin de la chanson ni l'intention de la continuer.

Ainsi s'est formé, par des efforts successifs et opposés, ce poème dont les perpétuelles contradictions resteraient une énigme si la critique philologique n'en fournissait l'explication.

PAUL MEYER.

INVENTAIRE DES BIENS

DE

CHARLOTTE DE SAVOIE.

(Suite et fin ¹.)

Le premier jour de mars oud. an.

Item, ung grant coffre, à fest, couvert de cuir noir, ferré de fer blanc, estant en la gallerye de dehors à Amboyse, ouquel coffre estoient les livres du feu roy Loys, et en icelluy la feu royne que Dieu absoille n'y vouloit toucher, mais vouloit qu'ilz feussent baillez et renduz au roy son filz.

Item, oud. coffre a esté trouvé ung livre couvert de veloux cramoi, commençant : Prologus beati Fortunati episcopi.

Item, ung autre petit livre paint par dessus de fleurs de liz, qui est au commencement fait de chant.

Item, ung autre petit livre, couvert de cramoi, de doloribuz, estant en ung sac de cuir blanc et roge.

Item, ung autre petit livre, fermant à esguillètes commençant : Mirabili Deus, couvert de damas tanné.

Item, ung autre livre començant : De somma trinitate et fide catholiqua, couvert de roge à deux fremouers, aux armes du roy.

Item, ung autre grant livre en parchemin, couvert de cuir vert, faisant mencion des Canoniques Saint-Denis.

Item, ung autre livre des Clementines, couvert de cuir vert.

Item, ung autre livre en pappier, couvert de cuir noir à boillons de laton, commençant : In ac tabula.

1. Voyez plus haut, page 338.

Item, ung autre livre couvert de cuir pers, appelé : Se[x]tus decretalium.

Item, ung livre en parchemin, couvert de cuir jaune, commandant : Ubilus (*siè*), à boillons de laton.

Item, ung grant livre en parchemin, couvert de veloux cramoisi, appelé Josephus, à fremouers d'argent doré, lequel est en ung sac de cuir de blanc et de roge.

Item, ung autre petit livre, couvert de veloux cramoisi : Incipit proemyon.

Item, ung autre petit livre en parchemin, commandant : De honesta voluptate, couvert de damas cramoisi.

Item, ung autre petit livre, couvert de cuir roge, commandant : Incipit tractatus primus.

Item, ung grant livre en parchemin, couvert de veloux cramoisi, commandant : les Remèdes pour la maladie de la teste.

Item, ung grant livre en parchemin commandant : Sensuit la table du second livre des Canoniques Jehan Froissart, couvert de veloux cramoisi, mys en ung sac de cuir blanc et roge.

Item, ung livre couvert de cramoisi, sur lequel est escript : le Trésor de Sapience ¹.

Item, ung autre livre en parchemin, couvert de veloux cramoisi, commandant : Si commence la tierce partie principale des canoniques.

Item, deux petiz livres en pappier, couvers l'un d'une peau de bazzanne et l'autre de parchemyn, lesquels sont en latin.

Item, ung livre en pappier de la recepte ordinaire de Troyes et de plusieurs autres lieux.

Item, ung estuy de l'Ordre où il n'y a rien dedans.

Item, ung livre en pappier, où il y a plusieurs figures de mors de bride.

Item, ung autre volume de Froissart, couvert de veloux cramoisi, en ung sac de cuir blanc et roge.

Item, ung autre livre couvert de cramoisi, appelé le livre de Guidon, en ung sac de cuir.

Item, ung autre livre commandant : Creator omnium, couvert de veloux cramoisi.

1. Le Trésor de Sapience fait partie des OEuvres de Jean Gerson; il figure en plusieurs exemplaires dans le fonds français du département des manuscrits, n^{os} 685 et 1367.

Item, ung autre livre en parchemin, couvert de pappier collé, fermant à esguillètes.

Item, unes canoniques en ung sac.

Item, ung autre petit livre en pappier, couvert de vert, comançant : De somma trinitate.

Item, ung meschant livre en pappier painct à figures d'ancre, couvert de parchemin.

Item, sept mauveys cahiers qui guères ne vallent, escriptz en pappier et en latin.

Item, ung meschant livre en pappier, tout derrompu, qui guères ne vault, painct d'ancre à plusieurs meschantes peintures et de plusieurs sortes.

Item, le double du procès de Monseigneur de Nemours ¹, en pappier, couvert de parchemin.

Item, le double du procès de Monseigneur le Connestable, en pappier, couvert de parchemin, qui guères ne vault, les deux en ung sac de toile.

Toutes lesquelles choses ont esté remises oud. coffre.

Item, ung autre coffre de boys plat, ouquel a esté trouvé plusieurs ymaiges de pierre, comme Dieu, Nostre-Dame, et autres saints, le tout remys oud. coffre.

Item, ung autre coffre à fest, couvert de cuir noir, ferré de fer blanc, ouquel a plusieurs escheveaulx de layne de diverses couleurs, non extimez.

Item, ung autre coffre à fest, ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé en ung petit sac de toile cinq livres de lin fillé; extimez LXXV s. t.

Plus, cinq livres et demye de fil, extimez XI s.

Plus, douze livres de fil, extimez LX s.

Plus, seize livres de fil, extimez CVI s. VIII d.

Plus, cinq livres de fil, extimez XXXVII s. VI d.

Plus, quatre livres de fil, extimez L s. t.

Item, du lin à fillez vingt et quatre livres extimez III l. VIII s. t.

Item, ung autre coffre à fest, couvert de cuir noir, et ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé une lyète paincte de roge et jaune, en laquelle a une coeffe de fil d'or et des ribans de Catheloigne.

Item, deux paquetz enveloppez en toile cirée, où il y a du lin à fillez le nombre de vingt cinq livres, extimez III l. x s.

1. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Item, une liète où il y a plusieurs gans, non extimez.

Item, une grant pièce de toille de fin lin, que lad. dame avoit fait fillier, contenant de quatre-vingz à cent aulnes, extimé dix sols l'aulne, vallant l. l. t.

Item, huit botes de lin à filiez, poisans huit livres, extimez xvi s.

Ouquel coffre a esté le tout remys.

Item, ung autre coffre de boys plat, ouquel a esté trouvé du lin et du chanvre à filiez le nombre de quarante sept livres, extimez lxx s.

Item, ung petit mestier de boys.

Le tout remys oud. coffre.

Item, ung autre petit coffre, à fest, d'un pié et demy de long, couvert de cuir noir et ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé ung petit coffret d'argent et deux petiz flacons d'argent et une petite flèche d'argent, le tout poisant deux marcs ung gros et demy moins.

Item, ung petit coffret d'yvyère, à fest, ferré d'argent doré.

Item, une liète d'yvyère en laquelle a des marthes d'yvyère dedans, et une boueste carrée d'yvyère.

Item, ung pié de chandelier d'yvyère.

Item, troys bourses de soye boutonnées de fil d'or.

Item, ung petit devydouer d'yvyère.

Item, une autre petite boueste d'yvyère, ferrée d'argent doré.

Item, ung mestier d'yvyère ouquel a des billars, billes et jonchetz tous d'yvyère.

Item, ung autre petit coffret de boys paint de diverses couleurs, ouquel a des pastenostres, qui guères ne vallent.

Item, une liète de boys blanc, en laquelle a des patins dorez, des gans de Catheloigne et des deaulx de Millan et des esguilles et troys couvertures de quenoilles.

Item, ung coffre plat d'yvyère, ouvré, ferré d'argent doré, doublé de veloux noir, ouquel coffre a ung petit coffret d'yvyère et une boueste ronde de boys painte.

Item, ung gict de bouestes de toutes couleurs.

Toutes lesquelles choses n'ont point esté extimées, et ont esté remises dedans led. coffre ferré de fer blanc dessusdict.

Le quatrième jour de mars l'an dessusd.

Ung coffre à fest, ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé une sallière de jaste et d'agate, garnye d'argent doré, extimée par Lambert de Sey, orphèvre de la feue royne Charlotte, x escuz.

Item, ung petit plat d'argent doré, où est le chef saint Jehan, et deux petiz chandeliers d'yvyère, garniz d'argent doré, extimez x l. t.

Item, deux mirouers ardens, ung grant et ung petit, l'un bordé d'argent, extimez IIII escuz.

Item, ung bracetlet d'or, garny de plusieurs pierres estranges contre le velin¹, lequel on ne sauroit extimez, pour ce qu'il y a plusieurs pierres contre le velin, dont il en fault une pierre, et en y a desd. pierres jusques au nombre de huit.

Item, ung petit livre plain d'oraisons et choses contemplatives de la nativité du roy, couvert de veloux noir à ung fremouer d'argent doré, aux armes de la royne.

Item, une pomme d'argent en laquelle a des senteurs, et est bien ouvrée, extimée IIII escuz.

Item, une troussouere d'or, faicte à couplez à cordelières, dont a en ung bout A, et en l'autre une chantepleure, extimée XL escuz.

Item, une autre troussouere d'or, faicte à quoquilles et à petiz bourdons dedans la coquille, extimée xxx escuz.

Item, deux petiz fillez de chesne d'or, en l'un desquelz pend ung petit jaquet fait en une lerne, extimez III escuz et demy.

Item, deux petiz jaquetz garniz d'or, extimez I escu.

Item, troys petites pastenostres noires à petiz signeaux² d'or, extimez IIII escuz.

Item, deux petites troussoueres brochées d'or, faictes à chevronnières, garnyes d'or, extimées III escuz.

Item, unes pastenostres de cristal aians des signeaux d'or émaillés, extimées III escuz.

Item, unes autres pastenostres de cristal, marchées d'or, où il y a ung saint Sebastien en quoquilles, garnyes d'or, extimées III escuz et demy.

Item, ung riban garny d'une lerne d'or d'un bout et d'une esguille de l'autrè bout, extimé II escuz.

Item, une autre troussouere de riban violet, où il y a une verge au bout, extimée I escu et demy.

Item, une autre troussouere de fil d'argent trect, ferrée d'or au bout, extimée V escuz.

1. Venin, poison.

2. Les signaux sont les gros grains qui forment séparation entre les grains de chapelet; ils étaient faits d'or et de toutes matières. (Glossaire de la Notice des Emaux du Louvre, par M. le comte de Laborde.)

Item, une autre troussouere de riban noir, ferrée de petiz fers, extimé I escu et demy.

Item, unes petites pastenostres noires, èsquelles a une chantepleure au bout, extimées I escu.

Item, une croix de quoquille de perles ¹, environnée d'or et d'argent, extimée II escuz.

Item, une petite troussouere de fil d'or trect, garnye d'or au bout, extimée IIII escuz.

Item, unes pastenostres d'ambre, ungs boutons au bout, de soye tannée et noire, extimées I escu.

Item, unes autres pastenostres de quoquilles de perle, marchées de coural, extimées II escuz.

Item, une petite escriptoire d'argent neslée de noir, poissant deux onces, extimée II escuz.

Item, une branche de coural blanc de petite valleur, non extimée.

Item, ung petit lasset de soye tannée, ferré d'or, extimé x s.

Item, une troussouere d'or faicte à cordelières, où il y a au bout une houppe d'or et à l'autre bout ung crochet, poissant le tout ung marc, une unce et quatre gros, extimée III^{xx} VI escuz.

Item, une autre troussouere d'or à une boucle d'or et mordant ² d'or, émaillé la boucle et mordant de noir et de gris, à S, poissant sept onces cinq gros, extimée LXIX escuz.

Item, une autre troussouere d'or, faicte à plusieurs neuz emaillez de blanc et de roge cler, fermante à ung petit couplet, poissant troys onces deux gros, extimée XXVI escuz.

Item, une petite troussouere d'or trect, ferrée d'or, à ung E et une L, extimée I escu.

Item, ung autre coffre à fest, ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé une sallière de cristalin, garnye d'argent doré, poissant ung marc une once sept gros, extimée x escuz.

Item, une coupe de cristal fellée, à ung pié d'or et par tout garnye d'or, émaillée de blanc et roge cler, à menues pensées, poissant troys marcs quatre onces, non extimée pour ce qu'elle est fellée.

1. Nacre de perle.

2. « Le *mordant* n'est pas l'ardillon de la boucle, comme on le dit dans le Glossaire de Du Cange; bien qu'on le trouve énuméré souvent à côté de la boucle, il lui est étranger. Le mordant est la pièce de métal qui s'applique à l'extrémité de cette partie de la ceinture qu'on laissait pendre, après le nœud formé autour de la boucle, d'à peu près trente centimètres de longueur, chez les hommes, chez les femmes jusqu'à terre. » (Glossaire de la Notice des Emaux, par M. le comte de Laborde.)

Item, ung petit coffre d'argent, à fest, crenellé tout à l'entour, émaillé de bestes et oyseaulx sauvaiges, à deux pointes aux deux boutz du hault, poissant deux marcs et demy, extimé XL l. t.

Item, une neuf à quoquilles de perles, ou fons de laquelle a ung ruby, le pyé d'icelle d'or garny de perles et de petites pierres, avecques la couverture faicte en manière d'une hune garnye de perles et de menues pierres, poissant ung marc une once, extimé le tout c escuz.

Item, ung verre de cristal, couvert, non extimé pour ce qu'il est de petite valleur.

Item, unes heures, convertes de veloux noir à fremouers d'or, extimées xxv escuz.

Item, en une petite boueste carrée, dont la clef est perdue, a ung ensensouer d'argent, une petite tasse d'argent, ung petit barry ¹ aux armes du roy et de Mons^r le Daulphin, avecques ung ongle du butor garny de perles, le tout extimé III l. t.

Item, ung petit livre, couvert de veloux bleu, aux armes du roy, de la vie saint Servays, estant en ung sac de veloux noir, non extimé.

Item, ung dour de licorne que le roy donna et envoya à la royne sa mère par Mons^r de Maillé ², non extimé.

Item, deux ygnocens d'or sur ung pyé d'or chacun, qui ont ou meilleu chacun une fenestre à mettre reliques et une vitre, et ung hermite d'or que le roy Loys fist faire à sa dévotion.

Item, une petite table d'or où il a ou meillieu une pièce de cristal et le tout des troys parsonnages et table poissent ensemble trante neuf marcs deux onces d'or.

Item, une cueiller d'argent doré, avecques ung manche de cristal, poissant une once, extimée i escu.

Item, une perle orientale ³, extimée, avecques ung petit crochet d'or pendant au bout, x escuz.

Item, ung agneau d'or ouquel a une grosse espignolle ⁴, extimé VIII escuz.

1. Ces barrilets servaient à contenir des eaux de senteur ou des liqueurs fines.

2. Hardouin IX, baron de Maillé, seigneur de Rochecorbon, Montils-les-Tours, conseiller et chambellan du roi, vivait encore en 1487.

3. Les perles d'Orient, avec les perles d'Écosse, reviennent fréquemment dans les inventaires.

4. *Espinelle*, et plus souvent *spinelle*, l'une des variétés ou plutôt des nuances du rubis.

Item, unes pastenostres d'embre gris, qui sont en une boueste, extimées xx s. t.

Item, ung autre coffre à fest, ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé une boueste couverte de cuir jaune, fermant à clef, et ferré de fer blanc, laquelle est plaine de lettres qui ont esté veues par monseigneur le chancelier, lequel en a prins par lettres missives du roy, comme l'on dit, et à ceste cause le surplus desd. lettres n'ont esté visitées, et n'y a l'on touché pour ce qu'ilz touchent le fait du roy.

Item, une autre boueste plate, fermant à clef, couverte de cuir noir, ferrée de fer blanc, en laquelle a plusieurs lettres comme pardons et autres, laquelle boueste a esté visitée par ledit chancelier, comme l'on dit, et n'ont esté regardées pour ce qu'ilz touchent le roy.

Item, deux custodes d'argent doré, poisans six marcs et demy, extimées LXXVIII l. t.

Item, ung petit coffre carré sans clef, ouquel a esté trouvé une gibecière blanche de toille de Hollande à fers d'argent, extimée xli l. t.

Item, oud. coffre a esté trouvé une petite bourse blanche, où a esté trouvé ung agnus Dei d'or et une almende d'or, extimez iiii escuz.

Et y a en lad. bourse de petiz noez de pappier, où il y a des choses qu'on ne sect si se sont reliques ou autres choses.

Le tout remys en lad. bourse de cuir blanc.

Item, plus y a oud. petit coffre carré, ung livre en pappier, où il y a des pappes figurez, aveques meschantes petites figures, et ne scet on se led. pappier s'appelle le livre pappal, ou non, le tout remys oud. coffre.

Item, ung livre couvert de drap d'or, bandé, garny et relyé d'argent doré et neslé aux armes du roy, commençant en lettre roge : Ad ultrissimum principii (*sic*); led. livre estant en ung estuy de cuir roge, aux armes du roy, et une sainture garnye d'argent doré.

Item, ung livre couvert de veloux cramoisi, fermant à esguillectes de soye jaune.

Item, ung autre petit livre, couvert de veloux cramoisi, à ung fre-mouer de laton, escript ou couvercle: l'istoire Merlin.

Item, ung livre de Conditor et de Noez, couvert de jaune.

Item, ung petit livre, qui guères ne vault, marché de rayes.

Item, ung sac où il y a du boys estrange.

Item, ung sac de velour cramoisi, où il y a du pain saint Hubert.

Item, ung petit coffre de noir, à fest, ouquel n'a rien dedans.

Item, une bourse de satin blanc et roge, en laquelle a dedans une

gibecière de saint Jaques, et plusieurs enseignes de plomb, et ung petit lingot d'argent, poisant led. lingot d'argent demye once demy gros, extimé XIII s. IX d.

Item, une boueste ou il y a deux bourses blanches, roges et vertes, et troys enseignes d'argent.

Item, l'ordre du roy, d'or, en laquelle pend ung saint Michiel, lequel est en ung estuy de cuir roge, poisant six onces deux gros, extimé LIII escuz.

Item, en une bourse de satin blanc et roge a esté trouvé une petite boueste d'vyvère, en laquelle boueste a une pierre comme une noiz de galle, laquelle, quant on la secoue, elle branle, non extimée.

Item, une sainture cordelière d'or de bacin, qui guères ne vault.

Item, une bourse de taffetas, où il a dedans une pomme d'estrin grosse comme ung esteuf.

Item, ung autre coffre, à fest, ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé ung petit livre, couvert de gris, fermant à esguillètes de chevrotin, et y a sur le couvercle escript : De essencia et motu significationem (*sic*).

Item, ung messel couvert de veloux cramoisi, à fremouers d'argent doré aux armes du roy.

Item, ung autre livre en pappier, faisant mention d'inventaires.

Item, ung petit livret, couvert de veloux violet, ouquel a au commencement : Revelaciones sancte Brigide.

Item, ung autre petit livret en parchemin, couvert de parchemin, ouquel a au commencement une S, dedans les armes du roy.

Item, ung armenac en parchemin.

Item, ung cahier en pappier, ouquel a au commencement coppié : Nycollas Erlaut.

Item, ung sac de cuir blanc, où il y a plusieurs lettres.

Item, oud. coffre a esté trouvé une bourse de veloux cramoisi, doublée de camelot violet, en laquelle bourse a esté trouvé unes heures couvertes de veloux cramoisi.

Item, ung petit calandrier, couvert de veloux cramoisi.

Item, unes autres heures, couvertes de veloux cramoisi, commandant : Domine labia.

Item, ung petit livre, couvert de veloux cramoisi, dont n'y a que ung feuillet et demy escript.

Item, ung autre petit livre escript de la quizielle (*sic*).

Item, ung autre livre, couvert de veloux, escript comme dessus, et deux calendriers dedans.

Item, unes heures couvertes de veloux cramoisi, commençant :
Im principio erat Verbum.

Item, ung petit livre couvert de veloux cramoisi, ouquel a des quizielles.

Le tout remys en lad. bourse, avecques de petites oraisons en parchemin.

Item, ung sac de cuir blanc, ouquel a plusieurs pappiers lesquelz n'ont point esté visitez pour ce qu'ilz touchent le roy.

Item, ung autre petit sac de cuir, où il y a des lettres qu'on n'a point regardées.

Item, une liète où il y a des chapperons d'oyseau et des estuves (?) de laton.

Item, plusieurs petiz ferremens de fer emmanchez, et ung petit coessinet de satin cramoisi, le tout remys oud. coffre.

Item, ung estuy ront, ouquel estuy a ung calisse d'argent doré, une platayne, deux choppines, une clochète d'argent, avecques une crozille aussi d'argent en ung autre estuy de cuir, le tout poysant emsemble onze marcs cinq onces, estimez CXXVII l. XVII s. VI d. t.

Le VI^e jour dud. mois de mars.

En ung grant coffre, à fest, ferré de fer blanc, appellé le coffre de l'oratoire, ouquel coffre a esté trouvé une lyète de sapin, en laquelle liecte a esté trouvé une ymage de Nostre Dame tenant son enfant, à une couronne, laquelle ymaige est d'argent doré de belle façon, et n'est lad. façon extimée, et poyse led. ymaige vingt et deux marcs troys onces.

Item, une roze ¹ d'or poisant quatre onces cinq gros d'or.

Item, troys petiz tableaux de boys bien faiz, lesquelz ne sont point extimez, et y a escript deux oraisons.

Item, deux petiz tableaux d'or, dont en l'ung a des perles et ung saffiz au bout, lesquelz deux tableaux poisent cinq onces deux gros, et ne sont point extimez les façons.

Item, ung petit tableau de boys doré, non extimé.

Item, deux tableaux et une croix d'argent doré poisans troys marcs, et ne sont point les façons extimées.

Item, ung beau tableau d'or, ouquel est la Trinité, estant en ung

1. En bijouterie une rose n'était autre chose qu'un médaillon, comme on le voit par plusieurs inventaires, entre autres celui de Charles V.

estuy fermant à esguillecetes , lequel tableau poyse quatre marcs six onces, et n'est point extimé la façon.

Item, une autre petite lyète, en laquelle y a une Nostre Dame de Pitié d'vyvère bien faicte, non extimée.

Item, ung petit tabernacle de boys, ouquel y a une Nostre Dame enlevée d'escaille de perles, non extimée.

Item, une autre liète de boys , ouquel y a une Nostre Dame de Pitié faicte en pierre, non extimée.

Item, ung tableau d'vyvère estant en ung estuy de cuir, qui est bien taillé, non extimé.

Item, ung petit coffre de boys, ouquel est la face de Nostre Seigneur et plusieurs petiz tableaux de boys, non extimez.

Item, ung tableau de Nostre Dame d'albastre.

Item, ung autre coffre fermant à clef, ouquel est la remembrance de sainte Marthe, avecques deux ymaiges d'argent, l'une de sainte Katherine, et l'autre de saint Anthoine, avecques ung pyé de cuivre doré, le tout poisant ung marc et demy, avecques plusieurs ymaiges d'vyvère estans dedans led. coffre.

Item, une lyète de boys , en laquelle y a une Nostre Dame d'vyvère.

Item, une autre lyète, en laquelle y a ung cruciffiz d'vyvère.

Item, une autre liète en laquelle y a ung petit Dieu de boys, couronné, vestu de satin cramoisi.

Item, une autre liète en laquelle est la face de la mort.

Item, ung parement d'autel de veloux noir, contenant environ (?) deux aulnes , ung rideau de taffetas noir, ung drap vert à couvrir l'autel et ung petit carreau de damars noir, le tout servant à son oratoire.

Item, troys tableaux de boys.

Le tout remys dedans le coffre, lequelz tableaux avecques d'autres n'ont point esté extimez.

Item, ung petit coffre couvert de cuir noir, à fest, ferré de fer blanc, ouquel a esté trouvé les reliques de la royne, à qui Dieu pardoint, et premièrement : ung agnus Dei garny d'or, où il y a des ossemens de sainte Theodore, auquel agnus Dei a plusieurs pierres de dyamens et de rubiz, une nacle de perle ou meilleu, aveques unze grosses perles et plusieurs petites pendantes, et pendant à une chesne d'or, et poisant le tout quatre onces six gros, et n'ont esté lesd. pierres ne perles extimées.

Item, ung tableau d'or, garny de grosses perles et balaiz, ouquel

a de la vraye croix et plusieurs autres reliques, et y a entour dud. tableau huit perles et six balaiz, poisant led. tableau ung marc troys onces, ung gros; lesd. perles et balaiz et autres choses dessusd. non extimées, et remys en ung petit estuy de cuir.

Item, ung petit coffret à fest, couvert de veloux cramoisi, ouquel a esté trouvé une bourse blanche roge et jaune, en laquelle a esté trouvé des reliques.

Item, des agnus Dei d'or en ung pappier.

Item, ung agnus Dei garny d'or, environné de treze grosses perles pendant à ung riban d'or et de soye, et ung bouton de soye au bout, poisant une once deux gros, non extimez.

Item, ung petit tableau d'or, ouquel a plusieurs reliques dessoubz ung grant cristal, poisant une once et demye, non extimé.

Item, ung camahieu enchassé en or, ouquel a ung saffiz audessus, lequel est très beau, avecques une petite boueste de cassidoyné garnye d'or par dessus et par dessoubz, en laquelle a plusieurs reliques, poisant le tout quatre onces demy gros moins, et n'a esté rien extimé.

Item, une croix d'or garnye de quinze grosses perles, où il y a ung beau balay, et dedans lad. croix y a une croix de jacinte ¹ et plusieurs autres petites bagues en façon d'agnus Dei jusques au nombre de troys, et deux autres petites croix, en l'une desquelles petites croix y a quatre perles, le tout enfilé en ung cordon de soye, poisant le tout emsemble cinq onces, et ne sont lesd. pierres et perles extimées.

Item, ung agnus Dei d'or, avecques une chesnète, ouquel a de la robbe de Nostre Seigneur, poisant le tout une once et demye.

Item, dedans led. coffre de veloux cramoisi a esté trouvé ung eschantillon d'or, deux fers de jaffe enchassez en or, poisant demye once.

Item, une petite boueste ronde en laquelle y a plusieurs reliques non enchassées.

Une partie du cousté de saint Mor en ung petit pappier, enveloppé en taffetas noir, avecques ung petit escripteau.

Item, ung petit drappelet où il y a plusieurs reliques, et unes pastenostres de guix de chesne.

1. Ce mot s'applique plutôt à certaines nuances de différentes pierres, qu'à une pierre particulière. Voy. le Glossaire de la Notice des Émaux, par M. le comte de Laborde.

Item, plusieurs cordons de soye en façon de cordelières, enveloppez en ung pappier.

Item, une autre boueste ronde en laquelle a plusieurs reliques dedans.

Item, une autre liète de boys en laquelle a plusieurs reliques.

Item, une autre liecte en laquelle a des bourses èsquelles a des reliques.

Item, ung petit coffre de cuir noir, ferré, ouquel a esté trouvé une petite croix d'escaille de perles, en laquelle a des pierres de petite valeur.

Item, ung petit flacon d'argent, où il y a du basme, estant en ung estuy de cuir roge, le tout remys oud. coffre.

Item, oud. coffre une petite boueste de boys longue, en laquelle y a de l'uille de saint André, et est escripte dessus : Ceste boueste a esté myse icy par maistre Jehan Martin, médecin du roy.

Item, une chemise de Nostre Dame de Chartres.

Item, en ung sac bleu de toille ouquel a escript dessus : Capud sancte Eovarde virginis et martiriis (*sic*).

Item, ung grant coffre de cuir, à fest, ferré de fer blanc, fermant à clef, ouquel a esté trouvé ce qui s'ensuit : c'est assavoir quatre grans potz d'argent doré goderonnez, poisans ensemble soixante cinq marcs et demy.

Item, deux grans bacsins d'argent doré, goderonnez aux armes de la royne, poisans vingt et six marcs.

Item, ung grant pot d'argent à deux ances, appelé le pot de l'aumosne¹, poisant vingt marcs sept onces.

Item, douze grans tasses d'argent doré, goderonnées aux armes de la royne, poisans soixante treze marcs cinq onces.

Item, ung moustardier d'argent, poisant quatre marcs troys onces.

Item, douze cuilliers d'argent doré, poisans ung marc cinq onces et demye.

Item, six cuilliers d'argent blanc, poisans sept onces deux gros.

Item, deux grans flacons d'argent doré, poisans trante marcs troys onces.

Item, une esguière d'argent doré, poisant huit marcs six onces.

1. Le pot de l'aumône était un vase dans lequel on recueillait la part réservée aux pauvres, suivant la coutume généralement établie au moyen âge (Glossaire de la Notice des Emaux du Louvre, par M. le comte de Laborde).

Item , deux grans chandeliers d'argent , servans à chappelle , poisans douze marcs deux onces et demye.

Item , deux petiz chandeliers d'argent , poisans quatre marcs une once.

Item , une escuelle d'argent à oreilles , poisant ung marc troys onces ung gros.

Item , deux flacons garniz d'argent doré , couvers de drap d'or sur cramoisi , estans chacun en ung estuy de cuir noir , poisans sans les estuyz seze marcs deux onces.

Item , une petite bouteille couverte de geme , avec l'ambouchouer d'argent , non extimée.

Item , une bouteille couverte de veloux cramoisi , dont le pyé et l'embouchouer sont garniz d'argent , estant en ung estuy de cuir noir poisant sans l'estuy huit marcs deux onces.

Autre vesselle receue de Estienne Rousseau et Jehan l'Aisné , fruitiers de lad. dame.

C'est assavoir troys chandeliers d'argent en façon de cuvètes et deux autres chandeliers à pyé , poisant le tout vingt et cinq marcs deux onces six gros , en ce comprins des gresses qui sont dedans.

Le VIII^e jour dud. moys de mars oud. an.

Ung coffre de bahu plat , fermant à clef , receu de Jehan Chamberlain , somelier d'eschançonnerie de lad. feue dame , ouquel a esté trouvé deux grans flacons d'argent goderonnez , poisans trante troys marcs , aux armes de lad. dame.

Item , deux grans flacons dorez , poisans vingt et troys marcs et demy.

Item , six platz d'argent , poisant vingt et neuf marcs cinq onces.

Item , troys tasses d'argent plaines , poisans dix marcs six onces.

Item , ung petit flacon d'argent , poisant six marcs sept onces.

Item , deux potz d'argent , poisans vingt et troys marcs sept onces deux gros.

Item , une esguière d'argent marthelée , poisant quatre marcs deux onces.

Item , ung drageouer d'argent mydoré et goderonné avecques la cuillier , poisant dix marcs.

Item , troys petiz chandeliers dorez et quatre cuilliers , poisans six marcs deux onces.

Item, ung flacon couvert de drap d'or cramoisi, garny d'argent doré, poisant ainsi qu'il est quatre marcs.

Item, ung petit moustardier et quatre petites saussières d'argent, poisant le tout six marcs troys onces.

Item, deux grans bacins d'argent goderonnez, poisans dix sept marcs.

Somme de lad. vesselle : viii^m xv marcs quatre onces deux gros.

Jehan Chamberlan a retenu une grant esguière, une coupe d'argent avecques le couvercle et deux tasses d'argent, poisant le tout dix neuf marcs et demy.

Led. jour, autre vesselle receue de sire Pierre le Breton, maistre d'ostel de lad. feue dame ;

Et premièrement :

Unze escuelles d'argent, poisans trante et ung marcs quatre gros.

Plus, unze escuelles, poisans trante marcs deux onces.

Plus, cinq escuelles, poisans douze marcs et demy.

Item, huit platz, poisans trante deux marcs deux gros.

Plus, huit autres platz, poisans trante troys marcs six gros.

Plus, sept platz, poisans trante quatre marcs troys onces six gros.

Plus, deux platz et ung paeslon d'argent, poisant le tout quinze marcs quatre onces et demye.

Le viii^e jour de mars.

Item, ung coffre grant, à fest, ferré de fer blanc, fermant à clef, ouquel a esté trouvé une pièce de toille de coton contenant dix aulnes, extimée à xxv s. t. l'aulne par la Mascherelle.

Item, quatorze couvrechiefz de toille de Hollande, extimez à x s. t. pièce, vallant vii l. t.

Item, seize draps de lit de toille de Hollande fine, contenant chacun environ de quinze aulnes, extimez à dix livres tournois pièce, l'un portant l'autre.

Item, huit draps de lit vieulx de toille de Hollande, de chacun quatre toilles, extimez la pièce à cent solz tournois, l'un portant l'autre.

Item, deux draps de lynomple, chacun de six toilles et de six aulnes de large, extimé chacun à vingt livres tournois.

Item, sept draps de fine toille de Rains tous d'une pièce, extimez l'un portant l'autre, à soixante solz t. la pièce.

Item, quatre draps de grosse toile de Hollande tous d'une pièce, extimez à soixante solz t. la pièce.

Item, quatre draps de toile de Constance, chacun de quatre toiles, extimez soixante solz tournois la pièce, l'un portant l'autre.

Item, quatre draps de toile bourgeoise, chacun de quatre toiles, extimez cinquante solz tournois la pièce, l'un portant l'autre.

Item, ung autre drap de toile de Constances, et ung drap de toile bourgeoise, de chacun quatre toiles, extimez l'un portant l'autre soixante solz t. la pièce.

Item, huit tabliers ouvrez, dont les sept sont extimez l'un portant l'autre neuf livres tournois la pièce, et l'autre pour ce qu'il est fort pertuyré n'a point esté extimé.

Item, trante serviettes ouvrées, dont il en y a vingt et six à l'œuvre de Venise, et les autres à l'œuvre de Damas, extimées cinq solz tournois la pièce l'une portant l'autre.

Item, deux soilles d'oreilliers brodées et deux serviettes de l'ynomple brodées, et deux touailles¹ de Hollande à franges de fillet, et deux soilles d'oreilliers où il y a des roses seiches, ung vieil drap de toile de Hollande pour couvrir led. linge, le tout non extimé.

Tous lesquelz biens dessus declarez, led. sire Jehan Briconnet a confessé avoir euz et receuz en la présence de nous notaires dessusd., et en promet tenir compte où il appartiendra :

CHAUVIN.

BOURDAIZE.

Le XIX^e jour de décembre l'an mil III^e IIII^e et troys.

Nous Geuffroy, evesque de Perigeux, Hardoin, seigneur de Maillé, et Yvon, seigneur du Fou, conseillers et chambellans du roy nostre sire, commissaires de par led. seigneur à fere l'inventoire des biens qui appartenoint à la feue royne Charloté que Dieu absoille, avons, en la presence des notaires cy dessoubz escriptz, baillé des biens contenuz oud. inventoire, qui estoient en nostre garde, à très reverend père en Dieu, mons^r l'arcevesque de Tours, comparant en la personne de maistre Pierre Bourreau, son promoteur, à très haulx et

1. La *touaille* était une sorte de toile qui se débitait à la pièce et non pas à l'aune. Les *touailles* se vendaient à la douzaine. Dans les comptes de l'argenterie, il faut toujours entendre par ce mot des serviettes (Voy. Glossaire de la Notice des Émaux du Louvre, par M. de Laborde, et Glossaire des Comptes de l'Argenterie, par M. Douet d'Arcq).

très puissans seigneurs, messeigneurs les conte de Clermont et de la Marche, et conte de Dunoy, ès personnes de maistre Jehan d'Amont, secretaire de mond. seigneur le conte de Clermont, et de Loys Lobbes serviteur de mond. seigneur de Dunoy, et à Jehan Tiercelin, serviteur de lad. feue dame, comparent en sa personne, tous exécuteurs du testament de lad. feue royne, les parties qui s'ensuivent :

Premièrement : en ung sac de toille vieille, qui a esté tiré d'une boeste, xii^e escuz.

Plus, en une bourse de cuir noir, comprins xvi mailles au chat, la somme de iii^e iii^e xix escuz.

Item, en une autre bourse noire, ii^e escuz.

Plus, en une bourse de satin rouge, lxvi escuz et demi.

Plus, en une autre bourse de cuir blanc, en demiz escuz, cxii escuz et demi.

Plus, en une autre bourse de cuir blanc, iii^e lxviii escuz et demi.

Plus, en une autre bourse de camelot, ii^e escuz et demi.

Plus, en une autre bourse rouge et jaune, iii^e xviii escuz.

Somme : ii^e vi^e xlv escuz, vallant à xxxiiii sous pièce, la somme de iii^e iii^e iii^e xvi l. x s. t.

Plus, en une autre bourse de cuir blanc : v^e ii escuz au soleil, vallant, à xxxv s. pièce, la somme de viii^e lxxviii l. x s. t.

Plus, en une bourse noire, iii^e i, ducat et saluz, vallant, à xxxv s. pièce, la somme de viii^e i l. xv s. t. Somme v^e v^e xvi l. xv s. t.

Plus, a esté baillé une cedulle de maistre Pierre Burdelôt, trésorier, montant la somme de vi^e escuz d'or.

Plus, leur a esté baillé quatre vingts quatre pièces d'or estrange, tant grandes que petites, poisans ensemble deux marcs deux onces quatre gros.

Plus, une chesne plate double, et une tuille d'or, poisant ensemble unze marcs six onces et demie.

Item, une chesne à barres, émaillée de noir à deux endroiz, poisant deux marcs iii onces vi gros.

Item, ung collier à patenostres et bourdons, poisant ung marc deux onces.

Item, une chesne faicte à façon de collier, émaillée de noir, poisant ung marc cinq onces et demye.

Item, ung collier à camail, émaillé de rouge et noir, poisant unze onces cinq gros.

Item, une chesne émaillée de genêtes et d'armeines blanches et rouges, poisant deux marcs deux onces sept gros.

Item, une chesne faicte à esquailles, émaillée de rouge et de blanc, poisant quatre marcs deux onces et demye.

Item, plus ung collier appellé le collier de levrier, ouquel a dix balaiz, dont celluy du meilleu est le plus gros, et deux autres de cousté gros, et les sept quasi d'une grosseur, et ne sont si gros que les autres, et vingt bonnes perles, et est led. collier fait à lettres et en colis, poisant le tout ensemble deux marcs deux gros, comprins pierres, perles et or.

Item, ung autre collier à chardons, garny de petites pommètes noires, poisant deux marcs troys onces.

Item, une sainture à patenostres, poisant deux marcs.

Item, une chesne à chesnons menuz, une autre chesne à chesne de ponts menues, une autre chesne plate, émaillée de noir, rachée, poisant le tout ensemble sept marcs troys onces.

Item, une ferreure d'or en ung tissu noir, sepmé de lettres faictes à diamens en plusieurs façons, deux cloux en roses de dya-mens, et de l'autre cousté une rouze de diamant, poisant le tout ensemble deux marcs quatre onces sept gros avecques le tissu.

Item, une ferreure d'or en ung tissu noir émaillé de rouge et blanc, faicte à esquailles.

Plus, une autre ferreure en ung tissu noir, fait à lermes de rouge et blanc.

Plus, une autre ferreure d'or en ung tissu violet, faicte en lozen-ges de fil de gympleures, émaillée de noir.

Item, une autre ferreure faicte à haye, émaillée de noir en ung tissu tanné.

Item, une autre ferreure faicte à chevrons, semée de pencées émaillées de rouge et blanc, en ung tissu gris.

Item, une autre ferreure en bandes étoquées à fleurs blanches qui sont à jour en ung tissu noir.

Item, une autre ferreure d'or, faicte à lettres et genètes rouges et blanches, qui estoit en ung tissu cramoisy, ouquel tissu sont en-cores les quatre cloux.

Item, une autre ferreure à esquailles, émaillée de rouge et blanc, estant en ung tissu violet.

Somme du nombre desd. ferreures : huit, qui poisent avecques les tissuz seize marcs quatre onces deux gros.

Plus, une autre petite ferreure d'argent doré en ung tissu noir,

que lad. feue dame portoit en sa grosse de feu monsr. Joachin¹, qui peut poiser deux onces ou environ.

Plus, ung gros balay en façon de targe, poisant avec l'or qui est à l'environ neuf gros, qui sont extimez à neuf vingts caras or et tout.

Item, ung agnus Dei, garny de tables de diamens taillées à lectres, qui pend à une petite chesne d'or.

Item, ung anneau d'or où il y a ung ruby dedans, prisé de III^{m} à cent escuz.

Item, une fleur de lis faicte de diamens, enchassée en or, poisant en tout sept gros.

Item, quatre chesnes d'or, l'une faicte à cordelière, l'autre à petites boucles plaines, l'autre à petites coquilles de Saint-Michel, et l'autre faicte à patenostres, où il y a XXIII patenostres de gest.

Item, une petite chesnète d'or; poisans lesd. quatre chesnes, avecques lad. petite chesnète d'or, deux marcs sept onces ung gros et demi.

Item, une chesnète torse émaillée de noir, faicte en façon de sain-ture, en laquelle pendoient ung ruby et une table de diamant², et de présent n'y pend que led. ruby, poisant cinq onces ung gros et demy compris lad. tablète.

Item, soixante cinq anneaux, dont il en y a XXXVIII où il y a dyamens; rubiz, jacintes et autres pierres, et XXVII sans pierres, qui sont en tout LXV , qui poisent ensemble sept onces cinq gros.

Item, plus ung diamant à faces, extimé de LX à III^{m} escuz.

Item, ung diamant à une lorenge (*sic*) à faces, extimé de XXV à XXX escuz.

Item, ung autre diamant bleu à poincte, extimé de XII à XV escuz.

Item, ung autre dyament à face, extimé de XL à L escuz.

Item, ung diamant à pointe, extimé à XXV escuz.

Item, ung autre pointe de dyament, extimée autant ou plus val-loir que la precedente.

Item, ung petit diamant à dox d'asne, extimé de VI à VII escuz.

Item, une petite table de dyament à faces, vallant de X à XII escuz.

Item, une verge où il y a troys dyamens, extimée à XX escuz.

1. Joachim de France, né à Namur, le 29 juillet 1459, fut le premier des enfants de Louis XI et de Charlotte de Savoie; il mourut en bas âge.

2. *Diamant en table, rubis en table*, c'est-à-dire, taillés sur deux faces bien dressées avec un biseau et des pans ou facettes sur la tranche (Glossaire de la Notice des Émaux du Louvre, par M. le comte de Laborde).

Item, une turquoise, vallant de xv à xx escuz.

Item, une autre turquoise, vallant de vii à viii escuz.

Item, une autre petite turquoise, vallant de iii à iiij escuz.

Item, ung ruby à cabochon, vallant de x à xv escuz.

Item, ung autre ruby cabochon, vallant de vi à viii escuz.

Item, une table de ruby à faces, vallant de iii à v escuz.

Item, une table de preme d'emerade¹, vallant de vii à viii escuz.

Item, douze verges d'or, où il y a de petiz dyamens de petite valeur.

Item, treze petiz anneaux, garniz de rubiz de petite valeur.

Item, vingt autres anneaux dont il en y a qui sont garniz de pierres comme turquoises, yeulx de chas¹, camayeux de petite valeur, qui sont en nombre xlv, poisant ensemble quatre onces cinq gros et demy.

Item, plusieurs estrenes d'or, où il y a unes tablètes d'or garnies d'ymaiges, ung autre tableau d'or, poisant le tout ensemble six marcs deux onces ung gros.

Item, ung petit coffret d'argent, où il y a deux ou troys petites croix à crucifis dedans.

Item, ungs grezillions d'argent doré, deux daux d'or, une cuvète d'argent.

Lesquelx exécuteurs comparens comme dessus, en la presence desd. notaires, ont baillé lesd. parties à sire Jehan Briconnet, bourgeois, demourant à Tours, en garde.

Lequel Briconnet, par l'ordonnance desdiz exécuteurs, a baillé à maistre Pierre Burdelot, tresorier et receveur général des finances de lad. feue dame, la somme de cinq mil cinq cens seze livres quinze solz tournois, en argent content, selon les parties contenues ou premier fueillet, et dont led. Burdelot luy en a fait sa cedulle.

GOULLET. GUILLON.

1. Cristal de roche coloré (Voy. le Gloss. des émaux, au mot *prasme*).

2. *L'œil de chat* est un « corindon nacré de la série des pierres chatoyantes. » (Glossaire de la Notice des Émaux du Louvre, par M. le comte de Laborde.)

LISTE
DES
NOMS DE LIEUX

INSCRITS SUR LES

MONNAIES MÉROVINGIENNES.

Parmi les monuments qui peuvent fournir les renseignements les plus nombreux sur la géographie historique de la France, depuis le sixième jusqu'au milieu du huitième siècle, il faut placer les monnaies frappées pendant cette période. Il est inutile d'insister ici sur ce fait que, pendant près de deux cents ans, la monnaie ayant cours dans l'ancienne Gaule offre dans ses légendes une riche collection de noms de lieux. Constatons simplement que cette variété est telle que les sous et les tiers de sou mérovingiens nous donnent la forme contemporaine de plus de sept cents désignations topographiques.

J'ai essayé, ailleurs, d'expliquer les motifs qui avaient ainsi multiplié les noms de lieux sur le numéraire public : je n'aborderai pas aujourd'hui cette question. Mon travail est encore trop récent pour que mes confrères en numismatique aient pu me soumettre les objections et les critiques que je recevrai avec reconnaissance¹.

Mais j'ai pensé qu'un catalogue général des légendes monétaires mérovingiennes, rédigé au point de vue géographique, pourrait avoir quelque utilité. Il y a 25 ans, M. Adrien de Longpérier a donné cette liste : depuis cette époque, le nombre des pièces s'est singulièrement accru, et le travail de mon savant ami

1. Voy. *Revue archéologique*, 1865, pag. 1 et seq.

nécessite un supplément qui permet de doubler le catalogue primitif ¹.

J'ai réuni dans la liste qui suit les légendes de toutes les monnaies mérovingiennes qui ont été publiées, et de celles, encore inédites, qui m'ont été signalées. Certaines légendes qui figurent dans des ouvrages recommandables ne sont pas rappelées aujourd'hui, parce qu'il m'a semblé indispensable d'éliminer les fausses lectures, trop longtemps répétées dans les recueils ². J'ai passé également sous silence les légendes composées de lettres placées au hasard et ne présentant pas un sens bien appréciable. Je crois pouvoir affirmer que tout nom de lieu qui n'est pas mentionné dans cette liste est inédit ³.

J'ai marqué d'un astérisque toutes les légendes que j'ai pu déchiffrer moi-même, soit sur les pièces elles-mêmes, soit sur des empreintes fidèles. — Quant aux attributions, j'ai cru devoir user de la plus grande réserve et n'indiquer que celles qui sont à peu près incontestables. Chacun pourra, s'il le veut bien, me faire part des assimilations de noms de lieu, que des études locales permettent seules de deviner. Entre plusieurs localités homonymes, il me sera souvent facile de trouver celle dont le nom figure sur la monnaie en étudiant le style, le type et la fabrique.

Il me paraît impossible qu'un numismatiste, à lui tout seul, prétende déterminer les nombreux *vici* qui sont rappelés par les monnaies de l'époque mérovingienne : il faudrait, pour essayer d'aborder un pareil travail, avoir des ressources bibliographiques qui manquent encore : je veux parler d'un catalogue général des noms anciens de toutes les localités de France ⁴. Trop souvent, dans des monographies spéciales, on a voulu enrichir son propre pays du plus grand nombre possible de monuments ; trop souvent on s'est laissé entraîner à chercher des assimilations en

1. *Ann. de la Soc. de l'hist. de France*, 1841.

2. J'ai commencé dans la *Revue numismatique*, 1864, p. 401 et *seq.*, une étude rectificative des légendes des monnaies mérovingiennes.

3. Je recevrai avec une vive gratitude les communications qui me seront faites, et qui me permettront de laisser encore moins incomplet le catalogue que je publie aujourd'hui.

4. Les dictionnaires topographiques, publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique, ne font encore connaître qu'un nombre de départements trop restreint pour faciliter mon travail ; aussi je fais appel au bienveillant concours de mes confrères, ainsi qu'à celui de MM. les archivistes.

feuilletant simplement le « Dictionnaire des postes. » Il y a bien encore une autre source d'erreur, mais celle-ci est moins excusable : je veux parler de la tendance à favoriser à tort et à travers des attributions problématiques, afin d'exciter la passion des collectionneurs, et de leur vendre le plus cher possible des pièces convoitées.

Je vais examiner brièvement les données principales que la numismatique mérovingienne fournit dès à présent à l'étude de la géographie.

Nous constaterons tout d'abord que les localités qui suivent sont, jusqu'à présent, les seules qui mentionnent des noms de rois¹ :

Acaunum,	Mettis,
Arelatum,	Palatium,
Arvernum,	Parisius,
Aurilianis,	Tornacum,
Bannaciacum,	Tullum,
Cantotianum,	Ucece,
Cavillonnum,	Virdunum,
Colonia,	Vivarium.
Masilia,	

Quelques chefs-lieux de cités manquent encore dans les séries numismatiques : il y a lieu d'espérer que plusieurs de ces lacunes disparaîtront peu à peu : on jugera facilement de la géographie numismatique des cités par le tableau ci-dessous. J'emprunte à B. Guérard le tableau de la Gaule au dixième siècle², en marquant d'un astérisque les cités dont les monnaies sont connues :

1. Je ne parle pas ici des localités assez nombreuses qui paraissent indiquées par des lettres initiales ou par des monogrammes sur les monnaies de Théodebert : la lecture de ces sigles n'est pas encore assez certaine.

2. *Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule sous les rois des Francs*, p. 123. Je n'ai pas cru devoir suivre la « Notice des provinces et cités de la Gaule, » parce que les monnaies mérovingiennes mentionnent des cités postérieures à ce document, par exemple Nevers, Laon, Lausanne, etc.

1 ^{re} Lyonnaise.	{	* LYON,	2 ^e Belgique. (Suite.)	{	* Beauvais,	
		* Langres,			* Amiens,	
		* Autun,			* Téroouanne,	
		* Châlon,			* Laon.	
	{	* Mâcon.			* MAYENCE,	
		* ROUEN,			* Strasbourg,	
		* Bayeux,			* Spire,	
		* Avranches,			* Worms,	
2 ^e Lyonnaise.	{	Évreux,	1 ^{re} Germanie.	{	Constance.	
		* Sééz,				
		Lisieux,				* COLOGNE,
		Coutances.				* Liège,
	{		2 ^e Germanie.	{	Utrecht.	
	{	* TOURS,	Séquanie.	{	* BESANÇON,	
		* Le Mans,			Bellai,	
		* Rennes,			* Lausanne,	
		* Angers,			* Bâle.	
	{	* Nantes,			* MOÛTIER,	
		Quimper,			* Aoste,	
		* Vannes,			* Sion.	
		Léon,				
3 ^e Lyonnaise.	{	Tréguier,	Alpes graies.	{		
		Saint-Brieuc,				
		Alet,				
		* Dol.				
	{	* SENS,	1 ^{re} Viennoise.	{	* VIENNE,	
		* Chartres,			* Genève,	
		* Auxerre,			* Grenoble,	
		* Troyes,			* Viviers,	
4 ^e Lyonnaise.	{	* Orléans,			Die,	
		* Paris,			* Valence,	
		* Meaux,			* Saint-Jean-de-Mau-	
		* Nevers.			rienne.	
	{	* TRÈVES,	2 ^e Viennoise.	{	* ARLES,	
		* Metz,			Saint - Paul - Trois	
		* Toul,			Châteaux,	
		* Verdun.			Vaison,	
1 ^{re} Belgique.	{	* Reims,			Orange,	
		* Soissons,			Cavaillon,	
		* Châlons,			* Avignon,	
		* Vermand-Noyon,			* Marseille,	
2 ^e Belgique.	{	* Arras,	1 ^{re} Aquitaine.	{	Toulon,	
		* Cambrai,			Carpentras.	
		* Tournai,			* BOURGES,	
		* Senlis,			* Clermont,	
					* Rodez,	
					* Alby,	
					* Cahors,	

1^{re} Aquitaine { * Limoges,
(Suite). { * Javouls-Mende,
 { * Le Puy.

2^e Aquitaine. { * BORDEAUX,
 { * Agen,
 { * Angoulême,
 { * Saintes,
 { * Poitiers,
 { * Périgueux.

Novempopu- { * AUCH,
lanie. { Dax,
 { Lectoure,
 { Comminge,
 { ? Conserans,
 { Lescar,
 { * Aire,
 { * Bazas,
 { * Tarbe-Bigorre,
 { * Oloron,
 { Bayonne.

1^{re} Narbon-
naise.

{ * NARBONNE,
{ * Toulouse,
{ Béziers,
{ Nîmes,
{ Lodève,
{ * Uzès,
{ Agde,
{ Carcassonne,
{ Elne,
{ Maguelonne.

2^e Narbon-
naise.

{ AIX,
{ Apt,
{ Riez,
{ Fréjus,
{ * Gap,
{ Sisteron,
{ Antibes.

Alpes
maritimes.

{ * EMBRUN,
{ * Digne,
{ Senez,
{ Glandève,
{ Nice,
{ Vence.

On remarquera dans les légendes monétaires trois localités qui portent la désignation de *civitates*, bien qu'elles ne figurent pas dans le tableau qui précède : NAMVCOCIVE (Namur), GIANSCIVETATE (?), BONONIA CIVI¹ : peut-être ces villes ont-elles été chefs-lieux de diocèses, temporairement, comme les évêchés éphémères d'*Arisitum* dans la première Aquitaine, et de Châteaudun dans la quatrième Lyonnaise, dont Grégoire de Tours nous a conservé le souvenir².

Aujourd'hui on connaît un assez grand nombre de *pagus* mentionnés sur les monnaies mérovingiennes : il y a d'abord ceux qui sont expressément indiqués comme :

1. M. de Longpérier attribue à Cantorbéry le triens qui porte DOROVERNIS CIVITAS ; les numismatistes anglais affirment que cette pièce leur semble plutôt française qu'anglaise. Si on adopte leur opinion, *Dorovernis* serait à ajouter aux trois noms que je viens de signaler. (Cf. *Rev. num.*, 1838, p. 469 et seq.; *The Numismatic journal*, avril 1838).

2. Greg. Tur., *Hist.*, V, 5 ; VII, 17.

Aletia pago,
Biaenate pago,
Brienone pago,

Cambortese pago,
Condapense p.
Cor....da pago.

Ensuite viennent les noms qui indiquent des pays plutôt que des localités, tels que :

Acauninsis,
Albigiense,
Agennapio ?
Austrebanto,
Barrense,
in Cesemo,
Conseranis, Conserines,
Diablentas,

Gabalorum,
Locivelacorum,
Maurienna,
in Pontio,
Velecassino,
Veremund, Viromandis,
Vellavos.

Mon confrère et collègue M. Jacobs a établi qu'à l'époque mérovingienne le mot *pagus* indiquait toute espèce de territoire : ce serait l'équivalent de l'expression vague *pays*, qui est encore employée aujourd'hui¹. Il admet cependant que parfois, malgré le sens indéfini de ce mot sous les Francs, le *pagus* pouvait rappeler d'anciennes circonscriptions fixes, comme aux époques galloise et gallo-romaine. Les monnaies fournissent les témoignages les plus sûrs à l'appui de l'exception constatée par M. Jacobs : parfois, en effet, l'emploi du mot *pagus* me paraît être l'indication d'une circonscription territoriale définie dont l'origine remontait déjà à une haute antiquité : ainsi les *Conserani*, les *Diablentas*, les *Gabali*, les *Viromandi*, les *Vellavi* formaient des cités d'après la « Notice des provinces », et plusieurs de ces noms se retrouvent dans César. Quelquefois la croix qui est presque uniformément gravée au revers des triens mérovingiens, est accostée de lettres initiales qui indiquent tantôt la cité, tantôt le *pagus* : MA à Marseille et à Mâcon, VA à Valence, CA à Chalon-sur-Saône, LV à Lyon; BE à Beaune pour le *pagus Belnensis*, AL à Alise Sainte-Reine pour le *pagus Alsinsis*; AR pour la *civitas Arvernensis*; LE pour la *civitas Lemovicensis*.

Les *castra* sont assez nombreux : les monnaies nous en révèlent 27 :

1. Géographie de Grégoire de Tours, de Frédégaire et de leurs continuateurs, par Alf. Jacobs; 2^e édition. Paris, Didier, 1861, p. 43 et seq.

<i>Alisia,</i>	<i>Castrum fasci,</i>	<i>Lenna,</i>
<i>Avallone,</i>	<i>Castrum lucidum,</i>	<i>Mediolanum,</i>
<i>Barrum,</i>	<i>Claruccum,</i>	<i>Neioialum,</i>
<i>Belenum,</i>	<i>Cornilium,</i>	<i>Oliccia,</i>
<i>Blesum,</i>	<i>Cornu,</i>	<i>Petra,</i>
<i>Borbo,</i>	<i>Donna,</i>	<i>Talilum,</i>
<i>Burbulne,</i>	<i>Dosum,</i>	<i>Tila,</i>
<i>Caino,</i>	<i>Eburium?</i>	<i>Uzerca.</i>
<i>Castra audmini,</i>	<i>Juliocum,</i>	

Nous trouvons trois *basiliques* : à Orléans, Chalon-sur-Saône et Sain-Martin de Tours.

Les *églises* sont celles de : Angers, Bordeaux, Limoges, Poitiers et Sens.

Les *monastères* mentionnés par les monnaies sont assez nombreux : Orléans, Bannassac, Brioude, Ligugé, Saint-Martin de Tours, Saint-Denis, Jumièges, Soissons, Saint-Maurice en Valais, Chelles. Je ne sais si on doit attribuer à des monastères, à des chapitres ou à de simples paroisses les triens qui portent des vocables de saints : c'est là une question à étudier :

<i>Sci Maxc,</i>	<i>Sci Maximini,</i>
<i>Sco Aredio,</i>	<i>Sci Petri,</i>
<i>Sci Avicula,</i>	<i>Sci Martini</i> (tous les triens portant le nom de Saint-Martin ne paraissent pas être de Tours).
<i>Ste Ecclesie,</i>	
<i>Sca Flura,</i>	

Nous ne trouvons qu'une seule *domus*, c'est *Mironnum* et huit *villa* :

<i>Caneti,</i>	<i>Vernemito,</i>
<i>Carvilla,</i>	<i>Villa Maortin,</i>
<i>Juliac,</i>	<i>Villa Maus.</i>
<i>Medoiolo,</i>	

En Austrasie on voit quatre *malla*; la numismatique nous donne aussi le domaine royal, *fiscus*, et un mot qui jusqu'ici ne paraît pas avoir été compris par ceux qui se sont occupés de l'étude des monnaies, je veux parler de l'expression *racio*, synonyme de *domaine* ou *juridiction*¹ : nous constatons le domaine des

1. Cf. *Revue archéol.*, loc. cit., p. 9.

églises, RACIO ÆCLISIÆ; des basiliques, RACIO BASILICI SCI MARTINI; du roi, RACIO FISCI, RACIO DOMINI, etc.

Enfin viennent les *vici* qui se comptent par centaines.

- | | |
|--|---|
| 1 *ABALLONE, AVALLONEC, Aval-
lon (Yonne). | 24 *ALISIACAS, Alise-Sainte-Reine
(Côte-d'Or). |
| 2 *ABINIO ¹ . | 25 *ALLECOVICO. |
| 3 *ABRINKTAS, ABRENKTAS,
ABRINCATAS, Avranches
(Manche). | 26 *ALNAVIC. |
| 4 *ACAVNO, ACAVNINSIS, Saint-
Maurice-en-Valais (Suisse). | 27 *ALSEGAVRIAVICO, ALSGAVDIA-
VICO. |
| 5 *ADVBIAVICO ² . | 28 *AMBACEA, AMBACIAVICO, AN-
BACE, Amboise (Indre-et-
Loire). |
| 6 *AGENNAPIO ³ . | 29 *AMBACIACO ⁹ , Ambazac (Hau-
te-Vienne). |
| 7 *AGENNO, Agen (Lot-et-Ga-
ronne). | 30 *AMBIANIS, AMBEANIS, Amiens
(Somme). |
| 8 AGIVNNIS. | 31 AMBROVVIC ¹⁰ . |
| 9 *AGRVMRONNO. | 32 *AMPLIACO ¹¹ . |
| 10 AGVNNA. | 33 *ANACO ou AVNACO. |
| 11 *AGVSTA. (<i>Voy.</i> Austa.) | 34 *ANALIACO ¹² , Naillat (Creuse). |
| 12 AILIRVBRIAS. | 35 *ANATALO. |
| 13 *ALAONA, AVLAVNAVI ⁴ . | 36 *ANAVICO ? |
| 14 *ALBENNO, ALBINNO ⁵ . | 37 ANDE...NAL. |
| 15 *ALBIACOVICO, ALVIACO. | 38 *ANDECAVI ECLESIE, cathé-
drale d'Angers. |
| 16 *ALBIE, Alby (Tarn). | 39 *ANDEGAVIS CIVI, ANDEGAVES,
ANDECAVIS, ANDICAVIS CIV,
Angers (Maine-et-Loire). |
| 17 *ALBIGIINSE, ALBIVIINSE ⁶ . | 40 ANDELAOVICO, Andelot (Haute-
Marne). |
| 18 *ALBIGI ⁷ , Aube (Moselle). | 41 ANDERNOING. |
| 19 ALESTO ⁸ . | 42 ANDERPVS ¹³ . |
| 20 *ALETIAPAGO. | 43 ANESTOLO. |
| 21 *ALFICO, ALFECO, Le Pecq
(Seine-et-Oise). | |
| 22 *ALINGAVIAS, Langeais (Indre-
et-Loire). | |
| 23 ALISEIO. | |

1. Avigneau, commune d'Escamps
(Yonne), Longpérier.

2. Doubs (Doubs), Robert.

3. Gheneppe (Belgique), Longpérier.

4. Allonnes (Maine-et-Loire), Cartier;
Allonne (Manche).

5. Albon (Drôme), Duchalais; Alby ?
(Tarn), Cartier; Aubonne (Doubs),
Plantet et Jeannez.

6. L'Albigeois, Sauley.

7. Alby (Tarn), Duchalais.

8. Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), Le-
blanc.

9. Amboise (Indre-et-Loire), Cartier.

10. Embrau en Saintonge, Lelewel;
Lambres (Nord).

11. Ampilly (Côte-d'Or), Cartier.

12. Anhiac (Dordogne), Cartier.

13. Auvers (Belgique), Cuypers.

- 44 *ANICIO, Le Puy (Haute-Loire).
 45 *ANISIACOVICO, Anisy-le-Château (Aisne).
 46 *ANTEBBINNACO, ANTEBBENNACO¹⁴, Ambernac (Charente).
 47 *ANTONNACO¹⁵, Andernach (Prusse Rhénane).
 48 *AOIVIS.
 49 *APRARICIA¹⁶.
 50 *APRIANCO, ABRIANECO¹⁷.
 51 *ARCIACA, ARCIACAS¹⁸, Arcis-sur-Aube (Aube).
 52 ARCIACO.
 53 *AREGALIACOI (AREGALIVICO¹⁹).
 54 AREDIVS.
 55 *AREDVNOVICO, Ardin (Deux-Sèvres).
 56 ARELATO CIVIT, AR., Arles (Bouches-du-Rhône).
 57 *ARELENCO²⁰.
 58 *ARGENTAO.
 59 *ARGENTAVI²¹.
 60 *ARGENTO.
 61 *ARGENTORATO, Strasbourg (Bas-Rhin).
 62 *ARIACO.
 63 *ARIINTOMA.
 64 *ARLATEVICO²².
 65 ARPACONE.
 66 *ARTONAVCIO (ARTONA VICO), Artonne (Puy-de-Dôme).
 67 *ARTONACO²³.
 68 *AR. CIV., ARVERNVS CIVIS, ARVERNO, AREVERNO, ARRO-

- VERNO, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
 69 ATACIACO VICO.
 70 ATAGINOS.
 71 ATREBETIS, Arras (Pas-de-Calais).
 72 *ATVRE, Aire (Landes).
 73 *AVCIACO²⁴.
 74 AVDERICI.
 75 *AVENTECO, Avenche (Suisse).
 76 *AVGVSTEDVNO, AVGVSTEDVNVM, AVGVSTIDVNO, AVGV-SOTEDVNO, Autun (Saône-et-Loire).
 77 *AVICO.
 78 *AVINIONI CIV., Avignon (Vaucluse).
 79 *AVRELIANIS CIVITATE, AVRI-LIANIS, AVRILIA CIVITATE, AVR, Orléans (Loiret).
 80 *AVSCIVS, Auch (Gers).
 81 AVSENO.
 82 *AVSTA CIVITA, AGVSTA, Aoste (Italie).
 83 *AVSTA, Aouste (Drôme)?
 84 *AVSTREBANTO, l'Ostrevant (pays de Bouchain).
 85 *AVTIZIODERO, AVTIXIODERO, Auxerre (Yonne).
 86 AVICIO.
 87 *AXIMAIONIO.
 88 BAGNOBEN.
 89 *BAIECLI...
 90 *BAINISSONE.

14. Antigny (Vienne), Cartier.
 15. Antogny (Indre-et-Loire), Cartier;
 Antogné (Vienne), Fillon et de Chastei-
 gner.
 16. Aprey (Haute-Marne), Cartier.
 17. Chevry (Seine-et-Marne), Adrien
 de Valois, Lelewel; Chabrignac (Cor-
 rèze), Deloche; Abriac (id. id.).
 18. Arcis-le-Ponsart (Marne), Fillon.

19. Aurillac (Cantal), Cartier.
 20. Arlane (Puy-de-Dôme), Cartier.
 21. Argentat (Corrèze), Deloche.
 22. Arlet (Haute-Loire), Cartier.
 23. Arthon (Indre), Fillon; Arnac-
 Pompadour (Corrèze), Deloche.
 24. Auxy-le-Château (Pas-de-Calais).
 Hermand.

- 91 BAIOCAS CIVI, Bayeux (Calvados).
 92 *BAIONIE.
 93 *BAIORATE, BAORATE.
 94 *BALATEDENEVIV.
 95 *BALATONNO, BALATONNI, PALATONNO²⁵.
 96 *BALAYO²⁶.
 97 BALCIACO, BELCIACO²⁷.
 98 *BALLA.....VICO.
 99 *BALLATETONE²⁸.
 100 *BAN, BANNACIACO, BANNACACO, BANNIACIACO, Banassac (Lozère).
 101 BAOCIVLO.
 102 *BARACILLO, BARECILLO, BERCILLO, BERCCILO, BRICILLOO²⁹.
 103 BARROCASTRO³⁰.
 104 BASILIA, Bâle (Suisse).
 105 *BAS POR.
 106 BEDICCOVICO.
 107 *BEGEKIITA.
 108 *BEGORRA, Tarbes (Hautes-Pyrénées).
 109 *BELENOCAS, Beaune (Côte-d'Or).
 110 *BELLOMO, BELLOMONTE, Beaumont-lez-Valence (Drôme).
 111 BENAIASCOV (BENAIAS VICO)³¹, Benayes (Corrèze).
 112 BENAVIA.
 113 BERALLO.
 114 *BERTVNO³².
 115 *BETOREGASCI, BEOREGAS, BETORGAS, BETOREX, Bourges (Cher).
 116 *BIAENATE PAGO, Beynat (Corrèze).
 117 *BILLIOMVVICO, Billom (Puy-de-Dôme).
 118 *BISVCOVICO.
 119 *BLATOMO SCIMAR, BLATOMAGO, Blond (Haute-Vienne).
 120 *BLESOCASTRO, BLEISOCASTRO, Blois (Loir-et-Cher).
 121 *BLOTE, Blot-l'Église (Puy-de-Dôme).
 122 *BODEGISV³³.
 123 *BODESIOVICO, BODEISOVICOVIC, Vic-sur-Seille (Meurthe).
 124 BODRICASONO.
 125 BONA OU DONA.
 126 BONISI.
 127 BONELVLIAS³⁴.
 128 *BONONIA CIVI, Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).
 129 *BONOCLO³⁵.
 130 BORBONEC³⁶.
 131 *BORGOIALO.
 132 *BOTVNIS VICO.
 133 *BRAIA VICO, Brie (Deux-Sèvres).

25. Ballan (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

26. Baillou (Loir-et-Cher), Cartier.

27. Baugé (Maine-et-Loire), Cartier; Baugy (Cher), Leblanc; Beaugency (Loiret), Bouteroue; Beaucé (Ille-et-Vilaine), Robert.

28. Ballon (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

29. Breuilaua (Haute-Vienne), Deloche; Baracé (Maine-et-Loire), d'Amécourt.

30. Bar-sur-Corrèze (Corrèze), Deloche.

31. Saint-Romain de Bonet (Charente-Inférieure), Cartier.

32. Verdun (Meuse), d'Amécourt.

33. Vic-sur-Seille (Meurthe), C. Robert.

34. Bonneuil-sur-Marne (Seine), Cartier; Bonneuil (Indre), Deloche; Bonneuil (Oise), Longpérier.

35. Id.

36. Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), d'Amécourt.

- 134 BRECIACO ³⁷.
 135 *BREXIS VICO, BRIXIS VICO ³⁸.
 136 BRICAVICO ³⁹.
 137 *BRIENNONE PAGO ⁴⁰.
 138 *BRICCIACO.
 139 BRILLIACOVIC ⁴¹, Brillac (Charente).
 140 *BRINNOVAITO.
 141 BRIONA ⁴².
 142 BRIONNIO.
 143 BRIOANIO.
 144 *BRIONNOVICO.
 145 *BRIOSSOVICO, Brioux (Deux-Sèvres).
 146 *BRIOTREITEVICO, Bridoré (Indre-et-Loire).
 147 *BRIOVERO ⁴³.
 148 *BRIVA VICO, BRIVI VICO, Brives-la-Gaillarde (Corrèze).
 149 *BRI, BRIVATE, BRIVATE SCIVLIANI, BRIVATE VICO, Brioude (Haute-Loire).
 150 *BRIVIRI ⁴⁴.
 151 BVIVILLO ⁴⁵.
 152 *BVRBVRNECAS ⁴⁶.
 153 *BVRDEGALA, BVRDEGALE, Bordeaux (Gironde).
 154 *BVRDIALET ⁴⁷.
 155 CABANISIO, Chabanais (Charente).
 156 CABIRIACOVICO ⁴⁸.
 157 *CABLONNO, CABILONNO CIVE,

CAVILONNO, CAVILONO, CABILOINO CIVITATE, CAVALONNO, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).

- 158 *CADVRCA, CADORCA, CATVRCA, Cahors (Lot).
 159 CAIMBARILLO ⁴⁹, CAMBARISI.
 160 *CAINONECAS ⁵⁰.
 161 *CAIOVICO.
 162 *CALAACIAS.
 163 *CALENIO.
 164 *CAMARACO, Cambray (Nord).
 165 *CAMBARISI.
 166 *CAMBIACO, Chaingy (Loiret).
 167 *CAMBIDONNO, CANDIDONNO, CAMDONNO, Cambon (Loire-Inférieure).
 168 *CAMPORTESE PAGO.
 169 *CAMILIACO ⁵¹.
 170 *CANDAVSCIAC.
 171 *CANPELES, Champeix (Puy-de-Dôme).
 172 *CAMPOTRECIO.
 173 *CANECHORIS.
 174 *CANETIS.
 175 *CANETIVLIL (VILL).
 176 *CANNACO ⁵².
 177 *CANOATEO.
 178 CANOGACOVIC ⁵³.
 179 CANSENOVICO.
 180 *CANTOANO.
 181 *CANTOIIANO OU CANTOLIANO.

37. Berchat, commune de Saint-Ferréol (Corrèze), ou Berzac (Haute-Vienne), Deloche; Broys (Marne), Lelewel.

38. Bridoré (Indre-et-Loire), Cartier; Brizay (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

39. Brèches (Indre-et-Loire), Cartier.

40. Pays de Brienne-le-Château (Aube), d'Amécourt.

41. Brillac (Charente), Deloche.

42. Brionne (Creuse), Deloche.

43. Saint-Lô (Manche), Cartier.

44. Id. id. id.

45. Bulles (Oise), Cartier.

46. Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), d'Amécourt.

47. Bordeaux (Gironde), d'Amécourt.

48. Chabrac (Corrèze), Deloche.

49. Combières (Charente), Longpérier.

50. Chinon (Indre-et-Loire) ou Châteaueu-Chinon (Nièvre), d'Amécourt.

51. Chemillé (Maine-et-Loire), Fillon.

52. Ciney (Belgique), Cartier; Canac (Aveyron), d'Amécourt.

53. Cangey (Indre-et-Loire),⁹ Cartier.

- 182 *CANTOLIMETE.
 183 *CANIVNACO OU CANTVNACO.
 184 *CAPOIIDI.
 185 *CAPVDCERVIC, Sacierge (Indre).
 186 CARESINISI.
 187 *CARIACO, Chirat-l'Église (Allier).
 188 *CARICTAS ⁵⁴.
 189 *CARILIACO ⁵⁵.
 190 *CARNOTAS CIV, CARNOTES, Chartres (Eure-et-Loir).
 191 *CAROFO, Charroux (Vienne).
 192 *CARONNOVICO, Charonne (S^{ne}).
 193 CARONTE.
 194 *CAROVICVS, CAROVVI ⁵⁶, Château-Chervix (Haute-Vienne).
 195 *CARVILL.
 196 *CASTORIACO.
 197 *CASTRA, CASTRAVICO, Arpajon (Seine-et-Oise).
 198 CASTRA AVDMINI.
 199 *CASTRO, CASTROFVSCI, CASTROFVSI ⁵⁷.
 200 *CASTRO LVCIDV ⁵⁸.
 201 *CASTROVICO, CASTROVICVS.
 202 *CATALACIVE, CATALAVNIS, Châlons-sur-Marne (Marne).
 203 *CATHIBIGI.
 204 *CATILIACO, CATILIACO VICO.
 205 *CATILO.... (*Pour Cabilonno ?*)
 206 *CATOLACO, CATVLLACO, Saint-Denis (Seine).
 207 *CATOMARIOVICO.
 208 *CATONACO ⁵⁹.
 209 CAVACOVICO.
 210 *CAVLLEDVH.
 211 CEALIT.
 212 *CELLAVICO.
 213 *CENOMANNIS, CENNOMANIS, CENO, Le Mans (Sarthe).
 214 CERILIA.
 215 CESEMO.
 216 *CHARILIACO ⁶⁰, Charly (Moselle).
 217 *CHOAÉ, CHOIV, CHOE.
 218 *CINTINIACO ⁶¹, Chignac (Corrèze).
 219 *CIOERO VICO.
 220 *CIRILIA, Cerilly (Allier).
 221 *CIRIMONDE.
 222 *CISOMOVICO ⁶².
 223 *CIVIONOV.
 224 CLAIO, Claye (Seine-et-Marne).
 225 CLARVCCO CAS ⁶³.
 226 *CLIMONE VIC.
 227 *COCCACO.
 228 *COCIACO, Coussac - Bonneval (Haute-Vienne).
 229 *COLLIACO VICO ⁶⁴.
 230 *COLONIA CIVI, Cologne.
 231 COLVMBARIOVICO ⁶⁵.
 232 COMBELLIS ⁶⁶.
 233 *CONBENA, CONBENAS ⁶⁷.
 234 *CONDAPENSEP ⁶⁸.
 235 *CONDATEVICO ⁶⁹.

54. La Charité (Nièvre), Longpérier.
 55. Charly (Aisne), d'Amécourt.
 56. Cherbourg (Manche), Cartier.
 57. Foix (Ariège), Cartier.
 58. Mons (Belgique).
 59. Chatou (Seine-et-Oise), Adrien de Valois.
 60. Charly (Moselle), Fillon.
 61. Chignac (Corrèze), Deloche.
 62. Chisseaux (Indre-et-Loire), Cartier.
 63. Cléry (Loiret), Leblanc.

64. Couilly (Seine-et-Marne).
 65. Colombiers (Allier), d'Amécourt ; Colmar (Haut-Rhin).
 66. Combeau (Brie), Adr. de Valois.
 67. Saint-Bertrand de Cominges (Hte-Garonne), d'Amécourt.
 68. Malicorne (Sarthe), E. Hucher ; Saint-Claude (Jura), d'Amécourt.
 69. Saint-Claude (Jura), Plantet et Jeannez ; Condes (Jura) ; id. Candes (Indre-et-Loire), Cartier.

- 236 *CONPRINIACO, Compreignac
(Haute-Vienne).
237 CONSERINES, CVNSERANIS ⁷⁰.
238 *CONTROY...
239 *CORARIA.
240 CORBORONNO.
241 COR...DAPAGO.
242 CORIALFO.
243 *CORMA VICO ⁷¹.
244 *CORNILIO CASTRO ⁷², Cornil
(Corrèze).
245 *CORONOVICO.
246 CORNV CASTRO.
247 *COSTANCA ⁷³.
248 *COSSE.
249 *CRENNO.
250 *CRESIA.
251 *CRIDECIACO VICO ⁷⁴.
252 CRISTOLALO ⁷⁵.
253 *CROVIO, Craon (Mayenne).
254 CVCCIACO.
255 *CVILVVICO ?
256 *CVBENACVNAO.
257 CVBBONNO ⁷⁶.
258 *CVRCIACOVI, Curçay (Vienne).
259 *CVRISIACO ⁷⁷.
260 CVSTANCIA ⁷⁸.
261 *CVSTELIACO OU CASTELIACO.
262 *DAERNAO.
263 *DARANTASIA, DARANTAS, TA-

RANTASIA, Moutiers-en-Tarantaise (Haute-Savoie).

- 264 *DARAVICO, DARIAVICO.
265 *DARTA.
266 *DEAS VICO ⁷⁹.
267 *DEONANT, DEONAN, Dinant
(Belgique).
268 *DEVENETVS.
269 *DIABLENTAS, Jublains (Mayenne).
270 *DIVIONE, Dijon (Côte-d'Or).
271 *DOLVS, Dol (Ille-et-Vilaine).
272 *DONNACASTRO.
273 ? *DONNACIACO.
274 *DORESTATE, DORESTATI, Duerstedt (Belgique).
275 *DORIOVICO.
276 *DOROCAS ⁸⁰.
277 *DOBOVERNIS CIVITAS ⁸¹.
278 *DORTENCO ⁸².
279 *DOSOVICO, DOSOVICO CATO,
Dieuze (Meurthe).
280 *DRAVERNO, Draveil (S^{ne}et O^{ise}).
281 DROCIACV.
282 *DVCCIOLINO, DVCCELENO.
283 *DVCINVS ⁸³.
284 *DVNO, Châteaudun (E^{re}-et-L^{oir}).
285 EATAVNGOI ?
286 *EBERDVNO, EBREDVNO ⁸⁴, Embrun (Hautes-Alpes).
287 EBOREVICO.

70. Saint-Lizier (Ariège), d'Amécourt.

71. Cormes (Sarthe), Cartier.

72. Cornil (Corrèze), Deloche.

73. Coutances (Manche), d'Amécourt.

74. Crécy-en-Ponthieu (Somme), d'Amécourt.

75. Créteil (Seine), d'Amécourt.

76. Corbon (Orne), Leblanc, ou Corbeny (Aisne); Charbogne (Ardennes), Adrien de Valois.

77. Curzac (Haute-Vienne), Deloche; Kiersy (Oise), Leblanc.

78. Coutances (Manche).

79. Duisans (Pas-de-Calais), ou Die (Drôme), Cartier; Saint-Philbert de Grandlieu (Loire-Inférieure), Fillon.

80. Dreux (Eure-et-Loir), Cartier.

81. Cantorbury (Angleterre), Longpérier.

82. Dourdan (Seine-et-Oise), Duchalais.

83. Ducy (Calvados ou Oise), Cartier.

84. Iverdun (Suisse), Longpérier; Embrun (Hautes-Alpes).

- 288 *EBROCECA ⁸⁵.
 289 EBBORDVICO OU EBBORA -
 VICO.
 290 *EBRORIVICO.
 291 *EBVRIOCAS ⁸⁶.
 292 ECIDEIOVICO ⁸⁷.
 293 *EGALOMVNIN ⁸⁸.
 294 ELARIACO.
 295 *ELINIAC VICO.
 296 *ECOLISINA, Angoulême (Cha-
 rente).
 297 *EOVRICO.
 298 *EPOSIO, Ivoy-Carignan (Ar-
 dennes).
 299 *ESANDONE, Yssandon (Cor-
 rèze).
 300 *ESPANIACO, SPANIACO, Espa-
 gnae (Corrèze).
 301 *EVAVNV.
 302 *EVIRA VICO, Yèvre (Loiret).
 303 *EXONA, EXSONA VICO, Es-
 sonnes (Seine-et-Oise).
 304 *FALMARTIS, Famars (Nord).
 305 *FERRV, FERRVCIAC, FERRV-
 CIACO, Furzac (Creuse).
 306 *FRISIA ⁸⁹.
 307 *FROVILLVM.
 308 *GAASANVICO.
 309 *GABALORVM, GAVALORVM, Ja-
 vouls (Lozère).
 310 *GACIACO.
 311 *GATELSE VICO.
 312 *GAVALETANO, le pays du Gé-
 vaudan.
 313 *GAVARONNO.
 314 *GAVGE.
 315 GEMEDICO COL, Jumièges (Seine-
 Inférieure).
 316 *GEMELIACOVICO, GEMILIACO⁹⁰.
 317 *GENAVA, GENAVINSIVM, Ge-
 nève (Suisse).
 318 *GEVS.
 319 *GIANSICVETATE.
 320 *GIAREVICO?
 321 GNEAVICO.
 322 *GRACIANOPOLE, GRACIANOPO-
 LIS, Grenoble (Isère).
 323 *GRAVNANTOVICO.
 324 GRED...
 325 *GRICCIATI.
 326 GVTVNACOVIC.
 327 *HEROLO CIVET, Oloron (Bas-
 ses-Pyrénées).
 328 *HICCIODEROVI.
 329 HONORE.
 330 HVIO VICO.
 331 IACANAVICO.
 332 *IARTOVICO ⁹¹.
 333 *IAVIALO.
 334 IBILLACO, Bellange (Moselle).
 335 *ICCIOMO.
 336 *ICETIA FITC.
 337 *ICIODIROVICO.
 338 ICONNAVI ⁹².
 339 ILLEC OVICO.
 340 ILOCORATE.
 341 *IEDVSVICO.
 342 *ILAM...VICO.
 343 *INCESEMO ⁹³.
 344 *INCVMNONIGO.
 345 *INOCIVIGO.
 346 *INSCOLA ⁹⁴.

85. Évreux (Eure), Cartier.

86. Eyburie (Creuse), Deloche.

87. Excideuil (Dordogne).

88. Eyjeaux (Haute-Vienne), Deloche.

89. Frise (Somme), Fillon.

90. Le Grand Jumilhac (Dordogne),
 Deloche.

91. Jard (Vendée), Lecointre Dupont.

92. Château-Chinon (Nièvre).

93. Montceix (Corrèze), Deloche ;
 Souesme (Loir-et-Cher), Fillon.94. Angoulême (Charente), Cartier ;
 l'École à Paris, d'Amécourt.

- 347 *INPONTIOVVIC, INHVVIC PONTIO ⁹⁵.
 348 *INTERAMNIS.
 349 *IOIOASTRANOEC.
 350 IRALOVICO.
 351 *ISARNOBEROVIC, ISERNODERO, Izernore (Ain).
 352 ISELANIACO.
 353 *ISGAVDE.
 354 *IGIODOCVSIA.
 355 *ITIGADRAV.
 356 *IVCIACVILLA ⁹⁶.
 357 IVEGIOVICO.
 358 *IVIACO.
 359 *IVLIAOVICICI.
 360 *IVLIOCOCASTIL.
 361 *IVSCIACO.
 362 *LACCIACOVI, LASCIAVICO.
 363 LAIDIOS ⁹⁷.
 364 *LAONO.
 365 LARETICO.
 366 LARYDRIAS.
 367 LASSONEVI, Lesson (Vendée).
 368 *LATASCONÉ.
 369 *LATEVICO ⁹⁸.
 370 *LATRILVNE ?
 371 *LATONAVICO, Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or).
 372 *LAVDVNOS, LAVDVNO ⁹⁹.
 373 *LAVSONNA, LANSONNA, LOSSONNA, Lausanne (Suisse).
 374 *LEDARIAFO.
 375 LEDODVS.
 376 *LEDESOVICO, LEDOSVMVICO, Lezoux (Puy-de-Dôme).
 377 *LEMARIACO, LIMARIACO.
 378 *LEMOVECAS, LEMOVIX, LIMODECAS, LEMO, Limoges (Haute-Vienne).
 379 *LENNACAS ¹⁰⁰.
 380 LEVDVNO.
 381 *LINGARONE.
 382 *LINGONAS CIVI, LINCONAS, Langres (Haute-Marne).
 383 *LINGVENI...S ¹⁰¹.
 384 LINIOVICO.
 385 *LIPPINACO.
 386 *LOCIVELACORVM ¹⁰².
 387 *LOCO SANCTO, LOCO SANTCO, LOCO SANTO ¹⁰³.
 388 *LOPINO.
 389 *LOROVIOVICO ¹⁰⁴.
 390 *LOCOTRIACO SCI MARTINI, Ligugé (Vienne).
 391 *LOVENNO.
 392 *LVCCIAO OU CVCCIAO.
 393 *LYDEDISVICO, Leudeville (Seine-et-Oise).
 394 *LVGDVNV CIVITATE, LVGDVNO, LVG, LEVDVNV, LVGDVNVM, Lyon (Rhône).
 395 *LYNDVCONNI ¹⁰⁵.
 396 LVSNA VICO.
 397 LVSSALIA ¹⁰⁶.

95. Quentovic en Ponthieu, d'Amécourt.

96. Juillanges (Haute-Loire), Duchalais; Juillac (Corrèze), d'Amécourt.

97. Lay (Seine), Fillon.

98. Ciran-la-Latte (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

99. Laon (Aisne); Loudun (Vienne).

100. Lens (Pas-de-Calais), Hermand.

101. Langres (Haute-Marne), d'Amécourt.

102. Lieuvilliers (Oise), Robert.

103. Lieusaint (Manche), Lec.-Dupont; Lieusaint (Seine-et-Marne), Lelewel; Loursaint (Eure-et-Loir), Adrien de Valois; lieu inconnu du Limousin, M. Deloche.

104. Le Loroux (Maine-et-Loire), Cartier.

105. Loudun (Vienne), Lecointre-Dupont.

106. Ussel (Corrèze), Deloche; Lussac-les-Églises (Haute-Vienne), Cartier.

- 398 *MABILO.....
 399 *MACEDIACO.
 400 *MACOGNA.
 401 *MADRONAS, Marnes (Deux-Sèvres).
 402 *MAILACO.
 403 MAIRECEASO.
 404 *MALLO CAMPIONE, MALLO CAMOPIONE, Champion (com. de Chailly-les-Ennery, Moselle).
 405 MALLOMANRIACO.
 406 *MALLO MATIRIACO, MALLO MATRIACO ¹⁰⁷.
 407 *MALLOSDTIAIAI.
 408 *MARCA.
 409 *MARCIACO, Marzac (Corrèze).
 410 *MARCILIACO ¹⁰⁸.
 411 *MARCILI ¹⁰⁹.
 412 *MARSALLOVICO, Marsal (Meurthe).
 413 *MARTINIACO, Martigny (Maine-Loire).
 414 *MASICIACO.
 415 *MASSILIA CIV, MASILIA, MAS, MA, Marseille (Bouches-du-Rhône).
 416 *MASSAVICO OU MASOALVICO.
 417 *MATASCONÉ, MATACONÉ, Mâcon (Saône-et-Loire).
 418 MATOLIACO.
 419 *MATOVALL ¹¹⁰.
 420 MAVGONACO, Magnac-Bourg (Haute-Vienne).
 421 *MAVRIACOVICO, Mauriac (Cantal).
 422 *MAVRIENNA, MAVRENNNA, St.-Jean-de-Maurienne (Savoie).
 423 ? MAVRILIACO ¹¹¹.
 424 *MECLEDONE, MECLIDONE, Melun (Seine-et-Marne).
 425 *MEDIVNOCTA ¹¹².
 426 *MEDIANVVICV, MEDIANOVICO; Moyenvic (Meurthe).
 427 *MEDIOLANO CASTRO, Château-Meillant (Cher).
 428 MEDIOLANO MON.
 429 *MEDOLOVICO, METOLO, Melle (Deux-Sèvres).
 430 MEDOLOVILLA (VILLA).
 431 *MEDVILLO, METVILLO, Melle (Deux-Sèvres).
 432 *MELDVSCIVETATI, Meaux (Seine-et-Marne).
 433 *MELICSINA.
 434 *MERONNO DOMO ¹¹³.
 435 METALS ¹¹⁴.
 436 *METALV, METOLO ¹¹⁵.
 437 *METTIS CIVETATI, METIS, METTES, Metz (Meurthe).
 438 *METVILLO.
 439 MIRILIACO.
 440 MIRONNO ¹¹⁶.
 441 *MISSIACO, S.-Mesmin de Miécy (Loiret).
 442 *MOGONTIACIV, MOGONCIACO, MOGONTA, Mayence (Hesse-Darmstadt).

107. Mézières (Ardennes), Longpérier.

108. Marcilly - les - Bury (Saône - et - Loire), d'Amécourt; Marcillé - Robert (Ille - et - Vilaine); Marcilly - en - Vilette (Loiret), d'Amécourt.

109. Marsat (Puy-de-Dôme), d'Amécourt.

110. Saint-Calais (Sarthe), Fillon.

111. Milly (Seine-et-Oise), d'Amécourt.

112. Maisonnais (Charente), Deloche; Moyenvic (Meurthe), Robert.

113. Méron (Maine - et - Loire), Fillon.

114. Melle (Deux-Sèvres), de Chasteigner.

115. Id. — id. — id.

116. Méron (Maine - et - Loire), Le-cointre-Dupont.

- 443 MONTICLAVETI, Laon (Aisne).
 444 MONTINIACO, Montignac (Creuse).
 445 *MOSAVICO ¹¹⁷.
 446 *MOSOMOCASTRO, MVSOMO, MOSOMO CASTELLO, Mouson (Ardennes).
 447 *MVNITAIS.
 448 MVSICACOVIC.
 449 NACCIOCIM ¹¹⁸.
 450 *NAIOSOCO.
 451 *NAMVCO, NAMVCOC, NAMVCO-CIVE, NAMMVCO, Namur (Belgique).
 452 *NAMNETIS, NANNETIS, NAMNI, Nantes (Loire-Inférieure).
 453 NANETAGO.
 454 *NARBONA, Narbonne (Aude).
 455 *NASIOVICVINBARENSE, Naix-aux-Forges (Meuse).
 456 *NEBERNOCIVI, NIVERNI, Nevers (Nièvre).
 457 NEBOLIAO.
 458 *NEIOIALOCAS ¹¹⁹.
 459 NELARNE ?
 460 *NEVACRA.
 461 *NEODENAC.
 462 NEOVDINOVS.
 463 *NIGROLOTO, NIGORLOTO, NIGRIOLOTO.
 464 *NIIGIONE.
 465 *NIOVICENTOVICVM, NOVIINTOVICO ¹²⁰.
 466 NIVIALCHA ¹²¹.
 467 *NOGIANIS, NOIVIANIS ¹²².
 468 *NOIOMAVO ¹²³.
 469 *NOIOMOE ¹²⁴.
 470 *NOIORDOVICO, Niort (Deux-Sèvres).
 471 *NONTOC...OVICO.
 472 *NONTRON, Nontron (Dordogne).
 473 NOVIOMAGO ¹²⁵.
 474 *NOVIOMO CI, NOVIVMV, Noyon (Oise).
 475 NOVONTRA ¹²⁶, NOVOANTRV.
 476 *NOVOVICO ¹²⁷.
 477 NOVOVICOLO.
 478 *OBAVTE ORTI.
 479 OCANIACO.
 480 *ODOMO.
 481 *OKDVNVICIO.
 482 *OLICCIACA.
 483 ? *ONACEDONEVICO.
 484 *ONACIACOVICO.
 485 *ORGASOIALV.
 486 ORIACOVICO.
 487 ORIENEVICO.
 488 *ORGATOILO.
 489 *OSELLOVICO.
 490 PALATI ¹²⁸.
 491 IN PALATIO, IN PALACIO.
 492 *PALACIOLO, PALACEOLO, Palaiseau (Seine-et-Oise).
 493 *PALATONNO. (*Voy.* Balatonno.)
 494 *PALLATETONE ¹²⁹.

117. Meuvy (Haut-Marne), d'Amécourt.

118. Nailhac (Dordogne), Cartier.

119. Nieuilles-les-Saintes (Charente-Inférieure), d'Amécourt.

120. Saint-Cloud (Seine-et-Oise), Leleu.

121. Nivelles (Belgique), Cartier.

122. Saint-Cloud (Seine-et-Oise), d'Amécourt.

123. Noyon (Oise), d'Amécourt.

124. Charleval (Eure), Fillon.

125. Nimègue (Hollande).

126. Nouhant (Creuse), Deloche.

127. Noule ou Novic (Haute-Vienne), Deloche; Neuvy (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

128. Le Palais (Hte-Vienne), Deloche.

129. Ballan (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

- 495 PARDVCIO.
 496 *PARISIVS CIVE, PARIS, PARISIS, PARISVS, PARIVS, Paris (Seine).
 497 PASENO.
 498 PATERNVS?
 499 PATIGASOVICO ¹³⁰.
 500 *PAVLIACOVICO.
 501 *PECTAVIS CIVE, PECTAVO, Poitiers (Vienne).
 502 *PENOBRIA.
 503 PERTAS, Perthes (Haute-Marne).
 504 *PETRAFACTA ¹³¹.
 505 PETRACASTRO ¹³².
 506 *PETROCORIS CIVITATE, Périgueux (Dordogne).
 507 PINO ¹³³.
 508 PLATI.
 509 POCCIACO.
 510 *PONTECLA..VICO.
 511 *PONTEPETRIO, Pontpierre (Moselle).
 512 PORTOVETERI, PORTOVEDIRI, PORTOVIDRARI, ¹³⁴.
 513 *POTENTO ¹³⁵.
 514 *PREVYNDIA SILVA.
 515 *PTOTOM CIVITPT.
 516 *PVCCILIRO.
 517 *PVRTIS PAL.
 518 *RACIATE VICO, Rezay (Cher).
 519 *RACIATE, Rezé (Loire-Inférieure).
 520 *RACIO ÆCLESIE et ÆCLIS LEMO, cathédrale de Limoges.
 521 *RACIO ECLES SENON, cathédrale de Sens.
 522 *RACIO BASILII, BASIICI.
 523 *RACIO BASELICI CAVALON, cathédrale de Chalon-sur-Saône.
 524 *RACIO BASILICI et BASILICE SCI MARTINI, St-Martin de Tours.
 525 *RACIO DOMINI, DOMNI, DOM, DOMI.
 526 RACIO FISCI.
 527 RACIO MYRNAXTESII.
 528 RACIO S MARTINI, SCI MAR, SCI MA ¹³⁶.
 529 RACIONECIAS..
 530 *RACIO SCI MAXC.
 531 *REDONAS CIVI, REDONIS, Rennes (Ille-et-Vilaine).
 532 *REMYVS CIVET, RIMVS, Reims (Marne).
 533 *RIALACOVI.
 534 RIANICIA.....
 535 RICOMAGO VICO, Riom (Puy-de-Dôme).
 536 RIEODVNIN ¹³⁷.
 537 *RIOMO.
 538 *RITTVLDIACO.
 539 *RIVARINNA VICO.
 540 *ROCCO.
 541 ROLENDEO.
 542 *ROLIACO VICO.
 543 *ROTOMOCIVITATI, ROTOMOCIV, ROTOOM, Rouen (Seine-Inférieure).
 544 *ROTOMOVIC ¹³⁸.
 545 RVFIACV ¹³⁹.

130. Patinges (Cher), Saulcy ; Pageas (Haute-Vienne), Deloche.

131. Peyrafiche (Hte-Vienne), Deloche.

132. Pierre-Châtel (Isère), Lelewel.

133. Pineau (Haute-Vienne), Deloche.

134. Portvendres (Pyrénées-Orientales), Cartier.

135. Château-Ponsac (Haute-Vienne), Deloche.

136. Saint-Martin de Tours.

137. Rieu-près-Dun (Creuse), Deloche.

138. Pont-de-Ruan (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

139. Rouffiac (Cantal), Deloche.

- 546 *RVTE NE CIVE, RVENVS, Ro-
dez (Aveyron).
- 547 SABAVDIS ?
- 548 SAGONO.
- 549 *SACRACIACO ¹⁴⁰.
- 550 *SAIVS CIVITA, Sées (Orne).
- 551 SALAOVICO.
- 552 SALIONNO ¹⁴¹.
- 553 SALIACO ¹⁴².
- 554 SALVIACO, Sauviat (Haute-
Vienne).
- 555 SALLOVICO.
- 556 *SANCTONASCI, SANTONAS, SAN-
TONIS, Saintes (Charente-In-
férieure).
- 557 *SANNON..., SANONNO ¹⁴³.
- 558 *SANTIREMI et SANTIREMIDI
VICO ¹⁴⁴.
- 559 *SARACIACO, Sarazac (Dordogne)
- 560 *SAREBVIGO, Sarrebourg (Meur-
the).
- 561 *SAVINACO.
- 562 *SAVLIACO VICO.
- 563 *SAVONELLIO ?
- 564 SAVRICIACO ¹⁴⁵.
- 565 *SAXOB...CIO.
- 566 *SCARPONNA, Charpeigne (com-
mune de Dieulouard (Meurthe).
- 567 *SCO AREDIO, SCOAREDI, Saint-
Yrieix - sous - Aixe (Haute -
Vienne).
- 568 SCI AVICVLA ¹⁴⁶.
- 569 *SCI DIONISI MV, monastère de
Saint-Denis.
- 570 *SCEECLESIE ¹⁴⁷.
- 571 SCO FILIBER.
- 572 SCTA FLVRA, St-Flour (Can-
tal).
- 573 SCI GILASI, St-Gelais (Deux-
Sèvres).
- 574 *SCI IORGI, SCIORGI, Chelles .
(Seine-et-Marne).
- 575 *SCI MARTINI.
- 576 *SCI MARTINI LOCOTIACO, Li-
gugé (Vienne).
- 577 *SCS MAR, SCII MARTINII.
- 578 *SCI MAVRICI, Saint-Maurice-
en-Valais.
- 579 *SCI MAXIMINI, Magnac-Laval
(Haute-Vienne).
- 580 SCI MEDARDI St-Médard-de-
Soissons.
- 581 *SCI PETRI.
- 582 *SEDELOCOVIC, Seaulieu (Côte-
d'Or).
- 583 *SEFINIACO ¹⁴⁸.
- 584 *SELANIACO ¹⁴⁹.
- 585 *SENNA MAVRO, Monterol Se-
nar (Haute-Vienne).
- 586 *SENO RACIO ECLISI, SENONAS,
SENNONAS CIVITA, SENONES
Sens (Yonne).
- 587 *SEROTENNO, Sarroux (Cor-
rèze).
- 588 SESAVI, SESOVICO.
- 589 *SESEMOVICO ¹⁵⁰.
- 590 *SESIACO ?
- 591 SIAMVICO.
- 592 *SICVSIO.
- 593 *SIDVNIS CIVITATE, SIDVNIN-
SIVM, SEDYNINSIVM CIVITATE,
Sion (Suisse).

140. Segry (Indre), Fillon; Segrais
(Sarthe), Longpérier.

141. Salon (Dordogne), Cartier.

142. Saily (Saône-et-Loire), Fillon.

143. Cenon (Vienne), Lec.-Dupont.

144. Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône),
Cartier.

145. Saucourt (Somme), Cartier.

146. Saint-Avit (?), Cartier.

147. Mère-Eglise (Eure-et-Loir), Car-
tier.

148. Sauvigny (?), Cartier.

149. Salagnac (Corrèze), Deloche.

150. Souesmes (Loir-et-Cher).

- 594 *SILANIACO ¹⁵¹.
 595 *SILANACE.
 596 *SILIONACO.
 597 *SILLONA.... (NANTOSILLIO)?
 598 *SILVANECTES, SILVANECTIS, Senlis (Oise).
 599 *SILVIACO.
 600 *SIMILIACO.
 601 *SINEMVRO, Semur (Côte-d'Or).
 602 *SIRALLO ¹⁵².
 603 *SOBERATO.
 604 *SOLEMNIS ¹⁵³.
 605 *SOLNACO.
 606 *SOLONA.
 607 *SOLONACO VICO ¹⁵⁴.
 608 *SOLPACOVIC.
 609 *SORIE OU SOBIE.
 610 *SORNEGDIANO VICO.
 611 *SOTCCI ¹⁵⁵.
 612 SPANIACO. (*Voy.* Espaniaco.)
 613 *SPIRA, Spire.
 614 *STAGNEETISO ?
 615 *STAMPAS, Étampes (S-et-Oise).
 616 STOLIACO.
 617 *STRADIBVRG, STRATOIBVRG, Strasbourg (Bas-Rhin).
 618 *SVSESSIONIS, SVSESSIONO, Soissons (Aisne).
 619 *SVGILIONE VI.
 620 *SVLIVCVV, SVVLIVCV-SVLIVCO ¹⁵⁶.
 621 *SVSOIVO.
 622 TACTVNNA.
 623 *TAGRO.
 624 *TALILO CAS, ¹⁵⁷.
 625 *TANNAIO, TRIENNAIO.
 626 *TAOTVN...
 627 *TARANTASIA, le pays de Tarentaise (Haute-Savoie).
 628 *TAROANNA, Thérrouanne (Pas-de-Calais).
 629 TAVCGVNNACO.
 630 TAVRECINO.
 631 *TAVRILIACO ¹⁵⁸.
 632 TELEMATE, TELEMETE, Saint-Amand - Tallende (Puy-de-Dôme).
 633 TELLAO ¹⁵⁹.
 634 *TEODEBERCIA, TEODEBERCIACO; THEODEBERCIA; Thivernay, faubourg de Fontenay (Vendée).
 635 *TEODERICIA, TEODERICIACO, Thiré (Vendée).
 636 *TERNODERO, Tonnerre (Yonne).
 637 *TEVDERIC.
 638 *TEVDERICACO.
 639 *TEVDERICO.
 640 *THEODILIACO.
 641 *THICOVOSNA.
 642 *THOLOSE, TOLOSE, TVLVSA, Toulouse (Haute-Garonne).
 643 *TICINACO, TICINNACO.
 644 *TIDIRICIA, TIDIRICIACOV, TIDIRICCACO.
 645 *TILA CASTRO, Thil - Châte l (Côte-d'Or).
 646 *TIRICIACO.
 647 TOARECAS, Thouars (Deux-Sèvres).
 648 TOBRENCIA ?
 649 *TOLOSACTO.

151. Soligné (Deux-Sèvres), Fillon; Sulniac (Morbihan), Longpérier.

152. Sireuil (Charente), Cartier; Ciran-la-Latte (Indre-et-Loire), d'Amécourt.

153. Solesmes (Sarthe), Cartier.

154. Sonnai ou Saunay (Indre-et-Loire), Cartier.

155. Sos (Lot-et-Garonne), Longpérier.

156. Sully (Loiret), Longpérier.

157. Teillol (Corrèze), Deloche.

158. Thorigny (?), Cartier.

159. Tilly (?), Cartier.

- 650 TRECAS CIVETATE, TRICAS, Troyes (Aube).
 651 TREMOLLO, TREMOLO.
 652 *TREMEOLEO, TREMOLOVIC ¹⁶⁰.
 653 *TREVERIS CIVITATE, TREVERVS, Trèves (Prusse Rhénane).
 654 TRICIRCO.
 655 *TRIECTO, TRIECTV, TRIECTO FITPA, Maestricht (Hollande).
 656 *TRYSCIACO.
 657 *TVENAS.
 658 *TVLEIACO, Zulpich (Prusse Rhénane).
 659 *TVLLO CIVITATE, TVLVSCIVIT, Toul (Meurthe),
 660 TVRIACO ¹⁶¹.
 661 *TVRNACO, Tournay.
 662 *TVRONVS CIVI, Tours (Indre-et-Loire).
 663 *TVRTVRONNO, Tourteron, (Deux-Sèvres).
 664 TVRVNACO.
 665 *VCECE, VC, Uzès (Gard).
 666 *VNDOCIND OU VINDOCIND.
 667 VRANOLVNO.
 668 *VREAVIC ?
 669 *VBEDO VICO ?
 670 *VSERCACAS, Uzereche (Corrèze).
 671 *VADDONNACOV (Belgique).
 672 VAGINNACO VICO.
 673 *VALENTIACIVI, VA, Valence (Drôme).
 674 *VALLARIAVICO, Vallières (Creuse).
 675 VALMIOLLO.
 676 *VAPINCO, Gap (Hautes-Alpes).
 677 *VARINNAS ¹⁶², Varnes (Vendée).
 678 *VARMACIA, Worms (Hesse Darmstadt).
 679 *VASATIS CIVE, Basas (Gironde).
 680 VATVNACO.
 681 *VELECASSINO ¹⁶³.
 682 VELLACO VICO.
 683 *VELLAO, VELLAVOS ¹⁶⁴.
 684 *VELLA.
 685 *VELLINO.
 686 *VENDONESSE, VINDONISSE ¹⁶⁵.
 687 *VENETVS ¹⁶⁶.
 688 *VENISCIACO.
 689 *VEREDACO VICO.
 690 *VEREMYND, VIROMANDIS, Vermand (Aisne).
 691 *VERILODIO.
 692 *VERNEMITOVILL.
 693 *VERNOVICO, Ver (Eure-et-Loir).
 694 VERSORODO.
 695 VESARONNO.
 696 *VESVNCIONE, VESONCIONE, Besançon (Doubs).
 697 VIACECIAVICO.
 698 VICTORIACV, ¹⁶⁷.
 699 VIDVAVICO.
 700 *VIENNAVICO ¹⁶⁸.
 701 *VIENNA CIVITATI, VIEN, Vienne (Isère).
 702 *VILLA MAORIN ¹⁶⁹.
 703 *VILLAVS.
 704 *VIMINAO.
 705 *VINDARINVI.

160. La Trimouille (Vienne), Leblanc.
 161. Zurich (Suisse).
 162. Varnes (Vendée), Fillon.
 163. Chaumont près Magny (Aisne).
 164. Le pays de Velay, le Puy (Haute-Loire).
 165. Vindisch (Suisse).

166. Vannes (Morbihan).
 167. Vitry-en-Artois (Pas-de-Calais), Hermand.
 168. Vienne-en-Val (Loiret), Fillon ; Vienne-le-Château (Marne).
 169. Marney (Meurthe), Longpérier.

- | | |
|--|---|
| 706 *VINDELLO VC, Vendel (Ille-et-Vilaine). | 714 *VIRILIACOVICO. |
| 707 VINDICIACO. | 715 *VIRISONDVIC. |
| 708 *VINDIGCO. | 716 *VIVARIO CIVI, VIVA, Viviers (Ardèche). |
| 709 VINDOCINO, VIDOCINO, Vendôme (Loir-et-Cher). | 717 *VOROLIO VICO, Vologne (Puy-de-Dôme). |
| 710 VINDOMVIS. | 718 *VOSONNOVI. |
| 711 *VINDOVERA, Vendevre (Aube). | 719 *VVLTACONNO, Voultegon (Deux-Sèvres). |
| 712 *VIRDVNO, VIRDVNIS, VEREDVNO, VERDONO, VIRIDVNO, VIRIDVNIS CIVETATE, Verdun (Meuse). | 720 *VVREDOVICO. |
| 713 *VIRRIACOVICO. | 721 *VVICCO, VVICVS, VICVS, Wych de Limbourg. |

NOTICE

SUR

ERNEST DE FRÉVILLE.

(Deuxième partie. — Suite ¹.)



6. *Orfèvrerie. — Orfèvres. — Émailleurs. — Lapidaires. — Graveurs sur pierre, de Paris, de Tours, de Lyon, de Rouen ou des pays étrangers.*

Les documents relatifs aux artistes compris dans cette série sont aussi nombreux que remplis d'intérêt. On sait que les orfèvres à cette époque, c'est-à-dire du quinzième au seizième siècle, n'étaient pas seulement des artisans plus ou moins habiles de leurs mains, mais que l'on comptait encore parmi eux beaucoup d'artistes, dont quelques-uns ont laissé un nom célèbre, par exemple Benvenuto Cellini; aussi notre confrère avait-il le dessein de traiter ce chapitre avec développement, comme le prouvent les notes, les indications et les documents qu'il avait recueillis. Voici d'abord le nom et la profession spéciale de chacun de ces hommes; je continue à donner ces noms dans l'ordre alphabétique : ALBRANQ (GAILLOT D') 1539, orfèvre florentin suivant la cour. — BENIGNE ou BEGUIN (JEAN) 1529, joaillier demeurant à Paris. — BENOIST (LOUIS) 1529, orfèvre de Paris. — BONAIRE (DENIS DE) 1541, orfèvre de Paris. — CASTILLON (GUILLAUME) 1529, orfèvre de Paris. — CASSUL (JEAN-AMBROISE) 1534, orfèvre et graveur sur pierres fines. — COCTARD (JÉRÔME) 1534, orfèvre et graveur. — DANET ou DAINET

1. Voy. plus haut, p. 255.

I. (Sixième série.)

(RENAUD) 1528, orfèvre et graveur. — DUVET ou DOVET (JEHAN) 1530, orfèvre de Dijon. — GAUDIN (SIMON) 1538, graveur sur pierres fines et émailleur. — GEDOYN (PIERRE) 1529, orfèvre à Paris. — GIRON (LAURENT) 1535, joaillier émailleur. — GRAIN (JEAN LE) 1528, orfèvre suivant la cour. — GODART (PIERRE) 1529, orfèvre. — HAUCTEMER (GUILLAUME) 1534, orfèvre et émailleur. — HÉRONDELLE (GUILLAUME) 1537, lapidaire et graveur sur pierres fines. — HOISSON (GUILLAUME) 1530, joaillier à Paris. — HOTEMAN (JEHAN) 1534, orfèvre de Paris. — MAIL (NICOLAS) 1529, joaillier émailleur à Paris. — MANGOT (PIERRE) 1529, orfèvre du roi à Paris. — MATTEO DAL NASSARO de Véronne 1529, graveur sur pierres fines et en médailles. — PATIART (HUGUES) 1530, orfèvre joaillier suivant la cour. — PLOMMIER (ALLAR) 1529, joaillier suivant la cour. — RAMEL (BENEDICT) 1538, armurier-joaillier-orfèvre. — SERVET (GUILLAUME) 1529, bossetier du roi. — TARCON (POMPÉE) 1537, joaillier, graveur sur pierres fines. — VAULX (BENIGNE DE), lapidaire et graveur sur pierres fines. — VARESQUE (JEHANNIN) 1534, orfèvre et graveur sur pierres fines. — YOULRER (HANCE) 1534, orfèvre, graveur sur pierres fines.

Voici le nom des artistes du même genre habitant d'autres villes que Paris, ou demeurant à l'étranger : BARGIER (PIERRE) 1529, lapidaire demeurant à Tours. — BOUCHIZ (VINCENT DE) 1529, lapidaire émailleur demeurant à Lyon. — CARRIC (JEAN) 1534, orfèvre demeurant à Rouen. — COLAMBERT (CONIN) 1529, joaillier demeurant à Lyon. — COSSE (MATHURIN DE) 1529, joaillier demeurant à Tours. — DALLIERES (PIERRE) 1529, lapidaire demeurant à Lyon. — DALLIÈRES (RAOULIN ET EUSTACHE) 1527, tous deux lapidaires demeurant à Lyon. — MARCHANT (PIERRE) 1529, lapidaire demeurant à Romans. — RICCIO (Emmanuel) 1537, Génois habitant Anvers, joaillier tapissier. — VEZELLER (GEORGES) 1530, joaillier tapissier d'Anvers. — VANDER-WALLE (PIERRE) joaillier.

Si j'en excepte Jean Dovet et Matteo dal Nassaro, je n'ai trouvé dans les ouvrages déjà cités précédemment, tels que les *Archives de l'art français*, ou bien la *Renaissance des arts à la cour de France* de M. le comte de Laborde, aucun des artistes cités dans cette nomenclature. Les uns et les autres exerçaient des industries aujourd'hui très-distinctes, mais presque tous joignaient à ces industries quelque talent d'artiste. Je vais maintenant choi-

sir entre les documents recueillis par notre confrère ceux qui m'ont paru les plus remarquables :

JEAN BENIGNE, orfèvre.

1529, 11 sept..

A Jehan Benigne, orfèvre, demourant à Paris, la somme de 93 livres, 5 s. 6 d. tournois, à luy ordonnée par ledit seigneur [Roy,] pour son payement d'une ceinture à rouleaux d'or esmaillez, es quelz est escript : *Ung Dieu, ung Roy, une Loy, une Foy*, poisans xxxviij gros et demy, vallans lxxviij liv. t. xvij s. vj d.; et pour la façon d'icelle ceinture, en vij gros, xiiij liv. t. vij s. Laquelle il a vendue et livrée audit seigneur.

(Arch. de l'Empire, K. 100, fol. iiij^{re} xij r^o. Compte des menus plaisirs.)

GUILLAUME CASTILLON, orfèvre.

1529, nov. 13.

A Guillaume Castillon, orfèvre, demourant à Paris, la somme de quatre-vingtz deux livres tournois, pour la vailleure de quarante escuz d'or soleil, à xlj s. pièce, à luy ordonnée par ledit seigneur [Roy], pour son payement de deux pommes d'or plattes, servans à mettre senteurs, et au dedans desquelles y a deux petitz livretz esquelz sont escriptz les sept seaulmes, et deux myrouers aux deux costez, l'or poissant xix gros soleil. Lesquelles deux pommes ledit seigneur a prinses de luy pour en faire à son plaisir.

(Arch. de l'Empire, K. 100, fol. cxiiij, r^o. Compte des menus plaisirs.)

REGNAULT DANET, graveur sur pierres fines.

1529, 19 juin.

A Regnault Danet, orfèvre, demourant à Paris, la somme de 430 livres, 10 solz tournois, pour la vailleure de 200 escuz d'or soleil, au feu de xlj sols pièce, à luy ordonnée par ledit seigneur, pour son payement de troys medalles de bronse, grandes comme le naturel, lesquelles il a vendues et livrées au dict seigneur pour en faire à son plaisir.

(Arch. de l'Empire, K. 100, fol. lxx r^o et v^o. Compte des menus plaisirs.)

[1534, janvier.]

A Regnault Danet, autre marchand joyaullier de Paris, pour son paiement d'une coupe de lapis azuré, garnie d'or et de pierrerie, de diamens, rubis et perles; ung poignard amanché d'agate, aussi garny d'or et de pierreries, de diamens, rubiz et esmerauldes, tant le manche et le fourreau; une houppe servant au dict poignard, faicte de canetille d'or et d'argent, garnye de lxxij petis rubiz enchassez en chatons d'or, pendans à une chesne d'or. Item, ung autre poignard fait à la moresque, d'or, lequel a le manche et le fourreau de boys de hebène, garny d'or et de pierrerie. Item, ung pillier de cristal, garny d'or, une houppe d'or et d'argent. Le dict pillier taillé et esmaillé, enrichy de petis oustiliz dedans le pillier, pour servir à curer les dens, et d'une chesne d'or pour le pendre. Item, une pomme d'or plate, garnie de deux grans rozes de diamens et de petiz rubiz et diamens. Plus, ung tableau d'or et d'argent, garny de diamens, rubiz et perles, avec une grant toupase enchassé en or, en laquelle est figurée Dieu le Père, et au-dessoubz une Nunciade; et dessus le dict tableau ung ange, qui tient ung grand rubiz balay, en ung chaton. Les dictes histoires, chatons et menues garnitures faictes d'or, taillées et esmaillées avec quatre pilliers d'agate servans aux deux costez du dict tableau. Item, un berceau d'or, auquel y a ung enfant qui a la teste d'agate et le corps de perles, avec une almandyne, qui sert d'oreiller au dict enfant, et une chesne d'or faicte à batons rompuz, esmaillée de noir, avec un ordre y pendant pour servir au Roy. Lesquelles choses le dict seigneur a achapté de luy en la dicte ville de Dijon, le iiij^e jour du dict janvier, iiij^m iiij^{xx} et xiii escus d'or soleil. A prandre sur les deniers du coffre du Louvre, du quartier d'octobre, novembre et decembre dernier passé. Pour ce cy... ix^m ij^e ix liv. t. v s.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 243, fol. 1 v^o et 2 r^o. V. *Simon Gaudin*.)

SIMON GAUDIN, graveur sur pierres fines.

[1534, janvier.]

A Simon Gaudin, marchand joyaullier [de Paris?], pour son payement d'une guesne de boys de hebène, garnie de six cousteaulx, une fourchette de mesme bois, faicte à la damasquine, d'or et de pierrerie; ung dizain d'agate, garny d'or, avec ung pillier de hebène aussy garny d'or et de pierrerie; une houppe de perles à

semance de petites chesnes d'or (probablement : *une houppe garnie de semence de perles et de petites chesnes d'or*); une petite ymaige pour servir à mettre au bonnet. Lesquelles choses le Roy a achapté de luy le deuxiesme de janvier, la somme de mil escus soleil. A prendre sur les deniers dessus dicts. [Ordonnez estre distribuez autour de la personne du Roy]. ij^m ij^c ll. t.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 243, fol. 1, v^o.)

Octobre 1538.

A Symon Gaudyn, pour son paiement d'une chayne d'or et des grenatz, et d'une teste du dieu Aiguemarine (Protée?), garnye d'or et de dyamans, et d'une perle au bout; aussi d'une ymaige d'or où y a une bataille esmaillée que le dict seigneur [Roy] a luy mesmes achatées et retenues en ses mains; à prendre comme dessus, [sur les deniers de l'espargne,] ij^c l. escuz soleil vallent..... v^c lxij l. t. x s.

(Arch. de l'Empire, J. 961, pi. 254, fol. 6 r^o.)

LAURENT GIRON, émailleur.

Mars 1535.

A Laurens Giron, marchant joyaullier, pour son paiement d'une ymaige d'or, où il y a ung homme armé, assiz en une chaize de hebène, dessoubz le pavillon d'or, et son cheval près de luy, et autres devises faictes après le naturel, ung tableau d'or à l'anticque, ouvré des deux costez, ouquel y a ung camayeux d'agate, en forme de Magdaleine, qui tient une perle en la main comme une boyste, le fons esmaillé de rouge cler, garny de deux grosses perles rondes et deux grenatz. Plus, une croix de hebène, à laquelle y a ung crucefiz d'or, fait après le naturel et planté sur une terrasse d'or, esmaillé de vert, avec une teste de ossement de mort, tenant [à] ung fons esmaillé de rouge cler, à mettre reliques. Lesquelles choses il a livrées au Roy, en ce present mois de mars, et à luy fait marché par ledict seigneur à cxv escus soleil. A prendre audict coffre du Louvre, des deniers de ladicte année dernière. Pour ce ij^c lij l. t. xvs.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 141, fol. 1 r^o.)

GUILLAUME HERONDELLE, lapidaire et graveur sur pierres fines.

[1538.]

A Guillaume Herondelle, lapidère suyvant la court, pour son paiement d'un carcant d'or garny de six grosses tables de dyamens, et deux grosses tables de rubiz, avec treize grosses perles pendentes, ij^c autres grosses perles rondes, une enseigne de Joseph et Benjamine, garnye de ruby; xlviij fers d'or, faictz à feuillaiges, frizez aussi d'or, esmaillez de rouge cleret blanc, pour faire deux douzaines d'esguillettes, que le Roy a acheptez de luy iij^m clx escuz soleil, etc. xxv s. tournois. A prendre sur les deniers [de l'Esparagne]. Pour ce. vij^m cix l.

(Arch. de l'Empire, J. 961, pi. 56, fol. 2 r^o.)

Même date.

A Guillaume Herondel, lappidère, pour son paiement de deux renversures d'or à la moresque, l'une garnye d'esmeraulde et l'autre de rubiz et dyamans; six bordures et deux saintures d'or, esmaillees de blanc et noir; une enseigne de Gédéon, garnye d'un saphyr; ung ordre Saint-Michel, taillée des deux costez, avec une petite chesne d'or esmaillée de noir, garnye de perles, et deux lymatz de nacre des dictes perles, garniz d'or, que le Roy a achapté de luy xii^c v ecus sol. Et oultre la dicte somme, luy a fait don de xxv sol., à cause du bon marché qu'il luy a faict des chaines susdites. Pour ce à prendre sur les deniers susdits ij^m. vij^c xlv l.

(Id., pi. 62, fol. 1 v^o.)

ALLART PLOMMIER, orfèvre, émailleur.

[1534, janvier.]

A Allart Plommier, autre marchand joyaullier, pour son paiement d'une paire de patenostres de lij perles rondes, garnies de vazes (sic) et à marques d'or, enrichies d'esmail vert. Une autre paire de patenostres de viij^{xx} perles rondes, avec les marques de xvij autres fort grosses perles. Deux paires d'Heures petites, en parchemin, garnies d'or, enrichies de rubiz et petites esmerauldes; viij^{xx} autres grosses perles rondes, une esmeraulde, ung rubiz, ung saphir et une table de diamant enchassée en une table d'atente. Ung coffre de cristal,

garny d'or et enrichy de diamens, rubiz et perles. Une ymaige de la Remembrance de Nostre Seigneur, de dyamens. Une roze toute faicte de diamens. Ung dizain de cristal, enrichy d'or et une paire de patenostres de lapis azuré, garnie de xj marques d'or enrichies de vermeilles. Lesquelles choses le Roy nostre dict Seigneur a pareillement achaptées de luy au dict Dijon, le premier jour de janvier, xvij^e escus soleil. A prandre sur les deniers du coffre du dict quartier d'octobre derrenier. Pour ce cy iij^m. l. t.

(Arch. de l'Empire, J. 962, p. 243, fol. 2, r^o.)

[1534, janvier.]

A Allard Plommyer, marchand joyaullier de Paris, pour son paiement d'une sainte Katherine d'or, dont la roue est de diamens et rubiz; et à l'entour de la dicte roue y a ung arbre d'or semé de grosses perles et de rubiz. Le dict arbre servant pour soutenir la dicte roue dedans ung parc d'or garny de rubiz, diamens et perles. Ung dizain de lapis azuré, enrichy d'or. Ung autre dizain de nacre orientale, pareillement garny d'or, et ung chapellet rond de lapis azuré, aussy enrichy d'or, que le Roy a achapté de luy, en ce present moys de janvier m. escus soleil. A prandre au coffre. ij^m. ij^e l. t.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 245.)

[1539, février]

A Allard Plommyer, marchand joyaullier, pour son paiement d'un collet de velour noir, enrichy de rubis et perles rondes, et chesnes d'or, ung livre d'heures, escript en parchemin, enrichy de rubis et turquoises, couvert de deux grandes cornalynes et garny d'un rubis, servant à la fermeture d'icelluy; ung autre petit livre d'heures, aussi en parchemin, enrichy de diamans, rubis et esmerauldes; ung myrouer d'argent doré, enrichy de plusieurs pierres et plumes, et une chesne d'or, enrichie de vj^{xx} iij perles rondes, et de vj^{xx} iij patenostres d'or, esmaillées de rouge cler, que le Roy a receues et retenues en ses mains et luy-mesme fait pris et marché, à la somme de xv^e iij^{xx} escuz soleil. Vallent, à prendre sur les deniers del'Espagne susdict iij^m. v^e lv. liv. t.

(Arch. de l'Empire, J. 961, pi. 161, fol. 1, r^o et v^o.)

BENEDICT RAMEL, graveur sur pierres fines.

1538 environ.

A Benedic Ramel, pour son payement d'un manche de poignard de jaspe, gravé et remply d'or; ung grant camayeu de mers et undes, ung autre camayeu de Galattée, ung autre de Neptune; ung autre de St Michel, et ung portraict du Roy, faict d'or, que le dict seigneur a lui-mesme achaptez et retenuz en ses mains, à prandre comme dessus, [sur le tresorier de l'Espargne] ij^c l. escus soleil, vallant v^e lxij l. x s. t.

(Arch. de l'Empire, J. 961, p. 238, fol. 5 r^o.)

JEHANNIN VARESQUE, orfèvre et graveur sur pierres fines.

[1534, janvier.]

A Jehannin Varesque, marchand de Flandres, pour son paiement d'une enseigne d'agate, garnie d'or, en laquelle est figurée Mars, Venus et Cupido, que le dict seigneur [Roy] a achapté de luy au dict Dijon, le deuxiesme jour du dict janvier, lx escus sol. A prandre sur les deniers dessus dicts. Pour ce, cy vj^{xx} xv l.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 243, fol. 1 v^o.)

BENIGNE DE VAULX, lapidaire et graveur sur pierres fines.

[1538, janvier.]

A Benigne de Vaulx, marchand lapidère svyvant la court, pour son paiement d'un anneau d'or, garny d'un grenat, auquel y a gravé une figure, que le Roy a achapté de luy en ce present mois de janvier, pour en faire et disposer à son plaisir. A prandre sur les deniers susdicts, vj escus sol. vallent. xij l. x. s.

(Arch. de l'Empire, J. 961, pi. 63, fol. 1, v^o.)

HANCE YOULRER, orfèvre.

[1534, janvier.]

A Hance Youlrer, autre marchand joyaullier, pour son paiement d'un carcan garny de sept grosses pièces de diamens, assavoir : Une grant table taillée à faces, — deux autres pièces taillées à lozenges; — trois autres tables de diamens et une taillée à faces, avec six

grosses perles; — Une bague garnie d'une grande espinolle; — Une autre table de diamant, une grosse perle pendue au bout; — Ung dixain fait de teste de mors et d'orloges, garny de perles; — Ung pillier fait en façon d'un os de mort et d'une houppe faicte d'or et d'argent; — Ung camayeue d'agate ayant ung crucifix enslevé de bosse, garny d'or; — Troys tables de rubiz; une autre table de diamant et cinq perles.

Lesquelles choses le Roy a achapté de luy au dict Dijon, le premier jour du dict janvier, ij^m ije escus sol. A prandre au dict coffre du Louvre, des deniers du dict quartier d'octobre derrenier passé. Pour ce cy. iij^m. ix^c. l. t.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 243, fol. 2 r^o.)

PIERRE MARCHANT, dit de Romans, lapidaire,

1529, 18 juillet.

Fournit au roi « ung grant dyamant taillé servant à faire ymaige, pour mectre au bonnet, ung autre dyamant taillé en fleur de *ne m'oblyémie*, mis en or, en façon de bouton; deux autres dyamans en tables, assis en deux anneaulx; ung saphir vert en œil de chat et ung saphir de coulleur assiz en or, » pour le prix de 2,000 escuz d'or soleil (4100 l. t.).

(Arch. de l'Empire, K. 100, fol. lxxix, r^o. Compte des menus plaisirs.)

GEORGES VEZELER, orfèvre.

[1533 ? juin ?]

A Georges Vezeler, marchand orfèvre demourant à Envers, la somme de seize mil cent vingt-une livres, seize solz, trois deniers tournois, à prandre au coffre du Louvre, par deux acquictz, l'un sur le quartier d'avril, mai et juing, année presente, montant viij^m. lx l. xvij s. i denier ob. t., et l'autre, sur le quartier de juillet ensuiuant, de pareille somme de viij^m lx l. t. xvij sous i d. ob. t., pour son paiement de iij^c xlvij livres, vj onces, v gros d'argent en vaiselle vermeille dorée, de l'argent et façon de Flandres, qu'il a vendue et livrée au dict Seigneur ès pièces qui s'ensuivent :

C'est assavoir : Ung grant barrault à deux ances, faictes à l'antique, attachés au canon du dict barrault, et tout le demourant d'icel-luy barrault cyrellé (cisé) de fleurs à l'antique, poisant liij mares,

iiij onces et demye. Ung autre pareil barrault, poissant liij m., ij onces. Ung grant flascon, avec l'ance gauderonnée et cyrellée d'antique, poissant xliij m. 1. once et demye. Ung autre semblable flascon, poissant xliij m., ij onces et demye. Six grandes tasses et ung couvercle gauderonnées et les soyes cyrellées d'antique, poisans xxxvj m., iiij onces et demye. Six autres tasses de mesme avec leurs couvercles poisans xxxv m., vij onces et demye. Six autres tasses plus petites, avec leurs couvercles de pareil ouvraige et façon, poisans ensemble xxv m., ij onces, iiij gros. Une douzaine d'assiettes poinçonnées par les bors et meilleu, à ouvrage antique, poisans ensemble xxiiij m., vij onces, ij gros. Une grande coupe, avec son couvercle, cyrellée à l'antique, enrichie de grenatz, amatistes, saphirs, balais de petite valleur, perles barroques, et pendent les dictes perles barroques; poissant liij m., vj onces, ij gros. Ung dragouer en forme de coupe avec son couvercle, aussi cyrellé à l'antique et enrichy de semblable pierrerie et perles, poissant xx m., 1 once, ij gros. Une petite coupe, avec son couvercle, cyrellée à l'antique, poissant xiiij m., iiij onces et demye. Une autre coupe, avec son couvercle, de semblable façon, poissant xiiij m., vj onces et demye. Une autre coupe, avec son couvercle, façon d'Almaigne, gauderonnée, vermeille dorée, excepté quelques fueillaige d'argent blanc bail (*sic*)?, poissant xj m., vij onces. Une semblable coupe avec son couvercle, de mesme façon, poissant xij m., ij onces et demye. Une coupe de noix daidde (d'Inde), garnie d'argent doré, cyrellée de fueillaige antique, poissant iiij m., vj onces, i gros. Ung voirre de cristal, avec son couvercle d'argent et le pied de mesme, doré et cyrellé à l'antique, poissant i m., vj onces, iiij gros.

Le tout revenant au dict nombre de iiij^c xlvij marcs, vj onces, v gros, ainsi qu'il peut apparoir par la certification de maistre Regnault Davet et Hance Youlrer, maistres orfèvres de la ville de Paris; et de laquelle vaisselle le Roy a faict marché avec le dict Vezeler, à raison de xxxvj l. t. le marc, et icelle prinse et retenue en ses mains, pour en faire et disposer ainsi qu'il lui plaira, et sans ce que de l'aloy, pris et valleur de la dicte vaisselle, ni de ce qu'il plaira audict seigneur en faire, ledict tresorier de l'Espargne soit tenu autrement faire apparoir devant; icelluy seigneur l'en a relevé et relève.

GEORGES WESELER, d'Anvers. — Tapisseries de Flandre.

26 avril 1529.

A Georges Veselier, marchant d'Anvers, la somme de douze mil troys cens livres tournois, pour la valeur de six mil escuz d'or soleil, à la raison de xli s. pièce, à luy ordonnée par le Roy nostre dict seigneur, pour son payement des parties qui s'ensuyvent.

C'est assavoir : viij^m viij^e lvj l. t., pour six pièces de tapisserie faictes de fil d'or et de soye, où est l'istoire de Jherobouan, contenant ensemble, à lx aulnes pour chacune pièce, troys cens soixante aulnes de Flandres, qui est à raison de xxiiij l. t. xij s. l'aulne, xix^e xvij l. t. xvj s. — Pour sept aultres pièces de tappisserie de layne et de soye, contenant trois cens douze aulnes de Flandres, esquelles est figurée l'histoire de Perseus; qui est, à raison de vj l. t. iij s. l'aulne, vij^e. xvij l. t. xs. — Pour deux braceletz d'or enrichiz de dyamans et rubiz, vjc xv l. t. — Pour ung pongnard, à la façon de Turquye, ayant les manche et fourreau d'or, semez et enrichiz de plusieurs petitz dyamans et rubiz; et ix^{xx} xij l. t. xiiij s. dont le dict seigneur a faict don au dict de Vezeler, pour le recompenser de plusieurs voyaiges qu'il a faictz de son ordonnance et commandement, partant de la ville d'Anvers venant devers icelluy seigneur, pour aucuns affaires qu'il n'a voulu estre cy autrement exprimez. Desquelles tapisseries, bracelet et poignart cy-dessus declairez, le dict seigneur luy mesmes a faict pris et marché avec le dict de Vezeler, à la raison dessus dicte; et les dictes tapisseries, bracelet et poignart prinses en ses mains pour en faire et disposer à son plaisir et vouldoir. Laquelle somme luy a esté payée en vertu du dict roolle, comme par sa quittance signée à sa requeste du seing manuel de M^e de Marle, notaire et secretaire, du Roy nostre seigneur, le vingt sixiesme jour d'avril, l'an mil cinq cens vingt-neuf, cy rendue, appert.

(Arch. de l'Empire, K. 100, fol. lxxvij r^e et suiv. Compte des menus plaisirs.)

Parmi les artistes graveurs cités précédemment il en est un sur qui notre confrère avait recueilli des documents nombreux de nature à compléter la biographie de cet homme remarquable à tous égards; c'est Matteo dal Nassaro de Vérone, graveur en pierres fines, en médailles, et de plus peintre et musicien. Vasari nous a laissé sur Matteo une courte notice qui n'est pas sans im-

portance, mais les documents recueillis par Fréville, tirés presque tous des comptes de l'Épargne, ajoutent beaucoup de faits nouveaux à cette biographie, surtout en ce qui tient au séjour de l'artiste de Vérone en France, et à ses travaux pour la fabrication des monnaies, à Paris, sous François I^{er}, fabrication que Matteo a dirigée; c'est là un fait important dont je n'ai trouvé nulle trace dans les ouvrages relatifs à l'histoire de la numismatique française, bien que ce fait soit consigné dans la notice que Vasari a consacrée à Matteo. Fréville avait écrit rapidement une notice sur Matteo d'après celle de Vasari¹; la voici telle que je l'ai trouvée dans ses manuscrits :

MATTEO DAL NASSARO.

« Matteo dal Nassaro naquit à Vérone; il était fils de Jacopo dal
 « Nassaro (en note : Nassaro est un lieu peu éloigné de Vérone), chaus-
 « setier. Dès sa première enfance il s'appliqua beaucoup non-seule-
 « ment au dessin, mais encore à la musique, où il devint de pre-
 « mière force. Il eut pour maîtres, dans ce dernier art, Marco Carra
 « et le Tromboncino, Véronais, alors attachés à la maison du mar-
 « quis de Mantoue. Deux Véronais, issus de familles honorables et
 « qu'il voyait continuellement, lui furent d'un grand secours pour
 « la taille des pierres fines: l'un était Nicolo Avanzi... l'autre
 « Galeazzo Mondella... Matteo ayant donc appris tout ce qu'ils
 « pouvaient lui apprendre, il lui tomba dans les mains un beau
 « morceau de jaspe, vert et tacheté de rouge, comme sont les bons.
 « Il y tailla une descente de croix avec tant d'adresse que les goutte-
 « lettes rouges dont la pierre était parsemée figuraient le sang
 « sorti des plaies. Ce beau travail, qui attira sur lui l'attention pu-
 « blique, fut vendu par Matteo à la marquise Isabelle d'Este.

« Il se rendit ensuite en France, où il emporta beaucoup de ses
 « ouvrages, afin de se faire une position à la cour de François I^{er}.
 « Ayant été introduit auprès de ce prince, juste appréciateur des

1. *Le Vite de più eccellenti pittori, scultori e architetti, di Giorgio Vasari, etc.* Firenze, 1846, in-12, t. IX, p. 242; t. VIII, p. 159 de la traduction française de Vasari, de MM. Jeanron et L. Leclanché, in-8°, 10 vol. L'article de Vasari est intitulé : *Valerio de Vicence, Giovanni de Castel-Bolognese, Matteo del Nassaro de Vérone, et autres excellents graveurs en camées et en pierres fines.* Il est rempli de détails précieux sur les artistes en ce genre. La notice sur Matteo est bien complétée par les documents qui vont suivre.

« hommes de mérite, il lui présenta ses pierres taillées, qui furent
 « trouvées fort belles. Le roi donc le prit à son service et lui fit
 « donner de beaux appointements, ne l'estimant pas moins parce
 « qu'il était un très-habile joueur de luth et un excellent musicien
 « que parce qu'il savait parfaitement tailler les pierres fines...
 « Pendant qu'il était au service du roi, Matteo ne fit pas seulement
 « de beaux ouvrages pour le roi, il en fit aussi pour la plupart
 « des seigneurs de la cour, car alors il était de mode de porter au
 « cou et à la toque des camées et autres bijoux. Il fit pour le roi
 « la table d'autel de la chapelle qui suivait François I^{er} en voyage.
 « Cette table, toute couverte de figures d'or, partie en ronde-bosse
 « partie en demi-relief, était ornée d'une grande quantité de pierres
 « fines taillées, disséminées sur les personnages. Il grava pareille-
 « ment beaucoup de cristaux, dont les modèles en soufre et en plâ-
 « tre se voient en divers lieux, et particulièrement à Vérone...
 « Matteo fit aussi pour François I^{er} beaucoup de cartons pour des
 « tapisseries, et le roi voulut qu'il allât en Flandre et qu'il y restât
 « jusqu'à ce que ses dessins, qui devaient être exécutés en soie et
 « en or, fussent terminés... Enfin... il retourna dans sa patrie,
 « où il rapporta beaucoup de choses rares et particulièrement quel-
 « ques toiles peintes à l'huile et à la gouache par les meilleurs ar-
 « tistes de Flandre. On les voit encore à Vérone, chez messieurs
 « Luigi et Girolamo Stoppi, où elles sont conservées avec grand soin,
 « en souvenir de Matteo... Cet artiste ne put rester à Vérone aussi
 « longtemps qu'il l'aurait souhaité, car François I^{er}, à peine sorti
 « de prison (*mars 1526*), le rappela en France et lui fit payer son
 « traitement même pour le temps de son séjour à Vérone. Aussitôt
 « arrivé, François I^{er} le nomma graveur en chef des coins de ses
 « monnaies. En conséquence, Matteo prit femme en France, et,
 « voyant qu'il était en faveur près du roi, il se détermina à vivre
 « dans ce pays. Il eut des garçons de sa femme, mais si différents
 « de lui qu'il n'en eut guère de satisfaction... Il fut très-lié avec
 « le Véronais Paul Émile, qui a écrit une histoire de France en la-
 « tin. Il eut beaucoup d'élèves, parmi lesquels nous devons distin-
 « guer un Véronais, frère de Domenico [Riccio, peintre, dit] Brus-
 « ciasorzi, deux de ses neveux qui allèrent en Flandre, et un grand
 « nombre d'Italiens et de Français, dont nous ne faisons pas men-
 « tion. Matteo mourut peu après François I^{er}. » (G. Vasari, édit.
 de Florence, 1846, t. IX, p. 242-243.)

Je vais publier dans l'ordre chronologique les principaux documents recueillis par Fréville sur Matteo :

26 janvier 1528.

A Mathée Dalnassar, de Veronne, graveur du dict seigneur [Roy], la somme de deux cens quarante six livres tournois, pour la valeur de six vingtz escuz d'or solleil, à xlj s. pièce, à luy ordonnée par le dict seigneur pour son payement de quatre cordes de gros grenatz oriantaulx, nuz, lesquelles il a baillées et livrées manuellement au dit seigneur, qui en a composé avec le dit Dalnassar à la dite somme, d'icelle faict et disposé à son plaisir et vouloir. Laquelle somme luy a esté payé en vertu du dit roolle, comme par sa quittance signée à sa requeste du dit maistre Breton, notaire et secretaire du Roy, nostre seigneur, le vingt sixiesme jour dudit mois de janvier, oudit an mil cinq cens vingt huit, cy rendue, apert. Pour ce, cy ladite somme de etc.

(Archives de l'Emp. — Comptes des menus plaisirs. — K. 100, f° 31 r°.)

10 mars 1528.

A maistre Mathée Dalnassar, de Veronne, graveur dudit seigneur [Roy], la somme de neuf vingtz quatre livres, dix solz tournois, pour la valeur de quatre-vingtz-dix escuz d'or solleil, au feur de xlj s. pièce, à luy ordonnée par le dict seigneur, pour troys chappelletz, l'un d'aguates, de marques d'or, esmaillé de blanc, l'autre de jaspe vert, et l'autre de jacyntes nues, lesquelz il a venduz et livrez au dict seigneur, pour en faire et disposer à son plaisir. Laquelle somme luy a esté payée en vertu du dict roolle, comme par sa quittance, signée à sa requeste du seing manuel de maistre Barguin, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le dixiesme jour dudit mois de mars, l'an mil cinq cens vingt et huit, cy rendue. Pour ce.....

(Id., K. 100, f° 47 v°.)

A maistre Mathée Dalnassar, de Veronne, la somme de cent douze livres, quinze solz tournois, pour la valeur de cinquante et cinq escuz d'or solleil, à la dicte raison de xlj s. pièce.

C'est assavoir : cij l. t. x s., en l. escus solleil, pour les liures, mar-teaulx, p[o]inçons et autres estoffes propres, qu'il luy a convenu avoir et achepter à ses despens pour faire et graver les coings des monnoyes et testons du dict seigneur [Roy], et x l. t. v s. en v escus sol. pour l'or

qu'il a mis et employé en une médaille qu'il a frappée du coing des dicts testons, par le commandement du dict seigneur. Laquelle il a mise et livrée ès mains du dict seigneur pour en faire à son plaisir. Pour ce cy, par vertu du dict roolle cy-devant rendu, et de la quittance du dict M^e Mathée Dalnassar, signée à sa requeste du seing manuel de M^e de Champeverne, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le treisiesme jour d'octobre, l'an mil cinq cens et vingt-neuf, cy-rendue, la dicte somme de. cxij l. t. xv s.

(*Id.*, K. 100, f^o 47 v^o.)

7 mai 1529.

A maistre Mathée Dalnassar, de Veronne, graveur du dict seigneur [Roy], la somme de six cens quinze livres tournois, pour la valeur de troys cens escuz d'or solleil, au feur de xlj s. pièce, à luy donnée et ordonnée par le dict seigneur, durant l'année commencée le premier jour de janvier mil cinq cens vingt-sept, finie et eschevé le dernier jour du moys de decembre mil cinq cens vingt-huit, par forme de pension et bienfaict, et pour son entretenement ou service du dict seigneur; pour ce cy, par vertu du dict roolle et de la quittance du dict M^e Mathée Dalnassar, signée à sa requeste du seing manuel de M^e Hamelin, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le septieme jour de may, l'an mil cinq cens vingt neuf, cy-rendue, la dicte somme de vjc xv l. t.

A luy la somme de six cens quinze livres tournois, pour la valeur de troys cens escuz d'or solleil, à xlj s. pièce, à luy ordonnée par le dict seigneur durant cette presente année commencée le premier jour de janvier dernier passé, aussi par forme de pension et bienfaict et pour son entretenement ou service du dict seigneur. De laquelle somme de six cens quinze livres le dict tresorier a faict payement comptant au dict M^e Mathée, en vertu du dict roolle, comme par sa quittance, signée à sa requeste du seing manuel dudict M^e Hamelin, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le septième jour du dict moys de may, l'an mil cinq cens vingt neuf cy-rendue, appert; pour ce cy la dicte somme de vi^e xv l. t.

(*Id.*, F^o LX r^o-v^o.)

4 décembre 1529.

A maistre Mathée Dalnassar, de Veronne, graveur du dict seigneur [Roy], la somme de six cens escuz d'or au soleil, auquel le

dict seigneur en a faict don pour les bons services qu'il luy a faictz, et aussi pour luy ayder et subvenir en l'entretenement de ses petis enfans, qu'il a en Ytallie, oultre les troys cens escuz d'or solleil, qu'il prent chacun an, par forme de pension sur les deniers de ses menuz plaisirs, et aultres dons et bienfaictz qu'il peult cy-devant avoir euz du dict seigneur et pourra avoir cy-après pour semblable cause. Et entend le dict seigneur que la dicte somme luy soit payée par les moys, et par chacun d'iceulx l'escus sol. jusques à plain payement de la dicte somme de vjc escus solleil, à commencer du present moys d'octobre, sur laquelle somme de vjc escus solleil ce dict tresorier a fait solucion et payement de la dicte somme de l'escus sol. au dict Dalnassar, de Veronne, à luy deue pour le dict moys d'octobre, en vertu du dict roolle, cy-devant rendu, comme par sa quittance, signée à sa requeste du seing manuel de M^e de Hacqueville, notaire et secretaire du Roy nostre dict seigneur, le quatriesme jour de decembre, l'an mil cinq cens vingt et neuf, montant la dicte somme de xijc. xxx l. t. servant cy pour la dicte somme de l'escus solleil, pour le dict moys d'octobre, et qui servira cy après sur deux parties, soubz le nom du dict Dalnassar, et sur troys parties du compte prochain en suyvant, pour le reste de la dicte somme de xijc xxx livres tournois. Pour ce cy, la dicte somme de l. escus sol. vallans. . . cij l. t. xs.

(*Idem*, K. 100, f^o cxj v^o.)

1534.

A messire Mathée, graveur du dict seigneur [Roy], la somme de quatre cens livres tournois, en laquelle a par cydevant esté condempné en l'amende, par sentence et jugement des generaulx des monnoyes, ung nommé Jehan de Raigny, maistre de la monnoye de Tours; et ce pour aucunement aider au dict Mathée à achepter quatre mil livres d'esmery, qu'il luy convient avoir pour graver et tailler des pierres, ainsi que icelluy seigneur luy a commandé et ordonné.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 89.)

Mars 1534.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 142, fol. 1 v^o.)

A Mathée Dalnassar de Veronne, graveur, pour son paiement de deux quesses de cuyr, ouvrées à la damasquine, et deux escriptoires

bordées d'agattes orientalles, que le Roy a achaptées de luy ij.^m. livres, dont il avoit esté appointé sur l'espargne, des deniers du quartier de janvier, fevrier et mars mil^{ve} xxxij, mais à cause des autres grans charges estans sur icellui il n'a sceu estre payé. Et a depuis le dict seigneur ordonné qu'il en sera appointé, par autre acquit, sur le dict coffre du Louvre, à prendre des deniers de ce present quartier de janvier, fevrier et mars. Pour ce la dicte somme de. ij.^m. l. tournois.

29 juin 1534.

A Mathée Dalnassar, de Veronne, peintre, graveur et varlet de chambre du Roy, la somme de trois cens escuz d'or soleil, dont le Roy luy a faict don, en faveur de services; aussi pour le recompenser de partie des deniers par luy desboursez à faire reparer et approprier le logis, appelé *les Estuves*, estant ou bout de l'isle du Pallais de Paris, ouquel le Roy lui a donné sa demeure. Et ce oultre les autres dons, gaiges et bienffaictz, qu'il a et pourra avoir pour autre et semblable cause du dict seigneur. A prendre sur les deniers prouvant de la vente ou composicion de l'office du contrerolleur du domaine de la viconté de Fallaise, nouvellement créé, et en laquelle n'a esté pourveu depuis l'edict sur ce faict par le Roy. Et n'entend le dict seigneur que le dict Dalnassar soit tenu faire autrement apparoir des dicts fraiz et reparations ainsi faictes au dict logis; dont le dict seigneur l'a relevé et relève.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 166, fol. 1 r^o.)

29 juin 1534.

Au dict maistre Mathieu Dalnazar, la somme de quatre cens livres tournois, sur et en deduction de vij^c livres restans de viij^c livres, à quoy le Roy a verbalement faict marché avec luy, pour la construction et ediffice d'un moulin, qui doit estre assis et porté sur bas-teaulx, en la riviere de Seyne, près la poincte du palais de Paris, pour servir à pollir dyamans, aymerauldes, agattes et autres espèces de pierres. Et ce, oultre c livres que le dict seigneur luy a cy devant faict delivrer, sur les dictes viij^c livres, par Claude Haligre, naguère

tresorier des plaisirs du dict seigneur; et sans ce que du dict marché de l'edifice, construction et façon du dict moulin, le dict tresorier de l'Espargne soit tenu faire autrement aparoir, ne en rapporter cy-après plus ample declaration en quoy la dicte partie de iiij^e livres aura esté employée, et dont icelluy seigneur l'a relevé et relieve par ledict acquit. A prandre au dict coffre du Louvre, des deniers du dict quartier d'avril, may et juing.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 166, fol. 2 r^o.)

[1534, 29 juin.]

A maistre Mathieu Dalnazar de Veronne, quatre cens quinze escuz d'or soleil, pour son paiement de deux pièces de tapisserie d'or et de soye, à verdure et petitz personnaiges des histoires de Actéon et Orphéus, contenant ensemble vingt aulnes trois quartz, mesure de Paris, qu'il a livrez et venduz au Roy en ce present mois de juing, et dont le dict seigneur a luy mesme fait marché à luy, au pris de xx escus d'or soleil par aulne. Et lequel aulnaige a esté fait, de l'ordonnance du dict seigneur, par M^e Pierre Paulle, dict l'*Italien*, son varlet de chambre, et Guillaume Moynier, son tappissier, ès mains duquel la dicte tapisserie a esté mise, comme appert par leurs certificacions atachées à l'acquit, qui, en vertu du present article, en sera expédié; et à Barthelemy de Pecugnac (?), de Bruxelles, xx escus d'or soleil, dont le Roy luy a fait don pour ses peines d'avoir fait apporter les dictes deux pièces de tapisserie et aider à en faire le marché. Qui est en somme iiij^e xxxv escus soleil, vallent, à la dicte raison de xlv s. pièce, ix^e lxxviii liv. tourn. xv s. A prandre au coffre du Louvre, des deniers de ce present quartier d'avril, may et juing.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 166, fol. 2 r^o.)

1534, 19 août.

Don à messire Mathe Dalnassar, graveur du dict seigneur [Roy], de l'office des contrerolleurs du grenier à seldu Pont-Saint-Esperit, vaccant par le trespas de feu M^e Odon Sellier, pour en faire, par le dict Dalnassar, son proffict, sans payer aucune chose.

(En marge). Nota, que le Roy n'entend luy donner que trois cens escuz la dessus.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 124.)

Il y a plusieurs autres actes relatifs aux gages réguliers, ou bien aux gratifications, que Matteo recevait pour ses enfants ; la dernière, en date du mois de mars 1539, est ainsi conçue :

A Mathée Dal Nassar ¹, autre painctre, vallet de chambre et graveur du dict seigneur [Roy], pour le parfaict de ses gaiges des années M. V^e xxxvj, xxxvij et xxxviij, à la dicte raison de vje livres par an, et à prendre comme dessus, [sur les deniers de l'Esparagne]. xiiij l. tournois.

(Arch. de l'Emp., *Acquits au comptant*, J. 961, pi. 195, fol. 2 v^e.)

7. La peinture et les peintres.

Les documents relatifs aux peintres français qui ont vécu depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à celle du dix-septième, publiés depuis vingt-cinq ans, ou à peu près, sont aussi nombreux qu'importants ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir les deux ouvrages de M. le comte de Laborde que j'ai cités souvent déjà dans cette notice, aussi bien que les douze volumes des *Archives de l'Art français*, sans parler d'un nombre considérable de travaux particuliers. Notre confrère, dont le zèle était stimulé par ces recherches incessantes, n'a pas manqué de prendre part à des études si utiles et si curieuses. De son vivant il était venu, comme je l'ai dit dans la première partie de cette notice, apporter sa pierre au monument que de zélés travailleurs voulaient élever aux artistes français. Après M. le comte de Laborde, qui avait élucidé si habilement la vie des trois *Clouet*, Fréville s'était empressé de publier, dans les *Archives de l'Art français*, plusieurs pièces importantes relatives à cette famille d'artistes, pièces échappées aux recherches du savant académicien ; c'est pourquoi je n'ai trouvé sur ce sujet que des notes déjà mises en œuvre, ou des indications bibliographiques. Voici les noms des peintres du seizième siècle sur lesquels notre confrère avait re-

1. Il touchait le même traitement que le Primatice dont l'article précède le sien.

cueillid esdocuments : CLOUET (JEAN ET FRANÇOIS) 1524-1541.— FOULON (PIERRE) d'Anvers, 1538. — CHAMPS (GUILLAUME DES)? — GUYON LEDOUX, 1542. — GRAINDOR (HERVÉ), 1541. — GUETI (BARTHÉLEMY) 1528-1532. — PARISOT (Jean) 1532. — PERRÉAL (JEHAN OU JEAN DE PARIS) 1524. — PILLASTRON (ANDRÉ) 1534. — PRIMADICCIO (FRANCESCO), célèbre sous le nom de PRIMATICE, 1537-1539. — RAF (JEAN) 1533-1534, peintre géographe. — ROUX DE ROUSSE, (JEAN-BAPTISTE) autrement dit le Rosso, 1532-1539. — ROTO (DOMINIQUE DE) de Venise, 1534-1538, peintre de Moresques. — LAURENS (JEAN DE) 1541, peintre de Lyon. — PILATI (Pierre) 1529, peintre demeurant à Tours.

Parmi ces noms j'en compte trois qui appartiennent à des artistes célèbres : JEAN PERRÉAL OU JEAN DE PARIS, LE PRIMATICE, Le Rosso; mais il ne faut pas oublier que l'ouvrage de M. le comte de Laborde (*la Renaissance des arts à la Cour de France, etc.*) traite principalement de l'histoire des peintres français aux quinzième et seizième siècles, et qu'on y trouve des documents aussi nombreux que précieux sur tous les artistes de cette époque; c'est pourquoi notre confrère n'a pu que glaner après l'habile et courageux moissonneur dont je viens de parler; pour Jean Perréal, par exemple, aux indications qu'il a pu recueillir il joint cette note : *Rien à ajouter à ce que dit M. de Laborde*; de même pour le Rosso je ne trouve que la mention suivante qui soit inédite :

A Raoul de Rousse, l'un des painctres du Roy, deux cens livres tournois, auquel le dict seigneur en a fait don, oultre et pardessus ses gaiges ordinaires du dict estat, et autres bienffaictz qu'il a euz et pourra avoir cy-aprez du dict seigneur, et sans diminution d'iceulx; à prendre au coffre du Louvre, des deniers de l'année finie le derrenier jour de decembre mil cinq cens trente et troys.

(Arch. de l'Empire, J. 962, p. 131.)

De plus Fréville avait rédigé cette notice rapide, qui a de l'intérêt aussi bien que la notice citée précédemment sur *Matteo del Nassaro*; je la reproduis ici sans rien changer à la rédaction de notre confrère.

« Le Rosso, qui fut en si grand crédit auprès de François I^{er},
« avait reçu une bonne éducation, et, indépendamment de son ta-

« lent dans la peinture, il était bon musicien et excellent architecte.

« Il était déjà connu avantageusement à Florence, sa patrie, à Rome et dans plusieurs autres villes d'Italie, lorsqu'il partit pour la France, vers l'an 1531. Il avait toujours, dit Vasari, eu dessein d'aller finir sa vie dans ce pays, persuadé qu'il était qu'on ne fait jamais fortune dans sa patrie, et en Toscane surtout. Une mauvaise affaire qui lui fut suscitée l'ayant obligé de partir, il se rendit à Venise et de là en France.

« Il y fut fort bien reçu par les Florentins, et ayant fait quelques tableaux qui furent placés dans la galerie de Fontainebleau et qui plurent infiniment à François I^{er}, ce prince le manda auprès de lui. L'air et les paroles de Rosso (il avait le poil roux, conforme à son nom, etc.) achevèrent de captiver François I^{er}, qui lui fit donner immédiatement un traitement de 400 écus et une maison à Paris, dans laquelle il ne vécut guère, étant, à Fontainebleau, chargé de la surveillance générale de la peinture, etc.

« Les peintures qu'il exécuta à Fontainebleau accrurent encore son crédit auprès du roi, qui lui fit donner un canonicat dans la Sainte-Chapelle de Notre-Dame de Paris. (Erreur, dit Bottari, car d'abord il n'y avait pas de Sainte-Chapelle de Notre-Dame à Paris, et ensuite le canonicat du Rosso était dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem.) Ce don le mit tout à fait à l'aise, tellement qu'il s'entoura de serviteurs et de cavaliers comme un seigneur, et qu'il se mit sur le pied de traiter magnifiquement ses amis et les Italiens qui venaient du dehors.

« Plusieurs des peintures qu'il fit à Fontainebleau ont été gravées; il exécuta encore des salières et autres vases en très-grand nombre, des dessins pour mascarades, etc.

« En 1540, lors du passage de Charles-Quint en France, la moitié de tous les ornements que François I^{er} fit faire à Fontainebleau pour honorer l'empereur furent composés par lui, l'autre moitié par le Bolonais Francesco Primaticcio.

« Parmi les ouvriers qui travaillaient avant le Rosso en stuc et en haut-relief, ceux qu'il aima le plus étaient le Florentin Lorenzo, Naldino Digazzetto, maître François d'Orliens, maître Simon de Paris, maître Claude de Paris, maître Laurent le Picard, etc.; mais le plus remarquable de tous était Domenico del Barbieri. Les peintres qui travaillèrent avec lui

« à Fontainebleau furent Lucas Penni, frère de Jean François,
 « dit le *Fattore*, Léonard le Flamand, peintre d'un grand mérite,
 « le Florentin Bartolomeo Miniati, Francesco Caccianimici, et
 « Giovan Baptista de Bagnacavallo. Ces derniers travaillaient
 « avec lui pendant que Francesco Primaticcio était à Rome oc-
 « cupé à mouler en bronze, par ordre de François I^{er}, le Lao-
 « con, l'Apollon et autres antiquités de premier mérite;
 « j'omets le nom des ciseleurs, menuisiers, etc., qui travaillèrent
 « avec le Rosso.

« Parmi les travaux exécutés à Fontainebleau par le Rosso,
 « Vasari a oublié de mentionner les treize tableaux allégoriques
 « qui retraçaient les principales actions de François I^{er}, où il le
 « présentait comme le protecteur des arts et des sciences, comme
 « un prince bon, sage et valeureux, enfin comme l'admirateur
 « du beau sexe. (V. *Fontainebleau*, par E. Jamin, 1838.)

« Il était arrivé au comble de la fortune : ses traitements s'é-
 « levaient à la somme de mille écus, non compris les indemnités
 « pour ses travaux, lorsque la fortune qui ne se lasse point.....
 « il s'empoisonna en 1541.... dont le roi témoigna beaucoup de
 « regret..... mais comme les travaux de Fontainebleau n'étaient
 « pas encore achevés, il en chargea Primatice. (Voyez Giorgio
 « Vasari, *le Vite de' più eccellenti pittori*, etc, Firenze 1853,
 « in-18, t. IX, pp. 67-83.) »

Quant à Jean de Boulogne, célèbre sous le nom de *Primatice*,
 Fréville avait recueilli sur cet artiste plusieurs documents datés
 des années 1537, 38, 39, qui faisaient connaître les gages qu'il
 recevait chaque année. M. le comte de Laborde a publié ces
 documents à la page 763 de ses additions au tome I^{er} de *la Re-
 naissance des arts à la cour de France*, et comme un complément
 des pièces du même genre qu'il avait fait connaître pour les an-
 nées 1540 et suivantes, dans le t. I^{er} de ce même ouvrage.

Voici encore quelques détails relatifs à des artistes français
 moins connus que ceux dont je viens de parler :

PIERRE FOULLON, peintre de M. de Boisv, né à Anvers, lettres
 de naturalisation datées de 1538. Nota. M. de Laborde, page
 242 de *la Renaissance*, etc., ne cite en fait de peintre de ce nom
 que Benjamin Foullon, peintre du roi, qui était, en 1586-1587,
 porté dans l'état des officiers de la reine sous le titre de « nepveu
 de feu M. Jannet » (page 242). Si ce Benjamin est fils de Pierre Foul-
 lon, celui-ci aurait alors épousé une sœur de François Clouet dit

Jeannet, dont la mort serait antérieure à l'année 1586; M. le comte de Laborde ne fait vivre François Clouet que de 1520 à 1580.

A propos de Hervé Graindor dont M. de Laborde a parlé page 298 de la *Renaissance des Arts*, etc., Fréville a laissé le document et la petite note suivante :

A Hervé Graindor, painctre, la somme de sept livres, dix solz tournois, pour la façon d'avoir redoré et painct le dessus de la coche du Roy, qui a servy au tournoy des chevallyers errans (qui eut lieu à Châtelrault, en juillet 1540, à l'occasion des fiançailles de la princesse de Navarre (Jeanne d'Albret, nièce de François I^{er}), avec Guillaume, dit *Le Riche*, duc de Gueldre, de Clèves, de Berg, etc.; le mariage n'eut point lieu, parce que la princesse n'était pas encore nubile, et les circonstances politiques ayant changé, Jeanne d'Albret épousa Antoine, duc de Vendôme).—Laquelle somme de sept livrés dix solz tournois luy a esté payée par ce dit present argentier, comme par sa quittance du xvij^e jour de juing mil cinq cens xij, cy-rendue, servant cy, appert.

Ce *coche* était mené par quatre juments richement caparaçonnées, (*Id.*, fol. ijc iiij^{xx} x r^o.)

(Arch. de l'Empire, K. 92, fol. ij^e iiij^{xx} v^o. Compte de l'argenterie. — Cf. De Laborde, *Renaissance*, t. I, p. 298.)

Je termine cette série par deux petites indications curieuses, relatives au peintre géographe Jean Raf, 1533-1534 :

« A Jehan Raf, painctre de Flandres, la somme de quatre-vingtz dix livres tournois, pour la valeur de xl escuz d'or au soleil, à raison de xlv solz pièce, dont le Roy luy a fait don, en faveur de ce qui luy a présenté une carte où est figurée les villes et pays d'Angleterre; à prendre sur les deniers ordonnez estre distribuez comme dessus. »

1534, 14 août.

« A Jehan Raf, painctre, en don, la somme de quarente escuz soleil, en consideration d'ung pourtraict de la ville de Londres, dont il a ci-devant fait present au dict seigneur [Roy]; à prendre sur les deniers de l'Espargne.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pl. 123.)

8. *Sculpteurs en pierre, en stuc et en bois.*

Certaines personnes, même parmi celles qui ont la prétention de connaître l'histoire des beaux-arts en France, ne font pas remonter plus haut que le dix-septième siècle l'art de la statuaire dans notre pays. Pour ces personnes, cette multitude de figures de tous genres qui couvraient nos monuments religieux et civils pendant le moyen âge et la renaissance, et dont par malheur un très-petit nombre est parvenu jusqu'à nous, toutes ces figures, dis-je, sont indignes d'être étudiées, excepté au point de vue de l'archéologie. Sans vouloir attribuer à l'art français pendant le moyen âge et la renaissance plus d'importance et de perfection qu'il n'en a réellement, on peut dire, sans être taxé d'un ridicule engouement, que les productions nombreuses de la statuaire du XIII^e au XVI^e siècle méritent à tous égards une étude approfondie, et que la France particulièrement peut être fière à bon droit des monuments qu'elle renferme.

Il y a plus d'un demi-siècle aujourd'hui qu'un archéologue aussi laborieux que savant, Émeric David, avait essayé de faire connaître toutes nos richesses en ce genre, et son livre sur l'histoire de la sculpture¹, bien qu'il soit possible aujourd'hui d'y signaler quelques erreurs et beaucoup de lacunes, n'en reste pas moins un ouvrage remarquable très-utile à consulter.

Notre confrère avait trop étudié l'histoire de l'art en France, pour ne connaître pas les travaux d'Émeric David et quelques autres travaux du même genre antérieurs au mouvement que j'ai signalé dans la première partie de cette notice. D'après les notes que j'ai trouvées parmi ses papiers, tout en appréciant à leur juste valeur les ouvrages d'Émeric David, et particulièrement son Histoire de la sculpture en France, il n'admettait pas toutes les assertions émises par Émeric David. Celui-ci n'accordait qu'une influence très-faible aux artistes italiens appelés en France par Charles VIII et Louis XII; Fréville, au contraire, bien renseigné par les documents assez nombreux découverts depuis quelques années, et publiés dans les *Archives de l'Art français*, principa-

(1) Histoire de la sculpture française, par T.-B. Émeric David, de l'Institut, etc., accompagnée de notes et observations par M. J. Du Seigneur, statuaire, et publiée pour la première fois par les soins de M. Paul Lacroix. Paris, 1853, in-18.

lement, accordait aux Italiens l'importance qui leur est due réellement. C'est une question de l'histoire de l'art dans notre pays, qui mérite à tous égards une attention sérieuse. Fréville l'aurait bien certainement étudiée avec tous les soins, toute la sagacité qu'il apportait dans ses travaux ; mais le temps lui a manqué. Voici les noms des artistes sculpteurs, émailleurs ou verriers, sur lesquels il avait recueilli des notes ou des documents :

NICOLAS BELLINI de Modène, sculpteur et faiseur de masques, 1534-1536. — JUSTE de JUST, sculpteur, 1529-1539. — PIERRE DE BRYMBAL, tailleur d'images travaillant en marbre, 1534. — GIROLAMO DELLA ROBBIA, sculpteur et émailleur, 1530-1539. — JOACHIM RAOULLAND, sculpteur sur pierre et sur bois, 1534. — MICHEL COLOMB, sculpteur. — EMOND BROSSARD, gentilhomme verrier, 1529. — ANTOINE DE GAULTIER, maître de la verrerie de Crisolle 1537. — FRANÇOIS BONGARS, gentilhomme verrier à Ivry en Berry, 1547. — DENIS FOLOMMEAU, verrier ordinaire de François I^{er}, 1523. — JEAN CHASTELLAU, JEAN DELAHAMÉE, peintres sur verre, employés par François I^{er} en 1527, pour la décoration des châteaux de Fontainebleau, Villers-Cotterets et Madrid près Paris (voir comte de Laborde, *Renaissance*, t. I^{er}, p. 377 et 413). — DOMINIQUE BALLARIN, verrier de Venise, 1534, inscrit sur le livre d'or des verriers de Murano (voir J. Labarte, *Catal. Debruge-Dumesnil*, p. 346, et pass. ; de Bussolin, *Guida alle fabbriche di Murano*, Venezia, 1842 ; Fanello, *Saggio storico di Murano*. Venezia, 1816). Parmi les sculpteurs en très-petit nombre que j'ai nommés plus haut, quelques-uns, tels que *Juste de Just*, *Michel Colomb*, *Girolamo della Robbia*, jouissent maintenant d'une réputation méritée ; quelques débris des œuvres nombreuses sorties de leurs mains, échappés comme par miracle aux marteaux des démolisseurs, nous permettent de juger leur génie ; il suffit d'aller voir le tombeau des enfants de Charles VIII dans la cathédrale de Tours, dû au ciseau de *Juste de Just*, ou dans la cathédrale de Nantes, cette œuvre magistrale de Michel Colomb, le tombeau du dernier des ducs de Bretagne, François II ; ou bien encore de visiter les collections du Louvre, et celles du musée de l'hôtel de Cluny, qui renferment quelques morceaux du sculpteur Della Robbia, pour apprécier ces hommes de la Renaissance à leur juste valeur.

Les trois artistes éminents que je viens de nommer ont été depuis quelques années les sujets de recherches incessantes ; des

documents assez nombreux, relatifs soit à leurs travaux, soit à leurs personnes, ont été mis au jour. Au premier rang, je citerai la *Renaissance des Arts à la Cour de France*, de M. le comte de Laborde, et les *Archives de l'Art français*, sans oublier des travaux particuliers, tels que la monographie des *Della Robbia* due à M. Barbet de Jouy, et quelques autres études du même genre.

Je trouve parmi les documents recueillis par notre confrère quelques pièces relatives à Juste de Just et aux Della Robbia, qui ont de l'intérêt. Voici trois mentions relatives à Juste de Just que je crois encore inédites :

29 sept. 1529.

A Juste de Just, immager en marbre, demourant à Tours, la somme de cent deux livres dix solz tournois, pour la valler de cinquante escuz d'or soleil, au feur de xlj s. pièce, à luy ordonnée par ledit seigneur [Roy], sur ses fraiz, sallaire et payement de certaines ymaiges de marbre que le dit seigneur luy a donné charge de faire pour son service. De laquelle somme de cij l. t. x s. ce dict present tresorier a faict payement comptant au dict Juste de Just, en vertu du dict roolle, comme par sa quittance, signée à sa requeste du seing manuel de M^e Divernay, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le vingt-neufvième jour de septembre, l'an mil cinq cens vingt neuf, cy rendue, appert.

(Arch. de l'Empire, Compte des menus plaisirs, K. 100, fol. iiij^{xx} xix, r^o et v^o.)

15 mars 1530.

A Juste de Just, tailleur en marbre, demourant à Tours, la somme de cent deux livres dix solz tournois, pour la valler de cinquante escuz d'or solleil, à la raison de xlj s. pièce, pour convertir à besongner à deux statues en marbre, l'une de Hercules et l'autre de Leda, lesquelles le dict seigneur luy a ordonnées faire pour son service. Pour ce cy, par vertu du dict roolle cy-devant rendu, et de la quittance du dict de Just, signée à sa requeste du seing manuel de maistre de Champeverne, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le quinzième jour de mars, l'an mil cinq cens et vingt neuf, cy rendue, la dicte somme de cij l. t. x s.

(Arch. de l'Emp., K. 100, fol. xxij v^o. Menus plaisirs, 2^e compte.)

Mars 1539.

A Juste de Just, sculpteur en marbre du Roy, par manière de gaiges et entretenement durant quatre années, finies le dernier jour de decembre M. v^e xxxviij, à raison de i^je xl l. t. par an; pour ce, à prandre comme dessus, [sur les deniers de l'Espargne,]. . . ix^e lx l. t.

(Arch. de l'Emp., J. 961, pi. 195, fol. 2 r^o.)

Quant aux documents relatifs à Girolamo Della Robbia, ils font aussi mention de *Pierre Gadier*, tailleur de pierre et maître maçon, sur qui notre confrère avait aussi réuni quelques notes que je n'ai pas retrouvées. Dans ses *Additions* au tome I de *la Renaissance à la Cour de France*, M. le comte de Laborde (p. 1028 à 1030) a parlé de Girolamo Della Robbia; il le considère comme le principal constructeur de ce curieux château de Madrid ou de Boulogne dont il ne reste plus rien de nos jours. M. de Laborde a publié une série de documents relatifs à cet habile maître d'œuvre dans cette notice excellente et détaillée sur le château de Madrid, parmi lesquels j'ai retrouvé les pièces que notre confrère avait notées. Il ne me reste donc qu'à enregistrer la mention suivante qui ne figure pas avec les autres :

A Jherosme de la Robie, sculpteur et esmailleur du Roy, pour ses gaiges de quatre années finies le dernier jour de decembre m. v^e xxxviij, à i^je xl livres par an, et à prandre comme dessus [sur les deniers de l'Espargne]. ix^e lx l. t. x s.

(Arch. de l'Empire, *Acquits au comptant*, J. 961, pi. 153, fol. 2 v^o.)

Voici encore une pièce relative à un sculpteur italien, employé par François I^{er}, Nicolas Bellini, de Modène, dont Emeric David a parlé dans son *Histoire de la sculpture en France*, 1853, in-12 (p. 156-164), et que M. le comte de Laborde a signalé comme travaillant aux ouvrages de stuc du château de Fontainebleau, sous la direction du Primatice, en 1533, à raison de vingt livres par mois :

18 juillet 1534.

Don à Nicolas de Modène, varlet de garderobbe du dict seigneur [Roy], et aussi sculpteur et faiseur de masques, de la somme de deux

cens vingt-trois livres tournois, à prendre sur les lotz et ventes advenuz et escheuz au dict seigneur, à cause de la vendicion faicte par decret d'une maison appartenant à feu Jehan Prevost, assise près Saint-Gervais, tenant au Plat d'estaing. Et ce, pour et en recompense de deux années qui sont deues au dict Modène de ses gaiges, nonobstant que telz dons ne soient faictz que pour la moictié, l'ordonnance des coffres du Louvre et autres ordonnances à ce contraires, ausquelles le dict seigneur deroge et à la derogatoire d'icelles, etc.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 118, fol. 1 v^o.)

Une note au crayon, tracée par Fréville sur la couverture qui renfermait les pièces relatives à Nicolas Bellini, est ainsi conçue : *Faiseurs de masques signifie sculpteurs en grotesques (Voir de La B., Travaux de Fontainebleau)*. Une mention, tirée des comptes de l'argenterie et datée de l'année 1536, semble indiquer que les masques, d'un usage très-habituel soit dans la vie privée, soit dans les divertissements à cette époque, étaient confectionnés par des artistes peintres. Voici cette mention, que Fréville avait réunie aux documents sur Bellini :

1536.

A Léonard de Laulne, tailleur des habillemens du Roy, notre seigneur, la somme de sept livres tournoys, pour son remboursement de pareille somme qu'il a desboursée de ses deniers à ung painctre, en l'achapt d'une douzaine de fins masques, argentez par dedans, livrez ès mains du Roy, pour en faire à son plaisir et volunté, qui est au pris de quarante-cinq solz tournoys, pour pièce.

(Arch. de l'Empire, K. 91, fol. iij^{re} x r^o. Compte de l'argenterie.)

La pièce suivante est relative à *Joachin Raoulland*, tailleur en pierre et en bois, qui peut bien être le même que Cadier Raoulland, désigné sous l'année 1540, aux pages 403 et 420 de la *Renaissance des Arts à la cour de France*, parmi les artistes employés à Fontainebleau :

29 juin 1534.

A Joachin Raoulland, tailleur en pierre et en bois, demourant en la maison de M. de Guise ¹, la somme de quatre cens cinquante livres tournois, pour la valeur de ij^c escus d'or solleil, à raison de xlv s. pièce, dont le Roy luy a faict don en faveur des voiaiges par luy faictz, peines et travaux qu'il a euz et pourra avoir cy après, suivant la charge à luy donnée par le dict seigneur de luy faire provision et amas de certaine quantité de boys de differentes coulleurs, et de pierre tirant sur la dureté de celle du marbre, qui se doit recouvrer au villaige de Jaulge, près la ville de Tonnerre, et que le Roy a delibéré faire conduire et apporter par la rivière d'Yonne, jusques à Fontainebleau, pour estre emploïé en ses ediffices du dict lieu. A prendre au tresor du Louvre, des deniers du quartier d'avril.

(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 166, f^o 1 v^o.)

9 et 10. *Tapisseries du roi ; tapisseries de Flandre, avec les noms des fabricants. Étoffes d'or et de soie. Tireurs d'or.*

Les lecteurs auxquels je m'adresse sont trop familiarisés avec l'histoire de la vie privée des nations de l'Europe au moyen âge et pendant la Renaissance, pour ne pas savoir que les tapisseries, comme les étoffes d'or et de soie, ont été d'un usage très-répandu à ces époques, soit dans l'ameublement, soit dans le costume. Les ouvriers employés à la fabrication de ces différentes étoffes ont été très-nombreux à la fin du quinzième siècle, et peuvent être considérés pour la plupart comme de véritables artistes. Leur établissement en France remonte au milieu du treizième siècle ; même à une époque antérieure on peut signaler la présence de travailleurs en ce genre dans quelques grandes villes, telles que Paris et Tours ; il y avait longtemps, au quinzième siècle, que ces artistes ouvriers pouvaient rivaliser avec les villes de Flandre, très-renommées déjà au moyen âge dans ce genre de fabrication.

1. *La maison de monsieur de Guise*, l'ancien hôtel Clisson, qui devint en 1560 l'hôtel de Guise, fut agrandie et reconstruite comme on la voit à peu près aujourd'hui encore, et resta l'hôtel de Soubise jusqu'en 1789, puis fut affectée, par un décret impérial du 6 mars 1808, au service des Archives de la nation. C'est encore aujourd'hui le palais des Archives de l'Empire.

Seulement la lutte longue et désastreuse soutenue par la France contre l'Angleterre pendant près d'un siècle avait ruiné cette industrie, qui a toujours eu besoin de la paix pour prospérer ; de là provient le renouvellement de la fabrication des tapis en France, et des étoffes d'or et de soie, fabrication très-encouragée par Louis XI, recevant aussi des développements nouveaux sous Charles VIII et Louis XII, parvenant à un degré de perfection remarquable sous François I^{er} et Henri II. L'étendue de cette notice ne me permet pas de faire ici même en abrégé l'histoire de cette industrie, une des plus importantes que la France ait cultivées aux différentes époques de prospérité ; et je me contenterai de renvoyer à plusieurs ouvrages publiés récemment, entre lesquels je citerai ceux de MM. Ach. Jubinal, Louis Paris et Tarbé sur les tapisseries, ceux de MM. Francisque Michel et Pariset sur les étoffes d'or et de soie.

D'après les notes laissées par notre confrère, je ne puis douter que cette partie importante de l'industrie française n'ait fixé son attention, et qu'il n'ait eu le projet de consacrer un chapitre détaillé dans son travail à toutes les branches qui la concernent ; non-seulement j'ai trouvé des indications bibliographiques assez nombreuses, mais encore des documents curieux et pour la plupart inédits. Voici les noms de tapissiers français ou étrangers, dont plusieurs, parmi les Français, portent le titre de *Tapissiers du Roi* ; d'autres sont simplement appelés *Tireurs d'or*, mais n'en fournissent pas moins au roi directement des ouvrages d'une grande magnificence et d'un art très-avancé.

Tapissiers ordinaires du Roi, avec leurs gages par année.

1523.

Richard le Cordier	vij ^{xx} x l. t.
Bricet Dupré	ij ^c xl l. t.
Pierre Dugart	ix ^{xx} l. t.
Michel Dumain	vij ^{xx} x l. t.
Marc Herbannier	vij ^{xx} x l. t.
Jacques Vallart	vij ^{xx} x l. t.

(Arch. de l'Empire, Comptes de la maison du roi, K. 98, fol. xxij, r^o et v^o.)

Jehan, nepveu de Boisset, nommé Jacq. Billot. . .	c l. t.
Pierre du Gart	ix ^{xx} l. t.
Jacques Vallart.	vij ^{xx} x l. t.
Richard le Cordier.	vij ^{xx} x l. t.
Lancelot Jousselin.	vii ^{xx} x l. t.

(*Id.*, K. 99, fol. xxiiiij v°.)

Guillaume Allart, tapissier du roi en 1536 et 1541.

Nicolas Drouin, tapissier valet de chambre de Madame mère (Louise de Savoie), 27 oct. 1529.

Pierre Langlois, tapissier ordinaire du roi en 1541.

Jean-Baptiste d'Auvergne, tireur d'or, demeurant à Tours, attaché à la maison du roi, 1529-1538.

Alain Boisdenier, tireur d'or. Voir le ms. de la Bibl. impér. n° 1141, f° LIII, v°.

Charlotte Bonnet ou *Bonnette*, brodeuse du roi en l'année 1529, demeurant à Paris, reçoit une pension de cent livres tournois — et fait sous la même date des fournitures importantes. (Voir aux Arch. de l'Emp., Comptes des Menus Plaisirs, K. 100, f°^{os} 96 r° — 79 v°, 46 v°, 102 r°.)

Robert de Luz, brodeur du roi en 1535.

Renée Prebresse, brodeuse à Paris, nov. 1529.

Étienne Bernard, brodeur à Tours. — Il brode le tapis de velours et les autres meubles destinés à la chambre de l'empereur Charles-Quint passant en France, en 1539; Arch. de l'Emp., K. 92, f° 307 r°. Comptes de l'argenterie.

Nicolas et Pasquier de Mortaigne, tapissiers de Paris, 1528-1530.

Claude Yon, tapissier de Paris, 1534.

Denys de Moetkerke d'Anvers, 17 septembre 1529.

Bastien de la Porte, de Bruxelles. Nov. 1528.

Remy Goulifart, brodeur, natif d'Anvers, fixé à Tours, où il a femme et enfants. Lettres de naturalisation, d'août 1528. (Arch. de l'emp., Trésor des chartes, registre J. 238 (CCXLIII), pi. 431.)

M. le comte de Laborde a publié, p. 432, 433, du t. I de la *Renaissance des Arts à la cour de France*, une liste de tapissiers employés par le roi de 1540 à 1550. Aucun des noms cités dans ces deux pages ne se trouve parmi ceux que je donne plus haut.

Voici quelques-uns des documents relatifs aux hommes dont je viens de donner le nom et de faire connaître l'industrie :

Octobre 1528.

François, etc. Savoir faisons, etc., que Nous, ayans regard et consideration aux bons et agréables services que nostre bien-amée Guillemecte Aubaux, vefve de feu Claude de Mortaigne, en son vivant tappicier et varlet de chambre de nostre très chère et très amée dame et mère, la duchesse de Bourbonnoys, d'Angoulmoys et d'Anjou, a faiz tant à nostre dicté dame et mère que à feue nostre très chère et très amée compaignie la Royne, que Dieu absoille, en l'estat de saige femme ; et semblablement que le dict feu Claude de Mortaigne, son dict mary, a faiz de son vivant à notre dicté dame et mère, en l'estat de tappicier ; voulans iceulx services reconnoistre envers Claudine de Mortaigne, sa fille ; pour ces causes et autres considerations à ce nous mouvant, avons à la dicté Guillemette Aubaux et Claudine de Mortaigne, sa fille, donné, cédé . . . tous et chascuns les biens, tant meubles que immeubles . . . qui furent et appartinrent à Pierre et Jehan Vachiers, ditz *Cordiers*, situez et assis tant en la ville de Moulins que ailleurs en nostre royaume, à nous confisque . . . par la notoire rebellion et crime de leze majesté commis et perpetrez par les dictz Vachiers, ditz *Cordiers*, lesquelz se sont absentez hors nostre dict royaume et retirez au service de feu Charles, jadis de Bourbon . . . Donné à Fontainebleau . . .

(Tr. de Ch., reg. J. 238 (ccxliii), p. 503.)

18 juin 1529.

A Nicollas et Pasquier de Mortaigne, tappiciers, demourans à Paris, la somme de quatre cens dix livres tourn. pour la valleur de deux cens escuz d'or solleil, au feur de xlj s. pièce, à eulx ordonnée par le dict seigneur [Roy,] pour convertir à achapter des soyes et estoffes et autres choses necessaires pour besongner à une tapisserie de soye, que le dict seigneur leur a ordonnée faire pour son service, suyvant les patrons que leur en a faict bailler à ceste fin. En laquelle tapisserie seront figurées une Leda avec certaines mises (muses?) et satires, et autres deppendances de poïeterie. De laquelle somme de iiij^c x l. t. ce dict present tresorier a faict payement comptant au dict Nicolas et Pasquier de Mortaigne, en vertu du dict roolle, comme

par sa quittance, signée à leur requeste du seing manuel de M^e Bourdin, notaire et secretaire du Roy, nostre dict seigneur, le dix-huictième jour de juing, l'an mil cinq cents vingt neuf, cy rendue, appert...

(Arch. de l'Emp., K. 100, fol. lxx v^o et lxxj r^o. Comptes des menus plaisirs.)

NOTA. Au sujet de Nicolas et de Pasquier de Mortaigne, voir le même registre aux f^os 29 r^o, v^o, 42 v^o, 117 v^o, 120 v^o.

Nov. 1534.

Claude Yon, tapissier de Paris, fournit au Roi, étant à Marseille lors du mariage de Henri avec Catherine de Médicis, un riche lit de camp « estant sur champ de veloux cramoisy, remply de grans ruisseaux à feuillaiges d'or, gectant fruit de petites perles, de liayson de grosses perles » pour le prix de 13,000 livres.

(Arch. de l'Emp., J. 962, pi. 249, fol. 1 v^o.)

1541.

Draps d'or et d'argent, fabriqués à Tours.

A Hector Drouyn, marchant demourant à Tours, la somme de troys cens soixante quinze livres tournois, pour six aulnes deux tiers toille d'or frizée, à troys frizeures sur champ noir, pour faire cocte pour Madame de Canaples, à laquelle le Roy en a faict don. A xxv escus sol. l'aulne, vallent. 375 livres.

A luy, pour une aulne et demye de la dicte toille d'or frizée, qu'il a fournye en la quantité de cinq aulnes, pour servir à faire cotte pour Madame de Canaples, dont le surplus des dictes cinq aulnes, qui est troys aulnes et demye, a esté fourny cy devant par les dicts Tardif et Frichepain. Qui est pour la dicte aulne et demye, audict pris de xxv escus sol. l'aulne, la somme de 84 l. 7 s. 6 d. t.

A luy, pour dix aulnes toille d'or, frizée d'or et d'argent sur champ incarnat, pour servir à faire bas de soye, capparasson et harnois de cheval pour le Roy de Navarre, au pris de 25 escus sol. l'aulne, valent cy la somme de 562 liv. t. 10 s. t.

Au dict Hector Drouyn, pour dix aulnes autre toille d'argent, frizée d'or, pour faire bas de soye, capparasson et harnois de cheval pour monsieur de Montpezat, à 25 escus sol. l'aulne, vallent cy la somme de 562 liv. 10 sous tourn.

Toutes les quelles parties montent ensemble à la somme de 1584 l. 7 s. 6 d. tourn.

(Arch. de l'Emp., K. 92, f° 271 v°. Comptes de l'argenterie.)

17 sept. 1529.

A Denis de Moetkerke, marchant, demourant à Envers, en Flandres, la somme de troys cens vingt cinq livres, cinq solz tournois, à luy ordonnée par le dict seigneur [Roy,] pour son payement des parties qui s'ensuyvent.

C'est assavoir : pour une pièce de toile damassée, où est le *Mistaire de la Passion de Nostre Seigneur*, contenant xxvj aulnes de Paris; — pour une autre pièce ouvraigée du Saint-Esprit, contenant xxvj aulnes; — pour une autre pièce de mêmes ouvraiges, contenant xxvij aulnes; — pour deux autres pièces de mesme ouvraige, contenant l aulnes. Desquelles parties de toile dessus dictes le dict seigneur a fait pris et marché, l'une portant l'autre, avec le dict de Moetkerke à la dicte somme, et icelles fait mettre ès mains de Madamoyselle d'Allais, Catherine de St-Aubin (K. 100, 2^{me} compte, f° 20 r°), l'une des damoyselles de chambre de madicte dame pour en faire selon ce que par icelluy seigneur lui avoit esté ordonné. Laquelle somme lui a esté payée. . .

(Arch. de l'Emp., K. 100, fol. iiij^{re} xvj, v°. Comptes des menus plaisirs.)

Novembre 1538.

A BASTIEN DE LA PORTE, marchant de Brusselles, xix^e lxj l. xiiij s. x d. pour son paiement de trois pièces de fine tapisserie et quatre pentes, pour fournir une garniture de ciel de lict de camp, de l'histoire de Phebus; le tout rehaulsé de fil d'or, d'argent et de soye; contenant ensemble xvij aulnes quart et demy, et ung seiziesme d'aulne, que le Roy, dès le dict mois d'octobre derrenier, a achapté de luy, au pris de l'escus solleil l'aulne, revenant à la somme susdicte. Et icelle tapperie, par ordonnance du dict seigneur délivrée ès mains de Guillaume Moynier, tapperier ordinaire du dict seigneur, pour icelle conserver avec les autres dont il a charge par le dict seigneur. Pour ce, à prandre comme dessus, [sur les deniers ordonnez estre distribués autour du Roy]. xix^e xj l. t. xiiij s. x d.

(Archives de l'Empire, J. 962, pi. 150, f° 1, r°.)

Décembre 1538.

A MELCHIOR BALDI, facteur de MARC CRETIF [de Flandre?], pour ij^c xiiij aulnes ung quart et demy de tapisserie, qui contiennent (1^o) : les tapisseries de l'*histoire de Rémus et Romulus*; (2^o) des *espaliers*; (3^o) de la *création du monde*, et autres pièces, que le dict seigneur [Roy] a luy-mesme achactées au pris de trente cinq escuz l'aulne. A prandre comme dessus, [sur les deniers de l'Espargne ordonnez estre distribuez à l'entour du Roy.] vij^m. v^c. iij escus et demy quart d'escu soleil; vallent. . . . xvij^m. viij^c. iiij^{xx} ijl. vid.

A CORNELIE DE RAMELINE, facteur de DANYEL et ANTHOINE DE BOMBERG et de GUIL. DARMOYEN, pour le paiement de trois pièces de tapisserie des *Actes des Apostres*, contenant soixante treize aulnes, quart et demy, que le dict seigneur [Roy] a luy-mesmes achactées au pris de cinquante escuz d'or soleil l'aulne. A prandre comme dessus, [sur les deniers de l'Espargne ordonnez estre distribuez à l'entour du Roy,] iij^m. vj^c. lxvij escus, et iij quars d'escu soleil, vallent. viij^m. ij^c. liiij l. t. xij s. ix d.
(Arch. de l'Empire, J. 962, pi. 149.)

Juin 1534.

A Baptiste d'Alvergne, tireur d'or, la somme de trois mil trois cens soixante quinze livres tournois, pour la valeur de xv^c escus d'or au sol., à raison de xlv. s. t. pièce, pour son paiement des choses cy aprez declairées, que le Roy a achapté de luy, ou moys d'avril et may derreniers passez, le prix susdict; assavoir:

Deux devantz de cotte et deux paires de manchons, sur fons de veloux vert, ouvrez de trois cordons d'or fin, en tresse, et de canetille d'argent fin, iij^c escus d'or sol.—Une autre cotte et une paire de manchons, sur semblable fons de veloux vert, aussi ouvré de trois cordons d'or fin fillé en tresse, et les grans fleurons de canetille d'or faux, c escus sol.—Ung autre devant de cotte de veloux orange, plus grant que les dessus dictz, avec une paire de manchons (manches courtes) à la françoise, et une tresse de trois gros cordons de fil d'argent fin fillé,—guippée de canetille d'argent traict, ij^c escus sol. Item ung autre devant de cotte de veloux jaulne paille, et une paire d'autres manchons à la françoise, avec une paire de hault de manches à l'espaignolle, garniz de troys gros cordons et de fil d'argent

fillé fin en tresse, ouvré de canetille d'argent traict fin, autres ijc escus sol.—Plus, ung devant de cette et une paire de manchons de veloux bleu à la françoise, et ung hault de manches à l'espaignolle, aussi garny de trois gros cordons d'or fin, fillé et ouvré de canetille, à la damasquine, ijc escus sol. — Item ung autre devant de cotte et une paire de manchons de satin cramoisy, garny de trois cordons d'or fin, fillé en tresse, ouvré de canetille à petit parquet d'or traict fin, ijc escus sol. — Item ung autre devant de cotte de veloux orange, avec une paire de manchons ouvrez à la françoise, de canetille d'argent faulx, c escus sol.; et troys haultz de manches à l'espaignolle de veloux vert, pareillement ouvrez d'or fin, avec une paire d'autres manchons aussi de veloux vert, ouvrez d'or faulx, c escus sol.

Toutes lesquelles choses le dict Baptiste a delivrées ès mains du Roy pour en faire et disposer à son plaisir et volonté. Et a ordonné le dict seigneur qu'il sera appointé desdictes iij^m iij^e lxxv l. t., assavoir : sur le quartier d'avril, may et juing xvjc iij^e vij l. x s. t., et sur celuy de juillet, aoust et septembre, le tout en l'année presente, de pareille somme de xvjc iij^e vij l. x s. t. Et sans ce que des dicts pris et valeur des dictes choses, de la delivrance d'icelles faicte en ses mains, ne de ce qu'il en aura fait ou fera cy aprez, le dict tresorier de l'Espargne soit tenu autrement en faire apparoir, ne en rapporter plus ample declaration, enseignement ou certification sur ses dicts comptes, dont, actendu que le Roy nostre dict seigneur en a luy-mesme faict le dict pris et icelles retenues en ses mains, comme dit est, il l'en a rellevé et relleve.

(Arch. de l'Emp., J. 962, p. 132. 1 r^o.)

Le même Baptiste d'Alvergne, tireur d'or, au 15 mars 1536, fournit vingt aunes de passement d'argent fait à jour et pesant 31 onces 6 gros, pour le prix de 158 l. 15 sols, et autres objets ; du fil d'or fin filé de Florence, à 22 l. 10 s. le marc ; du fil d'or, façon de Milan, à 70 s. tourn. l'once ; etc.

(Arch. de l'Empire, K. 91, fol. 44, r^o et suiv. Comptes de l'argenterie.)

Le même fournit d'autres objets de même nature, dans les mois d'avril et décembre 1537. Les fournitures de l'année se montent à 949 l. 6 s. 7 d. ob. tourn.

(*Id.*, fol. 45 r^o à 47 r^o.)

Autres fournitures, en 1537,

(*Id.*, fol. ij^e vij, v^o et suiv.)

Autres fournitures, en 1537.

(*Id.*, fol. ij^e xlviii, v^o et suiv.)

En 1541, le même fournit pour une somme de 5910 liv. 14 s. 10 d. de marchandises, dont quelques-unes fort belles, lors du tournoi des Chevaliers errants, donné à l'occasion des «épousailles» de la princesse de Navarre (Jeanne d'Albret) avec le duc de Clèves. Il y a dans cette partie des comptes des détails très-précis sur plusieurs parties de cette grande fête, qui eut lieu le 13 juillet 1540.

(Arch. de l'Emp., K. 92, fol. ij^e iiiij^ej, r^o et suiv. Compte de l'argenterie.)

En 1536-37 les gages ordinaires de Baptiste d'Auvergne étaient de vi^e livres par année.

A ces documents sont jointes plusieurs notes et indications bibliographiques, toutes écrites de la main de Fréville, que je crois utiles de reproduire ici :

1540 et suiv. Commerce en France des draps d'or et d'argent,

Lyon désigné par François I^{er} comme le centre du commerce d'importation des draps d'or, d'argent et de soie, crespes, canetilles, passementeries et autres ouvrages de fil d'or, d'argent et de soie, venant d'Italie, d'Avignon, de Gênes et d'Espagne. (Ordonnance du 18 septembre 1540.) (*Gr. conf. des Ord.*, l. X, tit. 7, part. 1, t. II, p. 957.)

Cette ordonnance de François I^{er} autorise la vente, moyennant certains droits levés par le fisc sur les draps d'or, etc., dans le royaume; mais elle dit formellement. (art. 13 et 14) qu'il y avait dès lors des villes en France où se fabriquaient de ces sortes d'étoffes. Il est dit, en effet, que les marchands français devront faire sceller leurs draps d'or et de soie, destinés à la consommation intérieure ou à l'exportation. Ce commerce avait donc une certaine vitalité.

1542 juin.

Renouvellement des privilèges accordés par Louis XI et ses successeurs aux ouvriers italiens, établis près de Tours et fabriquant des draps de soie, etc. Renseignements curieux.

(Tr. des Ch., reg. J. 255, pi. 164.)

1555.

Tireurs d'or et d'argent.

Défense suivant les anciennes ordonnances à tous orbateurs (bateurs d'or), tireurs d'or et d'argent, de ne fondre ou faire fondre et ouvrir en leur métier aucunes monnaies d'or ou d'argent ayant cours dans le royaume. — Défense d'employer, en leurs métiers, aucune matière d'or ou d'argent au-delà d'une certaine quantité qui sera fixée par la cour des monnaies. (Ordonnance de mars 1554.)

(Gr. conf. des Ord., l. XI, tit. 6, t. III, p. 241.)

Serment par-devant la cour des monnaies des orbateurs, tireurs d'or des villes de Paris, Rouen et Lyon.

(Id., *ibid.*)

Règlement pour les statuts du métier de tireur d'or et d'argent de la ville de Paris. A Fontainebleau, en sept. 1555.

Blanchard, *Compilat. des Ordonn.*, t. I., col. 667. Cf. *Id.*, col. 728 (8 avril 1555); col. 1150 (janvier 1583); t. II, col. 1267 (9 juin 1597); col. 2074 (16 avril 1657, pour Lyon); col. 2476 (12 janvier 1692); col. 2775 (juillet 1706, pour Lyon); col. 2832 (sept. 1708, pour Lyon).

A partir de François I^{er}, on voit, dans les *Comptes de la maison du roi*, des tireurs d'or en titre d'office.

(Arch. de l'Empire, K. K. 152, fol. vij^e lj, r^o.)

D'après les notes précédentes, il est évident pour moi que les *Tireurs d'or*, qui ne sont plus aujourd'hui que des artisans chargés de tirer et de fixer le fil d'or qu'on emploie dans la fabrication des étoffes de luxe, composaient au seizième siècle une corporation renfermant dans son sein des ouvriers habiles qui s'élevaient parfois à la hauteur d'artistes véritables.

En terminant cette seconde partie de la notice des travaux laissés par notre confrère, dans laquelle j'ai pu réunir et publier

pour la première fois un assez grand nombre de documents relatifs à des artistes français, ou bien à des artistes étrangers fixés en France par l'intelligente générosité de François I^{er} et de Henri II, qu'il me soit permis d'émettre un vœu qui, je l'espère, ne sera pas stérile. J'aurais voulu que mes confrères de l'École des chartes, anciens et nouveaux, réunissent leurs communs efforts pour publier, sous la forme d'un vaste répertoire, les biographies des artistes français dans tous les genres, qui ont vécu depuis le commencement du moyen âge jusqu'aux derniers temps de la Renaissance, c'est-à-dire depuis le huitième siècle environ jusqu'à la fin du seizième. Des matériaux nombreux devant servir à la rédaction de ce vaste répertoire ont été publiés depuis trente années et plus, soit dans les ouvrages d'Émerie David, de M. le comte de Laborde et de plusieurs autres, soit dans des recueils, tels que les *Archives de l'art français*, le Bulletin du comité ancien et nouveau d'archéologie, siégeant au ministère de l'instruction publique, et dans les mémoires de plusieurs sociétés savantes des différentes parties de la France. La Bibliothèque de l'École des chartes elle-même renferme un certain nombre de mémoires, de notices et des renseignements relatifs à cette matière.

Je ne saurais indiquer ici, même en les abrégeant, les titres de tous les ouvrages bons à consulter pour l'exécution d'un pareil travail, car le nombre en est considérable. Dans ma pensée, la bibliographie devrait occuper une place importante de ce répertoire, car chaque notice biographique, très-succincte, se terminerait par l'indication de tous les actes relatifs aux artistes qui seraient les sujets de ces notices, aussi bien que des livres imprimés qui les concernent.

Tel est le travail éminemment utile, éminemment français, que je propose à mes confrères anciens et nouveaux, et que les uns comme les autres sont capables d'exécuter. Puisse mon appel être entendu de tous mes confrères, principalement des plus jeunes et des plus courageux.

LE ROUX DE LINCY.

(La troisième et dernière partie prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE de saint Louis, par Joinville, texte rapproché du français moderne et mis à la portée de tous, par M. Natalis de Wailly. Paris, Hachette, 1865, gr. in-18, VIII et 347 p. (1 franc).

L'objet que M. de Wailly s'est proposé dans cette publication est clairement indiqué par le titre qu'on vient de lire. Frappé de ce fait, malheureusement incontestable, que l'ouvrage de Joinville est demeuré jusqu'ici fermé au plus grand nombre de ceux qui lisent, le savant continuateur de D. Bouquet a voulu nous le présenter de telle façon que, les difficultés inhérentes à l'ancien langage étant écartées, la forme originale fût cependant autant que possible conservée. M. de Wailly n'a pas, à proprement parler, traduit Joinville, il l'a rapproché du français de nos jours. Cette opération, restreinte dans les limites où il fallait se contenir de peur de tomber dans la phraséologie moderne, n'a pu s'effectuer sans laisser dans le texte ainsi préparé telles expressions, telles tournures qui, envisagées du point de vue actuel, sembleront insolites, sans cependant cesser d'être aisément intelligibles. C'est en somme le style d'autrefois avec les mots d'aujourd'hui. Il se peut que ce système n'agréé point aux gens dont l'esprit peu flexible a besoin d'entendre la langue du XIX^e siècle, même dans la bouche d'un compagnon de saint Louis, mais ce sera le petit nombre; et s'il y a inconvénient, M. de Wailly l'accepte volontiers : « On y trouvera, dit-il, la preuve que j'ai respecté le langage de Joinville toutes les fois qu'il n'était pas nécessaire de le changer pour le rendre intelligible. »

Toujours en suivant la même pensée, celle de rendre Joinville d'un usage plus commode, M. de Wailly a divisé le livre en 149 chapitres assez courts et bien adaptés au récit très-coupé de l'auteur. Chacun de ces chapitres est précédé d'un titre, et ces titres ou rubriques, réunis à la fin du volume en forme de table, composent un sommaire bref et substantiel du livre. L'utilité de ces rubriques, dont jusqu'ici personne n'avait eu l'idée, n'est pas petite. La narration du bon sénéchal ne se développe point selon le plan rigoureux que se fût imposé un écrivain de profession, un clerc. Si le mot n'était un peu moderne, on pourrait dire que c'est une longue causerie sur saint Louis. Les répétitions y abondent, les épisodes viennent à chaque instant entraver la marche du récit; les faits n'y occupent point une place déterminée par un ordre conçu à l'avance, et leur disposition n'est gouvernée que par les lois infiniment variées de l'association des idées. Un guide est nécessaire : ce guide est fourni par les rubriques que les copistes n'auraient pas manqué d'ajouter au texte si Joinville avait vécu un demi-siècle plus tard, et que M. de Wailly a rédigées mieux qu'ils n'auraient su faire.

L'avantage du système de traduction adopté dans le présent ouvrage, et

celui aussi qui résulte de l'emploi des rubriques, n'échapperont à aucun lecteur; mais, ce qui ne peut être remarqué sans une comparaison attentive du texte de Joinville avec son rajeunissement, c'est le mérite scientifique de ce petit livre qui se présente sous une apparence si modeste, si populaire même. Et ici une remarque générale ne sera pas déplacée. Chez nous, les gens qui se mêlent de vulgariser les résultats de la science sont en général peu aptes à les augmenter. Ainsi, parmi les professeurs qui font les éditions dites classiques des auteurs grecs et latins, on en trouverait bien peu, je le crains, qui fussent en état d'améliorer les textes qu'ils publient à l'usage des écoliers; peut-être même pourrait-on avancer, sans trop de témérité, qu'ils n'ont pas toujours le soin de se tenir parfaitement au courant des progrès de la critique. Et c'est là un défaut général. Tout récemment encore, l'auteur d'une traduction de la chanson de Roland croyait devoir prévenir ses lecteurs que, malgré la différence des mots *Charles* et *Charlon*, il lui avait semblé nécessaire d'adopter dans sa traduction une forme unique. J'aime à supposer que, la *Librairie internationale* aidant, ce traducteur parviendra à répandre la chanson de Roland; mais il eût été assurément peu capable d'en donner une édition nouvelle, et il est à craindre que son travail soit de peu d'utilité pour les futurs éditeurs ou traducteurs du même poème. En Allemagne, il en est tout autrement: la science est mise à la portée du grand nombre par ceux-là même qui lui ont fait faire les plus grands progrès. Ainsi, il se publie actuellement à Vienne un recueil des Classiques allemands du moyen âge; la discussion des variantes, et en général l'appareil critique, est remplacée par un commentaire explicatif destiné à faciliter la lecture de ces vieux textes. Ce sont des éditions à l'usage des gens du monde, mais elles sont préparées par les premiers germanistes de l'Allemagne. Il y a aussi une collection d'historiens originaux traduits en allemand; mais les traducteurs ne sont point autres que les collaborateurs de M. Pertz, les éditeurs des *Monumenta*. Ce sont là des travaux dont on a volontairement écarté tout appareil d'érudition, mais on n'a pas renoncé à la critique, et l'esprit scientifique les anime et les soutient.

L'esprit scientifique se fait sentir à chaque page dans le travail de M. de Wailly, et quiconque voudra faire de Joinville une édition nouvelle y trouvera résolue mainte difficulté de texte. Ceci demande une brève explication. Le texte de Joinville est fourni par deux mss.: l'un exécuté vers le milieu du *xiv^e* siècle¹, l'autre dans la première moitié du *xvi^e*². Tous deux reproduisent une même leçon: il n'y a de différence que pour l'orthographe qui dans le second ms. est considérablement rajeunie; ils se distinguent nettement des anciennes éditions qui sont tantôt abrégées, tantôt interpolées. Le premier de ces deux mss. fut publié en 1761 par Capperonnier; le second

1. Bibl. imp., fonds fr. 13568 (anc. suppl. fr. 2016).

2. Fonds fr. 10148 (anc. suppl. fr. 206). Il est connu sous le nom de Ms. de Lucques.

ne fut utilisé que bien plus tard, par M. Daunou, qui, dans le tome xx des *Historiens de France*, donna de Joinville une édition assurément remarquable pour le temps où elle fut préparée. Seulement on peut reprocher à l'illustre éditeur d'avoir laissé souvent en note des leçons du second ms. qu'il eût été à propos d'introduire dans le texte. Avec une critique plus assurée, M. de Wailly a admis celles de ces variantes qui ont conservé la bonne leçon, et que le sens réclamait. Chacun pourra s'en convaincre en comparant l'édition de Daunou avec le texte de M. de Wailly. Ce texte est donc un guide tout trouvé pour les éditeurs à venir. Il se recommande encore par une autre considération : à défaut de la publication de Daunou, qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder, on use ordinairement de l'édition mise au jour en 1858, par M. Fr. Michel¹. Or, cette édition présente une particularité remarquable : la fin, soit une centaine de pages, appartient à Daunou, et moyennant qu'on ait recours aux variantes du ms. de Lucques, placées au bas des pages, on arrive aisément à se faire un bon texte; mais les cent quarante premières pages environ sont l'œuvre personnelle de M. Fr. Michel, ce qui est assez différent; là, point de variantes², mais uniquement la leçon souvent fautive du plus ancien ms³. Voici la cause de cette anomalie : en 1830, M. Fr. Michel avait publié le premier volume d'une édition de Joinville qui devait en avoir deux; en 1858, le même érudit, ayant reçu la commande d'une nouvelle édition, réimprima avec peu de changements son texte de 1830, et, pour le compléter, s'appropriä sans le dire celui que Daunou avait publié en 1840.

Si je me suis arrêté à ce petit fait, ce n'est point pour signaler une fois de plus un procédé qu'on sait familier à M. Fr. Michel, mais parce qu'il vient à l'appui du jugement porté par M. de Wailly sur l'édition de Daunou : « Il n'y en a pas qui représente plus fidèlement le texte du plus ancien manuscrit, avec les variantes que fournissent les premiers éditeurs et le volume connu sous le nom de manuscrit de Lucques; » et aussi pour montrer que l'œuvre de M. de Wailly est le correctif nécessaire de la seule édition que l'on puisse se procurer facilement du plus remarquable d'entre tous les monuments de notre histoire.

Sur bien des points, M. de Wailly est arrivé à des résultats plus précis

1. Paris, Didot, gr. in-18. — Voy. la *Biblioth.*, 4^e série, V, 534.

2. C'est à la page 141 qu'apparaît pour la première fois une variante tirée du ms. de Lucques.

3. Je me contenterai de citer deux exemples qui me sont fournis par un même alinéa : Éd. Michel, p. 9 : « Un jour avint que il manjoit delez moy l'un à l'autre; » cela est inintelligible; il faut avec Daunou restituer d'après le ms. de Lucques : « delez moy et devisions l'un à l'autre. » M. de Wailly (p. 12) a traduit conformément à cette restitution. — Même page : « Se vous parlés au manger de chose qui vous doie plaire, si dites haut; ou, se ce non, si vous taisiés. » Vous n'offre ici aucun sens; il faut lire, conformément au ms. de Lucques, *nous* (Daunou, p. 195, M. de Wailly, p. 13).

que ses devanciers. Ainsi Daunou (p. 204) et M. Fr. Michel (p. 28) traduisent *Laignes*, par Langres; M. de Wailly (p. 39) écrit *Laignes*, et, en effet, il s'agit du bourg de ce nom situé dans la Côte-d'Or. — La *Roche de Gluy* (Daunou, p. 210, Fr. Michel, p. 40) n'avait pas été déterminée. Le dernier éditeur avait même écrit : « On ne sait si c'est Rochemaure ou Rochefort, ou Rochemore sur le Rhône. » C'est, selon M. de Wailly, la Roche de Glun (Drôme). — Il faut aussi noter que M. de Wailly a indiqué, plus exactement qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, les sources auxquelles Joinville a emprunté quelques passages de son livre (Voy. les notes des pages 319, 321, 324, 329).

M. de Wailly a réuni de nombreuses notes sur les manuscrits et sur le texte de l'*Histoire de saint Louis*; la manière la plus profitable de les employer serait assurément d'en publier une nouvelle édition, mais, à défaut de cette édition qui serait définitive, au moins pouvons-nous espérer que le savant auteur du livre dont j'achève le compte rendu nous donnera sous forme de mémoire les résultats de ses études résultats qui, assurément, seront considérables; car, s'il n'est permis d'employer une expression un peu germanique, M. de Wailly est actuellement le meilleur connaisseur de Joinville.

P. M.

LIVRES NOUVEAUX.

Mai — Juin 1865.

168. AURÈS. — Rapport sur le tracé de la voie domitienne entre Nîmes et le Rhône. — In-8°, 15 p. Nîmes, impr. Clavel-Ballivet et Co.

169. BAQUOL et RISTELHUBER. — L'Alsace ancienne et moderne, ou Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin; par Baquol. 3^e édition entièrement refondue par P. Ristelhuber. Livraisons 1 à 11. — In-8°, 480 p. Strasbourg, libr. Salomon.

170. BÉDU (l'abbé). — Histoire de la ville de Bapaume, depuis son origine jusqu'à nos jours. — In-8°, III-411 p. et 1 grav. Arras, impr. et libr. Rousseau-Leroy.

171. BOURQUELOT. — Études sur les noms propres au temps des deux premières dynasties franques. — In-8°, 37 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait du 28^e vol. des Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France.

172. BOUTIOT. — Études historiques. Histoire de l'instruction publique et populaire à Troyes pendant les quatre derniers siècles. — In-8°. 100 p. et 4 pl. Troyes, libr. Dufey-Robert; Paris, libr. Techener; Aubry.

173. BRANTÔME. — Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées d'après les manuscrits, avec variantes et fragments

inédits, pour la Société de l'histoire de France, par Ludovic Lalanne. T. I. Grands capitaines étrangers. — In-8°, 403 p. Paris, M^{me} V^e J. Renouard. (9 fr.).

174. BRÉAN. — Itinéraire de l'expédition de César, d'Agendicum à Gerovia-Boiorum et à Avaricum. — In-8°, VIII-96 p.. 4 pl., 2 cartes et 1 plan. Gien, impr. Clément; Orléans, libr. Gatineau.

175. BROUILLET. — Appendice aux époques antédiluvienne et celtique du Poitou. Nouvelles découvertes d'ateliers de l'âge de pierre en Poitou, avec 12 planches in-4°. — In-8°, 20 p. et pl. Poitiers, impr. Dupré.

176. DAVY DE CUSSE. — Recueil des signes sculptés sur les monuments mégalithiques du Morbihan. 1^{re} livraison. — In-8°, 3 p. et 25 pl. Vannes, impr. Galles. (3 fr.).

177. CARRO. — Histoire de Meaux et du pays meldois, depuis les premières traces de l'origine de la ville jusqu'au commencement de ce siècle, avec plans et planches lithographiées. — In-8°, VII-568 p. Meaux, impr. J. Carro; Paris, libr. Dumoulin; Durand.

178. CRONACA d'Orvieto dal 1342 al 1363, già pubblicata dal Muratori, ed ora in più comoda forma redatta e diligentemente corretta, con una prefazione degli editori. Milano, G. Daelli e C. (1 50.)

179. DELECOURT (J.). — Bibliographie de l'histoire du Hainaut. — In-8° de 151 p. Mons, Masquillier et Dequesne. Bruxelles, Aug. Decq. (5 fr.).

Extrait des Annales du Cercle archéologique de Mons, tome V.

180. DÉSANDRÉ. — Essai historique sur le Christ d'ivoire de Jean Guillermin et sur la confrérie des Pénitents noirs, dits de la Miséricorde, fondée à Avignon en 1588. — In-16, VIII-168 p. Avignon, libr. Roumanille.

181. Description archéologique et historique de la cathédrale de Clermont; par P. D. L., membre de la Société française d'archéologie. — In-12, 120 p. Clermont-Ferrand, impr. et libr. Thibaut.

182. DESNOYERS (l'abbé). — Notice sur un sceau de l'église de Saint-Aignan d'Orléans. — In-8°, 21 p. et 1 pl. Orléans, impr. Jacob.

Extrait des Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

183. DESPLANQUE (A.). — Mézières en Brenne et la famille Turquet de Mayenne, notice historique. — In-8°, 64 p. Paris, impr. Chaix et C^o.

Extrait du compte rendu des travaux de la Société du Berry (1863-1864).

184. FILLON (Benjamin et Clémentine). — Nalliers. Ses dépôts de cendres. Ses antiquités romano-gauloises. Ses seigneurs féodaux. Ses légendes. Son état actuel. — In-4°, 32 p. et 1 pl. Fontenay-le-Comte, impr. et libr. Robuchon.

Extrait de Poitou et Vendée.

185. FISCHER (Dagobert). — Le Conseil de la régence de l'évêché de Strasbourg. — In-8°, 28 p. Colmar, impr. Decker.

Extrait de la Revue d'Alsace.

186. FLEURY (Paul de). — Inventaire de quelques chartes concernant l'histoire de l'abbaye de Fontevraud au commencement du douzième siècle. — In-8°, 7 p. Poitiers, impr. Dupré.

Extrait du Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 1865.

187. FOUQUET. — Compte rendu de quelques fouilles opérées en septembre 1864 au pied de cinq menhirs en Pleucadeuc. — In-8°, 14 p. Vannes, impr. Galles.

Extrait du Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 1864.

188. FROMENTIN. — Notice sur le Parcq, 1553-1865. Extrait de l'Histoire de la ville d'Hesdin. — In-8°, 20 p. Arras, impr. Rousseau-Leroy.

189. FROMENTIN. — Notice sur le village de Vieil-Hesdin, 1553-1865. Extrait de l'Histoire de la ville d'Hesdin. — In-8°, 11 p. Arras, impr. Rousseau-Leroy.

190. GODEFROY-MENILGLAISE (de). — Mahaud, comtesse d'Artois. Accusation de sortilège et d'empoisonnement, arrêt d'absolution, confédération des nobles du nord de la France. — In-8°, 52 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait du 28^e vol. des Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France.

191. GRÉSY. — Étude historique et paléographique sur le rouleau mortuaire de Guillaume des Barres, accompagnée d'une pl. chromolith. — In-folio, 31 p. Paris, libr. Aubry.

192. GRILLON DES CHAPELLES. — Esquisses biographiques du département de l'Indre, ou Aperçu historique sur la principauté de Déols. 2^e édition. T. II. — In-18 Jésus, 447 p. Paris, V^e B. Duprat.

193. HANAUER (l'abbé). — Les Paysans de l'Alsace au moyen âge. Études sur les cours colongères de l'Alsace. — Grand in-8°, xv-351 p. Strasbourg, impr. Leroux; Paris, libr. Durand.

194. HARDY (Jules). — Les Dieppois en Guinée, en 1364; par Jules Hardy. — In-8°, 14 p. Rouen, impr. Cagniard; Dieppe, libr. Marais.

Extrait de la Revue de la Normandie.

195. Histoire littéraire de la France, par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. T. I. *Nouvelle édition*, entièrement conforme à la précédente, par M. Paulin Paris. — In-4°, LXIV-456 p. Paris, librairie Palmé.

196. Indicateur du grand Armorial général de France, recueil officiel dressé en vertu de l'édit de 1696, par Charles d'Hozier, juge d'armes, ou Table alphabétique de tous les noms des personnes, villes, communautés et corporations dont les armoiries ont été portées, peintes et blasonnées aux registres inédits dont se compose l'armorial général de France conservé au cabinet des titres à la Bibliothèque impériale de Paris; publié sous la direction de M. Louis Paris; on y a joint une table générale des généalogies comprises dans le grand Armorial de France, imprimé en 1738, par MM. d'Hozier, et publié en 10 vol. in-f°, ainsi qu'une liste des familles qui

ne se trouvent mentionnées que dans l'Indicateur nobiliaire de d'Hozier. Complément du tome I^{er}, 1^{re} partie, et tome II, 1^{re} partie. — In-8°, 148 p. Paris, libr. M^{me} Bachelin-Deflorenne.

197. JOUVE. — Notice historique et descriptive sur l'ancienne église cathédrale, aujourd'hui paroissiale, de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). — In-8°, 23 p. Caen, impr. et libr. Leblanc-Hardel.

Extrait du Compte rendu des séances archéologiques tenues à Fontenay en 1864.

198. LA TOUR (Léon de). — Études sur l'histoire de Pithiviers. Fortifications de la ville. — In-8°, 76 p. Orléans, impr. Jacob.

199. LE BLANT (Edm.). — Supplément à la note sur le rapport de la forme des noms propres avec la nationalité à l'époque mérovingienne. — In-8°, 7 p. Paris, impr. Lahure.

Extrait du 28^e vol. des Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France.

200. LEPAGE (Henri). — Les Archives de Nancy, ou Documents inédits relatifs à l'histoire de cette ville, publiés sous le patronage de l'administration municipale. T. I. — In-8°, xxii-368 p. Nancy, lib. Wiener. (7 fr. 50 c.)

201. Livre (le) des Droiz et des Commandements d'office de justice, publié d'après le manuscrit inédit de la bibliothèque de l'Arsenal; par C.-J. Beautemps-Beaupré. T. II. — In-8°. 419 p. Paris, libr. Durand.

202. MARCHANT (Louis). — Études sur l'âge de pierre. N° 2. Description de disques en pierre de diverses localités, et en particulier de deux de ces objets trouvés à Ruffey-lez-Echirey, près Dijon (Côte-d'Or); suivie d'un essai de détermination de l'usage auquel ils étaient destinés. — Grand in-4°, 13 p. Dijon, impr. Rabutot.

203. MICHEL (Emm.). — Remarques sur les tournois de Chauvancy en 1285. — In-8°, 100 p. Metz, impr. Blanc.

Extrait des Mémoires de l'Académie impériale de Metz, année 1863-64.

204. MONLUC (de). — Commentaires et Lettres de Blaise de Monluc, maréchal de France. *Édition* revue sur les manuscrits et publiée avec les variantes pour la Société de l'Histoire de France, par M. Alphonse de Ruble. T. I. — In-8°. XLIX-479 p. Paris, libr. M^{me} V^e J. Renouard. (9 fr.).

205. MORLET (colonel de). — Les Cromlech's de Mackwiller (Bas-Rhin), arrondissement de Saverne. — In-8°, 14 p. et planches. Strasbourg, impr. V^e Berger-Levrault.

Extrait du Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

206. MOULLIÉ (A.). — Coutumes de Larroque-Timbaud, 1270. — In-8°, 107 p. Paris, libr. A. Durand. (2 fr.).

Extrait de la Revue historique de droit français et étranger.

207. RAPIN. — Mémoires du P. René Rapin sur l'Église et la société, la cour, la ville et le jansénisme, 1644-1669, publiés pour la première fois

d'après le manuscrit autographe, par Léon Aubineau. — In-8°, 3 volumes. Paris, Gaume et Duprey, éditeurs.

208. *Recherches historiques sur la ville de Lunéville. Notice sur l'ancienne église paroissiale Saint-Jacques, démolie en 1745.* — In-8°, 107 p. Lunéville, impr. Majorelle; Nancy, Wiener.

209. *Recueil des historiens des Gaules et de la France. T. XXII, contenant la 3^e livraison des monuments des règnes de saint Louis, de Philippe le Hardi, de Philippe le Bel, de Louis X, de Philippe V et de Charles IV, depuis MCCXXVI jusqu'en MCCCXXVIII; publié par MM. de Wailly et Delisle.* — In-f°. XLIV-975 p. Paris, Impr. impériale.

210. RIAnt (Paul). — *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des croisades.* — In-8°, XIII-448 p. Paris, imprim. Lainé et Havard.

211. ROSSIGNOL (Élie-A.). — *Monographies communales, ou Étude statistique, historique et monumentale du département du Tarn; 1^{re} partie. Arrondissement de Gaillac. T. III.* — In-8°, 429 p. et pl. Toulouse, impr. Chauvin; libr. Delboy; Paris, libr. Dentu. Chaque vol., 7 fr. 50 c.

212. ROZIÈRE (E. de). — *Notice sur un manuscrit du grand coutumier de France, conservé à la bibliothèque du Vatican.* — In-8°, 12 p. Paris, libr. Durand.

Extrait de la *Revue historique de droit français et étranger.*

213. SAUBEL (Alfred). — *Fossæ Marianæ, ou Recherches sur les travaux de Marius aux embouchures du Rhône.* — In-8°, 52 p. et plans. Marseille, impr. Roux.

Extrait du *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille. 1864.*

214. SERVAIS (Victor). — *Annales historiques du Barrois, de 1352 à 1411, ou Histoire politique, civile, militaire et ecclésiastique du duché de Bar, sous le règne de Robert, duc de Bar. T. I.* — In-8°, VIII-520 p. et 3 grav. Bar-le-Duc, impr. et libr. Contant-Laguerre et C^e.

215. SIFFER. — *Antiquités romaines de Niederbronne (Bas-Rhin).* — In-8°, 13 p. Strasbourg, impr. V^e Berger-Levrault.

Extrait du *Bulletin de la Société pour la conservation des monum. histor. d'Alsace.*

216. SOCARD. — *Livres populaires. Noël et Cantiques imprimés à Troyes depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, avec des notices bibliographiques et biographiques sur les imprimeurs troyens.* — In-8°, 142 pages. Troyes, impr. Bertrand-Hu; Paris, libr. Aubry.

217. SPACH. — *Bruno (Braun) de Ribeaupierre et les Délégués de Strasbourg prisonniers à Schwanberg.* — In-8°, 47 p. Strasbourg, impr. V^e Berger-Levrault.

218. SPACH. — *Otfrit, le moine de Wysembourg.* — In-8°, 16 p. Strasbourg, impr. V^e Berger-Levrault.

Extrait du *Bulletin de la Société pour la conservation des monum. histor. d'Alsace.*

219. TAPIN. — La Tapisserie de la reine Mathilde. — In-8°, 31 p. Arras, impr. Rousseau-Leroy ; Paris, libr. Putois-Cretté.

Extrait de la Revue de l'Art chrétien.

220. JOURNAL. — Catalogue du musée de Narbonne et notes historiques sur cette ville. — In-8°, xxiii-202 p. Narbonne, impr. et libr. Caillar ; Paris, libr. Didier et C^e ; V. Didron.

221. VALLET (de Viriville). — Sceaux du quatorzième siècle ayant servi à diverses juridictions de la sénéchaussée de Poitou. — In-8°, 21 p. et 1 pl. Paris, impr. Lahure.

Extrait du 28^e vol. des Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France.

CHRONIQUE.

Mars-mai 1865.

Sur la liste des membres titulaires du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes, arrêtée le 17 mai par M. le Ministre de l'instruction publique, nous voyons figurer les noms suivants qui appartiennent à l'École des chartes :

Section d'histoire et de philologie. MM. Anatole de Barthélemy, Bourquelot, Boutaric, Cocheris, Delisle, Guessard, Lalande, Marty-Laveaux, de Mas-Latrie, Paul Meyer, de Rozière, Servois et Francis Wey.

Section d'archéologie. MM. Gustave Bertrand, Douet d'Arq, Le Roux de Lincy, Marion, de Montaignon, Quicherat.

M. Adolphe Tardif est porté sur la liste des membres honoraires du même Comité.

— Le prochain cahier de la *Bibliothèque de l'École des chartes* renfermera quelques détails sur les derniers succès académiques de plusieurs de nos confrères. Aujourd'hui nous devons nous borner à une simple mention de faits qui honorent notre association tout entière.

L'Académie des inscriptions a donné le grand prix Gobert à M. Vallet de Viriville, auteur de l'*Histoire de Charles VII*, en trois vol. in-8°.

La première médaille du concours des antiquités nationales a été accordée à M. Guiffrey pour un travail manuscrit *Sur la réunion du Dauphiné à la couronne de France*.

Le prix d'histoire du concours ouvert par le Ministre de l'instruction publique entre les sociétés savantes a été accordée au mémoire manuscrit de M. Chazaud sur les *Origines de la maison de Bourbon*. M. Merlet avait envoyé au même concours un *Catalogue historique des seigneurs de Châteauneuf en Timerais*, qui a été récompensé d'une mention très-honorable.

CRITIQUE
DES
DEUX PLUS ANCIENNES CHARTES
DE
L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

Les origines de Saint-Germain des Prés reposent sur deux chartes qui sont, l'une la fondation même de l'abbaye par Childebert I^{er}, l'autre un privilège que cet établissement reçut de saint Germain, évêque de Paris, quelques années après la mort de Childebert. Des actes si anciens n'ont pas manqué d'exercer la critique. Au dix-septième siècle, ils furent l'objet d'une discussion longue autant que passionnée entre les savants du clergé séculier et les religieux de la congrégation de Saint-Maur. Ceux-là les déclaraient faux ou tout au moins suspects. Les Bénédictins, au contraire, défendaient leur authenticité. C'est à l'occasion d'un procès entre l'archevêque de Paris et l'abbaye de Saint-Germain que le débat avait pris naissance. La paix ayant été rétablie par un accord amiable¹, l'autorité ecclésiastique imposa silence sur tout ce qui aurait pu la troubler de nouveau. La question scientifique fut comme décidée par ce jugement. De ce que les chartes de Saint-Germain n'étaient plus attaquées, on s'habitua à les regarder comme inattaquables. L'abbé Lebeuf eut beau laisser voir son incrédulité, l'opinion favorable prit racine. Elle règne encore aujourd'hui, sauf en un point où il a été nécessaire de l'amender depuis que les pièces sont devenues du domaine public. Aux yeux des Bénédictins, celles-ci étaient des originaux²;

1. En 1668.

2. Nouveau traité de Diplomatique, t. III, p. 657.

I. (Sixième série.)

on les considère à présent comme des transcriptions faites pour remplacer les originaux, à une époque très-ancienne, où l'on suppose que les originaux étaient menacés de destruction¹.

Tel est le point où je prends la question. Je tiendrai pour prouvée la postériorité d'âge attribuée par les modernes à l'écriture des chartes de Saint-Germain. Ceux qui ne se contenteraient pas d'un jugement qui est celui de MM. Pardessus, Guérard, Pertz, de Wailly, voudront bien recourir soit aux originaux déposés aux Archives de l'Empire, soit aux *fac-simile* exécutés il y a vingt ans par les soins de M. Letronne². Je vais, quant à moi, immédiatement aborder l'examen des deux teneurs, afin de vérifier si elles sont bien du sixième siècle, quoique l'écriture n'en soit pas. Mon but, en me livrant à cette recherche, n'est pas de me renfermer dans un problème isolé de diplomatique. Le résultat de la discussion sera, je l'espère, de montrer en quoi consiste la fausseté d'un grand nombre de chartes de nos rois de la première race, dont les unes sont reconnues fausses par tout le monde, et dont les autres ne sont pas de meilleure qualité, quoiqu'elles passent pour sincères. J'aurai d'ailleurs à toucher, chemin faisant, divers points d'histoire, et, par la même occasion, à émettre des idées que je ne suis pas fâché de soumettre au jugement des érudits.

I.

Commençons par le diplôme de Childeberr I^{er}. En voici le texte :

CHILDEBERTUS, REX FRANCORUM, VIR INLUSTER. RECOLENDUM NOBIS ET PERPENSANDUM UTILIUS QUOD HII QUI TEMPLA DOMINI IHESU CHRISTI REDIFICAVERUNT ET PRO REQUIE ANIMARUM IBIDEM TRIBUERUNT, VEL IN ALIMONIA PAUPERUM ALIQUID DEDERUNT ET VOLUNTATEM DEI ADIMPLEVERUNT, IN ÆTER—na requie sine dubio apud deum mercedem recipere meruerunt. Ego Childeberrus rex, una cum consensu et voluntate

1. Pardessus, *Diplomata, chartæ, etc., ad ætatem franco-merovingicam spectantia*, t. I, p. 116, note 2.

2. Diplômes et chartes de l'époque mérovingienne sur papyrus et sur vélin, conservés aux Archives du royaume, publiés sous les auspices de M. le comte Duchâtel, etc., par M. Letronne, garde général des Archives du royaume. — In-fol. Paris, 1846-1851, Kaëppelin, éditeur.

Francorum et Neustrasiorum et exortatione sanctissimi Germani, Parisiorum urbis pontificis, vel consensu episcoporum, cœpi construere templum in urbe parisiaca prope muros ci[vit]atis, in terra quæ — aspicit ad fiscum nostrum Isciacense, in loco qui appellatur Locotitie, in honore sancti Vincentii martiris, cujus reliquias de Spania apportavimus, seu et sancte Crucis vel sancti Stephani, et sancti Ferreoli, et sancti Juliani, et beatissimi sancti Georgii, et sancti Gervasii, Protasii, pueri Nazarii [et C]elsi [quorum] reliquiæ ibi sunt consecrat — [e. Propte]rea in honore dominorum sanctorum cedimus nos fiscum largitatis nostre, qui vocatur Isciacus, qui est in pagis Parisiorum, prope alveum Sequanæ, una cum omnia que ibi sunt aspecta : cum mansis, comanentis, agris, territoriis, vineis, sylvis, pratis, servis, inquilinis, libertis, ministerialis, preter illos quos — [nos in]genuos esse precipimus; cum omnibus appenditiis suis qui ibi aspiciunt, cum omnibus adjacentiis qui ibi adagunt, cum omnia quæ nos deserviunt tam in aquis vel insulis; cum molendinis inter portam civitatis et turrim positis; cum insulis que ad ipsum fiscum adjacent; cum piscator[ia] que appellatur Vanna; — cum piscateriis omnibus que sunt in ipso alveo Sequane, sumuntque initium a ponte civitatis et sortiuntur finem ubi alveolus veniens Savara precipitat se in flumine. Has omnes piscationes que sunt et fieri possunt in utraque parte fluminis, sicut no[s] tenem[us] et nostr[a] fores — tis est, [tradimus] ad ipsum locum ut habeant ibidem deo servientes vic-tum cotidianum per suadentia tempora. Damus autem hanc potestatem ut, cujuscunque potestatis littora fuerint, utriusque partis fluminis teneant unam perticam terre legalem, sicut mos est, ad ducen — das naves et reducendas, ad mittenda retia et retrahenda absque ulla refragatione. De argumentis vero per que aves possunt capi super aquam, precipimus ut nulla potens persona inquietare audeat famulos dei; sed omnia secure teneant, possideant per infinitas temporum successiones [et] cum areis — et casis [in Parisius civitate, cum terra et vinea] et oratorio in honore sancti Andeoli martiris, que de Elario et Ceraunio dato precio comparavimus : omnia et ex omnibus, quicquid ea nos deservierunt, in postmodum pro requie animæ mee, quando deus de hac clar[is]si[m]a luce dede — runt discessum, ipse fiscus qui vocatur Isciacus cum omnia quæ ibi sunt aspecta, ipso die ad ipsum templum Domini, quod nos edificamus, deserviat, et omnia quæ ibi sunt opus tam ad lumen quam, in dei nomine, ad stipendia servis dei, qui ibi instituimus, seu ad ipsos rectores qui ipsos regere habent, — omnia et ex omnibus ibi transsol-

vant, ejusque temporibus et per longum annorum spatia ad ipsum templum Domini, absque contradictione vel refragatione aut judiciaria contentione, inspecta ipsa preceptio, omnique tempore proficiat in augmentum. Et haec preceptio cessi—onis nostre futuris temporibus, Deo auxiliante, firmior habeatur vel per tempora inviolabilis conservetur, manibus propriis vel nostris signaculis subter infra decrevimus roborare.

DATUM QUOD FECIT MENSIO DECEMBRE, DIES SEX, ANNO XLVI[II^o] POST-
QUAM CHILDEBERTUS REX REGNARE CEPIT. [EGO VALENTINI]ANUS, NOTA-
RIUS ET AMANUENSIS, RECOGNOVI ET SUBS.

SIGNUM CHILDEBERTI GLORIOSISSIMI REGIS.

Mabillon, dans les Annales de l'ordre de Saint-Benoît, traite de minuties et de billevesées les arguments qu'on élevait contre cette pièce. « Elle se défend par elle-même¹, ajoute-t-il ; » et, au lieu de montrer comme quoi elle se défend par elle-même, il renvoie à ce que ses devanciers avaient dit là-dessus.

C'est ici le cas de déplorer la tyrannie que les préjugés ou les circonstances exercent même sur les plus grands esprits. Mabillon, législateur de la critique en matière de chartes, n'aurait pas souscrit l'arrêt rendu par Mabillon, historien de l'ordre de saint Benoît ; car presque tout ce qui est de forme dans le diplôme de Childebert contredit, soit les règles énoncées, soit les exemples proposés dans le traité *De re diplomatica*.

Cela ne sera pas long à mettre en évidence.

La suscription, *Childebertus rex Francorum, vir inluster*, est mérovingienne ; l'expression du quantième dans la date, *datum quod fecit mensio decembre dies sex*, est mérovingienne aussi ; mais, ôtez cela, le reste du protocole est carolingien, sinon capétien.

Ainsi le nom du roi, répété au commencement de l'exposé avec l'accompagnement du pronom *ego* ; le discours mis un moment à la première personne du singulier, pour se continuer bientôt après par la première du pluriel, voilà les marques d'une barbarie qui n'a envahi la chancellerie royale qu'au onzième siècle. Aussi la présence du même *ego* dans la charte de fondation de Saint-

1. « Nihil moror effutias quasdam quas critici recentiores in hoc diploma obijciunt, quod sua se auctoritate vindicat contra id genus minutias, etc. » *Annales ord. S. Benedicti*, t. I, l. 5, c. 45.

Maximin de Trèves par Dagobert a-t-elle été une des raisons pour lesquelles Mabillon a rejeté cette chartre ¹.

L'annonce de la signature, faite par les mots *manibus propriis vel nostris signaculis*, s'éloigne de la formule mérovingienne, qui est constamment *manus nostræ subscriptionibus*. Mabillon n'a trouvé de variante que l'emploi du singulier *subscriptione* au lieu de *subscriptionibus* ².

Anno xlvij postquam Childebertus rex regnare cepit, est une date tout à fait insolite en chancellerie royale, plus voisine cependant des usages carolingiens que de ceux de la première race. Dans les diplômes mérovingiens, l'an du règne est énoncé par le prince lui-même, *anno tanto regni nostri*. Depuis le neuvième siècle, au contraire, c'est l'officier de chancellerie qui énonce l'an du règne : *anno tanto regnante domino nostro N.*, ou *regni domini nostri N.* Cette distinction est fondamentale. Elle a été posée par Mabillon, et ne s'est jamais trouvée démentie jusqu'à présent, sinon dans les actes faux ³.

La souscription *Ego Valentinianus notarius et amanuensis recognovi et subscripsi*, est une formule de fantaisie. D'abord les fonctionnaires qui souscrivaient les diplômes des premiers rois francs s'appelaient *cancellarii* et *referendarii*, ainsi que le constate Mabillon ⁴. La dénomination d'*amanuensis* ne s'appliquait, dans cette antiquité, qu'aux scribes des administrations inférieures, comme étaient par exemple les greffiers des curies ⁵. En second lieu, les *cancellarii* et *referendarii* mérovingiens ne mettaient jamais leur titre à côté de leur signature. La formule de souscription était, suivant la nature de l'acte royal, *N. jussus optulit*, ou bien *N. recognovit*, le verbe toujours mis à la troisième personne, par conséquent excluant le pronom *ego* ⁶.

La souscription royale, *Signum Childeberti gloriosissimi regis*, conviendrait à un diplôme carolingien : c'est dans une formule

1. *De re diplomatica*, l. III, cap. 1, n. 2. Il ne faut pas, comme l'ont fait les auteurs du *Nouveau Traité de diplomatique*, invoquer un autre passage où Mabillon montre que les rois mérovingiens ont pu se servir de *ego* dans les souscriptions (l. II, c. 6, n° 3). *Souscription et suscription*, cela fait deux.

2. *De re diplomatica*, l. II, cap. 10, n° 1.

3. *De re diplomatica*, l. II, c. 26, n° 9.

4. *De re diplomatica*, l. II, cap. 11.

5. Cf. *Formulæ Andegavenses, Turonenses, Fuldenses*.

6. *De re diplomatica*, l. II, cap. 11, n° 7.

ainsi conçue que se trouve invariablement renfermé le monogramme qui représente la signature de Charlemagne et de tous ses successeurs; mais les rois mérovingiens signaient leurs préceptes autrement. Ils y apposaient leur nom dans cette forme : *N. rex subscripsi* ou *in Christi nomine N. rex subscripsi*. C'est encore là une distinction qui est très-nettement établie dans le *Traité de diplomatique* ¹.

Enfin l'absence du nom de lieu dans la date, et la place de cette date qui vient avant les souscriptions au lieu de les suivre, ces deux circonstances constituent une double infraction aux usages connus, et Mabillon les a invoquées l'une et l'autre contre l'authenticité du diplôme de Saint-Maximin de Trèves, dans lequel elles se rencontrent tout comme dans le diplôme de Saint-Germain ².

Voilà assez de violations des usages mérovingiens pour qu'on fasse difficulté d'attribuer à la chancellerie de Childebert I^{er} la pièce dont il s'agit; par son style elle trahit une main postérieure. Mais ce n'est pas assez d'en venir à cette conclusion. Il y a des actes recopiés (par exemple dans les cartulaires) dont les formules ont été rajeunies lors de la transcription; et, dans ce cas, s'il est visible que les copistes ont agi à bonne intention, qu'ils ont cru donner meilleure apparence aux pièces qu'ils rhabillaient ainsi à la mode de leur temps, l'altération de la forme ne préjudicie pas au fond. De pareilles transcriptions ont valeur d'authentiques.

Peut-on dire que l'acte de fondation de Saint-Germain soit dans ce cas? A cela je réponds non, et que la teneur de cette pièce, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, n'est qu'un tissu d'anachronismes et d'impossibilités historiques, que je vais essayer de faire toucher du doigt.

D'abord les mots du préambule, *hii qui templa domini Ihesu Christi redificaverunt*, annoncent une époque où la gloire des rois consistait, non plus à fonder des églises nouvelles, mais à relever de leurs décombres celles qui avaient été détruites. Et par qui les églises furent-elles détruites dans les temps anciens de notre histoire? par les Sarrasins et par les Normands. Il faut donc rendre à un roi de la seconde race la considération qui se trouve ici placée très-mal à propos dans la bouche d'un fils de

1. *De re diplomatica*, l. II, cap. 10, n^{os} 7 et 8.

2. *De re diplomatica*, liv. III, cap. 1, n^o 2.

Clovis. Les exemples qu'on en a sont fournis presque exclusivement par les diplômes de Charles le Simple¹.

Dans ce que dit Childebert, qu'il a pris le consentement des Francs et des Neustriens pour fonder sa basilique, Launoy a vu un double anachronisme. Il a nié, Grégoire de Tours et les autres auteurs du sixième siècle à la main, que les dénominations de Neustrie et Neustriens existassent alors; il a nié, en s'appuyant des Formules de Marculfe, que le consentement du peuple et même celui des évêques (le diocésain excepté) eût été demandé par un roi de la première race, voulant fonder une église pour sa sépulture².

Je m'arrête d'abord à cette dernière difficulté, parce qu'elle a été seulement indiquée par le critique, et qu'on n'y a pas donné l'attention qu'elle méritait. Elle est des plus sérieuses. Il n'y a pas d'exemple d'un roi mérovingien qui ait invoqué le consentement de la nation à l'appui d'une fondation qu'il voulait faire. On trouvera bien que certaines œuvres pies furent accomplies en ce temps-là par le prince avec le conseil des évêques et des grands. Mais dans ce cas il y a toujours une raison, facile à pénétrer, pour laquelle on a agi de la sorte.

Ainsi lorsque, en 644, Sigebert II fonde le monastère de Cougnon en Ardenne, *cum consilio magnificorum apostolicorum Chuniberti, Memoriani, Godonis, vel inlustrium virorum Grimoldi, Bobonis, Adalgisili*³, c'est que Sigebert II était encore mineur.

Lorsque le domaine de Lagny-le-Sec est donné à l'abbaye de Saint-Denis par Thierry III en 688, *cum consilio pontificum vel*

1. En voici quelques-uns : « Si Sanctorum locis destructis, sive incendio concrematis, reedificationis et reformationis subsidium præbemus, etc. » (*Diplôme de Saint-Cornille de Compiègne*, 917). — « Oportet nos non solum præesse verum potius sanetis prodesse ecclesiis ac præsertim derutis, etc. » (*Diplôme pour Saint-Germain des Prés*, 918). — « Si loca combusta prædiorum sanctis aliquando traditorum restaurando, nostræ benevolentiae muniminis firmitatem eis adhibemus, etc. » (*Diplôme sansdate*.) Il ne faut pas parler du diplôme de Chilpéric I^{er} pour St-Lucien de Beauvais, dans le préambule duquel il est raconté comme quoi les païens avaient anciennement détruit beaucoup d'églises sur la terre des Francs (*Diplomata, chartæ*, t. I, p. 149). Le diplôme de Saint-Lucien de Beauvais est à mettre au nombre des plus faux qui existent.

2. *Assertio inquisitionis in chartam immunitatis, quam beatus Germanus, Parisiorum episcopus, suburbano monasterio dedisse fertur*, p. 455 et 464.

3. Pardessus, *Diplomata, chartæ*, etc., t. II, p. 83.

optimatum nostrorum ¹, c'est que la propriété de Lagny, ainsi que l'explique le diplôme lui-même, avait fait partie du bénéfice affecté aux précédents maires du palais, et que l'aliéner eût pu passer pour une atteinte aux prérogatives de la mairie, si l'on n'avait pris soin de consigner l'adhésion des hauts dignitaires qui avaient le plus d'intérêt au maintien de ces prérogatives.

Entre des rois, enchaînés par les circonstances, qui notifient l'intervention de leur conseil dans une détermination à laquelle ils se sont portés, et un roi jouissant de toute sa liberté d'action, qui aurait dépendu de son peuple pour l'accomplissement d'une œuvre pie, il n'y a pas de rapport à établir. La formule du diplôme de Saint-Germain sent le seigneur suzerain recourant à l'approbation de ses vassaux pour qu'il lui soit permis d'abrégier son fief.

Quant à l'objection concernant les Neustriens, on a répondu à Launoy que c'était trop s'avancer que de nier l'existence d'un mot, parce qu'il ne se trouve pas dans les écrits d'une époque dont tous les écrits sont loin de nous être parvenus; que d'ailleurs la rencontre de *Austria* et *Austrasii* dans Grégoire de Tours est une raison suffisante pour conclure à l'existence simultanée de *Neustria* et *Neustrasii* ².

J'accorde que Launoy soit allé trop loin, parce qu'il est toujours périlleux d'affirmer qu'un mot n'a pas existé à telle ou telle époque; j'admets comme présumable que les dénominations *Neustria* et *Neustrasii* aient été employées dès le sixième siècle; mais je ne puis ni accorder ni admettre que *Neustrasii* ait été opposé à *Franci* dans la bouche d'un roi franc, puisque les Neustriens étaient des Francs.

Lorsque les historiens du septième siècle, comme Frédégaire, nomment les Neustriens, c'est pour distinguer les Francs du royaume occidental d'avec les autres Francs établis dans le royaume oriental, lesquels étaient les Austrasiens. Hormis ce cas, les uns et les autres sont également appelés *Franci*, sans qu'on voie établir nulle part d'opposition entre leur nom générique et leur nom particulier.

Il n'y a pas de contradiction à ce que je dis là dans l'emploi

1. *Diplomata, chartæ, etc.*, t. II, p. 204.

2. Adrien Valois, *Notitia Galliarum*, p. 372; *Nouveau Traité de diplomatique*, t. III, p. 660.

que Grégoire de Tours a fait du nom des Austrasiens. Cet auteur, qui n'a jamais distingué les Francs en Neustriens et Austrasiens, distingue cependant ces derniers des Champenois¹, quand il est certain que la Champagne faisait déjà partie du royaume qu'on appela, au septième siècle, l'Austrasie. Que signifie cela ? Que, du temps de Grégoire de Tours, les dénominations *Austrasii* et *Austria*² étaient plus limitées qu'elles ne le furent depuis. Elles s'appliquaient seulement à une partie du royaume oriental, de sorte que, lorsqu'on avait à considérer les diverses fractions du royaume oriental, il fallait mettre d'autres dénominations à côté de celles des Austrasiens. Grégoire de Tours introduit les *Campanenses* dans le cas présent, de même que dans d'autres cas il introduit les *Arverni*, qui dépendaient aussi du royaume oriental. Mais précisément parce que l'opposition est entre les Austrasiens et ceux de la Champagne ou de l'Auvergne, elle n'est pas entre les Austrasiens et les Francs en général.

Par là est indiquée la réponse à faire aux Bénédictins, auteurs du *Nouveau Traité de diplomatique*, quand ils prétendent qu'après avoir hérité de Clodomir et étendu son royaume par diverses conquêtes, Childeberrt régna sur des Francs différents des Neustriens³. Si les Francs du lot de Clodomir n'étaient pas Neustriens au sixième siècle comme ils le furent au septième, ils se distinguaient des Neustriens par la dénomination d'*Aurelianenses* et non pas par celle de *Franci*.

Il faut de plus ajouter ceci :

Le royaume de Clodomir renfermait une fraction des Burgondes, et à ces Burgondes, dont il hérita, Childeberrt joignit tous les autres par ses conquêtes. L'étendue de sa domination, après ces acquisitions successives, devait donc être exprimée par la réunion du nom des Burgondes à celui des Francs. C'est la définition que donne un diplôme de 678⁴ pour le royaume de Thierry III, lequel royaume représentait celui de Childeberrt I^{er} augmenté du lot de Clotaire I^{er} : *regna nostra tam de Niuster*

1. « Merovechus... ad Brunichildem reginam usque pervenit. Sed ab *Austrasiis* non est collectus. Pater vero ejus exercitum contra *Campanenses* commovit, putans eum ibidem occultari. » *Historia Francorum*, l. V, c. 14. Cf. *ibid.* c. 19.

2. Il emploie *Austria* dans le récit d'un miracle de saint Martin, qui se passe à Metz. *De virtutibus S. Martini*, l. IV, 29.

3. *Nouveau Traité de diplomatique*, t. III, p. 662.

4. Pardessus, *Diplomata, chartæ*, etc., t. II, p. 179.

quam et de Burgundia. Et quand le même roi a réuni entre ses mains toute la puissance des Francs, la formule devient *tam in Niuster quam Austrea vel in Burgundia*¹.

Bref, au sixième siècle pas plus qu'au septième, la distinction consignée dans le diplôme de Saint-Germain n'a été valable ; les *Austrasii* et les *Neustrasii* (si ces derniers existaient déjà) n'ont pas pu être représentés comme différents des *Franci*. Par conséquent, en modifiant un peu l'énoncé de Launoy, son objection subsiste. Elle a même une portée que n'a pas aperçue ce savant ; car, en la pressant davantage, on en peut faire sortir une date qui fortifiera la présomption d'in vraisemblance quant à l'opposition de *Neustrasii* et de *Franci*. Il suffit de se demander à quel moment la *Neustria* devint distincte de la *Francia*. Comme c'est le traité de Saint-Clair sur Epte qui a opéré la scission, et que le traité de Saint-Clair sur Epte est de 911, le soi-disant diplôme de Childeberrt I^{er} trahit par là les préoccupations d'une personne qui ne vécut pas avant le dixième siècle.

Les renseignements fournis par le diplôme sur la topographie parisienne, sur l'état social et les institutions du pays, sur l'histoire religieuse en général et celle de l'abbaye de Saint-Germain en particulier, ne portent pas la marque d'une plus haute antiquité.

D'abord le fonds de terre sur lequel fut bâtie la basilique mérovingienne y est représenté comme une dépendance du domaine royal d'Issy, *in terra quæ aspicit ad fiscum nostrum Isciacense* : ce qui est insoutenable. Le lieu-dit consigné immédiatement après, *in loco qui appellatur Locotitie*, est la négation la plus formelle d'une semblable dépendance, puisque *Locotitia* fut le nom même de la capitale des Parisiens, et que ce nom n'a pu être conservé au lieu où Childeberrt fit sa fondation, qu'autant que le même lieu avait été dans les temps anciens ce qu'il fut au moyen âge et jusqu'aux temps modernes, c'est-à-dire le faubourg de la capitale. Le bon sens dit cela, et deux textes d'une grande antiquité le disent pareillement. C'est d'abord une confirmation de Thierry IV faite, en 750, « à l'église de Sainte-Croix » et de Saint-Vincent, *située dans le faubourg de Paris*, où re-
« pose en son précieux corps le confesseur Germain² ». C'est

1. *Diplomata, chartæ, etc.*, t. II, p. 188.

2. « Suggestentes quatinus donum quod ex suis rebus in pago Bituricensi positus

ensuite la vie de saint Droctovée, premier abbé de Saint-Germain des Prés, où l'emplacement de l'abbaye est défini : « à Paris, à l'endroit du faubourg qu'on appelait jadis *Lucotitius* ¹. »

En second lieu, nous savons qu'au sixième siècle la basilique était contiguë aux jardins du roi, le roi habitant encore le palais des Thermes ². Que faut-il de plus pour juger de quelle propriété royale fut démembré le terrain de la basilique? C'est sur les dépendances de son palais, et non sur celles de la villa située à plus d'une lieue de distance, que Childebart prit l'emplacement de son église; et comme l'emplacement de cette église était celui de sa sépulture, le roi barbare ne fit par là que se conformer à l'usage immémorial des patriciens romains, qui avait été de préparer leur tombeau dans un coin de leur résidence de prédilection.

Voilà la seule explication que la raison comporte. Le système consacré par le diplôme, qui reviendrait à faire du palais un écart de la villa, ce système n'a pu se produire qu'à une époque bien postérieure, lorsque le palais était déjà en ruines, et que la propriété en avait été démembrée pour former un quartier populeux.

La clause où il est question de moulins situés entre la porte de la Cité et la tour, *cum molendinis inter portam civitatis et turrim positis*, cette clause concerne des moulins à eau établis sous les arches du Petit-Pont. A une certaine époque le Petit-Pont eut effectivement à l'un de ses bouts la porte méridionale de la ville, et à l'autre bout une tour de fortification, qui fut plus tard le Petit-Châtelet. Mais cet état de choses existait-il déjà au sixième siècle?

Oui, pour la porte, non, pour la tour.

Grégoire de Tours parle de la porte comme d'une issue qui vous mettait immédiatement hors de la ville ³. Dans la vie de saint Lubin, évêque de Chartres, on voit un incendie, qui se déclare sur la rive gauche de la Seine, atteindre sans obstacle les maisons bâties sur le pont ⁴. Donc il n'y avait pas encore de tour

aciebant ad ecclesiam sanctæ Crucis sanctique Vincentii, in suburbio Parisiaco sitam, ubi preciosus confessor Germanus in corpore requiescit, nostra auctoritate firmaremus. » Bouillard, *Histoire de Saint-Germain des Prés*, pr. p. vijj.

1. *Vita S. Droctovæi*, n° 8, dans les Bollandistes, 10 mars.

2. Fortunat, l. VI, c. 8, *de horto Ultrogothæ reginæ*.

3. « Porta quæ ad meridiem pandit egressum. » *Historia Francorum*, VIII, 33.

4. « A parte basilicæ beati Laurentii noctu edax ignis exsiliens domos pendulas,

à la tête de celui-ci. Et à la preuve négative s'ajoute la preuve positive.

D'une part nous avons un décret de l'assemblée de Kiersy-sur-Oise, tenue en 877, qui implique la construction des deux Châtelets de Paris¹; d'autre part la Chronique d'Adon, s'exprimant d'une manière plus positive, fait honneur à Charles le Chauve de la construction des tours fortifiées qui défendaient l'abord de la Cité².

Plus loin, le diplôme mentionne une chapelle de Saint-Andéol, que Childebert aurait achetée argent comptant de deux individus du nom d'Hilaire et de Chéron, qui en avaient la propriété : *Cum terra et vinea et oratorio in honore sancti Andeoli martiris, que de Elario et Ceraunio dato precio comparavimus*.

Les Bénédictins s'accordent à reconnaître que cette chapelle Saint-Andéol est ce qui précéda et motiva l'église paroissiale dédiée plus tard à saint André³. Rien n'est plus vraisemblable. Andéol, l'apôtre du Vivarais, était un saint peu connu dans la Gaule septentrionale. Son nom, prononcé *Andéeu* à la romane, l'aura fait confondre avec *Andrieu*, qui était alors la forme du nom d'André⁴. Mais est-il admissible que la fondation de la chapelle Saint-Andéol ait précédé la fondation de Saint-Germain des Prés? Pour croire cela il faudrait avoir une mention quelconque de l'existence de la chapelle Saint-Andéol à l'époque mérovingienne, et n'avoir pas la relation du voyage que le bénédictin Usuard, moine de Saint-Germain des Prés, fit en Espagne, en 858, pour aller chercher le corps de saint Georges le Béthléhémite, voyage au retour duquel ce religieux s'arrêta au Bourg Saint-Andéol et se fit donner des reliques du martyr qui y était

quæ per pontem constructæ erant, exurere cœpit. » *Scriptores rerum francicarum*, t. III, p. 431.

1. « De civitate Parisius, et de castellis super Sequanam et super Ligerim ex utraque parte, qualiter et a quibus instaurentur. » Baluze, *Capitularia*, t. II, p. 267.

2. Seulement Adon a cru que les deux Châtelets défendaient chacune des têtes du Grand-Pont. « Positis in utrisque capitibus castellis artificiosissime fundatis, in quibus ad custodiam regni præsidia disposuit. » Dans Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, t. II, p. 323.

3. *Gallia Christiana*, t. VII, col. 416.

4. Même dans la Gaule méridionale, il y a des exemples de pareille confusion. Saint-André-sur-Pourrières (Var) doit son nom à une église dont le patron est saint Andéol. *Cartularium Sti Victoris Massiliensis*, t. I, p. 24 et 138.

vénéré¹. Or, du moment que l'arrivée de reliques de saint Andéol à Saint-Germain est expliquée par un document historique, il n'y a plus à reculer dans la nuit des temps l'origine de la chapelle qui fut dédiée à saint Andéol dans le voisinage de l'abbaye.

Quant au trafic dont cette chapelle fut l'objet, c'est un acte de simonie au premier chef, qui n'aurait pas été possible au sixième siècle. Une date toute différente lui est assignée par la fréquence des transactions de ce genre dans les chartes du dixième et du onzième siècle. C'est alors en effet qu'un grand nombre d'églises, aliénées par la précaire ou par l'inféodation, puis usurpées par ceux qui les détenaient, devinrent des propriétés négociables. Il est très-possible qu'un roi ait acheté la chapelle Saint-Andéol pour en faire cadeau à Saint-Germain, mais c'est un roi de la fin de la seconde race et non pas Childebert I^{er}.

Les développements ajoutés à l'énumération générale des membres de la propriété ne cadrent pas davantage avec l'époque mérovingienne.

Je reviens aux moulins situés entre la porte et la tour, lesquels se présentent en premier. Ils ont d'abord l'inconvénient de s'appeler *molendini*, lorsque le nom des moulins dans les titres mérovingiens est toujours *farinaria*. Mais quelque chose de bien plus grave, c'est que l'abbaye de Saint-Germain tenait de la libéralité de Charles le Chauve les moulins qu'elle possédait sur la Seine. Cela est prouvé par un diplôme, qui, lui, a tous les caractères de l'authenticité. Il fut rendu en 903 par Charles le Simple, à la requête de Robert, comte de Paris, qui était en même temps abbé de Saint-Germain. C'est une confirmation des biens de l'abbaye où sont compris les moulins sur la Seine, « moulins, dit le roi, qui de notoriété publique ont été concédés tant au saint lieu qu'aux moines qui le desservent par notre aïeul Charles (Charles le Chauve), et dont la donation est rap- pelée dans un précepte du neveu et homonyme de notre dit aïeul (Charles le Gros)² ». Si donc la notoriété publique, au commencement du dixième siècle, faisait remonter la possession de l'abbaye sur les moulins seulement au règne de Charles le

1. *Acta SS. ordinis S. Benedicti*, sæc. IV, *part.* II, p. 51.

2. « Molendinos etiam super fluvium Sequanam, quos jam dicto loco ac fratribus avus noster concessisse dinoscitur, qui etiam precepto memorati nepotis et aquivoci avi nostri, Karoli, memorari atque contineri videntur. » Bouillard, *Histoire de Saint-Germain des Prés*, preuves, n° 23.

Chauve, c'est que le titre mérovingien de cette possession n'existait pas encore.

La clause qui suit concerne les *piscatoriæ* et *piscationes*. On appelait ainsi des viviers d'eau vive ou parcs à poisson, les uns creusés sur le bord d'une rivière avec laquelle ils étaient mis en communication par le moyen d'une vanne, les autres établis en pleine eau où ils formaient des clôtures de pieux et de claies. La *piscatoria quæ appellatur vanna* de notre diplôme était du premier genre, et les autres du second. Celles-ci régnaient depuis le Petit-Pont de Paris jusqu'au débouché du ci-devant ruisseau de Sèvres dans la Seine, c'est-à-dire jusqu'au Bas-Meudon : *Cum piscatoriis omnibus quæ sunt in ipso alveo Sequane, sumuntque initium a ponte civitatis, et sortiuntur finem ubi alveolus veniens Savara precipitat se in flumine.*

D'après le diplôme de 903, cité précédemment, les viviers en pleine eau de Seine furent donnés à l'abbaye par Childebert¹, de sorte que sur ce point l'acte de Charles le Simple est d'accord avec celui de la fondation. Les *piscatoriæ* s'étant multipliées dans les cours d'eau dès l'époque romaine², il n'y a pas à contester la possibilité d'une donation de ce genre au sixième siècle. Mais l'objection qui se présente, c'est que les *piscatoriæ*, qui du temps des Romains entraient dans le dénombrement cadastral³, ne paraissent plus, après l'établissement des barbares, avoir été considérées séparément des eaux où elles étaient établies. Dans les plus anciennes chartes, elles ne figurent jamais ni comme membres de la propriété, ni à aucun autre titre. Ce n'est qu'au déclin de l'époque mérovingienne qu'on voit leur mention prendre place à côté des eaux, cours d'eau et moulins. On aurait lieu de s'étonner que celles qui faisaient partie de la dotation de Saint-Germain eussent donné lieu à une exception.

Mais ce qui est tout à fait impossible, c'est que le droit de Childebert sur les *piscatoriæ* aurait été appelé *forestis*.

Ce mot, qui n'est pas des plus anciens dans le latin barbare (il a l'air d'être d'origine austrasienne), ce mot signifiait le droit exclusif du souverain à chasser dans tel bois ou partie de bois.

1. « Nec non et piscatoria super eundem fluvium sita, cum omni continentia utriusque ripæ, quæ a rege olim Childeberto eis contradita dinoscimus. » Bouillard, l. c.

2. C'est ce qu'Ulpien appelle *lacus piscatorii*.

3. *Dig. l. l. tit. 15, n. 4, de censibus.*

Par extension il s'appliqua aux pêches réservées de la couronne¹. C'est le *défois* du moyen âge, et, de même que le *défois*, la *forestis* exclut l'idée de clôture ou de barrage autour des emplacements sur lesquels elle s'exerçait. Comment donc ce mot désignerait-il le domaine exercé sur des parcs à poisson, propriété close s'il en fut ? Il y a ici une méprise qui ne peut provenir que de quelqu'un vivant loin du temps où l'on avait su ce que voulait dire au juste *forestis*.

Je prends maintenant la clause où est exprimée la réserve du chemin de halage sur les bords de la Seine : *Cujuscumque potestatis littora fuerint, utriusque partis fluminis teneant unam perticam terræ legalem, sicut mos est, ad ducendas naves et reducendas*, etc. Le diplôme de 903 exprime la même chose en termes plus brefs. Childebert, d'après ce document, accorda aux religieux de Saint-Germain la jouissance des deux rives².

Il l'accorda, assurément; mais je nie que ç'ait été comme une faveur, et que rien de pareil ait jamais été consigné dans un précepte mérovingien. La raison en est que, sous les rois francs comme sous les empereurs romains, les deux rives des cours d'eau navigables étaient libres, libres sauf les droits à payer au fisc. Nous voyons, par une infinité de diplômes, les églises, jusqu'au milieu du neuvième siècle, rechercher et obtenir des rois la faveur d'être exemptées de ces droits fiscaux. L'abbaye de Saint-Germain peut exhiber une série d'immunités de cette sorte qui lui furent accordées depuis Chilpéric I^{er}³, jusqu'à Charles le Chauve⁴. Mais il n'existe aucune pièce de ces temps-là qui nous prouve que Saint-Germain, ni aucun autre établissement religieux, ait eu besoin de se faire assurer la libre circulation.

Au contraire, lorsque les particuliers usurpèrent la puissance publique, lorsque l'usage des rives le long des fleuves dépendit de propriétaires qui n'avaient de loi que leur caprice, alors on invoqua le nom des anciens rois pour tâcher de conserver à titre

1. « *Forestam aquaticam a fluvio Saure usque Cambrias, quam nunc usque nostra visa est dominari potestas.* » Diplôme de Charles le Chauve pour Saint-Denis, en 870. — « *Forestem piscium a Ponte Divionis usque ad villam Floriacum.* » Charte pour Saint-Benigne de Dijon en 871.

2. Voyez ci-dessus, p. 526, note 1.

3. Aimoin (*Chronique interpolée*), l. III, c. 56.

4. Précepte de Charles le Chauve de 846, dans Bouillard, *Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Germain des Prez*, preuves, n° 18.

de privilège ce qui avait été le droit commun sous leur règne. C'est le commencement de cet état de choses qui a motivé la rédaction du diplôme de 903 ; c'est son aggravation qui a fait introduire dans le prétendu diplôme de Childebert la définition du chemin légal, glose qui eût été non-seulement inutile, mais puérile au sixième siècle.

Ainsi, à chaque trait nouveau que nous dégageons de cet acte, nous voyons se dessiner un régime et une époque qui sont à cent lieues de distance du régime et de l'époque dont il faudrait retrouver la figure. Achevons cependant notre examen.

Il serait bien difficile à quelqu'un de prouver qu'on ait connu, au sixième siècle, la classification des aliments qui fait que les oiseaux d'eau sont considérés comme viande maigre. La règle austère de saint Basile, qui fut d'abord celle de l'abbaye de Saint-Germain, ne descend point dans de pareils détails. Elle se contente de prescrire les aliments les plus grossiers, proposant la pâleur et la maigreur comme le résultat du régime auquel doit s'astreindre le religieux¹. Que le droit de prendre le gibier d'eau ait été garanti à des moines morigénés de la sorte, et cela dans le but évident d'approvisionner leur table ; qu'ils aient dû ce privilège à l'intercession d'un ascète, comme le fut leur instituteur Germain², c'est là une disposition on ne peut plus suspecte. Les moines chasseurs et les abbés entendus aux choses de la vénerie appartiennent à une race toute nouvelle, que virent éclore les temps carolingiens.

Plus suspecte encore est l'énumération des saints en l'honneur desquels aurait été fondée la basilique de Childebert.

D'abord il me semble y avoir bien des saints pour quatre autels seulement qui furent élevés dans la basilique, au dire de la vie de saint Doctrovée³.

En second lieu, l'épithète *puer*, transportée au nom de saint Nazaire, lorsqu'elle devrait accompagner le nom de saint Celse, trahit une ignorance de l'histoire religieuse qu'on ne peut attribuer ni à saint Germain, ni à personne de la chancellerie de Childebert.

1. *Resp. ad interrog.* 17.

2. « Adeptus gradum curæ pastoralis, de reliquo monachus persistebat. » Fortunat, *Vita S. Germani*, c. 13.

3. Dans les Bollandistes (10 mars), cap. II, n° 12.

Enfin les saints principaux, ceux en l'honneur de qui eut lieu la fondation, ne sont pas nommés dans l'ordre qui constitua le vocable primitif de Saint-Germain des Prés. En effet, ce vocable que nous connaissons grâce à un diplôme de saint Germain, évêque de Paris, dont l'analyse est dans le polyptyque d'Irminon, ce vocable se composait d'abord du nom de sainte Croix, puis de celui de saint Étienne, et en troisième lieu de celui de saint Vincent¹. Or aucune de ces places n'est observée dans le prétendu diplôme de Childebart, qui met saint Vincent le premier et saint Étienne le dernier, c'est-à-dire qui fait passer l'instrument de la rédemption et le premier des martyrs, après un saint dont jusqu'alors on n'avait point entendu parler dans la Gaule.

Assurément la préférence donnée à saint Vincent se justifierait par de nombreux documents. Elle fut consacrée par le peuple avant la fin du sixième siècle. Mais il ne faut point ici considérer les choses *a posteriori*. Peu importe qu'au bout de très-peu de temps, un titre usuel ait régné conjointement avec le titre officiel : ce dernier n'en est pas moins le seul qui exista d'abord, et s'il devait être consigné quelque part, c'était dans l'acte de fondation. Par conséquent l'acte de fondation qui ne le donne pas, ou qui le donne de travers, est à comparer à un acte de naissance qu'on aurait fabriqué non pas d'après l'état civil d'une personne, mais d'après la manière dont cette personne est appelée dans le monde.

Enfin, voici qui est plus fort que tout ce qui précède, et qui me dispensera de multiplier davantage les preuves de la contrefaçon.

Le diplôme, à deux reprises différentes, fait parler Childebart comme si la nouvelle église était en cours de construction, et non pas terminée : *cœpi construere templum, templum quod nos ædificamus*. De là ce simple raisonnement : Si la construction n'était pas achevée, l'édifice n'était pas consacré. Eh bien, dans l'une des phrases qui contiennent implicitement cette conséquence, nous avons l'affirmation directe du contraire. Le diplôme, à la suite de l'énumération des saints, atteste que les re-

1. « Ipsum alodum sanctus contulit Germanus ad luminaria ecclesiæ sanctæ Crucis, sanctique Stephani, protomartyris, seu sancti Vincentii levitæ et martyris, quatinus omnibus annis persolvat ad ipsam ecclesiam viij sextarios olei aut xliij ceræ libras. » Guérard, *Polyptyque de l'abbé Irminon*, t. II, p. 117.

liques de ceux-ci étaient à leur place dans l'église, qu'elles étaient en état d'y recevoir le culte qui leur était dû : *quorum reliquiæ ibi sunt consecratæ*. En d'autres termes, le service de tous les autels était en activité, lorsque l'église n'était pas encore tout à fait construite : absurdité résultant d'une faute d'inadvertance au sujet de laquelle on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou qu'elle ait pu être commise, ou qu'elle n'ait jamais été aperçue.

Que la grossièreté de cette faute ne nous empêche pas cependant de voir l'intention qui a motivé l'emploi des expressions *cæpi construere, ædificamus*.

Le diplôme est daté du 6 décembre, dans la quarante-huitième année du règne de Childebert, ce qui nous reporte au 6 décembre 558. Il en résulte que l'acte de fondation aurait précédé de dix-huit jours seulement le décès du roi, car Childebert mourut le 23 décembre 558; et c'est à ce terme extrême qu'il faudrait entendre que la basilique où il devait être inhumé n'était pas encore arrivée à son achèvement. Or cela nous découvre à quelle source notre faussaire s'est instruit des origines de Saint-Germain. Son guide a été Gislemar, auteur de la vie de saint Droctovée, sur lequel il devient nécessaire de donner quelques éclaircissements.

A la fin du neuvième siècle, après que l'abbaye eut été saccagée deux fois par les Normands, un religieux nommé Gislemar voulut réparer la perte de la vie de saint Droctovée, premier abbé de la maison, laquelle vie avait péri avec les autres livres dans l'incendie de la bibliothèque¹. Ce Gislemar n'est pas du nombre des hagiographes qui s'en sont fait accroire. Ne sachant rien ou presque rien sur le personnage dont il avait à parler, au lieu de racheter par des traits légendaires la pauvreté de son sujet, il aima mieux se jeter à côté, et composer un récit de ce qu'il avait pu apprendre sur la fondation de l'abbaye. Par là la vie de saint Droctovée se trouve être le registre d'une enquête sur les origines de Saint-Germain, faite à Saint-Germain même, à la fin du règne de Charles-le-Chauve ou sous celui de Louis-le-Bègue², c'est-à-dire en un temps où l'abbaye ne savait guère autre chose

1. *Vita S. Droctovæi* (dans les Bollandistes, 10 mars), *præfatio*.

2. Vers 870, disent les auteurs de l'Histoire littéraire; mais c'est trop préciser. *Histoire littéraire de France*, t. V, p. 396.

de ces mêmes origines que ce qu'en avait consigné l'auteur du *Gesta Francorum* : la préface de Gislemar le donne assez à entendre ¹.

Dans une discussion comme celle-ci, il ne faut pas reculer devant les digressions, lorsqu'elles doivent donner plus de solidité aux arguments qu'on emploie.

L'époque à laquelle vivait Gislemar a été fixée par Mabillon au moyen d'une liste des religieux de Saint-Germain, où son nom se trouve inscrit ². L'abbé Lebeuf cependant veut que la vie de saint Droctovée soit attribuée à un autre Gislemar, chancelier de l'abbaye, dont la souscription existe au bas d'une charte de 1070 ³.

L'abbé Lebeuf s'est trompé. Au onzième siècle, saint Droctovée n'était plus considéré à Saint-Germain comme le premier supérieur de la maison. Une charte du temps de Childeberr III ⁴, maladroitemment rapportée à celui de Childeberr I^{er}, était cause qu'un abbé Autharius, nommé dans cet acte, avait pris rang sur la liste avant Droctovée, et cette erreur historique, consacrée par le continuateur et interpolateur d'Aimoin, qui écrivit vers 1015 ⁵, se perpétua pendant toute la durée du moyen âge. Par conséquent ce n'est point un religieux vivant en 1070, qui aurait donné à Droctovée le titre de premier abbé qu'il a dans sa vie. D'ailleurs des lambeaux de cette vie ont été cousus dans le texte d'Aimoin par l'interpolateur, ce qui est une autre preuve qu'elle fut composée avant le onzième siècle; car le travail de l'interpolateur date des premières années du onzième siècle ⁶. Le choix entre les deux Gislemar n'est donc pas douteux; c'est à celui de Mabillon qu'il faut s'arrêter.

La vie de saint Droctovée étant bien positivement un ouvrage de la fin du neuvième siècle, voyons comment y est racontée l'institution du service divin à Saint-Germain des Prés.

1. « Addidi præterea etiam illud, quo videlicet instinctu nostrum a glorioso rege Childeberrto sit fundatum cœnobium, quia hoc reperitur in Gestis Francorum. »

2. *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. I, p. 137.

3. *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, t. II, p. 421.

4. Connue sous le nom de charte de Gamon (697). Pardessus, *Diplomata, chartæ*, etc., t. II, p. 243.

5. « Abbatem inibi constituit Autharium (Childeberrtus), magnæ nobilitatis virum, qui præset inibi Deo famulantibus. » Lib. II, c. 20.

6. Voyez ci-après, p. 535.

Childebert meurt le 23 décembre, avant-veille de Noël. L'approche de la grande fête avait attiré à Paris quantité de prélats, de princes et de peuple, dont la présence ajoute à la pompe des obsèques royales. L'évêque de Paris profite de l'occasion pour dédier, avec le concours de ses cosuffragants, la basilique que le défunt avait fait construire¹.

Tels sont l'ordre et la substance du récit; quant à sa conséquence, elle est de nous persuader que la mort du roi, la consécration de sa basilique, et son enterrement, tout cela se passa le même jour 23 décembre 558. Recourons en effet au propre des offices de Saint-Germain : nous y voyons que l'anniversaire de la mort de Childebert et celui de la première dédicace de l'église se célébraient le 23 décembre; et l'observation de cet usage est constatée dès le règne de Charles-le-Chauve. Le martyrologe d'Usuard, qui fut écrit dans l'abbaye même, vers l'an 870, et qui n'est pas interpolé en cet endroit, ainsi que l'avait supposé Launoy², le martyrologe d'Usuard porte en toutes lettres : *X Kal. janu. Parisius, dedicatio basilicæ in honore sanctæ Crucis et sancti Vincentii martyris, et depositio domini Childeberti regis*³. Un précepte de 872, pour le règlement de la mense des religieux, assigne l'un des régal aux quels avait droit la communauté, *in dedicatione ecclesiæ vel anniversario Childeberti regis*⁴.

Comme Gislemar, religieux de Saint-Germain, assista maintes fois à la double commémoration, il est évident que dans sa pensée les faits coïncidèrent en 558, de même qu'ils coïncidaient par les cérémonies qui en ramenaient chaque année le souvenir.

Mais le synchronisme de la dédicace de l'église et de l'enterrement de Childebert est fait pour soulever l'incrédulité. Un roi n'est pas mis au tombeau le jour même de sa mort, et la dédicace d'une église est une cérémonie qui demande des préparatifs. D'autre part la basilique, au dire de Gislemar lui-même, avait été fondée pour recevoir des reliques conquises en Espagne⁵, et notamment la tunique de saint Vincent, laquelle était arrivée à Paris dès l'an 543, d'après l'époque assignée à la der-

1. *Vita sancti Droctovæi*, n° 11.

2. *Inquisitio in chartam immunitatis*, p. 83.

3. Ms. Saint-Germain latin, n° 1027.

4. N° 22 des preuves qui font suite à l'*Histoire de Saint-Germain des Prés*, par Bouillard.

5. *Vita sancti Droctovæi*, n° 7.

nière expédition d'Espagne. Il faudrait donc admettre que quinze ans ne suffirent pas pour l'achèvement de l'édifice qui fut l'œuvre de prédilection d'un roi puissant et dévot, qui fut le lieu même que ce roi avait choisi pour sa sépulture !

Ce n'est pas tout. Des vers de Fortunat nous dépeignent Childeberty, lorsqu'il vivait, passant et repassant par son jardin pour aller à l'église déjà consacrée, déjà *lieu saint*, laquelle fut ensuite son tombeau :

Hinc iter ejus erat quum limina sancta petebat,
Quæ modo pro meritis incolit ille magis.
Antea nam vicibus loca sancta terebat amatus :
Nunc tamen assidue templa beata tenet ¹.

Et Adrien Valois, qui exhuma ce passage, en conclut que la consécration de la basilique, antérieure de beaucoup à la mort du fondateur, ne pouvait guère se placer plus tard que le retour de la seconde expédition d'Espagne ²; et nombre de savants, parmi lesquels Mabillon lui-même ³, embrassèrent l'opinion de Valois.

J'ai beaucoup cherché dans l'espoir de trouver un texte qui affirmât d'une manière positive ce que Fortunat donne seulement à entendre. J'ai recueilli deux passages qui, sans apporter la preuve irréfutable que j'aurais désirée, sont pourtant à invoquer dans la question.

On lit dans la Chronique de Tours abrégée que l'église de Saint-Germain des Prés fut fondée en 541 ⁴, et une autre chronique antique, inintelligemment copiée au onzième siècle dans un manuscrit de l'abbaye Saint-Germain, consigne le même fait à l'an 502 ⁵.

Je n'entre pas dans la discussion des dates ; les deux chroniques sont établies sur un comput dont je n'ai pas pu trouver la clé.

1. *Carm.* l. VI, n° 8.

2. *Disertationis de basilicis defensio*, part. I, cap. 6.

3. *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. I, p. 133.

4. « DXLI. Ecclesia Sancti-Germani de Pratis a Chlodoberto rege Parisius fundata est. » Salmon, *Recueil de Chroniques de Touraine*, p. 173.

5. « Childeberty ecclesiam in suburbio parisiensi (sic) anno DII. ind. X., epacta XXXIII, conc. I, cycl. lun. VI. » *Manuscrit S. G. lat.*, n° 434, à la Bibliothèque impériale. M. Guérard a signalé le ms. où est ce renseignement sans oser en faire usage, tant il le trouvait incohérent *Polyptyque d'Irminon*, Prolégomènes, p. 912, note 28.

Celle-ci est en avance, celle-là en retard par rapport à notre manière actuelle de compter; mais ce qui est certain, c'est que, de part et d'autre, l'événement, par la place qu'il occupe, précède de beaucoup la mort du roi.

Donc le système historique énoncé dans la vie de saint Droctovée est une fausse conjecture de Gislemar, ou de ses contemporains. On a témérairement interprété la célébration à pareil jour de deux anniversaires. Lorsque cette rencontre ne signifiait rien autre chose, sinon que la basilique childebertine avait été consacrée un 23 décembre, et que Childebert était mort aussi un 23 décembre, on a conclu que l'un et l'autre événement se rapportaient au 23 décembre 558.

Revenons maintenant à notre diplôme.

Si le système historique qui en résulte, relativement à la consécration de la basilique de Childebert, est une erreur manifeste, si cette erreur lui est commune avec la Vie de saint Droctovée, si la Vie de saint Droctovée à son tour est l'ouvrage d'un auteur du neuvième siècle, tandis que le diplôme, rien que d'après ce qui en a déjà été dit, est au moins du dixième, nous avons le droit de conclure que la Vie a servi à fabriquer le diplôme. Et il y paraît encore à d'autres endroits. C'est Gislemar qui a fourni l'idée que saint Germain était déjà évêque de Paris lorsque fut projetée la nouvelle basilique¹; c'est à Gislemar qu'a été pris le nom du lieu-dit *Lucotitius*², transformé, peut-être à tort, en *Locotitia*; c'est de lui encore que vient l'énumération des saints dont j'ai précédemment fait la critique³. Dans la Vie de saint Droctovée, de même que dans le diplôme, cette liste a le tort de supposer l'église mérovingienne garnie des mêmes autels et reliques que celle du temps de Charles le Chauve; mais au moins l'hagiographe n'a pas manqué de donner à la sainte Croix le rang qui lui était dû, et à saint Celse son titre d'enfant, de sorte que, s'il a péché contre l'histoire, il n'a pas manqué de la notion élémentaire des saints particulièrement honorés dans son monastère. Cette faute était réservée à l'auteur du diplôme, comme pour établir qu'il fut le maladroit copiste et non l'inventeur de tant de faits controuvés, comme pour dénoncer par là même l'ignorance et la barbarie de son époque.

1. *Vita sancti Droctovæi*, n° 7.

2. *Vita sancti Droctovæi*, n° 8.

3. *Vita sancti Droctovæi*, n° 12.

C'est cette époque qu'il s'agit à présent de préciser.

L'écriture est celle d'une main qui s'est contrainte pour tâcher d'imiter d'anciens modèles : ce qui n'empêche pas de reconnaître des habitudes contractées au déclin du dixième siècle. D'après ce dernier indice, on rapporterait la fabrication du diplôme aussi bien au règne de Robert qu'à celui de Hugues Capet ou même de Lothaire IV. C'est trop de latitude ; il faut chercher ailleurs de quoi resserrer les deux limites extrêmes.

Je placerai d'abord la limite citérieure à l'an 1015, parce que le diplôme a été introduit textuellement dans la chronique interpolée d'Aimoin, et que l'interpolateur, qui fut en même temps un continuateur, a conduit son travail jusqu'à l'année 1015. J'en juge ainsi, non pas d'après les éditions d'Aimoin, où l'on voit le récit s'étendre jusqu'en 1165, comme s'il n'avait eu qu'un continuateur, mais d'après le manuscrit de l'ancienne bibliothèque de Saint-Germain, qui a servi à faire les éditions¹. Il est de deux écritures : l'une, d'un caractère antique, s'arrête à 1015 ; l'autre indique une reprise de la fin du douzième siècle².

Quant à la limite ultérieure, j'en irai chercher l'indice dans l'erreur qui a fait prendre l'emplacement du monastère pour un écart d'Issy.

Comment expliquer une pareille confusion ?

J'y ai longtemps réfléchi, et je ne crois pas me tromper en l'attribuant à la même cause qui fit que, dans les siècles postérieurs du moyen âge, Issy et l'enclos de Saint-Germain furent réputés des lieux qui avaient été consacrés autrefois à la déesse Isis³. La fausse érudition crut voir du rapport entre le nom latin du village *Ischiacum*, *Issiacum*, et un cippe votif, encastré dans le mur septentrional de l'église Saint-Germain, où il était l'objet d'une certaine révérence. Dubreul nous apprend que ce monument fut détruit au commencement du seizième siècle, précisément parce que les bonnes femmes y venaient brûler des cierges⁴. Dès le règne de Charles V, il fut attribué à Isis, et, comme

1. S. G. *latin*, n° 438, à la Bibliothèque impériale.

2. Voilà ce que n'ont ni Lebeuf, et c'est une des raisons qui ont égaré le ferme jugement de ces érudits. Attribuant toutes les interpolations d'Aimoin à un moine du douzième siècle, ils furent forcés de conclure que le diplôme était aussi du douzième. *Inquisitio in chartam immunitatis*, p. 74 et suiv.

3. Lebeuf, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, t. VII, p. 2; Bouillard, *Histoire de l'Abbaye de Saint-Germain*, p. 4.

4. *Théâtre des antiquités de Paris*, p. 264.

tel, suggéra une bizarre dissertation, qui est consignée à la fin du manuscrit des continuateurs d'Aimoin¹. Le doute est permis sur cette attribution, comme sur toutes celles qu'ont données aux antiquités les savants du moyen âge. Pour que l'opinion se formât, il a suffi que la pierre ait représenté une femme, et qu'on ait déchiffré dans l'inscription, probablement mutilée, les syllabes ISI ou ISIAC. Mais ce dont on peut être sûr, c'est que, pour être à la place qu'elle occupait, cette pierre avait été retirée des fondations de la basilique childebertine, et qu'elle n'a pu être employée comme elle le fut que lors de la reconstruction de l'église, qui eut lieu immédiatement après l'an mil, par les soins de l'abbé Morard. Le XI^e siècle est le seul qui ait vu mettre en évidence, dans la fabrique des églises, des débris à la marque du paganisme². L'ignorance était telle qu'on n'avait plus aucune idée de la signification des monuments de l'antiquité; de sorte que, lorsqu'il s'en rencontra dans les démolitions des anciennes

1. Ms S. G. latin, n° 438. Voici le texte : « Descriptio ejusdam de ydolo Yside, sita in Leucoticio, ex opposito Montis Martis, qui nunc vocatur Mons Martirum. Fertur, secundum aliquos poetas et fabulas antiquas, Jupiter concubuisse cum Yside, ex qua divina quedam proles orta putatur a grossissimis hominibus et plebibus, et maxime a Galicis. Ista dicta fuit Yo, filia Ynachy, regis Argivorum sive Grecorum. Sed in Egypto navigans, litteras didicit et docuit, et Ysys vocata est, et pro magna dea colebatur ab Egyptiis et stultis plebibus. Et legitur in quodam codice antiquo et bene veterato quod ab antiquioribus temporibus delata fuit in partibus Galicis; et de moribus Gallorum, et quomodo Gallici dicti sunt, longum esset enarrare. Sed ad filium redeamus hystorie. Ista quondam Ysis adorata fuit et venerata a populo Leutecie urbis, que nunc Parisius dicitur, in loco Leucoticio, ex opposito Montis Martis, et adhuc apparet, et ibi adorata et venerata a pluribus principibus Francorum paganorum, ut puta Francione, Faramundo, Meroveo, Childrico usque ad tempora Clodovei, primi christiani; in quo constructum fuit templum in honore sancti Stephani sancte Crucis nec non sancti Vincencii, etc. Quam Childebertus filius, Clodovei regis Francorum, fundavit : quo instinctu et qualiter, lege suum pragmaticum et vitam beati Droctovei, et invenies. Miror homines sapientes et tam subtiles quomodo et qualiter sua aut potentum supra excusare aut palliare potuerint; sed hoc fuit studium quorundam malefactorum. De ista Yside multa legi et audiui a pluribus quod in Egypto, in quodam magno templo duodecim ydola, sed Ysis erat domina super omnes. Hujus temporis homines erant rudes, et caris suis deffunctis ymagines dedicare ceperunt, et maligni spiritus videntes curiositatem populi, intus latuerunt, et responsa dederunt et se deos et deas dixerunt, et honores divinos sibi fieri decreverunt, sicque hoc infelicissimum ydolatrie crimen introductum est, divine majestati permaxime infensum. Et in tantum hec vesania crevit, ut capitali sententia plecteretur qui eos homines fuisse affirmaret. »

2. Ainsi le Taureau de saint Marcel, à Paris; le Jupiter foudroyant de Graville, au Havre; le Silène de Sainte-Croix, à Bordeaux, etc., etc.

églises, on en fit usage à titre de documents ou d'ornements, dans la persuasion qu'ils ne pouvaient rien exprimer que de louable.

Ainsi, on peut affirmer que la pierre de Saint-Germain ne fut encastrée dans le mur de l'église que parce qu'on ne lui donna pas d'abord l'interprétation qu'elle reçut plus tard. Ceux qui la mirent en place la prirent certainement pour un monument du temps de Childebart : selon toute apparence, pour un monument commémoratif de la donation d'Issy ou d'une relation quelconque qui avait existé entre Issy et le fonds sur lequel l'abbaye était posée. Et comme la découverte avait dû être du temps des fouilles faites pour fonder l'édifice actuel, c'est-à-dire de 1002 ou 1003, la fabrication du diplôme, dont je crois que la doctrine a été prise dans le monument, ne remonterait pas au-delà des mêmes années. J'ai déjà établi qu'elle ne peut pas descendre plus bas que 1015 : elle est par conséquent contemporaine du renouvellement de l'abbaye, au commencement du onzième siècle.

La date ainsi fixée nous aidera à pénétrer l'intention du faux.

Le diplôme contrefait de Childebart n'est pas seul de son espèce. Il se rattache à une famille nombreuse. Une bonne partie de nos chartes mérovingiennes sont également des actes forgés après l'an 1000 dans les monastères qu'elles intéressaient. Le père Papebroch avait entrevu ce fait, qu'il exprima d'une manière désobligeante pour les anciens ordres religieux ; car, selon lui, la mode des faux en matière de chartes prit naissance au onzième siècle par le fait des moines¹. Il eut beau ajouter que c'était une époque où les biens et privilèges des abbayes étaient battus en brèche par les puissances du siècle, et que les moines, victimes de la violence, ne crurent pas mal faire en supposant des actes qui, sans préjudice pour personne, devaient sauvegarder des droits légitimes ; malgré ce correctif, l'imputation blessa les Bénédictins. Mabillon en eut le cœur percé, de sorte qu'au lieu de s'avouer ce qu'il y avait de fondé dans la remarque du savant jésuite, il n'y vit qu'une médisance à redresser. C'est là l'objet du chapitre 6, livre premier du *Traité de diplomatique*, où l'auteur prouve facilement que tous les siècles avaient produit des fabricateurs d'actes faux, et que le clergé séculier avait été affligé

1. *Propylæum antiquarium circa veri ac falsi discrimen in vetustis membranis*, n° 103. *Acta sanctorum Bolland.*, tome II d'avril.

de cette lèpre aussi bien que les ordres religieux. Mais il y avait quelque chose de plus utile à dire pour l'instruction de ceux qui ont à faire usage des chartes.

Il est incontestable qu'on a fait plus de fausses chartes au onzième siècle qu'en aucun autre, incontestable que cette fabrication eut lieu surtout dans les monastères, et que, par la nature de ses produits, elle présenta un caractère de nouveauté. Les actes dont il s'agit, en effet, ne furent pas de ceux qu'avaient prévus les lois en matière de faux. Les établissements religieux qui les mirent dans leurs archives n'eurent pas la coupable intention de revendiquer par là ce qui ne leur appartenait point. Ils voulurent seulement constater par des écrits ce que, de notoriété publique, ils devaient à la munificence des rois et princes, leurs fondateurs ou bienfaiteurs, et leur but fut peut-être moins d'opposer ces écrits aux usurpations des laïques, ainsi que l'a supposé Papebroch, qu'il ne fut de satisfaire un sentiment de vanité. Les moines du onzième siècle me paraissent avoir fait comme ces gentilhommes des temps postérieurs, qui, plutôt que de manquer de titres, aimèrent mieux en montrer de faux, au risque de compromettre une noblesse incontestée. C'est la même cause qui, au onzième siècle encore, donna naissance à tant de fausses légendes de saints, les églises ne pouvant pas souffrir que des patrons, dont la mémoire était cependant très-vénérée, ne fussent connus que par un nom inscrit dans les martyrologes.

Les fausses chartes sont, parmi ces diverses contrefaçons, celles qui ont été faites avec le plus de scrupule. On s'aperçoit facilement que leurs auteurs, hommes plus ou moins instruits, plus ou moins intelligents, se sont efforcés de les rendre conformes autant que possible à la vérité. Elles représentent toutes un certain travail de recherche, une certaine dépense d'érudition. Dès lors elles sont ce que seraient des chroniques composées dans les mêmes circonstances. Au lieu de les rejeter absolument comme de la fausse monnaie historique, il faut en séparer les éléments par la critique, et assigner l'emploi de chacun d'après le temps auquel il se rapporte.

C'est cette opération que vient de subir le prétendu diplôme de Childebert, et l'on sait déjà ce qu'il est susceptible de rendre. Pour les faits du dixième siècle, il est un document valable; il a même le prix d'une source unique pour deux ou trois de ces faits. Relativement à la fondation de Saint-Germain, il ne fournit

aucune circonstance à laquelle on doive ajouter foi, si ce n'est peut-être le don d'Issy. Encore n'est-il pas acceptable qu'Issy ait été le seul domaine rural contenu dans la dotation primitive de l'abbaye. Aux basiliques où ils éalisaient leur sépulture les premiers Mérovingiens donnèrent les *villas* à profusion¹. Les moines du neuvième siècle savaient que Childebert en avait usé de la sorte à l'égard de leur maison : la vie de saint Droctovée le dit dans les termes les plus positifs². Par conséquent, c'est encore une erreur du diplôme d'avoir fait le fondateur si peu généreux ; mais c'est une erreur qui prouve que l'on procéda avec circonspection et bonne foi. Rien n'était plus facile que d'accumuler les noms de lieux : si un seul fut inscrit, c'est parce qu'on ne crut avoir de fondement que pour enregistrer celui-là.

J'ai épuisé les moyens auxquels il est possible d'avoir recours pour établir la fausseté d'un acte. Je dois croire à l'heure qu'il est le lecteur suffisamment édifié sur la charte de fondation de Saint-Germain, et je passe à l'examen du privilège.

II.

Jean Launoy et Dom Robert Quatremaires nous ont laissé plusieurs volumes, celui-ci pour, celui-là contre la charte de privilège de Saint-Germain³. La question, Dieu merci, n'offre plus le danger d'entraîner ceux qui l'abordent à de si longs développements.

Cette charte est sur papyrus, ce qu'on n'a pas manqué de faire valoir comme une preuve d'antiquité ; mais c'est un papyrus très-délabré, qui a tout l'air d'avoir été gratté et lavé, de sorte que

1. *Vita S. Hugonis monachi*, dans Duchesne, *Historiæ franc. scriptores*, t. III, p. 418 et 419.

2. « Hunc itaque locum princeps serenissimus ditatum plurimis pretiosisque ornamentis affluentissimis quoque villarum copiis beatissimo Germano, parisiacæ urbis antistiti, delegavit. » N° 10.

3. *Inquisitio in chartam immunitatis, quam beatus Germanus, parisiensis episcopus, suburbano monasterio dedisse fertur, auctore Joanne de Launoy*. In-4, 1657. — *Privilegium sancti Germani adversus Joannis Launoi inquisitionem propugnatum, auctore Roberto Quatremaires*. In-8, 1657. — *Inquisitionis in chartam immunitatis sancti Germani assertio, auctore Joanne Launoio*. In-8, 1658. — *Regalis ecclesiæ Sancti-Germani a Pratis jura brevi compendio propugnata, auctore R. Quatremaires*. In-4, 1668.

l'écriture qui est dessus n'en a pas eu l'étréenne. Celle-ci, d'ailleurs, offre la plus grande ressemblance avec l'écriture de l'acte de fondation; elle est également d'une main formée aux habitudes du dixième siècle, qui a cherché à se déguiser. Si donc l'on devait juger uniquement d'après les caractères matériels, une même condamnation engloberait les deux pièces : comme monument paléographique, le privilège est contemporain de la fondation. Les choses apparaissent sous un jour différent lorsqu'on s'attache à l'examen du texte.

Tout d'abord une circonstance de poids plaide en faveur de cet acte. Il est mentionné dans la vie de saint Droctovée. Gislemar le signale comme le titre le plus mémorable de l'abbaye¹. A la vérité il lui attribue une fausse date, puisqu'il dit qu'il est du règne de Clotaire I^{er}, tandis qu'il porte la marque de celui de Caribert; mais c'est par une confusion qui s'explique en ce que, du temps de Gislemar, et plus tard encore, l'abbaye de Saint-Germain eut dans ses archives un diplôme d'un Clotaire (probablement Clotaire II) qui avait trait aux dispositions du privilège. Plusieurs bulles du douzième siècle mentionnent cet acte, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous². L'interpolateur d'Aimoin nous en a conservé une phrase, et la même phrase a passé de la chronique d'Aimoin dans celle de Saint-Denis³.

Peu importe encore que Gislemar ait commis une autre erreur en considérant l'acte dont il voulait parler comme un autographe de l'évêque Germain⁴, lorsque, parmi les signatures du privilège, existe une indication de notaire. Ce n'est qu'une preuve de l'inattention de l'hagiographe, ou bien l'indice d'un préjugé enraciné parmi les religieux de son temps, et qu'il n'a pas voulu froisser.

Le privilège se reconnaît assez à l'analyse qu'en donne Gisle-

1. *Vita sancti Droctovæi*, n° 13.

2. « Quæcumque libertas, quæcumque dignitas privilegio B. Germani, scriptis Childeberti, Clotarii atque aliorum regum Francorum, vestro monasterio collata est, etc. » Bulle de Pascal II (1107) dans D. Bouillard, pr. p. xxxij.

3. « Occasione permaxime illa quæ in præcepto incliti Clotarii regis invenitur, ita inquires : *Abbatem loci illius constituimus* et cætera, præceptum immunitatis edere decrevit. » *Historia Francorum*, l. III, c. 2. — « Mesmement pour l'occhoison d'un précept que li rois Clotaires mist en une de leurs chartres, qui ensi parole, *Abbatem loci istius constituimus*, etc., pour ce vout li prodoms faire un estatut de franchise. » *Chroniques de Saint-Denis*, l. II, c. 24.

4. « Privilegium immunitatis procuravit manu propria describere. » *Vita sancti Droctavæi*, n° 13.

mar, et à ce qu'il dit de la confirmation que lui donnèrent les évêques. Bien plus, il nomme ces évêques, et ce sont précisément ceux dont nous lisons les signatures au bas de l'acte.

La charte de privilège existait donc au neuvième siècle : avantage que n'eut pas celle de fondation. Sa teneur va nous fournir la preuve qu'elle existait bien avant le neuvième siècle.

Commençons par la transcrire. Les explications viendront après.

[DOMIN]IS VIRIS APOST[OLICIS] SANCTIS ET IN CHRISTO FRATRIBUS OMNIBUS EPISCOPIS PARISIACE URBIS CUM GRATIA DEI FUTURIS ET CELESTI VISITATIONE DIT[ATIS], GERMANUS PECCATOR. OMNIBUS NON HABETUR INCOGNITUM QUALIS AC QUANTUS CIRCA MONAS[TERIA, — ecclesi]as aut erg[a deu]m timentium virorum fuerit in[clite m]emorie gloriosissimus Childebertus rex, cujus summa [beniv]olentia multis largita est copiosa beneficia, et immunitati nostre stabilitatem perpetuam. Scilicet co[gitans quia qui]—ista tempo[ral]ia reservaret me[ten]da, sibi multo majora a deo illi attribuerentur, si ob ejus amorem templa fund[aret, et egentium] inopiam substentaret, et pro magnis parva offerret atque pro terrenis celestia acdipisceretu[r. Unde et nobis ob — s]epulture sue meritum aliqua [a s]e considerare mandavit, et consi[de]rata cessit. Itaque inclitus [iste prin]ceps Parisius basilicam in honore sancte Crucis et donni Vincentii vel reliquorum sanctorum in unum membrum construxit, [et sibi sepulturam] — inibi collocavit, ac largita[tis sue] copiam per testamenti sui pagina[m nob]is habere decrevit, et habe[ndi m]eritum loco tanti ordinis constituit. Sed dum pagina testamenti sui et cordis fides sub humana fragilitate temporaliter vige[ret, agente in—quorum]dam calliditate, ne etern[a illi tri]bueretur beatitudo, ac scriptum non sortiretur effectum, simulque abbas et congregatio deputata non perciperent, ac sterilitate victus et vestitus deperirent : monuit me illius recordat[i]o et ob—amor[em] illius terruit me tanta [se]curi[tas simu]lque pietatis et caritatis affectus. Ille etenim post deum, dum superesset, fuit nostra immunitas et securitas, pax et recuperatio ac sequestratio omnis a civili negotio. — [Nos ver]o in hac re pietati illius consulentes, et ceterorum reg[um velle sta]biliri conantes, ca[ritatem] fraterne dilectionis vestre nobiscum volumus concordari, quatinus illius sancti loci honor celeberrimus et—[memori]a jam dicti principis gloriosi eniteat eodem in loco omnibus ejus evi temporibus, habeatque abbatem ex propria congregatione ipsa ecclesia, qui sub gubernatione scilicet

regum, per successiones eundem locum—[provideat] sitq[ue ali]enus pontifex omnis Parisiorum ab eodem loco, ut non deinceps aliqu[am] potes[tatem] in omnibus ad ipsum locum pertinentibus habeat. Simulque sancimus ut nullus metropolitanus aut aliquis—[suffraganeus ejus, causa alicujus or]dinationis illu[c i]ngredi presumat, nisi solu[m]mo]do ab abbate ejusdem loci vocatus venerit ad sanctitatis misterium celebrandum, aut ad ecclesi[as — consec]randas, [aut] ad bene[dictiones ele]ricorum vel monachorum instituendas; quod debi[tum] renuere nullatenus renuere debet. Ceterum quicquid a die presenti, tam a tempore meo quam et suc—[cessorum] meo[rum] om[nium] in sede [Parisiorum r]esidentium episcoporum, vel a deum timentibus principibus ejusdem plebis, in fiscis, villis, agris, in auro vel argento fuerit delegatum sive donatum, ut ad integrum habeat volo, — [rogo, conju]ro. Decrevi etiam per hanc cartulam immunitatis et cessionis meam basilicam superius nuncupatam sine gestorum obligatione manere. Et quia id antea consuetudo non fuit, et modo a regibus et prin—cipibus [mihi] est concessum, voluntatē pietatis vestre in hoc scripto pretermittere nolui, sed in omnibus per vos roborari et confirmari exposco, ut deinceps ratum permaneat. Et si aliquis umquam fuerit — [qui con]tra hanc deliberationem meam, quam ego, pro firmitatis studio, cum metropoli[tani] et reliquorum episcoporum consilio ac suasionē decrevi conscribere, quoquo tempore venire temptaverit, — [aut fort]assis locum refragandi quesierit, in primis a liminibus sanctarum ecclesiarum ab omnibus episcopis et sacerdotibus dei, tam presentis temporis quam et futuri, sit excommunicatus et alienus a pace et in [futuro] iudicio cum sanctis et amicis dei in quorum [honore] hec conscriptio facta est, meum ac dominorum meorum metropolitanorum seu episcoporum presentium super se adesse sentiat iudicium et sit anathema maranatha. — [At insuper ut hec] cartula firmiorem possit adipisci plenitudinem, conprovincialium dominorum [episcoporum] et fratrum meorum presbyterorum seu diaconorum conscriptionibus ipsam volui corroborare.

[Actum] Pa[risi]us civitate], sub die duodecima [calendarum septem]bris, [anno quinto] d[omi]ni Chariber[ti] regis] ¹.

Germanus peccator hanc cartu[lam] cessionis et emunitatis a me factam relegi et subscripsi [sub die quo supra].

1. Malgré le mauvais état du papyrus en cet endroit, peut-être devrait-on plutôt lire, *anno quinto regnante domino Chariberto rege.*

N[icetius], Lugdunens[is episcopus], in Christi nomine, petente apostolico donno et fratre meo Germano episcopo, et donna Ultrogotha regina, atque donna Chrodesinta ac Chroberga, constitutionem hanc, scilic[et] a presenti tempore a successoribus donni Germani] episcopi perpetuo custodiendam, relegi et manus [mee subscriptione] corroboravi, notato die.

Pretextatus, Cabillonensis episcopus, deliberationem superius comprehensam, rogante et presente donno Germano episcopo, gaudenter suscepi relegendam et subscripsi, notato die.]

Felix, Aurelianensis episcopus, juxta consensum et deliberationem donni Germani in perpetuo mansur[am, subscripsi] notato die.

Eufronius, [Niv]er[nensi]s episcopus, rogante donno apostolico Germano [episcopo, han]c deliberationem relegi et subscripsi, notato die.

Domicianus, Carnotensis episcopus, juxta consensum et deliberationem]m fratris mei Germani [episcopi] consensi et subscripsi, notato die.

Donnolus, Cenomannensis episcopus, consensi et subscripsi, notato die.

Caletricus, peccator, juxta consensum et deliberationem donni [Germ]ani episcopi, consensi et subscripsi, notato die.

Victurius, peccator, juxta deliberatio[nem] hanc, Germano presente fratre meo et rogante, consensi et subscripsi, notato die.

[Leodeh]au[du]s, peccator, consensi et subscripsi, notato die.

[AMANUENSIS NOTARIUS SUB JUSSI]ONE DONNI GERMANI EPISCOPI HOC PRIVILEGIUM CESSIONIS SCRIPSI ET SUBSCRIPSI.

La forme épistolaire de cet acte, le développement donné aux souscriptions, le titre de personnages apostoliques décerné aux évêques, la locution si caractéristique, *omnibus non habetur incognitum*, par laquelle débute l'exposé, sont autant de traits par lesquels s'annonce une rédaction mérovingienne. Launoy avait signalé comme plus modernes un certain nombre de locutions. Elles ont été justifiées par D. Quatremaires¹. Il n'y en a qu'une, celle de *suffraganei*, au sujet de laquelle la preuve n'a pas pu être faite. Sans doute *suffraganeus* est particulièrement suspect en ce que c'est dans une fausse décrétale qu'il a son premier

1. *Privilegium Sancti-Germani propugnatum*, p. 292.

emploi connu¹. Cependant sa forme n'a rien que de louable, et l'on a le droit de se demander si la valeur d'un texte est infirmée par le doute que l'on peut concevoir sur l'âge d'un mot, lorsque ce mot répond à un besoin ancien et qu'il obéit aux règles de formation de la langue. Et puis cette raison fût-elle jugée inadmissible, comme il s'agit d'une copie et non pas d'un original, on aurait la ressource d'imputer le mot contesté, soit à une correction, soit à une restitution intempestive du copiste.

Quant aux faits articulés dans le corps de l'acte, ceux du dispositif aussi bien que ceux de l'exposé, il y a à faire à leur égard une observation qui n'a pas encore été faite, et qui est du meilleur augure pour leur authenticité. Ils s'éloignent constamment du récit de Gislemar, et encore plus du faux diplôme de Childebert, de sorte qu'avec leur secours on entrevoit une histoire de la fondation toute différente de celle que la tradition avait déjà consacrée au neuvième siècle, et assurément plus vraisemblable. C'est ce que je vais m'attacher à mettre en évidence.

1° D'abord la fondation de la nouvelle église, au lieu d'être une affaire d'État, n'est plus ici qu'une affaire de conscience. Le roi y songe le premier, en vue du profit que rapportent dans l'autre monde les œuvres de piété et de charité accomplies dans celui-ci. Traduisons ces lieux communs dans un langage plus significatif. Une ancienne chronique de l'abbaye de Saint-Maur nous en fournira le moyen en donnant pour motif du dessein de Childebert le remords qu'il éprouvait du meurtre de ses neveux². C'est un monument expiatoire que projette le criminel repentant. Il a besoin d'être éclairé sur les voies et moyens. Il consulte un saint homme, à toutes les idées duquel il est prêt à se soumettre. Les choses ont dû se passer en confidence, ainsi que cela résulte de notre charte.

2° Une basilique est construite à Paris en l'honneur de la sainte Croix, de saint Vincent, et d'autres saints, qui ne sont pas nommés.

Le vocable est incomplet, puisqu'on n'y voit pas figurer le

1. Launoy, *Assertio inquisitionis*, p. 218.

2. « Childebertus vero et Chlotarius in poenitentiam sui reatus æcclesias construxerunt : Childebertus æcclesiam sancti Vincentii, cujus stola, revertens ab Hispania, locum insignivit ; in qua et ipse conditus jacet, et nunc requiescit beatissimus Germanus, parisiensis antistes. » *Fragmenta historiæ Fossatensis*, dans Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, t. XI, p. 372.

nom de saint Étienne qui en faisait partie, ainsi que cela a été précédemment établi¹. Mais saint Étienne était l'un des patrons de la cathédrale, et nous verrons tout à l'heure que le privilège eut pour objet de détacher la nouvelle basilique de la cathédrale. Le nom de saint Étienne n'aura-t-il pas été retiré à dessein, afin de mieux marquer la séparation? Il est certain que ce nom n'apparaît plus dans aucun acte de l'époque mérovingienne, et que l'abbaye en perdit complètement la mémoire. Le culte de saint Étienne ne fut rétabli à Saint-Germain qu'à la suite de recherches qui eurent lieu sous Pepin le Bref².

3° On spécifie que l'édifice était d'une seule pièce, *in unum membrum construxit* : ce qui ne peut pas être un détail oiseux. Selon moi, il faut voir dans cette circonstance l'indice d'une époque où l'usage était encore, sinon général, du moins très-répandu, d'affecter à une seule et même fondation plusieurs basiliques à la fois. Or c'est là un usage très-ancien, qui tient à ce que primitivement il n'y eut qu'un autel dans chaque église, et une relique de saint sous chaque autel, de sorte qu'il fut nécessaire d'élever plusieurs églises dans le lieu que l'on voulait consacrer au culte de plusieurs saints.

Nous avons des exemples de basiliques multiples qui furent élevées encore au septième siècle pour constituer un monastère unique. Ainsi, en 635, Pallade, évêque d'Auxerre, fonda le monastère de Saint-Julien en trois basiliques affectées à chacun des saints et sainte, Marie, André et Julien³. La primitive abbaye de Saint-Wandrille consista de même en trois basiliques pour saint Pierre, saint Paul et saint Laurent⁴. Toutefois, à en juger par le plus grand nombre des fondations, la méthode qui consistait à réunir plusieurs autels dans un même édifice avait déjà prévalu. On peut même établir que, dès les dernières années du sixième siècle, le nombre des autels dans une église n'avait plus de limites, puisqu'on voit saint Palais en ériger treize à la fois à Saint-

1. Ci-dessus, p. 529.

2. *Historia translationis sancti Germani*, l. I, c. 2 ; dans les Bollandistes, t. VI de mai, p. 788.

3. « Cognoscat omnis sancta Dei ecclesia. . . me cellam sive cenobium in suburbano Autissiodorensi construxisse in basilicis tribus. » Pardessus, *Diplomata, chartæ*, t. II, p. 37.

4. *Chronicon Fontanellense*, cap. I, n° 7.

Paul et Saint-Laurent de Saintes ¹. Le texte où l'on note comme une chose digne de remarque qu'une basilique avait été fondée pour contenir plusieurs autels, ce texte est nécessairement antérieur à la fin du sixième siècle.

4° Childebert ne s'est pas borné à commencer la construction de l'église; il l'a conduite à son entier achèvement, il y a fait préparer son tombeau, *construxit et sibi sepulturam inibi collocavit*. Et après tout cela, il a remis l'édifice et la dotation y affectée entre les mains du conseiller qui avait eu tant de part à l'exécution. Voilà ce que la charte fait dire à saint Germain lui-même, et en des termes sur la portée desquels il est impossible de se méprendre :

« Le roi voulut par un acte authentique de son autorité que
« le fruit de sa munificence nous appartint, et il nous constitua
« possesseur de sa fondation au nom de l'illustre compagnie
« pour qui elle avait été faite. »

Ainsi, d'après cette version, le titre fondamental de l'abbaye, bien différent de celui qui nous est parvenu, fut une donation de Childebert au saint homme Germain. Les choses sont racontées de la même manière dans la vie de saint Droctovée, sans qu'il paraisse que le diplôme de la donation se fût conservé jusque-là ². Un pareil acte, qui nécessairement datait du vivant du roi, n'aurait-il pas sur l'autre l'avantage de pouvoir se concilier avec les témoignages d'où il résulte que l'église était livrée au culte avant le décès de Childebert?

5° Childebert mort, des tentatives sont dirigées contre sa fondation pour la détruire.

C'est là un fait qui n'est mentionné nulle part ailleurs. Personne dans l'abbaye n'en avait l'idée au neuvième siècle. Gislemar l'ignore et ne sut pas le dégager du texte qu'il avait sous les yeux.

S'il était controuvé, l'invention serait bien ancienne. J'ai le droit de le tenir pour vrai, parce qu'il m'a ouvert l'intelligence d'un document du septième siècle, qui jusqu'ici avait résisté à toutes les interprétations. Sans reprendre ici la dissertation où

1. Lettre du pape Grégoire à Palladius, dans Duchesne, *Hist. franc. Scriptores*, t. I, p. 894.

2. « Hunc itaque locum princeps serenissimus . . . beatissimo Germano, parisiacæ urbis antistiti delegavit, supplicans obnixæ sanctissimum præsulæm gregem monastici ordinis ibidem institui. » *Vita sancti Droctovæi*, n° 10.

j'ai traité ce point¹, qu'il me suffise d'en indiquer la conclusion, qui est que, pendant au moins un siècle, Saint-Germain des Prés, alors Sainte-Croix et Saint-Vincent, eut à souffrir du mauvais vouloir de la cathédrale, et que les églises de Saint-Germain le Vieux et de Saint-Germain l'Auxerrois furent fondées successivement dans l'intention de contrebalancer le succès que l'abbaye obtint aussitôt après sa fondation.

6° C'est cette hostilité, déjà flagrante dans les derniers temps de la vie du saint évêque, qui le détermine à mettre la nouvelle église dans un état différent de celui où elle avait été jusque-là. Afin de la préserver des conflits, il lui donne la libre disposition de ses biens ; il assure aux religieux qui la desservent le droit d'élire leur supérieur ; il borne aux actes indispensables l'exercice du ministère de l'évêque à son égard. Ces dispositions sont bien du temps. Non-seulement on les retrouve dans le formulaire de Marculfe² et dans vingt chartes authentiques du septième siècle³, mais la preuve qu'elles furent appliquées dès le sixième nous est fournie par Frédégaire⁴ et par plusieurs lettres de saint Grégoire⁵.

Il y a, je le sais, une manière de voir toute différente, qui est celle de Launoy et des autres adversaires des Bénédictins. Ce qui me paraît si bien répondre à l'antiquité mérovingienne accusait le douzième siècle aux yeux de ces savants ; mais c'est parce qu'ils eurent au sujet du privilège une idée préconçue, une opinion toute faite qu'ils s'étaient laissé imposer par les Bénédictins eux-mêmes. Les uns et les autres crurent voir dans le privilège ce qu'on appelait une *exemption* : à leurs yeux la charte de Saint-Germain avait eu pour objet de soustraire l'abbaye à la juridiction épiscopale afin de la soumettre directement au saint-siège.

J'ai beau chercher dans la teneur, je n'y trouve rien qui dise cela, et les mémoires composés sur la question présupposent

1. Les trois Saint-Germain de Paris, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XXVIII.

2. Lib. I, c. 1 et 2.

3. Pardessus, *Diplomata, chartæ*, etc. tome II ; notamment celles qui concernent les monastères de Rebaix (635), Saint-Denis (652), Sainte-Colombe de Sens (659), Saint-Pierre-le-Vif (659), Saint-Bertin (662), Corbie (662), Notre-Dame de Soissons (666), Saint-Dié (667), Saint-Martin de Tours (674), Grozeau (683), Montier-en-Der (690), Notre-Dame sur Loire (696), Flavigny (721), Murbach (728).

4. *Chronicon*, c. 1.

5. Pardessus, *Diplomata, chartæ*, etc., t. I, p. 174, 176, 187, 188, 190.

constamment le fait sans l'avoir prouvé. La seule chose que je sois parvenu à constater, c'est que cette opinion était déjà ancienne lorsqu'elle fut épousée par nos savants du dix-septième siècle. La mention du privilège est consignée dans le manuscrit d'Aimoin, dont j'ai parlé ci-dessus¹. Elle y occupe un feuillet substitué à la rédaction primitive, et qui est écrit de la même main que les additions du second continuateur, c'est-à-dire postérieurement à 1165². Là, on nous raconte que l'évêque Germain, dans l'affaire du privilège, prit l'initiative à cause des troubles qui mirent fin au pontificat du pape Silvère; que le prélat agit ainsi dans la conviction de ne rien faire qui ne fût approuvé plus tard par le saint-siège, et qu'en effet un décret de saint Grégoire ratifia bientôt les avantages octroyés à l'abbaye³.

Ce récit, qui ne supporte pas l'examen (car les tribulations de Silvère, déposé en 538 pour faire place à Vigile, ne peuvent pas avoir déterminé la conduite tenue par l'évêque de Paris en 567; car le décret allégué de saint Grégoire n'existe pas; car aucun acte apostolique ne fait mention du privilège de Saint-Germain avant une bulle de Pascal II⁴, délivrée en 1107), ce récit, dis-je, a été visiblement forgé dans l'intention d'expliquer pourquoi saint Germain avait agi à la place du pape; et si l'on a pensé que le pape aurait dû agir, c'est parce qu'on avait pris le privilège pour une exemption.

Mais la nature d'un texte dépend de ce qu'il exprime, et non pas de la signification qu'on y attache depuis plus ou moins de siècles. C'est une méprise d'avoir considéré comme charte d'exemption celle qui ne dit mot ni du pape ni d'aucune chose

1. Page 535.

2. Ms. S. G. latin, 438, fol. 40 (au l. III, c. 2 d'Aimoin).

3. « His diebus beatissimus Germanus, sentiens diem sui imminere exitus, cernens quoque ecclesiam Romane sedis multis atteri, ut supradictum est, in dejectione S. Silverii et successione Vigili calamitatibus, verens etiam ne pontifices urbis Parisiace per succedentia tempora inquietudine aliqua pervaderent ecclesiam sancte Crucis sanctique Vincentii, quam gloriosus rex Childebertus edificaverat, occasione permaxime illa que in precepto incliti Chlotarii regis invenitur, ita inquires, « Abbatem loci illius constituimus, et cætera, » preceptum immunitatis edere decrevit in quo omnes episcopos sedis Parisiace alienos efficeret ab hac occasione. Previdebat etiam mens sancta quod huic immunitati vel libertati monasteriorum postmodum consentiret sancta apostolica Romana ecclesia, sicuti beatus etiam papa Gregorius postmodum in decretis suis sanciendo confirmavit. »

4. Bouillard. *Histoire de Saint Germain*, pr. p. xxxiiij.

concernant la juridiction. Les avantages accordés à Saint-Germain sont, je le répète, les mêmes que reçurent la plupart des grandes abbayes fondées sous nos rois de la première race. On n'y a trouvé de différence qu'un peu plus d'énergie dans les termes : ce qui n'en change pas le sens. La déduction légitime à laquelle ils se prêtent n'est pas l'hypothèse d'un état futur de sujétion directe à l'égard de Rome : c'est la certitude d'un état passé de sujétion absolue à l'égard de l'évêque.

Qu'on prenne l'inverse de ce qui est énoncé dans le privilège, et l'on verra l'église de Sainte-Croix-Saint-Vincent placée d'abord dans une situation comparable à celle du mineur en tutelle.

L'évêque nommait son abbé, administrait ses biens, disposait du numéraire, du mobilier, des objets de prix, venait officier quand bon lui semblait, s'immisçait comme un véritable supérieur dans la profession des religieux. Il faut appeler émancipation, et non pas exemption, l'acte qui, en limitant des pouvoirs si étendus, a donné une existence à part à l'établissement qui en fut l'objet.

J'ajoute un dernier trait qui achèvera de préciser l'état des choses avant la concession du privilège.

Une pièce de vers, dans laquelle Fortunat a décrit une basilique somptueuse bâtie par Childeburt, est intitulée : *De ecclesia parisiaca*¹. Le sens naturel est d'entendre qu'il s'agit de la cathédrale de Paris, et deux vers confirment cette interprétation en nous représentant l'église comme un don fait à la population par le fondateur :

Hæc prius egregio rex Childeburtus amore
Dona suo populo non moritura dedit.

Adrien Valois est l'auteur de cette remarque², qui a entraîné l'opinion de l'abbé Lebeuf³ et de beaucoup d'autres.

Cependant Gislemar avait affirmé que l'éloge de Fortunat concernait le Saint-Germain primitif⁴, c'est-à-dire Sainte-Croix,

1. *Carmina*, l. II, n° 11.

2. *Disceptatio de Basilicis*, p. 43.

3. *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, t. I, p. 4.

4. *Vita S. Droctovæi*, n° 9 : « Sed ne quis incredulus existat nostræ assertioni, proferamus in medium quid de hac domo disertissimus vir Fortunatus in suis opusculis ediderit. Ait enim, etc. »

ainsi que le même Fortunat l'appelle dans sa prose ¹, et Gislemar est une autorité grave dans cette circonstance. Une partie considérable de l'édifice (tout le gros œuvre) existait encore de son temps. Ce qu'il dit des vers de Fortunat était certainement la tradition du monastère : tradition d'autant mieux fondée que, d'après une opinion à laquelle il est difficile de ne pas s'associer ², ces vers auraient été l'inscription du monument. Puis est venu Baronius, qui a fait voir dans le sixième et dans le huitième vers des allusions manifestes à la relique principale de la basilique, à la sainte croix ³ :

Hinc venerabilior de cruce fulget honor.....
Clarius hæc Christi sanguine tineta nitet.

Puis, tout récemment, M. Guérard, reprenant le point de vue de Baronius ⁴, l'a confirmé en faisant remarquer que le dernier distique s'applique évidemment à la sépulture de Childebert :

Hinc abiens, illie meritorum vivit honore ;
Hic quoque gestorum laude perennis erit.

Voilà donc deux interprétations en présence, qui s'appuient sur des raisons également solides, et qui ont jusqu'ici partagé les savants. Laquelle choisir ?

Mon opinion est qu'il n'y a lieu ni à choisir ni à se partager. Les deux choses n'en font qu'une. Conformément à l'antique usage que j'ai précédemment expliqué, le siège épiscopal de Paris fut établi non pas dans une église unique, mais dans plusieurs églises à la fois ; en d'autres termes, la cathédrale fut d'abord un corps composé de plusieurs membres, et le nombre de ces membres paraît avoir varié selon les temps. Il consistait encore, au dixième siècle, dans l'union de Saint-Étienne et de Notre-Dame. Nul ne saurait dire ce qu'il était du temps de Childebert ; des actes de la fin du huitième siècle dénomment Notre-Dame, Saint-Étienne, Saint-Germain (le Vieux), Saint-Marcel, Saint-Cloud, c'est-à-dire des basiliques situées hors de la cité aussi bien que

1. *Vita sancti Germani*.

2. Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 295.

3. Adrien Valois, *l. c.*, p. 42.

4. Polyptyque d'Irminon, *Prolégomènes*, p. 911.

dans la cité¹; et, dans les unes comme dans les autres, se célébraient les services fondés près la mère-église; dans les unes comme dans les autres, l'évêque séjournait, officiait, trônait suivant sa convenance ou suivant les besoins de son ministère. N'est-il pas tout naturel de conclure que Sainte-Croix fut momentanément dans le même cas, puisqu'elle reçut le titre d'Église de Paris?

L'état de sujétion de cette église, pendant les premières années de son existence, ne laissa donc pas d'être glorieux pour elle. Probablement même il le fut trop. Les basiliques de fondation ancienne gémissaient d'avoir à partager le premier rang avec une nouvelle venue qui les éclipsait par son origine royale, et pour qui était la préférence de l'évêque. De là des jalousies, et par suite l'hostilité à laquelle le saint homme essaya de mettre un terme par le divorce.

7° Outre l'immunité ecclésiastique, la charte de Saint-Germain en spécifie une autre de l'ordre civil, qui n'a pas été l'objet de l'attention qu'elle méritait. La communauté attachée au service de la basilique est affranchie de l'obligation des *gestes*, c'est-à-dire dispensée de faire enregistrer à la curie les actes concernant ses affaires d'intérêt. Le privilège, si je ne me trompe, ne se borne pas à Paris; il s'étend à toutes les cités de la Gaule, puisque l'évêque dit l'avoir récemment obtenu « des rois et des princes. » J'ai fait ressortir ailleurs de quelle importance est pour l'histoire de notre ancien droit public cette disposition, représentée comme une chose jusque-là sans exemple par celui-là même qui l'avait sollicitée². Ce qui doit être ici remarqué par-dessus tout, c'est le caractère d'antiquité qu'une telle clause porte avec elle, et le peu d'apparence qu'elle aurait été inventée postérieurement.

Il y a la même chose à dire des termes dans lesquels le saint évêque exprime sa reconnaissance envers le feu roi : « Après

1. Je renvoie le lecteur à mon mémoire des *Trois Saint-Germain de Paris*, t. XXVIII des *Mémoires des Antiquaires de France*. Aux exemples que j'ai produits dans ce travail, j'en ajoute un autre qui m'est tombé sous la main postérieurement. Il m'est fourni par un placite de l'an 775, où l'on voit l'évêque de Paris Hercheurade revendiquer un monastère du Pincerais, concédé, prétendait-il, à son église; et celle-ci est constamment désignée dans l'acte par les mots *Casa sanctæ Mariæ et sancti Stephani et sancti Germani*. Mabillon, *De re diplomatica*, p. 498.

2. De l'enregistrement des contrats à la curie, article de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 1 (5^e série), p. 440.

« Dieu , il est celui à qui nous avons dû , tandis qu'il vivait, notre
 « immunité et notre sécurité, la paix dont nous jouissons, le re-
 « couvrement de notre indépendance et *notre séquestration de*
 « *toute affaire civile.* » Launoy hausse les épaules et appelle cela
 propos de moine¹ ; mais, précisément parce qu'on voit un prélat
 tenir le langage d'un moine, on est transporté aussi loin que pos-
 sible dans nos siècles historiques. A partir de l'époque où la série
 des actes ne souffre plus d'interruption, c'est-à-dire depuis le
 septième siècle, les évêques et les abbés apparaissent constam-
 ment dans les protocoles comme les coopérateurs naturels et né-
 cessaires des souverains. Le maniement des affaires de l'État leur
 appartient par droit et par devoir. Un évêque qui se félicite d'a-
 voir été dispensé de prendre part au gouvernement est un évêque
 des temps apostoliques.

Après tant de traits irréfutables au point de vue de l'anti-
 quité mérovingienne, quelque chose de fort embarrassant, il faut
 en convenir, se présente dans les souscriptions.

J'ai parlé ci-dessus des souscriptions pour en louer l'apparence.
 En effet, par leur formule elles répondent si bien à celles qu'on
 trouve au bas des actes les plus anciens, qu'il est impossible à
 première vue de ne pas porter sur elles un jugement favorable.
 Le fond cependant n'en vaut rien. Si les noms des personnages
 appartiennent bien réellement à des évêques contemporains de
 Caribert, les titres que ces évêques s'attribuent ne sont pas ceux
 des sièges qu'ils occupèrent. Félix était évêque de Nantes et non
 d'Orléans, Euphronius de Tours et non de Nevers, Domitien
 d'Angers et non de Chartres, Prétextat de Rouen et non de
 Chalon.

Là est le point sur lequel ont toujours triomphé les adversaires
 du privilège. En effet, la charte est fautive, ou bien les prélats
 qui l'ont souscrite doivent y figurer chacun avec son titre pro-
 pre, et non avec le titre d'un autre.

Mais cette rigoureuse alternative n'existe que dans l'hypothèse,
 érigée en fait prouvé par les Bénédictins, que leur charte était
 un document original. Il y a une autre explication à donner, si
 l'on a reconnu d'abord dans le prétendu original une copie du
 onzième siècle; et l'explication est d'autant plus sûre, que les

1. *Assertio inquisitionis in chartam immunitatis*, p. 269.

qualifications fautives de la charte existent déjà dans la vie de saint Droctovée¹.

Voici ce qu'il y a à dire :

Lorsque les évêques du sixième siècle donnaient leur signature, ils se dispensaient le plus souvent d'ajouter à leur titre l'indication de leur diocèse. Ainsi auront fait ceux qui approuvèrent le privilège de saint Germain. A l'exception de Nicétius, qui marqua sa prééminence en se désignant comme évêque de Lyon, les autres souscrivirent simplement comme évêques, sans titre de siège.

Au neuvième siècle, l'acte original existant encore passe par les mains de Gislemar, qui en extrait tous les noms propres afin de les faire entrer dans son récit de l'origine de Saint-Germain. Mais des noms d'évêques ne disent rien dans un récit, si l'on n'indique le lieu des évêchés. Gislemar ne possédait ni le savoir ni les documents nécessaires pour retrouver les sièges d'évêques morts depuis trois siècles. Il exécute la restitution d'après ce qu'il juge être la vraisemblance, et, comme cela devait arriver, il se trompe autant de fois qu'il écrit de mots.

Du temps du roi Robert, pendant qu'on est à l'œuvre pour fabriquer la charte de fondation, qu'on n'avait pas, on trouve à propos de récrire la charte de privilège, qu'on avait, mais qui, par le long usage et les déplacements réitérés, était sans doute en très-mauvais état. Le papyrus devait être surtout endommagé par le bas, à l'endroit des souscriptions. Les noms des prêtres et des diacres, annoncés dans la teneur, ne pouvaient plus se lire ou avaient entièrement disparu. On ne s'inquiète pas d'y suppléer dans la transcription; on ne s'aperçoit même pas que celui du notaire est tombé. Toute l'attention se porte sur les noms des évêques, qu'il est facile de déchiffrer avec le secours de la Vie de saint Droctovée; et comme on trouve là les diocèses dénommés après les noms, et qu'au onzième siècle l'indication du diocèse était nécessaire pour constituer la signature authentique d'un évêque, la leçon de la légende est préférée à celle du vieux titre. C'est ainsi que le faux est mêlé au vrai, et que la torture est préparée aux critiques des temps à venir.

1. N° 13 : « Adminiculantibus sibi sanctis præsulibus, videlicet Nicetio, Lugdunens archipræsule, et Prætextato, Cabillonensi antistite; Eufonio, Nivernensi episcopo; Felice, Aurelianensi; Domitiano, Carnotensi; Victorio, Cenomannico. »

L'autorité d'un document, compromise par une interpolation, se rétablit d'elle-même lorsqu'on reconnaît d'où vient la faute et qui en a fourni la matière.

L'opinion qui voit dans le privilège de Saint-Germain un titre sincère, mais récrit, est donc à présent justifiée aussi pleinement qu'est démontré insoutenable le même jugement étendu à la charte de fondation.

Me voici au terme d'une discussion bien longue et bien laborieuse. J'ai dit en commençant pourquoi je voulais la rendre aussi complète que possible. Je crois avoir rempli ma promesse, puisque les faits que j'ai dégagés sont de beaucoup de sortes, et que plusieurs rentrent dans l'ordre des questions les plus générales.

Voici les principaux :

1° En matière de diplomatique, beaucoup de chartes fausses doivent être considérées comme des notices historiques plus ou moins habilement composées, à l'égard desquelles par conséquent il appartient à la critique de procéder comme elle procède à l'égard des chroniques.

2° En matière d'histoire ecclésiastique, les privilèges accordés aux monastères sous les Mérovingiens sont de véritables émancipations auxquelles les communautés religieuses durent de pouvoir se perpétuer, et qui n'ont aucun rapport avec les soustractions d'obéissance à l'ordinaire que les papes décernèrent plus tard sous le nom d'exemptions.

3° En ce qui concerne l'état social et économique de la Gaule sous les fils de Clovis, il faut le juger très-peu différent de ce qu'il avait été sous les derniers empereurs romains, et n'y rapporter aucun des documents où apparaissent les usages qui furent la conséquence de l'inféodation.

4° En ce qui concerne la géographie politique, les noms d'*Austrasie* et *Austrasiens* eurent d'abord un sens restreint, ne s'étant appliqués, du temps de Grégoire de Tours, qu'à une partie du royaume qui fut l'Austrasie de Clotaire II et de ses successeurs.

5° En ce qui concerne l'histoire de Paris, le lieu qu'occupe aujourd'hui encore l'église de Saint-Germain des Prés fut une dépendance du palais des Thermes. Et quant à la tour que plusieurs cartes du Paris gallo-romain, figurent à la tête du Petit-Pont, comme elle dérive du faux diplôme de Childebert, elle doit être

effacée, et maintenue seulement sur les plans qui représenteront la ville à partir de 876.

6° En ce qui concerne l'histoire particulière de Saint-Germain des Prés, les origines de l'abbaye doivent être refaites en prenant le contre-pied de la version suivie jusqu'à présent ; car, au lieu qu'on s'est conformé à la charte de fondation sans tirer parti du privilège, c'est de cette dernière pièce qu'il faudra désormais faire usage, et tenir l'autre pour non avenue.

J. QUICHERAT.

TROIS LETTRES

DE GRÉGOIRE VII

ET LA

BIBLIOTHECA RERUM GERMANICARUM

DE PHILIPPE JAFFÉ.



Sous le titre de *Bibliotheca rerum germanicarum*, M. Philippe Jaffé a entrepris, depuis deux ans, la publication d'un recueil historique, dont chaque volume doit renfermer les documents relatifs, soit à un grand personnage, soit à une ville, soit à un monastère. Il se propose avant tout d'y imprimer les lettres qui ne figurent pas encore dans les Monuments de M. Pertz.

Deux volumes de la *Bibliotheca rerum germanicarum* ont paru. Il suffit de les parcourir pour être convaincu que l'éditeur est à la hauteur de sa tâche, et qu'il mènera son entreprise à bonne fin. Les pièces sont bien choisies, les textes corrects, la bibliographie complète, la chronologie exacte, les notes substantielles, les tables faciles à consulter. On trouve, en un mot, dans la *Bibliotheca rerum germanicarum*, tous les genres de mérite auxquels nous a habitués l'auteur des Registres des papes, et l'éditeur des Chroniques d'Alsace insérées au tome XVII des *Scriptores* de M. Pertz.

Le premier volume de la *Bibliotheca rerum germanicarum* est consacré à l'abbaye de Corvey ¹. Il comprend les morceaux suivants :

1. *Monumenta Corbeiensia edidit Philippus Jaffé*. Berolini, apud Weidmannos 1864. In octavo de 639 pages.

I. *Translatio sancti Viti*. Cette relation, composée au neuvième siècle par un témoin oculaire, nous fait assister à la fondation de l'abbaye de Corvey, et au voyage des reliques de saint Vit, qui, sorties de l'église de Saint-Denis le 19 mars 836, arrivèrent à Corvey le 13 juin suivant. L'histoire de la translation de saint Vit a dû être publiée d'après les anciennes éditions; on n'en connaît plus aucun manuscrit.

II. *Bovonis de sui temporis actis fragmentum*. Le premier abbé de Corvey, nommé Bovo, avait composé un ouvrage historique, dont un fragment nous a été conservé par Adam de Brême. Ce fragment, quelle qu'en fût la brièveté, devait trouver place dans le recueil de M. Jaffé.

III. *Annales Corbeienses et Chronographus Corbeiensis*. Ce document avait été publié plusieurs fois; M. Jaffé l'a revu sur un manuscrit des Archives de Munster et a déterminé l'origine des quatre parties qu'il y a distinguées et qu'il a intitulées : *Ex annalibus Lindisfarnensibus*; — *Annales aut Monasterienses aut Werthinenses*; — *Annales Corbeienses*; — *Chronographus Corbeiensis*.

IV. *Catalogus abbatum et fratrum Corbeiensium; Notæ Corbeienses*. Le catalogue est du XII^e siècle; les notes, du XII^e et du XIII^e. Ces deux morceaux sont imprimés d'après deux manuscrits des Archives de Munster; on y remarque la mention de l'éclipse du 6 octobre 1241, qui avait été annoncée d'avance par les savants de Paris : « Ut magistri Parisienses predixerant. »

V. *Notæ Stabulenses de Wibaldo*. Ces notes, que M. Jaffé a découvertes en 1863, dans le ms. 2035 de Bruxelles, fixent la date des principaux événements de la vie de Wibaud, abbé de Corvey, qui joue un rôle important dans l'histoire de l'Empire sous Henri V, Lothaire III, Conrad III et Frédéric I.

VI. *Wibaldi epistolæ*. Cette correspondance se compose de 475 pièces, qui, sauf un petit nombre d'exceptions, appartiennent à la période comprise entre les années 1137 et 1157. Elle avait déjà été publiée, à peu près en entier, dans le deuxième volume de la *Collectio* de Martène; mais le nouvel éditeur en a revu le texte sur le ms. original, déposé aux Archives de Berlin, et s'est appliqué à ranger toutes les lettres suivant l'ordre chronologique.

La correspondance de Wibaud touche par un grand nombre de points à l'histoire générale du XII^e siècle. L'intérêt qu'elle présente assure au premier volume du recueil de M. Jaffé une place dans toutes les bibliothèques où sont réunis les principaux monuments

historiques du moyen âge. Le second volume du même recueil est encore bien plus important : il est exclusivement relatif au pontificat de Grégoire VII, et est intitulé : *Monumenta Gregoriana* ¹.

Les cinq cent dix-neuf premières pages de ce volume sont occupées par les huit livres du célèbre Registre de Grégoire VII. Nous avons là, pour la première fois, une édition rigoureusement conforme au manuscrit des Archives du Vatican ². Annoncer que M. Jaffé a mis dans tout son jour cet incomparable document, connu seulement par des publications fautives, c'est assez dire qu'il a rendu un immense service à l'érudition historique.

Le Registre est suivi de cinquante et une lettres de Grégoire VII, ramassées de divers côtés. Trois étaient restées inédites : l'éditeur en a trouvé deux à la bibliothèque de Munich ; la troisième, relative à l'abbaye de Saint-Gilles, lui a été fournie par le manuscrit latin 11018 de la Bibliothèque impériale de Paris.

M. Jaffé a terminé son second volume par un traité qui est d'une importance capitale pour l'histoire des démêlés du sacerdoce et de l'empire, le *Liber Bonithonis ad amicum*. Ce traité nous a été conservé dans un manuscrit de Munich, que les précédents éditeurs, Oefele et Watterich, avaient employé, et que M. Jaffé a pu étudier à loisir.

On voit que, si le second volume de la *Bibliotheca rerum germanicarum* ne contient rien de bien neuf, il présente, sous une forme correcte et commode, des documents de premier ordre, qu'il fallait lire jusqu'à présent dans des textes imparfaits. Désormais il ne sera plus permis de s'occuper du pontificat de Grégoire VII sans avoir sous les yeux le recueil de M. Jaffé.

Après avoir recommandé à l'attention de nos lecteurs les deux premiers volumes de la *Bibliotheca rerum germanicarum*, je crois devoir publier ici trois lettres qui auraient pu trouver place dans la deuxième partie des *Monumenta Gregoriana*, et que je regrette de n'avoir pas indiquées en temps utile à M. Philippe Jaffé.

La première de ces lettres est adressée par Grégoire VII à Raoul, archevêque de Tours. Le pape reproche à ce prélat de différer le sacre de l'évêque du Mans, par crainte du comte d'Anjou. Les historiens modernes de l'église du Mans ont bien su que le comte d'An-

1. *Monumenta Gregoriana edidit Philippus Jaffé*. Berolini, apud Weidmannos, 1865. In-octavo de 712 pages.

2. C'est à M. Giesebrecht qu'est due la collation de ce précieux manuscrit

jou avait fait une vive opposition au Breton Hoel, que l'influence de Guillaume le Conquérant avait fait monter sur le siège du Mans après la mort d'Arnaud, arrivée vers la fin du mois de novembre 1081. D. Piolin dit même expressément que « Foulques empêcha par intimidation l'archevêque Raoul de conférer l'onction épiscopale à l'élu du roi Guillaume ¹. » Ce fut dans ces circonstances que Grégoire VII intervint; pour raffermir le courage du métropolitain, il lui écrivit la lettre suivante :

Gregorius, episcopus, servus servorum Dei, R., venerabili Turonensi archiepiscopo, salutem et apostolicam benedictionem. Audivimus quod Cenomanensi electo, cujus consecratio ad jus tuæ ecclesiæ pertinet, consecrari per te cupienti, fraternitas tua mundani timoris intuitu imponere manum renuerit, metuens scilicet ne propter hoc comes Andegavensis offenderetur; quæ res a sacerdotali, præcipue pontificali, sublimitate quam procul esse debeat, beatus Gregorius in septimo libro *Moralium* de veritate loquens, id quod de justitia nihilominus intelligi conveniat, his verbis ostendit : « Iste namque veritatem jam libenter defendere appetit, sed tamen in ipso suo appetitu trepidus indignatione potestatis humanæ pertimescit, cumque in terra hominem contra veritatem pavet, ejusdem veritatis iram cœlitus sustinet. » Deinde prudentiam tuam monemus et apostolica auctoritate præcipimus ut prælibatum electum consecrare, nisi canonica ratio contradicat, postposita sæcularis offensionis occasione, non ulterius recuses aut negligas. Denique potius tibi timendum est ne, si magis pavori quam justitiæ obsequi deliberaveris, et ille, sicut æquum fuerit, ab alio consecretur, et Turonensis ecclesia per tuam segnitiam, quod absit, honoris sui detrimentum sentire incipiat.

Les recommandations de Grégoire VII ne paraissent pas avoir produit un effet immédiat : l'évêque Hoel ne fut sacré qu'en 1085, et encore la cérémonie dut avoir lieu, non pas à Tours, mais dans la cathédrale de Rouen ².

La deuxième lettre de Grégoire VII, dont j'imprime le texte, a pour objet d'inviter l'archevêque de Tours et l'évêque d'Angers à

1. Piolin, *Histoire de l'église du Mans*, III, 334 à 339.

2. *Gesta Pontif. Cenom.*, dans Bouquet, XII, 541.

rendre justice à l'abbé de Vendôme, qui se plaignait d'être troublé dans la possession de deux églises :

Gregorius, episcopus, servus servorum Dei, fratribus coepiscopis Turonensi et Andegavensi, salutem et apostolicam benedictionem. Admonemus atque precipimus fraternitati vestræ ut plenam justitiam faciatis Vindocinensi abbati de ecclesia Ripere, unde queritur, et de Maziaco, et ita studeatis clamoribus suis finem imponere, ut de cetero necesse non habeat propterea ad apostolicam sedem recurrere et nos fatigare.

La troisième lettre, dont le commencement seul nous a été conservé, est une circulaire dans laquelle Grégoire VII expose les persécutions auxquelles était alors en butte l'église de Rome :

Gregorius, episcopus, servus servorum Dei, omnibus qui christiana fide censeantur et beati apostolorum principis sedem æcclesiarum omnium matrem recognoscunt, salutem et absolutionem omnium peccatorum, per benedictionem et merita beatorum Petri et Pauli, principum apostolorum. Notum vobis fieri volumus, fratres carissimi, quia sancta Romana ecclesia, communis mater, omnium gentium magistra et domina, non solum splendore sanctæ religionis universum mundum illuminavit, sed etiam multis indigentibus per diversas partes terræ necessaria pietate distribuit. Modo vero, peccatis non tantum nostris, sed etiam multarum gentium exigentibus, et in religione friguit, et terrenas opes majori ex parte amisit. Nonnulli etiam imperatores, reges et principes aliorumque ordinum personæ, misera cupiditate capti, maternam maledictionem incurrere non timentes, ejus possessiones invaserunt, distraxerunt et in proprios usus redegerunt; qui etiam gladio anathematis percussi, et more infelicis Judæ sacrilegi vinculo strangulati, ne ad pœnitentiam redirent, disipuerunt. Hinc igitur inopia, devastationes, latrocinia, rapinæ contra ipsum ecclesiæ caput, beatum videlicet Petrum, et in ejus quasi visceribus exortæ sunt. Proinde propria ejus ecclesia et beati Pauli, quæ illorum.....

Les trois lettres qu'on vient de lire se trouvent sur les gardes d'un manuscrit de Burchard, classé à la bibliothèque d'Angers sous le n° 353, et qui vient de l'abbaye de Saint-Aubin. Elles sont très-

exactement indiquées à la page 106 du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Angers*, publié par M. Albert Lemarchand en 1863. Je les donne d'après une copie que dom Edmond Martene envoya, le 1 janvier 1702, à son confrère et ami dom Pierre Coustant. La copie de Martene est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque impériale, fonds des Blancs-Manteaux, n° 71, tome VI, f. 259 ¹.

Le manuscrit 355 de la bibliothèque d'Angers contient une quatrième lettre de Grégoire VII, adressée aux chanoines de Saint-Martin de Tours. J'ai dû la négliger ici, puisqu'elle a été publiée, d'après ce même manuscrit, dans les *Annales ordinis Sancti Benedicti* ², dans le *Recueil des historiens de France* ³, et dans les *Monumenta Gregoriana* ⁴.

1. Il y a dans le même volume, f. 260 et 261, une autre copie des lettres de Grégoire VII insérées dans le ms. de Saint-Aubin.

2. V, 176.

3. XIV, 654.

4. P. 565, n° 38.

LÉOPOLD DELISLE.

NOTE DES ARMES

EXISTANT A

L'ARSENAL DE VENISE

EN 1314.

On a dit de l'*Histoire générale du commerce des Vénitiens*, d'Antoine Marin, que la principale valeur du livre était due aux documents originaux qu'il renferme. Je trouve cette opinion à la fois sévère et trop favorable. Sévère, en ce qui regarde le récit, où Marin a réuni des faits et des observations curieuses et justes sur le commerce de la mer Noire, sur le commerce d'Égypte, sur les approvisionnements de sel qui furent pour Venise d'une si grande ressource commerciale et politique dans ses rapports avec la haute Italie, et sur tant d'autres questions; trop favorable, parce que les textes publiés par Marin sont généralement peu corrects, quelquefois très-altérés, presque toujours tronqués, sans qu'aucune mention prévienne le lecteur des modifications apportées au texte original. Ce n'est pas ici qu'il serait nécessaire d'insister sur les inconvénients de semblables procédés.

L'histoire du commerce vénitien renferme¹, comme extrait du deuxième volume des *Commémoriaux* de la république, sous la date de 1310 (v. s.), un inventaire des armes de l'arsenal de Venise, dressé par ordre du doge Jean Soranzo, que je n'ai pas trouvé à l'endroit indiqué, et que j'ai rencontré dans le premier volume de la même collection sous la date de 1313 (V. S.).

On pourrait supposer, en raison de la différence des dates, qu'il y a dans le recueil des *Commémoriaux* deux inventaires des armes de l'arsenal, exécutés tous les deux par ordre de Soranzo, l'un en 1311, l'autre en 1314. (N. S.) Je suis néanmoins porté à croire que l'inven-

1. Marin, *Storia civile e politica del commercio de' Veneziani*, t. VI, p. 319.

taire donné dans l'Histoire du commerce de Venise est celui-là même que je publie aujourd'hui un peu plus complet et plus correct. C'est le seul que j'aie jamais remarqué, en feuilletant assez souvent les registres des Commémoriaux ; et la date que Marin écrit en tête de son document est absolument impossible. L'Inventaire des armes de l'arsenal qu'il publie, ayant été rédigé, dit Marin, sous le règne de Jean Soranzo, ne peut être ni du mois de janvier 1310, ni du mois de janvier 1311, Soranzo n'ayant été élu qu'au mois de juillet 1312.

Toujours est-il que la Note de l'Histoire du commerce de Venise ne se trouve pas au tome II, fol. 476 du recueil où l'auteur dit l'avoir prise ; et qu'une Note semblable, sauf les compléments et les différences de transcription, se lit au folio 207 verso du premier volume du recueil.

Je renferme entre crochets [] tout ce que le texte consulté par moi ajoute à celui qu'a publié Marin ; je répète en chiffres arabes les indications des chiffres romains, pour la facilité des calculs et des révisions.

M^o. CCC^o. XIII^o Indictione XII^a. Mense Januario.

[Nota quod illustris dominus dominus Johannes Superancius, Dei gratia Veneciarum dux, voluit scire a superstantibus armorum communis Veneciarum quot et que arma forent in comuni ; et per communis astantes data fuerunt in scriptis dicto domino duci, ut inferius scripta sunt ordinate. Arma sunt ista videlicet :]

[Imprimis, sunt in arcenatu :] coraçias bonas, MM.LXX ² .	2070
[Item, coraçias] aptandas, III ^c .x.	310
[Item, coraçias pro mutari de novo, III ^c .]	300
[Item, coraçias malas, nullius valoris ³ .]	170
Item, coraçias pro terris subjectis Venetis et per rive- riam de Marchia, CCXVII ⁴ .	217
Summa. [Coraçie] III ^m .LXVII ⁵ .	3067

1. Vieux style. Le texte de Marin porte : « 1310, mense Januarii, indictione decima. »

2. Marin : MLXX.

3. Il faut suppléer ici le nombre : CLXX.

4. Marin : CCXXV

5. Marin : 367.

Collaria ¹ ; in summa, per omnes partes Veneciarum, MM.VIII ^c .L ² .	2950
Capelli ³ , in summa, per omnes partes, MM.VII ^c .LXX.	2770
Sovraensegnas ⁴ , in summa, per omnes partes, VIII ^c .LIII.	853
Manaresios ⁵ , in summa, per omnes partes, VII.L.	750

Ballestas bonas in Veneciis. Ballastas bonas pro con-
zare⁶, VIII^c.XXX. 830

Ballestas pro terris subjectis communi Veneciarum,
CC.XXVIII. 228

Summa. [Balleste], M.LVIII. 1058
Balleste de pectore, XXXIII.

Crochi⁷ in summa, VII.LXXX. 780

Crochi, per terras subjectas communis. 228

[Summa⁸], M.VIII. 1008

Feri a falsatoribus, mille.CC.L. 1250

Falsatores⁹, mille.CC.XXXII. 1232

Falsatores qui sunt extra [XXV^m.CC¹⁰.]

[Summa. Feri falsatorum et Falsatores. mille. D.VII.] 1507

1. Hausse-col, ou collerette de fer destinée à compléter la cuirasse.

2. Marin : 2480.

3. Chapeaux ou casques de fer.

4. Gonfanons, étendards et drapeaux ? M. Jal pense qu'il s'agit plutôt des étuis ou fourreaux de drapeaux ; mais le chiffre de 853 est bien élevé pour cette signification. *Sobreseing*, en provençal, signifiait *cuirasse* ; Raynouard, *Gloss. rom.*, p. 499.

5. Haches. Petites haches qu'on maniait avec une seule main, me dit M. Jal.

6. Arbalètes à réparer.

7. Crocs de fer ou harpons.

8. Marin : « in tutti. »

9. Grandes faux, qui servaient à couper les cordages des vaisseaux, et à combattre.

10 Il doit y avoir erreur dans ces chiffres. En lisant seulement XXV, au lieu de XXV^mCC, on retrouve le total exact de 1507 faux armées et fers de faux.

Ferri de quadrellis ¹ et quadrellos completos, mille.C.XXX.	1130
Quarelli, per terras ² communis Veneciarum, mille.LVIII.	1058
[Summa. Quarelli et Feri, mille.C.LXXX IIII.	1184

Lance longe, DC.	600
Lance que sunt extra, XXXI.	31
Summa. Lance, D[C]XXXI ³ .	631

Feri de lançonibus ⁴ [longis, circa], viii ^m ⁵ .	9000
Lançoni longi, MM.VII ^c .LXXX.	2780
[Lançoni qui sunt extra, XLV.]	45
Summa. Lançoni e Ferri, XI ^m .VIII ^c .XXV.	11825

Lance scodad ^{orum} ⁶ circa, VI ^m .	6000
Lance que sunt extra, CC.LXX.	270
Summa. [Lance], VI ^m .CC.LXX.	6270

1. Pointes de fer pour les *carreaux*, grosses flèches carrées lancées par les arbalètes.

2. Marin : « Tetas. »

3. Marin : « Lanzæ in tutto, 531. »

4. Grandes lances ou hallebardes.

5. Marin : « 90,100. »

6. Peut-être faut-il lire « *Lance scodade* » ou « *Lance scodarum*, » lances écourtées, à la différence des *Lançoni*. Lances, de celles qui sont écourtées, environ 6000. Marin met ici : *Lanzæ nodates*, qui pourraient être des lances à hampe noueuse; mais je ne vois pas d'où vient cette lecture.

Rampegoni ¹ de asta, LXXV.	75
Rampegoni de catena, LV.	55
Pavesi de S. Marco pro aptare ² et qui sunt extra, VII?... ³	

Summa. III^c. LXXVI.

376

Tarçe ⁴ in summa, in omni loco, VII ^c . XXXV.	735
Ballestes ⁵ a duobus pedibus, XXX.	30
Gavolatii ⁶ , MM. CCC.	2300
Spontoni ⁷ CLXXXII.	192
Cortelli ⁸ , CLXXXIII.	194
Lance ab equo ⁹ , C.	100

1. Grappins et crocs. Les *Rampegoni de asta* étaient sans doute des crocs montés d'une perche ou d'une lance, et formant un instrument semblable à notre gaffe moderne. Les *Rampegoni de catena* étaient des grappins munis de chaîne.

2. Boucliers à réparer.

3. Il faut ici II^cXLVI (246) pour le total : 376.

4. Boucliers.

5. Marin : « Balli. »

6. Vraisemblablement des *javelots*. Le chiffre relativement élevé de 2,300 favorise cette interprétation. On a dit *gavelots* et *javelots* (voy. Du Cange). Marin : « Tavolatii. »

7. Espontons et piques.

8. Coutelas et dagues.

9. Lances pour les cavaliers.

L. DE MAS LATRIE.

SENS DES MOTS

FRANCE ET NEUSTRIE

SOUS LE RÉGIME MÉROVINGIEN.

Divers travaux ont été exécutés depuis une vingtaine d'années dans le but de déterminer aussi exactement que possible la signification géographique qui a été attribuée aux mots *Francia* et *France* depuis la première apparition des Francs dans l'histoire jusqu'au cœur du moyen âge¹. Mais quelques parties du problème sont restées sans solution ; on n'a pas fixé les rapports qui unissent le nom de France à celui de *royaume des Francs*, en général, et en particulier à ceux de *Neustrie* et d'*Austrasie*, qui ont marqué deux grandes divisions politiques de la Gaule mérovingienne.

C'est ce point que je me propose de traiter. A peine est-il besoin de rappeler les traits principaux de la situation. La première période de notre monarchie a mérité d'être appelée barbare. La Gaule est occupée par des populations d'origine diverse, qui, sous le sceptre des princes germains, se disputent l'influence, sinon le pouvoir. Les unes, devenues par les armes maîtresses du sol, gardent à la fois la vigueur et la rudesse natives ; les autres, soumises, manquant de volonté commune et de direction, ont pour elles l'avantage du nombre, des mœurs polies et des grands souvenirs. Le sang des unes et des autres ne s'est encore mêlé que par des unions individuelles ; plus tard, elles se fondront de ma-

1. Du nom de France et des différents pays auxquels il fut appliqué, dans l'Annuaire de la Société de l'hist. de France, pour l'ann. 1849, p. 152.

nière à former ce corps solide et compacte qui doit être la nation française. Les Gallo-Romains et les Germains vivent côte à côte, n'ayant guère d'autre lien que celui qui naît de la communauté de religion. Une extrême confusion règne dans les esprits et dans les faits, dans le langage, dans la constitution politique, dans l'administration, dans la délimitation des territoires. La forme des désignations géographiques suffit pour attester le désordre qui a atteint les mœurs et les relations sociales. Des choses différentes, des lieux d'habitation de diverse nature, des pays plus ou moins étendus sont désignés par un seul et même mot, et les mêmes choses reçoivent des noms différents.

Cela posé, on ne devra pas s'étonner si la question relative au sens du mot *Francia* comporte des réponses multiples et même contradictoires. *Francia*, à l'époque mérovingienne, peut désigner :

La réunion des royaumes francs,

L'Austrasie,

La Neustrie.

Seulement, c'est en faveur de la France-Neustrie que se réunissent les témoignages les plus nombreux et les plus importants, surtout quand on s'éloigne des premiers âges de la monarchie; c'est pour elle que l'opinion générale manifeste les plus grandes préférences, et c'est à elle que s'attache la tradition des temps postérieurs.

L'érudition moderne a varié dans ses appréciations. Adrien de Valois se déclare en faveur de l'assimilation de la Neustrie à la France¹; — Ruinart se contente de dire que quelques villes de France ont été constamment en Austrasie, et quelques-unes toujours en Neustrie; — M. Jacobs² avance que le mot *Francia* ne désigne dans Grégoire de Tours que les parties de la Gaule appelées Austrasie et Neustrie, qu'il ne comprend ni la Bourgogne, ni les contrées situées au midi de la Loire, et, s'appuyant sur un passage du même chroniqueur³, il ajoute que Grégoire paraît en certains cas l'appliquer exclusivement à l'Austrasie. Ailleurs, à propos de Frédégaire, il déclare que, du temps de cet écrivain, le mot *Francia* continue à désigner la région particulière qu'oc-

1. Notitia Galliarum, p. 201 et 202.

2. Géographie de Grégoire de Tours, p. 108.

3. Hist. eccles., l. IV, c. 14.

cupaient les Francs, soit Neustriens, soit Austrasiens¹. Enfin, d'après M. de Pétigny², le royaume d'Austrasie, au VI^e siècle, fut toujours considéré comme le véritable royaume de France. L'historien invoque le même texte que M. Jacobs, et signale les dénominations spéciales attribuées à l'Aquitaine et à la Bourgogne. Puis il s'exprime ainsi : « Le nom de France n'avait été donné à aucune province de la Gaule, parce que nulle part les Francs n'y avaient établi de colonies de leur nation. » La thèse qui représente à mes yeux la vérité est, comme on le voit, d'accord avec l'opinion de Valois ; elle ne diffère des idées de Ruinart, de M. Jacobs et de M. de Pétigny qu'en ceci : si j'admets, pour les premiers temps, une fluctuation dans le sens de *Francia*, je soutiens que plus tard ce mot s'est appliqué à la Neustrie. Pour montrer que j'ai raison, je vais faire intervenir les textes ; les témoignages douteux et vagues, ceux qui se rapportent au mot *Franci* et aux acceptions qu'il a reçues, seront laissés de côté ; je me servirai uniquement des témoignages qui ne peuvent donner lieu à aucune hésitation. Voici ma démonstration dans l'ordre des solutions indiquées plus haut :

1^o Le mot *Francia* a désigné l'ensemble des royaumes francs. Il y a un passage de l'appendice de Marius d'Avenches, écrit dans la seconde moitié du VI^e siècle, qui me semble concluant sur ce point. *Per idem tempus*, dit l'auteur, en parlant de la réunion des possessions franques entre les mains de Chlotaire I^{er}, *divisa in tribus olim regnis Francia, in uno, a Chlotacario, regno conjungitur*³. En deux endroits Grégoire de Tours appelle *Francia* un pays des bords du Rhin habité par la nation ou la confédération des Francs⁴.

2^o Le mot *Francia* a désigné l'Austrasie. Dans son Histoire ecclésiastique des Francs, Grégoire de Tours, parlant de la portion de la Gaule échue, après la mort de Théodebald, à Chlotaire I^{er} (555), dont le royaume avait alors Soissons pour capitale, s'exprime ainsi : *Chlotacarius, post mortem Theobaldi cum*

1. *Géographie de Frédégaire*, p. 19.

2. *Institutions mérovingiennes*, t. III, p. 16 et 17.

3. *Recueil des historiens de France*, t. II, p. 19.

4. *Hist. Franc.*, l. II, c. 9, et l. IV, c. 16. Saxones, dit le chroniqueur, in Franciam venerunt et usque ad Divitiam civitatem prædas egerant. — On lit dans le 3^e contin. de Frédégaire : *Pippinus, electione totius Franciæ, sublimatur in regno* (an. 752).

*regnum Franciæ suscepisset*¹... Or on sait pertinemment que le lot de Théodebald, celui de Théodebert, son père, et celui de Théoderic ou Thierry, son aïeul, était le royaume ayant son siège à Metz, ou l'Austrasie.

3° En général, les mots Neustrie et France s'appliquent à un seul et même territoire. Ici les témoignages sont nombreux et forts. Le premier, le plus ancien, appartient à Marius d'Avenches. Cet écrivain rapporte, sous l'an 523, que Sigismond, roi des Bourguignons, reçut la mort en France : *a Burgundionibus Francis traditus est, et in Franciam in habitu monachali perductus, ibique cum uxore et filiis in puteo est projectus*². Or divers textes, et entre autres un passage de Grégoire de Tours, montrent que Sigismond fut tué dans l'Orléanais³. Il est donc permis d'affirmer que, pour Marius d'Avenches, l'Orléanais, qui n'a jamais fait partie de l'Austrasie, était en France.

Grégoire de Tours emploie rarement le nom de *Francia* ; il préfère se servir de celui de *Gallia* ou *Galliæ*. Quand *Francia* figure dans ses écrits, c'est avec un sens qu'il est difficile de préciser, ou, comme on l'a vu tout à l'heure, dans une intention favorable à l'Austrasie. Mais la Neustrie et la France sont assimilées de la manière la plus formelle dans une très-ancienne vie de saint Rigomer : *Eo tempore quo Childebertus rex vel Chlotarius, germanus suus, Neustriam sive Franciam sorte inter se diviserant*⁴.... Les continuateurs de Frédégaire se montrent également décidés pour la France-Neustrie. Le premier continuateur dit : *Ebroinus a Luxovio cænobio egressus, in Franciam regreditur, usque Isram fluvium veniens peraccessit*⁵. Luxovium, ou Luxeuil (Haute-Saône), faisait partie de la Bourgogne ; Isra ou Isara représente l'Oise, qui avait son cours en Neustrie. La conséquence est trop évidente pour qu'il soit besoin d'insister⁶.

Les témoignages qui précèdent pourraient, à ce qu'il semble,

1. Liv. IV, c. 14.

2. Recueil des Historiens de France, t. II, p. 5.

3. Hist. eccles., l. III, c. 6.

4. Vita S. Rigomeri confessoris, ap. Bouquet, t. III, p. 426.

5. Chap. XCVI, an 673.

6. Le 3^e continuateur de Frédégaire s'exprime ainsi en parlant de Charles-Martel : *Itaque primogenito suo « Carlomanno nomine, Auster et Suaviam, quæ nunc Alamannia dicitur, atque Thoringiam divisit; alterum vero secundum filium, Pippinum nomine, Burgundiæ, Neuster et Provinciæ præfecit. »*

suffire à ma démonstration ; mais je suis en mesure de renforcer, en quelque sorte, mes preuves par de nouvelles citations ; elles auront ici leur utilité.

Les éditeurs du Recueil des Historiens de France ont reproduit une ancienne généalogie des rois francs, rédigée au IX^e siècle, qui contient les mentions suivantes : *Dagobertus rex in Francia*, *Sigebertus rex in Austrasia* ; — *Childericus rex in Austrasia*, *Theodoricus rex in Francia* ; — *Regnanti in Austrasia..... Grimoaldus, major domus in Francia sub Childeberto* ¹. Puisque deux princes différents règnent en même temps, l'un en France, l'autre en Austrasie, ils'ensuit nécessairement que l'Austrasie et la France ne sont point une seule et même chose. Dans la vie de saint Hubert, il est dit que ce personnage *Franciam Sequanorum deseruit, et in Austriam, ad Pippinum ducem..... se contulit* ². La chronique de Moissac, dont la rédaction remonte au IX^e siècle, renferme cette phrase très-explicite : *In Francia, defuncto Chlotario (an 670), qui regnavit annis IV, Theodoricus et Childebertus, fratres ejus, sublimantur in regnum, Theodoricus, in Francia habens majorem domus Hebroinum, Childericus vero in Austria, cum Walfardo duce* ³. Richer, dans sa chronique, rapporte que Charles le Simple, étant à Besançon, retourna en France, *in Francia redit* ⁴, et cette France n'est certainement pas l'ancien pays d'Austrasie.

Je sais qu'on peut m'opposer des textes dans lesquels d'autres significations sont attribuées au mot *Francia*, et j'ai moi-même indiqué les divergences qu'offre le langage géographique des premiers siècles de la monarchie franque ; mon but a été seulement de montrer qu'à ces époques la France était regardée comme correspondant à la Neustrie plutôt qu'à l'Austrasie, et je crois avoir rempli les conditions de mon programme. Il y a lieu d'ailleurs de noter qu'aux huitième et neuvième siècles, on trouve quelquefois employées les expressions : *Francia romana*, *Francia teutonica*, qui marquent une distinction tranchée entre la Gaule centrale et la Gaule des bords du Rhin. De plus, aux neuvième, dixième et onzième siècles, le nom de France se montre appliqué à di-

1. T. II, p. 665.

2. Recueil des Historiens de France, t. III, p. 609.

3. Id., t. II, p. 652.

4. Ricarii Chron., t. II, édit. Guadet, t. II, p. 99.

verses parties de l'empire carolingien, avec des épithètes plus ou moins caractéristiques, et de cette manière il se divise et se subdivise à l'infini¹ ; enfin certains textes font paraître ensemble l'Austrasie, la Neustrie et la France. On peut citer à cet égard le partage de l'an 806, dans lequel Charlemagne, après avoir fixé les lots de ses deux fils Louis et Pepin, attribue à Charles tout ce qui se trouve hors des limites marquées auparavant, c'est-à-dire la France et la Bourgogne, sauf ce qui a été donné à Louis, et l'Allemagne, sauf ce qui a été assigné à Pepin, c'est-à-dire l'Austrasie, la Neustrie, la Thuringe, la Saxe², etc. De plus un précepte de Louis le Pieux, de *Negociatoribus* (an 828), est adressé : *omnibus episcopis, abbatibus, ducibus, comitibus..... ceterisque fidelibus nostris, partibus Franciæ, Burgundiæ, Provinciæ, Septimaniæ, Italiæ, Austriæ, Neustriæ, Bajoariæ et Sclavoniæ commendentibus*³.

Il me reste un point à traiter; je voudrais prouver que l'assimilation de la France et de la Neustrie est restée traditionnelle dans notre histoire. Qu'on me permette encore quelques citations. Je commencerai par indiquer des vers de la chronique de Philippe Mouskes (mort en 1282). Cet écrivain, après avoir raconté que Chlovis, fils de Dagobert, eut trois fils, Chlotaire, Childéric et Thierry, ajoute qu'au moment de sa mort :

Fais fu par le conseil des Frans
Clotaires rois, ses fius ainsnés;
Et Cilderis, li secons nés,
Ot toute la tiere d'Austrie,
Et s'ot castiaus en Lombardie;
Et Théodoris li mainsnés
Est en France od li roi remés⁴.

Ailleurs le même auteur dit :

Et Pepins, li sires d'Austrie,
Rendi de France la mestrie
A Tiébaut, ki fius iert Grimot...⁵

1. Voy. le mémoire cité plus haut de M. B. Guérard.

2. Baluze, *Capitular. reg. franc.*, t. I, col. 441.

3. *Rec. des Hist. de France*, t. VI, p. 649.

4. *Édit. de M. de Reiffenberg*, p. 65.

5. *Id.*, p. 71.

Et ailleurs encore :

Et Charles Martiaus par mestrie
Fu princes de France et d'Austrie ¹.

Dans le Roman de Charlemagne, Girard d'Amiens semble confondre dans le nom de France la Neustrie et l'Austrasie, quand, après avoir parlé des chagrins du grand prince, il dit :

... por cest duel s'en prist vers France à retourner ;
Mes, si con li auctour ne sevent aviser,
Entre Loire et le Rin tant con l'en peut errer
Souloit-on le pais adont France elamer,
Et France qui or est estoit sanz contrester
Apelé Franc pais..... ²

Mais la distinction de la France et de l'Austrasie se montre évidente dans un manuscrit des chroniques de Saint-Denis qui est conservé à la Bibliothèque impériale ³. Ce manuscrit contient, au folio 56 r^o, une miniature dont le titre est : *Comment Dagouberz fut couronné du royaume d'Austrasie*, et dans laquelle le roi est représenté avec un manteau rouge à carreaux d'or, — et au folio 58 v^o, une autre miniature intitulée : *Comment Dagoubers fu couronnez du royaume de France*, et ici le manteau du roi est aux couleurs et aux armes de France, bleu semé de fleurs de lis d'or.

Ainsi, j'ai droit de le répéter, pour les générations du moyen âge, l'idée que représentait le mot France ne répondait pas à celle qu'elles se faisaient de l'Austrasie. L'étude des romans de chevalerie montre que la *France*, la *douce France*, dont le nom y est si souvent prononcé, dont les héros ne se souviennent qu'avec regret, quand ils font la guerre dans les pays lointains, où ils aiment à revenir après le combat, ce n'est pas la partie de la Gaule restée germanique, où l'on parle encore le langage des conquérants ; c'est le pays tempéré, la verdoyante et plaisante contrée qui a porté si longtemps le nom d'Ile de France, et les contrées environnantes. M. Augustin Thierry, voulant caractériser l'affection des chevaliers du moyen âge pour la terre de

1. Ed. de M. de Reiffenberg, p. 73.

2. Bibl. imp., fonds français 778, fol. 66 v^m, col. 2.

3. Fonds français 2615.

France, a cité des passages de la chanson de Roland, des romans d'Aiol et Mirabel, de Garin de Montglane, etc., qui semblent concluants en faveur de ma thèse. Je ne reproduirai pas ces citations ; le lecteur pourra les trouver dans la préface de l'Histoire du Tiers-État¹.

1. Préface de l'Essai sur l'hist. du Tiers-État, édit. de 1853, p. xii. — Je puis seulement ajouter l'indication de quelques traits qui se trouvent dans le roman de Fierabras (p. 64 de l'édition du recueil des *Anciens poètes de la France*), dans les vers de Philippe de Nanteuil (Hist. littér., t. XXIII, p. 675), etc.

F. BOURQUELOT.

BIBLIOGRAPHIE.

MONUMENTI *antichi di dialetti italiani pubblicati da* Adolpho Mussafia, *professore di filologia neolatina all' Università di Vienna.* Vienna, Gerold, 1864, in-8°, 123 p.

VOLKSLIEDER *aus Venetien*, gesammelt von G. Widter, herausgegeben von Adolf Wolf. Wien, Gerold, 1864, in-8°, 122 pages.

Les deux ouvrages dont on vient de lire les titres peuvent sans inconvénient être annoncés dans un même article. Ils viennent de la même source, puisque l'un et l'autre ont été publiés par l'Académie de Vienne; mais à cette communauté d'origine tout accidentelle se joint un rapport plus intime, en ce sens que tous deux fournissent des documents d'une même langue prise à deux époques différentes de son existence.

Les *Monumenti* de M. le professeur Mussafia, dont le nom n'est point nouveau pour nos lecteurs, contiennent diverses compositions poétiques extraites d'un même manuscrit, celui qui, à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise, porte le n° XIII parmi les mss. italiens. En voici l'énumération : A. *De Jerusalem celesti*; — B. *De Babylone infernali*; — C. *De l'amour de Jésus*; — D. *Du Jugemens dernier*; — E. *De la caducité de la vie humaine*; — F. *Louanges de la Vierge*; — G. *Prières*. Le même ms. contient plusieurs autres poésies, en partie inédites, que M. Mussafia n'a pas cru devoir comprendre dans la présente publication.

Les deux premières de ces pièces, et ce sont assurément les plus intéressantes, ont pour auteur un frère mineur qui s'est nommé à la fin de la *Babylone infernale*, dans ce vers :

Jacomino da Verona, de l'ordeno di Minori.

Elles avaient déjà été publiées par Ozanam, d'après une copie de Tommaso¹. Le regretté professeur en a fait ressortir la valeur très-réelle et l'importance littéraire. M. Mussafia, dont l'édition est plus exacte, plus complète aussi, puisqu'il a restitué à Jacomino une centaine de vers qu'Ozanam avait omis, rend, avec une urbanité du meilleur goût, pleine justice au mérite de son illustre devancier.

Les autres textes publiés dans les *Monumenti* sont anonymes; toutefois il est très-vraisemblable qu'ils émanent d'un écrivain franciscain, peut-être de Jacomino de Vérone lui-même.

Bien que ces poésies ne se recommandent pas par une grande originalité, sauf les deux premières, leur valeur, à d'autres points de vue, ne laisse pas d'être assez considérable. D'abord elles constatent, au treizième siècle et

¹ Documents inédits pour servir à l'Histoire littéraire de l'Italie, pages 291-312.

au quatorzième, l'existence d'un mouvement poétique qui aurait fait surgir des dialectes lombardo-vénitiens une langue littéraire, si les circonstances politiques et l'art supérieur des Toscans n'avaient assuré la suprématie à l'idiome de Dante. En outre, ces documents constatent l'état ancien du dialecte véronais, et fournissent à l'étude comparative des langues romanes un noble accroissement de matériaux. L'intérêt de la publication de M. Mussafia est donc principalement philologique; c'est ce qu'indique de prime abord le titre : *Monumenti antichi di dialetti italiani*. Ces monuments, M. Mussafia les a étudiés avec un soin particulier; il les a fait suivre d'un glossaire rédigé avec concision, et cependant riche en rapprochements avec les divers idiomes romans; il a consacré la plus grande partie de sa préface à en faire la grammaire selon les principes adoptés par la philologie moderne, en exposant d'abord le système phonique, puis la flexion, enfin la versification des monuments par lui édités¹.

Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur le travail de M. Mussafia, mes connaissances sur la matière étant uniquement puisées dans le livre dont je rends compte; mais je puis au moins en apprécier la méthode, qui est excellente et ne peut conduire qu'à des résultats certains.

Les observations grammaticales de M. Mussafia sur les monuments de l'ancien dialecte véronais peuvent être fréquemment appliquées aux poésies populaires vénitiennes dont j'ai maintenant à parler, et m'en ont singulièrement facilité la lecture. On sait que les chants populaires de l'Italie ont trouvé presque en chaque province des collecteurs zélés, parmi lesquels on distingue au premier rang M. Nigra pour le Piémont, M. Tigri pour la Toscane. La Vénétie n'est point restée en dehors de cette recherche : on possédait déjà les *Conti del popolo veneziano* de Dalmedico (Venise, 1857); les *Canti popolari tradizionali Vicentini*, publiés par Alverà; les *Canti popolari Veronesi*, de Righi. La collection que j'annonce utilise ces recueils, mais elle ne les reproduit pas; elle a été formée dans la Vénétie même, aux environs de Vicence, par un Allemand établi depuis de longues années dans cette dernière ville, M. Widter, qui, désirant la voir dignement publiée, l'a remise entre les mains d'un savant qui porte honorablement un nom illustre dans la science, M. Ad. Wolf.

Le grand intérêt de la poésie populaire est que, à côté de manifestations purement locales et qui sont comme la note de chaque pays, on y rencontre des récits, des légendes dont la forme, diverse selon les lieux, ne dé-

¹ Je rappelle, à ce propos, que précédemment, dans *Beiträge zur Geschichte der Romanischen Sprachen* (Wien, 1862, in-8°), p. 19 et suiv., M. Mussafia avait esquissé la grammaire d'un dialecte presque semblable, l'ancien milanais, représenté par les poésies de Bonvesin dalla Riva, poète du treizième siècle, dont les œuvres ont été publiées, tant par M. Imm. Bekker (*Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1850 et 1851), que par M. Biondelli (*Poesie lombarde inedite del secolo XIII*, Milano, 1856, gr. in-8°).

guise point un fond partout identique, et qui, à force d'avoir voyagé, sont devenues vraiment cosmopolites. Ainsi, dans le recueil de M. Ad. Wolf, une première partie renferme des sérénades, des *stornelli*, des *vilote*, des chansonnettes d'amour, dont l'idée est propre à la Vénétie et aux contrées environnantes. Une seconde partie est consacrée aux poésies narratives. Les pièces qui la composent, au nombre de trente-quatre, sont des ballades ou des récits populaires, dont quelques-uns paraissent l'œuvre de ces chanteurs ambulants qui aujourd'hui encore en Italie continuent l'office des jongleurs d'autrefois. Toutes ces pièces sont accompagnées d'un ample commentaire dans lequel M. Ad. Wolf a soigneusement noté les rapprochements que lui a suggérés la lecture de recueils de poésies et de contes populaires en toutes les langues de l'Europe. Ce travail est d'autant plus digne d'attention que jusqu'ici on inclinait à croire que le Piémont seul, parmi les provinces italiennes, possédait des chants narratifs¹.

En terminant, il me sera permis d'exprimer un regret, c'est que les mélodies populaires ne soient pas jointes au recueil édité et commenté avec une si parfaite compétence par M. Ad. Wolf.

P. M.

ATTILA, FLAGELLUM DEI, *poemetto in ottava rima riprodotto sulle antiche stampe*. Pisa, tipografia Nistri, 1864. xcvii et 72 p. (tiré à 250 exemplaires).

Ce petit poème est divisé en trois chants de longueur inégale; il contient dans ses cent soixante-seize octaves un résumé des traditions italiennes sur Attila. C'est toute sa fabuleuse histoire depuis le jour où, engendré par un chien, il naît « mezz'uomo et mezzo cane » de la fille du roi de Hongrie Osdrubald, jusqu'au moment où il succombe sous les coups du roi Giano : les païens sont exterminés, le roi Giano meurt en paix; sa fille fonde, en son honneur, un monastère autour duquel s'élève bientôt Venise :

Qui fu il principio della gran cittade
Che chiamar puossi fra le belle bella;
Per senno, per valor, per dignitade
Semper regina, e non mai vista ancella.

Le poème, fondé sur de très-anciennes traditions, n'est pas, dans sa rédaction, antérieur au seizième siècle. Au moins la première édition ne date-elle que de 1583. Le nouvel éditeur, M. le professeur A. d'Ancona, a fait précéder son texte d'une ample introduction, qui peut passer pour le travail le plus complet qui ait été fait jusqu'ici sur la légende d'Attila. On sait que cette légende a diverses branches : chez les peuples germaniques, au moins dans la rédaction relativement moderne des Nibelungen, Etzel est un personnage d'un caractère doux et généreux, il n'a presque plus rien de bar-

1. Voy. l'article de M. Rathery, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1862, p. 343.
I. (Sixième série.)

bare; chez les Romains, il est représenté comme une sorte de monstre. M. d'Ancona fait ressortir, après M. Amédée Thierry, cette étonnante divergence; mais il ajoute au travail de son devancier certains faits qui pourront être utilement mis à profit dans une troisième édition de l'*Histoire d'Attila*; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il est désormais nécessaire de tenir compte des observations de M. d'Ancona sur le poème d'Attila, écrit au milieu du quatorzième siècle, en un français fortement imprégné d'italien, par le Bolognais Nicolas de Casola, et dont l'unique ms. est conservé à Modène¹. Je regrette seulement que M. d'Ancona, qui d'ailleurs paraît bien au courant de la science, ait cru pouvoir, à l'exemple de M. Amédée Thierry², s'en tenir à l'opinion de Fauriel relativement à *Waltharius* (p. xi). En admettant, avec une incroyable légèreté³, que ce poème latin était l'œuvre d'un moine de Fleury-sur-Loire, appelé Gerald, Fauriel a commis une erreur dont les conséquences ont été extrêmes, puisqu'ainsi il a été conduit à identifier, à l'origine, les traditions germaniques avec les traditions provençales. De là vient qu'une bonne partie du premier volume de l'*Histoire de la poésie provençale* est consacrée à des considérations sur les Eddas et sur les Nibelungen, considérations que nous savons être absolument étrangères à la littérature provençale, mais que Fauriel y rattachait sans hésiter par le moyen du *Waltharius*. A l'égard de ce poème, la seule opinion qui ait droit d'être mentionnée et discutée est

1. Voy. l'introduction de M. d'Ancona, p. LXIII et suiv. Quelques vers de ce long poème ont été publiés par M. P. Lacroix, *Dissertat. sur l'Hist. de France*, VII, 80; et par P. Heyse, *Romanische inedita*, p. 163.

2. *Histoire d'Attila*, 2^e édition, II, 277.

3. Voici tout le fondement de l'opinion de Fauriel : En tête de deux des mss. du *Waltharius* (celui de Paris et celui de Bruxelles), se trouve une épître dédicatoire adressée par un certain *Geraldus* à un évêque nommé Erkembaldus, que J. Grimm pense être l'évêque de Strasbourg ainsi nommé qui mourut en 991. Or il paraît qu'en regard du nom de Geraldus, le ms. de Paris (Bibl. imp. 8488^a, olim Colb. 6388) portait une note d'une écriture moderne et ainsi conçue : « S. Géraud de Fleury, comme il semble. » Cette note n'existe plus, ou au moins je l'ai cherchée en vain, mais elle a été relevée : 1^o Par Baluze, dans son catalogue des manuscrits de Colbert (n^o 6388); 2^o par Melot, dans le catalogue imprimé des mss. latins (IV, 532). Il n'en a pas fallu davantage à Fauriel pour dire : « Il n'y a plus de conjecture à faire là-dessus (sur l'origine du poème). Deux nouveaux manuscrits du poème en question récemment découverts, l'un en Belgique, dans la Bibliothèque municipale de Bruxelles, l'autre à Paris, dans la Bibliothèque du roi, ont fait connaître avec certitude l'auteur de cette composition. Le manuscrit de Bruxelles désigne, comme en étant l'auteur, un moine de l'abbaye de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, nommé Gerald, et cette indication, le manuscrit de la Bibliothèque du roi la confirme et la développe. » (III, 398) Et cependant, D. Rivet avait écrit dans l'*Histoire littéraire* (VI, 438), à propos de la note du ms. : « Géraud, à qui l'on donne le titre de saint et la qualité de moine de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, est absolument inconnu dans les monuments de cette abbaye. »

celle de J. Grimm, sur laquelle je ne reviens point présentement, l'ayant exposée ici-même en une autre occasion ¹.

Cette édition de l'*Attila* fait partie d'une collection d'anciens ouvrages italiens de laquelle ont déjà paru plusieurs volumes, et qui publiera bientôt divers textes dont l'intérêt est considérable pour nous par la relation qu'ils ont avec quelques-uns des monuments les plus célèbres de notre ancienne littérature. Ainsi, je vois annoncés, sur la couverture du volume dont j'ai rendu compte, un Lancelot, un poème d'Alexandre le Grand, une nouvelle de Floire et Blancheflor, en octaves, un poème sur Berthe au grand pied. Voilà des publications qui, je veux l'espérer, seront accueillies favorablement en France non moins qu'en Italie. A tout le moins, le concours de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* ne manquera pas à M. d'Ancona, non plus qu'à ses collaborateurs.

P. M.

HISTOIRE de la ville d'Aumale et de ses seigneurs, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; par Ernest Semichon. Paris, Aubry, 1862. — Deux vol. in-8°.

Par ses seigneurs, par les faits qui se sont accomplis sur son territoire, Aumale n'est pas une ville indifférente. Mais l'intérêt de son histoire, telle que M. Semichon l'a conçue, ne se mesure pas sur l'importance des faits, à proprement parler, historiques. Si obscur que soit un pays, quand on l'étudie d'un point de vue tout à la fois élevé et pratique, il offre une ample moisson de renseignements sur les points qu'il nous importe le plus de connaître pour nous faire une juste idée de l'ancienne société, et, assurément, il exige de son historien des recherches longues et souvent pénibles. Il ne s'agit point seulement, en effet, de décrire les monuments, de rappeler les faits principaux qu'ont enregistrés les Chroniques, c'est la partie la plus aisée de la tâche; mais il est nécessaire d'étudier, dans son application à une municipalité qui peut servir d'exemple, le jeu des institutions administratives depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, en s'aidant de tous les documents, de médiocre valeur en apparence, qui sont conservés dans les dépôts publics. De la sorte, les recherches aboutissent à une conclusion; on leur communique quelque chose de l'intérêt que présente l'histoire générale. Mais aussi on se trouve exposé à plus d'un écueil; il faut avoir sans cesse présentes à l'esprit les lois, les institutions de l'ancien régime, et l'on rencontre sur son chemin les questions les plus ardues et les plus controversées. Quelle idée doit-on se faire de la liberté communale? Quelle en fut la source: l'insurrection locale ou l'autorité royale? A quoi tint sa décadence? Dans le travail de centralisation qui commence au treizième siècle avec les légistes, qui se poursuit et s'achève au dix-septième et au

1. *Bibl. de l'École des Chartes*, 5^e série, t. II (1861), p. 87. — Voy. aussi E. du Ménil, *Poésies popul. lat. antérieures au douzième siècle*, p. 315, note 6.

dix-huitième, sous l'impulsion de Richelieu, par les mains des ministres, des intendants et de leurs subdélégués, qu'y a-t-il à approuver, qu'y a-t-il à reprendre? Ces questions ne sont pas purement théoriques. Un lien assez étroit subsiste entre nos institutions et celles d'autrefois; c'est donc, pour certains points, l'organisation actuelle de la société qui est en cause. Sans admettre complètement les opinions émises par M. Semichon sur le degré de civilisation du douzième siècle, et tout en tenant pour constant, à moins de preuves plus claires, qu'en jetant un regard en arrière, nous avons lieu d'être satisfaits de notre sort et que nous ne devons point porter envie à l'ancien régime, à quelque époque qu'on l'envisage, nous nous plaisons à reconnaître que la liberté communale fut un grand bienfait, que la royauté empiéta trop souvent sur les droits des communes trop faibles pour se défendre; qu'à force de vouloir tout régler, l'administration française compromit plus d'une fois les intérêts du commerce et de l'industrie, et livra la nation inexpérimentée aux épreuves inévitables de la vie politique.

Je me hâte d'en finir avec ces considérations pour passer en revue les différentes matières qui sont tour à tour traitées dans le livre de M. Semichon. Je ne pourrai guère que les signaler brièvement; cela suffira, du reste, pour apprécier l'étendue de ses recherches. La première partie traite des institutions administratives et civiles. Aumale, ayant un titre constatant l'existence de sa commune en 1166, est, avec Rouen, la ville normande qui produit le titre communal le plus ancien. La charte de 1166 ne fait que mentionner la commune, qui, peut-être, était déjà à plusieurs années de distance de son berceau. Une autre, de 1258, écrite en français, en fait connaître dans ses détails la constitution particulière, qui n'est autre que celle de Boulogne. Cette charte précieuse émane de Mahaut, comtesse d'Aumale. M. Semichon en reproduit scrupuleusement le texte, qui est, à vrai dire, le document le plus important de son livre. Il étudie chacune des dispositions de ce curieux résumé de législation locale, civile et criminelle; il signale avec bonheur celles qui avaient pour objet la liberté individuelle : « La pri-
« son préventive, autorisée chez nous pour les simples délits, ne l'était
« alors à Aumale que pour crime ou révolte contre les officiers de justice,
« et même, en matière criminelle, la liberté provisoire était accordée à
« l'accusé pourvu qu'il donnât caution. » Dans cette première partie, M. Semichon nous fait connaître les circonscriptions anciennes dont Aumale a fait partie; celle dont cette ville était le chef-lieu, l'origine des franchises communales, les vicissitudes qu'eut à subir la commune jusqu'à la révolution; il porte un jugement sévère, mais mérité, sur ce singulier système qui, dans un intérêt de fiscalité, dénature les fonctions municipales au point d'en faire des charges achetées à prix d'argent, et qu'on ne remet à la disposition des villes que moyennant finances. Viennent ensuite des renseignements sur les revenus et dettes de la ville, son budget, son octroi, ses comptes, ses emprunts, son commerce et son industrie, le château avec sa chapelle desservie par les moines de Saint-Martin d'Auchy,

les promenades du grand et du petit Mail, l'hôtel de ville, sa justice, le prétoire, la prison et la chapelle des prisonniers.

La seconde partie traite de la collégiale, construite par Guerinfroid, vers l'an 1000, devenue prieuré en 1115, abbaye en 1130. Ce qu'en dit M. Semichon dans son introduction nous paraît mériter d'être cité : « Les derniers temps de l'abbaye d'Aumale ne donnent point l'idée de sa richesse et de sa prospérité aux premiers temps de son existence. Dans ses phases principales, son histoire est semblable à celle des autres monastères du même ordre. Mais ce qui la distingue des autres, c'est que ses prospérités furent éclatantes et ses désastres profonds. Elle ne connut presque pas la médiocrité.

« Elle fut fondée vers l'an 1000 et reçut à sa naissance les plus riches donations du seigneur d'Aumale et de ses vassaux. A son ombre, la ville se développa, s'agrandit, reçut un accroissement considérable de population. Les peuples trouvèrent chez elle la protection de leurs foires et de leurs marchés, l'instruction primaire pour les enfants, la haute instruction pour les hommes ; ce fut elle qui dispensa pendant sept siècles aux peuples les bienfaits de la civilisation chrétienne avec les aumônes de la vie corporelle. Il n'y eut point, jusqu'au douzième siècle, d'autre cure que l'abbaye ou plutôt la collégiale, car jusqu'à 1115 les moines ne furent point cloîtrés ; tout en célébrant les offices de leur ordre, ils participaient à la vie civile et remplissaient à la fois les fonctions de curés et d'instituteurs.

« On comprend la place immense qu'ils durent tenir dans l'organisation sociale du temps ; elle se mesure aux bienfaits dont ils étaient la source, et à la foi vive du peuple qui attendait d'eux la vie spirituelle et la vie corporelle.

« A la fin du dix-septième siècle, l'histoire de notre abbaye, déjà si malheureuse depuis le quinzième, devient lamentable.

« En 1680, l'abbé d'Aumale était, qui le croirait ? le célèbre Chaulieu, dont les poésies plus que légères charmaient quelques grands seigneurs, qui préludaient ainsi aux mœurs dissolues de la Régence. Ses vers lui avaient valu, outre l'abbaye d'Aumale, les prieurés de Poitiers, de Saint-Étienne, du Chenel, et de Saint-Georges en l'île d'Oléron, qui lui composaient en revenus ecclésiastiques 100,000 fr. de nos jours.

« Un abbé de ce caractère ne s'occupa guère, on le conçoit, du rétablissement de la vie régulière en l'abbaye d'Aumale. Il est probable qu'il n'y résida jamais ; et le seul souvenir qui se rattache à sa dignité, c'est celui d'un procès avec les religieux, pour ne pas réparer l'église, qui était tellement en ruine que l'office divin ne pouvait y être célébré. »

L'abbaye d'Auchy et le monastère des Dominicaines n'étaient pas les seuls établissements religieux d'Aumale. M. Semichon a tracé l'histoire de l'église Sainte-Marie, connue ensuite sous les vocables de Sainte-Marguerite et Saint-Aubin, de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui subsiste encore aujourd'hui, de l'hôpital Saint-Nicolas et de la léproserie. L'hôpital eut pour res-

taurateur, au seizième siècle, Louis Callon, docteur de Sorbonne, ami de saint Vincent de Paul et le fondateur d'une confrérie de charité pour le soulagement des pauvres. On sait que ces sortes de confréries furent comme l'ébauche des sœurs de la charité ou sœurs de Saint-Vincent de Paul.

La troisième partie traite des établissements d'instruction publique. Ici encore le nom de Callon s'offre à nous. De tout temps Aumale avait eu des écoles; mais il manquait de classes spéciales pour les filles. Callon les leur procura en 1629; il voulut la gratuité absolue pour les pauvres, et fit en sorte que l'éducation ne fût onéreuse pour personne. Cet établissement ne tarda pas, vraisemblablement, à tomber en décadence. Nul doute qu'à la fin du dix-septième siècle, l'instruction ne fût guère recherchée, pas plus pour les garçons que pour les filles. Le 18 février 1687, un arrêt du conseil d'État, rendu à la requête des échevins, permit d'établir à Aumale un maître écrivain pour enseigner l'écriture et l'arithmétique aux garçons, et deux sœurs de la *Providence* pour instruire les jeunes filles. Il devait être payé au maître écrivain 300 l. par an, à charge de ne rien prendre aux pauvres; à chacune des sœurs de la Providence 100 l., sous la condition de la gratuité la plus absolue de l'enseignement. Parmi les raisons alléguées par les échevins afin d'obtenir cet arrêt, nous remarquons celle-ci, qui prouve que l'ignorance régnait parmi les classes moyennes: « On se plaignait de ce que les enfants arrivés en âge se dispensaient et s'excusaient, sous le prétexte qu'ils ne savaient écrire, d'accepter les charges d'échevins, trésoriers de l'église, collecteurs de tailles et autres charges publiques. » Ainsi, ces charges, dont quelques-unes seraient aujourd'hui plutôt enviées que redoutées, étaient alors tellement décriées que, pour s'y soustraire, on se condamnait à une grossière ignorance.

Suivant M. Semichon, il avait dû exister à Aumale, au moyen âge, un établissement d'instruction publique au-dessus des simples écoles. Nous en aurions désiré, nous l'avouons, une preuve plus complète que celle qui se tire d'une bulle de la fin du douzième siècle. Quoi qu'il en soit, Aumale, à l'époque de la renaissance, était certainement dépourvu de toute maison analogue à nos collèges. Mais le seizième siècle ne s'acheva pas sans qu'on sentît partout que l'ignorance n'était bonne qu'à compromettre la religion et à former de mauvais citoyens. Ce fut alors que furent fondés les collèges d'Eu et de Rouen, tenus par les Jésuites, où l'on vit affluer immédiatement un nombre considérable d'élèves. Les Jésuites ayant été expulsés après l'attentat de Chatel, ces collèges tombèrent, et, soit inertie, soit manque de sujets, il fut impossible à la ville de Rouen, à laquelle Henri IV avait accordé le collège, d'y organiser aucun système d'instruction publique; il resta vide pendant tout le temps que les Jésuites furent dans la disgrâce du roi, ce qui paraîtra assez étrange, si l'on songe aux ressources dont disposait l'administration municipale de Rouen. Ce fut à la chute des collèges des Jésuites que fut due la fondation du collège d'Aumale.

Il eut pour bienfaiteur le duc d'Aumale, et pour fondateur Gallemant, docteur en théologie, prédicateur en renom, et d'une austérité qui explique ses relations avec les premières Carmélites. Sa vie, publiée en 1653 par son neveu, gardien des Récollets de Paris, nous fait connaître en ces termes les causes de la prospérité du collège d'Aumale :

« Tant que les collèges des religieux de la compagnie de Jésus furent ouverts à Rouen et aux autres villes voisines, le curé d'Aumale y faisoit envoyer la jeunesse après une légère teinture des principes de la grammaire, parce qu'il les regardoit comme de belles fontaines où se puisoient les eaux de la vraie sagesse ; mais ayant été fermés sur la fin de l'an 1594, en une malheureuse conjoncture, il en fonda un tout semblable dans sa ville ; plusieurs des siens concourant à cette bonne œuvre, signamment M. Louis Callon, qui donna sa maison pour cet effet, en quoi il se rencontra même du miracle...

« On sut à Paris, à Rouen et en d'autres villes, qu'il y avoit à Aumale une sainte école où l'on enseignoit, avec une merveilleuse réussite, les lettres humaines et la science des saints, et comme si elle eust eu des chaises ou des charmes sacrés, elle attiroit de ces grandes villes sur ses bancs des enfans de leurs premières familles, pour les rendre sçavans et vertueux. Enfin, de ce collège, comme d'un séminaire apostolique, sont sortis quantité de jeunes hommes, fondés aux lettres et en la vertu, qui, remplissant peu après les cures du pays, y ont remis les premières ferveurs du christianisme sous les influences de leur saint maître. »

Après le rétablissement des collèges d'Eu et de Rouen, et plus encore après la fondation de celui de l'Oratoire de Dieppe, celui d'Aumale perdit nécessairement de son influence et de sa réputation. Il subsista cependant, grâce aux libéralités de Callon, à l'excellente direction de Gallemant et à la protection du duc d'Aumale et de la ville. D'après le contrat de 1593, l'enseignement devait être gratuit ; on prenait 5 s. t. par mois de chaque écolier logé dans le collège, ce qui équivalait presque, même à l'égard des internes, à la gratuité.

La quatrième partie contient l'histoire des événements dont Aumale a été le théâtre.

L'ouvrage de M. Semichon est précédé d'une introduction très-développée, écrite dans un style élevé et chaleureux. Il est suivi d'un nombre considérable de pièces justificatives, bien choisies et convenablement disposées. Nous regrettons cependant que l'auteur n'en ait peut-être point toujours assez corrigé le texte.

CH. DE B.

RECUEIL des jugemens de l'échiquier de Normandie au treizième siècle (1207-1270), suivi d'un mémoire sur les anciennes collections de ces jugemens, par M. Léopold Delisle. Paris, Imprimerie impériale, 1864. In-4° de 289 pages. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XX, 2° par-

tie, et des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, 2^e partie.)

On sait que le plus ancien registre des arrêts du Parlement de Paris, le tome I^{er} des *Olim*, ne contient pas d'arrêt antérieur à l'année 1254. Cependant, sur les 810 jugements de l'échiquier de Normandie, contenus dans le volume dont nous allons rendre compte, 769 ont été prononcés avant l'année 1254. Cette priorité de date donne au recueil formé par notre savant confrère une valeur hors ligne.

L'échiquier n'était qu'une juridiction subordonnée; le parlement tenait le premier rang parmi les tribunaux de la monarchie, et ses archives ont toujours dû être l'objet de soins spéciaux. Comment se fait-il, cependant, que la collection des jugements de l'échiquier remonte près d'un demi-siècle plus haut que la collection des décisions du parlement? En voici la raison.

Jean de Montluçon, greffier du parlement, et le premier rédacteur des *Olim*, a, le premier aussi, transcrit sur des cahiers les décisions de la cour suprême à laquelle il était attaché. Les cahiers écrits par Jean de Montluçon et par ses successeurs, ont été reliés en registres, et, grâce à cette précaution, ils se sont, en grande partie, conservés jusqu'à nous. Mais, avant que Jean de Montluçon eût introduit au greffe du parlement l'usage de garder sur des cahiers le texte ou l'analyse des arrêts, l'usage était d'affecter à chaque série d'arrêts dont on voulait conserver la trace une ou plusieurs feuilles de parchemin formant un rôle; ces rôles ont été presque tous perdus, et il est probable qu'à l'époque où ils existaient, la difficulté de les consulter aura empêché les contemporains de s'intéresser à leur conservation.

La révolution opérée par Jean de Montluçon au greffe du parlement de Paris, dans la seconde moitié du treizième siècle, paraît avoir eu lieu à l'échiquier de Normandie environ cinquante ans plus tôt. En 1196, quand un jugement était prononcé par ce tribunal, le greffier en consignait le texte sur un rôle qu'il plaçait dans ses archives. Mais, en 1208 au plus tard, un registre avait pris la place des rôles de l'échiquier. Peut-être même pourrait-on, sans trop de hardiesse, dater cette innovation de 1207, c'est-à-dire du moment où commence le précieux recueil formé par notre savant confrère.

Toutefois le registre original des jugements rendus en 1207 par l'échiquier n'existe plus. Ceux des années suivantes, jusqu'en 1335, ont également disparu. La collection des registres de l'échiquier, conservée au greffe de la cour impériale de Rouen, ne remonte pas plus haut que l'année 1336. Mais cette lacune du dépôt officiel est en partie comblée par des travaux privés qui ont eu les registres originaux pour base. En effet, dès la première moitié du treizième siècle, les juriconsultes normands eurent l'idée de composer, pour leur usage, des recueils d'arrêts analogues à ceux qui, entrepris plus tard sur un plan à la fois plus étendu et plus méthodique, ont rendu célèbres les noms des Denisart, des Sirey, des Dalloz.

Ainsi, au commencement du treizième siècle, la Normandie était déjà

digne de la réputation qu'elle a de nos jours : déjà elle avait donné à l'arsenal de la chicane une organisation savante ; à sa coutume écrite, une des plus anciennes connues, elle joignait des registres d'arrêts et même des arrétistes. Les autres parties de la France n'étaient pas si avancées. On sait, par exemple, que la plus ancienne coutume de Champagne date seulement des premières années du quatorzième siècle. Dans cette province, on n'a pas conservé la trace de registres d'arrêts antérieurs à celui des jours de Troyes de l'année 1284, et, quant à des travaux privés sur la jurisprudence de Champagne, nous n'en connaissons pas avant la coutume que nous venons de citer.

On connaît quatre recueils formés par des arrétistes normands du treizième siècle. Trois, les moins importants, ont été publiés il y a déjà plusieurs années. Le plus curieux, celui qui contient le nombre le plus considérable de décisions, et qui les donne avec le plus de développement, restait inédit. M. Delisle a fait de ce recueil la base de sa collection. Mais ce recueil ne contenait que 659 jugements ou ordonnances. M. Delisle l'a complété en insérant dans sa collection, et à leur date, les décisions de l'échiquier qui manquaient dans ce recueil, et qu'ont fournies, soit l'un des trois autres recueils, soit d'autres documents. C'est ainsi que notre savant confrère a pu réunir 810 actes ; sur ce nombre, 424 sont complètement inédits, et la plupart des autres étaient jusqu'ici fort imparfaitement connus, vu l'excessive brièveté des analyses contenues dans les trois recueils qui avaient été seuls publiés jusqu'ici.

Une table des noms de personnes et de lieux termine le travail. Cette table a été dressée avec le soin et l'exactitude qu'on remarque dans toutes les productions de l'auteur.

Malheureusement, les textes si précieux qu'il a recueillis, placés dans une collection volumineuse et chère, sont peu accessibles à la plupart des personnes qui s'occupent de l'histoire du droit¹.

Ce que nous désirerions voir faire aujourd'hui, serait une édition de la plus ancienne rédaction de la coutume de Normandie, à la suite de laquelle on placerait le recueil d'arrêts formé par M. Delisle. Dans ce livre, on établirait la conférence entre la coutume et les arrêts ; on indiquerait, par des notes et par une introduction, comment les arrêts et la coutume se confirment, se complètent ou se contredisent.

Peut-être craindra-t-on d'entreprendre un ouvrage dont l'écoulement serait incertain. Les publications relatives à l'histoire du droit trouvent en France un cercle d'amateurs très-restreint, et les quelques exemplaires qui s'écoulaient en Allemagne constituent une bien maigre ressource.

Mais un manuel de l'ancien droit normand verrait le jour dans des conditions plus favorables que la plupart des vieilles coutumes provinciales

1. Quelques exemplaires du tirage à part ont été déposés à la librairie de M. Durand.

rééditées de nos jours ; il trouverait évidemment dans les nombreux procureurs, nourris maintenant encore par le sol fertile de la Normandie, tout un monde d'acheteurs bien prébendés, qui, dans nos autres provinces, devient rare de plus en plus.

H. D'A. DE J.

NARRATIVES of the expulsion of the English from Normandy, MCCCXLIX-MCCCCL. Edited by the Rev. Joseph Stevenson. London, 1863, in-8° de XIV et 527 p.

L'utile collection qui se publie en Angleterre sous la direction du Maître des rôles, et qui est intitulée : *Rerum britannicarum mediæ ævi scriptores*, s'est enrichie, en 1863, d'un volume qui mérite d'être particulièrement recommandé à l'attention de nos lecteurs. Il est consacré aux relations originales du recouvrement de la Normandie par les troupes de Charles VII en 1449 et 1450.

La première de ces relations est celle que Robert Blondel a composée sous le titre de : *De reductione Normanniæ*. M. Vallet de Viriville en avait bien fait ressortir l'importance dans la dissertation qu'il inséra, en 1851, au tome XIX des *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*. La publication que vient d'en faire M. Stevenson justifie de tout point les appréciations de notre confrère : le récit de Robert Blondel fait connaître en détail les événements qui se sont accomplis en Normandie pendant les années 1449 et 1450 ; l'auteur, qui était parfaitement informé, nous révèle beaucoup de particularités dont les autres historiens n'ont pas conservé le souvenir. — L'édition de M. Stevenson a été soigneusement préparée d'après les mss. latins 6198, 6197 et 5964 de la Bibliothèque impériale.

Le livre du *Recouvrement de Normandie*, par Berry, hérald d'armes de Charles VIII, était mieux connu que le Traité de Robert Blondel ; il n'avait cependant pas encore été publié sous la forme primitive que nous ont conservée les mss. français 5028, 5035, 5037 et 2682. M. Stevenson a donc comblé une lacune en mettant au jour le texte du *Recouvrement de Normandie*.

A la suite des ouvrages de Blondel et de Berry, vient le procès-verbal des négociations des ambassadeurs de France et d'Angleterre en juin et juillet 1449. Ce procès-verbal avait déjà été imprimé par D. Morice (Pr. II, 1454) ; il a été revu sur la copie qui est à la Bibliothèque impériale, n. 13974 du fonds français.

Il est vraiment fâcheux que nous nous soyons laissé devancer par l'Angleterre dans la publication de documents qui présentent un si vif intérêt pour notre histoire nationale ; mais ce qui doit nous consoler, c'est que l'éditeur anglais, M. Joseph Stevenson, s'est parfaitement acquitté de sa tâche, et nous a donné des textes sur lesquels nous pouvons travailler en toute confiance.

LA PRISON de *Janne Darc* (sic) à Rouen, par M. Hellis. Rouen, A. Le Brument; Paris, Aubry, 1865. In-8° de 19 p.

L'auteur de ce mémoire, après avoir tracé le plan du vieux château de Rouen, établit, d'après les textes contemporains, la vérité des deux propositions suivantes : 1°. Jeanne d'Arc fut détenue, non pas, comme on l'a souvent répété, dans la tour du donjon, qui subsiste encore aujourd'hui, mais dans la prison laïque, qui était dans l'intérieur de l'enceinte et dont les vestiges ont disparu ; 2°, Jeanne a bien été momentanément gardée dans une tour ; mais cette tour était du côté des champs, circonstance qui ne permet pas de la confondre avec le donjon.

NOTICE sur la ville de *Ploërmel*, par M. S. Ropartz. Paris, A. Durand, 1864. In-18 de 216 p.

Ce modeste volume doit être signalé à l'attention de nos lecteurs. Il contient, en effet, des renseignements précieux sur une petite ville qui a tenu une place honorable dans l'histoire religieuse, féodale et communale de la Bretagne. L'auteur est connu depuis plusieurs années par l'histoire de Guingamp, dans laquelle il a très-bien éclairci l'origine des institutions municipales en Bretagne. Les annales de Ploërmel lui ont fourni le moyen de compléter, sur quelques points, son premier travail.

M. Ropartz a constamment pris pour base de son récit les documents authentiques et contemporains ; aussi a-t-il pu enrichir de faits nouveaux l'histoire de Ploërmel, et faire justice des erreurs qu'y avaient introduites des écrivains dépourvus de critique. Aidé par notre confrère, M. de la Borderie, il a publié différents textes qui suffiraient pour donner une véritable valeur à la *Notice sur la ville de Ploërmel*. Ce sont :

1°. La Vie de saint Armel, d'après le ms. 38 des Blaues-Manteaux ;

2°. Une charte de Conan, duc de Bretagne, pour le prieuré de Saint-Nicolas de Ploërmel (1116-1142), d'après l'original des archives du Morbihan ;

3°. Un accord de Maurice du Craon avec Jean de Bretagne, au sujet de la seigneurie de Ploërmel (2 décembre 1289), d'après l'original qui fait partie du trésor des chartes de Bretagne ;

4°. Plusieurs actes relatifs à des travaux faits au commencement du quatorzième siècle, dans l'église des Carmes de Ploërmel, d'après les originaux du trésor des chartes de Bretagne.

HISTOIRE de l'abbaye de Nieul-sur-l'Autize, depuis sa fondation (1068) jusqu'à sa sécularisation (1721), par Ch. Arnauld. Niort (1865). — In-8° de 110 p. et deux planches. — Extrait des *Mémoires de la Société de statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres*.

Les auteurs du *Gallia christiana* ont à peine consacré une colonne à l'abbaye de Nieul, diocèse de La Rochelle. Le travail de M. Arnauld, dont nous annonçons la publication, a donc le mérite de la nouveauté ; il porte

à la fois sur l'histoire de l'abbaye et sur la description des bâtiments que le temps a épargnés. On y trouve beaucoup de détails qui n'avaient pas encore été mis au jour, et parmi lesquels j'ai remarqué ceux qui ont trait à l'histoire des marais du Langon et de Vouillé, depuis le commencement du treizième siècle.

Le livre de M. Arnauld est orné de deux planches lithographiées : l'une représente le plan et une coupe des bâtiments de l'abbaye; l'autre, la façade de l'église. A la page 49, on voit le dessin d'un sceau du chapitre de Nieul pouvant remonter au treizième siècle.

L'appendice renferme différents actes qui méritent d'être signalés :

1^o Une charte de Louis VII, datée de Niort en 1141 (vol. 47 de la collection de Baluze);

2^o Une charte de Thibaud de Vis pour l'abbaye de Maillezaïs, en 1185 (mss. de D. Fonteneau);

3^o Une charte notice de l'année 1196, relative à la terre de Vauvert, donnée à l'abbaye de l'Absie (Archives des Deux-Sèvres);

4^o Une charte de Portecleie, seigneur de Mauzé et de Marans, autorisant les abbés de Saint-Michel-en-l'Erm, de l'Absie, de Saint-Maixent, de Maillezaïs et de Nieul, à faire différents travaux pour dessécher des marais, en 1217 (cabinet de M. Fillon);

5^o Une charte de Simon, abbé de Nieul, en 1239 (Archives de la Vienne);

6^o Un aveu rendu à la duchesse de Longueville, par l'abbé de Nieul, en 1519 (même dépôt).

LIVRES NOUVEAUX.

Juillet — Août 1865.

222. BARBE (H.). — Jublains (Mayenne). Notes sur ses antiquités, époque gallo-romaine, pour servir à l'histoire et à la géographie de la ville et de la cité des Aulercs Diablintes; accompagnées d'un atlas, de plans et dessins. — In-8°, 201 p. Le Mans, impr. et libr. Monnoyer frères.

223. BARTHÉLEMY (Éd. de). — Notice historique et archéologique sur les communes du canton de Ville-sur-Tourbe (Marne). — In-8°, 128 p. Châlons-sur-Marne, impr. Laurent; Paris, librairie Aubry.

224. BEAUMONT (É. de). — Notice sur les gens de guerre du comté de Saint-Paul qui sont enfouis à Coucy depuis 1411. — In-8°, 48 p. et 2 gr. Paris, libr. Morel.

225. BOUCHERIE. — Patois de la Saintonge, curiosités étymologiques et grammaticales. — In-8°, 118 p. Angoulême, impr. Nadaud et C^e.

Extrait du Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, 1863.

226. BOUGOUIN (Ch.). — Notice historique sur le château de Nantes. — In-8°, 149 p. Nantes, impr. V^e Mellinet.

227. BOULLEMIER. — Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne. Notice historique sur sa famille; avec une introduction et des notes, par Jules d'Arbaumont. — In-8°, 57 p. Angers, impr. Cosnier et Lachèse; Paris, libr. Dumoulin.

228. BOUTIOT (Th.). — Louis Jouvenel des Ursins, chevalier bailli de Troyes. — In-8°, 8 p. et planche. Troyes, impr. Dufour-Bouquot.

Extrait de l'Annuaire de l'Aube, 1865.

229. CHATILLON (de). — Mémoire historique sur les châteaux, citadelles, forts et villes de Mézières, Charleville et le Mont-Olympe; par le chevalier de Chatillon, directeur des fortifications des places de la Meuse, commandant en chef de l'École du génie de Mézières. 1751. Publié et annoté par Ed. Sénemaud. — In-8°, 84 p. Mézières, impr. et libr. Devin; Paris, Dumoulin. (2 fr. 50 c.)

230. CHOLET. — Études historiques, géographiques, archéologiques, sur l'ancien diocèse de Saintes, aujourd'hui diocèse de la Rochelle et Saintes. — In-8°, 52 p. La Rochelle, impr. de M^{me} Z. Drouineau, 1864.

231. CHOLET. — Les ruines de Châtel-Aillon ou du prieuré de Saint-Romuald. — In-8°, 22 p. La Rochelle, impr. de M^{me} Z. Drouineau.

232. CIBRARIO (Louis). — Les Conditions économiques de l'Italie au temps de Dante. — In-12, 72 p. Paris, impr. Bonaventure et Ducessois; libr. A. Aubry.

233. CORNEILLE-SAINT-MARC. — Étude sur la vie et les ouvrages de Guillaume de Saint-Amour. — In-8°, 32 p. Lons-le-Saulnier, impr. Gauthier frères.

234. CROZES (Hipp.). — Répertoire archéologique du département du Tarn. — In-4°, in-67 p. Paris, Impr. impériale.

235. DECLoux et DOURY. — Histoire archéologique, descriptive et graphique de la Sainte-Chapelle du Palais. — In-f°, 52 p. et 25 pl. Paris, impr. Claye; libr. Morel et C^e.

236. DEMARCY (Arthur). — Armorial des évêques de Beauvais. — In-8°, 23 p. Arras, impr. Rousseau-Leroy; Paris, libr. Dumoulin.

237. DEMARCY (Arthur). — Armorial des évêques de Laon. — In-8°, 22 p. Arras, impr. Rousseau-Leroy; Paris, libr. Dumoulin.

238. DUMONT (Désiré). — Notice historique et statistique sur la commune d'Abbecourt canton de Noailles. — In-8°, 124 p. Beauvais, impr. Desjardins; libr. Pineau.

239. ÈCREMENT (L.). — Essai historique sur la ville et l'abbaye de Luxeuil. — In-8°, 168 p. Lure, impr. Bettend.

240. FLEURY (Éd.). — Les Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Soissons étudiés au point de vue de leur illustration. — In-4°, in-167 p. Paris, libr. Dumoulin.

241. FOUILLOUX (du). — La Vénérerie de Jacques Du Fouilloux, de nouveau revue, augmentée de la Méthode pour dresser et faire voler les oiseaux, par M. de Boissoudan; précédée de la biographie de Jacques Du Fouilloux, par M. Pressac. — In-4°, 287 p. et portr. Niort, impr. et libr. Robin et Favre.

242. GALY. (E.) — L'Église de Saint-Amand-de-Coly, le monastère et ses fortifications. — In-8°, 15 p. Périgueux, impr. Dupont et C^e.

243. GARDIN (Alex.). — Notice historique sur la ville de Conches. — In-8°, 128 p. et 13 pl. Évreux, libr. Leclerc.

244. GARRAUD. — Vie de saint Valentin, de Griselles, suivie d'une notice sur les origines de cette paroisse et de l'office du saint. — In-32, 94 p. et vign. Dijon, impr. et libr. Grange (1 fr.).

245. GERVAIS. — Mémoire sur l'Angoumois, par Jean Gervais; publié pour la première fois par G. Babinet de Rencogne. — In-8°, vii-431 p. Paris, libr. Aubry.

246. GOMART. — Le Siège de la Fère par Henri IV. — In-8°, 40 p. Laon, impr. de Coquet et Stenger.

247. GUILHOU (Ad.). — Les Évêques de Cahors. Coup d'œil général sur l'histoire du Quercy et des évêques de Cahors; suivi du tableau synoptique des évêques, d'après les inscriptions historiques du château de Mercuès. — In-8°, iv-140 p. Cahors, impr. Layton.

248. HUILLARD-BRÉHOLLES. — Examen des chartes de l'Église romaine contenues dans les rouleaux dits de Cluny. — In-4°, 101 p. Paris, Impr. impériale.

Extrait du t. XXI, 2^e partie des Notices et extraits des manuscrits.

249. JACQUEL. — Essai d'un itinéraire historique et descriptif du canton de Gérardmer (Vosges), 2^e édition. — In-12, 198 p. Mirecourt, impr. et libr. Humbert; Paris, même maison (2 fr.).

250. LEBRUN-DALBANNE. — Les Aumôniers du trésor de la cathédrale de Troyes. — In-8°, 12 p. Troyes, impr. Dufour-Bouquot.

251. LECOY DE LA MARCHE. — Une OEuvre dramatique au moyen âge. Saint Bernard de Menthon, d'après un mystère inédit. — In-8°, 29 p. Paris, impr. De Soye.

252. LEPAGE (Henri). Les Archives de Nancy, ou Documents inédits relatifs à l'histoire de cette ville, publiés sous le patronage de l'administration municipale. T. II. — In-8°, 399 p. Nancy, libr. Wiener. (7 fr. 50 c.).

253. L'ÉPINOIS (Henri de). — Le Gouvernement des papes et les révolutions dans les États de l'Église, d'après les documents authentiques extraits des archives secrètes du Vatican et autres sources italiennes. — In-8°, x-505 p. Paris, libr. Didier et C^e. (7 fr.).

254. LIGNÉVILLE (de). — La Meute et vénérerie de Jean de Lignéville,

grand-veneur de Lorraine et de Barrois, publié par H. Michelant. — In-8°, XII-261 p. Metz, impr. et libr. Rousseau-Pallez; Paris, libr. Aubry.

255. MAS LATRIE (de). — Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge. — In-4°, XXVII-392 p. Paris, impr. et libr. Plon.

256. NISARD (Théod.). — Notice sur l'Antiphonaire bilingue de Montpellier. — Grand in-8° à 2 colonnes, 42 p. Le Mans, impr. Beauvais; Paris, libr. Repos.

257. POULLE (Raymond). — Hist. de l'Église paroissiale de Notre-Dame et Saint-Michel, à Draguignan. — In-8°, 552 p. Draguignan, impr. Garcin.

258. RÉGIS DE LA COLOMBIÈRE (de). — Paiement de XL lances estans soubz la charge de Monsieur le conte de Tande pour une année finie le dernier jour de septembre, l'an mil VCXXXIII. Reproduction textuelle d'un manuscrit de l'époque, précédée d'une courte notice sur les comtes de Tende, gouverneurs de Provence. — In-8°, 44 p. Marseille, impr. V° Olive.

259. REINHARD (Ph.). — Études critiques sur quelques papes du moyen âge, du professeur Doellinger. — In-8°, 137 p. Colmar, impr. Hoffmann; Paris et Nancy, libr. Bordes frères.

260. RENDU (Z.). — Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy. — In-8°, 32 p. Compiègne, impr. Delhaye.

261. ROUSSET (Camille). — Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles, publiée par ordre de S. Exc. le maréchal comte Randon, ministre de la guerre, d'après les manuscrits du Dépôt de la guerre. — T. I et II. In-8°, CCXL-670 p. Paris, impr. et libr. P. Dupont. (15 fr.)

262. SAINT-CÉNERI-LE-GÉRI (Orne). — Ses souvenirs, ses monuments, par l'abbé P. — In-12, 200 p. Le Mans, impr. Monnoyer frères.

263. THOMAS (Eug.). — Dictionnaire topographique du département de l'Hérault, comprenant les noms de lieux anciens et modernes. — In-4° à 2 col., XXXII-282 p. Paris, Impr. impériale.

264. TISSOT (J.). — Le Patois des Fourgs, arrondissement de Pontarlier, département du Doubs. — In-8°, xvi-228 p. Besançon, libr. Baudin-Bintot; Paris, Durand.

Extrait des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.

265. TUETÉY. — Étude sur le droit municipal au XIII^e et au XIV^e siècle en Franche-Comté et en particulier à Montbéliard, par A. Tuetéy. — In-8°, 321 p. Montbéliard, 1864.

266. VAINES (dom de). — Dictionnaire raisonné de diplomatique; 2^e édition, augmentée de 23 pl. nouvelles et de plus de 400 articles, par A. Bonnety. — 2 vol. in-8°, 1238 p. Versailles, impr. Beau jeune; Paris, bureau des Annales de philosophie chrétienne (18 fr.).

267. VAUZELLES (Ludovic de). — Vie de Jacques, comte de Vintimille, conseiller au parlement de Bourgogne, littérateur et savant du xvi^e siècle, d'après des documents inédits. — In-8°, 114 p. et grav. Orléans, impr. Chenu; libr. Herluison.

268. VERGNAUD-ROMAGNÉSI. — Notice sur un sceau peu connu de l'ancienne église collégiale royale de Saint-Aignan d'Orléans, etc. — In-8°, 7 p. et planche. Orléans, impr. Puget et C^e; libr. Herluison.

CHRONIQUE.

Juillet-Août 1865.

Les examens des élèves de l'École des chartes ont commencé le lundi 17 juillet et se sont continués les jours suivants, sous la présidence de M. de Wailly. Voici les chartes et les questions sur lesquelles ont porté les épreuves :

PREMIÈRE ANNÉE.

Épreuve orale.

I. Noverint universi, presentes et futuri, quod ego Radulfus cognomine Anglicus, frater Radulfi Postel, militis, de Ferrariis, dedi et concessi in perpetuam elemosinam abbacie Sancte Marie de Noa XVIII denarios et duos capones et XX ova annui redditus, de terra illa quam Galterus de Petris de me tenebat. Et quoniam ego sigillum non habebam, Radulfus Postel, frater meus primogenitus, ad petitionem meam, sigillo suo presentem paginam confirmando, concessit donationem meam et manucepit contra omnes garantizare. Anno ab incarnatione Domini M^o CC^o IX^o.

II. Ph., par la grace de Dieu roy de France, à noz amez et feaulz tresoriers à Paris, salut et dilection. Nous avons donné et donnons ceste foiz de grace especial à Guillaume Dinisse, Hugues de Villeneuve, Guillaume de Castebanne et Guillot Dalons, menestrelx de nostre amé et féal Charle de Grimault, chevalier, trente livres tournois. Si vous mandons et à chascun de vous que aus dessus diz menestrelx ou à leur certain mandement vous baillez et delivrez ladicte somme. Et nous voulons qu'elle vous soit allouée en voz comptes sans autre mandement attendre. Donnée au boys de Vincennes, le XI^e jour de mars, l'an de grace mil CCC quarante et six.

Par le roy : VERRIÈRE.

Au dos de la charte on lit : « XIII^a marcii CCC XLVIII^o. Guillelmus Dyonisii et tres alii menestrelli domini K. de Grymaldo. »

Épreuve écrite.

I. Universis presentes litteras inspecturis, E. decanus, Ph. thesaurarius totumque capitulum ecclesie Beati Martini Turonensis, salutem in Domino. Placet nobis quod, super contentione mota inter religiosos viros abbatem et conventum monasterii Beati Juliani Turonensis, ex una parte, et nos, ex altera, occasione decimarum territorii dicti Sanglouse siti in parrochiis de Chancellis et de Oeto, in feodo prepositi de Oeto in eadem ecclesia nostra, discreti viri magistri Gaufridus Senglerii et Johannes de Castro Raginaldi, ejusdem ecclesie canonici, a nobis de consensu dictorum religiosorum ad hoc specialiter deputati, diligenter inquirant, et nos bona fide promittimus inviolabiliter observare quicquid super contentione hujusmodi dicti Gaufridus et Johannes judicio seu amicabili compositione alte et basse diffinient, sentenciabunt vel ordinabunt, ad hoc nos et successores nostros tenore presentium obligantes. In cujus testimonium, sigillum nostrum quo unico communiter utimur presentibus litteris duximus apponendum. Datum anno Domini M^o trecentesimo primo, die veneris post festum sancte Crucis.

II. Sabedor es que Bernard Laurenz s'es faith ome à nostre senor lo comte e à so ordein, e a l'dat son cors e son aver aquel que a ni aenant gazzanera per totz temps mais, per tota sa voluntat far de nostre sennor lo comte e de son ordein. E d'aisso son vezens e testimonis Ramon de Ricaut, en Doat Alaman, en Bernard W. de Cos lo pro ome, en W. Aribert, en Mostet, e W. Iter escrivan de Montalban, qui aquesta carta escrius lo deirer dia d'aost, feria VII, luna X, anno ab incarnatione Domini M^o CC^o II^o, regnante Philipo Francorum rege, in Tolosa Raimundo comite, W. Caturcensi episcopo.

DEUXIÈME ANNÉE.

Épreuve orale.

I. Quelle est la forme des plus anciennes chartes d'échange?

II. Que signifie la formule *per vos* inscrite sur le repli des lettres royales du quatorzième siècle?

III. Par quels moyens peut-on distinguer : 1^o un livre manuscrit ; 2^o un incunable xylographique ; 3^o un incunable typographique.

IV. Indiquer sommairement l'organisation de la chancellerie pontificale au temps d'Innocent III.

Épreuve écrite.

Universis presentes litteras inspecturis, soror Johanna, miseratione divina Fontis Ebraudi humilis abbatissa, salutem in Domino. Noverint universi quod, cum contencio verteretur inter venerabiles viros decanum et capitulum Turonenses et rectorem ecclesie de Barro, ex una parte, et prio-

rissam et priorem et conventum de Ripis, ordinis Fontis Ebraudi, ex altera, super decimis novalium quas dicti priorissa, prior et conventus detinebant in parrochia de Barro, in territorio nemoris quod vocari consueverat le deffens domini de Guerchia, tandem predicti decanus et capitulum et presbiter et dicti priorissa prior et conventus compromiserunt in venerabiles viros decanum Turonensem et archipresbiterum Lochenensem in ecclesia Turonensi, nobis prefatis priorisse, priori et conventui actoritatem super hoc prestantibus et assensum, promittentes bona fide et sub pena quinquaginta librarum hinc inde apposita se observaturos ¹ quidquid predicti decanus et archipresbiter vel alter eorum una cum officiali Turonensi, quem mediatorem elegerunt si iidem decanus et archipresbiter in unam sententiam concordare non possent, super dicta contencione ducerent statuendum. Qui decanus et archipresbiter in unam sententiam concordantes super dicta contencione statuerunt et etiam ordinarunt quod de sex modis bladi et infra provenientibus de predictis novalibus, tam presentibus quam futuris, in predicto territorio dicti priorissa, prior et conventus terciam partem percipient tantummodo et habebunt, reliquis vero duabus partibus remanentibus decano et capitulo ac presbitero supradictis, que inter eos equaliter dividuntur; si quid autem ultra predictos sex modos de predictis novalibus provenierit, totum predictis decano et capitulo ac presbitero remanebit inter eos equaliter dividendum. Nos autem predictum statutum seu ordinationem ratum et gratum una cum predictis priorissa, priore et conventu habuimus et habemus pariter et acceptum et etiam approbamus. In cujus rei testimonium, sigillum nostrum presentibus litteris duximus apponendum. Datum die jovis in crastino octabarum beate Marie Magdalene, anno Domini M^o CC^o LX^{mo} quinto.

TROISIÈME ANNÉE.

Épreuve orale.

Quelles sont les couleurs employées en blason? Quels noms portent-elles? Quelle règle a présidé à leur application?

Qu'est-ce que le cens au moyen âge? Qu'entendait-on par droit cens, surcens, ou crois de cens?

Quand a vécu Grégoire de Tours? Quels sont ses principaux ouvrages? Que contient le plus important d'entre eux? Comment est-il divisé?

Épreuve écrite.

Qu'entend-on par la Charte aux Normands? — Par qui et dans quelle circonstance a-t-elle été concédée? — Pourquoi a-t-elle eu une plus grande notoriété que les chartes accordées à la même époque aux autres provinces?

1. La charte originale porte *observator* avec un signe d'abréviation.

Quelle a été la forme du mur de fortification au treizième siècle ?

Qu'est-ce que la saisine ? Quels étaient ses effets principaux ? Quelles ont été, du treizième au dix-septième siècle, les actions données pour la protéger ?

Philippus, Dei gratia Francorum et Navarre rex, senescallo Petragoricensi et Caturcenci aut ejus locum tenenti, salutem. Dilectus et fidelis noster Archambaudus, comes Petragoricensis, nobis fecit exponi graviter conquerendo quod, cum carissimus dominus et genitor noster dudum eidem comiti seu genitori suo castrum et castellaniam de Calciata cum omnibus pertinentiis, juribus, redditibus, redibenciis, justicia alta et bassa et omnibus aliis juribus que dicto domino et genitori nostro pertinere poterant quomodolibet in premissis, superioritate et ressorto duntaxat exceptis, traderit in recompensationem vicecomitatuum Leomannie et Alti Villaris, et licet genitor noster in dictis castro et castellania cavalcata[m] haberet et eam interdum receperit, nichilominus habitatores dictorum castri et castellanie dictam cavalcata[m] prefato comiti solvere contradicunt indebite et injuste et contra predictae tradicionis tenorem. Unde mandamus vobis quatinus si, visis litteris super dicta assignatione confectis, vocatis dictis habitatoribus, procuratore nostro et aliis evocandis, constiterit ita esse, dictam cavalcata[m] faciatis predicto comiti liberari et sine difficultate persolveri, prout fuerit rationis, ad hoc illos quos ad hoc teneri noveritis debite compellendo. Datum Parisius, die lune post brandones, anno Domini M^o CCC^o XVI^o.

A la suite de ces examens, le Conseil de perfectionnement a déclaré :

1^o. Admissibles aux cours de deuxième année :

- MM. 1. DUMOULIN (Charles-François), né à la Réole (Gironde), le 29 octobre 1843.
2. DUCHEMIN (Victor-Tranquille), né à Cartigny-Tesson, aujourd'hui Sainte-Marguerite d'Elle (Calvados), le 17 mai 1844.
3. CAUWÈS (Paul-Louis), né à Paris, le 3 mai 1843.
4. RENDU (Armand-Marie), né à Paris, le 24 février 1844.
5. GUÉRIN (Marie-Joseph-Paul), né à Paris, le 8 mars 1845.
6. VÉTAULT (Alphonse-Anatole), né à La Ménitrie (Maine-et-Loire), le 14 mai 1843.
7. FOVILLE (Alfred de), né à Paris, le 26 décembre 1842.
8. DUBOIS (Arthème-Marie-Gaston), né à Saint-Calais (Sarthe), le 23 janvier 1843.
9. BONNARDOT (François), né à Demigny (Saône-et-Loire), le 19 novembre 1843.
10. PONTAVICE DE VAUGARNY (Guy-Marie de), né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 27 janvier 1842.
11. DONCEUR (Armand-Jean-Marie), né à Charleville (Ardennes), le 30 janvier 1846.

12. LANEYRIE (Baptiste-Aimé-Gustave), né à Paris, le 10 juin 1846.
13. LOTH (Artur-Joseph-Marie), né à Lille (Nord), le 16 décembre 1842.
14. PONTMARTIN (Augustin-Jean-Henri-Marie de), né à Avignon (Vaucluse), le 21 août 1844.
15. THOLIN (Eustache-Georges), né à Amplepuis (Rhône), le 26 décembre 1843.
16. AVRECOURT (Camille-Abel-Petit-Jean d'), né à Paris, le 12 juin 1845.
17. DOLBET (François-Eugène-Marie), né à Gerville (Manche), le 30 août 1843.

2°. Admissibles aux cours de troisième année :

- MM. 1. FAGNIEZ.
 2. MAUPAS.
 3. COURAJOD.
 4. MOLLARD.
 5. BEAUCORPS.
 6. SOURY.
 7. CHAUFFIER.
 8. LESPINASSE.
 9. LEGRAND.

Le classement des élèves de troisième année sera publié après l'épreuve de la thèse.

— Les membres de la Société de l'École des chartes ont eu leur juste part dans la distribution des récompenses honorifiques qui a eu lieu à l'occasion de la dernière fête de l'Empereur.

M. Adolphe Tardif a été nommé officier de la Légion d'honneur.

MM. Boutaric et Saint-Maur François ont été nommés chevaliers du même ordre.

M. Châtel a été nommé officier d'Académie.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu sa séance annuelle le 28 juillet dernier. Le président, M. Egger, a résumé, dans son discours d'ouverture, les motifs qui ont déterminé l'Académie à récompenser les ouvrages des différents lauréats. Voici dans quels termes ont été appréciés les travaux de nos confrères M. Vallet de Viriville et M. Jules Guiffrey. Nous avons déjà annoncé que l'un avait obtenu le premier des prix fondés par le baron Gobert, et l'autre la première médaille du concours des antiquités nationales.

« La grande et patriotique libéralité du baron Gobert récompensera, cette année, l'histoire la plus approfondie du règne de Charles VII, celle que vient d'achever, après des recherches d'une scrupuleuse et infatigable patience,

M. Vallet (de Viriville). Honoré du second prix, l'an dernier, il méritait aujourd'hui d'arriver au premier rang que pourra lui disputer l'an prochain soit un rival encore imprévu, soit l'auteur même de l'Histoire des comtes de Champagne, couronné en 1864, quand, à son tour, ce savant archiviste aura complété son œuvre. Le second des prix Gobert est décerné aux deux volumes de M. Challes sur les Guerres du Calvinisme et de la Ligue dans les contrées qui forment aujourd'hui le département de l'Yonne, tableau intéressant, et souvent neuf par le détail, des luttes jadis exposées avec beaucoup d'impartialité par l'abbé Lebeuf, et sur lesquelles un savant regrettable, M. le comte Léon de Bastard, avait réuni des matériaux qu'a su mettre à profit notre second lauréat.

« M. Jules Guiffrey, archiviste récemment sorti de l'École des chartes, a rédigé, surtout d'après les documents manuscrits, une histoire sévèrement exacte et souvent neuve de la réunion du Dauphiné à la France : la précoce maturité de l'esprit et du savoir caractérise ce premier essai d'un jeune historien qui promet beaucoup, et pour qui le succès d'aujourd'hui sera sans doute un engagement d'honneur à persévérer dans la même voie. »

Nous n'avons pas seulement à nous féliciter des succès de MM. Vallet de Viriville et Guiffrey, nous devons aussi remercier M. Egger de n'avoir pas laissé dans l'ombre la part qu'a prise notre regretté confrère, Léon de Bastard, à la préparation de l'*Histoire du Calvinisme et de la Ligue dans l'Auxerrois*. C'est une consolation pour nous de voir avec quel soin sont recueillis et utilisés les travaux d'un jeune homme que nous aimions tous, et que nous étions fiers de posséder dans notre association. Aussi avons-nous applaudi de tout cœur à la publication que M. le comte Adhémar de Bastard a faite il y a quelques mois de l'ouvrage de son frère, intitulé : *Négociations de l'abbé de Polignac en Pologne, concernant l'élection du prince de Conti, comme roi de Pologne (1696-1697)*. C'est là un livre qui peut prendre place à côté de la *Vie de Jean de Ferrières*, et qui prouve une fois de plus que la mort de Léon de Bastard a été une perte aussi grande pour l'érudition que pour la diplomatie.

— L'Académie des inscriptions a mis au concours la question suivante, pour le prix ordinaire de l'Académie à décerner en 1867 :

« Étudier les sermons composés ou prêchés en France pendant le treizième siècle.

« Rechercher le nom des auteurs et les circonstances les plus importantes de leur vie. Signaler les renseignements qu'on pourra découvrir dans leurs ouvrages sur les mœurs du temps, sur l'état des esprits, sur l'emploi de la langue vulgaire et en général sur l'histoire religieuse et civile du treizième siècle. »

— Le 11 août dernier a été vendu aux enchères chez MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, libraires à Londres, un manuscrit du Roman de la Rose, provenant de la bibliothèque du comte de Charlemont. Ce volume avait été

quelque peu endommagé par un incendie qui, le 27 juin de cette même année, a détruit chez les mêmes libraires un grand nombre d'ouvrages précieux, et notamment plusieurs des manuscrits que M. Techener annonçait l'an dernier dans un catalogue à prix marqués. Néanmoins, l'exemplaire en question du Roman de la Rose a été adjugé pour le prix de 231 guinées (6063 fr.), au libraire Pickering. Nous sommes en mesure de donner sur ce manuscrit des renseignements plus complets que ceux que fournit le catalogue rédigé pour la vente. Selon une note de Boivin le cadet, datée du 20 janvier 1720, et inscrite sur un feuillet de garde, ce volume aurait été exécuté par Flamel, secrétaire de Jean, duc de Berry. Mais c'est là une supposition qu'il n'est guère possible d'admettre, le manuscrit ne présentant aucun des caractères auxquels on reconnaît aisément l'œuvre de Flamel. Ce qui est plus certain, c'est qu'il a appartenu à Charles IX. Voici en effet ce qu'on lit écrit en lettres d'or sur un feuillet de parchemin adapté en regard de la première page du roman :

SONNET AU ROY CHARLES IX

SUR LE ROMAN DE LA ROSE PRÉSENTÉ A SA MAJESTÉ

PAR

J. Antoine de Baïf, poète en son Académie,

L'AN MIL DLXXI, VII AVRIL.

Sire, sous le discours d'un songe imaginé
Dedans ce vieil roman vous trouverez de suite
D'un amant désireux la plaisante poursuite
Contre mille refus en sa flamme obstiné.

Paravant que venir à son lieu destiné
Faussement l'abuseur tasche le mettre en fuite.
A la fin Bel accueil, en prenant la conduite,
Le loge, après avoir longuement cheminé.

L'amant dans le vergier pour loier des traverses
Qu'il passe constamment souffrant peines diverses
Cueult du Rosier flori le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du Roman de la Rose
Où d'amour espineux la poursuite est enclose ;
La Rose, c'est d'amour le guerdon gracieux.

Au bas du premier feuillet du texte est placée la signature de Ph. Desportes.

— Nous rendrons compte dans notre prochaine livraison d'une importante découverte que notre confrère M. Paul Meyer vient de faire dans un manuscrit du Musée britannique. Il s'agit d'une chronique inédite du treizième siècle, qui fournit des détails nouveaux sur la vie de saint Louis, et qui permettra sans doute de résoudre plusieurs des difficultés auxquelles donnaient lieu les origines des Chroniques de Saint-Denis.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

La Karlamagnus-Saga, histoire islandaise de Charlemagne (suite et fin); par M. Gaston Paris.....	1
Listes des princes et seigneurs de divers pays dressées pour l'expédition des lettres de la chancellerie du doge de Venise au <i>xiv^e</i> siècle; par M. de Mas Latrie.....	43
Observations sur la publication de l'inventaire des archives de Tarascon-sur-Rhône; par M. Meyer.....	65
Préface du <i>XXII^e</i> volume des <i>Historiens de France</i> ; par M. Natalis de Wailly.....	89
Étude sur le Froissart de Saint-Vincent de Besançon; par M. Castan....	114
Une querelle de l'évêque de Paris et du chapitre de Notre-Dame aux <i>xiii^e</i> et <i>xv^e</i> siècles; — Extrait du catalogue d'une bibliothèque de cardinal au <i>xv^e</i> siècle; — documents publiés par M. Lot.....	149
Chartes inédites de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, publiées par M. Bourquelot.....	163
Note relative à l'inventaire des archives de Tarascon, par M. N. de Wailly.....	171
Inventaire des manuscrits latins de Saint-Germain des Prés (<i>1^{re}</i> partie); par M. Léopold Delisle.....	185
Enquête du prévôt de Paris sur l'assassinat de Louis, duc d'Orléans; publiée par M. Paul Raymond.....	215
Ulrich de Zazikhoven et Arnaud Daniel; par M. Gaston Paris.....	250
Notice sur Ernest de Fréville; par M. Le Roux de Lincy.....	255, 465
Du revenu des comtes de Champagne au <i>xiii^e</i> siècle; par M. d'Arbois de Jubainville.....	297
Notice sur les divisions territoriales et la topographie de l'ancienne province de Touraine (<i>5^e</i> article); par M. Mabille.....	303
Inventaire des biens de Charlotte de Savoie; publié par M. Tuetey.....	338, 423
M. Hugot; Notice biographique, par M. Léon Brière.....	367
Recherches sur les auteurs de la chanson de la croisade albigeoise, par M. Paul Meyer.....	401
Liste des noms de lieu inscrits sur les monnaies mérovingiennes, par M. An. de Barthélemy.....	443
Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, par M. Jules Quicherat.....	513
Trois lettres de Grégoire VII et la <i>Bibliotheca rerum germanicarum</i> de Philippe Jaffé; par M. Delisle.....	556
Note des armes existant à l'arsenal de Venise en 1314; par M. de Mas Latrie.....	562
Sens des mots France et Neustrie sous le régime mérovingien; par M. Bourquelot.....	567

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LE BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Amis (les) de la marquise de Sablé, par M. Ed. de Barthélemy.....	393
Attila, flagellum Dei, poemetto in ottava rima.....	577

Cartulaire municipal de Saint-Maximin, publié par M. Louis Rostan . .	284
Chanson (la) de Roncevaux, fragments d'anciennes rédactions thioises, par J.-H. Bormans	384
Chronique du diocèse et du pays d'Oloron, par M. l'abbé Menjoulet . .	79
Collection des plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par A. Forgeais. Troisième série, Variétés numismatiques	380
Coutumes municipales du département du Gers; par M. J.-F. Bladé . .	81
Dictionnaire gascon-français (dialeccte du département du Gers), par M. Cénac-Moncaut	287
Histoire de l'abbaye de Nieul sur l'Autize, par Ch. Arnould	587
Histoire de la ville d'Aumale et de ses seigneurs, par Ernest Se- michon	579
Histoire de saint Louis par Joinville, texte rapproché du français et mis à la portée de tous par M. Natalis de Wailly	504
Manuscripts (les) à miniatures de la bibliothèque de Laon (2 ^e partie), par M. Éd. Fleury	78
Monumenti antichi di dialetti italiani publicati da Ad. Mussafia	575
Narratives of the expulsion of the English from Normandy	586
Notice sur la ville de Ploermel, par M. S. Ropartz	587
Observations sur un procédé de dérivation très-fréquent dans la langue française et dans les autres idiomes néolatins, par M. Egger	172
Paraïmes messins (les), par Henri Klipffel	71
Poème (le) de la croisade contre les Albigeois; par G. Guibal	76
Prison (la) de Jeanne d'Arc à Rouen, par M. Hellis	587
Question (de la) de l'emplacement d'Uxellodunum, par Ph. Tamizey de Larroque	288
Rapport sur la correspondance des ambassadeurs vénitiens résidant en France; par M. de Mas Latrie	283
Recherches sur l'ancien clos des galées de Rouen, par Charles de Beaurepaire	286
Recueil des jugements de l'échiquier de Normandie, par M. Delisle . .	583
Reddition (la) de Bordeaux sous Charles VII, par Eugène d'Auriac . .	286
Registre criminel du Châtelet de Paris, du 6 septembre 1389 au 18 mai 1392, publié par M. Duplès-Agier	373
Répertoire archéologique du département du Morbihan; par M. Ro- senzweig	82
Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre, par H. Wallon	281
Roman (le) de la Rose, nouvelle édition par Francisque Michel	177
Temple (le) d'Auguste et la nationalité gauloise, par A. Bernard . . .	83
Ueber die erste portugiesische Kunst und Hofpoesie, von Friederich Diez	278
Ueber eine Zürcher-Chronik. Dissertation sur une chronique zuricoïse du x ^v ^e siècle et son récit de la bataille de Sempach; par le docteur G. de Wyss	75
Volkslieder aus Venetien	575
Livres nouveaux	84, 179, 289, 393, 507, 588

CHRONIQUE.

ÉCOLE DES CHARTES ET SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

Thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes en janvier 1865, 292. — MM. de Ripert-Monclar, Lemonnier, Alglave, Achard, Maitre, Finot, Duval, Pécou, Duhamel, de Marsy et Blanc, nommés archivistes-paléographes, 293. — Examens de l'École des chartes, 592. — Programme du cours professé à l'École des chartes par M. Paul Meyer sur l'histoire de la littérature provençale, 182. — Renouvellement du bureau et des commissions de la Société de l'École des chartes le 27 avril 1865, 398. — Anciens élèves de l'École des chartes faisant partie du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, 512. — M. Châtel, correspondant du ministère de l'instruction publique, 88. — M. Demante, professeur à l'École de droit de Paris, 182. — M. Fanjoux, officier de la Légion d'honneur, 182. — M. Ad. Tardif, officier de la Légion d'honneur, 596. — MM. Boutaric et Saint-Maur François, chevaliers du même ordre, 596. — M. Châtel, officier d'Académie, 596. — Ouvrages posthumes de M. le comte Léon de Bastard, 597.

ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES.

Funérailles de M. Auguste Lallemant, 293. — M. Finot, archiviste du département du Jura, 398. — M. Duhamel, archiviste du département des Vosges, 293.

COMPAGNIES SAVANTES.

Prix Gobert décerné à M. Vallet de Virville, 512 et 596. — Médaille du Concours des antiquités nationales obtenue par M. Guiffrey, 512 et 596. — Étude sur les sermonnaires du XIII^e siècle, mise au concours par l'Académie des Inscriptions, 597. — Mort de M. le comte Beugnot, 398. — Prix du Ministère de l'instruction publique, remporté par M. Chazaud, 512. — Concours ouvert entre les Sociétés savantes pour les années 1865 et 1866, 88. — Fondation d'une Société parisienne d'archéologie et d'histoire, 399. — Publication de documents relatifs au connétable de Lesdiguières, entreprise par l'Académie delphinale, 400.

FAITS DIVERS.

Mort de M. Albert-Louis Hérold, libraire de la Société de l'École des chartes, 399. — Mort de M. le marquis Costa de Beauregard, 184. — Mise sous presse du Cartulaire de saint Hugues de Grenoble, et des Actes relatifs aux états généraux de la première moitié du XIV^e siècle, 399. — Souscription pour la publication de l'ouvrage de M. Léon Gautier sur l'épopée française au moyen âge, 399. — Publication d'une collection des principaux poètes allemands du moyen âge, 88. — Chronique du XIII^e siècle, découverte à Londres par M. Meyer, 598. — Vente à Londres d'un manuscrit du Roman de la Rose ayant appartenu à Charles IX, 597.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

A LA

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES',

POUR L'ANNÉE 1864-1865.

S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS. }
S. M. L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS. } 5 ex.
S. M. LE ROI D'ITALIE.
S. A. LE PRINCE LOUIS-LUCIEN BONAPARTE.

Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique.

Son Exc. M. le ministre du commerce et des travaux publics.

Le directeur du personnel et du secrétariat général au Ministère de l'instruction publique.

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE VIENNE (classe philosophico-historique).

Les ARCHIVES DE L'EMPIRE, à Paris.

Les ARCHIVES DE LA COUR, à Turin.

Les ARCHIVES DE NAPLES.

Les ARCHIVES DE GENÈVE.

Les ARCHIVES DE TOSCANE, à Florence.

Les ARCHIVES DE TURIN.

Les ARCHIVES DE VENISE.

Les ARCHIVES D'ÉTAT, à Bucharest (Valachie).

Les ARCHIVES de la préfecture de STRASBOURG.

Les ARCHIVES de la ville de MARSEILLE.

Les ARCHIVES de l'Indre, à Châteauroux.

Les ARCHIVES de la Sarthe, au Mans.

Les ARCHIVES des Deux-Sèvres, à Niort.

La BIBLIOTHÈQUE de l'ARSENAL, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE (département des manuscrits), à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE DU LOUVRE, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE DE LA MAISON DE S. M. L'EMPEREUR.

La BIBLIOTHÈQUE du CORPS LÉGISLATIF.

La BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE de l'ÉCOLE DE DROIT, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE de l'ORDRE DES AVOCATS, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE de la ville de PARIS.

La BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DE FRANCE, à la Sorbonne, à Paris.

La BIBLIOTHÈQUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES, au Ministère de l'instruction publique.

La BIBLIOTHÈQUE de la ville d'AUXERRE.

1. Ceux de MM. les souscripteurs dont les noms seraient mal orthographiés, les titres omis ou inexactement imprimés, sont instamment priés de vouloir bien adresser leurs réclamations à la librairie FRANK, afin que les mêmes fautes ne puissent se reproduire dans la vingt-septième liste de nos souscripteurs, qui sera publiée, suivant l'usage, à la fin du prochain volume de la Bibliothèque.

La Bibliothèque de la ville de Bayonne.
 La Bibliothèque de la ville de Blois.
 La Bibliothèque de la ville de Cahors.
 La Bibliothèque de la ville de Colmar.
 La Bibliothèque de la ville du Mans.
 La Bibliothèque de la ville de Nancy.
 La Bibliothèque de la ville d'Orléans.
 La Bibliothèque de la ville de Reims.
 La Bibliothèque de la ville de Remiremont.
 La Bibliothèque de la ville de Rennes.
 La Bibliothèque Académique de Rennes.
 La Bibliothèque de la ville de Rouen.
 La Bibliothèque de la ville de Toulon.
 La Bibliothèque de la ville de Tours.
 La Bibliothèque de la ville de Valenciennes.
 La Bibliothèque du Château de Compiègne.
 La Bibliothèque du Château de Fontainebleau.
 La Bibliothèque de la ville d'Anvers.
 La Bibliothèque cantonale de Lausanne.
 La Bibliothèque de l'Université, à Königsberg (Prusse).
 La Bibliothèque de l'Université de Liège.
 La Bibliothèque de l'Université de Turin.
 Le Cercle de la Librairie, à Paris.
 Le Cercle Agricole, à Paris.
 L'École Impériale des Chartes, à Paris.
 L'Institut de France, à Paris.
 L'Institut Royal Lombard, à Milan.
 Le Ministère de l'Instruction Publique (60 ex.).
 Les RR. PP. Bénédictins du Mont-Cassin.
 Les RR. PP. Bollandistes, à Bruxelles.
 Les RR. PP. Jésuites, à Paris.
 La Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.
 La Société d'Archéologie d'Ayranches.
 La Société Archéologique de Béziers.
 La Société d'Agriculture de Douai.
 La Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

La Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
 La Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
 La Société Philomathique de Verdun.
 La Société de Numismatique de Belgique à Bruxelles.
 La Revue Archéologique, à Paris.

MM. Abel, docteur en droit, à Metz.
 * Achard, archiviste, à Avignon.¹
 Achon (d'), à Paris.
 Affr'y (d') de la Monnoye, à Paris.
 Andrieux (Jules), à Paris.
 * Arbois de Jubainville (H. d'), archiviste, à Troyes.
 Ascher et C^{ie}, libraires, à Berlin (2 ex.).
 * Aubineau (L.), à Paris.
 Audenet, banquier, à Paris.
 * Augé, procureur impérial, à Compiègne.
 Auriac (Eug. d'), attaché à la Bibliothèque impériale, à Paris.
 Azais, secrétaire de la société archéologique, à Béziers.

Baer (Jos.), libraire, à Francfort-sur-le-Mein (5 ex.).
 * Baillet (Aug.), à Pussay (Seine-et-Oise).
 * Barbeu du Rocher (A.), à Paris.
 * Barthélemy (A. de), ancien sous-préfet, à Paris.
 Bastard (le comte de), à Paris.
 * Bataillard (Paul), à Paris.
 Batault (H.), avocat, à Châlon-sur-Saône.
 Baur et Dettaille, libraires, à Paris.
 Beaucourt (de), à Paris.
 * Beaurepaire (Ch. de), archiviste, à Rouen.
 Bégin, libraire, à Lille.
 Bellaguet, chef de division au Ministère de l'Instruction Publique, à Paris.
 Belval (le marquis de), à Paris.
 * Bertrand, inspecteur général des Archives départementales, à Paris.
 * Bessot de Lamotte, archiviste, à Nîmes.

¹ Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres de la Société de l'École des Chartes.

BEUGNOT (le comte), membre de l'Institut, à Paris.

BLACAS (le duc de), à Paris.

* BLANCARD, archiviste, à Marseille.

* BOCA (L.), archiviste, à Amiens.

BOCCA, libraire, à Turin (5 ex.).

* BOISSERAND DE CHASSEY, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

BONAINI (le chevalier), surintendant des archives, à Florence.

BONNETTY, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, à Paris.

BONNIN, ancien notaire, à Évreux.

BORDEAUX (Raymond), docteur en droit, à Évreux.

* BORDIER (Henri L.), à Paris.

BOSVIEUX, archiviste, à Agen.

BOTTÉE DE TOULMON, à Paris.

* BOURQUELOT (F.), professeur adjoint à l'École des chartes, à Paris.

* BOUTARIC (E.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

BOUYER, à Paris.

BRACHET, à Paris.

BRET, notaire, à Saint-Omer.

BRIELE, archiviste, à Colmar.

BRISSART BINET, libraire, à Reims.

BROLEMAN, à Paris.

BRUEL (L.-A.), à Paris.

BUCK, libraire, à Luxembourg.

* CAMPARDON (Émile), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

CARAYON (le R. P.), à Poitiers.

* CASATI, avocat, à Paris.

* CERTAIN (DE), à Paris.

* CHAMBURE (DE), à Lachaux.

CHAMPOLLION-FIGEAC, bibliothécaire, à Fontainebleau.

CHAMPOLLION (Aimé), chef du bureau des archives, au ministère de l'Intérieur.

CHARMASSE (Anat. DE), à Autun.

CHASLES, membre de l'Institut, à Paris.

CHASSAING, substitut, à Cusset.

* CHATEL (E.), archiviste, à Caen.

CHAUFFOUR (J.), avocat, à Colmar.

CHAVERONDIER (Aug.), archiviste, à St-Etienne.

* CHAZAUD, archiviste, à Moulins.

CHERBULIEZ, libraire, à Genève.

CHÉRUEL (A.), inspecteur général de l'Université, à Paris.

CIZANCOURT (R. de), à Noyon.

* CLAIRFOND, à Moulins.

CLAUDE, bibliothécaire aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, à Paris.

* COCHERIS, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.

COCHET (l'abbé), à Dieppe.

COURCEL (Valentin de), à Paris.

COUSIN (Victor), membre de l'Institut, à Paris.

COUSSEMAKER (DE), correspondant de l'Institut, à Lille.

CRESPIN, avocat, à Orléans.

* CUCHEVAL-CLARIGNY, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris.

CUMONT (Ch. DE), à Crissé (Sarthe).

* DAIGUSON (Maurice), substitut, à Cosne (Nièvre).

DARCEL (Alfred), à Paris.

* DARESTE (Ant. C.), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.

* DARESTE (Rodolphe), avocat à la Cour de cassation, à Paris.

* DAVID (Louis), conseiller maître à la Cour des comptes, à Paris.

DE BACKER (le R. P.), à Louvain.

DEFRÉMERY, professeur suppléant au Collège de France, à Paris.

DELIE, à Manéglise (Seine-Inférieure).

* DELISLE (L.), membre de l'Institut, à Paris.

* DELOYE (A.), conservateur du musée Calvet, à Avignon.

DELPIT (Jules), à Izon, par Saint-Loube.

* DEMANTE (Gabriel), professeur à la Faculté de droit, à Paris.

* DEMARSY, conservateur du Musée, à Compiègne.

DENIS (l'abbé), à Meaux.

* DEPREZ, à Paris.

* DESJARDINS, archiviste, à Beauvais.

DESNOYERS (Jules), membre de l'Institut, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

* DESPLANQUES, archiviste, à Lille.

DION (de), à Montfort-l'Amauri.

* DOUET D'ARCE, sous-chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.

DOUVRE, juge de paix, à Rouen.

DUFOUR (l'abbé), à Paris.

* DUHAMEL, archiviste, à Épinal.

DULAU et C^{ie}, libraire, à Londres.

DU MÉRIL (Édelestand), à Paris.

DUMONT (Edouard), à Fontainebleau.

DUMOULIN, libraire, à Paris.

* DUPLÈS-AGIER (Henri), attaché à la Bibliothèque impériale, à Paris.

* DUPONT (Edmond), sous-chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.

DURAND (A.), libraire, à Paris.

DURUY, Ministre de l'instruction publique, à Paris.

* DUVAL (Louis), conservateur de la bibliothèque, à Niort.

EGGER, professeur à la Faculté des lettres, membre de l'Institut, à Paris.

ENKE (Ferd.), libraire, à Erlangen (Bavière).

ERCLUISON, libraire, à Orléans.

ESNAULT (Gustave), au Mans.

ESTÈVE (vicomte d'), à Paris.

FAGNIEZ (Gust.), à Paris.

* FANJOUX, secrétaire général de la préfecture des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

* FAUDET (l'abbé), curé de Saint-Roch, à Paris.

* FAUGERON, professeur au lycée de Rennes.

* FINOT, archiviste, à Lons-le-Saulnier.

* FLEURY (de), à Poitiers.

* FLOQUET (A.), à Paris.

* FONTENAY (H. de), à Autun.

FOURNERAT, ancien magistrat, à Ancy-le-Franc.

FRANÇOIS (Saint-Maur), avocat-général, à Pau.

FRISTOT (le Rév. P.), supérieur du séminaire Saint-Michel, à Laval.

* GARDET, à Paris.

* GARNIER (E.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

GAUTIER (J.-P.), archiviste, à Lyon.

GAUTIER de Bidan, à Dol (Ille-et-Vilaine).

* GAUTIER (L.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

GENOUILLE, professeur de l'Université, à Paris.

GERMAIN, doyen de la Faculté des lettres, à Montpellier.

GINOULHIAC, professeur à la Faculté de droit, à Toulouse.

* GIRAUD (Al.), procureur impérial, à Parthenay (Deux-Sèvres).

GIRAUD (P.-E.), ancien député, à Romans.

* GOSSIN (L.), sous-chef au chemin de fer d'Orléans, à Paris.

* GRANDMAISON (Charles), archiviste, à Tours.

GRANDVAL (le marquis de), correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Saint-Denis-Maisoncelles (Calvados).

* GRÉA (l'abbé A.), vicaire-général, à Saint-Claude (Jura).

GREMAUD (l'abbé Jean), professeur au collège de Fribourg (Suisse).

GUÉRANGER (le T. R. P. dom), abbé de Solesmes.

* GUESSARD (F.), professeur à l'École des chartes, à Paris.

* GUIFFREY (Jules), à Paris.

* GUIGNARD (Ph.), bibliothécaire, à Dijon.

GUIGNIAUT, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, à Paris.

* GUIGUES (M.-C.), à Trévoux.

GUILLERON (de), procureur impérial, à Marennes.

HAAR et STEINERT, libraires, à Paris.

HACHETTE et C^{ie}, libraires, à Paris.

HARDOUIN (Henri), avocat, à Paris.

HENNEQUIER, à Montreuil-sur-Mer.

HÉRICOURT (comte Achmet d'), à Paris.

* HÉRON DE VILLEFOSSE (E. de), auxiliaire de l'Académie des inscriptions, à Paris.

* HIMLY (A.), professeur à la Faculté des lettres, à Paris.

HINRICHS, libraire, à Leipzig (Saxe) (2 ex.).

HUILLARD-BRÉHOLLES, sous-chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.

* JACOBS (Alfred), à Paris.

* JANIN (E.), auxiliaire de l'Académie des Inscriptions, à Paris.

JOURDAIN, chef de division au Ministère de l'instruction publique, membre de l'Institut, à Paris.

JUNG-TREUTTEL, libraire, à Paris (4 ex.).

KEMMINCK et fils, libraires, à Utrecht (Pays-Bas).

* KERDREL (Audren DE), à Rennes.

KRAUSS (l'abbé), à Trèves (Prusse).

* KROEBER (Auguste), à Paris.

LA BICNE (H. de), à Étampes.

LABORDE (le comte Léon DE), membre de l'Institut, directeur général des Archives de l'Empire, à Paris.

* LABORDE (Joseph DE), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

* LA BORDERIE (Arthur DE), à Vitré.

LABOULAYE (Édouard), membre de l'Institut, à Paris.

* LACABANE (Léon), directeur de l'École des chartes, à Paris.

LAFFERRIÈRE-PERCY (le comte DE), au château de Ronfeugery (Orne).

LAFFORGUE (Prosper), conservateur du Musée, à Auch (Gers).

LAGRANGE (le marquis DE), sénateur, membre de l'Institut, à Paris.

LAINÉ, imprimeur, à Paris.

* LAIR, avocat, à Paris.

* LALANNE (Lud.), membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes, à Paris.

LAMBERT, bibliothécaire de la ville de Bayeux.

LAMBERT, avocat, à Versailles.

LASSUS (le baron MARC DE), à Paris.

LASTEYRIE (Ferdinand DE), membre de l'Institut, à Paris.

* LEBEURIER (l'abbé), archiviste, à Evreux.

LEBRUMENT, libraire, à Rouen.

* LECARON, à Paris.

LE CLERC (Victor), membre de l'Institut, à Paris.

LECOFFRE, libraire, à Paris.

LECOINTRE-DUPONT, à Poitiers.

* LECOY DE LA MARCHE, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

* LEFEBVRE (A.), à Paris.

* LEGLAY (E.), sous-préfet, à Libourne.

LEGOYT, chef de bureau au Ministère de l'Agriculture et du Commerce, à Paris.

LEMAITRE, libraire, à Valenciennes.

LE MAISTRE, à Tonnerre.

* LEMONNIER, à Paris.

LÉPINE (L.-F.-L.), à Montfort-l'Amauri.

LÉPINOIS (E. DE), à Clermont (Oise).

* L'ÉPINOIS (H. de), à Paris.

* LE ROUX DE LINCY, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LIENARD, secrétaire de la Société philomathique, à Verdun.

LITTRÉ, membre de l'Institut, à Paris.

LORENZ (O.), libraire, à Paris.

* LOT, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

* LUCE (Siméon), chef au cabinet du préfet des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

LUYNES (duc de), membre de l'Institut, à Paris.

* MABILLE (Emile), employé à la Bibliothèque impériale, à Paris.

* MAÎTRE, archiviste, à Laval.

* MARCHEGAY (P.), aux Roches-Baritaud (Vendée).

MARCUS (Ad.), libraire, à Bonn (Prusse).

* MARIN-DARBEL (E.), à Paris.

* MARION (J.), à Paris.

MARTIN, curé de Courtes (Ain).

* MARTONNE (A. DE), archiviste, à Blois.

* MARTY-LAVEAUX (Ch.), membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes, à Paris.

MASCRÉ, ancien notaire, à Paris.

* MAS LATRIE (L. DE), chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.

MASSON, négociant, à Amiens.

MÉRIMÉE (Prosper), membre de l'Institut, à Paris.

* MERLET (L.), archiviste, à Chartres.

- * MÉVIL (SAINT-MARTE), archiviste, à Versailles.
- * MEYER (Paul), à Paris.
- MEYNADIER (le colonel), chef d'état-major de l'artillerie, à Bourges.
- MICHAUT (Phil.), à Beaujeu (Rhône).
- MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, à Paris.
- MILLES-CAMPS, à Paris.
- MIREPOIX (M^{me} la duchesse DE), à Paris.
- MOIGNON, procureur impérial, à Paris.
- * MONTAIGLON (A. DE), secrétaire de l'École impériale des chartes, à Paris.
- * MONTROND (M. FOURCHEUX DE), à Paris.
- * MORELOT (l'abbé), à Dijon.
- MORIN-PONS (Henry), à Lyon.
- MOUTIÉ (Aug.), secrétaire de la Société archéologique, à Rambouillet.
- MOUY (DE), à Paris.
- MUQUARDT, libraire, à Bruxelles (2 ex.).
- NAUDET, membre de l'Institut, à la Celle-Saint-Cloud.
- NAUDIN, conseiller de préfecture, à Blois.
- * PAILLARD, préfet du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.
- PAQUET (Just), à Passy.
- * PARADIS (l'abbé Aug.), à Paris.
- PARAVEY, anc. conseiller d'État, à Paris.
- PARAVEY (Edouard), négociant, au Havre.
- PARENT DE ROSAN, à Auteuil.
- PARIS (Paulin), membre de l'Institut, à Paris.
- * PARIS (Gaston), à Paris.
- PARKER, libraire, à Oxford.
- * PASSY (Louis), à Paris.
- PATIN, membre de l'Académie française, à Paris.
- * PÉCOUL (A.-L.), à Paris.
- PEDONE-LAURIEL, libraire, à Paris.
- * PÉLICIER, professeur d'histoire au collège de Compiègne.
- * PERIN (Jules), avocat, à Paris.
- PERTZ, directeur de la Bibliothèque royale, à Berlin.
- PFEIFFER, professeur, à Vienne (Autriche).
- PICARD, compositeur à l'imprimerie Lainé et Havaud, à Paris.
- * PORT (Célestin), archiviste, à Angers.
- * POUGIN, à Paris.
- PRIoux (Stan.), à Paris.
- QUARITCH (B.), libraire, à Londres.
- QUENEHEN, à Paris.
- * QUICHERAT (Jules), professeur à l'École des Chartes, à Paris.
- QUICHERAT (Louis), membre de l'Institut, à Paris.
- * RAYMOND (Paul), archiviste, à Pau.
- RAYNAN, à Paris.
- * REDET (X.-L.), archiviste, à Poitiers.
- REINWALD, libraire, à Paris (8 ex.).
- RENCOGNE (DE), archiviste, à Angoulême.
- * RENDU (Athanas.), à Paris.
- RENOUARD, libraire, à Paris (4 ex.).
- RICARD, avocat, à Montpellier.
- RICHEMOND (Louis DE), archiviste-adjoint, à la Rochelle.
- RIPERT-MONCLAR (comte François DE), attaché au ministère des affaires étrangères, à Paris.
- * ROCQUAIN-COURTEMELAY, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * ROSENZWEIG (Louis), archiviste, à Vannes.
- ROUARD, bibliothécaire de la ville d'Aix.
- ROUVILLE (H. DE), à Nîmes.
- * ROZIÈRE (Eugène DE), inspecteur-général des archives départementales, à Paris.
- ROYER-COLLARD (Paul), professeur à l'École de droit de Paris.
- RUBLE (Alphonse DE), à Paris.
- * SAIGE, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- SAINT-MAURIS (baron DE), à Paris.
- SARTIGES D'ANGLÈS (le baron DE), à Clermont.
- SCHIRMER, à Paris.
- * SCHNEIDER, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * SCHWEIGHAUSER (Alfred), archiviste, à Strasbourg.

SEIGNEUR (l'abbé), à Paris.

SERVAUX, chef de bureau au Ministère de l'instruction publique, à Paris.

* SERVOIS (Gustave), membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes, à Paris.

SOULTRAIT (le comte Georges DE), à Lyon.

* STADLER (E. DE), inspecteur général des archives départementales, à Paris.

TAILLANDIER, conseiller à la Cour de cassation, à Paris.

TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe), à Gontaud (Lot-et-Garonne).

* TARDIEU (Amédée), sous-bibliothécaire de l'Institut, à Paris.

* TARDIF (Adolphe), chef de division au ministère de la justice et des cultes, à Paris.

* TARDIF (Jules), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

TASCHEREAU, administrateur général de la Bibliothèque impériale, à Paris.

* TEULET (A.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

THIERS, membre de l'Institut, à Paris.

THUMEREL-BERTRAM, libraire, à Saint-Omer (2 ex.).

* TRANCHANT (Charles), inspecteur-principal de l'exploitation des services ma-

ritimes des Messageries impériales, à Paris.

TREUTTEL et WURTZ, libraires, à Strasbourg (5 ex.).

* TUETÉY, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

TURENNE (le marquis DE), à Paris.

* VALLET DE VIRVILLE, professeur adjoint à l'École des chartes, à Paris.

VALOUS (DE), sous-bibliothécaire, à Lyon.

VALROGER (DE), professeur à la Faculté de droit, à Paris.

* VAULCHIER DU DESCHAUX (le vicomte R. DE), à Besançon.

VILLEGILLE (DE LA), secrétaire du comité des travaux historiques, à Paris.

VILLEMALIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à Paris.

VINCENT, membre de l'Institut, à Paris.

VILLET-LEDUC, architecte, à Paris.

VITET, membre de l'Institut, à Paris.

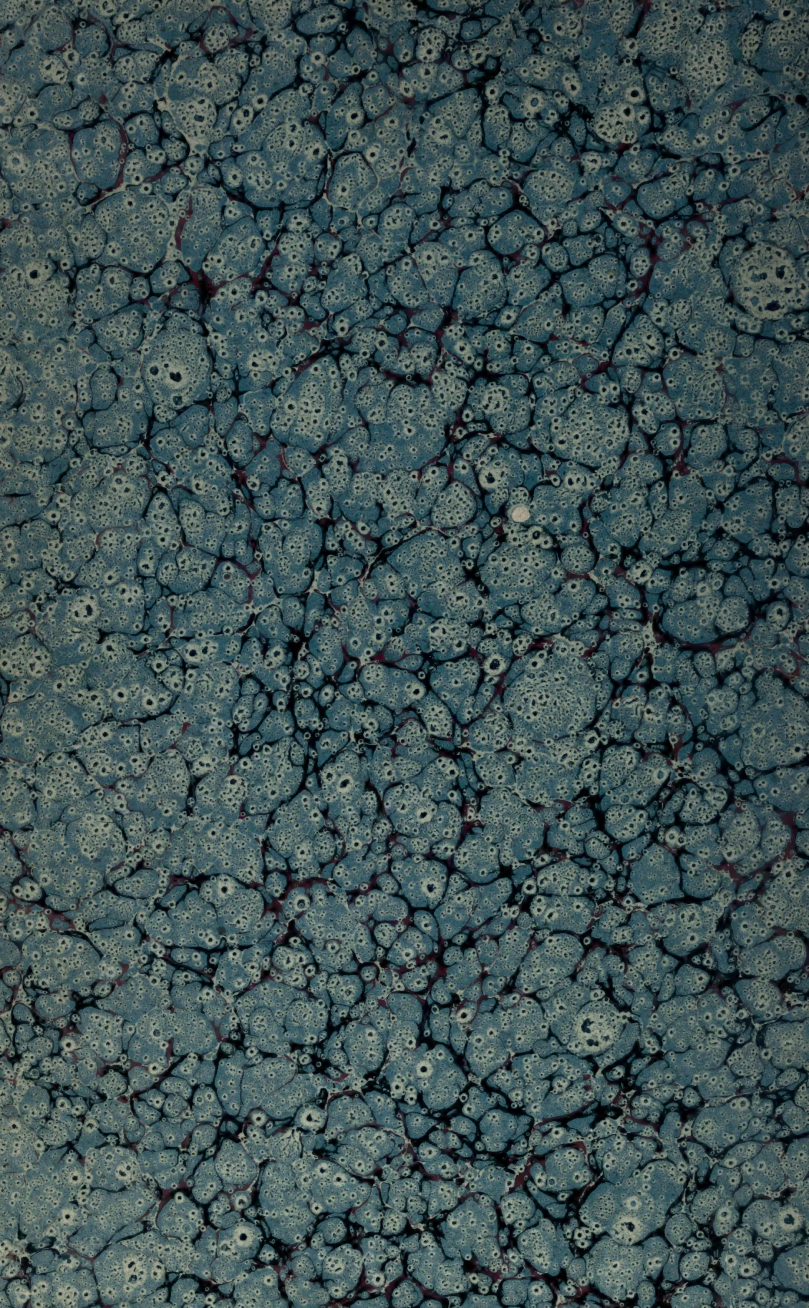
WAILLY (Natalis DE), membre de l'Institut, à Paris.

WALLON (H.), membre de l'Institut, à Paris.

* WEY (F.), inspecteur général des Archives départementales, à Paris.







D
111
B5
t.26

Bibliothèque de l'École
des chartes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

